

HISTOIRE <sup>P. 11</sup>  
D'ISRAËL  
PEUPLE DE DIEU

D'APRÈS LA BIBLE, LES ANCIENNES TRADITIONS  
ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

PAR

L. CL. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE

PROFESSEUR HONORAIRE A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS  
CONSULTEUR DE LA COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE

---

TOME PREMIER

DE LA CRÉATION DU MONDE A LA MORT DE DAVID



PARIS-VI

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ  
87, BOULEVARD RASPAIL, 87

1927



BIBLIOTECA CENTRALA  
A  
UNIVERSITAȚII  
DIN  
BUCUREȘTI

No. C... Format...

n.º Curent 49077 Format 7  
n.º Inventar 120954 Anul...  
Secția De poz. III Raftul VI

HISTOIRE D'ISRAËL

PEUPLE DE DIEU

---

TOME PREMIER

DE LA CRÉATION DU MONDE A LA MORT DE DAVID

50073

CONTIN. 1953

DU MÊME AUTEUR :

**Biblia Sacra juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo edita, divisionibus logicis analytique continua, sensum illustrantibus, ornata.** 1 vol. in-8°, 9<sup>e</sup> édit., Paris, 1925. Ouvrage approuvé par plusieurs cardinaux et de nombreux évêques.

**Novum Testamentum, juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo editum, divisionibus logicis analytique continua... ornatum.** 1 vol. in-24, 3<sup>e</sup> édit., Paris, 1901.

**La Sainte Bible commentée d'après la Vulgate et les textes originaux.** 8 vol. in-8°, ornés de nombreuses gravures. Ouvrage plusieurs fois réédité.

**Synopsis evangelica, editio nova perpolitâ, gr.** in-8°, 1925.

**Introduction générale aux Évangiles.** 1 vol. grand in-8°, nouv. édit., 1925. Paris 1889.

**Évangile selon saint Matthieu. Introduction critique et commentaires.** 1 vol. grand in-8°, Paris, 1878. Nouv. édition, revue et augmentée, 1925.

**Évangile selon saint Marc. Introduction critique et commentaires.** 1 vol. grand in-8°, Paris, 1879. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

**Évangile selon saint Luc. Introduction critique et commentaires.** 1 vol. grand in-8°, Paris, 1882. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

**Évangile selon saint Jean. Introduction critique et commentaires.** 1 vol. grand in-8°, Paris, 1886. Ces divers commentaires ont été réédités plusieurs fois. Nouv. édit., revue et augmentée, 1925.

**Le Nouveau Testament. Traduction annotée et ornée de nombreuses gravures d'après les monuments anciens.** 2 vol. in-18, 110<sup>e</sup> édit., Paris, 1921.

**Atlas Archéologique de la Bible, d'après les meilleurs documents, soit anciens, soit modernes,** 2<sup>e</sup> édit., 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 117 planches contenant plus de 1.000 figures, Lyon, 1886.

**Atlas d'Histoire Naturelle de la Bible, d'après les monuments anciens et les meilleures sources modernes et contemporaines,** 1 vol. grand in-4°, composé d'un texte explicatif et de 112 planches contenant 900 figures. Lyon, 1884.

**Atlas Géographique de la Bible, d'après les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines,** 1 vol. grand in-4°, composé d'un lexique et de 18 planches en couleurs. Lyon 1890. — Une édition abrégée a été publiée à Paris, en 1894.

**Saint Pierre.** 1 vol. in-12, 5<sup>e</sup> édit., Paris, 1925 (dans la collection *Les Saints*, publiée sous la direction de M. Henri Joly).

**Saint Jean l'Évangéliste, sa vie et ses écrits.** 1 vol. in-12, Paris, 1907.

**L'existence personnelle de Jésus et le rationalisme contemporain,** brochure in-12 (collection *Science et Religion*), Paris, 1909.

**L'Évangile mutilé et dénaturé par les rationalistes contemporains. Exposition et critique.** Brochure in-12 écu, Paris, 1910.

**Les Miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ.** 2 vol. in-12, Paris, 1909-1910.

**Les étapes du Rationalisme dans ses attaques contre les Évangiles et la vie de N.-S. Jésus-Christ.** 1 vol. in-12, Paris, 1911. Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les Évangiles.** 1 vol. in-18, 16<sup>e</sup> édit., Paris, 1921. Ouvrage approuvé par plusieurs cardinaux et de nombreux évêques.

**L'étude de la Bible. Lettres d'un professeur d'Écriture sainte à un jeune prêtre.** 1 vol. in-8°, Paris, 1922.

**Vie de N.-S. Jésus-Christ, Exposé historique, critique et apologétique,** 3 vol. in-12, 1922, 11<sup>e</sup> édit., en 1925. Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Leçons d'histoire sainte à l'usage des Enfants. Cours moyen, illustré.** 1 vol. in-12, Tours, 1925. *Cours élémentaire, illustré*, 1 vol. in-12, Tours, 1925.

**Le bon Emploi du temps.** 1 vol. in-32, Paris, 1923.

**Les Lectures.** 1 vol. in-32. Paris, 1927.

573 155  
573 156

Inv. H. 20.954

# HISTOIRE D'ISRAËL

## PEUPLE DE DIEU

D'APRÈS LA BIBLE, LES ANCIENNES TRADITIONS  
ET LES DÉCOUVERTES MODERNES

ORNÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

PAR

L. CL. FILLION

PRÊTRE DE SAINT-SULPICE  
PROFESSEUR HONORAIRE A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS  
CONSULTEUR DE LA COMMISSION BIBLIQUE PONTIFICALE

TOME PREMIER

DE LA CRÉATION DU MONDE A LA MORT DE DAVID



PARIS-VI

LIBRAIRIE LETOUZEY ET ANÉ

87, BOULEVARD RASPAIL, 87

1927

202.6 (33:569.4) ..... /-009" (02)

9(33) ..... /-009" (02)

9(569.4) ..... /-009"

296

CONTRAC

Biblioteca Centrală Universitară  
"Carol I" București  
49077  
Cota.....

1956

RC16/10

Nihil obstat

Issiaci, prope Parisios, die 16<sup>a</sup> decembris 1925

P. BOISARD, p. S. S.,  
Censor deputatus.

IMPRIMATUR

Parisii, die 29<sup>a</sup> Januarii 1926

ED. THOMAS,  
Vic. Gen.

B.C.U. Bucuresti



C50013

## INTRODUCTION

---

I. — Quelle histoire remarquable, unique même dans les annales de l'humanité, que celle du peuple israélite!

Et ce n'est pas seulement en se plaçant au point de vue religieux, qu'on peut la regarder comme unique au monde. Nous reviendrons dans un instant sur cet aspect spécial et principal, qui dominera d'ailleurs notre récit tout entier. Mais, même en dehors de toute considération religieuse, il est certain que le peuple juif a été et est encore le plus extraordinaire des peuples <sup>1</sup>.

Originaire de la lointaine Chaldée par ses premiers ancêtres, il naît en Palestine; puis il passe son enfance et son adolescence en Égypte, d'abord en grandissant à l'état libre et en des conditions relativement modestes, ensuite dans une douloureuse et humiliante servitude. Tout à coup, il quitte en vainqueur cette terre étrangère, sur laquelle il s'était développé pendant plus de quatre cents ans. Il est devenu une nation puissante, qui, en peu d'années, fait la conquête du pays de Canaan. Il s'y installe, avec une forme de gouvernement et un code de lois de beaucoup supérieurs à tout ce qui se pratiquait chez les rudes populations d'alentour. Après des commencements difficiles, ses tribus, auxquelles avait manqué l'unité politique, se groupent et se serrent les unes contre les autres, sous la direction d'un roi, de manière à former un État riche et vigoureux, qui triomphe de tous ses ennemis.

1. Nous empruntons à l'intéressant ouvrage du Dr Milman, *The history of the Jews*, 3 vol. in-18, Londres, 1868, t. 1, p. 3-5, quelques-unes des réflexions qui suivent.

Malheureusement, des discordes intérieures l'affaiblissent peu à peu, et le font tomber sous la domination des monarchies conquérantes de Ninive et de Babylone, qui, après l'avoir vaincu sur les champs de bataille, lui enlèvent toute indépendance et déportent la plupart de ses membres au delà de l'Euphrate.

Pour d'autres peuples, c'eût été la mort à tout jamais. Mais Israël était doué d'une force étonnante de résistance. Après avoir recouvré une certaine liberté, grâce à la générosité de Cyrus, il rentre dans son pays, tout d'abord dans un état de grande faiblesse; mais ses efforts persévérants l'aident à redevenir bientôt prospère, assez robuste pour ne pas succomber sous les attaques réitérées des successeurs d'Alexandre le Grand en Égypte et en Syrie, et pour triompher de la cruelle persécution de l'un d'entre eux. Pendant le règne d'Hérode, les Juifs eurent même une période de vraie splendeur, bien qu'ils fussent tombés sous la suzeraineté de Rome. C'est en voulant se débarrasser de ce joug, devenu brutal et odieux, qu'ils furent de nouveau vaincus, écrasés en apparence, et dispersés sur presque toute la surface de la terre.

Et pourtant, alors que tant d'autres races, moins éprouvées, périssaient complètement, ou se dissolvaient en se mêlant aux populations parmi lesquelles leur destinée les avait transportées, les Juifs demeuraient homogènes, conservaient leurs institutions et leur genre de vie spécial, comme aussi leur caractère national. Il est vrai qu'ils ont toujours vécu à part, ne s'unissant guère qu'entre eux par le mariage, et s'appuyant fortement les uns sur les autres. Mais il y a, dans ce résumé de leur histoire au point de vue purement extérieur, la preuve d'une vitalité certainement extraordinaire.

Néanmoins, ce qui étonne le plus, quand on étudie l'existence du peuple hébreu durant ses différentes périodes, ce n'est pas son côté humain. Si l'on excepte la fin du règne de David et la plus grande partie de celui de Salomon, le territoire sur lequel s'est passée sa vie publique et indépendante a été fort minime, surtout si on le compare aux immenses régions sur lesquelles s'étendait la domination de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Chaldée, de la Perse, de la Grèce et de Rome. Sa population a toujours été relativement restreinte,



nullement conquérante. Il n'a exercé, au point de vue purement naturel, aucun rôle politique parmi les autres nations. C'est donc dans une autre direction que nous avons à chercher ce qui le caractérise à fond, l'élément qui constitua sa vraie gloire.

Ne tardons pas davantage à le dire : le trait distinctif qui attribue aux Juifs une situation à part au milieu de toutes les autres nations de l'antiquité, et qui communique par là même à leur histoire un intérêt que ne possède l'histoire d'aucune autre race humaine, c'est leur religion, c'est le fait qu'ils ont été, du côté de Dieu, l'objet d'un choix, d'une formation et de soins très particuliers, d'une prédilection infiniment honorable. « Je serai leur Dieu et ils seront mon peuple » : à eux seuls, ces mots, sortis plusieurs fois de la bouche divine<sup>1</sup>, confèrent à la nation israélite un caractère véritablement sacré. De même cette autre parole, non moins significative, empruntée au second cantique de Moïse :

Lorsque le Très-Haut donna un héritage aux nations,  
lorsqu'il sépara les enfants des hommes,  
il fixa les limites des peuples  
d'après le nombre des enfants d'Israël ;  
car la portion du Seigneur, c'est son peuple ;  
Jacob est la part de son héritage<sup>2</sup>.

Ce n'est pas tout : en faisant d'Israël son peuple privilégié, en l'adoptant comme son fils, le Seigneur avait un but très spécial, qui rend son choix plus honorable encore. Sachant que, bientôt, la plus grande partie du genre humain se laisserait envahir par toutes sortes d'erreurs, Dieu se proposait de confier à la nation théocratique le dépôt des révélations qu'il avait faites aux premiers hommes et qu'il allait développer graduellement. Sa bonté, condescendante jusqu'à l'excès, voulait encore aller plus loin. Le péché d'Adam et d'Ève avait infecté d'avance l'humanité entière, devenue ainsi, d'après l'expression énergique de saint Augustin, une *massa damnata*. De là, la nécessité d'un Rédempteur ; et

1. Voir en particulier le Lévitique, xxvi, 12. Les passages de la Bible dans lesquels Dieu dit : « Israël mon peuple » ; ou bien ceux où, s'adressant à lui, les Hébreux lui parlent de « son peuple », sont presque innombrables. Voir une Concordance latine de la Bible, aux mots *Deus* et *Populus*.

2. Deutéronome, xxxii, 8, 9.

c'est dans les rangs d'Israël, parmi les descendants d'Abraham, de Juda et de David, que ce divin Rédempteur devait naître, après une longue préparation. Voilà pourquoi le « peuple de Dieu » était destiné à être aussi le peuple du Messie.

Tel est le point capital par lequel l'histoire des Juifs diffère de toutes les autres : c'est réellement une *histoire sainte*, de même qu'Israël devait être une nation sainte, consacrée à Dieu dès son origine, et aussi par tant de bienfaits qu'elle a reçus de lui dans le cours des siècles. D'autres peuples des temps anciens ont joué tour à tour un rôle important et se sont acquis une gloire impérissable. Les Égyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, les Chaldéens, les Syriens, les Mèdes et les Perses, les Grecs et les Romains — pour ne parler que des plus célèbres — se sont illustrés, les uns par leur civilisation avancée; les autres par leur commerce, par leur puissance, par leurs conquêtes, par leur goût pour les arts et la littérature. Mais cette gloire, tout humaine, fréquemment souillée de sang, d'erreurs et d'immoralité, n'est pas comparable à celle qui a été réservée aux seuls Israélites. La mission confiée aux Hébreux a donc été avant tout religieuse. Dieu a mis entre leurs mains, dès le début, le flambeau sacré des vérités révélées, qui, après les avoir illuminés eux-mêmes, devait porter ensuite sa resplendissante clarté à travers toute la terre.

On le voit par ce simple résumé : quelle richesse, quels éléments pleins d'intérêt dans cette histoire du peuple de Dieu ! L'intérêt devient plus grand encore, de concert avec l'utilité pratique, si l'on se souvient — et comment pourrions-nous l'oublier un seul instant? — que la religion israélite est la base de la religion chrétienne, et que l'Église a été lentement préparée par la Synagogue.

Résumons-nous. L'histoire que nous allons raconter en détail est une histoire sainte et divine, dans laquelle Dieu remplira, d'un bout à l'autre et à chaque page, le rôle le plus considérable, soit directement, soit par ses envoyés de tout genre. C'est en même temps une histoire humaine, sur la scène de laquelle nous verrons agir, au premier rang, un peuple composé d'hommes comme nous, mais réservé par le Seigneur à de hautes destinées. C'est une histoire divine, toute pleine de faits merveilleux, souvent même miraculeux.

C'est aussi une histoire humaine, dans laquelle, à côté de nombreux actes de vertu et de sainteté, les défauts et les faiblesses de l'humanité se manifesteront plus d'une fois; mais toujours Dieu interviendra pour tirer le bien du mal. C'est une histoire divine, qui, à travers toute sorte d'événements heureux et malheureux, préparera sans cesse, dès son début, la venue du Messie rédempteur, c'est-à-dire, de Notre-Seigneur Jésus-Christ et la fondation de son royaume. Avec quel bonheur nous verrons apparaître cet aimable et divin Sauveur, semblable d'abord à une simple étoile qui luit dans un ciel obscur, puis à une constellation de plus en plus brillante, finalement à un soleil dont l'éclat illumine l'univers entier !

II. — Pour raconter cette histoire au mélange si extraordinaire, de quels documents nous servirons-nous? Nous en aurons de très sûrs à notre disposition. Et avant tout la Bible, le « livre » par excellence, comme l'indique son nom <sup>1</sup>; cet assemblage d'écrits si variés, qui ont été composés sous l'inspiration de Dieu lui-même; ce qui signifie qu'il a excité leurs auteurs à se mettre au travail, qu'il les a aidés, assistés, tandis qu'ils rédigeaient leurs écrits, et qu'il leur a fait éviter toute erreur <sup>2</sup>. Mais les différentes parties de la Bible ne nous instruiront pas de la même manière. Les livres qui s'occupent directement de l'histoire d'Israël durant ses périodes successives seront nos conseillers de premier ordre. Ce sont : le Pentateuque, composé, comme l'indique son nom, de « cinq volumes » distincts (la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome); les livres de Josué, des Juges, de Ruth, des Rois, des Paralipomènes, d'Esdras, de Néhémie, de Tobie, de Judith, d'Esther, des Maccabées <sup>3</sup>.

Les autres écrits bibliques, surtout ceux des prophètes, nous fourniront aussi, spécialement sur la période des rois de Juda et d'Israël, et ensuite pour celles de l'exil et d'après

1. Nos lecteurs savent que le mot « Bible » dérive du substantif grec βιβλος, « livre ».

2. Sur ces diverses nuances et sur l'étendue de l'inspiration des saints Livres, voir L.-Cl. Fillion, *L'étude de la Bible, Lettres d'un professeur d'Écriture sainte à un jeune prêtre*, Paris, 1922, p. 15-27.

3. Nous caractériserons brièvement chacun de ces livres en temps et lieu.

l'exil, de précieuses informations. Combien de détails à relever, à travers les oracles d'Isaïe, de Jérémie, d'Ézéchiel, de Daniel et des douze petits prophètes, sur les faits historiques proprement dits, et sur l'état moral et religieux des Israélites contemporains ! Nous indiquerons dans un instant l'usage que nous pourrons faire des livres poétiques eux-mêmes, c'est-à-dire de la partie plus particulièrement littéraire de la Bible. Il va de soi que nous avons consulté, surtout aux passages les plus difficiles, les meilleurs interprètes des saints Livres dans les temps anciens, modernes et contemporains <sup>1</sup>.

Disons-le en passant, et nous aurons à le répéter plus d'une fois, les historiens sacrés, auxquels nous devons, après Dieu, le livre admirable qu'est la Bible, n'ont cependant pas eu l'intention de raconter intégralement le passé de leur peuple ; d'où il suit qu'il existe d'assez nombreuses lacunes dans leurs écrits. Ce qui les intéressait presque uniquement, c'était le côté religieux dont nous venons de parler. Ils insistent donc sur l'action divine, sans cesse en mouvement pour diriger son peuple, sur l'obéissance ou la résistance des Israélites, sur les bienfaits et les châtiments divins. Ils ne se préoccupent pas de composer des annales complètes. Et pourtant, grâce à eux, nous serons suffisamment instruits des faits principaux dont la réunion forme l'histoire de la nation théocratique à ses différentes périodes.

Ainsi donc, notre guide principal, très sûr toujours, presque perpétuel, sera la Bible, qui, heureusement, ne demeurera silencieuse qu'à de rares périodes. Nous la suivrons pas à pas, nous citerons souvent ses propres paroles, avec l'espoir que plusieurs de nos lecteurs prendront goût au texte sacré, et se décideront à faire plus ample connaissance avec lui. Il mérite largement cet honneur, car, en même temps que le trésor inappréciable de sa religion, le peuple de Dieu nous a légué celui de sa littérature, dont la valeur est, de nos jours, plus estimée que jamais.

Avec ces documents sacrés, nous en aurons aussi de profanes, qui nous seront d'une très grande utilité. Nous voulons parler des monuments très variés, de toutes les dates

1. Voir notre ouvrage *La sainte Bible commentée d'après la Vulgate et les textes originaux* (8 volumes in-8°, souvent réédités).

et de toutes les formes, que les fouilles habilement dirigées en différentes régions de l'Orient biblique — surtout en Égypte, en Assyrie, en Chaldée, en Perse, en Palestine et en Asie Mineure — ont fait sortir de terre depuis plus d'un siècle, et qui contiennent, sur la vie des anciens peuples, tout particulièrement sur celle des Hébreux, de si lumineuses informations. Ces documents ont été publiés, non seulement dans de riches et savants volumes, difficilement abordables pour les lecteurs ordinaires, mais aussi dans des ouvrages de vulgarisation, plus à la portée du grand public, qui peut en tirer par là même un meilleur profit<sup>1</sup>. Nous ne manquerons pas de recourir à eux, et d'employer utilement les informations, parfois assez abondantes, qu'ils contiennent sur telles et telles périodes de l'histoire biblique. Les inscriptions assyriennes et chaldéennes seront particulièrement intéressantes pour nous, à l'époque des derniers rois de Juda. Ces documents archéologiques seront loin de nous apprendre autant de choses que la Bible, et de nous les enseigner avec la même exactitude; mais ils nous fourniront de très précieux détails, qui parfois même compléteront les récits sacrés, et qui toujours confirmeront admirablement leurs données.

De la sorte, les ruines des cités antiques, de leurs temples et de leurs palais, les stèles encore debout ou à demi brisées, les peintures des tombeaux égyptiens encore si fraîches et si vivantes, les tablettes d'argile qui formaient d'immenses bibliothèques à Ninive, à Babylone et en d'autres endroits, les sculptures séculaires qui ornent certains rochers de l'Orient, les papyrus qu'on ne cesse de découvrir en Égypte, nous aideront à mieux connaître, non seulement les faits d'histoire, mais aussi la vie privée, les usages et les mœurs, les relations sociales et politiques, la religion, tout d'abord du peuple de Dieu, et aussi des nations qui jouent un rôle plus ou moins important dans ses annales. Parfois,

1. Qu'il suffise de citer ici l'ouvrage de notre vénéré maître, M. Vigouroux, auquel nous renverrons souvent : *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie*, 5 vol. in-12, avec cartes, plans et illustrations d'après les monuments, 6<sup>e</sup> éd., Paris, 1896. La *Revue biblique* publiée par les Pères dominicains qui dirigent l'École biblique de Jérusalem, ne laisse passer aucune découverte nouvelle sans la mentionner et la discuter scientifiquement.

notre curiosité sera satisfaite au delà de toute attente, lorsque les anciens monuments nous livreront le portrait d'Asarhaddon, de Sennachérib, de Nabuchodonosor, de Cyrus, d'Antiochus Épiphane, et qu'ils mettront entre nos mains ou sous nos yeux les ustensiles les plus usuels, le mobilier, les objets de toilette, les scènes du marché, de la place publique, de l'atelier, de la maison riche et de la maison pauvre, les exercices du culte et de la guerre. Les gravures multiples dont notre éditeur a eu l'heureuse pensée d'ornez nos pages démontreront au lecteur que nous n'exagérons pas, en lui faisant de telles promesses.

Les descriptions géographiques, les cartes, les plans, les vues que nous multiplierons également, nous permettront d'obtenir un résultat semblable. On a raison, aujourd'hui, d'employer tous ces moyens, qui facilitent l'intelligence des faits, les rendent plus vivants et les gravent plus avant dans la mémoire.

Nous ne manquerons pas de consulter aussi les historiens profanes des temps anciens, et de recueillir avec zèle les renseignements qu'ils nous donnent sur les nations païennes avec lesquelles Israël a été en relations. Nous avons également tiré notre profit des auteurs modernes et contemporains qui ont raconté avant nous cette même histoire, et nous serons heureux de leur céder la parole çà et là.

III. — Les indications qui précèdent ont déjà révélé en partie quelle sera notre méthode. Notre récit suivra pas à pas, en le développant et en l'expliquant au besoin, celui des historiens bibliques. Ayant été appelé à commenter la Bible durant de longues années, soit dans notre chaire de professeur, soit dans nos écrits, nous nous efforcerons de la faire valoir et de la faire aimer, en citant ses propres paroles, aussi souvent que nous le croirons utile. Nous nous adressons à des personnes instruites. Toutefois notre but a été de composer non pas une œuvre de haute science, avec tout un appareil scientifique, mais un ouvrage de vulgarisation, appuyé sur la science. Nous avons donc, à dessein, laissé l'apparat en question, parce qu'il encombrerait et surchargerait inutilement notre narration. Nous insérerons d'ailleurs à la fin de notre travail — sans parler des notes bibliographiques men-

tionnées en bas de nos pages — une liste d'ouvrages importants, que pourront consulter ceux de nos lecteurs qui désireraient étudier plus à fond telle ou telle période, tels ou tels faits particuliers.

Il fut un temps, heureusement disparu, où l'on racontait l'histoire de la nation israélite comme si elle avait vécu entièrement isolée de tous les autres peuples. Sans doute, et nous aurons à le redire, Dieu voulait qu'elle restât jusqu'à un certain point séparée de ses voisins, idolâtres et corrompus, afin qu'elle demeurât pure et quelle gardât plus fidèlement le trésor des révélations qu'il lui avait confié. Mais, en fait, la Bible en est témoin à tout instant, Israël a été mêlé, bon gré mal gré, dans la paix comme par la guerre, aux populations qui l'entouraient, et nous le connaîtrions imparfaitement, nous n'aurions qu'une idée incomplète, parfois même une idée fautive, de son existence, de sa nature, de ses difficultés et de ses mérites, si nous l'envisagions trop isolément. Nous le replacerons donc le plus possible dans son milieu, aux diverses époques de son histoire. Il n'en deviendra que plus intéressant pour nous.

Nous nous sommes demandé, tout d'abord, quel serait notre point de départ pour cette grande histoire. Fallait-il remonter jusqu'à la création? N'était-il pas préférable de ne commencer notre récit qu'au moment de la vocation d'Abraham, puisque c'est cet illustre patriarche qui a été le fondateur proprement dit du peuple de Dieu? Mais notre hésitation a été de courte durée. Puisque la Bible sera notre guide principal, et qu'elle n'a pas jugé inutile de consacrer à l'histoire de la création et des premiers patriarches quelques pages préliminaires, nous la suivrons aussi sur cette voie. De la sorte nous comprendrons mieux pourquoi il a plu à Dieu de se former un peuple spécial, auquel il confierait la mission si noble et si importante dont nous avons parlé. Nous glisserons d'ailleurs brièvement, nous aussi, sur cette période préliminaire.

Il est un autre point sur lequel nous nous ferons un devoir de suivre la Bible et de nous conformer à sa méthode. Nous rappelions plus haut qu'outre ses livres historiques, elle en contient d'autres encore, composés par les prophètes et les poètes d'Israël, et qui forment toute une littérature non

moins brillante que sacrée. Or, cette littérature fait elle-même partie intégrante de l'histoire du peuple de Dieu. Nous ne l'en séparerons donc point. Nous n'aurons pas, évidemment, à nous étendre longuement sur elle; ce genre de travail fait partie d'une introduction générale à l'Écriture sainte et ne serait point à sa place ici. Du moins nous croirons bien faire, en signalant chacun des écrits inspirés, lorsque nous arriverons à l'époque de son apparition. En peu de mots, nous indiquerons son but et son thème principal; puis nous en citerons quelques extraits. Par là encore, nous voudrions réaliser plus pleinement le programme de toute notre vie : faire connaître un peu et faire aimer beaucoup la Bible.

Nous aurons donc la création pour point de départ, et, pour terme, la ruine d'Israël comme peuple de Dieu, lors de la destruction de Jérusalem par les Romains, l'année 70 de notre ère. Une destruction antérieure de la ville sainte, celle qui eut pour auteurs les Chaldéens de Nabuchodonosor, en 588 avant J.-C., avait mis fin à une autre partie de cette histoire, de sorte que celle-ci semble se diviser naturellement en trois sections distinctes : 1<sup>o</sup> une première période, préliminaire, qui va de la création à la vocation d'Abraham; 2<sup>o</sup> une seconde période, qui s'étend de la vocation d'Abraham à la destruction temporaire de l'État israélite par les Chaldéens et à la captivité de Babylone; 3<sup>o</sup> une troisième période, allant de la captivité de Babylone à la ruine définitive de l'État juif par les Romains.

La seconde et la troisième période se subdivisent elles-mêmes assez nettement, en sept et en trois livres, de la manière suivante :

- II, 1, de la vocation d'Abraham à la naissance de Moïse;  
2, de la naissance de Moïse à la sortie d'Égypte;  
3, de la sortie d'Égypte à l'installation des Hébreux au pays de Canaan;  
4, de cette installation à l'établissement de la royauté en Israël;  
5, de l'installation de la royauté israélite au schisme des dix tribus;  
6, du schisme des dix tribus à la ruine du royaume d'Israël;  
7, de cette ruine à la destruction de Jérusalem par les Chaldéens.
- III, 1, la captivité de Babylone;  
2, de la fin de l'exil à la naissance de Jésus-Christ;



3, de la naissance de Jésus-Christ à la ruine définitive de l'État juif<sup>1</sup>.

Chacun de ces livres présente une variété très intéressante. Imitant l'exemple que nous a laissé Bossuet dans son remarquable *Discours sur l'histoire universelle*, nous aimerons à contempler partout le plan divin, visible à travers toutes les pages de la Bible. Rien n'est plus vrai, plus beau et plus consolant que ce genre de philosophie, surtout si nous prêtons une oreille attentive aux divers oracles qui, de temps à autre, plus rarement d'abord, plus fréquemment ensuite, annoncent la venue du Sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qu'il me soit permis, en achevant cette préface, de remercier respectueusement et cordialement les personnes amies qui ont bien voulu, tandis que je composais cet ouvrage, m'aider de leurs encouragements, de leurs conseils, de leurs prières, et qui ont ainsi facilité, allégé ma tâche. J'ai au cœur un sentiment très spécial de gratitude pour mon vénéré confrère, M. Boisard, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice à Issy, qui, malgré des occupations très absorbantes, a eu la grande bonté de lire, avec l'attention d'un bienveillant critique et d'un juge officiel, les dix-huit cents pages du manuscrit.

L.-Cl. FILLION.

Séminaire d'Issy, le 9 mars 1926.

1. Par suite des complications et des incertitudes de la chronologie biblique non seulement pendant la première période de cette histoire, mais aussi au début de la seconde, nous n'indiquerons les dates des faits principaux qu'à partir de la persécution des Hébreux par le pharaon d'Égypte. Encore devons-nous avertir le lecteur que, jusqu'à l'époque de Saül et de David, elles ne sont qu'approximatives, à tel point qu'il existe entre les meilleurs chronologistes, des différences de plusieurs siècles (par exemple, pour l'époque d'Abraham, pour l'entrée des Hébreux en Égypte, l'exode, la période des Juges). Si la chronologie biblique repose sur des bases plus solides à partir de l'établissement de la royauté, elle varie cependant encore de plusieurs années, selon les divers systèmes. Elle ne devient tout à fait certaine, grâce aux documents assyro-chaldéens, qu'à partir de l'année 721 ou 722 avant Jésus-Christ, celle de la prise de Samarie par les Assyriens et de la fin du royaume schismatique des dix tribus du Nord.

# HISTOIRE D'ISRAËL

## PEUPLE DE DIEU

---

### PREMIÈRE PÉRIODE PRÉLIMINAIRE

DEPUIS LA CRÉATION  
JUSQU'A LA VOCATION D'ABRAHAM

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### LES ORIGINES DU MONDE ET DE L'HUMANITÉ

50013

A proprement parler, l'histoire active et personnelle du peuple de Dieu ne commence qu'à l'heure où la nation israélite sortit d'Égypte sous la conduite de Moïse, pour mener une vie indépendante. Mais il nous importe de savoir quelles avaient été les premières origines de ce peuple célèbre, par quels ancêtres et dans quelles circonstances il avait été fondé. La Bible ne manque pas de nous le dire en détail. Toutefois, les annales de la théocratie<sup>1</sup> hébraïque seraient demeurées trop incomplètes, si elles n'étaient pas remontées beaucoup plus haut encore, de manière à nous faire connaître quelle avait été la lignée des ancêtres israélites eux-mêmes, et le motif pour lequel il avait plu à Dieu de mettre à part une nation qui lui appartiendrait pour ainsi dire en propre, et qu'il dirigerait par lui-même. Voilà pourquoi la Bible décrit non seulement les premières démarches entreprises par le Seigneur pour établir ici-bas son royaume, mais aussi les origines de l'humanité, et même celles du monde au sein duquel le Créateur a placé l'homme, sa créature d'élite. De la

1. On nomme ainsi, à la suite de l'historien juif Josèphe, de deux mots grecs qui signifient « gouvernement de Dieu », un régime politique dans lequel Dieu gouverne soit directement, soit par des hommes qui le représentent. Tel était le cas pour les Hébreux, qu'on nomme par conséquent le peuple théocratique.

sorte les onze premiers chapitres du livre de la Genèse, qui nous fournissent ces précieux renseignements, peuvent être regardés comme une introduction donnée par Dieu lui-même à l'histoire d'Israël.

Mais il convient que nous fassions d'abord connaître brièvement à nos lecteurs la partie des saintes Écritures qui va nous servir de document, pendant toute cette première période et pendant la suivante. On la nomme le *Pentateuque*<sup>1</sup>, c'est-à-dire, les « cinq volumes », parce qu'elle se compose de cinq petits livres, dont chacun a sa physionomie à part. Ce sont : la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*<sup>2</sup>. La Genèse s'ouvre par le récit de l'origine du monde et de l'humanité, et raconte ensuite l'histoire des trois grands patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, qui furent les glorieux ancêtres et fondateurs du peuple de Dieu. L'Exode expose en détail les événements qui préparèrent et accompagnèrent la sortie d'Égypte. Le Lévitique est en grande partie consacré à la promulgation des lois relatives au culte juif et à la tribu de Lévi, à laquelle Dieu confia le rôle principal dans l'exercice de ce culte. Le livre des Nombres débute par le recensement, le dénombrement du peuple hébreu. Le Deutéronome réitère et inculque de nouveau la loi du Sinaï.

De ces indications sommaires, il ressort qu'au fond le Pentateuque a pour but de décrire les origines du peuple israélite, depuis la création jusqu'à la mort de Moïse et au début de la conquête, par les Hébreux, du pays où le Seigneur avait promis à leurs ancêtres de les installer comme la nation qui lui appartenait en propre. Ce volume aux cinq tomes est ainsi la vraie base de l'Ancien Testament, dont toutes les autres parties le supposent et le confirment. Il est le fondement de l'édifice religieux du judaïsme, qui s'écroulerait avec lui; fondement aussi de l'édifice religieux du christianisme, puisque tout se tient dans le plan divin de la révélation et de la rédemption.

C'est précisément à cause de son importance que le Pentateuque a été, depuis plus d'un siècle, le point de mire des plus violentes attaques de la part des incrédules. Pour l'ensemble comme pour les détails, on a nié qu'il soit l'œuvre de Moïse; on est même allé jusqu'à affirmer que ses portions législatives et juridiques avaient été composées seulement à l'époque des derniers prophètes, de longs siècles après Moïse. Mais 1<sup>o</sup> une tradition qui remonte à plusieurs milliers d'années, sans interruption aucune, à commencer par le livre de Josué, et à laquelle ont pris part soit les Juifs, soit les Samaritains,

1. Nom formé de deux mots grecs : πέντε, cinq et τεῦχος, volume. Le titre donné par les anciens rabbins est *Séfer hattórah*, « livre de la Loi », ou simplement *Tórah*, « Loi ».

2. Noms qui dérivent également du grec, excepté le quatrième.

soit les chrétiens, nous certifie que Moïse est l'auteur du Pentateuque. Or, un pareil témoignage, reposant sur un fait si grave et si facile à constater, présente toutes les garanties désirables. Au contraire, avoir inventé après coup cet ouvrage, et l'avoir placé tardivement entre les mains de tout un peuple comme un livre composé par Moïse, serait un phénomène unique au monde et complètement impossible. 2<sup>o</sup> Autre preuve, empruntée au livre lui-même. Sous le rapport des idées et sous celui du style, nous trouvons à toutes les pages de ce livre admirable le sceau et comme la signature de Moïse : archaïsmes, grandeur et simplicité, connaissance remarquable des choses de l'Égypte et de l'ancien monde, parfaite unité, etc. Tout prouve que ce n'est pas la main d'un faussaire qui a inséré les lignes suivantes : « Moïse écrivit toutes les paroles du Seigneur; lorsque Moïse eut complètement achevé d'écrire dans un livre les paroles de cette loi (du Sinaï), il donna cet ordre aux lévites qui portaient l'arche de l'alliance du Seigneur : Prenez ce livre de la loi, et placez-le à côté de l'arche... et il sera là comme témoin contre Israël <sup>1</sup>. » Moïse, assurément, a pu utiliser et incorporer à sa narration des documents plus anciens que lui; de même, il est visible çà et là que des notes archéologiques et géographiques ont été ajoutées à son texte; mais il n'en demeure pas moins le véritable auteur du Pentateuque. De Dieu il reçut toutes les révélations nécessaires; les traditions patriarcales, qui s'étaient fidèlement transmises de génération en génération, grâce à la longévité des premiers hommes, lui furent aussi d'un grand secours <sup>2</sup>.

### I. — La Cosmogonie <sup>3</sup>.

Le récit biblique de la création s'ouvre par quelques mots d'une simplicité majestueuse, que nous ne devons pas regarder seulement comme un rapide sommaire de cette grande œuvre, car ils exposent le premier acte du Dieu créateur, la production de la matière cosmique, qui fut ensuite façonnée par des élaborations progressives. *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* « Au commencement », c'est-à-dire d'une manière absolue, lorsque le temps commença. En effet, jusqu'alors, Dieu seul existait, dans son éternité auguste et sereine. « Il créa »; ce qui signifie, d'après toute la force de l'expression : il tira du néant par sa toute-puissance infinie, et telle est bien

1. Exode, xxiv, 4; Deutéronome, xxxi, 24-26.

2. Voir le développement de ces preuves, avec la réfutation des objections, dans F. Vigouroux, *Les Livres saints et la critique rationaliste*, 5<sup>e</sup> éd., t. III, p. 4-227; F. Mangenot, *L'authenticité mosaïque du Pentateuque*, in-12, Paris, 1907.

3. Genèse, I, 1-II, 3.

la traduction obligatoire du verbe hébreu *bârâ'*, employé ici par le narrateur inspiré de Dieu. Par « le ciel et la terre », il faut entendre les matériaux de ce qui devait bientôt former l'univers entier. Plusieurs Pères de l'Église supposent que la création des anges est tacitement impliquée dans le mot « ciel », et il n'y a aucune difficulté à l'admettre après eux, bien que ce ne soit qu'une simple hypothèse.

S'occupant ensuite plus spécialement de la terre, l'écrivain sacré en caractérise l'état primordial par une expression énergique : elle était, dit le texte hébreu, *tôhou vabôhou*, un « tohu-bohu », comme nous disons à notre tour, un pêle-mêle chaotique, sans ordre, sans lumière et sans vie, un océan immense et sans rivages dans lequel les rudiments du globe terrestre étaient plongés. Mais « l'Esprit de Dieu », c'est-à-dire, une énergie et une personnalité divines, que des révélations subséquentes nous feront connaître comme la troisième personne de la sainte Trinité, « se mouvait au-dessus des eaux », les préparant ainsi aux merveilleuses évolutions que le Créateur se disposait à faire produire aux divers éléments dont elles étaient chargées.

Quelle fut la durée de cet état préliminaire? et à quelle date devons-nous fixer la création des matières premières qui ont été désignées plus haut par les mots « le ciel et la terre »? La Bible est muette sur ces questions, qui n'intéressent pas directement l'histoire du peuple de Dieu; aussi laisse-t-elle à ce sujet toute liberté aux décisions de la science sérieuse. Celles-ci, du reste, ne peuvent être que très approximatives, les éléments certains faisant défaut soit pour les apprécier, soit pour les contrôler<sup>1</sup>.

Après avoir signalé en termes généraux les débuts de l'origine des êtres, l'écrivain sacré place rapidement sous nos yeux, dans une marche ascendante, les divers actes par lesquels il plut au Créateur de compléter et de perfectionner son œuvre. Ces actes merveilleux furent au nombre de six, que le narrateur rattache à autant de « jours » consécutifs, regardés autrefois comme des jours de vingt-quatre heures, mais dans lesquels on s'accorde généralement aujourd'hui à reconnaître, d'après les exigences légitimes de la science, des périodes d'une durée indéterminée, plutôt très longue, et destinées à permettre à la matière d'évoluer conformément aux ordres de Dieu, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le but voulu par lui.

1. Les savants catholiques eux-mêmes, tels M. de Lapparent (*Abrégé de géologie*, 5<sup>e</sup> éd., Paris, 1907) et L. Chinchole (*Les Origines*, Paris, 1922, p. 78), demandent des millions d'années pour la durée du chaos primitif et des créations successives, qui vont être racontées avant celle de l'homme. La Bible n'y met aucune opposition de principe, car elle n'a pas la prétention de se mouvoir sur le terrain scientifique; elle ne s'adresse qu'à la conscience religieuse de ses lecteurs.

On relira volontiers cette page admirable, dont voici la traduction d'après le texte hébreu :

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux.

Et Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu appela la lumière Jour, et il appela les ténèbres Nuit. Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le premier jour.

Et Dieu dit : Qu'il y ait une étendue<sup>1</sup> entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. Et Dieu fit l'étendue, et il sépara les eaux qui étaient au-dessous de l'étendue et les eaux qui étaient au-dessus de l'étendue. Et il en fut ainsi. Et Dieu appela l'étendue Ciel. Et il y eut un soir, et il y eut un matin ; ce fut le second jour.

Et Dieu dit : Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu et que l'élément aride paraisse. Et il en fut ainsi. Et Dieu appela l' (élément) aride Terre, et il appela l'amas des eaux Mers. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : Que la terre produise du gazon et des herbes qui portent de la semence, et des arbres portant du fruit selon leur espèce, et ayant leur semence en eux-mêmes, sur la terre. Et il en fut ainsi. Et la terre produisit du gazon, des herbes portant de la semence selon leur espèce, et des arbres portant du fruit selon leur espèce, et ayant leur semence en eux-mêmes. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le troisième jour.

Et Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel, pour séparer le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années ; qu'ils soient des luminaires dans l'étendue du ciel, pour éclairer la terre. Et il en fut ainsi. Et Dieu fit les deux grands luminaires : le plus grand pour présider au jour, et le plus petit pour présider à la nuit ; il fit aussi les étoiles. Et Dieu les plaça dans l'étendue du ciel pour luire sur la terre, pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le quatrième jour.

Et Dieu dit : Que les eaux pullulent d'une multitude d'êtres animés, et que des oiseaux volent au-dessus de la terre, sur la face de l'étendue du ciel. Et Dieu créa les grands animaux aquatiques, et tous les êtres vivants qui se meuvent, dont les eaux fourmillent, selon leur espèce, et tous les volatiles ailés, selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu les bénit, en disant : Soyez féconds et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le cinquième jour.

Et Dieu dit : Que la terre produise les animaux vivants, selon leur espèce, le bétail, les reptiles et les bêtes sauvages, selon leur espèce. Et il en fut

1. Ce mot traduit plus exactement le texte original que l'expression « firmament », empruntée aux traducteurs grecs par notre traduction latine officielle, la Vulgate.

ainsi. Et Dieu fit les bêtes sauvages selon leur espèce, le bétail et tous les reptiles de la terre selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel, et sur tout le bétail, et sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre.

Et Dieu créa l'homme à son image;  
il le créa à l'image de Dieu,  
il le créa homme et femme.

Et Dieu les bénit et leur dit : Soyez féconds, et multipliez-vous et remplissez la terre, et assujettissez-la, et dominez sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel, sur tous les animaux qui rampent sur la terre. Et Dieu dit : Voici, je vous donne toute herbe portant de la semence sur toute la terre, et tous les arbres qui ont en eux-mêmes des fruits portant la semence; ce sera votre nourriture. Et à tous les animaux de la terre, et à tous les oiseaux du ciel, et à tout ce qui rampe sur la terre, ayant en soi une âme vivante, j'ai donné toute herbe en nourriture. Et il en fut ainsi. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et c'était très bon. Et il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le sixième jour.

Le ciel et la terre furent achevés, avec tout ce qu'ils contiennent<sup>1</sup>. Et Dieu acheva au septième jour l'œuvre qu'il avait faite, et il se reposa, au septième jour, de toute l'œuvre qu'il avait faite. Et Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il s'était reposé de toute son œuvre qu'il avait faite en la créant.

Tel fut donc l'*Hexaméron*, c'est-à-dire, l'œuvre des « six jours », selon l'expression consacrée par les Pères grecs<sup>2</sup>. Le psaume CIII (civ du texte hébreu), attribué à David par la traduction grecque des Septante et par la Vulgate, en donne un admirable résumé poétique, qui est à bon droit regardé comme l'une des plus belles pages de la Bible. Le chantre inspiré suit, comme Moïse, l'ordre chronologique des faits; mais il en omet quelques-uns, pour s'arrêter davantage aux détails qui cadraient mieux avec son plan, lequel était de célébrer la grandeur, la toute-puissance et spécialement l'amour du Créateur pour ses créatures, la bonté avec laquelle il s'intéresse à elles après les avoir tirées du néant<sup>3</sup>.

Le cantique débute par un très court exode :

Mon âme, bénis le Seigneur !  
Seigneur mon Dieu, vous êtes infiniment grand;  
vous vous êtes revêtu de splendeur et de majesté.

1. A la lettre : avec toute leur armée; c'est-à-dire : avec la multitude des êtres qui les peuplent, organisés désormais et mis en ordre comme une armée,

2. Spécialement par saint Basile et par saint Grégoire de Nysse.

3. Voir aussi l'Hymne au Créateur, dans le livre de l'Écclésiastique, xlii, 15-xliii, 37.

Il décrit ensuite le premier et le second jour de la création, tantôt en s'adressant directement à Dieu, tantôt (du moins d'après le texte hébreu) en parlant de lui à la troisième personne.

Il s'enveloppe de lumière comme d'un manteau,  
il déploie le ciel comme une tente.

Dans les eaux ( du ciel) il établit sa demeure;  
des nuées, il fait son char.

Il s'avance sur les ailes du vent;  
des vents, il fait ses messagers;  
des flammes de feu, ses serviteurs.

L'œuvre du troisième jour est longuement développée :

Il a établi la terre sur ses fondements;  
elle se sera jamais ébranlée.

Vous l'aviez enveloppée de l'abîme <sup>1</sup>, comme d'un vêtement;  
les eaux s'élevaient au-dessus des montagnes.

Elles ont fui devant votre menace;  
à la voix de votre tonnerre elles ont reculé, épouvantées.

Les montagnes ont surgi, les vallées se sont creusées,  
au lieu que vous leur aviez fixé.

Vous avez établi une limite que les eaux ne franchiront pas;  
elles ne reviendront plus couvrir la terre.

Il fait jaillir les sources dans les vallées;  
elles s'écoulent entre les montagnes.

Elles abreuvent toutes les bêtes des champs;  
les ânes sauvages y étanchent leur soif.

Les oiseaux du ciel habitent sur leurs bords  
et font retentir leurs voix parmi les rameaux.

De sa haute demeure <sup>2</sup>, il arrose les montagnes;  
la terre est rassasiée du fruit de vos œuvres.

Il fait croître l'herbe pour les animaux,  
et les plantes pour l'usage de l'homme.

Il tire le pain du sein de la terre,  
et le vin, qui réjouit le cœur de l'homme.

Il lui donne l'huile qui brille sur son visage,  
et le pain qui fortifie son cœur.

Les arbres du Seigneur se rassasient,  
et les cèdres du Liban, qu'il a plantés.

C'est là que les oiseaux font leurs nids,  
et la cigogne qui habite les cyprès.

Les hautes montagnes sont pour les bouquetins;  
les rochers sont le refuge des damans <sup>3</sup>.

1. De l'abîme des eaux.

2. Des hauteurs du ciel, C'est l'eau des pluies après celle des sources.

3. Petit pachyderme timide qui habite les rochers, dans la région syrienne.



L'hymne passe maintenant à l'œuvre du quatrième jour, la création des astres :

Il a fait la lune pour marquer les temps;  
le soleil connaît l'heure de son coucher.  
Il amène les ténèbres, et c'est la nuit;  
alors toutes les bêtes de la forêt sont en mouvement.  
Les lionceaux rugissent après la proie,  
et demandent à Dieu leur nourriture.  
Le soleil se lève; ils se retirent  
et se couchent dans leurs tanières.  
L'homme sort pour aller à son ouvrage,  
et à son travail jusqu'au soir.

Quelques œuvres du cinquième et du sixième jour :

Que vos œuvres sont nombreuses, Seigneur !  
Vous les avez toutes faites avec sagesse;  
la terre est remplie de vos biens.  
Voici la grande et vaste mer :  
là fourmillent sans nombre  
les animaux grands et petits.  
Là s'avancent les navires  
et le léviathan<sup>1</sup> que vous avez formé pour s'y jouer.  
Tous attendent de vous  
que vous leur donniez une nourriture en son temps.  
Vous la leur donnez et ils la recueillent;  
vous ouvrez votre main et ils se rassasient de biens.  
Vous cachez votre visage et ils sont épouvantés;  
vous leur retirez le souffle; ils expirent  
et retournent dans leur poussière.  
Vous envoyez votre souffle; ils sont créés.  
et vous renouvelez la face de la terre.

Comme conclusion : gloire sans fin à l'auteur de tant de merveilles!

Que la gloire du Seigneur subsiste à jamais!  
que le Seigneur se réjouisse de ses œuvres !  
Il regarde la terre, et elle tremble;  
il touche les montagnes, et la fumée en sort.  
Je chanterai le Seigneur tant que je vivrai;  
je célébrerai mon Dieu tant que j'existerai.  
Puissent mes paroles lui être agréables !  
Moi, je mets ma joie dans le Seigneur.  
Que les pécheurs disparaissent de la terre,  
et que les méchants ne soient plus !  
Mon âme, bénis le Seigneur. Alleluia.

1. Nom qui désigne ici les monstres marins.

Revenons au récit de Moïse. Le lecteur n'a pas manqué de remarquer la formule « Et Dieu vit que c'était bon » qui retentit après la plupart des créations secondaires, et prend la forme du superlatif à la fin de l'œuvre créatrice: « Dieu vit que c'était très bon. » Le coup d'œil jeté par le divin Artiste sur ses travaux successifs et sur leur ensemble, lui révéla que leur résultat était pleinement conforme à son idéal, et qu'il régnait entre eux une parfaite harmonie. Tout le long

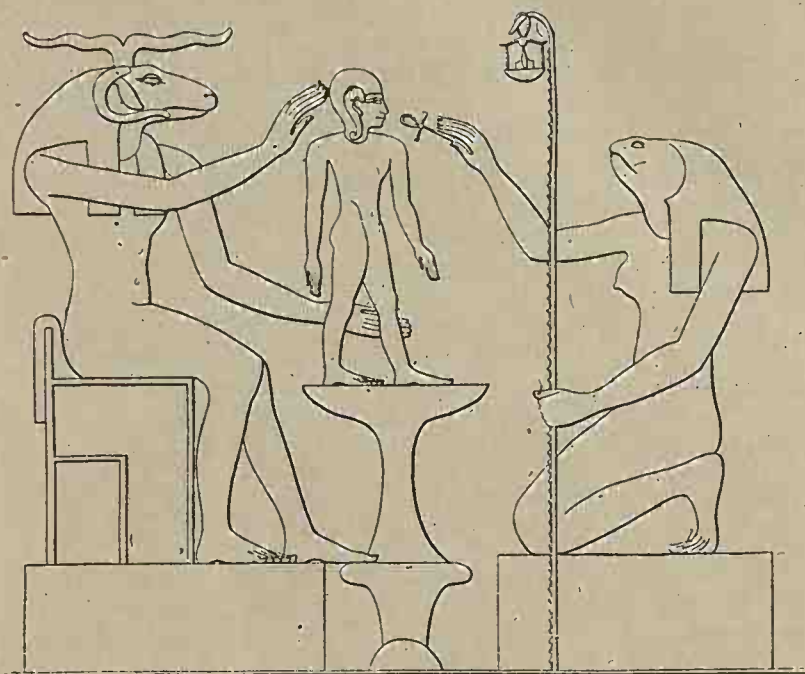


Fig. 1. — Le dieu égyptien Knoum façonnant le premier homme sur le tour à potier.  
(Peinture de tombeaux.)

du récit, la terre est envisagée comme le centre du monde; ce qui était vrai au point de vue de la théocratie et de la rédemption.

Avec les plantes, au troisième jour, la vie était apparue sur notre globe, mais d'une manière très imparfaite encore. Ce n'est qu'au cinquième jour que furent créés les premiers êtres animés, ceux qui vivent dans l'eau et ceux qui volent dans l'air. Cette apparition de la vie sur la terre fut accompagnée d'une bénédiction spéciale du Créateur. Le sixième jour, furent créés les animaux terrestres, encore plus parfaits dans leur ensemble. Après que la terre eut été préparée par degrés pour le recevoir, l'homme sortit à son tour des mains

divines, dont il est le chef-d'œuvre parmi les créatures visibles. Avant d'entreprendre cette nouvelle œuvre, qui devait couronner toutes les autres, le Créateur se recueille et délibère en quelque sorte; puis il crée l'homme « à son image et à sa ressemblance ». Gloire et privilège insignes! Et c'est de toutes manières que l'image de Dieu resplendit dans l'homme : beauté physique, domination sur les autres créatures; surtout raison et facultés intellectuelles, liberté, volonté et facultés morales, grâces surnaturelles, et, avant la chute, l'immortalité, l'innocence parfaite, le bonheur sans nuage.

Ne voulant pas interrompre son récit général de la création, l'écrivain sacré ne donne tout d'abord aucun détail sur la série des actes divins par lesquels la vie fut communiquée au premier homme et à la première femme. Mais il les décrit un plus peu loin <sup>1</sup>, avec la même simplicité et la même beauté de langage. « Le Seigneur Dieu forma l'homme de la poussière de la terre; il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé. » Avant de créer la femme, Dieu fit passer devant Adam — dont le nom, en hébreu, vient du mot *'adámah*, « terre, » et lui rappelle l'humble origine de son corps — « tous les animaux terrestres et tous les oiseaux du ciel », pour lui mieux manifester qu'il était seul de son espèce, et exciter en lui le désir d'avoir « une aide semblable à lui », comme s'exprime le texte sacré. Ce désir fut bientôt satisfait. « Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil, et, lorsqu'il fut endormi, il tira une de ses côtes, qu'il remplaça par un peu de chair. Puis, de cette côte, le Seigneur Dieu forma la femme, et il l'amena à Adam. » Ce sont des faits réels que raconte ici Moïse, tout en employant, en ce qui concerne le Créateur, des images sensibles, pour mieux mettre à notre portée « des vérités pures et intellectuelles » <sup>2</sup>. Les paroles prononcées par Adam au sortir de son sommeil extatique sont significatives. « Celle-ci, s'écria-t-il en contemplant Ève devant lui, est la chair de ma chair et l'os de mes os... C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme. » Il parlait en prophète divinement inspiré. Voilà donc l'institution sacrée du mariage et de la famille, comme base de la société, puis du peuple de Dieu, puis de l'Église chrétienne. Tel fut le premier couple humain,

1. Genèse, II, 4-25.

2. Très juste remarque de Bossuet (*Discours sur l'histoire universelle, Œuvres*, édition de Versailles, t. xxxv, p. 165) qui ajoute : « Ne croyons pas que Dieu souffle à la manière des animaux. Ne croyons pas que notre âme soit un air subtil, ni une vapeur déliée. Ne croyons pas non plus que Dieu ait eu besoin de mains pour pétrir la terre dont il forma le premier homme. Il n'a eu qu'à vouloir, et sa volonté s'est aussitôt réalisée dans les moindres détails. Il faut entendre de même ce qui est dit du repos de Dieu après l'achèvement de son œuvre; toute gigantesque qu'elle eût été, elle ne lui avait occasionné aucune fatigue. »

duquel est issue l'humanité entière, comme l'affirment aussi d'autres textes bibliques <sup>1</sup>.

On admire à bon droit les splendeurs de tout genre de cette cosmogonie biblique. Elle nous révèle plusieurs dogmes très importants. 1<sup>o</sup> Dieu existe de toute éternité, infiniment puissant et infiniment bon. 2<sup>o</sup> Le monde des créatures ne doit son origine ni au hasard, ni à une génération spontanée; il est l'œuvre de Dieu, qui l'a tiré librement du néant. 3<sup>o</sup> Le genre humain tout entier, avec ses différentes races, provient d'Adam, le premier homme créé, et d'Ève, la première femme. 4<sup>o</sup> L'origine de l'homme, comparée à celle des animaux sans raison, est infiniment noble, puisqu'il a été créé formellement à l'image de Dieu.

Quant à la question, aujourd'hui si complexe, de l'accord de cette cosmogonie avec les sciences naturelles, qui ont pris un développement inattendu, il suffira d'indiquer ici quelques-uns des principes qui doivent régler la discussion: 1<sup>o</sup> La nature, quoique d'une autre manière que la Bible, est aussi le livre de Dieu. Il ne saurait donc exister de contradiction proprement dite entre ces deux livres divins; à condition, toutefois, que la théologie et les sciences naturelles se maintiennent de part et d'autre dans leurs limites, sans jamais exagérer. 2<sup>o</sup> Le livre de la Genèse et les autres écrits bibliques ne se proposent jamais de faire de la science, ni par conséquent de tenir un langage rigoureusement scientifique; ils n'adoptent aucun système de chronologie, de géologie, d'astronomie, etc. Chacun des auteurs inspirés emploie, sur ces divers sujets, le langage populaire de son temps. Les savants hostiles à la religion n'ont donc pas le droit d'attaquer la Bible sous ce rapport, et de lui reprocher, par exemple, de regarder çà et là la terre comme un disque plat, entouré de tous côtés par l'océan; de croire que l'azur du ciel est une voûte solide, qu'il y a plusieurs cieux superposés les uns aux autres, etc. Il importe de le redire : les saints Livres n'ont pas été composés dans un but scientifique, mais dans un but moral et religieux <sup>2</sup>.

Nous avons dit plus haut que la Bible laisse toute liberté à la vraie et solide science, lorsque celle-ci réclame des siècles plus ou moins nombreux, comme équivalant à la durée des « jours » génésiatiques. Il en est de même au sujet de la question, également difficile et délicate, qui concerne la date de la création de l'homme. Nous trouverons bientôt dans le récit biblique, à propos des premiers patriarches, des chiffres qui sembleraient nous permettre de déter-

1. Voir en particulier Sap., x, 1; Eccli., xvii, 1; Matth., xix, 4; Act., xvii, 25; I Cor., xv, 45.

2. L. Chinchole, *Les origines du monde, de l'énergie, de la vie, des espèces, de l'homme*, 8<sup>e</sup> éd., 1927, p. 82-109.

miner cette date mémorable; mais nous aurons à constater qu'il s'y est glissé des erreurs, en sorte qu'ils ne nous fournissent qu'une base incertaine. Pour fixer l'âge de l'humanité, la science a interrogé successivement : les systèmes chronologiques des Babyloniens, des Égyptiens, des Chinois et des Indiens; les tables astronomiques des Égyptiens; les données géologiques et archéologiques qui permettent de relever les traces les plus anciennes de l'apparition de l'homme sur la terre. D'après ces divers renseignements, elle a parfois affirmé que la création de l'homme remonte à 100 000 ans et au delà. Mais de nombreux savants, dignes de foi, nous assurent que ce sont là des assertions exagérées, et qu'on peut se contenter de 6000, 7000 ou 8000 ans. En somme, « l'Écriture ne nous apprend rien de précis sur l'âge de l'homme <sup>1</sup>. »

De la cosmogonie mosaïque, on a souvent rapproché celles que nous ont transmises plusieurs religions païennes de l'antiquité, spécialement les traditions des Védas indiens, des Perses, des Égyptiens et plus particulièrement encore la cosmogonie babylonienne, sur laquelle nous ont renseignés, d'une part l'historien chaldéen Bérosee, de l'autre de nombreux fragments de textes cunéiformes découverts de nos jours en Chaldée <sup>2</sup>. Parmi des fables et des légendes sans fin, souvent puérides, parfois grossières, qui contrastent étrangement avec la dignité, la sobriété et la véracité de la narration biblique, on rencontre cependant un ensemble de traits qui confirment les données de la Genèse, et qui ne peuvent guère provenir que des traditions primitives.

## II. — L'état d'innocence de nos premiers parents <sup>3</sup>.

« Dieu se devait pour ainsi dire à lui-même de rendre heureux ceux qu'il venait de créer à son image <sup>4</sup>. » Aussi avait-il placé Adam, aussitôt après lui avoir donné la vie, « dans le paradis d'Éden », ou de délices, comme dit le texte hébreu de la Genèse — selon l'expression populaire, dans le paradis terrestre — préparé d'avance

1. F. Vigouroux, *Manuel biblique*, 12<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 479. Voir A. de Lapparent, *Les silex taillés et l'antiquité de l'homme*, 2 vol. in-12, Paris, 1907; L. Chincholé, *op. cit.*, p. 449-500, et le *Dictionnaire apologetique de la foi catholique*, 4<sup>e</sup> édit., t. 1, p. 490-492.

2. Cf. Luken, *Les traditions de l'humanité ou la Révélation primitive de Dieu parmi les hommes*, trad. franc., 1882; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 209-240, et, en ce qui concerne le premier homme, les pages 241-257 (l'épopée de Gilgamès).

3. Genèse, II, 5-25.

4. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, p. 163.

tout exprès pour servir de séjour à nos premiers parents. « Paradis » : c'est un mot d'origine persane (*pairi-daéça*), employé dans le récit hébraïque sous la forme *pardès*, dont les Grecs ont fait *παράδεισος* et les Latins *paradisus*. Il désigne un lieu planté d'arbres, un parc. Le narrateur nous apprend, en effet, que Dieu avait orné ce paradis « de toutes sortes d'arbres » beaux à la vue et dont le fruit était agréable au goût. Deux de ces arbres, qui devaient jouer un rôle particulier, obtiennent une mention à part : l'arbre de vie, et l'arbre de la science du bien et du mal. Le premier avait été planté « au



Fig. 2. — L'arbre sacré assyro-chaldéen. (Bas-relief d'un palais de Nimroud.)  
De chaque côté de l'arbre un prêtre debout, qui lui rend hommage.  
En haut, le symbole du dieu Baal.

milieu du jardin », à la place d'honneur et à l'endroit le plus accessible, puisqu'il était destiné à maintenir la vie. Le second fut ainsi nommé, à cause du résultat qu'il ne devait que trop tôt produire.

Quel était l'emplacement exact de ce paradis de délices ? On discute à ce sujet depuis de longs siècles, et l'on pourra discuter toujours, car c'est là un problème moralement insoluble. Il est vrai que la Bible détermine en partie sa situation, en mentionnant quatre fleuves qui y avaient leur source : le Phison, le Gihon, le Tigre et l'Euphrate. Mais, si les deux derniers sont parfaitement connus, on ne saurait désigner avec certitude les cours d'eau que représentent les deux autres. En tout cas, c'est dans la région occupée par le Tigre et l'Euphrate qu'il faut chercher : plus probablement vers leur point d'origine, sur les hauts plateaux de l'Arménie ; selon d'autres, non

loin de leur embouchure dans le golfe Persique, dans l'ancienne Chaldée<sup>1</sup>.

Le Créateur, tout en voulant écarter de ses créatures privilégiées ce qui aurait été pour elles une fatigue et une peine, ne voulut pas les laisser dans une complète oisiveté. Aussi le narrateur nous dit-il expressément que Dieu avait constitué Adam gardien de l'Éden, et qu'il lui avait donné pour mission « de le cultiver », de manière à conserver au paradis sa beauté première. Mais ce travail de culture n'aurait rien eu que d'agréable dans l'état d'innocence. La Genèse nous apprend encore, et c'est là un trait important de son récit, que Dieu, tout en laissant à nos premiers parents une très grande indépendance, leur avait cependant intimé un ordre d'une haute gravité : « Tu peux manger (des fruits) de tous les arbres du paradis; mais tu ne mangeras pas (du fruit) de l'arbre de la science du bien et du mal; car, le jour où tu en mangerais, tu mourrais certainement. » Dieu soumettait ainsi Adam et Ève à une épreuve; mais il leur fournissait par là même l'occasion de développer leurs qualités morales et de mériter de nouvelles faveurs. En même temps, il les avertissait de la terrible conséquence que leur désobéissance attirerait sur eux. Non qu'il dussent mourir immédiatement, s'ils se rendaient coupables. Du moins, dès cet instant ils deviendraient mortels, et la mort commencerait à opérer en eux son œuvre fatale. En soi, le précepte était tellement facile à observer, que la gravité de la faute serait centuplée, si l'on osait désobéir.

Combien de temps dura l'état d'innocence? On ne saurait le dire; néanmoins, tout porte à croire qu'il fut de courte durée. D'après le sentiment général des docteurs de l'Église, Adam et Ève auraient péché le jour même où ils avaient été créés et placés dans le paradis terrestre.

1. F. Vigouroux, *op. cit.*, t. I, p. 258-270.

---

## CHAPITRE II

### LA CHUTE ET SES FUNESTES CONSÉQUENCES

#### I. — Les trois coupables et la triple sentence<sup>1</sup>.

Douloureuse histoire, brièvement racontée. Elle résout clairement le problème de la si prompt apparition du mal physique et du mal moral sur la terre, et elle trouve aussi, comme les principaux traits de la cosmogonie mosaïque, sa confirmation dans les traditions les plus reculées<sup>2</sup>. Cette triste scène de la chute et du châtimeut est résumée en un dialogue serré, dramatique, qui se passe entre le démon tentateur, Ève trop crédule, son mari trop faible et le Dieu créateur.

Préalablement, nous l'avons vu, Dieu avait amené devant Adam tous les volatiles et les animaux terrestres, pour qu'il leur donnât un nom. Les animaux, quelle que fût leur espèce, ne causaient donc pas de frayeur à nos premiers parents, qui savaient fort bien qu'alors aucun d'eux ne pourrait leur nuire. C'est pour cela qu'Ève ne paraît avoir éprouvé aucun effroi, aucune surprise même, lorsqu'un serpent s'approcha d'elle et lui adressa la parole. Elle avait déjà vu tant de merveilles depuis sa création récente ! Mais ce serpent rempli d'astuce ne venait pas en son propre nom. Sous lui se dissimulait Satan, le prince des démons. Car le mal avait déjà pénétré dans le monde. Excités par ce chef dangereux, des anges sans nombre s'étaient mis en état de rébellion contre Dieu, qui les avait aussitôt chassés du ciel. Alors, jaloux du bonheur de l'homme, ils voulaient l'entraîner dans leur révolte et dans leur ruine<sup>3</sup>. « Pourquoi Dieu, demanda le serpent, vous a-t-il interdit de manger les fruits de tous les arbres du paradis ? »

1. Genèse, III, 1-24.

2. Voir en particulier F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. I, p. 271-289.

3. Apocalypse, XII, 7-18.



Ève rétablit la vérité, mais en exagérant à son tour, comme s'il avait été interdit à son mari et à elle-même de « toucher » à l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Ne dirait-on pas que déjà le précepte lui semblait plus pesant? Voulant frapper un grand coup, le serpent reprit : « Non, vous ne mourrez pas ; mais Dieu sait qu'aus-tôt que vous en aurez mangé, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. » Il ose accuser Dieu de mensonge, et même de basse jalousie. A demi gagnée, Ève regarda l'arbre avec des yeux de convoitise, et lui trouva des charmes inconnus jusqu'alors. Bientôt séduite, elle cueillit un fruit et en mangea ; puis elle en offrit à son mari, qui, gagné à son tour, ne sut pas se défendre, et succomba avec la même facilité.

Les conséquences fatales de cette désobéissance ne se firent pas



Fig. 3. — Cylindre assyro-chaldéen rappelant la tentation de nos premiers parents par le serpent.

attendre. Et tout d'abord, selon le langage de Bossuet, « la rébellion de leurs sens fait remarquer aux deux coupables qu'il y a en eux je ne sais quoi de honteux. Ce n'est plus ce premier ouvrage du Créateur où tout était beau ; le péché a fait un nouvel ouvrage, qu'il faut cacher. L'homme ne peut plus supporter sa honte, et voudrait pouvoir la couvrir à ses propres yeux. Mais Dieu lui devient encore plus insupportable. Ce grand Dieu, qui l'avait fait à sa ressemblance, et qui lui avait donné des sens comme un secours nécessaire à son esprit, se plaisait à se montrer à lui sous une forme sensible ; l'homme ne peut plus souffrir sa présence. Il cherche le fond des forêts pour se dérober à celui qui faisait auparavant tout son bonheur. Sa conscience l'accuse avant que Dieu parle <sup>1</sup>. »

Ils ne purent cependant échapper au souverain Juge.

Le Seigneur Dieu appela l'homme, et lui dit : « Où es-tu ? » Il répondit : « J'ai entendu votre voix dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. » Et le Seigneur Dieu dit : « Qui t'a appris que tu es nu ? »

1. *Discours sur l'histoire universelle, Œuvres*, édition de Versailles, t. xxxv, p. 169.

Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais défendu de manger ? » Adam répondit : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a donné (du fruit) de l'arbre, et j'en ai mangé. » Le Seigneur Dieu dit à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? » La femme répondit : « Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé <sup>1</sup>. »

Qu'ils se montrent petits l'un et l'autre dans l'interrogatoire qu'il leur fallut subir ! De misérables excuses, c'est tout ce qu'ils surent trouver, au lieu d'un franc aveu et d'une humble demande de pardon. Adam surtout se montre bien lâche, en rejetant sa faute sur Ève.

Une triple sentence frappa les coupables. Le démon, qui avait été la cause principale de ce grand mal, fut condamné le premier, en même temps que le serpent qui lui avait servi d'organe :

Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes des champs ; tu ramperas sur ton ventre et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie <sup>2</sup>. Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; celle-ci te meurtrira à la tête, et toi tu la meurtriras au talon.

Si la très juste colère de Dieu éclate dans cette malédiction lancée contre le démon et le serpent, sa bonté infinie pour l'homme et sa postérité, quelque déchu qu'ils soient, se manifeste aussi d'une façon merveilleuse. En effet, dans les dernières paroles de la sentence apparaît ce qu'on nomme très justement, d'après Tertullien, « le protévangile », c'est-à-dire la première bonne nouvelle relative au salut futur de l'humanité, la promesse d'un rédempteur, qui sera le Messie en personne, N.-S. Jésus-Christ. Il est directement représenté par les mots « celle-ci (la race de la femme) te meurtrira à la tête », par conséquent dans un organe essentiel, de manière à l'écraser victorieusement. Nous avons donc ici le premier anneau de cette longue et très riche chaîne des « oracles messianiques », c'est-à-dire relatifs au Messie-Sauveur. Nous ne manquerons pas de signaler les principaux d'entre eux lorsque l'ordre des faits nous les présentera <sup>3</sup>.

Ainsi donc, entre les enfants de la femme et le démon, il y aura désormais une lutte perpétuelle, parce qu'ils ont tous été enveloppés dans la révolte et dans la déchéance d'Adam, chef du genre humain tout entier. Nous avons été infectés, maudits en lui et par lui. C'est là le péché *originel*, auquel une seule créature humaine échappa, la bienheureuse vierge Marie, parce qu'elle devait être toute pure, en sa qualité de Mère de Dieu.

1. Genèse, III, 9-13.

2. Rampant dans la poussière, le serpent mange forcément la poussière.

3. Nous avons groupé la plupart de ces oracles dans notre *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, 3 vol. in-8°, Paris, 1822, t. I, p. 197-210.

La terrible sentence atteignit ensuite la femme, qui avait joué un rôle si triste dans l'histoire de la chute. Ève aura son châtement spécial, rattaché à ses fonctions de mère et d'épouse : « Je multiplierai tes souffrances..., tu enfanteras tes fils dans la douleur..., ton mari dominera sur toi. » La condamnation d'Adam fut plus sévère encore : « La terre est maudite à cause de toi; c'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie. Elle te produira des épines et des chardons... Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré; car tu es poussière et tu retourneras en poussière. » La mort, c'est la partie la plus redoutable de la sentence; mais Adam devait s'attendre à ce châtement, Dieu l'en ayant menacé pour le cas où il désobéirait à son ordre.

On l'a vu, l'arrêt divin n'a pas seulement atteint nos premiers parents et leur descendance, mais la terre elle-même, qui a été maudite à cause d'eux, avec tout ce qu'elle renferme. La création entière a subi le contre-coup du péché d'Adam. C'est pourquoi saint Paul nous la montre, dans un magnifique langage, « assujettie à la vanité..., à la servitude de la corruption..., gémissant et souffrant<sup>1</sup>, » attendant en quelque sorte la délivrance et la régénération des hommes, afin d'y avoir part également.

L'homme déchu ne méritait pas de demeurer dans le paradis de délices, que Dieu avait préparé pour Adam et Ève dans leur état d'innocence. Aussi en furent-ils expulsés, après en avoir à peine connu les joies. Du moins ils ne le quittèrent pas sans espérance, puisqu'ils emportaient avec eux la sainte promesse d'un rédempteur.

## II. — Caïn et Abel<sup>2</sup>.

Deux faits semblent montrer que cette promesse les avait vivement frappés. Immédiatement après la triple sentence, le narrateur insère ce détail : « Adam donna à sa femme le nom d'Ève, parce qu'elle était la mère des vivants<sup>3</sup>. » On serait tenté de croire, à première vue, que cette réflexion n'est point à sa vraie place, puisqu'une sentence de mort venait de retentir contre les deux coupables. Elle est, au contraire, d'une grande beauté et d'une parfaite vérité. Grâce à la divine promesse, Adam contemplait en Ève la mère de toute la race humaine. Ève, de son côté, lorsqu'elle eut son premier fils, le nomma Caïn, en disant : « J'ai possédé (en hébreu, *kanîti*) un fils, grâce au

1. Épître aux Romains, VIII, 19-22.

2. Genèse, IV, 1-26.

3. Le nom hébreu *Khawah* signifie : la vivante, celle qui produit la vie.

Seigneur. » Dans cet enfant, elle voyait comme un gage du futur rédempteur, qui réparerait sa faute. Un second fils lui naquit ensuite, et elle lui donna le nom d'Abel.

Caïn fut loin de réaliser personnellement l'espoir que sa mère avait dû mettre en lui; car il contribua pour sa grande part à accroître la puissance du mal sur la terre. Les occupations et les natures des deux frères formaient un contraste frappant. Abel fut pasteur de brebis, et Caïn agriculteur. Celui-ci avait un caractère violent; Abel était la douceur même. Tous deux ils offrirent à Dieu un sacrifice, dont la matière provenait de leur travail. Celui de Caïn consistait en « fruits de la terre »; celui d'Abel, dans « les premiers nés de son troupeau. » L'idée si importante du sacrifice religieux remonte ainsi aux débuts de l'humanité. Peut-être Dieu lui-même l'avait-il inspirée à nos



Fig. 4. — Sacrifice d'un chevreau en l'honneur de la déesse Istar.  
(D'après un cylindre babylonien.)

premiers parents; mais il est tellement naturel de consacrer au souverain Maître et Seigneur une part de ce qu'on possède, qu'elle a pu naître d'elle-même dans l'âme d'Adam, et d'Ève, et de leurs fils. « Le Seigneur regarda favorablement Abel et ses présents; mais il ne regarda pas Caïn et ses offrandes, » et il manifesta sans doute par un signe extérieur — peut-être en faisant consumer le sacrifice d'Abel par un feu tombé du ciel — l'accueil différent qu'il faisait aux oblations des deux frères. « C'est par la foi, écrira saint Paul <sup>1</sup>, qu'Abel offrit un sacrifice meilleur que celui de Caïn. » Et cette foi d'Abel s'était manifestée dans le choix qu'il avait fait des prémices de son troupeau, pour les immoler à Dieu.

Dans un accès de jalousie et de haine brutale, Caïn, malgré un avertissement paternel du Seigneur, entraîna son frère dans les champs et le tua cruellement. C'est donc sous la forme horrible d'un fratricide que la mort apparut pour la première fois parmi les hommes. Mais, cette fois encore, le châtement suivit de près la faute. Dieu arracha violemment le coupable à ses travaux agricoles et le lança

1. Épître aux Hébreux, xi, 4.

à travers la contrée, « comme un fugitif et un vagabond. » Caïn finit cependant par s'arrêter au pays de Nod, situé à l'est de l'Éden et de la région habitée par les autres membres de sa famille. Il y bâtit peu à peu une ville, dont les débuts durent être fort modestes. Avant son départ précipité, il avait craint de succomber sous les coups de quelque main vengeresse. Mais Dieu voulait qu'il expiât longuement sa faute, et que son seul aspect inspirât aux autres hommes une vive aversion pour le meurtre. Aussi lui promit-il que sa mort serait vengée « sept fois, » c'est-à-dire pleinement, et, pour que personne ne pût alléguer l'ignorance, il le marqua d'un signe extérieur, qui le faisait reconnaître aussitôt.

Avant de retrancher Caïn de l'arbre généalogique dont les branches fertiles formeront le peuple de Dieu, et dont le Messie sera la faite magnifique, la Bible esquisse très brièvement l'histoire de sa race, jusqu'à la cinquième génération. De simples noms sont mentionnés d'abord; puis nous lisons quelques détails sur Lamech, dans lequel les tendances impies de la races caïnite — l'arrogance, la sensualité grossière, la cruauté, la désobéissance aux ordres de Dieu les plus sacrés — se manifestent avec éclat. C'est à lui que se rattache la première apparition de la polygamie sur la terre : « Il eut deux femmes, dont l'une s'appelait Ada, et l'autre Tsilla. » Il chanta lui-même son double mariage, en quelques mots d'une barbarie sauvage, qui forment le premier poème inséré dans la Bible :

Ada et Tsilla, écoutez ma voix;  
femmes de Lamech, entendez ma parole.  
Je tuerai un homme pour ma blessure,  
et un jeune homme pour ma meurtrissure.  
Caïn sera vengé sept fois,  
et Lamech soixante-dix-sept fois.

Lui, ose-t-il dire, il n'a pas besoin, comme Caïn, de Dieu pour défenseur; son propre bras est assez fort pour le protéger contre toute attaque, et sa vengeance ne connaîtra pas de bornes.

De ses quatre enfants il est dit qu'ils furent les auteurs d'inventions assurément très utiles, mais qui marquent chez eux des tendances à un bien-être promptement dangereux, donnant naissance à ce que l'apôtre saint Jean appelle « la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, l'orgueil de la vie<sup>1</sup>. » De Jabel il est dit qu'« il fut le père de ceux qui habitent dans les tentes et près des troupeaux; » ce qui signifie qu'il régla la vie pastorale, et qu'il apprit à bien soigner les troupeaux. Jubal « fut le père de ceux qui

1. 1<sup>re</sup> épître de S. Jean, II, 16.

jouent de la harpe et du chalumeau. » Tubalcaïn « forgeait tous les instruments d'airain et de fer, » et fut ainsi, en petit, le père de la métallurgie. De leur sœur Noéma, la tradition juive dit qu'elle inventa l'art de filer et de tisser. Choses excellentes en elles-mêmes, répétons-le, et qui indiquent un progrès considérable dans la civilisation; mais, à la manière dont le narrateur expose ce progrès, on voit qu'il se développa, non seulement en dehors de Dieu, mais en partie contre lui. L'étude de la civilisation chez les Égyptiens, les Assyriens, les Grecs, les Romains, etc., met ce fait dans une très vive lumière. Aussi est-il possible, probable même, qu'il faut chercher également chez les Caïnites les premières traces du paganisme proprement dit. Tout, chez eux, attestait des préoccupations terrestres. Moïse, après avoir signalé ce trait, les congédie de son récit, pour passer à un autre fils d'Adam, duquel naîtra une race bien différente.

### III. — Les patriarches d'avant le déluge<sup>1</sup>.

Dieu avait donné à Adam et à Ève, pour les consoler de la mort d'Abel, un troisième fils, qui fut appelé Seth et qui devint le chef de la portion de l'humanité demeurée fidèle et agréable à Dieu. Un trait spécial met immédiatement en relief la différence à laquelle nous venons de faire allusion. A l'occasion de la naissance d'Énos, fils aîné de Seth, le narrateur biblique fait cette remarque : « Les hommes commencèrent alors à invoquer le nom du Seigneur. » Cela ne saurait signifier qu'auparavant le Seigneur<sup>2</sup> n'avait été l'objet d'aucun culte spécial; mais on a voulu dire que ce culte, officiellement et publiquement pratiqué, devint la marque distinctive des descendants de Seth. Il y eut donc, d'un côté les hommes de foi, les hommes du Seigneur; de l'autre côté, les hommes profanes. Le caractère mondain dominait chez les Caïnites; le caractère religieux distinguera les Séthites.

Après cette brève entrée en matière, nous trouvons dans le récit sacré une liste généalogique — la première de celles que la Bible renferme en si grand nombre. Elle mentionne les noms des dix premiers patriarches d'avant le déluge. La liste commence par Adam et se termine par Noé. Sur chacun d'eux, à part Noé, on fournit cinq renseignements rapides : l'âge du patriarche au moment de la naissance de celui de ses fils (l'aîné, à l'exception de Seth) qui devait être le chef de la famille et l'héritier de la promesse divine; l'indication des années pendant lesquelles le même patriarche vécut encore;

1. Genèse, iv, 25-vi, 8.

2. Le texte hébreu emploie ici le mot *Jéhovah*.

la naissance, très sommairement indiquée, de ses autres enfants, fils et filles; la durée totale de sa vie; l'âge qu'il avait au moment de sa mort.

On trouvera ces différentes informations groupées dans le tableau qui suit :

Les noms des patriarches	L'âge à la naissance du fils aîné	Nombre des années vécues ensuite	Age total	Année de la naissance depuis la création	Année de la mort depuis la création
Adam .....	130	800	930	1	930
Seth .....	105	807	912	130	1042
Énos.....	90	815	905	235	1140
Caïnan.....	70	840	910	325	1235
Malaléel .....	65	830	895	395	1290
Jared .....	162	800	962	460	1422
Énoch.....	65	300	365	622	987
Mathusalem.....	187	782	969	687	1656
Lamech .....	182	595	777	874	1651
Noé.....	500	450	950	1056	2006

Les chiffres qu'on vient de lire sont ceux du texte hébreu et de la Vulgate latine. Malheureusement, ceux du texte samaritain de la Genèse et de la traduction grecque des Septante présentent, de part et d'autre, des variantes considérables. Ainsi, tandis que l'hébreu et la Vulgate comptent seulement 1656 ans entre la création et le déluge, les Septante en exigent 2242; le texte samaritain, seulement 1307. Ces divergences sont le fait des copistes. Les erreurs étaient d'autant plus faciles, que, chez les Hébreux, les chiffres étaient représentés par des lettres, et que parfois celles-ci avaient entre elles une grande ressemblance.

Quoi qu'il en soit, ce qui frappe le plus dans cette liste, c'est la longévité des premiers hommes pendant toute cette période; elle sera de beaucoup réduite après le déluge. Elle est pareillement attestée par les traditions de tous les anciens peuples. Elle a pu avoir des causes très diverses. La constitution humaine était probablement plus vigoureuse, le climat meilleur, la nourriture plus saine, la vie plus simple. Du reste, ce fait général constituait un des éléments du plan divin, qui voulait que la terre fût promptement peuplée, et que les traditions religieuses, en particulier celle qui avait trait au rédempteur, fussent transmises en d'excellentes conditions : chose facile, si l'on se rend compte qu'Adam vivait encore lorsque naquit Lamech, père de Noé<sup>1</sup>.

1. Cf. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 290-292.

Parmi ces anciens patriarches, c'est Mathusalem qui vécut le plus longtemps. Au contraire, Énoch ne dépassa pas de beaucoup le tiers des années de la plupart des autres. Il est vrai qu'on raconte de lui deux autres traits remarquables : « il marcha avec Dieu » ; ce qui signifie que sa conduite fut extraordinairement pieuse, et créa entre Dieu et lui des relations très intimes, à tel point que le Seigneur « l'enleva » tout vivant de ce monde, comme plus tard Élie, ainsi que l'enseignent les traditions juive et chrétienne<sup>1</sup>. L'un et l'autre, ils sont mis en réserve pour jouer un grand rôle aux derniers jours du monde, et pour lutter contre l'Antechrist<sup>2</sup>. « Il prophétisa », lisons-nous dans l'Épître de saint Jude, 14-15, et ce fut sans doute au sujet du Messie.

1. Voir le livre de l'Écclésiastique, xliiv, 6, et l'Épître aux Hébreux, xi, 5.

2. Malachie, iv, 5; S. Matthieu, xvii, 10; Apocalypse, xv, 4.

---



## CHAPITRE III

### LE DÉLUGE ET LA DISPERSION DES PEUPLES

#### I. — Histoire du déluge<sup>1</sup>.

Ce châtement terrible eut sa cause dans la corruption affreuse qui avait envahi peu à peu l'humanité. Si la longévité des hommes d'alors avait de grands avantages pour le bien, elle donnait malheureusement aux méchants plus de facilités pour s'abandonner à leurs passions, et pour corrompre peu à peu les bons par leurs mauvais exemples. La mort, beaucoup plus rare, ne frappait pas autant les pécheurs par ses graves leçons, et le délai laissé à ceux-ci avant de paraître devant Dieu augmentait leur audace. Ce fait explique en partie la dépravation épouvantable qui régnait à l'époque de Noé. La Bible en trace, ce désolant tableau :

Dieu, voyant que la malice des hommes qui vivaient sur la terre était extrême, et que toutes les pensées de leur cœur étaient en tout temps appliquées au mal, se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre. Alors, touché de douleur jusqu'au fond du cœur, il dit : « J'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux,... car je me repens de les avoir créés. »

Jésus-Christ fera lui-même allusion à cette corruption universelle<sup>2</sup>. Elle fut à son comble, lorsque, par suite de mariages multipliés entre les Caïnites et les Séthites, la séparation qui avait existé pendant assez longtemps entre les deux races au point de vue religieux, moral et social, eut naturellement cessé. La Bible rejette ouvertement la responsabilité de ces unions déplorables sur les descendants de Seth, par cette note expressive : « Les fils de Dieu (nom très honorable par lequel sont désignés les Séthites, à cause de leur sainteté première) virent que les filles des hommes (c'est-à-dire des Caïnites)

1. Genèse, vi, 9-ix, 29.

2. S. Matthieu, xxiv, 37-39; S. Luc, xvii, 26.

étaient belles, et ils les prirent pour femmes. » En vertu de ce mélange des bons avec les mauvais, les tendances au mal se développèrent sans contrepoids, et la corruption devint universelle; ce fut un vrai débordement de révolte contre Dieu. De là cette résolution vengeresse du Créateur, de détruire le genre humain.

Noé seul, « homme juste et parfait », qui « marchait avec Dieu » comme autrefois Énoch, mérita d'être épargné avec sa famille, pour devenir le chef d'une humanité meilleure. La Bible, même lorsqu'elle mentionne la colère et les jugements de Dieu en lui prêtant nos sentiments humains, ne manque pas de signaler la peine que sa justice éprouvait à se montrer si sévère. Du reste, même après avoir arrêté son dessein d'exterminer les hommes par un déluge, et après en avoir informé Noé, il manifesta aussi sa bonté, en retardant de cent vingt

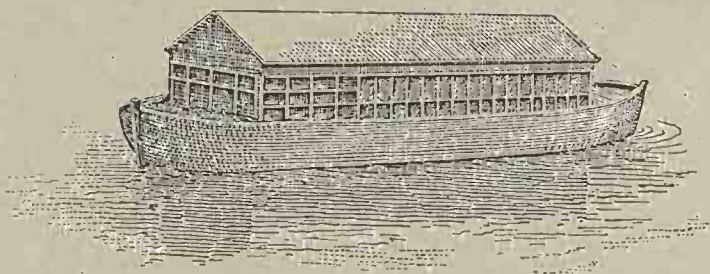


Fig. 5. — L'arche de Noé, essai de reconstitution.

ans l'exécution de sa menace. Il fallut ce temps, en effet, pour préparer l'arche qui devait servir de refuge au saint patriarche, à sa famille et aux animaux désignés par le Seigneur<sup>1</sup>. Plein d'obéissance et de foi<sup>2</sup>, Noé construisit cet abri, qui n'était pas un vaisseau proprement dit, muni d'une carène, de mâts, de voiles, de gouvernail et d'avirons, mais plutôt une énorme caisse flottante<sup>3</sup>. Quand tout fut prêt, Dieu ordonna à Noé d'y entrer avec sa femme, ses trois fils et leurs femmes, et les animaux qu'il avait désignés. Il y eut encore un délai de sept jours, et ensuite le déluge commença. Noé était alors âgé de six cents ans.

1. « Sept couples de tous les animaux purs, le mâle et sa femelle; un couple des animaux impurs, le mâle et sa femelle. » Genèse, vii, 2. Les animaux purs étaient ceux que la loi mosaïque permettra aux Hébreux de manger; les animaux impurs, ceux dont il leur était interdit de se nourrir. On ne connaît qu'imparfaitement le principe qui servait de base à cette classification. Il semble que c'était avant tout un principe d'hygiène, conforme au climat et aux idées de l'Orient.

2. Genèse, vi, 22; vii, 5; Ep. aux Hébr., xi, 7.

3. Elle avait 300 coudées de longueur, 50 de largeur et 30 de hauteur. La coudée hébraïque équivalait approximativement à 0 m. 525.

Le dix-septième jour du second mois (vers la mi-novembre,) « les cataractes du ciel s'ouvrirent » et laissèrent tomber d'énormes masses d'eau sur la terre, en même temps que les sources souterraines qui alimentent les mers et les fleuves débordaient toutes ensemble. Cela dura pendant quarante jours et quarante nuits, sans arrêt<sup>1</sup>. Aussi la terre fut-elle bientôt inondée. Elle demeura cent cinquante jours dans cet état d'immersion; aussi toute chair humaine et tous les animaux terrestres et aériens périrent-ils, conformément à la sentence divine, à l'exception de ceux qui avaient été enfermés dans l'arche. Pendant ce temps l'arche était portée sur les eaux.

Après les cent cinquante jours, les eaux commencèrent à décroître. Le dix-septième jour du septième mois, juste cinq mois après l'entrée de Noé dans l'arche, celle-ci fut déposée par les flots « sur les montagnes d'Ararat », en Arménie. Le récit biblique a d'intéressants détails sur la manière dont Noé essaya d'apprendre, quatre mois plus tard, dans quel état se trouvaient les eaux et la terre. Il lâcha d'abord le corbeau, qui ne revint pas, car il trouvait sa nourriture sur les cadavres flottants, et son gîte sur les terrains que l'eau avait quittés. Huit jours après, Noé lâcha sur les terrains que l'eau avait quittés. Huit jours après, Noé lâcha de même une colombe, qui, ennemie de l'humidité et ne trouvant pas où mettre le pied, revint fidèlement. Elle fut envoyée deux autres fois, à sept jours d'intervalle. En rentrant de son second voyage, elle rapporta une petite branche qu'elle avait arrachée à un olivier; ce qui prouvait que les eaux s'étaient retirées. La troisième fois, elle ne revint pas; preuve plus décisive encore. Néanmoins Noé, qui était entré dans l'arche sur un ordre spécial du Seigneur, n'en sortit que sur un autre ordre formel, qui ne tarda pas à lui être intimé.

Le déluge a-t-il été universel d'une manière absolue? ou bien n'a-t-il atteint que les régions habitées alors? Pris à la lettre, le texte biblique favoriserait le premier sentiment, car il dit que « toutes les montagnes qui sont sous le ciel entier furent couvertes », et même que « l'eau dépassa encore de quinze coudées (environ 8 m.) le sommet des montagnes qu'elle avait couvertes. » Néanmoins les interprètes catholiques sont généralement d'accord aujourd'hui pour supposer qu'il n'est pas nécessaire de donner à ces expressions une signification rigoureuse, comme si l'Himalaya lui-même et les pics les plus élevés des Cordillères avaient été totalement recouverts par les eaux diluviennes. D'autres passages des saints Livres montrent qu'on peut, sans s'écarter de la vérité, les restreindre à l'ensemble de la région habitée par l'humanité primitive, c'est-à-dire, au massif dont l'Ararat est le centre. Là, du moins, toutes les montagnes avaient dis-

1. Le récit note les dates avec une exactitude remarquable; on dirait un journal de bord.



Fig. 6. — Le mont Ararat, d'après une photographie.

paru sous les eaux. Quant aux mots « tous les hommes moururent », ils doivent être pris strictement à la lettre; car il résulte clairement de l'ensemble du récit que le déluge avait pour but principal de faire mourir tous les hommes, à part Noé et sa famille. Créer des exceptions pour telle ou telle race, serait aller contre l'intention directe et évidente de la narration.

La réalité du déluge biblique est confirmée, non seulement par les allusions qui y sont faites çà et là par les autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament<sup>1</sup>, mais par les traditions multiples des peuples les plus écartés et les plus indépendants les uns des autres<sup>2</sup>. Malgré les détails légendaires dont elles sont accompagnées, elles se rapportent très visiblement à la terrible catastrophe racontée par la Genèse. Les plus frappantes de toutes sont celles de la Chaldée, qui nous ont été transmises par Béroze, prêtre chaldéen qui vivait au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., et par ce qu'on nomme le poème d'Isdubar, exposé tout au long sur les tablettes d'argile qui formaient une partie de la bibliothèque du roi Assurbanipal, et qu'on a découvertes en 1872<sup>3</sup>.

La premier acte de Noé, au sortir de l'arche, consista dans un sacrifice d'action de grâces qu'il offrit à Dieu, en immolant en son honneur quelques animaux purs. Cet hommage plut au souverain Maître, qui promit alors de ne jamais châtier les hommes à l'avenir par un nouveau déluge, tant leur faiblesse morale excitait sa pitié. Puis il bénit Noé, ses fils et leurs familles, et il les établit, comme autrefois Adam, rois et dominateurs de tous les animaux, dont il leur permit expressément de manger désormais la chair, à l'exception du sang. De cette autorisation il paraît résulter, d'après l'opinion la plus commune et la plus conforme au texte sacré, que jusqu'alors les hommes s'étaient nourris exclusivement de végétaux. En même temps, Dieu interdit sévèrement l'homicide, que les mœurs criminelles d'avant le déluge avaient dû rendre très fréquent, et, comme sanction, il porta contre les meurtriers la sentence du talion. Enfin, comme signe du rétablissement de son alliance, Dieu désigna l'arc-en-ciel, aux si gracieuses couleurs, qui, d'après divers auteurs, aurait paru alors pour la première fois. Il est plus probable qu'il existait déjà dans les conditions ordinaires; mais, comme il annonce le plus souvent la fin de la pluie ou de l'orage, il convenait très bien pour exprimer la promesse divine.

1. En particulier par Jésus-Christ lui-même (S. Matth., xxiv, 37; S. Luc, xvii 26) et par saint Pierre (II<sup>e</sup> Épître, II, 5)

2. On les rencontre dans la Chaldée, la Phénicie, la Syrie, la Grèce, la Phrygie, l'Arménie, au Mexique, etc. Voir S. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. I, p. 20 et suiv.

3. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> édit., t. I, p. 298-336.

Avant de passer à un autre épisode, la narration rappelle que Noé avait trois fils : « Sem, Cham et Japhet. » Puis il raconte que le chef de l'humanité nouvelle se mit à cultiver la terre, et en particulier la vigne. Aujourd'hui encore, la région de l'Ararat est très favorable à cette culture; on dit même que la vigne en serait originaire. Noé ignorait-il la propriété intoxicante du vin? ou est-ce par surprise qu'il s'enivra? Ce second sentiment est le plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, son fils Cham le trouva dans un triste état de nudité, et cette âme profane, au lieu de recouvrir respectueusement son père comme le firent Sem et Japhet, prit occasion de ce pénible incident pour se moquer de lui<sup>1</sup>. Lorsque Noé apprit ce qui s'était passé, il prononça, sous l'inspiration divine, l'oracle suivant, qui se rattache au protévangile<sup>2</sup> en le précisant, et en désignant celle des branches issues du patriarche qui hériterait d'une manière plus spéciale de la promesse messianique :

Maudit soit Canaan !

Qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères !

Béni soit le Seigneur, Dieu de Sem,  
et que Canaan soit leur esclave !

Que Dieu multiplie les possessions de Japhet,  
et qu'il habite dans les tentes de Sem,  
et que Canaan soit son esclave !

On est surpris, tout d'abord, en voyant retomber la malédiction de Noé, non pas sur Cham, le vrai coupable, mais sur Canaan, son fils. On a supposé que, Cham ayant reçu la bénédiction divine au sortir de l'arche, il ne convenait pas qu'il tombât directement sous l'anathème. En tout cas, il est maudit lui-même dans la personne de son fils aîné. A Sem il est prédit que le Dieu de la révélation et de la rédemption, Jéhovah<sup>3</sup>, sera très particulièrement son Dieu; ce qui signifiait que ses descendants auraient avec lui des relations très intimes et formeraient sa nation choisie; plus clairement encore, que le Messie naîtrait du milieu d'eux. La part des Sémites est donc la plus belle de toutes. Japhet reçoit deux bénédictions : l'une temporelle, qui lui promet de vastes possessions; l'autre spirituelle et religieuse, où le trait « qu'il habite dans les tentes de Sem » annonce que sa postérité se convertira un jour au Dieu de Sem. C'est par trois fois qu'il est dit de Canaan qu'il sera l'esclave de ses frères.

1. L'acte de Sem et de Japhet fut d'une délicatesse toute filiale. « Ils prirent le manteau (de Noé), le mirent sur leurs épaules, marchèrent à reculons, et couvrirent la nudité de leur père (sans la voir). » En Orient le manteau consiste habituellement en une large pièce d'étoffe qui enveloppe tout le corps.

2. Voir la page 33.

3. Nous aurons à revenir plus loin sur ce nom divin.

Ces trois oracles se sont pleinement réalisés. Les Chamites, et en particulier les peuples de l'Afrique, sont devenus les esclaves de Sem et de Japhet; la malédiction divine semble peser encore sur un grand nombre d'entre eux. La principale famille des Sémites, celle des Israélites, a joui des faveurs spéciales du Seigneur, et c'est d'elle qu'est sorti le Messie. Les Japhétides, après de brillantes conquêtes qui leur ont valu depuis tant de siècles l'empire du monde, sont devenus à leur tour le peuple du Seigneur, par leur conversion en masse au christianisme.

## II. — La table ethnographique; la tour de Babel et la dispersion des peuples<sup>1</sup>.

L'auteur de la Genèse insère ici une liste qui, tout en étant condensée à l'extrême, est de la plus haute importance pour indiquer auquel des trois fils de Noé se rattachaient tels et tels peuples primitifs, et quelles parties du globe ils occupaient d'abord. De cette page, on a pu dire qu'elle contient le document le plus ancien, le plus précieux et le plus complet sur la distribution des peuples à travers le monde, lorsqu'ils se furent formés après le déluge<sup>2</sup>. Cette « Table des peuples », comme on la nomme, a pour base des traditions de beaucoup antérieures à Moïse, et sa véracité est confirmée dans l'ensemble et le détail par les découvertes modernes faites en Égypte et en Assyrie, qui ont permis en outre d'identifier quelques noms demeurés obscurs<sup>3</sup>. Elle a pour but d'insister une fois de plus sur l'unité du genre humain. Elle n'embrasse pas absolument tous les descendants des fils de Noé; cela n'entrait pas dans le plan du narrateur. Les noms qu'il cite sont employés tantôt au singulier, quand ils désignent en premier lieu des personnes; tantôt au pluriel, quand ils sont des désignations ethnographiques. Ils personnifient tous des races.

La nomenclature suit un ordre contraire à celui de la naissance des trois chefs de l'humanité nouvelle, car elle donne la première place à Japhet, la seconde à Cham, la troisième à Sem. D'une manière générale, on peut dire que les Japhétides occupèrent surtout l'Europe; les Sémites, surtout l'Asie; les Chamites, surtout l'Afrique, bien qu'au début une branche importante d'entre eux se soit introduite en Asie, comme le récit va nous le dire. Nous ne mentionnerons que

1. Genèse, x. 1-xi, 9.

2. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, 9<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 263 et suiv.

3. Voir P. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 337-369. Toute obscurité n'a cependant pas encore disparu.

les noms principaux parmi ceux dont l'identification est moralement certaine.

Parmi les sept fils de Japhet, Gomer est regardé comme l'ancêtre des races Kymris ou celtes; Magog, celui des Scythes ou des races germano-slaves; Madaï, celui des Mèdes; Javan, celui des Ioniens et de tous les Grecs; Thubal, celui des Tibaréniens, qui habitaient au sud du Caucase; Mosoch, celui des *Mouski*, dont parlent les inscriptions assyriennes, établis entre la mer Noire et la mer Caspienne, et qui peuplèrent peut-être plus tard la Russie; Thiras, celui des Thraces. On signale encore Ascénez, Thogorma, Tharsis et Céthim, qui représentent les Germains, les Arméniens, les habitants de Tartessus en Espagne et ceux de l'île de Chypre.

A Cham se rattachent Mizraïm, ou les Égyptiens; Cousch ou les Éthiopiens; Phouth, ou les Libyens; Canaan, ou les peuplades qui furent installées en Palestine pendant une période plus ou moins longue. Moïse consacre une note spéciale à un fils de Cousch, nommé Nemrod, qu'il caractérise comme « puissant chasseur devant le Seigneur »; ce qui peut s'entendre dans le sens métaphorique de chasseur d'hommes, si bien réalisé par le personnage en question. On nous le montre d'abord comme fondateur du premier empire babylonien, dans la plaine immense de Sennaar, située vers la partie inférieure du cours du Tigre et de l'Euphrate. Là il fonda quatre villes : Babel, ou Babylone, la capitale célèbre de tout le royaume; Érec, l'Orchoé des Grecs, la Warka actuelle, au sud-est de Babylone, sur la rive gauche de l'Euphrate. Accad, si souvent mentionnée sur les anciens monuments, était voisine de Sippara; Chalanné ou Kalné (*Koulounnou* des inscriptions babyloniennes) était bâtie sur la rive orientale du Tigre, à l'endroit où s'éleva plus tard Ctésiphon, au nord-est de Babylone. Après ce premier établissement, Nemrod, dont l'ambition n'était pas encore satisfaite, remonta du Sud au Nord, en Assyrie, où il fonda un nouvel empire sur ce territoire occupé par des Sémites<sup>1</sup>, et dont il les déposséda violemment<sup>2</sup>. La encore il bâtit quatre villes, dont la première, Ninive, devait acquérir une célébrité égale à celle de Babylone. Celle qui est désignée comme la principale « Résen, la grande ville, » n'a pas été identifiée avec certitude; mais

1. Puisque Assur, on le dira plus loin, était un fils de Sem.

2. A propos de cette conquête, Bossuet fait la réflexion suivante (*Discours sur l'histoire universelle, Œuvres*, t. xxxv, p. 175) : « Ce fut après le déluge que parurent ces ravageurs de provinces qu'on a nommés conquérants, qui, poussés par la seule gloire du commandement, ont exterminé tant d'innocents. Nemrod, maudit rejeton de Cham maudit par son père, commença à faire la guerre pour s'établir un empire. Depuis ce temps, l'ambition s'est jouée sans aucune borne, de la vie des hommes... Le comble de la gloire et le plus beau de tous les arts a été de se tuer les uns les autres. »



elle s'élevait sans doute sur l'emplacement de quelques-uns des monceaux de ruines qui se dressent entre ceux de *Koyoundjick* et de *Nebi-Younous*, où était Ninive, et celui de Calné, probablement Ctésiphon.

L'historien Josèphe<sup>1</sup> attribue à Nemrod un rôle prépondérant dans l'apparition du paganisme. C'est lui du moins qui, d'après l'écrivain juif, avait le plus réussi à éloigner du vrai Dieu ses contemporains et même à les mettre en révolte ouverte contre lui. Quoi qu'il en soit de ce fait particulier, on peut rattacher d'une manière générale l'origine du paganisme à l'époque de la dispersion des peuples. En effet, le principe de l'idolâtrie s'affirme clairement dans le cri audacieux des hommes d'alors : « Allons, bâtissons une tour dont le sommet atteigne le ciel, et faisons-nous un nom<sup>2</sup>. » Il y a dans ces mots plus qu'un simple blasphème; c'est réellement une déclaration de guerre à Dieu. Mais il est possible aussi que le paganisme ait déjà existé avant le déluge, sous une forme ou sous une autre, tant l'humanité d'alors était déjà dévergondée. Cependant rien, dans le récit sacré, ne nous permet de formuler sur ce point une conclusion certaine. Après le déluge, et surtout après la dispersion des peuples, lorsque le souvenir des traditions religieuses eut été émoussé, puis eut disparu totalement chez la plupart des hommes, et que les passions mauvaises eurent pris le dessus, l'idolâtrie fit des progrès rapides, et prit presque en tous lieux la place de la vraie religion.

Elle est la religion des sens, par opposition à la religion de l'esprit, de la foi. Dieu est invisible pour nos yeux extérieurs. D'autre part, les païens eux-mêmes, tout en abandonnant le vrai Dieu, continuèrent de croire à l'existence de la divinité, dont ils crurent voir partout les traces, tantôt aimables, bienfaisantes, tantôt menaçantes et terribles. Peu à peu ils multiplièrent leurs dieux, qui leur apparurent dans le soleil, la lune et les autres astres, sous la figure de héros réels ou imaginaires, dans les divers phénomènes de la nature. Le livre de la Sagesse, XIII, 1-31, trace un tableau douloureux, mais d'une admirable réalité au point de vue psychologique, de ces tristes développements. Le culte des idoles était condamné, par sa nature même, à se dégrader toujours davantage, intellectuellement et moralement, jusqu'à ce que se réalisât la parole si profonde de Bossuet : « Tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. » Saint Paul consacre une page désolante à cette décadence totale, au début de son épître aux Romains (1, 18-32). L'histoire des anciens peuples — même celle des plus civilisés, tels que les Égyptiens, les Assyriens des Babyloniens, les

1. *Ant.*, I, IV, 2, 3.

2. *Genèse*, XI, 4.

Perses, les Grecs et les Romains; même parfois celle des Israélites — ne justifie que trop bien ses douloureuses descriptions.

La petite narration qui concerne Nemrod, intercalée à travers la liste des races issues de Cham, a une importance particulière, puisqu'elle esquisse l'origine très ancienne des deux États, celui de Babylone et celui de Ninive, qui devaient tenir une place si considérable dans l'histoire générale de l'Orient, et même aussi dans celle du peuple de Dieu. Ainsi donc, la race de Cham, à laquelle appartenait Nemrod, fut la première à imposer sa domination aux autres après le déluge, et tout d'abord aux Sémites d'Assyrie; ce qui ne devait pas l'empêcher de subir elle-même à son tour le joug de Sem et de Japhet. Les monuments chaldéens et assyriens confirment d'une manière générale le fait que nous a raconté la Genèse. Ils démontrent que « l'Assyrie fut à l'origine une colonie babylonienne... Langue, écriture, science, religion, beaux-arts, etc., l'Assyrie n'eut rien en propre; tout lui vient de la Babylonie. De temps en temps elle secoua la prépondérance politique de Babylone, elle soumit même sa métropole sous ses derniers rois (l'histoire biblique nous le dira aussi); mais elle finit par succomber elle-même sous les coups d'un nouvel empire babylonien<sup>1</sup>. »

Parmi les Chamites, on mentionne encore chez les descendants de Mizraïm (qui représente, avons-nous dit, les Égyptiens), plusieurs peuplades installées au nord et au sud de l'Égypte; puis les Philistins, ce petit peuple énergique qui lutta tant de fois contre Israël, et dont le nom passa plus tard à la Terre sainte. A Canaan, sont rattachés les Sidoniens, qui représentent ici la Phénicie entière, puis les Héthéens ou Hittites, domiciliés au nord de la Palestine, en Syrie dans la plaine de Damas, et sur les rives de l'Oronte. Ils eurent une histoire mémorable, dont les monuments découverts naguère exposent les alternatives variées. Nous les retrouverons bientôt.

Parmi les fils de Sem, la Genèse nomme en premier lieu Élam, père des Élamites ou Susiens primitifs; Assur, qui donna naissance aux Assyriens; Arphaxad, un des ancêtres de la race israélite; Loud ou les Lydiens; Aram, duquel sont issues les nations araméennes ou syriennes, qui joueront aussi un rôle important dans les annales d'Israël.

Cent ans environ<sup>2</sup> s'étaient écoulés depuis le déluge, et les hautes régions de l'Arménie, qui avaient été le second berceau de l'humanité, avaient eu largement le temps de se repeupler. Mais le péché ne s'était que trop bien développé en même temps; nous allons en

1. S. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. 1, col. 1586.

2. On le conclut d'une note de l'écrivain sacré, qui, dans la liste des descendants directs de Sem (Gen., x, 25), paraît dire que la dispersion des peuples eut lieu « aux jours de Phaleg », lequel naquit cent ans après le déluge.

avoir une preuve saisissante. Les hommes se trouvèrent donc à l'étroit dans cette région, et beaucoup d'entre eux durent émigrer pour se mettre au large. Ils se dirigèrent progressivement vers le sud-est, où ils trouvèrent la grande et fertile plaine de Sennaar, déjà mentionnée plus haut, et ils s'y établirent. Mais, prévoyant que le motif pour lequel ils avaient dû quitter l'Arménie les contraindrait bientôt de se séparer encore, ils s'entendirent entre eux pour bâtir une ville, et, dans cette ville, une tour « dont le sommet toucherait

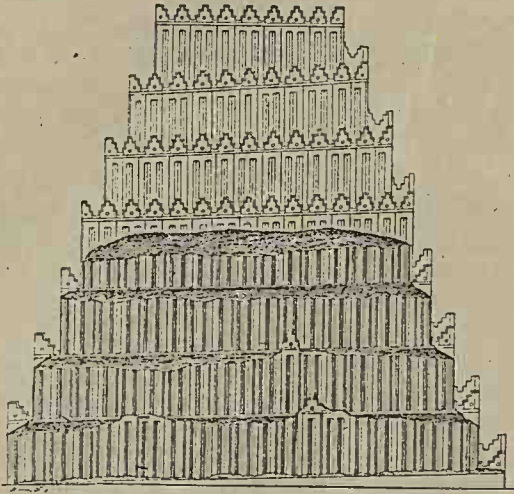


Fig. 7. — Tour à étages de Khorsabad,  
La partie la plus noire subsiste encore; la partie supérieure  
plus claire est un essai de restauration.

le ciel, » disaient-ils follement. Ils espéraient immortaliser leur nom par ce monument, qu'ils croyaient devoir être impérissable. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre. La plaine de Sennaar manquant de pierres, ils les remplacèrent, comme on l'a toujours fait dans cette contrée, par des briques d'argile simplement séchées au soleil, ou cuites au four, qu'ils unirent solidement ensemble au moyen de l'asphalte, très abondant en Babylonie.

Leur projet était non seulement orgueilleux, mais souverainement impie. C'était uné sorte de défi lancé contre Dieu, qui en empêcha la réalisation, en « confondant leur langage », de telle sorte qu'il leur fut impossible de se comprendre les uns les autres, et qu'ils durent se disperser à travers toutes les régions terrestres, le lien principal de leur unité ayant été rompu soudain. A quoi ressemblait la tour gigantesque que voulaient ériger ces hommes audacieux? La masse énorme des ruines de *Birs-Nimroud* ou du « monceau de Nemrod, » qui se dresse à 12 kilomètres au sud-est de l'emplacement de Baby-

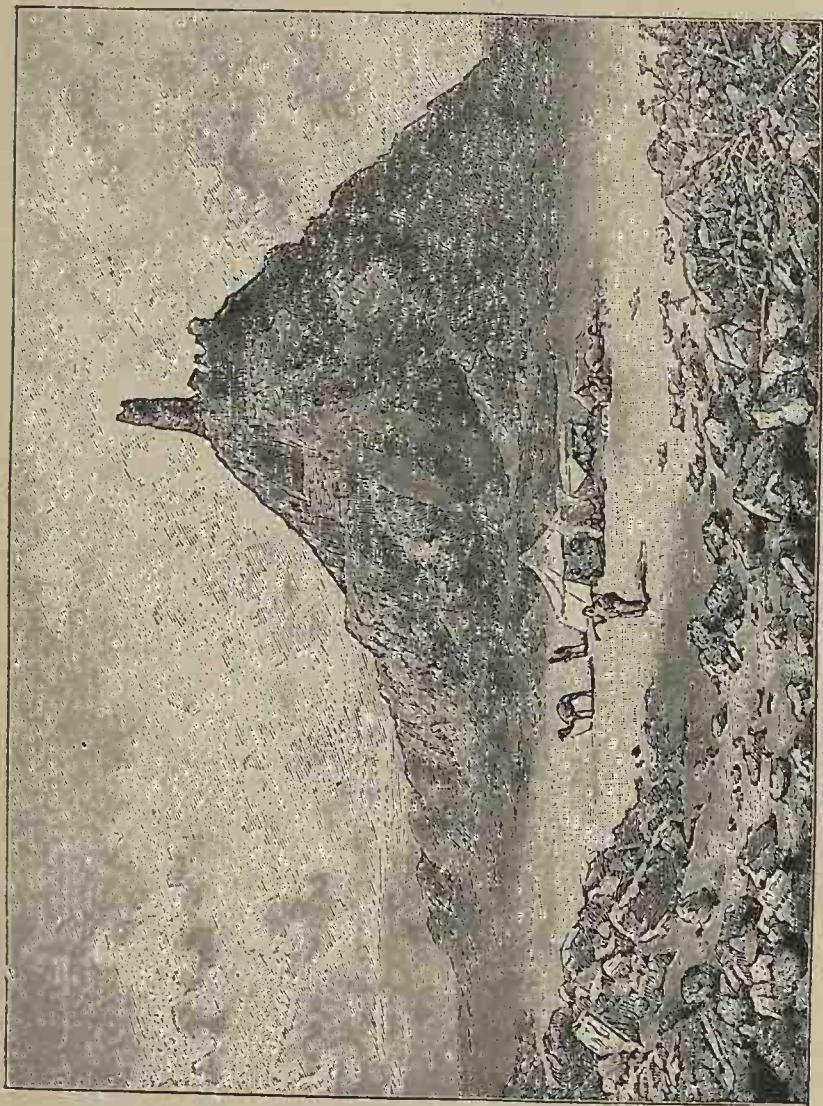


Fig. 8. — État actuel des ruines de Birs-Nimroud.

lone, peut nous donner quelque idée de cette construction, avec laquelle on l'a parfois identifiée. Ses matériaux à demi effondrés forment de vraies collines. Dans son état actuel, la tour a encore 46 mètres de hauteur. Sa base consistait en une solide pyramide, destinée à en supporter le poids. La tour elle-même se composait de plusieurs étages, qui allaient en diminuant. Il n'est pas sûr que le *Birs-Nimroud* représente réellement les restes de la tour de Babel, c'est-à-dire de la « confusion<sup>1</sup> ». Du moins, les traditions babyloniennes, telles que les résumet les historiens Abydène et Georges Syncelle, s'accordent de la manière la plus expresse avec le récit de la Genèse, en ce qui concerne la construction de la tour et la confusion des langues<sup>2</sup>.

Quelle était la langue primitive de l'humanité? Il est impossible de le dire. Peut-être en reste-t-il des éléments dans les nombreux idiomes parlés actuellement sur toute la terre, comme sembleraient l'indiquer certains mots identiques qui apparaissent chez plusieurs d'entre eux. Ce qu'on peut affirmer, c'est que la science comparée des langues, qui a fait de nos jours des progrès si rapides, et qui a si bien groupé en différentes familles les dialectes anciens et modernes, n'a pu tirer de leur diversité « aucun argument concluant contre la possibilité de l'origine commune de ces langues multiples<sup>3</sup>. » Cette possibilité est incontestable, bien qu'on ne puisse établir rigoureusement l'identité primitive de toutes les langues à l'aide de la seule philologie.

A la suite de ces grands faits, l'auteur de la Genèse insère la liste des descendants directs de Sem jusqu'à Abraham. Elle est visiblement calquée sur celle des patriarches d'avant le déluge, tout en étant plus brève encore. Elle sert de préparation immédiate à l'histoire d'Abraham. Le tableau ci-joint en résume les données.

	L'âge à la naissance du 1 <sup>er</sup> fils	Nombre des années vécues ensuite	L'âge total
Sem .....	100	500	600
Arphaxad .....	35	303	358
Salé .....	30	403	433
Héber .....	34	430	464
Phaleg.....	30	209	239
Réu .....	32	207	239
Sarug.....	30	200	230
Nachor.....	29	119	148
Tharé .....	70	135	205
Abraham .....	100	75	175

1. Telle est la signification du mot hébreu *Babel*.

2. Voir S. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. I, p. 370-401.

3. Max Müller, *La science du langage*, trad. franç., 2<sup>e</sup> éd., p. 495.

Si l'on rapproche de ces dates celles du texte samaritain et de la traduction des Septante, on trouve de nouveau de grandes divergences, qui ajoutent une difficulté de plus à la chronologie biblique. Ainsi, entre la naissance d'Arphaxad et celle d'Abraham, il se serait écoulé 365 ans d'après l'hébreu, 1015 ans d'après le samaritain, 1245 ans d'après les Septante. La longévité décroissante de ces patriarches est à noter : Dieu réalise graduellement le dessein qu'il avait formé, quelque temps avant le déluge, de diminuer les années de la vie humaine, de manière à les ramener à 120 ans<sup>1</sup>.

1. Genèse, vi, 3.

---



Fig. 9. — Ur en Chaldée. État actuel des ruines.

# DEUXIÈME PÉRIODE

## DE LA VOCATION D'ABRAHAM A LA PRISE DE JÉRUSALEM PAR LES CHALDÉENS

---

### LIVRE PREMIER

Depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la naissance de Moïse.

---

### CHAPITRE PREMIER

#### L'HISTOIRE D'ABRAHAM

D'universel qu'il avait été d'abord, le récit biblique devient tout à coup très spécial, limité aux destinées d'une seule famille. Il est vrai que cette famille est celle à laquelle se rattachaient, depuis Adam, les promesses divines, et que nous la verrons se transformer assez promptement en un peuple considérable, qui sera précisément le peuple de Dieu, le peuple du Messie. C'est donc ici que commence, à proprement parler, l'histoire de la nation choisie, dont Abraham est proclamé par Dieu lui-même comme en étant la véritable souche.

A quelle époque eut lieu le fait mémorable de la vocation du saint patriarche, par laquelle fut inaugurée cette grande époque? Des données chronologiques qui ont été signalées plus haut, il résulte qu'il n'est pas possible de déterminer cette date avec une entière certitude. D'après les chiffres fournis par la Bible, elle paraît devoir être fixée aux alentours de l'an 2000<sup>1</sup> avant J.-C., mille ans environ après le déluge. Mais ce dernier point est loin d'être certain, car les monuments de l'Égypte et de la Chaldée exigent plusieurs milliers

1. Ou de l'an 2150, d'après quelques auteurs.



d'années depuis le déluge pour l'histoire de ces deux contrées, telle qu'ils la racontent. Dès l'an 2000, en effet, et bien auparavant, les Égyptiens et les Chaldéens existaient à l'état d'empires puissants, d'une civilisation avancée à tous les points de vue, qui avait demandé de longs siècles pour se former. Les listes de leurs rois, souvent accompagnées de dates exactes, supposent aussi une existence de plusieurs milliers d'années. Nous aurons à revenir plus loin sur quelques-uns de ces détails.

C'est dans la race de Sem que Dieu va choisir, en vertu de sa promesse la plus récente, celui qui, sous le rapport humain comme au point de vue surnaturel, sera le fondateur d'Israël et l'ancêtre du Messie. Il était, nous l'avons vu, le dixième des patriarches d'après le déluge. Tharé, son père, avait eu trois fils, dont il était probablement le dernier. Les deux autres se nommaient Haran et Nachor. Haran mourut de bonne heure, laissant un fils, appelé Lot, que nous retrouverons en Palestine avec Abraham. Celui-ci avait épousé Saraï, qui était sa proche parente, probablement sa nièce.

Tharé et sa famille avaient été établis tout d'abord à Ur en Chaldée, ville qu'on a identifiée pendant assez longtemps à Édesse, l'antique Orchoé, l'Urfa actuelle, située au sud des montagnes de l'Arménie. Mais on est d'accord aujourd'hui pour la chercher sur l'emplacement de *Moughéir*, à 3 kilomètres de l'Euphrate, entre Babylone et le golfe Persique. C'était une des villes les plus anciennes de la Babylonie; son nom chaldéen, retrouvé sur les monuments, était *Ourou*<sup>1</sup>. Elle était un centre important de commerce et de civilisation, de paganisme aussi, car elle avait un temple célèbre, dédié à Sin, la déesse de la Lune. On y a trouvé des briques datées des environs de l'an 2000, par conséquent à peu près contemporaines d'Abraham.

C'est là, d'après le livre des Actes, vii, 2, qu'Abram (car tel était son nom primitif) entendit pour la première fois le divin appel, qui le pressait de quitter la Chaldée, pour se rendre dans une contrée qui lui serait indiquée plus tard. Depuis Caïn, les manifestations directes de Dieu avec les hommes avaient été très rares. La Bible mentionne seulement celles qui avaient eu lieu en faveur d'Énoch et de Noé<sup>2</sup>. Mais pendant quelque temps elles vont devenir fréquentes.

Dès lors qu'Abram devait être la souche du peuple de Dieu, il importait que lui et les siens fussent mis à l'abri de l'idolâtrie, à laquelle plusieurs membres de sa famille — son père lui-même et son frère Nachor, d'après une note subséquente de la Bible<sup>3</sup> —

1. Le nom complet était *Our Kasdim*, et signifiait : Ville des Chaldéens.

2. Genèse, v, 21-24; vi, 9-ix, 17.

3. Voir le livre de Josué, xxiv, 2, 14, 15 et celui de Judith, v, 7, 8.

s'étaient déjà trop facilement livrés. Avec l'ordre divin coïncida la résolution que Tharé prit spontanément d'abandonner la Chaldée, pour aller se fixer au pays de Canaan. « Il prit donc Abram son fils, Lot son petit-fils, fils d'Haran, et Saraï sa belle-fille, femme d'Abram, et les fit sortir d'Ur en Chaldée. » Il se dirigea d'abord vers le nord-ouest, en remontant le cours de l'Euphrate durant plusieurs centaines de kilomètres. Les monuments babyloniens parlent, vers cette époque, de migrations importantes des peuples dans cette partie de l'Asie, et l'on a parfois rattaché ce voyage de Tharé à quelqu'une d'entre elles. Mais ce n'est là qu'une hypothèse.

Arrivé à Haran, la *Charra* des Grecs et des Romains, Tharé s'arrêta. Cette ville, ancienne aussi, était située dans la Mésopotamie septentrionale, à une journée de marche au sud d'Édesse, sur un affluent de l'Euphrate supérieur. Il y a là des plaines fertiles, qui convenaient fort bien à une famille pastorale. C'est sans doute ce qui engagea Tharé à modifier son plan primitif, et à s'établir au moins pour quelque temps dans ces parages, au lieu de continuer sa route vers le pays de Canaan, c'est-à-dire vers la contrée qui reçut plus tard le nom de Palestine. Il mourut quelque temps après s'y être installé. Nachor n'avait pas suivi tout d'abord son père dans cette émigration; mais il alla s'établir lui-même plus tard à Haran, où nous trouverons les principaux membres de sa famille, à une époque postérieure de la vie d'Abraham.

A Haran, le divin appel retentit pour la seconde fois aux oreilles du futur père des croyants, dans les termes les plus pressants. Le Seigneur lui dit :

Sors de ton pays, et de ta parenté, et de la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai. Je ferai sortir de toi un grand peuple; je te bénirai, je rendrai ton nom célèbre et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront, et tous les peuples de la terre seront bénis en toi.

C'est un grand sacrifice qui lui était imposé; mais quelle splendide promesse il reçoit en échange! Elle se rapporte manifestement au Messie, et elle précise les oracles que nous avons déjà lus plus haut, comme l'a compris toute l'ancienne tradition juive, résumée par saint Pierre au livre des Actes, III, 25, et par saint Paul dans son épître aux Galates, III, 16. Dieu la répétera plusieurs fois à Abram. C'est grâce au Messie que le saint patriarche deviendra un centre universel de bénédictions. Si Dieu le sépare actuellement du reste du monde, c'est pour faire de lui l'ancêtre du peuple dont sortira le libérateur qui procurera le salut à tous les hommes.

On a remarqué que la vie d'Abraham, telle qu'elle est racontée au livre de la Genèse, XII, 1-XXV, 11, présente quatre points culmi-



nants, qui la divisent en autant de périodes, et ces points sont marqués par quatre révélations importantes. Nous venons d'entendre la première. Abram était âgé de soixante-quinze ans lorsqu'il la reçut.

### I. — Première période de la vie d'Abraham<sup>1</sup>.

Héroïque dans sa foi, Abram obéit sans hésitation et sans retard à l'ordre du Seigneur. Saint Paul relève la beauté de cette obéissance, en faisant remarquer qu' « il partit, ne sachant pas où il allait<sup>2</sup>. » Mais Dieu le lui apprit bientôt après, puisque le narrateur ajoute qu'il se dirigea vers le pays de Canaan. Il emmenait avec lui Saraï, sa femme, son neveu Lot, qu'il avait en quelque sorte adopté après la mort d'Haran son père, un certain nombre de serviteurs et d'esclaves, et des troupeaux considérables. Le voyage dut se faire lentement, selon la coutume des tribus nomades de ces régions, qui s'arrêtent parfois des semaines entières en un même lieu, quand elles trouvent des pâturages pour leur bétail. En quittant la Mésopotamie du nord, la caravane s'avança d'abord du côté de l'ouest et du sud-ouest, jusqu'à ce qu'elle eut atteint les roches crayeuses, escarpées, qui limitent le steppe occidental. Là il fallut traverser l'Euphrate, probablement à l'endroit guéable où on le franchit aujourd'hui. D'étape en étape, Abram arriva à Damas, la ville syrienne déjà importante, où diverses traditions lui font faire un séjour assez prolongé. Puis, après avoir traversé le district fertile de Basan, et celui qui reçut plus tard le nom de Galaad, il franchit le Jourdain et arriva au centre de la Palestine, auprès de l'antique ville de Sichem, la Naplouse actuelle, située entre les monts Ébal et Garizim, dans une vallée renommée pour sa fertilité, sa fraîcheur et sa beauté. Il s'installa provisoirement à l'endroit nommé « le térébinthe de Moreh ». Là, Dieu lui apparut, et lui dit : « Je donnerai ce pays à ta postérité. » Abram consacra aussitôt ce lieu au Seigneur, en y érigeant le premier de ces autels primitifs, composés de grosses pierres placées les unes sur les autres, que nous verrons encore Abraham, Isaac et Jacob dresser pieusement dans les localités où Dieu leur avait accordé quelque bénédiction ou quelque révélation spéciale. En effet, jusqu'à la promulgation de la législation du Sinaï, les chefs de famille remplirent chez les Hébreux les fonctions des prêtres.

A propos de cette station d'Abram à Sichem, le narrateur fait remarquer que « les Cananéens occupaient alors ce pays-là. » Plus tard, quand les Israélites quitteront l'Égypte et arriveront à leur tour

1. Genèse, xii, 1-xiv, 24.

2. Ep. aux Hébr., xi, 8.

en Palestine pour en faire la conquête, nous aurons l'occasion de donner une description rapide de la contrée. Il suffira ici de fournir quelques indications sur les peuplades nombreuses, belliqueuses, les unes domiciliées dans une région spéciale, les autres nomades, presque toutes hostiles entre elles, qui occupaient le pays de Canaan lorsque Abram y pénétra.

Les savants qui s'adonnent aux recherches préhistoriques se sont demandé à quelle époque la région qui devait devenir un jour la Terre sainte a reçu ses premiers habitants. Les fouilles qui ont été



Fig. 10. — Monument mégalithique (Palestine).

faites depuis cinquante ans en divers lieux de la Palestine ont permis de découvrir, par milliers, des outils de silex<sup>1</sup>, qui permettent de conclure qu'elle a été habitée de très bonne heure. Mais il n'est pas possible de dire ce qu'était sa première population au point de vue social, politique et religieux, avant l'an 3000 qui précéda notre ère. Les monuments mégalithiques qu'on rencontre dans tout le pays, à l'ouest comme à l'est du Jourdain<sup>2</sup>, semblent marquer, vers la date qui vient d'être indiquée, une étape importante, due probablement à l'arrivée de nouveaux peuples<sup>3</sup>, qui ont fait disparaître la population autochtone, ou se la sont assimilée. Tout en nous laissant un peu dans le vague, la Genèse est plus précise, car elle

1. Le musée palestinien des Pères Assomptionnistes de Notre-Dame de France, à Jérusalem, organisé par le P. Germer-Durand, contenait de cinq à six mille pièces classées.

2. H. Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*, Paris, 1907, p. 408-426; la *Revue biblique*, année 1901, p. 278-298; année 1922, p. 590-603.

3. Vincent, *op. cit.*, p. 408.

cite des noms. Parmi les habitants les plus anciens sont signalés les *Rephâim*, les *Énakim*, les *Émim*, les *Zamzoumim*, les *Zouzim*, races d'une haute stature et d'une force redoutable, domiciliées les unes à l'est, les autres à l'ouest du Jourdain<sup>1</sup>. Elles disparurent plus tard, dépossédées par les Ammonites, les Moabites et les Hébreux, sans laisser de traces de leur origine et de leur histoire. Peut-être ces peuples appartenaient-ils à la famille de Canaan, puisque la contrée ne fut évidemment nommée « pays de Canaan, » que parce que sa population primitive descendait de ce fils de Cham. Quant aux *Horrhéens*<sup>2</sup> et aux *Hévéens*<sup>3</sup>, ils occupaient, ceux-ci une partie de la plaine dont les Philistins les dépossédèrent; ceux-là, les montagnes calcaires de Séir, situées au sud de la mer Morte et remplies de grottes naturelles, d'où ils furent chassés par les descendants d'Ésaü, les Édomites.

Dans une autre liste, la Genèse<sup>4</sup> énumère, à côté des *Rephaïm* et des *Cananéens*, huit autres races établies en Palestine à l'époque d'Abraham. C'étaient les *Cinéens*, les *Cénézéens*, les *Cedmonéens*, les *Héthéens*, les *Phérézéens*, les *Amorrhéens*, les *Gergéséens*, et les *Jébuséens*<sup>5</sup>. Dans cette liste, deux noms seulement, ceux des *Amorrhéens* et des *Héthéens*, méritent de retenir notre attention. Des autres, nous ne connaissons jamais que le nom et les rares détails que la Bible nous fournit à leur sujet.

Dans les récits bibliques, les mots *Amorrhéens* et *Cananéens* sont parfois employés l'un pour l'autre d'une manière générale, afin de désigner l'ensemble des populations de la Palestine à partir de l'époque d'Abraham; mais, habituellement, ils représentent des tribus distinctes. Comme les *Cananéens*, les *Amorrhéens* sont nommés très nettement dès le troisième millénaire avant J.-C., sur les monuments égyptiens et babyloniens<sup>6</sup>. D'après les mêmes monuments, ils occupaient en partie le territoire du Liban, en partie la Syrie du sud, la Palestine du nord et du centre, et aussi, plus tard, la Transjordanie. C'était une race puissante, guerrière, issue peut-être de Sem.

1. Genèse, xiv, 5, 6; xv, 19, 20; Deutéronome, ii, 10-12, 20; iii, 11, etc.

2. En hébreu, *Khôrim*, c'est-à-dire troglodytes, habitants des cavernes. Cf. Gen., xiv, 6; Deut., ii, 12, 22.

3. En hébreu : *'Avvim*. La Genèse mentionne plus loin, xxxiv, 2, d'après notre version latine, d'autres Hévéens; mais ils faisaient partie d'une peuplade très différente, car leur nom n'est pas du tout le même en hébreu (*Khiivim*), et ils étaient domiciliés à Sichem.

4. xv, 19-21.

5. Ces derniers occupaient le futur territoire de Jérusalem. L'histoire de Jacob nous montrera les *Phérézéens* établis à Sichem. Les *Cénézéens* et les *Cedmonéens* ne sont pas mentionnés ailleurs.

6. Les Égyptiens les appelaient *Amarra*; les Babyloniens, *Amourra*.

Les Héthéens, ou Hittites que, jusqu'à nos jours, on ne connaissait que par la Bible, mais dont on a découvert les monuments à une époque récente<sup>1</sup>, sont encore plus célèbres. Ils s'établirent d'assez bonne heure dans la vallée de l'Oronte, au nord des Phéniciens, et ils fondèrent peu à peu un véritable empire, qui envahit l'Asie Mineure dans presque toute son étendue. C'est surtout grâce aux monuments égyptiens et assyriens que l'on connaît leur histoire.

Nous venons de nommer les Phéniciens. Ils s'étaient fixés très anciennement aussi le long des rivages de la Méditerranée, au nord du mont Carmel, en remontant jusqu'à Arvad, aujourd'hui Rouad.



Fig. 11. — Types héthéens. (Bas-relief égyptien.)

300 kilomètres plus haut, et ils devinrent promptement des marins hardis et de riches commerçants. Leurs deux villes principales, Tyr et Sidon, joueront plus d'une fois un rôle important dans cette histoire. Ils formaient une population pacifique, et avaient fondé au loin de puissantes colonies le long de la Méditerranée.

La Table des peuples range nettement toutes ces tribus ou nations dans la famille de Cham, à laquelle appartenaient aussi les Philistins<sup>2</sup>. Ce petit peuple remuant, indomptable, au tempérament batailleur, que nous rencontrerons si fréquemment parmi les ennemis les plus

1. En 1906 et 1907, parmi les ruines de *Boghaz-keu* dans la Cappadoce septentrionale. De nombreuses tablettes d'argile racontent en partie leur histoire, en langue babylonienne et en langue héthéenne. Les Égyptiens les désignaient par le nom de *Khéta*; les Assyriens par celui de *Khatti*. Voir A. Meyer, *Die Chetiter*, 1914; F. Vigouroux, *Mélanges bibliques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 329-431; L. de Lantscheere, *De la race et de la langue des Hittites*, 1892. La ville bâtie sur l'emplacement de *Boghaz-Keu* était la résidence de leurs rois.

2. Genèse, x, 14-18. Voir Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 2<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 27-29, et *passim*; Desnoyers, *Histoire du peuple hébreu*, t. 1, p. 27-63.

terribles des Hébreux, avait abandonné, on ne saurait dire à quelle époque, l'île de Caphtor — probablement l'île de Crète — pour envahir la plaine riche et fertile qui longe la Méditerranée, dans la région sud-ouest de la Palestine, entre Jaffa et Gaza. Ils y prirent des racines si profondes, qu'il fallut, des siècles et de rudes combats pour les en déloger, ou pour les réduire à l'impuissance. Ils y étaient déjà installés au temps d'Isaac <sup>1</sup>. Ils formaient une confédération puissante de cinq villes (Gaza, Azot, Ascalon, Accaron et Geth), gouvernées par des princes que la Bible nomme tantôt rois, tantôt *serânim*, titre dont on ne connaît pas la signification exacte.

Telle était donc, du moins d'après ses grandes lignes, la population du pays de Canaan, lorsque Abram y fut conduit par Dieu. Les habitants étaient chamites dans l'ensemble, les uns groupés dans les villes ou autour d'elles, et gouvernés par de petits rois locaux; les autres nomades, parcourant la contrée avec leurs troupeaux, de pâturage en paturage. Leur langue était, avec quelque nuances, l'hébreu, que le prophète Isaïe appellera <sup>2</sup>, d'une manière très exacte, l'« idiome de Canaan <sup>3</sup> ». Une fois installé en Palestine, Abram fut donc obligé de laisser de côté le chaldéen, qu'il avait parlé jusqu'alors, et d'adopter la langue hébraïque, qui n'en diffère d'ailleurs que modérément.

La religion de toutes ces tribus consistait dans le paganisme le plus abject. Les fouilles faites ces temps derniers en Palestine nous le révèlent nettement, d'accord en cela avec les détails que nous fournit la Bible <sup>4</sup>. Les lieux destinés au culte existaient en grand nombre, spécialement sur les hauteurs; les sanctuaires proprement dits apparaissent aussi dans les villes ou dans leur voisinage. Malheureusement, les sacrifices humains, en particulier l'immolation barbare des petits enfants, n'étaient que trop fréquents. On a trouvé des idoles de pierre, grossièrement taillées, qui datent de cette époque lointaine. Les autels n'étaient que de simples pierres, habituellement de dimensions considérables, dressées ou appuyées à plat sur d'autres pierres <sup>5</sup>. Le culte des morts était empreint de superstitions <sup>6</sup>. La vie était des plus simples, les maisons petites, le mobilier très modeste.

1. Genèse, xxvi, 1-22.

2. Isaïe, xix, 18.

3. Les tablettes de Tell-et-Amarna, dont il sera question plus loin, contiennent la confirmation la plus parfaite de ce fait, en montrant que la langue parlée en Canaan un siècle avant la sortie d'Égypte, ne différait que très peu de l'hébreu. Les noms des villes et des rois cananéens sont presque entièrement hébreux.

4. Voir Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*, 1907, p. 90-204.

5. Voir Lagrange, *Étude sur les religions sémitiques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 41-69; Vincent, *Canaan*, p. 102-118.

6. Vincent, *op. cit.*, p. 205-296, *passim*.

Les villes ou les clans avaient à leur tête un chef, assisté des anciens ou vieillards.

On se tromperait singulièrement, si l'on supposait que ces différentes peuplades installées alors au pays de Canaan, y vivaient isolées, sans avoir de relations avec les grandes contrées qui les avoisinaient à l'est et au sud, la Chaldée et l'Égypte. Les monuments de ces deux contrées, auxquelles on doit la fondation des deux empires les plus anciens, et surtout ceux de leurs documents écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, fournissent à ce sujet des informations aussi



Fig. 12. — Le pharaon Snefrou aux mines du Sinaï.  
(Bas-relief de l'ouadi Maghara, vers la pointe méridionale de la presque île sinaïtique.  
Snefrou est représenté tenant de la main droite une massue  
avec laquelle il va frapper un Bédouin terrassé.)

intéressantes que nombreuses. Nous savons, par exemple, que le roi Sargon I<sup>er</sup>, d'Agadé ou Akkad, en Chaldée, vers 2775 avant J.-C., après avoir conquis le pays d'Élam, l'Assyrie et la Mésopotamie, s'élança du côté de l'ouest, et s'empara de toutes les contrées situées entre l'Euphrate et la Méditerranée. Il se vante fièrement d'avoir soumis « les quatre parties du monde, » d'avoir franchi la Méditerranée<sup>1</sup>. Un de ses successeurs, le roi Goudéa (vers 2500), proclame qu'il a fait venir des cèdres du Liban et de l'Amanus, pour construire un

1. Langage exagéré, qui permet cependant de croire que Sargon I<sup>er</sup> envoya des vaisseaux dans l'île de Chypre. Il se montre encore plus vantard dans l'inscription suivante : « Sargon, qui n'avait pas son pareil..., qui remplit le monde d'effroi, qui traversa la mer de l'Ouest, demeura trois ans dans l'Ouest, conquiert le pays, le contraint de parler une seule langue, dressa ses colonnes (monumentales) dans l'Ouest, ramena ses prisonniers du pays de la mer. » Le pays de l'Ouest n'est autre que l'Asie occidentale; la mer, c'est la Méditerranée.



temple, et aussi des blocs de pierre et de marbre des montagnes d'Amourrou (du pays des Amorrhéens). Ces faits supposent un échange de relations commerciales à la suite de la conquête.

Nous savons aussi que les Égyptiens possédèrent, dès la plus haute antiquité, des mines de cuivre et de turquoises dans la péninsule du Sinaï<sup>1</sup>, au sujet desquelles ils eurent plus d'une fois à lutter avec les populations installées dans la Palestine et dans une partie de la Syrie. Le pharaon Snefrou, de la IV<sup>e</sup> dynastie (vers 4000 avant J.-C.), envoya ses vaisseaux — on en mentionne quarante — en Syrie, pour en rapporter aussi du bois de cèdre. Quatre cents ans plus tard, Pépi I<sup>er</sup>, indépendamment de cinq expéditions au Sinaï, monta en Palestine avec une forte armée pour y assurer sa domination. Ses annales nous apprennent que « le pays fut ravagé, les fontaines obstruées, les figuiers et les vignes coupés, les fermes brûlées. » Plus tard encore, il est dit de Sésostri III, qui régnait au temps du Moyen Empire, de 1887 à 1850 avant J.-C., qu'il fit une campagne victorieuse en Palestine. Sa Majesté se dirigea vers le « nord pour combattre les Asiatiques, disent ses annales. Sa Majesté arriva à un territoire nommé Sekmen. Sa Majesté revint à sa capitale, après que Sekmen fut tombée. » Ce ne fut peut-être qu'une expédition rapide; elle a du moins son importance, puisqu'elle nous montre Sésostri remontant jusqu'au centre de la Palestine en vainqueur, car ce Sekmen ne diffère probablement pas de Sichem<sup>2</sup>. Sur un autre monument, Sésostri III est représenté foulant sous ses pieds deux Asiatiques qu'il avait fait prisonniers. Son successeur Amenemhet III (1849-1901) est figuré, de son côté, tenant par les cheveux un Asiatique, qu'il se dispose à frapper d'un coup de massue.

Ces faits et d'autres du même genre, dont la mention développée ferait sortir notre travail des limites que nous nous sommes tracées, sont caractéristiques<sup>3</sup>. Ils manifestent, dès la plus haute antiquité, un péril très grave, dont la Palestine sera sans cesse menacée par sa position même. Placée entre deux grands empires, dont les rois se disputèrent, pendant des siècles, l'hégémonie sur les provinces de l'Asie antérieure, elle ne servira que trop souvent de champ clos à leurs luttes ambitieuses, et elle sera, pour son grand malheur, foulée, dévastée, tantôt par les armées égyptiennes, tantôt par celles des

1. Les restes en sont encore très visibles.

2. Quelques égyptologues n'acceptent cependant pas cette opinion.

3. Voir E. Meyer, *Histoire de l'antiquité*, traduct. franç., t. II, p. 177-183; le P. Vincent, *Canaan d'après l'exploration récente*, p. 427-469; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. I, p. 482-485; Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 4<sup>e</sup> éd., t. I, p. 50-90; Lehmann-Haupt, *Israel, seine Entwicklung...*, p. 1-27. On trouvera, sur le même sujet, d'intéressants détails dans A. Mallon, *Les Hébreux en Égypte*, p. 7-50.

conquérants babyloniens et assyriens. Nous aurons plus d'une fois à constater ce fait, pour le plus grand malheur du peuple israélite. En attendant, contentons-nous d'ajouter que les fouilles pratiquées en Palestine ont confirmé les données de l'histoire, en montrant çà et là, à travers les couches les plus anciennes, des objets d'origine babylonienne à côté d'objets importés d'Égypte<sup>1</sup>.

Telles étaient donc les conditions générales du pays de Canaan, lorsque Abram y entra, conduit par la main de Dieu même et entouré de si brillantes espérances. Nous avons laissé le saint patriarche à Sichem. Il n'y fit qu'un rapide séjour; car, dans le pays qui vient d'être promis à sa postérité, il va mener, comme le dira saint Étienne<sup>2</sup>, la vie d'un voyageur, d'un pèlerin étranger qui ne possède aucune propriété immobilière, pas même sur quoi poser le pied. Plus tard seulement, il y fera l'acquisition d'un simple tombeau. De Sichem, il se dirigea plus au sud, à une journée de marche environ. La localité où il s'arrêta de nouveau est très exactement indiquée : elle était située entre les bourgades de Béthel et d'Haï, en ayant Béthel à l'occident et Haï à l'orient, dans un district qui fournit encore aujourd'hui d'excellents pâturages. Il y érigea un autre autel au Seigneur, comme pour prendre, en son nom, possession de tout le pays. Il ne s'attarda pas non plus dans cette seconde station; mais, par une marche lente et progressive, il conduisit sa caravane jusqu'au *Négueb*, dit le texte hébreu, c'est-à-dire, à l'extrême sud du pays de Canaan. C'est grâce au morcellement politique du pays de Canaan, « qui faisait de chaque groupe de cités voisines autant de petits États sans cohésion, souvent rivaux<sup>3</sup>, » qu'Abraham put traverser, avec sa nombreuse caravane, une partie considérable de la Palestine sans être inquiété par les habitants.

Il se trouvait dans ces parages, lorsque éclata une de ces famines périodiques auxquelles la Palestine a été sujette de tout temps. Il était alors à proximité de l'Égypte, si fertile en grains, et qui a toujours été comme le grenier d'abondance auquel sont venues puiser, en pareil cas, les peuplades voisines. Il franchit donc, accompagné de sa famille et de ses troupeaux, la distance de quelques journées de marche qui l'en séparait, et il y descendit<sup>4</sup> promptement.

C'est ici la première fois que l'histoire du peuple de Dieu se rencontre

1. Voir le P. Vincent, *Canaan*, p. 427-469; Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 471 et sq.; Ed. Meyer, *Histoire ancienne*, t. II, *L'Égypte*, p. 314-317.

2. Act., VII, 2-16.

3. Vincent, *Canaan*, p. 435.

4. C'est l'expression technique dans la Bible, pour désigner un voyage qui conduit de Palestine en Égypte, à cause de la grande différence d'altitude. On dit de même, monter d'Égypte en Canaan.

avec celle de l'Égypte, et en des conditions bien modestes pour les futurs Hébreux. Les Égyptiens, leurs monuments en sont témoins, ne refusaient pas l'hospitalité à des clans semblables à celui d'Abraham, lorsqu'ils venaient parfois la leur demander. C'est ainsi qu'à *Béni Hassan*, localité située sur la rive orientale du Nil, entre les anciennes villes de Tanis et de Thèbes, on voit, représentée sur une peinture de tombeau qui date du règne d'Ousertésen II, pharaon de la XII<sup>e</sup> dynastie, « l'arrivée d'un chef nomade, accompagné de sa famille et de ses serviteurs, et rendant hommage au gouverneur du pays, grand dignitaire, parent du roi. Ils sont appelés *Amou*, nom qui désigne spécialement les pasteurs nomades de l'Arabie et de la Palestine. Celui qui les conduit est appelé *hak*, c'est-à-dire, prince ou chef de tribu<sup>1</sup>... Le scheikh et sa suite ont des traits sémitiques très caractérisés; leur teint, leur costume, une riche tunique ou une robe de diverses couleurs, sont autant de preuves de leur origine. Quoiqu'ils offrent des présents selon l'usage, ils sont reçus comme des personnages de distinction : un scribe les présente, et, derrière le gouverneur, un enfant porte des sandales, qu'on n'ôtait que dans les réceptions de cérémonie<sup>2</sup>. » Le texte qui accompagne cette scène indique que ces *Amou* étaient descendus en Égypte, comme Abraham, pour échapper à la famine.

L'incertitude qui règne, pour ces temps anciens, dans la chronologie égyptienne<sup>3</sup> comme dans la chronologie de la Bible, ne nous permet de fixer que très en gros l'époque à laquelle eut lieu le séjour d'Abraham en Égypte. D'après la date approximative que nous avons marquée pour sa vocation (vers l'an 2000), l'Égypte était alors gouvernée par les princes de XII<sup>e</sup> dynastie<sup>4</sup>, dont tous les rois portent le nom d'Aménemhât ou d'Ousertésen. Ils comptent parmi les pharaons les plus glorieux, tant ils donnèrent de prospérité à leur pays, en l'enrichissant de monuments et en augmentant d'un tiers son territoire du côté de l'Éthiopie. Le pays était fier d'eux et les aimait. Du reste, l'Égypte jouissait déjà depuis de longs siècles d'une civilisation très avancée.

Abram reçut aussi des Égyptiens un accueil favorable. Mais un incident très pénible lui fit bientôt regretter son installation sur leur territoire. Le pharaon<sup>5</sup> d'alors, avec l'autorité despotique des

1. Il se nommait *Abcha*.

2. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. I, p. 459, 460.

3. « Les monuments ne nous permettent d'évaluer la durée des périodes avec quelque rigueur que pour les points culminants de l'histoire égyptienne. » Ed. Meyer, *Histoire de l'antiquité*, t. II, p. 34.

4. M. Ed. Meyer, le savant égyptologue, assigne pour limites à cette dynastie les années 2000 à 1900 d'une part, et 1789 ou 1787 d'autre part.

5. C'est ici que nous lisons pour la première fois dans la Bible ce titre si célèbre (Genèse, XII, 15), qui y est ensuite mentionné plus de deux cent dix fois. Sa



Fig. 13. — Émigrants asiatiques arrivant en Égypte. (Peinture d'un tombeau de Beni-Hassan.)

princes orientaux, fit enlever Saraï, pour en faire une de ses femmes de second rang. Il est vrai que le patriarche, depuis qu'il avait quitté la Chaldée, l'avait fait passer pour sa sœur, dans l'espoir qu'à ce titre, elle serait mieux préservée dans les contrées à la morale très relâchée qu'il devait traverser. Le contraire était arrivé. Toutefois le Seigneur prit lui-même la défense de celle qu'il destinait à devenir la mère de tout son peuple. La vérité ne tarda pas à être connue, et le pharaon s'empressa de rendre Saraï à son mari, qu'il combla de

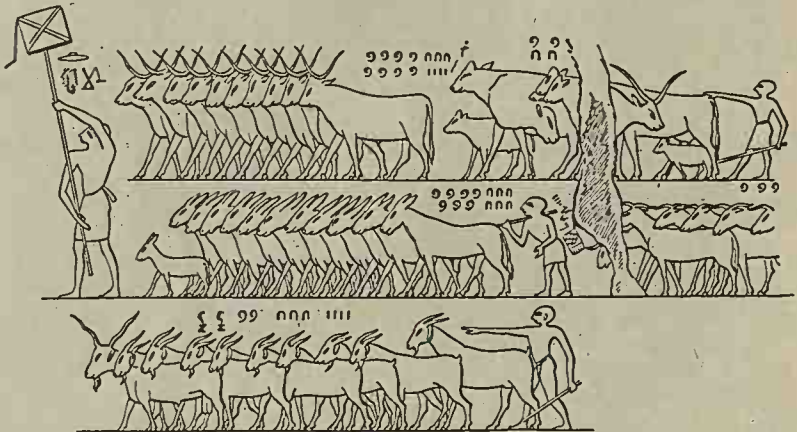


Fig. 14. — Troupeau de bœufs, d'ânes, de brebis et de chèvres.  
(Peinture d'un tombeau de Ghizeh.)

présents, et qu'il fit reconduire honorablement jusqu'à la frontière cananéenne.

De retour en Palestine, Abram reprit sa vie nomade. Du Négueb, il remonta lentement — « selon ses campements », dit le texte hébreu en termes expressifs — vers le district situé entre Béthel et Haï, où il s'était arrêté quelque temps auparavant. Le narrateur fait remarquer qu'il était tout à fait riche en métal d'or et d'argent, aussi bien qu'en serviteurs et en troupeaux de toute espèce.

Son neveu Lot, qui l'avait accompagné dans tous ses déplacements, possédait lui-même une fortune considérable, consistant surtout aussi en troupeaux et en serviteurs. Or, nous l'avons vu et l'écrivain sacré

forme égyptienne était *pr'ô* (*pr'ââ* d'après quelques égyptologues), et les deux mots dont il se compose signifient : « grande maison ». Il désigna d'abord simplement le palais royal. Ce n'est qu'à partir de la XVII<sup>e</sup> dynastie (vers 1530) sous le Moyen Empire, qu'il devint un titre personnel, porté par tous les rois d'Égypte. C'est donc par anticipation que Moïse l'emploie dès l'époque d'Abraham, pour désigner le monarque égyptien d'alors. En assyrien, le mot *pr'ô* ou *pr'ââ* est représenté par *pir'ou*; en hébreu, il est devenu *phar'ô*; en grec et en latin *pharao*.

le répète ici, les Cananéens et les Phérézéens occupaient le pays, de sorte que les pâturages de la région ne suffisaient pas pour nourrir des troupeaux si nombreux. A l'occasion d'une querelle qui s'éleva précisément à ce sujet entre les pasteurs de Lot et ceux d'Abram, celui-ci prit l'initiative d'une séparation à l'amiable entre les deux familles, et il y mit toute la condescendance et la générosité d'un saint. Pas de querelle entre l'oncle et le neveu, ni entre leurs serviteurs ! Et, puisqu'il fallait se séparer, que Lot choisisse lui-même la contrée qui aura ses préférences. Du lieu élevé où ils étaient alors, on jouit d'une vue splendide. « Du côté du nord, le regard se reposait sur les montagnes qui séparent la Samarie de la Judée; à l'ouest et au sud, il contemplait la région qui devait appartenir plus tard à Benjamin et à Juda... Mais c'est à l'est que la perspective était la plus belle : au loin, les sombres montagnes de Moab fermaient l'horizon; à leur pied, le Jourdain serpentait à travers une vallée d'une extrême fertilité; en avant, on avait la rangée des collines qui dominent Jéricho, et le lac de Sodome, alors si gracieux<sup>1</sup>. » L'ensemble formait, dit le narrateur, « un paradis du Seigneur, semblable à l'Égypte » arrosée et fécondée par le Nil.

Lot n'hésita pas, et, suivant l'attrait de ses yeux, il alla camper à l'est, dans ce district verdoyant, sur le territoire de Sodome. Par cette séparation, le Seigneur continuait d'exécuter son plan providentiel, conformément à la méthode qui a été déjà signalée plusieurs fois : il retranchait Lot et sa postérité de la famille qui devait hériter des promesses, et il séparait ses élus de tous les autres hommes. Après le départ de Lot, il apparut à Abram et lui réitéra sa promesse antérieure, en tant qu'elle concernait la prompte multiplication de sa race — « comme la poussière de la terre » — et sa mise en possession perpétuelle du pays de Canaan. Réconforté par cette double espérance, Abram redescendit vers le sud, jusqu'à Hébron, l'une des cités les plus anciennes de l'histoire, à environ 36 kilomètres de Jérusalem. Là il campa à l'endroit nommé, d'après un ancien chef du pays, les « Térébinthes de Mamré. » Sans mettre fin à la vie nomade qu'exigeait le soin de ses troupeaux, il se fixa là d'une certaine manière, et fit d'Hébron le centre de ses pérégrinations à travers la Palestine. Cette ville est encore tout imprégnée de son souvenir, et les Arabes lui ont donné, en son honneur, le nom d'*El-Khâlil*, c'est-à-dire « l'Ami », Abram ayant été l'ami de Dieu par excellence.

Lot ne demeura pas longtemps en paix à Sodome; il va même être victime de la première guerre mentionnée dans les annales bibliques. La région qu'il avait choisie pour résidence était divisée, comme la plus grande partie du pays de Canaan, en portions minuscules au

1. Stanley, *History of the Jewish Church*, nouv. éd., t. 1, p. 27

nombre de cinq, on va nous le dire — dont chacune était groupée autour d'une ville et gouvernée par un chef qui portait le titre de roi. Or, depuis douze ans, elle était tributaire de Chodorlahomor, roi d'Élam ou de Susiane, contrée montagneuse située à l'est de la Babylonie<sup>1</sup>. Ce prince avait réussi à établir sa domination sur les contrées qui formèrent plus tard l'immense domaine des empires de Ninive et de Babylone. Son nom, *Kedorla'omer* en hébreu, *Koudour-lagamar* dans la langue assyro-babylonienne, connue au pays d'Élam, est composé de deux éléments, dont le premier, *Koudour*, signifie « couronne », tandis que le second désigne une divinité élamite. Les inscriptions anciennes mentionnent plusieurs rois d'Élam qui portaient des noms analogues (entre autres, *Koudour-nankoundi* et *Koudour-maboug*), et qui appartenaient à une dynastie qu'on appelle de nos jours les « Koudourides ».

D'après ce qui a été dit plus haut, nous n'avons pas à être trop surpris de ce que Chodorlahomor ait porté si loin ses conquêtes, puisque Sargon I<sup>er</sup>, qui est regardé comme le fondateur du premier empire babylonien, avait réussi, environ six cents ans plus tôt, à s'assujettir tout le territoire compris entre la Chaldée et la Méditerranée; par conséquent, le pays de Canaan dans son entier. Chodorlahomor, qui se regardait comme le successeur des rois de Babylone, avait eu l'ambition de reconstituer leur empire dans toute son étendue.

Les cinq petits rois des environs de la mer Morte — Bara, roi de Sodome; Bersa, roi de Gomorrhe; Sennaab, roi d'Adama; Séméber, roi de Séboïm, et le roi de Bala ou Ségor, dont le nom n'est pas cité — payèrent régulièrement le tribut pendant douze ans; mais, la treizième année, ils se révoltèrent ouvertement et s'unirent pour résister à leur suzerain. Celui-ci entra promptement en campagne contre les rebelles<sup>2</sup>. Il ne vint pas seul avec ses troupes; trois rois, qui étaient probablement ses vassaux, l'accompagnaient avec les leurs. C'étaient Amraphel, roi de Sennaar ou de la Babylonie; Arioch, roi d'Ellasar; Thidal, roi de Gouti. Ellasar est sans doute identique à Larsa, ville de Chaldée, située au nord-ouest d'*Our-Kasdim* et nommée actuellement *Senkéreh*<sup>3</sup>. Les inscriptions cunéiformes la mentionnent plus d'une fois et lui attribuent pour roi un certain *Ériakou*, dont le nom, sous sa forme babylonienne, ne diffère pas de celui d'Arioch. Quant au pays de *Gouti*<sup>4</sup>, qu'on rencontre souvent aussi dans les inscriptions

1. Les Grecs la nommèrent plus tard Elymaïs.

2. Voir d'intéressants détails sur cette expédition militaire dans F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 481-504.

3. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 491, 492.

4. *Goïm*, c'est-à-dire « nations », d'après le texte hébreu de la Genèse. Ce mot pourrait représenter les tribus nomades de la Basse Mésopotamie; mais on est assez d'accord aujourd'hui pour lui substituer celui de *Gouti*.

cunéiformes, il paraît désigner des tribus sémitiques encore imparfaitement organisées, qui habitaient au nord de la Babylonie. De nos jours, plusieurs assyriologues ont fait au roi Amraphel l'honneur de l'identifier au célèbre *Hammourabi*, qui fut l'un des rois les plus illustres de Babylone. Nous possédons de lui d'assez nombreuses inscriptions, et l'on découvrirait naguère son célèbre Code, dont nous parlerons à propos de la législation du Sinaï. Son règne eut la longue durée de cinquante-cinq ans. Hammourabi nous est également connu par la liste cunéiforme des rois de Babylone. C'est lui qui réussit à grouper sous son sceptre toutes les provinces babyloniennes, dont une partie était tombée au pouvoir du roi d'Élam. L'identification proposée serait très intéressante; mais elle n'est encore qu'une simple hypothèse, contre laquelle on a soulevé de graves objections. Non seulement les textes cunéiformes ne lui attribuent aucune campagne en Palestine, mais ils nous le représentent comme ayant été en guerre avec les Koudourides, dont le récit de la Genèse le fait au contraire l'allié. Le nom d'Amraphel diffère de celui d'Hammourabi, assez notablement. La chronologie crée une difficulté beaucoup plus grande, si nous devons admettre, comme le demandent divers assyriologues, les dates de 2264 à 2210 avant J.-C. pour le règne d'Amraphel, tandis que l'épisode du chap. xiv de la Genèse ne remonterait qu'à l'an 2000<sup>1</sup>.

Arrivant par le nord-est de Canaan, Chodorlahomor et ses confédérés s'avancèrent d'abord vers le sud, en longeant le plateau qui domine la rive gauche du Jourdain, et en balayant sur leur passage tout ce qui leur offrait de la résistance. Les Rephaïm, les Zouzim, les Émim<sup>2</sup> furent écrasés les premiers. Les Hôrrhéens ou troglodytes des montagnes de Séir eurent leur tour après eux. Les conquérants descendirent en ouragan jusqu'à l'extrémité orientale du désert de Pharan, au port d'Aïla ou d'Élath, au fond du golfe d'Akabah, sur la mer Rouge. Ils voulaient, a-t-on supposé, s'assurer de la route commerciale qui allait des rives de l'Euphrate à la mer Rouge. Se retournant ensuite brusquement dans la direction du nord, et gravissant le haut plateau qui s'appuie contre les monts de Séir, ils vinrent à Aïn-Mispath, localité du *Néguéb* nommée plus tard Cadès, ravagèrent la contrée occupée par les Amalécites, et celle où résidait une partie des Amorrhéens, dans la Palestine méridionale. Ils arrivèrent ainsi à Asason-Thamar, la future Engaddi, sur la rive occidentale de la mer Morte. Ils se trouvaient alors sur le territoire de leurs ennemis, auxquels ils livrèrent bataille dans la vallée de Siddim. Les cinq rois rebelles opposèrent en vain quelque résis-

1. Voir sur cette question, dans le sens affirmatif, une savante étude du P. Dhorme, *Revue biblique*, année 1908, p. 205-226.

2. Voir plus haut, p. 60.



tance. Leur défaite fut prompte et complète. Deux d'entre eux, les rois de Sodome et de Gomorrhe, furent tués dans le combat; les autres prirent la fuite avec leurs troupes et allèrent se réfugier dans les monts de Moab, qui se dressent à l'est de la mer Morte. En les poursuivant, les vainqueurs pénétrèrent dans les villes de Sodome et de Gomorrhe, les pillèrent et emmenèrent captifs un certain nombre de leurs habitants, parmi lesquels était Lot, le neveu d'Abram.

Averti par un fuyard, le patriarche arma au plus vite trois cent dix-huit de ses serviteurs les plus vaillants, et se mit à la poursuite



Fig. 15. — Prisonniers de guerre emmenés en captivité (D'après un antique cylindre chaldéen.)

des vainqueurs, avec les contingents qu'avaient formés de même trois des principaux cheiks d'Hébron, ses alliés <sup>1</sup>. La petite armée franchit en hâte la Palestine dans toute sa longueur, puisque, partie de l'extrême sud, elle n'atteignit l'ennemi qu'à Laïs-Dan, 200 kilomètres plus au nord, le soir du quatrième jour<sup>2</sup>. Abram, qui avait l'âme d'un héros en même temps que d'un saint, conçut aussitôt un plan d'attaque très habile, celui auquel ont encore recours actuellement les tribus arabes. Il attendit la nuit, partagea son armée en plusieurs corps, qu'il lança à travers le camp babylonien endormi. Cette tactique eut un plein succès, car la déroute des Orientaux fut complète. Ceux qui ne furent pas tués sur place prirent la fuite dans la direction du nord, et Abram les poursuivit jusqu'à Hobá, non loin de Damas. Tous les captifs qu'ils avaient emmenés avec eux furent retrouvés sains et saufs, et le butin reconquis.

C'est à l'occasion de cet épisode que le nom d'*Hébreu* apparaît

1. Cette alliance est une preuve de l'estime qu'Abram s'était conciliée dans le pays. D'autre part, ses 318 serviteurs en supposent probablement autant d'autres, demeurés avec les troupeaux. Ce n'est donc pas sans raison que le narrateur biblique a dit un peu plus haut, Genèse, xii, 2, qu'Abraham était « très riche ».

2. Nous devons ce dernier détail à l'historien Josèphe, *Ant.*, I, x, 1.

pour la première fois dans l'histoire d'Israël, sous la forme d'une épithète associée au nom d'Abram<sup>1</sup>. Son étymologie n'est pas certaine. Les uns le rattachent à Héber, arrière-petit-fils de Sem<sup>2</sup> et l'un des ancêtres directs d'Abraham; les autres le font dériver de la préposition hébraïque 'éber, « au delà », en souvenir de ce qu'Abraham était venu d' « au delà » de l'Euphrate en Palestine. Et telle nous paraît être sa signification première<sup>3</sup>.

Tandis qu'il revenait à Hébron, et qu'il passait auprès de Salem, la future Jérusalem, deux hauts personnages de la région vinrent offrir leurs félicitations au saint patriarche dans la vallée de Savé, appelée plus tard Vallée du roi. Le plus célèbre était Melchisédech, qui nous est présenté tout ensemble comme roi de Salem et comme « prêtre du Dieu très haut » (*'Éliyôn*), par conséquent du vrai Dieu. Figure vénérable, mais mystérieuse, qui apparaît soudain dans l'histoire du peuple de Dieu, pour en disparaître aussitôt. La Bible ne le mentionne qu'en deux autres passages : au psaume cix, 4, comme emblème d'un nouveau sacerdoce, distinct de celui d'Aaron, et dans l'épître aux Hébreux, vii, où saint Paul démontre que Jésus-Christ a été consacré prêtre éternel selon ce nouveau sacerdoce. Melchisédech bénit solennellement Abram, et, en sa qualité de pontife, il lui offrit le pain et le vin qui allaient former la matière de son sacrifice d'action de grâces. En échange de sa bénédiction et pour reconnaître ses droits sacerdotaux, Abram lui paya la dîme du butin qu'il rapportait de Laïs-Dan.

Le second personnage était le nouveau roi de Sodome, successeur de celui qui avait été tué peu de jours auparavant. Voulant se montrer généreux, il pria Abram d'accepter les dépouilles enlevées à Sodome par Chodorlahomor et ses confédérés, et qui venaient de leur être reprises. Mais le patriarche refusa fièrement en ce qui le concernait, et il ne fit d'exception que pour la part due à ses alliés d'Hébron.

## II. — Deuxième période de la vie d'Abraham<sup>4</sup>.

Comme la première, elle débute par une promesse solennelle, qui précise davantage les oracles précédents. Le Seigneur apparut à Abram dans une vision et lui dit : « Ne crains pas, Abram; je suis ton bou-

1. « Abram l'hébreu. » Genèse, xiv, 13.

2. Gen., x, 24, 25; xi, 14-17.

3. Elle est admise par Origène, dans ses Homélie sur la Genèse, xiv, 13; par S. Augustin (*trans fluvium*), *Quæst. in Gen.*, 129, et par de nombreux commentateurs contemporains.

4. Genèse, xv, 1-xvi, 16.

clier<sup>1</sup>, et ta récompense sera très grande. » Rempli de confiance, le patriarche laissa déborder de son cœur son plus intime désir : « Seigneur Dieu, que me donnerez-vous ? Je mourrai sans enfants, et le fils héritier de ma maison est cet Éliézer de Damas. » Désespérant d'avoir un fils, Abram songeait donc à faire hériter de tous ses biens ce fidèle serviteur, qu'il s'était sans doute attaché durant son passage ou son séjour à Damas. Mais Dieu se hâta de protester : « Ce n'est pas celui-là qui sera ton héritier ; mais tu auras pour héritier un fils qui sortira de ton sein. » Le Seigneur ajouta que sa postérité serait un jour aussi nombreuse que les étoiles qui brillent par milliers dans le ciel si pur de l'Orient. « Abram crut à Dieu, remarque solennellement le narrateur, et sa foi lui fut imputée à justice. »

A ce bel acte de foi, dont saint Paul a donné un si admirable commentaire<sup>2</sup>, le Seigneur répondit d'abord à Abram en confirmant le don qu'il lui avait déjà fait du pays de Canaan pour sa postérité ; il y ajouta une cérémonie caractéristique, conforme aux usages d'alors, et qui équivalait à un contrat d'alliance inébranlable. On immolait une victime en sacrifice, et on la coupait en deux portions égales qu'on plaçait en face l'une de l'autre, en laissant entre elles un espace que traversaient tour à tour les deux contractants<sup>3</sup>. Lorsque Abram eut passé entre les membres des victimes désignées par le Seigneur, un feu miraculeux, qui figurait la présence divine, y passa de même. La scène se termina, comme elle avait commencé, par la rénovation de la promesse relative à la possession de la Terre sainte. Seulement, cette fois, Dieu annonça qu'auparavant les descendants d'Abram subiraient une demi-servitude sur une terre étrangère.

C'est alors que Saraï, désolée de sa stérilité, voulut hâter l'accomplissement des oracles divins par un expédient humain, qui devait être pour elle la source d'amers regrets. D'après une autre coutume de ces temps et de ces contrées, elle donna comme femme de second rang à son mari l'Égyptienne Agar, son esclave. Les enfants qui naissaient de cette sorte d'union étaient censés appartenir à l'épouse proprement dite. Mais lorsque Agar vit qu'elle allait devenir mère, elle méprisa et insulta sa maîtresse, la stérilité ayant toujours été regardée en Orient comme un opprobre. Saraï se vengea, en rendant la vie si dure à Agar, qu'elle prit la fuite dans la direction de l'Égypte, sa patrie. Mais l'ange du Seigneur lui apparut dans le

1. Image orientale ; ton protecteur, comme traduit la Vulgate.

2. Épître aux Romains, iv, 1-25.

3. S. Éphrem, dans son commentaire sur ce récit de la Genèse, nous apprend que cette coutume existait encore en Chaldée de son temps.

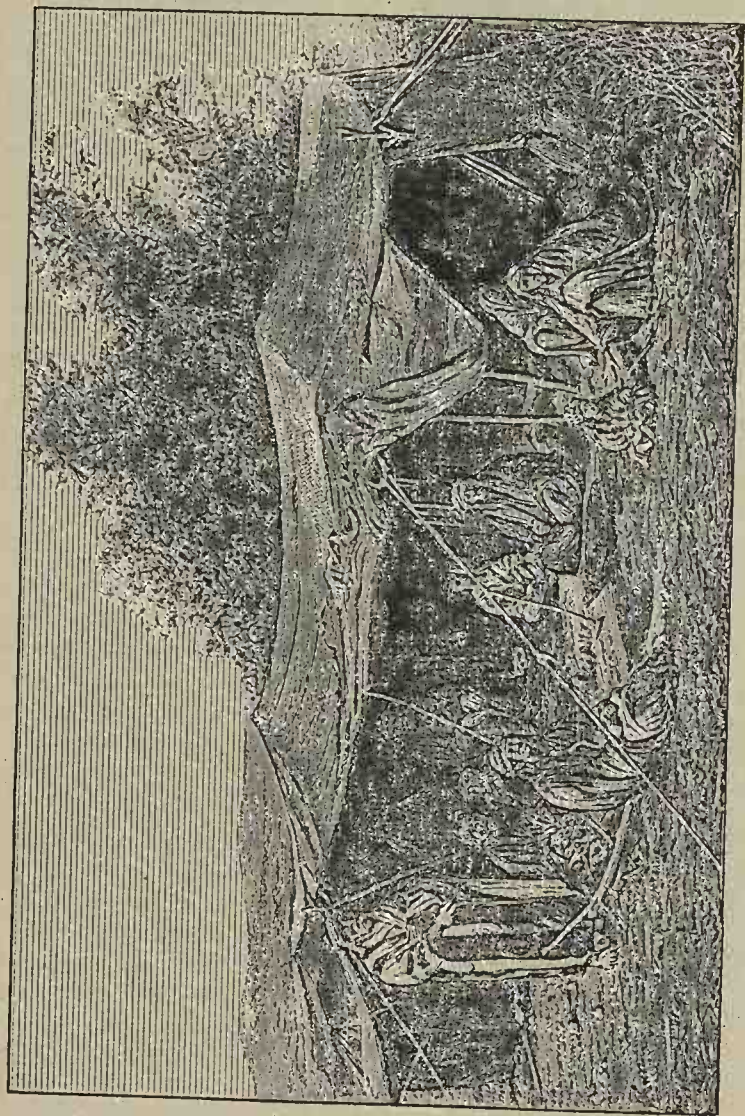


Fig. 16. — Tentes d'Arabes nomades. D'après une photographie.

désert, au sud de Bersabée, et lui ordonna de retourner auprès de sa maîtresse, en lui promettant un brillant avenir pour le fils qu'elle portait dans son sein. Elle revint donc et donna quelque temps après le jour à Ismaël. Abram était alors âgé de quatre-vingt-six ans.

### III. — Troisième période de la vie d'Abraham<sup>1</sup>.

Treize ans après la naissance du « fils de l'esclave », comme le nomme saint Paul<sup>2</sup>, le Seigneur apparut de nouveau à Abram, pour lui confirmer une fois de plus ses anciennes promesses, et pour ratifier leur contrat d'alliance, « le pacte éternel », daigna-t-il dire, qu'ils avaient conclu naguère. Comme signe et comme condition de cette alliance sacrée, Dieu imposa à Abram, ainsi qu'à tous ses descendants, la circoncision, pratiquée déjà par les Égyptiens et les Éthiopiens<sup>3</sup>, mais qui fut élevée désormais au rang d'un rite sacré. En même temps, Dieu transforma légèrement les noms d'Abram et de Saraï, pour leur donner une signification plus conforme au glorieux avenir destiné à ceux qui les portaient. « Tu t'appelleras Abraham, dit-il au patriarche, parce que je t'ai établi pour être le père d'une multitude de nations. » En hébreu, *'ab râm* signifie simplement « père élevé »; *'ab râham* a le sens de « père de la multitude ». Entre les mots *Saraï*, « ma princesse », et *Sarah*, « la princesse » par excellence, il existe une différence analogue : l'épouse d'Abraham ne sera pas seulement la princesse d'une famille, d'une tribu isolée, mais la reine et la mère de familles nombreuses.

Dieu dit ensuite à Abraham, au sujet de Sara : « Je la bénirai, et je te donnerai un fils qui naîtra d'elle, et que je bénirai (aussi); elle deviendra des nations, et des rois de peuples sortiront d'elle. » Cette fois, le divin langage était plus clair que jamais : c'était vraiment de Sara que naîtrait à Abraham le fils grâce auquel ils deviendraient tous deux les ancêtres du peuple choisi par Dieu, pour réaliser ses desseins de salut sur l'humanité. Agar et Ismaël ne formeraient qu'une branche secondaire. Aussi, en recevant cette révélation, le patriarche se prosterna-t-il devant le Seigneur pour l'adorer et le remercier. Il s'empressa ensuite d'obéir à son ordre relatif à la circoncision. A partir de ce jour, le récit biblique nous permet de constater entre Dieu et son serviteur une intimité croissante. Abraham est pieusement à l'aise avec son divin Ami, qui lui témoigne sa faveur à toutes les occasions : nous allons en avoir une preuve saisissante.

1. Genèse, xvii, 1-xxi, 34.

2. Épître aux Galates, iv, 30.

3. Hérodote, II, civ, 36.

La corruption de Sodome, de Gomorrhe et de toute la région où Lot avait fixé sa demeure s'était tellement accrue, que le châtiement ne pouvait guère différer. C'est alors que « trois hommes » se présentèrent chez Abraham, dans sa résidence habituelle, « vers les térébinthes de Mambré », auprès de la ville d'Hébron, et ils le trouvèrent assis à l'entrée de sa tente. C'étaient, d'après la suite du récit, le Seigneur en personne, accompagné de deux anges revêtus comme lui de la forme humaine. La visite divine<sup>1</sup> avait un double objet : tout d'abord, celui d'annoncer directement à Sara qu'elle aurait bientôt le fils promis naguère à son mari. Abraham « avait ri », mais de joie, en entendant cette promesse. Sara fit de même; mais son rire trahissait son incrédulité, car elle avait dépassé depuis longtemps l'âge d'avoir des enfants. Aussi Dieu lui adressa-t-il un reproche, tout en insistant aimablement sur sa prédiction, qui devait se réaliser dans un an.

L'autre but de la visite était de dévoiler à Abraham, comme à un ami cher entre tous, le sort terrible qui menaçait, dans un avenir imminent, les villes si coupables des environs de la mer Morte. Le saint patriarche adressa au Seigneur, qui ne demandait qu'à pardonner, une admirable plaidoirie en leur faveur. Elle mérite d'être citée presque intégralement.

Abraham s'approcha du Seigneur et dit : « Ferez-vous aussi périr le juste avec le méchant? Peut-être y a-t-il cinquante justes au milieu de la ville ; périront-ils avec tous les autres ? Ne pardonnerez vous pas à la ville à cause des cinquante justes, s'ils sont au milieu d'elle ? Faire mourir le juste avec le méchant,... loin de vous cette manière d'agir ! loin de vous ! Celui qui juge toute la terre n'exercera-t-il pas la justice ? » Le Seigneur dit : « Si je trouve dans Sodome cinquante justes, je pardonnerai à toute la ville à cause d'eux. »

Abraham reprit et dit : « Voici, j'ai osé parler au Seigneur, moi qui ne suis que cendre et poussière. Peut-être des cinquante justes, en manquera-t-il cinq; pour cinq détruirez-vous toute la ville ? » Le Seigneur lui dit : « Je ne la détruirai pas, s'il s'y trouve quarante-cinq justes. »

Abraham dit encore : « Peut-être s'y trouvera-t-il quarante justes ». Le Seigneur dit : « Je ne ferai rien, à cause de ces quarante justes. » — Abraham dit : « Peut-être s'y trouvera-t-il trente justes. » Le Seigneur dit : « Je ne ferai rien, si j'y trouve trente justes. » — Abraham dit : « Et s'il s'en trouve vingt ? » Le Seigneur dit : « Je ne la détruirai pas, à cause de ces vingt. » — « Et si vous trouviez dix justes dans cette ville ? » Le Seigneur dit : « Je ne la détruirai pas, à cause de ces dix justes<sup>2</sup>. »

Mais Sodome ne contenait pas même dans ses murs les dix justes que Dieu voulait y trouver afin de pouvoir se montrer indulgent.

1. Les détails en sont admirablement racontés au chap. xviii<sup>e</sup> de la Genèse.

2. Genèse, xviii, 23-32.

Les deux anges qui étaient descendus afin d'arracher Lot et sa famille au châtimeut, durent lui faire violence pour l'entraîner hors de la région menacée. A peine avaient-ils quitté Sodome, qu'une pluie de feu dévora tout. Du plateau élevé où il se trouvait, Abraham vit la fumée de l'horrible incendie. Les environs de la mer Morte abondent, surtout dans le district méridional, en bitume et en soufre, qui fournirent des aliments à la catastrophe.

Depuis longtemps, mais de nos jours surtout, on a étudié à fond la structure de la région où étaient situées autrefois Sodome, Gomorrhe et les trois autres villes de cette Pentapole si coupable. On a constaté que la mer Morte se compose en réalité de deux lacs distincts, séparés l'un de l'autre par la langue de terre que les Arabes désignent par le nom de *Lisân*<sup>1</sup>. Celui du nord est de beaucoup le plus considérable et le plus profond; son existence paraît avoir été antérieure à la conflagration. On suppose que celui du sud, qui n'a qu'une légère profondeur, s'est formé sur l'emplacement des cités châtiées<sup>2</sup>. Quelque temps après la catastrophe, les deux filles de Lot eurent chacune un fils, né d'un inceste qu'elles avaient commis avec leur père, après l'avoir enivré à son insu : Moab d'une part, Ammon de l'autre. L'historien sacré ne manque pas de noter que, de ces deux enfants, sortirent les Moabites et les Ammonites, deux petits peuples puissants, qui devaient être pour le peuple de Dieu des ennemis implacables. Ils occupèrent, ceux-ci le plateau situé à l'est de Galaad; ceux-là, la région qui s'étend au sud de l'Arnon, à l'est de la mer Morte.

A cette même époque, Abraham quitta Hébron, pour aller s'établir momentanément dans le Négueb, comme auparavant<sup>3</sup>, « entre Cadès et Sour »; sans doute dans quelque oasis de cette contrée déserte. De là il remonta au nord, pour s'installer dans la partie la plus méridionale du pays des Philistins, près de la ville de Gérard, dont Abimélech était roi. Il y fut bien accueilli; mais le vif ennui qu'il avait éprouvé en Égypte au sujet de Sara, se renouvela. Celle-ci fut encore miraculeusement protégée.

Un an après la ruine de Sodome, la grande promesse que Dieu avait faite à Abraham se réalisa. Alors naquit Isaac, « l'enfant du rire », ainsi nommé parce que son père avait ri de joie lorsque le Seigneur lui en avait annoncé la naissance<sup>4</sup>; l'enfant du miracle aussi, puisque son père était âgé de cent ans, sa mère de quatre-

1. Ce mot a précisément la signification de « langue ».

2. Voir de Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, Paris, 3 vol. in-4° et un atlas; le P. Abel, *Une croisière autour de la mer Morte*, in-8°, Paris, 1911; F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. IV, col. 1289-1311.

3. Genèse, XII, 6.

4. Genèse, XVII, 17. Sa mère également; Genèse, XVII, 12-15.

vingt-dix ans, lorsqu'il vint au monde. Quand il fut sevré — à l'âge de trois ans, dit l'historien Josèphe; ce qui est conforme aux anciennes coutumes de l'Orient — Abraham célébra cette fête de famille par un repas solennel<sup>1</sup>. En ce même jour, Sara s'aperçut qu'Ismaël, alors âgé d'environ quinze ans, se moquait de son petit frère, le persécutait, dit saint Paul d'après la tradition juive<sup>2</sup>, et elle exigea l'expulsion du jeune homme et de sa mère. Cette sépara-



Fig. 17.— Une mère faisant boire son fils à une outre. (Monuments assyriens.)

tion était nécessaire d'après le plan divin. Il fallait que l'éducation d'Isaac se fit doucement, entre son père et sa mère, à l'abri de toute influence fâcheuse. Abraham l'avait compris; c'est pour cela que, malgré la peine qu'il éprouva, il crut devoir céder aux instances de Sara. La Genèse donne un récit pathétique de cet épisode. Agar et son fils furent sur le point de mourir de faim et de soif dans le désert, lorsqu'ils eurent consommé les vivres dont Abraham les avait munis, Mais Dieu pourvut à leur subsistance par un prodige<sup>3</sup>.

Agar s'égara dans le désert de Bersabée. Quand l'eau de l'outre eut été épuisée, elle laissa l'enfant sous un des arbrisseaux qui étaient là, et alla s'asseoir en face, à une portée d'arc, car elle disait : « Je ne veux pas voir mourir l'enfant. » Elle s'assit donc en face de lui, éleva la voix et pleura.

1. Autre coutume qui s'est conservée dans l'Orient biblique.
2. Ép. aux Galates, iv, 24.
3. Genèse, xxi, 9-20.



Dieu entendit la voix de l'enfant, et l'ange de Dieu appela du ciel Agar, et lui dit : « Que fais-tu, Agar ? Ne crains pas, car Dieu a entendu la voix de l'enfant... Lève-toi, prends l'enfant, tiens-le de ta main, car je ferai de lui une grande nation. » Alors Dieu lui ouvrit les yeux, et elle vit un puits d'eau ; et elle alla remplir l'outre et donna à boire à l'enfant.

Ismaël « grandit et se fortifia » dans le désert de Pharan, situé au sud de la Palestine et au nord du mont Sinaï. Abraham lui conserva son affection, car il est dit expressément <sup>1</sup> qu'après sa mort, les fils qu'il avait eus de ses deux femmes de second rang, Agar et Céthura, reçurent « des présents », sans doute des sommes d'argent considérables et des troupeaux. Nous verrons aussi Ismaël assister fraternellement avec Isaac aux funérailles de leur père commun.

Vers le même temps, le roi philistin Abimélech, frappé de voir que « Dieu était avec Abraham dans tout ce qu'il faisait », proposa au patriarche de contracter avec lui un traité d'alliance. Abraham y consentit ; mais il profita de la circonstance pour se plaindre au roi de la violence avec laquelle quelques-uns de ses serviteurs lui avaient enlevé un puits. Dans ces régions où l'eau est rare et précieuse, les puits sont souvent un objet de litige entre les pasteurs. Abimélech fit aussitôt des excuses au sujet de cette injustice, dont il n'avait pas eu connaissance ; il reconnut les droits d'Abraham, et le traité fut conclu. Le lieu de l'alliance fut nommé Bersabée <sup>2</sup>, « le puits du serment ». Ce puits existe encore. Il est solidement construit et ne manque jamais d'eau. Sa margelle est toute sillonnée par les marques des cordes qui ont servi à y puiser depuis des siècles si nombreux. A l'entour sont des auges, utilisées comme abreuvoirs. Abraham fit un séjour prolongé dans cet endroit.

#### IV. — Quatrième période de la vie d'Abraham <sup>3</sup>.

Jamais le saint patriarche n'avait été si heureux. Il est très riche, estimé de tous, allié aux habitants du pays ; il possède un fils dans lequel il se complait. Dieu choisit précisément cette époque de sa vie, pour faire subir à sa foi la plus grande et la plus décisive de toutes ses épreuves. Il lui dit : « Prends ton fils unique, que tu aimes, Isaac, et va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en holocauste sur la montagne que je te montrerai. » Le langage divin met fortement en relief l'étendue du sacrifice demandé. Le cœur d'Abraham dut être déchiré ; et la pensée que les promesses solennelles de Dieu allaient s'évanouir

1. Genèse, xxv, 6.

2. En hébreu : *B'er chéba'*.

3. Genèse, xxii, 1-xxv, 11.

avec la vie de celui auquel elles avaient été rattachées, se présenta certainement à son esprit. Mais sa foi ne fut pas ébranlée, et son obéissance fut héroïque, comme sa foi. Ainsi qu'il est écrit dans l'Épître aux Hébreux, xi, 17-19, « c'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac, lorsqu'il fut mis à l'épreuve et qu'il offrit son fils unique, lui qui avait reçu les promesses et à qui il avait été dit : C'est par Isaac que tu auras une postérité appelée de ton nom. Il pensait que Dieu est puissant, même pour ressusciter les morts; aussi le recouvra-t-il. »

On croit généralement que le mont Moriah est identique à celle des collines de Jérusalem sur laquelle s'éleva plus tard le temple de Salomon. L'endroit précis du sacrifice aurait été, d'après la tradition juive et chrétienne, le rocher que domine la coupole de la splendide mosquée d'Omar. Partis de Bersabée, Abraham, son fils et les deux serviteurs qui les accompagnaient n'arrivèrent que le troisième jour au Moriah. Laissons maintenant la parole à l'écrivain sacré <sup>1</sup>.

Abraham dit à ses serviteurs : « Restez ici avec l'âne; moi et le jeune homme nous irons jusque là-haut pour adorer; puis nous reviendrons auprès de vous. » Abraham prit le bois pour l'holocauste, le chargea sur son fils Isaac, et prit dans ses mains le feu et le couteau. Ils marchèrent tous deux ensemble. Mais Isaac, parlant à son père, lui dit : « Mon père ! » Il répondit : « Me voici, mon fils. » Isaac reprit : « Voici le feu et le bois; mais où est la victime pour l'holocauste ? » Abraham répondit : Mon fils, Dieu fournira lui-même la victime pour l'holocauste. »

Le bûcher fut dressé. Isaac, qui était alors un robuste jeune homme, et qui acquiesçait à son tour à l'ordre du ciel comme une douce victime, fut placé dessus. Abraham levait déjà, pour l'immoler, son bras armé d'un coutelas, quand la voix d'un ange l'arrêta. L'épreuve avait été suffisante, et Dieu se contentait de la bonne volonté de son fidèle et généreux serviteur, auquel il daigna dire : « Je jure par moi-même que, puisque tu as fait cela et que, pour m'obéir, tu n'as pas épargné ton fils unique, je te bénirai; et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer,... et toutes les nations de la terre seront bénies dans celui qui sortira de toi. » Ces derniers mots désignent visiblement le Messie.

Est-il besoin de dire qu'on ne saurait trouver la moindre analogie entre le sacrifice demandé par Dieu à Abraham et l'horrible coutume des sacrifices humains, qui existait déjà et qui se prolongera pendant des centaines d'années chez les Cananéens, chez d'autres peuples d'alentour, chez les Hébreux eux-mêmes ? Ce fut simplement une

1. Genèse, xxii, 5-8.

épreuve de la foi du patriarche; et le Seigneur, en arrêtant sa main prête à frapper, montra qu'il avait en horreur les rites sanguinaires que les faux dieux du pays étaient censés exiger de leurs adorateurs.

Abraham vécut encore longtemps à la suite de ce grand acte, qui fut le plus remarquable de sa vie; mais la Bible glisse rapidement sur ses dernières années. Elle insiste cependant sur la mort de Sara et sur le mariage d'Isaac. Sara mourut âgée de cent vingt-sept ans, à Hébron, où Abraham s'était réinstallé. Après avoir signalé le fait en peu de mots, le narrateur décrit tout au long la scène à laquelle donna lieu l'achat, par le patriarche, du champ et de la grotte de Macpélah, dans laquelle il désirait enterrer Sara. Tout se passa à la manière encore usitée de nos jours chez les Orientaux, avec une courtoisie très délicate des deux parts. On voit par là à quel point Abraham, bien qu'étranger au pays, comme il le rappela lui-même à son interlocuteur, était estimé de tous les notables du pays, qui vont jusqu'à lui donner ici le titre de « prince de Dieu. » Mais citons les principaux traits de cette scène si vivante :

Abraham parla ainsi aux fils de Heth<sup>1</sup> : « Je suis étranger parmi vous; donnez-moi chez vous la possession d'un sépulcre, pour enterrer mon mort. » Les fils de Heth répondirent à Abraham: « Écoute-nous, mon seigneur; tu es un prince de Dieu au milieu de nous; enterre ton mort dans celui de nos sépulcres que tu choisiras; nul d'entre nous ne te refusera son sépulcre pour enterrer ton mort. » Abraham se leva et se prosterna devant le peuple du pays, devant les fils de Heth, et il leur parla ainsi : « Si vous permettez que j'enterre mon mort..., écoutez-moi, et intercédez pour moi auprès d'Éphron, fils de Séor, afin qu'il me cède la caverne de Macpélah, qui lui appartient, à l'extrémité de son champ; qu'il me la cède pour le prix qu'elle vaut et qu'ainsi elle soit à moi pour en faire un sépulcre au milieu de vous. » Éphron répondit à Abraham, en présence des fils de Heth et de tous ceux qui entraient par la porte de la ville<sup>2</sup> : « Non, mon seigneur, écoute-moi; je te donne le champ, et je te donne aussi la caverne qui y est...; enterre ton mort. » Abraham se prosterna devant le peuple du pays, et il parla ainsi à Éphron : « Écoute-moi, je te prie; je donne le prix du champ; accepte-le de moi, et j'y enterrerai mon mort. » Éphron répondit à Abraham: « Mon seigneur, écoute-moi; une terre de quatre cents sicles d'argent, qu'est-ce que cela entre toi et moi? Enterre ton mort... » Abraham pesa à Ephron l'argent qu'il avait dit, en présence des fils de Heth, quatre cents sicles d'argent... Ainsi, le champ d'Éphron, et la caverne qui y est et tous les arbres qui sont dans le champ... devinrent la propriété d'Abraham... Après cela Abraham enterra Sara, sa femme, dans la caverne du champ de Macpélah... à Hébron, dans le pays de Canaan.

1. C'est-à-dire à ceux des Héthéens qui étaient domiciliés auprès d'Hébron Voir la page 61.

2. D'après l'ancienne coutume de l'Orient, c'est auprès des portes des villes que se traitaient habituellement ces sortes d'affaires.

Un tombeau : voilà tout ce que le saint patriarche posséda, de son vivant, dans cette Palestine qui, d'après la promesse réitérée du Seigneur, devait appartenir tout entière à ses descendants. Dans la grotte de Macpélah furent ensevelis successivement Sara et Abraham, Isaac et Rébecca, Lia et Jacob. Au-dessus d'elle s'élève un sanctuaire mahométan entouré lui-même d'un édifice quadrangulaire très imposant. Certaines pierres de cet édifice ont d'énormes dimensions<sup>1</sup>, et paraissent attester une haute antiquité.

Nous n'entrerons pas dans le détail de la narration tout exquise que le chapitre xxiv<sup>e</sup> de la Genèse a consacrée au mariage d'Isaac.

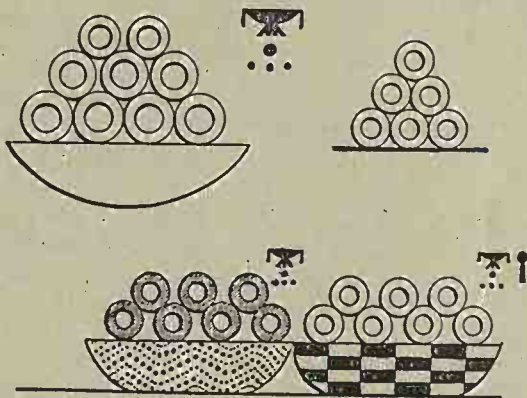


Fig. 18. — Anneaux d'or et d'argent servant de monnaie en Égypte aux temps anciens. (D'après les monuments thébains.)

Elle est aussi en parfaite harmonie avec ce que nous connaissons des usages orientaux. On conçoit sans peine qu'Abraham, âgé alors d'environ cent trente-neuf ans, se soit préoccupé de ce grand acte, qui avait une importance particulière dans la famille élue par Dieu pour fonder le peuple du Messie. Il vivait en réalité comme un étranger au milieu des Cananéens, séparé d'eux de toutes manières, surtout par la religion, et n'ayant avec eux que les relations nécessaires. Jamais la pensée ne lui serait venue de prendre parmi cette population, plongée dans l'idolâtrie, une femme pour son fils. Mais il avait précisément appris naguère que son frère Nachor, établi à Haran, en Mésopotamie, avait eu huit fils de sa femme Melcha, et il espérait trouver parmi ses petits-enfants une compagne digne d'Isaac. Il confia donc à son fidèle serviteur Éliézer la mission délicate d'aller faire ce choix en son nom.

1. Voir Vigouroux. *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 522-532, A. Stanley, *Lectures on the history of the jewish Church*; Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, 1887, p. 220-222.

Le début des pourparlers mérite d'être placé littéralement sous les yeux du lecteur.

Éliézer prit dix des chameaux de son maître et partit, emportant avec lui de tous ses biens,... et il arriva en Mésopotamie, à la ville de Nachor. Il fit reposer ses chameaux hors de la ville près d'un puits, sur le soir, au temps où les femmes sortent pour puiser de l'eau. Et il dit : « Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, je vous en prie, faites-moi rencontrer aujourd'hui ce que je désire; témoignez de la bonté à Abraham, mon maître. Voici que je me tiens près de la fontaine, et les filles des habitants de la ville vont sortir pour puiser de l'eau. Que la jeune fille à qui je dirai : Penche ta cruche, je te prie, afin que je boive, et qui répondra : Bois, et je donnerai aussi à boire à tes chameaux, soit celle que vous avez destinée à votre serviteur Isaac. Par là je connaîtrai que vous usez de bonté envers mon maître. »

À peine avait-il achevé de parler, que sortit, sa cruche sur l'épaule, Rébecca, fille de Bathuel, fils de Melca, femme de Nachor, frère d'Abraham. C'était une jeune fille très belle de figure; elle était vierge. Elle descendit à la source, remplit sa cruche et remonta. Le serviteur d'Abraham courut au-devant d'elle et dit : « Laisse-moi boire, je te prie, un peu d'eau à ta cruche. » Elle répondit : « Bois, mon seigneur. » Et elle s'empressa d'abaïsser sa cruche sur sa main, et de lui donner à boire. Après qu'il eut bu, elle dit : « Je puiserai aussi pour tes chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient assez bu. » Et elle s'empressa de vider sa cruche dans l'abreuvoir, et courut encore au puits pour puiser; et elle puisa pour tous les chameaux.

Cependant Éliézer la regardait avec étonnement, sans rien dire, voulant savoir si le Seigneur avait fait réussir son voyage, ou non. Lorsque les chameaux eurent fini de boire, il prit un anneau d'or<sup>1</sup>, qui pesait un demi-sicle, et deux bracelets, qui en pesaient dix.

Et il dit : « De qui es-tu la fille ? Y a-t-il dans la maison de ton père de la place pour passer la nuit ? » Elle répondit : « Je suis fille de Bathuel, fils de Melca et de Nachor. » Elle ajouta : « Il y a chez nous de la paille et du fourrage en abondance, et aussi de la place pour passer la nuit. » Alors Éliézer s'inclina et se prosterna devant le Seigneur, en disant : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Abraham mon maître, qui n'a pas écarté de mon maître sa bonté et sa fidélité, et qui m'a conduit à la maison des frères de mon maître ! » La jeune fille courut à la maison de sa mère et raconta ces choses<sup>2</sup>.

On comprend, après un tel préambule, que tout ait réussi à merveille, et que le mandataire d'Abraham, si habile humainement et qui avait su si bien mettre la divine Providence de son côté, n'ait pas tardé à ramener en Palestine la petite-fille de Nachor. Elle plut aussitôt à Isaac et le consola de la mort de sa mère.

Abraham avait épousé lui-même, on ne dit pas à quelle époque,

1. Le mot hébreu *nézem* désigne le bijou étrange que beaucoup d'Orientales suspendent à l'une des parois de leur nez.

2. Genèse, xxiv; 10-28.

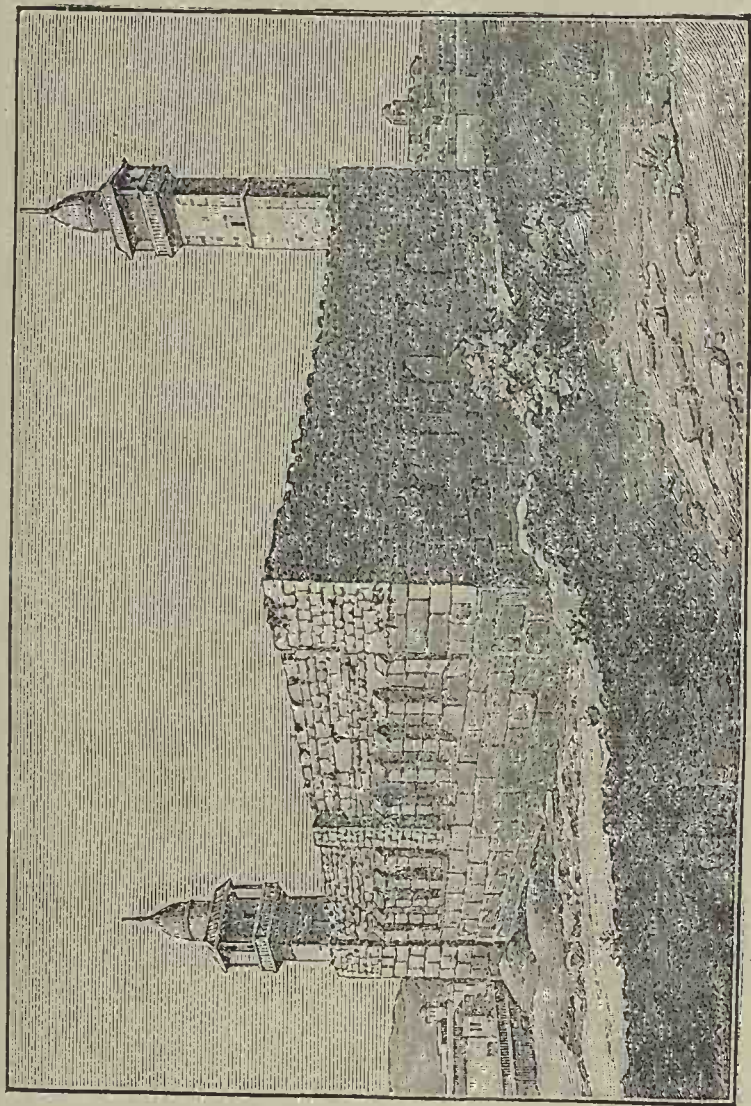


Fig. 20. — Le Haram el Khalil d'Hebron.

Il se compose d'une grande cour entourée d'un mur très ancien, d'une mosquée, d'une crypte qui correspond à la grotte de Maqélah et où sont les restes des patriarches Abraham, Isaac, Jacob.

une autre femme de second rang, nommée Céthura, dont il eut six fils. Un seul d'entre eux, Madian, nous intéresse ici, parce que nous retrouverons çà et là ses descendants associés à l'histoire du peuple



Fig. 19. — Femme orientale parée du *nézem*. Orient moderne.

de Dieu. Du reste, l'écrivain sacré, après avoir cité les noms de ces autres fils, ajoute d'une manière significative qu'Abraham lui-même les éloigna dans la direction de l'Arabie, après leur avoir fait des présents. Une fois de plus, comme auparavant, les rameaux secondaires, inutiles, sont séparés du tronc principal.

Abraham « mourut dans une heureuse vieillesse, à un âge avancé, étant parvenu à la plénitude de ses jours, et il fut réuni à son peuple ».

Cette dernière expression suppose clairement la croyance à l'immortalité de l'âme, puisque, dans la grotte de Macpélah où Isaac et Ismaël déposèrent ses restes mortels, Sara seule occupait alors une place. Abraham avait vécu cent soixante-quinze ans, dont les cent dernières années s'étaient passées au pays de Canaan, puisqu'il avait soixante-quinze ans quand il quitta la Mésopotamie pour répondre à l'appel de Dieu <sup>1</sup>. En toutes choses, nous l'avons trouvé digne de cet appel; par sa foi, son obéissance, sa dignité, l'ensemble et les moindres détails de sa conduite. Plusieurs fois dans les saints Livres il est appelé l'« ami de Dieu <sup>2</sup> »; titre que les Arabes aiment à répéter sous les formes *Khâtil Allah*, ou *Khâtil* tout court, « L'ami ». L'auteur du livre de l'Ecclésiastique, XLIV, 19, va jusqu'à dire qu'en fait de gloire, personne n'a égalé Abraham. Il a certainement une gloire unique : celle d'avoir été choisi par Dieu pour être le fondateur de son peuple de prédilection et l'ancêtre du Messie, et de s'être toujours montré digne de ce choix. Aussi est-il également vénéré par les Juifs et par les chrétiens.

1. Genèse, XII, 4.

2. II<sup>e</sup> livre des Paralipomènes, XX, 7; Isaïe, XLI, 8; Ép. de S. Jacques, II, 23.



## CHAPITRE II

### L'HISTOIRE D'ISAAC<sup>1</sup>

Elle différera beaucoup de celle d'Abraham, et ne contiendra qu'un petit nombre d'événements importants. Le caractère d'Isaac ne ressemblera guère non plus à celui de son père<sup>2</sup>. Doué d'une nature douce et modeste, le fils de Sara aura du moins été une fois admirablement héroïque, le jour où son père fut sur le point de l'immoler.

Entre la mort d'Abraham et l'histoire d'Isaac, le narrateur biblique consacre, selon sa coutume, quelques lignes aux « générations d'Ismaël<sup>3</sup> », afin de les éliminer définitivement de l'histoire sainte. Ici encore, nous ne rencontrons que quelques noms, qui représentent tout ensemble des individus, et des peuplades arabes issues d'eux. On mentionne ensuite la mort d'Ismaël, à l'âge de cent trente-sept ans, et on indique les limites du vaste territoire occupé par ses descendants, entre le golfe Persique à l'est et l'Arabie Pétrée à l'ouest.

#### I. — Ésaü et Jacob.

Isaac fut d'abord soumis à une épreuve analogue à celle de son père; car, après vingt années de mariage, il n'avait pas encore d'enfants. Il adressa alors au Seigneur une prière particulièrement fervente, qui fut exaucée, car Rébecca donna le jour à deux jumeaux, dont l'aîné fut nommé Ésaü, d'un mot hébreu qui signifie « velu », tandis que l'autre fut appelé Jacob, le « supplanté ». Dès avant leur naissance, il s'était passé un incident qui présageait leur avenir. Leur mère avait senti qu'ils luttaient l'un contre l'autre dans son sein. Consulté par elle, Dieu lui révéla qu'ils fonderaient deux

1. Genèse xxv, 19-xxxv, 29.

2. Un exégète aux allures musicales a cru pouvoir représenter la vie d'Abraham par une ronde, celle de Jacob par une blanche, celle d'Isaac par une noire.

3. Genèse, xxv, 12-18.

peuples rivaux, ennemis même, et que l'aîné des deux frères serait soumis au plus jeune.

Ils grandirent et manifestèrent bientôt des caractères très dissemblables. Tandis qu'Ésaü, ardent et farouche, se livrait passionnément à la vie vagabonde d'un chasseur, Jacob, qui avait hérité de la nature calme et douce de son père, se plaisait à la maison et se livrait de préférence aux travaux domestiques. Alors eut lieu le contraste qu'on remarque fréquemment dans les familles, en pareil cas : Isaac donna ses préférences au bouillant Ésaü, et Jacob devint le favori de l'énergique Rébecca.

L'oracle divin relatif aux deux frères ne tarda pas à se réaliser.



Fig. 21. — Égyptien occupé à faire cuire des lentilles.  
(Peinture de tombeau.)

Le « profane Ésaü », comme le nomme saint Paul<sup>1</sup>, revenant un jour, affamé, d'une partie de chasse prolongée, vit son frère occupé à faire cuire des lentilles. « De grâce, lui cria-t-il, laisse-moi manger de ce rouge, de ce rouge-là, car je suis fatigué. » Ces mots trahissent l'appétit glouton d'Ésaü. Montrant de la main le potage fumant, qui plaît tant, aujourd'hui encore, aux Syriens et aux Égyptiens, il se contente de le désigner par sa couleur rougeâtre. « Vends-moi aujourd'hui ton droit d'aînesse », répondit Jacob. Ésaü reprit : « Voici que je vais mourir ; à quoi me sert ce droit d'aînesse ? » Jacob lui demanda : « Jure-le moi d'abord. » Ésaü n'hésita pas à faire ce serment, et son frère lui donna du pain et des lentilles. « Il mangea et but ; puis il se leva et s'en alla. C'est ainsi qu'Ésaü méprisa le droit d'aînesse. » Cette réflexion du narrateur nous fait lire jusqu'au fond de l'âme d'Ésaü et justifie pleinement l'épithète de « profane », ajoutée à son nom par l'apôtre des Gentils. On comprend que Jacob ait mis à profit cette occasion pour acquérir ce droit, qui entraînait alors

1. Épître aux Hébreux, xii, 16.

avec lui tant de privilèges, surtout dans la famille de la promesse. Au fond, c'est une pensée de foi qui le guidait, car il envisageait en premier lieu les avantages spirituels qu'il savait rattachés au titre d'aîné. Mais Ésaü, chez qui la fougue de la nature l'emportait sur le sentiment religieux, ne s'inquiétait guère de pareils privilèges. C'est pourquoi il en fut exclu par Dieu lui-même, comme le note encore saint Paul. Ajoutons cependant qu'il n'était pas dénué de qualités. On peut relever spécialement la tendresse par laquelle il répondait à l'affection de son père, le pardon généreux qu'il accorda plus tard à Jacob. Mais il n'en est pas moins le type de ce que l'apôtre appelle « l'homme animal », aux instincts naturels et sensuels très développés<sup>1</sup>. D'autre part, l'heureuse nature de Jacob était un peu gâtée par plusieurs défauts : il nous apparaît ici déjà comme un calculateur habile, trop habile même, qui ne craint pas de léser son frère. Mais nous aurons à admirer son esprit de foi, sa patience, son amour du travail, le courage avec lequel il allait à son but à travers les sacrifices et les épreuves. Ce qu'il y avait d'imparfait en lui fut purifié par l'acceptation vaillante de la souffrance.

Vers cette époque, la Palestine fut désolée par la famine, comme du vivant d'Abraham, et Isaac se dirigea tout naturellement du côté de l'Égypte, pour y trouver des vivres. Mais, lorsqu'il fut arrivé à Gérar, au pays des Philistins, où son père avait résidé autrefois, le Seigneur lui apparut et lui ordonna de ne pas aller plus loin; puis il lui renouvela à lui-même les magnifiques promesses temporelles et spirituelles faites tant de fois à Abraham. Il lui donna aussi une preuve plus prochaine de sa protection, en faisant produire une récolte tout à fait abondante — cent pour un — aux champs qu'il avait ensemencés, et en l'enrichissant considérablement. Devenus jaloux de lui à l'extrême, les Philistins recoururent contre lui à deux mesures brutales. Ils obstruèrent les puits creusés autrefois dans la région par les serviteurs de son père et devenus sa propriété. C'était, dans cette contrée sans cours d'eau, une perte énorme pour un homme dont la fortune consistait surtout en troupeaux. Bien plus, le roi actuel, qui portait aussi, comme son prédécesseur, le nom d'Abimélech, l'expulsa formellement de son territoire. Isaac se retira donc à quelque distance; mais il y rencontra la même hostilité. C'est pourquoi il vint s'établir à Bersabée, localité déjà célèbre dans la vie d'Abraham.

Dans ce nouveau séjour, Isaac eut une marque immédiate de la protection divine. Le Seigneur lui apparut pour la seconde fois, et lui dit : « Je suis le Dieu d'Abraham, ton père. Ne crains pas, car je suis avec toi. Je te bénirai, et je multiplierai ta race, à cause

1. 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, II, 4.

d'Abraham, mon serviteur. » C'est toujours le même texte grandiose, plus ou moins développé. Abimélech vint peu après de Gêrar, avec ses deux principaux officiers, pour proposer à Isaac un traité d'alliance, semblable à celui que le précédent Abimélech avait conclu autrefois avec Abraham. Oubliant généreusement ses griefs, Isaac accepta cette proposition, qui n'était d'ailleurs pas sans avantages pour lui.

Une note du narrateur, intercalée ici, met dans un nouveau relief



Fig. 22. — Égyptien chassant avec l'arc. Tombeau de Beni-Hassan.

le côté profane du caractère d'Ésaü, et montre à quel point il méritait peu de devenir la souche du peuple de Dieu et du Messie. A l'âge de quarante ans, il épousa deux femmes, comme autrefois le Caïnite Lamech; deux païennes, qui appartenaient à la race des Héthéens. Son père et sa mère en furent blessés au cœur. Mais cette branche indigne ne tardera pas à être retranchée aussi de l'arbre sacré<sup>1</sup>.

## II. — Jacob reçoit subrepticement la bénédiction d'Isaac.

Ici se place un fait d'une grande importance, dans lequel l'humain se mêlera singulièrement au divin. L'humain apparaît dans le procédé peu honnête en lui-même, auquel Rébecca recourut pour obtenir

1. Genèse, xxvi, 34, 35.

à Jacob, son favori, la bénédiction messianique, au détriment d'Ésaü. Le divin se manifeste dans la ratification que le Seigneur accorda quand même à cette bénédiction usurpée. Les détails de ce petit drame se résument en quelques mots : Isaac, devenu vieux — il avait alors cent trente-sept ans — et presque aveugle, exprime à Ésaü le désir de manger du produit de sa chasse, avant de le bénir solennellement. Rébecca, qui l'a entendu, prend aussitôt la résolution de faire échouer ce dessein, en substituant Jacob à Ésaü. Jacob hésite, craignant d'être reconnu ; puis il accepte, et se présente à son père avec le mets désiré. Isaac, satisfait, le bénit de toute son âme et l'investit des droits réservés au chef de la famille. Tout à coup Ésaü arrive, et se désole quand il apprend que son espoir a été frustré ; mais, malgré ses instances, il ne reçoit qu'une bénédiction partielle <sup>1</sup>.

En tout cela, nous l'avons dit en abordant cet épisode, c'est la main de Dieu qui dirigea les événements. La foi de Rébecca et de Jacob, sans excuser entièrement leur faute, en donne l'explication. Rébecca savait depuis longtemps, par la révélation qu'elle avait reçue avant la naissance des deux jumeaux, que le choix divin s'était déjà porté sur le plus jeune, par conséquent sur Jacob ; mais elle eut le tort de croire qu'il lui était permis de contribuer à la réalisation du plan divin, même au moyen d'un mensonge. Elle et Jacob expieront rudement et prochainement leur faute, puisqu'elle va les obliger de vivre séparés l'un de l'autre pendant de longues années.

L'essentiel ici pour nous consiste dans la bénédiction prophétique d'Isaac. Elle est magnifique, et forme l'un des plus beaux anneaux de la chaîne des oracles relatifs au Messie. La voici, littéralement traduite :

Que Dieu te donne, de la rosée du ciel  
et de la graisse de la terre,  
du blé et du vin en abondance !  
Que des peuples te soient soumis,  
et que des nations se prosternent devant toi !  
Sois le seigneur de tes frères,  
et que les fils de ta mère se prosternent devant toi !  
Maudit soit quiconque te maudira,  
et béni soit quiconque te bénira !

Les souhaits vont en progression ascendante : la richesse temporelle, la préséance et la domination sur les étrangers et au sein de la famille, et — c'est le point capital — le privilège d'être une source de bénédiction et de malédiction, comme le sera le Messie lui-même, selon l'attitude qu'on prendra à l'égard de la personne ainsi bénie.

1. Genèse, xxvii, 1-41.

Désormais, bien que l'auteur de la Genèse paraisse raconter encore l'histoire d'Isaac, Jacob devient en réalité le héros principal. Cela s'explique aisément. Par elle-même, la vie d'Isaac fut généralement calme, et ses événements les plus remarquables consistent dans les faits et gestes de ses deux fils. Celle de Jacob, le fondateur des douze tribus, a au contraire une portée immense pour le peuple de Dieu; et elle fut remplie de vicissitudes, de labeurs, de difficultés qui intéressent au plus haut point.

### III. — Jacob en Mésopotamie.

Ésaü, furieux d'avoir été ainsi lésé dans ce qu'il regardait comme son droit strict, nourrit dès lors des pensées de haine et de mort contre son frère. Rébecca l'apprit, et, pour déjouer ses plans homicides, elle jugea bon d'envoyer au plus tôt Jacob à Haran, chez son propre frère. Elle obtint sans peine le consentement d'Isaac, en alléguant qu'il fallait à tout prix enlever à Jacob l'occasion d'épouser lui aussi, une Cananéenne, et que le mieux était de le laisser partir pour la Mésopotamie, où il obtiendrait la main d'une de ses cousines.

L'exilé prit donc congé de ses parents, et se mit en route pour entreprendre ce long voyage. Le bruit de ce départ et du motif qu'on en donnait au dehors parvint promptement à Ésaü, qui crut réparer ses torts et plaire à son père, en contractant une troisième union matrimoniale, cette fois avec une fille d'Ismaël. Il se mariait donc dans la famille ! Que pouvait-on lui reprocher de ce côté ?

Après une marche fatigante, Jacob arriva vers le soir à Béthel, où Abraham avait érigé au Seigneur son premier autel. Le rocher s'y montre presque partout à nu, sous la forme de larges dalles. Avec une de ces pierres, Jacob se prépara un rude coussin, pour appuyer sa tête pendant la nuit. Promptement endormi, il eut un songe surnaturel, auquel Jésus-Christ fera un jour allusion<sup>1</sup>. Une échelle, ou plutôt un escalier immense, dont une extrémité reposait sur le sol, tandis que l'autre touchait le ciel, se dressa devant lui. Sur les marches, ce fut bientôt une double procession d'anges, dont les uns descendaient et les autres montaient. Au sommet se tenait Dieu lui-même, qui lui dit : « Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Je te donnerai, ainsi qu'à ta race, le pays où tu dors. Ta postérité sera comme la poussière de la terre..., et toutes les nations de la terre seront bénies en toi et en celui qui sortira de toi. » C'était, on le voit, le renouvellement et la confirmation de la promesse grandiose qui a déjà retenti tant de fois. Le Seigneur y

1. S. Jean, 1, 51.

ajouta l'assurance de sa protection toute-puissante sur Jacob, jusqu'à son retour en Palestine.

A son réveil, le voyageur s'écria, sous l'impression d'effroi que le surnaturel, vu de près, ne manque jamais d'exciter : « Que ce lieu est terrible ! C'est vraiment la maison de Dieu (*Beit'El*) et la porte du ciel. » Il dressa ensuite, en guise de stèle, la pierre sur laquelle il avait dormi, et il la consacra au Seigneur, en y répandant quelques gouttes de l'huile qui faisait partie de ses provisions. Les monuments religieux de ce genre apparaissent dès la plus haute antiquité chez la plupart des peuples<sup>1</sup>. Jacob donna ensuite à la localité le nom hébreu de Béthel, c'est-à-dire, « Maison de Dieu », qui remplaça plus tard celui de Luz, qu'elle avait porté jusqu'alors. La dénomination actuelle est *Beïtîn*.

Ainsi protégé par le Dieu des patriarches et de l'alliance, Jacob arriva heureusement au terme de son voyage, « au pays des fils de l'Orient », comme s'exprime le texte sacré, et il rencontra, auprès d'un puits situé à quelque distance de Haran, sa cousine germaine Rachel, qui était venue là pour abreuver ses brebis. Laban, frère de sa mère et père de Rachel, lui fit un bon accueil; car cet homme intéressé comprit bientôt quels services pouvait lui rendre, comme pasteur, son neveu actif et intelligent. Dès qu'il fut question entre eux d'un salaire, Jacob, qui s'était vivement attaché à Rachel dès leur première entrevue, s'offrit à servir gratuitement son oncle pendant sept ans, s'il consentait à la lui donner pour femme. Laban accepta; mais, lorsque les sept années furent écoulées et que Jacob réclama l'exécution du contrat, le père de Rachel, usant d'un odieux stratagème, lui donna Lia, sa fille aînée, au lieu de Rachel. Il fut aidé en cela par la coutume orientale d'après laquelle les fiancées sont présentées voilées à leur mari. Jacob fut ainsi trompé, comme il avait trompé son père. Néanmoins, il obtint Rachel quelques jours plus tard, à condition de servir Laban pendant sept autres années. Au fond, Lia, quoique moins aimée parce qu'elle possédait moins d'avantages extérieurs, convenait peut-être mieux à Jacob par son caractère plus énergique. La Bible raconte avec toute la simplicité des temps anciens les scènes de jalousie qui éclatèrent entre les deux sœurs, surtout lorsque Rachel vit qu'elle demeurait longtemps stérile, tandis que Lia avait de nombreux enfants. Imitant l'exemple de Sara, elles donnèrent l'une et l'autre à Jacob une de leurs servantes comme femme secondaire, de sorte qu'après quelques années, le patriarche put compter treize enfants autour de lui. Il eut, de Lia, six fils et une fille : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar,

1. Arnobe, *Adv. gentes*, I, 39. Cet auteur ajoute que, sur une de ces pierres, il avait vu de ses propres yeux des taches d'huile.

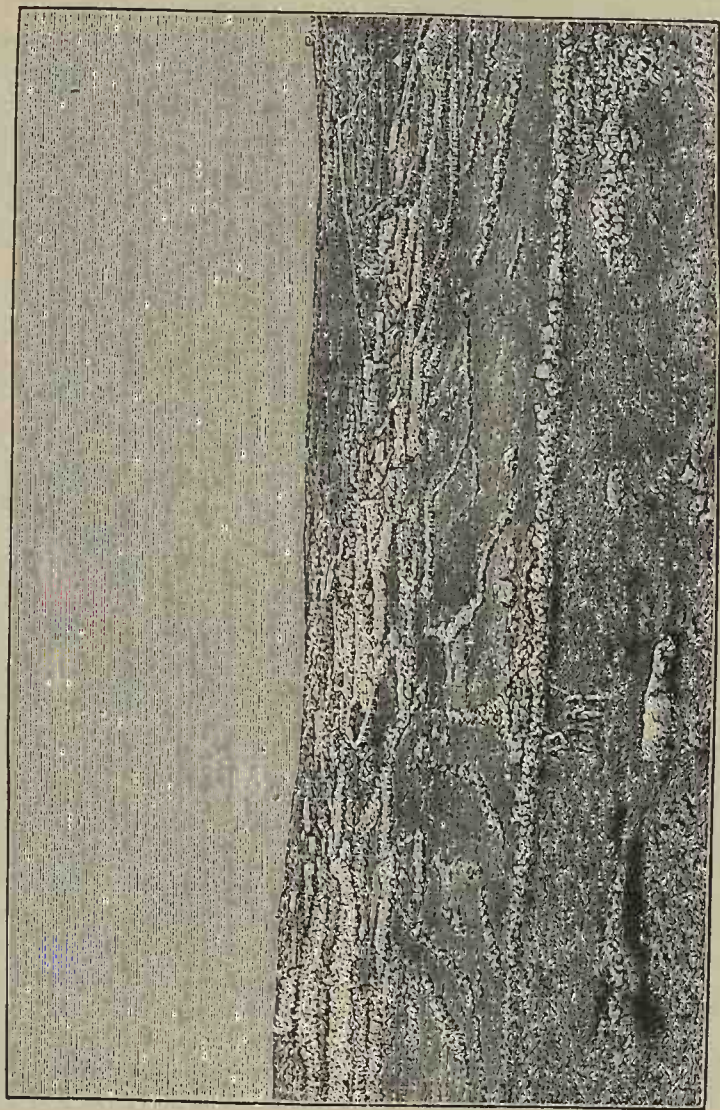


Fig. 23. — Béfin (ancienne Béthel). D'après une photographie.



Zabulon et Dina; de Rachel, deux fils : Joseph et Benjamin; de Bala, servante de Rachel, deux fils : Dan et Nephtali; de Zelpha, servante de Lia, deux fils : Gad et Aser<sup>1</sup>.

A la fin des quatorze années pendant lesquelles Jacob s'était engagé à servir son beau-père, le désir de rentrer au pays de Canaan devint de plus en plus vif dans son âme. Il lui tardait de revoir son père et sa mère, et de vivre dans la contrée à laquelle il savait que le Dieu d'Abraham avait rattaché les destinées présentes et futures de sa famille. Il avait en outre à pourvoir aux besoins et à l'avenir de ses enfants, qui grandissaient. Il communiqua donc à Laban son projet de départ. Mais le père de Lia et de Rachel sut retenir pendant

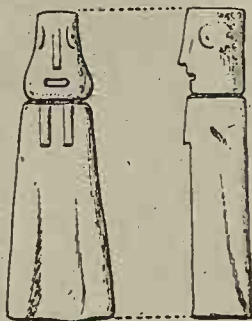


Fig. 24. — Un Théraph archaïque, trouvé à Tell es Safy (Palestine).

six autres années encore cet excellent travailleur, en lui offrant certains avantages, dont Jacob, aidé par la Providence, sut habilement profiter pour acquérir une véritable fortune, qui consistait surtout en troupeaux de bœufs et de brebis, de chameaux et d'ânes, et en nombreux serviteurs et servantes. C'était une richesse toute pastorale. Laban en devint jaloux, et les manifestations perpétuelles de son hostilité créèrent tant d'ennuis à Jacob, que celui-ci, d'accord avec Lia et Rachel, se décida à prendre la fuite en secret, pour retourner en Palestine. Laban n'apprit ce départ qu'au bout de trois jours. Il se mit aussitôt, avec ses proches, à la poursuite du fugitif, qu'il atteignit, le septième jour, sur le plateau ondulé qui allait, dans cette circonstance même, recevoir le nom de Galaad.

Jacob et les siens auraient certainement couru de graves périls, tant la colère de Laban était grande — accrue encore par la perte de ses *therâphim*, ou dieux lares, dont Rachel s'était emparée à l'insu de son mari — mais le Seigneur apparut en songe à cet homme

1. Il est possible que Dina n'ait pas été la seule fille de Jacob, car plus loin, XLVI, 7, la Genèse parle en termes généraux de « ses filles ».

injuste et turbulent, et lui interdit de faire du mal à son gendre. Tout se borna donc à des reproches mutuels, très justes de la part de Jacob. Finalement, ils conclurent ensemble, « au nom du Dieu d'Abraham, et du Dieu de Nachor, et du Dieu de leur père <sup>1</sup> », un traité en vertu duquel aucun d'eux ne devait franchir, dans un but hostile, le monceau de pierres qu'ils élevèrent en cet endroit, comme mémorial, et qu'ils nommèrent « Monceau du témoignage »; en hébreu, *Galaad*. Ils se séparèrent ensuite.

A peine Jacob avait-il échappé à ce danger, qu'il crut devoir se préparer à en affronter un autre, non moins grave, qui le menaçait, pensait-il, du côté de son frère Ésaü, dont il redoutait la vengeance. Il va donc prendre d'habiles mesures pour se le rendre favorable, ou tout au moins pour échapper le plus possible à sa colère. Mais Dieu saura protéger beaucoup mieux encore son élu, et lui montrer qu'il n'oubliait pas ses promesses d'autrefois. Du plateau de Galaad, Jacob descendit avec sa nombreuse caravane, à travers une contrée riche en pâturages, et arriva sur les bords du Jaboc, torrent qui se précipite dans le Jourdain, à peu près à mi-chemin entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Les esprits célestes l'avaient salué à Béthel, vingt ans auparavant, lorsqu'il partait pour la Mésopotamie; ils le saluèrent de même à son retour, en lui apparaissant sous la forme de deux phalanges prêtes à le défendre. C'est pourquoi il donna au lieu de cette apparition le nom hébreu de *Mahanaïm*, « les deux camps. » De là, il envoya un message à son frère; mais ses envoyés revinrent bientôt lui annoncer qu'Ésaü arrivait en personne à sa rencontre, accompagné d'une troupe de quatre cents hommes. Cette nouvelle fut pour Jacob une rude épreuve. Homme de ressource, il partagea aussitôt sa famille et ses troupeaux en deux groupes, dans l'espoir que, si l'un d'eux tombait entre les mains d'Ésaü, l'autre demeurerait indemne; puis il mit à part de riches présents en bétail, pour son frère. Surtout, il eut recours à une fervente prière, pour implorer le secours du ciel. Ce n'est pas sans un vif sentiment de reconnaissance qu'il y rappela au Seigneur qu'en quittant jadis la Palestine, « il avait franchi le Jourdain n'ayant qu'un bâton (pour toute possession) », tandis qu'il le traversait maintenant à la tête de deux caravanes qui lui appartenaient en propre.

Il se trouvait alors au gué du Jaboc, dans une région dont les voyageurs vantent la beauté pittoresque<sup>2</sup>. Après avoir consacré une partie de la nuit à ses préparatifs, il surveilla lui-même, de grand matin, le passage du torrent par sa famille, ses serviteurs et ses

1. Rappelons ici que Nachor était le frère d'Abraham, et qu'ils étaient l'un et l'autre fils de Tharé.

2. Voir Tristram, *The Land of Israel*, 2<sup>e</sup> éd., p. 470-563.

troupeaux. Ensuite, il demeura seul sur la rive droite. Alors se passa un phénomène extraordinaire. Un ange, revêtu de la forme humaine, lutta contre lui jusqu'à l'aurore; puis, voyant qu'il ne pouvait pas triompher de lui, il le toucha au creux de la hanche, qui fut disloquée, en sorte que Jacob fut incapable de résister davantage<sup>1</sup>. Le patriarche comprit alors quel était son mystérieux adversaire, et il le pria de le bénir. L'ange imposa en même temps à Jacob un nom nouveau, celui d'*Israël*, qui signifie : « fort contre Dieu »; et il lui promit qu'il serait toujours fort contre les hommes. Nom magnifique, dont les descendants de Jacob ont été de tout temps justement fiers, et qu'ils préfèrent aujourd'hui encore à tous les autres. De son côté, Jacob appela le théâtre de la lutte *Peni-'El*, c'est-à-dire « face de Dieu », parce qu'il y avait vu face à face le représentant du Seigneur.

Sa rencontre avec son frère eut lieu peu après cet événement, dans les conditions les plus favorables, grâce au côté chevaleresque que nous avons relevé dans le caractère d'Ésaü; grâce aussi à l'humilité et à la modestie de Jacob. Les voilà donc réconciliés à tout jamais; leurs relations demeureront fraternelles jusqu'à leur mort. Ésaü reprit le chemin de Séir, contrée sauvage aux énormes rochers de grès rouge, située au sud de la mer Morte, tandis que Jacob prenait la direction du sud-ouest et s'arrêtait, toujours sur la rive gauche du Jourdain, à Soucoth, où il paraît avoir fait un assez long séjour. Il traversa ensuite le fleuve et vint à Sichem, où Abraham s'était autrefois arrêté, après son entrée dans le pays de Canaan. Les Hévéens habitaient alors la contrée. Jacob acheta à Hémor, l'un de leurs chefs, une pièce de terre qu'il légua plus tard comme un héritage spécial à son fils Joseph<sup>2</sup>. Il s'empressa d'y ériger un autel à son Dieu; puis il y fit creuser le puits que l'on voit encore à Sichar et qui fut témoin du célèbre entretien de Jésus-Christ avec la Samaritaine<sup>3</sup>. Malheureusement, son séjour dans ces parages fut troublé par des faits douloureux, qui auraient pu avoir de terribles conséquences pour lui et pour sa famille. Dina, sa fille, ayant été outragée par un des habitants du pays, deux des fils du patriarche, Simon et Lévi, la vengèrent à la manière orientale, en exterminant une partie considérable de la population masculine. Jacob comprit alors qu'il serait dangereux pour lui et pour les siens de séjourner plus longtemps à Sichem. Dieu lui-même le pressa de partir et d'aller plus au sud, à Béthel, et d'y construire un autel, ainsi qu'il s'y était engagé lors de son départ pour la Mésopotamie.

1. Une note du narrateur nous apprend qu'en souvenir de ce fait, les Juifs en mangent pas, dans les animaux, la partie de la chair qui fut ainsi blessée.

2. Genèse, XLVIII, 22.

3. Évangile selon S. Jean, IV, 5-26.

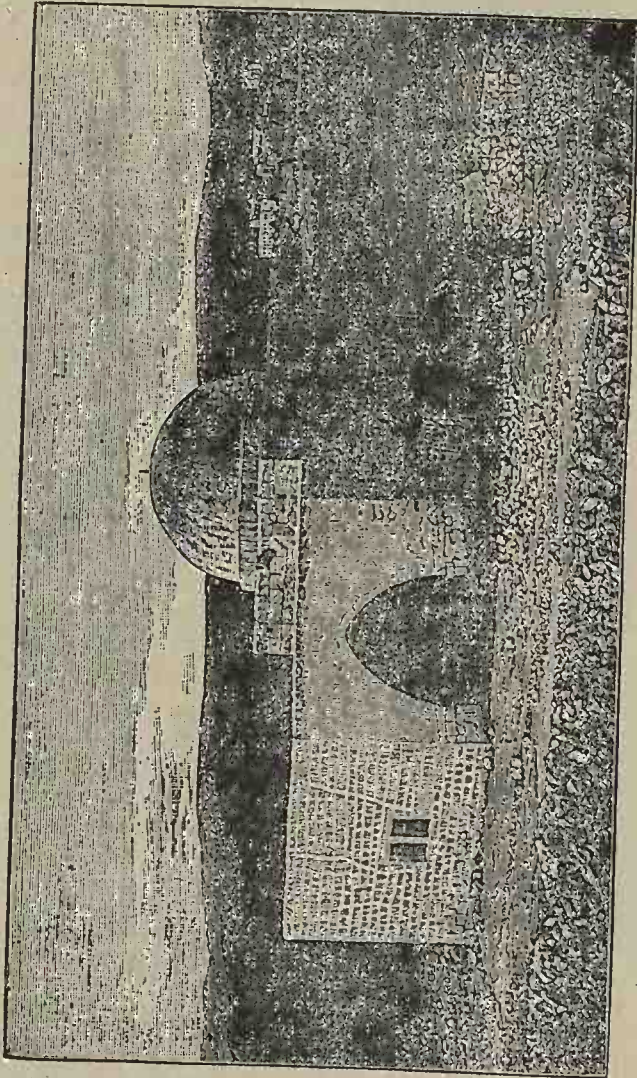


Fig. 25. — Tombeau de Rachel. (D'après une photographie.)

Un temps assez long s'était écoulé déjà depuis le retour de Jacob en Palestine, et certaines pratiques idolâtriques existaient encore au sein de sa famille. Rachel, nous l'avons vu, avait même emporté les idoles domestiques de son père. Les serviteurs et les servantes, qui provenaient pour la plupart de la Mésopotamie toute païenne, s'étaient sans doute moins gênés encore. Jacob avait manqué d'énergie pour mettre fin à ces abus; mais il comprit qu'avant de se diriger vers Béthel, ce lieu sanctifié plusieurs fois par des manifestations divines, il fallait absolument les supprimer; et il donna des ordres en ce sens. Tous les objets qui avaient quelque rapport avec l'idolâtrie lui furent donc apportés, et il les enfouit au pied d'un térébinthe, à Sichem. L'installation à Béthel fut attristée par la mort de Débora, nourrice de Rébecca, qui avait voulu suivre Jacob lorsqu'il quittait la Mésopotamie. Celui-ci exécuta son vœu et reçut de Dieu, en échange, le renouvellement des anciennes promesses.

De Béthel, il s'avança encore plus au sud, pour aller rejoindre à Hébron son vieux père, auquel il avait peut-être fait quelques visites pendant son séjour à Haran. Mais il dut s'arrêter dans le voisinage d'Éphrata, ville qui deviendra plus tard si célèbre sous le nom de Bethléem. Là Rachel mourut, en donnant le jour à son second fils, qui fut appelé Benjamin. Elle fut enterrée au lieu même de sa mort, où l'on voit encore son tombeau, également vénéré par les Juifs, les chrétiens et les musulmans. Enfin Jacob arriva au terme de son long voyage et s'installa auprès de son père, dont la mort est mentionnée ici d'une manière anticipée par l'écrivain sacré, car elle n'eut lieu que douze ans plus tard. Isaac était, lui aussi, « plein de jours », car il avait vécu cent quatre-vingts ans. Ses deux fils, Jacob et Ésaü, l'ensevelirent dans la grotte funéraire de Macpélah, auprès d'Abraham et de Sara <sup>1</sup>.

Ici, l'auteur de la Genèse s'arrête pour éliminer Ésaü de l'histoire de la révélation, non toutefois sans donner, selon sa coutume, quelques renseignements généalogiques, historiques et géographiques, sur sa race et sur celle qui avait occupé avant lui les monts de Séir <sup>2</sup>, cette région sauvage, aride, inculte dont il a été déjà question à plusieurs reprises.

Arrêtons-nous aussi, pour mettre en relief les mœurs pastorales d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de ses fils jusqu'à la mort de Joseph. Leur vie a la plus grande ressemblance, dans ses moindres détails, avec celle des cheiks arabes d'aujourd'hui, ou, si l'on préfère chercher une comparaison dans l'antiquité, avec celle du saint homme Job, et avec celle des grands cultivateurs égyptiens, telle que nous

1. Genèse, xxxv, 1-20.

2. Genèse, xxxvi, 1-43.

la révèlent les fresques des tombeaux de Beni-Hassân. La stabilité des coutumes orientales, surtout chez les tribus de pasteurs et de nomades, autorise ces rapprochements, qui sont très instructifs.

La vie se passe généralement en plein air, à la campagne. On évite le plus possible de séjourner dans les villes; on préfère camper dans leur voisinage. Pas de maisons, mais des tentes d'étoffe grossière, faciles à dresser et à démonter. Les troupeaux considérables qui formaient la plus grande partie de la richesse des patriarches, consistaient surtout en brebis et en chèvres, non toutefois d'une manière exclusive, car le gros bétail, les chameaux et les ânes en faisaient aussi partie. Ils étaient confiés à des serviteurs expérimentés, et fournissaient tout à la fois aux patriarches et à leur famille la nourriture et les vêtements. L'existence était très mouvementée, puisqu'il fallait, selon les saisons, aller par monts et par vaux à la recherche d'eau et de nouveaux herbages. Dans ces déplacements, la famille entière accompagnait le bétail, et elle emportait avec elle tout son mobilier, chargé sur les bêtes de somme. Quand on demeurait plus longtemps dans une localité et que le terrain s'y prêtait, on semait du blé ou d'autres grains, dont on récoltait ensuite le produit. Cette vie nomade, peu fatigante pour les hommes, l'était davantage pour les femmes, qui avaient à préparer les aliments, à laver, à réparer et à renouveler les vêtements.

Les patriarches jouissaient d'une autorité suprême, qu'ils exerçaient sans contestation. Ils désiraient des enfants nombreux pour eux-mêmes et pour leurs serviteurs; car c'était là aussi une richesse, en même temps qu'un appui pour l'avenir. Les relations avec les indigènes étaient habituellement pacifiques, bien qu'elles fussent parfois troublées par la jalousie de ceux-ci. La famille patriarcale leur était rigoureusement fermée, en ce sens que toute union matrimoniale avec eux demeurait interdite en fait, tant on tenait à la pureté du sang. La religion était simple, traditionnelle; une foi profonde, une union intime avec le Dieu de la promesse, le Dieu unique, en formaient le fond. On croyait à l'immortalité de l'âme. De toutes manières, Abraham, Isaac et Jacob, tout en menant extérieurement une vie semblable à celle des autres chefs nomades, les dépassaient étonnamment par la dignité et l'honnêteté de leur conduite, davantage encore par leurs pratiques religieuses <sup>1</sup>.

1. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 505-521.

## CHAPITRE III

### L'HISTOIRE DE JACOB<sup>1</sup>

Nous trouvons ici, dans le récit sacré dont nous suivons fidèlement les grandes divisions, la même anomalie qu'à propos d'Isaac. De même que les pages intitulées par la Genèse « Les générations — c'est-à-dire l'histoire — d'Isaac » racontent beaucoup plus l'histoire de Jacob que celle de son père, de même ici, dans « Les générations de Jacob », il est avant tout question de Joseph. La vie de Jacob forme cependant la trame de la narration. Narration d'ailleurs tout exquise, où l'on voit le plan providentiel relatif au développement du peuple israélite s'accroître merveilleusement.

#### I. — Joseph vendu par ses frères<sup>2</sup>.

Ce fils de Rachel, qui est l'une des plus pures et des plus belles figures de la Bible, n'avait que dix-sept ans<sup>3</sup>, lorsqu'il nous est présenté pour la première fois. Dieu avait réuni dans sa personne les meilleures qualités de ses ancêtres. Nous le verrons digne, prudent et décidé comme Abraham; doux et patient comme Isaac; habile, pratique et aimant comme Jacob. Aussi était-il devenu promptement le favori de son père, qui, pour lui marquer sa tendresse, lui avait donné une tunique d'apparat, recouvrant tout le corps, comme en portaient les personnages riches et distingués<sup>4</sup>.

Malheureusement cette préférence, trop ouvertement manifestée, excita la jalousie des autres fils du patriarche, jeunes gens aux mœurs

1. Genèse, xxxvii, 1-1, 25.

2. Genèse, xxxvii, 1-36.

3. D'après le texte hébreu; seize ans d'après la Vulgate.

4. La Vulgate parle d'une *tunica polymita*, c'est-à-dire, de différentes couleurs, comme on en voit sur les anciennes peintures égyptiennes; mais, d'après l'hébreu, il s'agit plutôt de ce que les Latins appelèrent plus tard *vestis talaris*, ou vêtement descendant jusqu'aux talons.

rudes et grossières. Sans le vouloir, Joseph alimenta lui-même chez eux ce mauvais sentiment, en racontant deux songes surnaturels qu'il avait eus, et qui semblaient lui prédire, pour plus tard, la suprématie sur tous les siens <sup>1</sup>. Irrités en outre de ce qu'il avait averti leur père de la conduite immorale de plusieurs d'entre eux, ils résolurent de se venger.

L'occasion qu'ils cherchaient ne tarda pas à se présenter. Ils étaient depuis quelque temps aux environs de Sichem avec les troupeaux de la famille, lorsque Jacob, désireux d'avoir de leurs nouvelles, envoya Joseph auprès d'eux. Celui-ci les rejoignit un peu plus

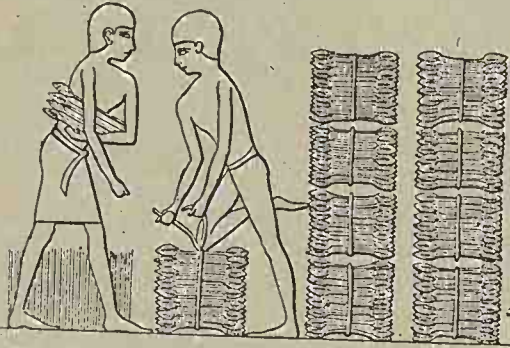


Fig. 26. — Lieux de gerbes en Égypte. (Peinture de tombeau.)

au nord, à Dothaïn, bourgade bâtie sur une des collines qui séparent ce district de la plaine de Jezraël. Elle est entourée de bons pâturages. C'est là que se passa la triste et cruelle tragédie, qui se résume en quelques traits : d'abord le projet de se débarrasser de Joseph, en le tuant sur-le-champ; puis le contre-projet de Ruben, auquel on se rangea aussitôt : ne pas souiller leurs mains du sang de leur frère, mais jeter Joseph dans une citerne sans eau, dont il ne pourrait sortir seul et où il mourrait promptement. Mais Ruben voulait gagner du temps, et espérait sauver Joseph, dès que ses autres frères se seraient éloignés. Ces citernes abandonnées ne sont pas rares en Palestine. Elles sont généralement profondes, et le sommet forme un entonnoir renversé, à l'orifice étroit. L'idée de Ruben avait été acceptée, et on venait de jeter Joseph dans la citerne, après l'avoir dépouillé de sa belle tunique, lorsque passa près de là une caravane de marchands ismaélites, qui se rendaient en Égypte avec une ample provision d'aro-

1. « Nous étions occupés à lier des gerbes; ma gerbe se leva et se tint debout; les vôtres l'entourèrent et se prosternèrent devant elle. » Tel fut le premier songe. Le second n'était pas moins significatif. « Le soleil, la lune et onze étoiles (c'est-à-dire, son père, sa mère et ses frères) se prosternaient devant moi. »



mates, employés en très grande quantité dans cette contrée pour embaumer les morts <sup>1</sup>.

Juda proposa alors à son tour un plan destiné aussi, dans sa pensée, à épargner la vie de son frère. Pourquoi ne pas vendre Joseph comme esclave à ces marchands ? N'était-il pas « leur frère et leur chair » ? Le premier mouvement de colère s'était un peu calmé, et tous comprenaient mieux l'horreur du crime qu'ils avaient d'abord décidé de commettre; aussi la proposition de Juda fut-elle acceptée. Joseph fut donc retiré de la citerne où on l'avait déjà descendu, et on le vendit pour la valeur de vingt sicles <sup>2</sup>, à ces marchands, qui faisaient aussi le commerce d'esclaves. Mais il fallait expliquer à Jacob sa disparition, et détourner en même temps tout soupçon compromettant. La tunique de Joseph fut donc trempée dans le sang d'un chevreau, et envoyée à son père, avec ce message cruel : « Voici une tunique que nous avons trouvée; vois si ce n'est pas celle de ton fils. » La désolation de Jacob fut extrême. Il reconnut immédiatement la tunique et s'écria :

« C'est la tunique de mon fils ! Une bête féroce l'a dévoré; Joseph a été mis en pièces. » Il déchira ses vêtements et mit un sac (un habit grossier) sur ses reins, et il porta longtemps le deuil de son fils. Tous ses fils et toutes ses filles vinrent, pour le consoler; mais il ne voulut recevoir aucune consolation. Il disait : « C'est en pleurant que je descendrai vers mon fils au séjour des morts. » Et il pleurait son fils.

Mais la Providence avait dirigé les événements pour le plus grand bien de tous. En effet, le jour même où le Seigneur avait contracté une alliance solennelle avec Abraham, il lui avait annoncé <sup>3</sup> que ses descendants iraient s'installer dans un pays étranger, où ils résideraient pendant plusieurs siècles, avant de venir prendre possession de la Terre promise. Or, le moment de cette installation approchait, et Dieu, admirable dans ses desseins, ne l'est pas moins quand il en prépare l'exécution. L'Égypte était le pays où le peuple israélite devait se former et se développer; Joseph y est précisément amené pour servir d'introducteur à sa famille dans les meilleures conditions.

1. Les marchands venaient probablement des monts de Galaad, où abondaient les plantes qui produisent ces parfums : entre autres, la gomme adragante, le baume de Galaad et le ladanum, que mentionne précisément le texte hébreu.

2. Le sicle (en hébreu *chékel*, « poids ») était l'unité de poids chez les Israélites, dès ces temps reculés. Plus tard, il équivalait à 14 grammes 200. Mais il servait aussi d'unité de monnaie, et valait 2 fr. 83 lorsqu'il était en argent. Toutefois ces chiffres ne conviennent strictement qu'à une époque beaucoup plus avancée de l'histoire des Hébreux.

3. Genèse, xv, 13, 14.

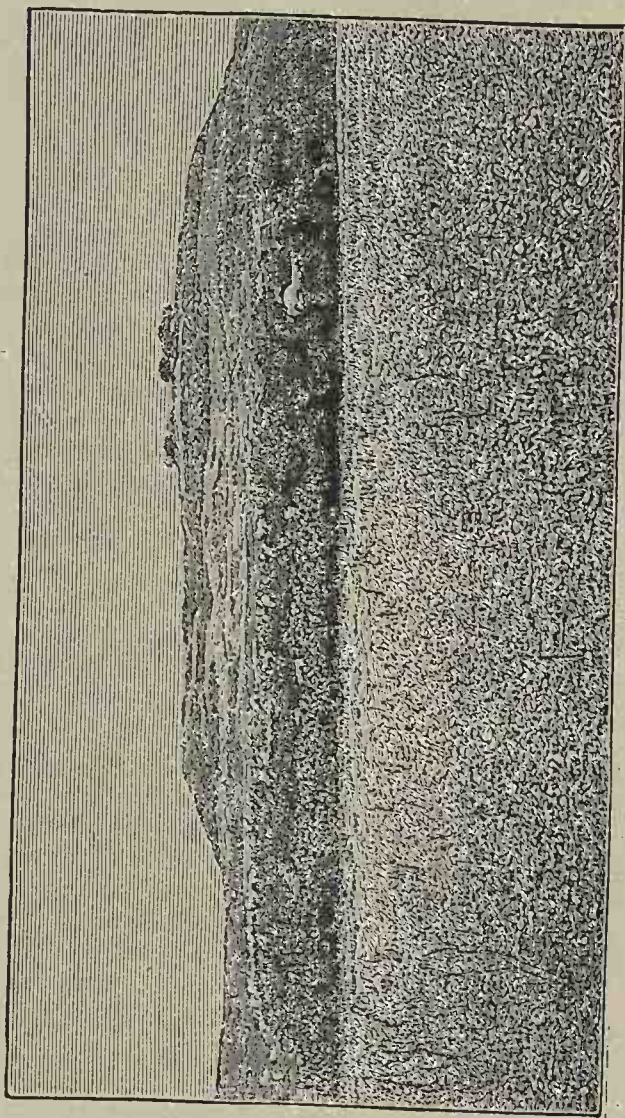


Fig. 27. — Tell Dothan, l'ancienne Dothan. (D'après une photographie.)

C'est une merveilleuse histoire que la sienne, et la Bible la raconte dans les termes les plus touchants. Elle est si connue, que nous nous bornerons à en donner un résumé. Du moins, il importe de dire qu'elle reçoit des monuments égyptiens une parfaite confirmation, pour les détails comme pour l'ensemble. Non qu'il y soit question directement de la personne de Joseph; mais, on l'a depuis longtemps remarqué, à côté de chacun des incidents de sa vie, on pourrait placer, en guise d'« illustration », quelque peinture des anciens tombeaux égyptiens, qui en serait le commentaire dramatique. Quelques-unes de ces fresques sont plus récentes que le fils de Jacob et de Rachel; mais d'autres sont plus anciennes, et d'autres datent certainement de son époque. Tout ce qui concerne le pharaon, les grands officiers de la cour, les armées, les artisans aux métiers les plus divers, l'agriculture et les récoltes, les travaux publics, les marchés, la vie de famille (femmes, enfants, serviteurs), les prêtres et le culte, y est représenté en couleurs demeurées fraîches et vivantes<sup>1</sup>. En outre, le pays est demeuré le même, avec le fleuve célèbre qui en fait la richesse, et aussi, en grande partie du moins, avec les mœurs de ses habitants. Il est vraiment peu d'histoires des temps anciens qui aient ainsi conservé leur cadre, à plus de quatre mille ans de distance.

## II. — Joseph vice-roi d'Égypte<sup>2</sup>.

A peine arrivés en Égypte, les marchands ismaélites vendirent Joseph à Putiphar<sup>3</sup>, qui était alors, d'après la traduction littérale du texte hébreu, « chef des bureaux. » Ce titre équivalait probablement à celui de chef de la garde royale; car c'est elle qui fournissait d'ordinaire, dans l'antiquité, les exécuteurs des hautes œuvres. La Vulgate paraît donc se rapprocher beaucoup du véritable sens, en traitant Putiphar de « chef de l'armée ». En tout cas, tout porte à croire que Putiphar remplissait un rôle important à la cour du pharaon. Joseph, doué de tant de qualités, ne tarda pas à gagner entièrement la confiance de son maître. Du reste et surtout, « le Seigneur était avec lui », et « faisait réussir entre ses mains tout ce qu'il entreprenait. » Aussi Putiphar l'établit-il intendant général de sa maison et de tous ses biens, qui prospérèrent alors plus que jamais. Néan-

1. M. Vigouroux, dans l'ouvrage *La Bible et les découvertes modernes*, relève un à un les nombreux traits de ces fresques qui peuvent se rattacher à l'histoire de Joseph, et qui démontrent la véracité du récit biblique. Voir le t. II, 6<sup>e</sup> éd., p. 1-203. Voir aussi A. Mallon, *Les Hébreux en Égypte*, in-4<sup>o</sup>, 1921, p. 64-87.

2. Genèse, xxxix, 1-xli, 57.

3. Nom fréquent alors chez les Égyptiens. Sa vraie forme était *Petiphra*, c'est-à-dire : consacré au (dieu) Soleil.

moins, d'autres épreuves étaient encore réservées à ce fidèle serviteur. La beauté physique dont il avait hérité de sa mère l'exposa, malgré lui, aux perfides avances de la femme même de Putiphar : ce qui n'a pas lieu d'étonner dans l'Égypte d'alors, où la plus profonde corruption morale régnait parmi les femmes, aussi bien que chez les hommes. Le chaste jeune homme n'eut pas de peine à résister victorieusement, ne voulant, comme il sut aussitôt le dire, offenser ni son maître ni son Dieu. La femme se vengea de ce refus, qu'elle regarda comme un affront, par une basse calomnie, qui conduisit Joseph dans la geôle où étaient renfermés les prisonniers d'État. Il avait alors vingt-sept ans.

Mais, grâce à la protection divine, il acquit bientôt, même dans ce triste séjour, une position honorable; car le gouverneur de la prison, frappé à son tour des qualités éminentes de ce jeune étranger, se déchargea en partie sur lui du soin des autres détenus. Toutefois, rien n'avait modifié cette situation pendant plusieurs années, qui durent paraître bien longues à Joseph, lorsque survint l'incident qui devait faire de lui plus tard le second personnage de l'Égypte. Deux officiers royaux, accusés d'avoir gravement offensé le monarque, furent jetés en prison, et confiés aussi à la garde de Joseph. C'étaient le grand panetier ou chef des boulangers, et le grand échanson : hauts dignitaires, qui font leur apparition sur les monuments égyptiens. Quelque temps après, chacun d'eux eut un songe, dont ils furent très troublés l'un et l'autre, parce qu'ils comprirent que ce songe avait une signification prophétique et qu'il concernait leur destinée immédiate. Comme ils s'attristaient de n'avoir personne qui leur en donnât l'explication, Joseph leur dit : « N'est-ce pas de Dieu que viennent les interprétations ? Racontez-moi votre songe. » Une voix intérieure lui disait que le Seigneur allait lui donner la clef des deux rêves mystérieux. Le grand échanson parla le premier. Il avait vu un cep de vigne, sur lequel poussaient trois sarments qui se munirent peu à peu de boutons, de fleurs, puis de raisins mûrs. Il avait lui-même dans sa main la coupe du pharaon; il prit les grappes de raisin, en exprima le suc dans la coupe et présenta au roi le breuvage ainsi obtenu. Divinement éclairé, Joseph donna cette interprétation du songe :

Les trois sarments désignent trois jours, après lesquels le pharaon se souviendra de tes services et te rétablira dans ta charge, et tu lui présenteras à boire comme auparavant... Seulement, souviens-toi de moi quand tu seras heureux... et parle en ma faveur au pharaon, et fais-moi sortir de cette prison...

Le songe du grand panetier se rapportait aussi aux fonctions qu'il avait remplies à la cour. Il s'était vu portant sur sa tête trois cor-

beilles. La plus élevée des trois contenait des gâteaux de toute espèce, comme savaient alors en préparer les boulangers et les pâtisseries égyptiens; et les oiseaux du ciel voletaient au-dessus d'elle et mangeaient les gâteaux. L'explication donnée par Joseph fut bien différente de la première :

Encore trois jours, et le pharaon enlèvera ta tête de dessus toi, et te fera attacher à un gibet, et les oiseaux dévoreront ta chair.

Tout se passa comme Joseph l'avait indiqué. Le grand panetier fut reconnu coupable et eut la tête tranchée; le grand échanton,



Fig. 23. — Échanton égyptien présentant à son maître une coupe pleine.  
(Peinture de tombeau.)

déclaré innocent, fut rétabli dans ses fonctions. Mais il oublia la prière que lui avait adressée Joseph, qui demeura dans sa triste prison.

Deux autres années s'étaient écoulées, lorsque de nouveaux songes prophétiques, dont le héros fut cette fois le pharaon en personne, attirèrent l'attention sur le prisonnier israélite. Notons en passant que les anciens Égyptiens, peuple superstitieux par excellence, ont toujours attaché aux songes une très grande importance, et traité avec un profond respect les hommes qui réussissaient à les expliquer. Leur roi d'alors eut donc un double songe en une même nuit. Debout sur les rives du Nil, il en vit d'abord sortir sept vaches belles et grasses, qui paissaient parmi les roseaux; sept vaches maigres sortirent ensuite du fleuve et dévorèrent les premières. Éveillé après ce songe, le pharaon se rendormit, et en eut un second : sept épis de

blé, pleins de beaux grains, sortaient d'une seule tige; sept autres épis, brûlés par le vent d'est et chétifs à l'extrême, dévorèrent à leur tour les sept premiers. Le coloris égyptien de ces deux songes est frappant. Le pharaon, le Nil, les vaches qui paissent parmi les roseaux succulents de ses rives, les épis dont la contrée envoyait au loin son trop-plein : tout cela est entièrement caractéristique du

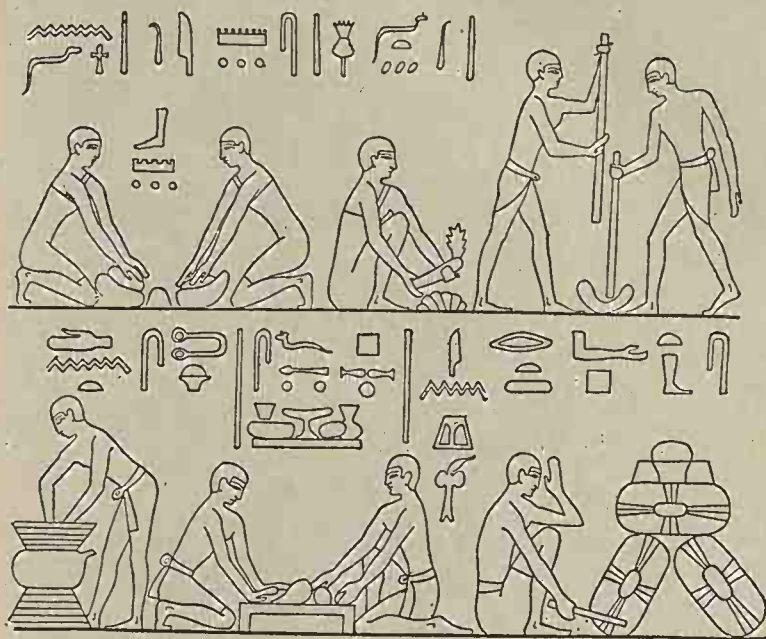


Fig. 29. — Boulangers et pâtisseries égyptiens au travail. (D'après une peinture de tombeau.)

pays, sans parler de plusieurs expressions d'origine égyptienne, employées ici par Moïse<sup>1</sup>. A son réveil, le pharaon se demanda avec anxiété ce que signifiaient ces deux scènes, semblables au fond, malgré leur différence extérieure, et qui s'étaient achevées l'une et l'autre par un désastre. De grand matin il fit appeler ceux des devins et des interprètes des songes qui se trouvaient toujours auprès de la résidence des pharaons d'Égypte, pour donner une réponse à leurs questions religieuses et autres. Ils appartenaient généralement à la caste sacerdotale.

Ils accoururent; mais aucun d'eux ne put donner l'interprétation si ardemment souhaitée. C'est alors seulement, au milieu de l'em-

1. Notamment *ꜥꜣ* pour désigner le Nil, le « fleuve » par excellence, et *akhou*, « roseau ».

barras universel, que le chef des échansons se souvint de Joseph, et fit connaître au pharaon l'heureux résultat de sa propre expérience. Sur l'ordre du prince, on fit sortir au plus vite le jeune Hébreu de sa prison, et, après qu'on l'eut rasé et qu'il eut changé de vêtements, on l'amena au palais. Modestement, il affirma que ce n'était point par lui-même, mais grâce à une illumination divine, qu'il pourrait satisfaire le désir du monarque. Il expliqua ensuite avec une parfaite

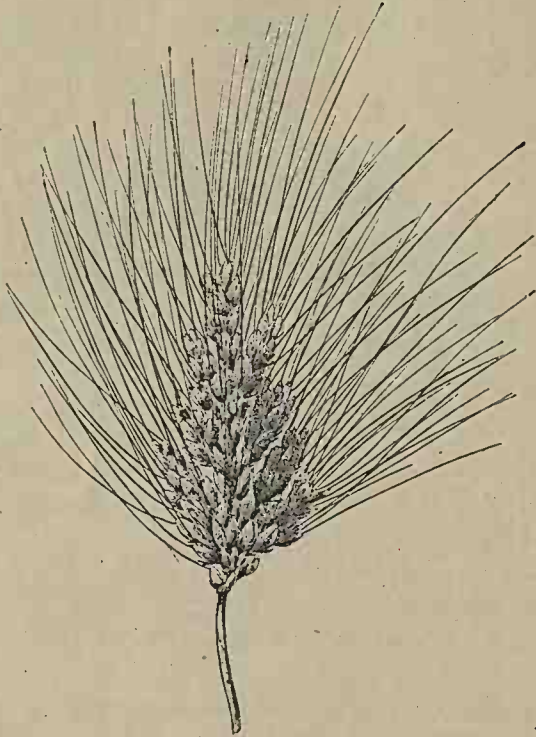


Fig. 30. — *Triticum compositum*, qui est cultivé en Égypte et qui représente probablement le blé à sept épis.

clarté les deux songes, qui n'en faisaient qu'un en réalité. On allait avoir en Égypte sept années d'une fertilité extraordinaire, suivies de sept années de grande disette. A son interprétation, Joseph ajouta un conseil plein de sagesse, qui lui venait évidemment aussi du ciel. Il s'agissait, pendant les années d'abondance, d'imposer aux Égyptiens une taxe, consistant dans la cinquième partie des récoltes, et d'amonceler dans les greniers publics, à travers tout le royaume, le produit de cette imposition, de manière à pourvoir prudemment ainsi au déficit des années suivantes.

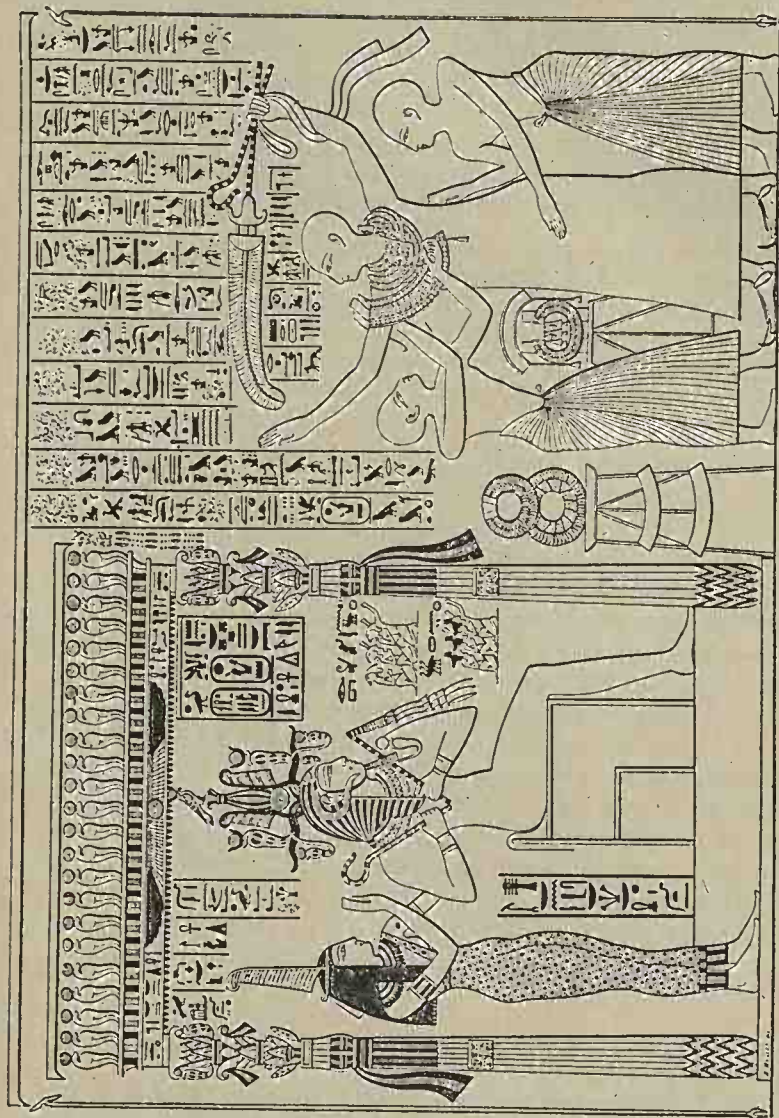


Fig. 31. — Investiture d'un haut fonctionnaire égyptien par la remise du collier.  
Le pharaon Sati I<sup>er</sup> préside la cérémonie. (Peinture de tombeau.)



Le pharaon, émerveillé, dit à ses officiers supérieurs, qui avaient assisté à cette scène : « Pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci, ayant en lui l'esprit de Dieu ? » Se tournant ensuite vers Joseph, il lui dit : « Puisque Dieu t'a fait connaître toutes ces choses, il n'y a personne qui soit aussi intelligent et aussi sage que toi. Je t'établis sur ma maison, et tout mon peuple obéira à tes ordres. Le trône seul m'élèvera au-dessus de toi. Je te donne le commandement de tout le pays d'Égypte. » Le pharaon faisait ainsi de Joseph son premier ministre, son grand vizir, comme on dirait aujourd'hui, et il voulut qu'on procédât sans retard à la cérémonie d'installation, conformément aux coutumes égyptiennes.

Le pharaon ôta son anneau de son doigt et le mit au doigt de Joseph : il le revêtit d'habits de fin lin et lui mit un collier d'or au cou. Il le fit monter sur le premier char après le sien, et l'on criait devant lui : « A genoux ! » C'est ainsi que le pharaon lui donna le commandement de tout le pays d'Égypte. Il dit encore à Joseph : « Je suis le pharaon; sans ton ordre, personne ne lèvera ni la main ni le pied dans tout le pays d'Égypte <sup>2</sup>. »

L'investiture d'un haut fonctionnaire, dans l'ancienne Égypte, par la tradition du collier et de l'anneau, est représentée plusieurs fois sur les monuments. On a retrouvé quelques-uns de ces colliers, composés de perles d'une grande valeur, d'or et de pierres précieuses, aux formes très variées. Les riches anneaux égyptiens abondent au musée du Caire et ailleurs. Une élévation aussi soudaine que celle de Joseph est en tout conforme aux mœurs de l'Orient. L'histoire de l'Égypte en fournit d'autres exemples remarquables <sup>3</sup>, et l'histoire d'Israël nous permettra de mentionner encore, mais à une date beaucoup plus tardive, celle du prophète Daniel <sup>4</sup>, à une occasion du même genre. Pour donner ensuite à son ministre ce qu'on pourrait appeler des lettres de naturalisation, le pharaon lui imposa le nom égyptien de *Psontomphanek* <sup>5</sup>, dont la meilleure traduction paraît être : « le fondateur de la vie »; selon d'autres : « Dieu dit: Il est vivant. » Il lui fit épouser ensuite *Asnath* <sup>6</sup>, fille du grand-prêtre de la ville de *On*, nommée plus tard Héliopolis et située au nord de Memphis, sur la rive orientale du Nil. Joseph n'était alors âgé que de trente

1. La signification du mot *abrek*, employé ici, n'est pas certaine.

2. Genèse, xli, 1-44.

3. Voir F. Vigouroux, *op. cit.*, t. II, p. 122-124; Vincent, *Canaan*, p. 449.

4. Daniel, II, 48.

5. Nous le citons d'après la traduction grecque des Septante, qui semble en reproduire la prononciation d'une manière plus exacte que le texte hébreu : *Tsafnath pa'néakh*.

6. C'est-à-dire, appartenant à la déesse *Neth*, la Minerve égyptienne.

ans; il y en avait treize qu'il avait été amené en Égypte comme esclave.

Le premier contact du futur peuple de Dieu avec l'Égypte, du vivant d'Abraham, n'avait été que transitoire. Le second contact, dont nous venons de raconter le début, durera quatre cent trente ans, avec des vicissitudes très variées. Pouvons-nous en fixer l'époque, et désigner par son nom le pharaon qui servit d'instrument à la Providence pour introduire Israël dans ses États<sup>1</sup>? Directement, cela n'est pas possible, pour le motif indiqué déjà plusieurs fois : l'incertitude de la chronologie biblique à cette époque lointaine, de sorte qu'on est dans l'embarras pour la faire cadrer exactement avec la chronologie égyptienne, laquelle est elle-même très souvent incertaine. Ici, cependant, nous pouvons procéder par induction, et arriver tout au moins à une assez grande probabilité. Nous le dirons plus loin, on a de fortes raisons de supposer que le pharaon persécuteur ne diffère pas de Ramsès II. Or ce prince, qui appartient à la XIX<sup>e</sup> dynastie, régna, croit-on, entre les années 1300 et 1234. En ajoutant à cette date les quatre cent trente ans dont nous venons de parler, on remonte, pour l'époque où Joseph fut établi vice-roi d'Égypte, aux environs de l'année 1700 avant J.-C.; or, il est moralement certain qu'alors le pays, ou tout au moins sa partie septentrionale, était au pouvoir des rois surnommés *Hyksos*.

Après une longue période de gloire, qui parvint à son plus haut degré sous la XII<sup>e</sup> dynastie, l'Égypte s'était singulièrement affaiblie et désorganisée, mal gouvernée qu'elle était par des rois sans vigueur. Les Hyksos<sup>2</sup>, qu'on a essayé en vain de rattacher à diverses nations spéciales de l'antiquité, étaient certainement des Sémites. Ils faisaient partie de ces flots asiatiques qui déferlèrent à plusieurs reprises du plateau de l'Élam et de la Susiane, ou des plaines chaldéennes occidentales. Mettant à profit cet état de faiblesse de l'Égypte, ils l'envahirent par le nord-est, sous la XIV<sup>e</sup> dynastie, et firent promptement la conquête de toute la région du Delta (la Basse-Égypte) en mettant tout à feu et à sang<sup>3</sup>. Après la victoire, ils proclamèrent

1. Voir F. Vigouroux, *op. cit.*, t. II, p. 91-101.

2. D'après son étymologie la plus vraisemblable, ce nom dérive des deux mots égyptiens *Hik-chasou* « roi des Chasou », défigurés par leur passage dans la langue grecque. Les Égyptiens désignaient par le nom de *Chasou*, dont la signification est « pillards, voleurs, » les nomades asiatiques qui envahissaient parfois leur territoire du côté de l'isthme de Suez. Ils l'appliquèrent comme une injure à ces conquérants, dont ils eurent tout d'abord tant à souffrir. C'est l'étymologie inexacte donnée autrefois par Manéthon et par Flavius Josèphe au mot *hyksos* « roi pasteur », qui a fait donner à ces princes le nom de Pasteurs.

3. Il ne faut pas confondre cette violente invasion avec l'infiltration presque perpétuelle des asiatiques en Égypte, et avec la pression constante qu'ils exerçaient vers la frontière orientale du Delta, pour jouir, avec leurs troupeaux, des

roi l'un des leurs, qui établit peu à peu un gouvernement régulier. Son autorité, comme celle de ses successeurs, s'exerça surtout dans le Delta, car l'Égypte moyenne et surtout la Haute-Égypte surent leur opposer pendant longtemps une grande résistance. Leurs mœurs, d'abord barbares, s'assouplirent bientôt, car ils se laissèrent gagner par la civilisation égyptienne. Ils fondèrent, dès le début, dans la partie orientale du Delta, la ville d'*Haouârit* (Avaris), qui fut leur cité favorite. Tout en conservant leur dieu national, Seth, sorte de Baal auquel ils élevèrent un temple splendide, ils adoptèrent en partie la religion de leurs sujets. Ils occupent quatre dynasties différentes — de la XIV<sup>e</sup> à la XVII<sup>e</sup> — dans l'histoire égyptienne; mais les égyptologues sont très en désaccord au sujet de la durée de leur domination<sup>1</sup>. Elle aurait été de cinq siècles, d'après le vieil historien Manéthon. En toute hypothèse, on admet communément aujourd'hui que les rois Pasteurs, comme on les nomme encore, régnaient sur une partie plus ou moins considérable de l'Égypte, et très spécialement sur le territoire compris entre les grandes pyramides et la Méditerranée, lorsque Joseph fut promu à la dignité de premier ministre.

D'après une tradition très ancienne, le roi Hyksos dont Joseph interpréta les songes, et qui lui témoigna si magnifiquement sa reconnaissance, serait le second des princes qui ont porté le nom d'Apapi, et le plus célèbre des deux. C'est lui qui embellit la ville de Tanis, où l'on découvrait naguère les statues de plusieurs Hyksos. Mais il n'y a là qu'une probabilité. De race sémitique<sup>2</sup>, on comprend qu'il ait été encore plus porté à favoriser un Sémite.

Les prédictions que Joseph, divinement éclairé, avait lues dans les songes du pharaon, se réalisèrent à la lettre. Il y eut d'abord sept années d'une abondance extraordinaire. La récolte de blé fut telle, qu'« elle égalait le sable de la mer et ne pouvait pas être mesurée », dit le texte biblique. Joseph en fit alors accumuler d'énormes provisions dans les greniers de l'État. C'est que, pendant toute cette période, les inondations célèbres du Nil eurent lieu très régulièrement. Elles sont dues à ce que, chaque année, la région des tropiques, où se trouvent les sources du grand fleuve et de ses princi-

biens de la vallée du Nil. Parfois on essayait de les arrêter ou de les expulser; mais ils revenaient toujours.

1. De 2098 à 1587 av. J.-C., d'après les uns; d'un siècle seulement (1680-1580 avant J.-C.), d'après Ed. Meyer. On voit, par cette divergence qui règne entre les égyptologues, les difficultés que présentent les questions de chronologie à cette époque et dans cette contrée, malgré ses monuments historiques si nombreux. Voir Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3<sup>e</sup> éd., p. 180.

2. Le type de leurs statues a confirmé tout ce qu'on savait par ailleurs de cette origine sémitique.



Fig. 32. — Inondation du Nil. (D'a près une photographie.)

paux affluents, est arrosée par des pluies diluviennes, qui entraînent avec elles du limon aux propriétés fécondantes. Aux mois d'été le Nil, grossi par ces flots torrentiels, déborde, et, grâce à un système de canaux bien organisé, envahit ses deux rives. Plus tard, en se retirant, il dépose lentement sur elles la couche de limon noir, qui, aussitôt ensemencée, fournit au printemps suivant, de très riches récoltes. On comprend que les Égyptiens aient toujours eu pour leur fleuve bienfaisant une sorte de culte, qui allait même autrefois jusqu'à l'adoration. On le chantait comme « le créateur du blé, le pro-

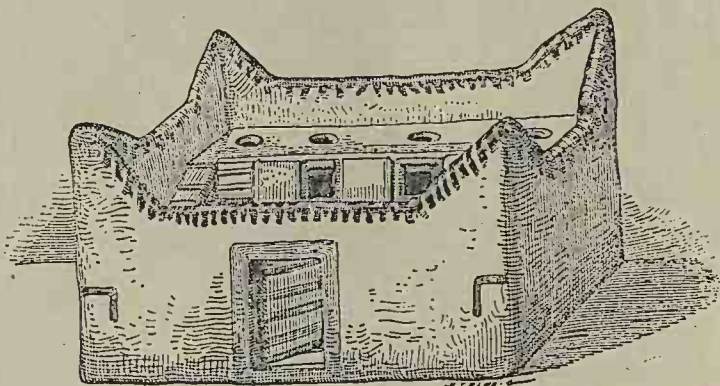


Fig. 33. — Grenier à blé dans l'ancienne Égypte.  
(D'après un modèle conservé au Musée du Louvre.)

ducteur de l'orge. » Ne crée-t-il pas « tout ce qu'il y a de bon » ? n'est-il pas « le Seigneur de toutes les nourritures agréables <sup>1</sup> ? »

Toutefois, quand la pluie tombe moins abondamment sur les hauts plateaux du centre de l'Afrique, le lit du Nil ne se remplit pas assez pour inonder suffisamment ses rives, et alors, malgré les travaux intelligents qui ont été exécutés de très bonne heure pour régulariser la distribution des eaux fluviales, les récoltes sont compromises. Parfois même, aux temps anciens, elles manquaient tout à fait, et alors c'était la disette, c'était la famine, ainsi qu'il arriva pendant sept années consécutives à l'époque de Joseph, après les années d'abondance. Heureusement, on avait pris d'excellentes mesures pour en souffrir le moins possible, car le vice-roi avait fait emmagasiner d'énormes provisions de céréales et d'autres sortes de grains, dans les greniers publics de chaque ville et de chaque village <sup>2</sup>. Les provi-

1. Hymne au Nil, cité par Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. 1, p. 40.

2. On a trouvé dans les tombes de petits modèles de ces greniers. Les fresques mortuaires les représentent souvent aussi.

sions faites par chaque famille maintinrent pendant quelque temps une certaine aisance. Quand elles furent épuisées et que la faim commença à se faire sentir, le peuple s'adressa au pharaon, qui répondit avec sympathie : « Allez à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira. » Le vice-roi fit alors ouvrir les greniers publics, et ses intendants fournirent partout du blé, qui fut distribué d'abord en échange de monnaie courante; puis, quand l'argent manqua, en échange du bétail; enfin, à la demande des Égyptiens eux-mêmes, en échange des terres<sup>1</sup>. En tout cela, Joseph manifesta un admirable mélange d'énergie et de sagesse. Tout en favorisant l'autorité royale et en la consolidant, il sut plaire constamment au peuple, qui prit spontanément l'initiative des mesures qui lui étaient le plus défavorables en apparence. Le sacrifice momentané de leurs biens permit aux Égyptiens de conserver la vie. Ensuite, comme l'État, devenu l'unique propriétaire du sol, aurait été dans le plus grand embarras pour le cultiver, le vice-roi fit la proposition suivante à ceux qui s'en étaient dépossédés : « Je vais vous donner de quoi semer, et vous ensemencerez vos champs, afin que vous puissiez récolter des grains. Vous en donnerez la cinquième partie au roi; je vous abandonnerai les quatre autres, pour ensemençer les terres, et pour nourrir vos familles et vos enfants. » On accepta avec joie et reconnaissance. L'Égypte est une contrée assez fertile pour que le 20 0/0 d'impôts en nature ne soit pas une charge trop lourde. Comme leurs ancêtres, les *fellahs* actuels s'écrieraient : « Nous servirons avec joie », s'ils n'avaient à donner que le cinquième de leurs récoltes.

### III. — Les frères et la famille de Joseph en Égypte<sup>1</sup>.

Nous avons à raconter maintenant des faits qui ne sont pas seulement du plus haut intérêt par eux-mêmes, mais qui seront décisifs pour la suite de l'histoire d'Israël. De nouveau, tout semblera se passer d'une manière simplement naturelle, tandis qu'en réalité c'est Dieu qui, d'une main toute paternelle, dirigera les moindres incidents.

La famine qui avait éclaté en Égypte désolait beaucoup plus encore les pays d'alentour, car il leur avait été impossible de faire d'avance de riches provisions. Tel était en particulier l'état de la Palestine

1. La Genèse fait une exception en faveur des terres qui étaient la propriété des prêtres, et dont ils demeurèrent les maîtres comme auparavant. « Cette exception est confirmée par les anciens documents. Dès la IV<sup>e</sup> dynastie, le bien des temples est exempté des corvées et redevances. » Ed. Meyer, *Hist. de l'antiquité*, t. II, p. 220.

2. Genèse, XLII, 1-XLV, 26.

méridionale, où Jacob résidait avec sa famille. Le patriarche, qui avait appris qu'on vendait du blé en Égypte, pressa donc ses fils d'aller en acheter au plus tôt. Ils partirent alors, à l'exception de Benjamin, Jacob ne voulant pas exposer au péril la vie de ce second fils de Rachel, sur lequel il avait reporté une partie de l'affection qu'il avait eue pour Joseph. Les caravanes d'acheteurs affluaient de tous côtés, et le vice-roi, sans diriger la vente en personne, se faisait sans doute présenter les étrangers par groupes. C'est ainsi que ses frères parurent devant lui, et qu'il les reconnut aussitôt, sans qu'il leur fût possible à eux-mêmes de reconnaître en lui, sous le costume égyptien et dans une si haute dignité, celui qu'ils avaient vendu aux Ismaélites vingt ans auparavant.

Tout d'abord, « il leur parla durement », dit le narrateur. En effet, ne fallait-il pas qu'il les mît à l'épreuve, et qu'il s'assurât de leurs dispositions envers leur père et Benjamin, avant de leur accorder ses faveurs? Il alla même jusqu'à les accuser d'espionnage; cela avec d'autant plus de vraisemblance, que les pharaons en général, et les rois Hyksos plus spécialement, avaient fortifié l'entrée de l'Égypte dans la direction de la Palestine, afin de résister plus facilement aux invasions asiatiques, dont ils étaient sans cesse menacés. Malgré leurs protestations d'innocence, Joseph fit jeter ses frères en prison; puis, quand il les en eut tirés trois jours après, il leur permit de regagner leur pays, avec un chargement de blé. Mais il garda l'un d'eux, Simon, comme otage, jusqu'à ce qu'ils revinssent en Égypte, accompagnés cette fois de Benjamin. Leur surprise fut grande lorsque, à la première étape, ils trouvèrent dans leurs sacs l'argent avec lequel ils avaient payé le blé qu'ils emportaient. Ce mystérieux incident, qu'ils ne pouvaient s'expliquer, leur inspira des craintes sérieuses pour l'avenir.

Quand la provision de blé fut épuisée, ils furent cependant les premiers à rappeler à leur père qu'un nouveau voyage en Égypte était nécessaire, et quelle en était la condition. Mais Jacob refusa d'abord obstinément de leur confier son plus jeune fils. La famine se prolongeant, et menaçant, objectèrent-ils avec raison, de faire mourir toute la famille, il finit par donner son consentement, surtout après que Juda lui eut promis de veiller avec le plus grand soin sur Benjamin. Les dix frères descendirent donc en Égypte, emportant, avec de modestes présents que Jacob, toujours prudent, envoyait au vice-roi pour gagner sa faveur<sup>1</sup>, l'argent de leur précédent achat de blé. Plusieurs scènes émouvantes se produisirent encore, soit pendant le repas que Joseph donna à ses frères; soit lorsque, après

1. « Un peu de baume et un peu de miel, des aromates, de la myrrhe, des pistaches et des amandes. » Genèse, XLII, 11.

leur départ, il les fit arrêter et les accusa d'avoir volé sa coupe; soit quand il leur annonça qu'il retiendrait comme prisonnier Benjamin, dans le sac duquel elle fut découverte; soit surtout quand, après une touchante intervention de Juda pour défendre son jeune frère, il se fit reconnaître d'eux, en s'écriant : « Je suis Joseph; mon père vit-il encore ? » Toute sa tendresse filiale éclatait dans ces derniers mots. Il rassura ensuite ses frères, en palliant délicatement leur crime, dans lequel il leur fit voir l'accomplissement des desseins providentiels.

Le pharaon, apprenant que Joseph venait de retrouver ses frères, se montra plein de bonté pour eux, et leur fit exprimer son vif désir de les voir revenir promptement en Égypte, avec leur père, leurs femmes et leurs enfants, pour s'installer définitivement dans ce pays, où ils ne manqueraient de rien. Il voulut même qu'on mît à



Fig. 34. — Char de voyage. (Bas-relief assyrien.)

leur disposition des chars, pour ramener leur famille et leur mobilier.

Lorsqu'ils arrivèrent à Hébron, porteurs de si grandes nouvelles, l'émotion de Jacob fut à son comble. Il ne voulait d'abord pas croire à son bonheur; mais, quand il eut sous les yeux les riches présents que lui envoyait Joseph, et les chars du roi qui devaient le conduire en Égypte avec les siens, il reprit ses esprits, et dit : « Je ne désire plus rien, puisque mon fils Joseph vit encore; j'irai, et je le verrai avant de mourir. » Il se mit bientôt en route, avec tout ce qu'il possédait. Quand il fut arrivé à Bersabée, au sud d'Hébron, à la pointe méridionale de la Palestine, le Dieu de ses pères, auquel il venait d'offrir un sacrifice, lui déclara, dans une vision, que sa démarche actuelle était conforme à sa volonté, que sa famille deviendrait, en Égypte, un grand peuple qui serait ramené au pays de la promesse, en temps voulu.

A ce tournant si important de l'histoire du peuple de Dieu, la Bible donne la liste complète des enfants et des petits-enfants de Jacob. Elle les divise en quatre groupes : 1<sup>o</sup> les enfants de Lia : six fils, une fille, vingt-trois petits-fils, deux arrière-petits fils, trente-deux



en tout; 2<sup>o</sup> les enfants de Zelpha, servante de Lia : deux fils, onze petits-fils, une petite-fille, deux arrière-petits-fils, seize en tout; 3<sup>o</sup> les enfants de Rachel : deux fils et douze petits-fils, quatorze en tout; 4<sup>o</sup> les enfants de Bala, seulement deux fils et cinq petits-fils. Total général, en comptant Jacob lui-même et ses femmes : 73 personnes. Mais il faut en défalquer Joseph et ses deux fils, qui étaient déjà en Égypte.

Le vice-roi vint à la rencontre de son père et de sa famille, lorsqu'il fut averti qu'ils approchaient de la frontière égyptienne. Une nouvelle scène émouvante eut lieu, quand Jacob et son fils privilégié se revirent, après une si douloureuse et si longue séparation. Joseph obtint aisément du pharaon l'autorisation, pour sa famille, de s'installer au pays de Gessen, à l'extrême limite de l'Égypte au nord-est.

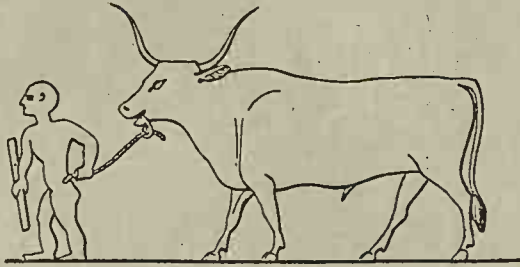


Fig. 35. — Pasteur nain. (Tombeau de Ghizeh.)

entre la branche la plus orientale du Nil, dite pélusiaque, et le désert. Ce district, qui confine par conséquent d'un côté au désert, de l'autre à la vallée du Nil, convenait admirablement à la vie pastorale des nouveaux arrivants. Il leur permettait en même temps de vivre à part, sans relations intimes avec la population païenne du royaume. L'autorisation fut accordée d'autant plus volontiers, que les Égyptiens<sup>1</sup> regardaient les pasteurs comme la dernière classe de la société. De plus, il était naturel qu'un roi d'origine sémitique se montrât particulièrement hospitalier envers des immigrants de même race que lui.

Nous pouvons regarder la terre de Gessen comme le second berceau d'Israël. Il y entra simple famille patriarcale, ruinée par une longue disette; il en sortit peuple riche et puissant, doué d'une vie nationale, assez solidement organisé pour se défendre contre de nombreux ennemis et se tailler un beau royaume au milieu des vieilles populations de l'Orient<sup>2</sup>.

1. Ce trait est aussi confirmé par leurs monuments, sur lesquels les pasteurs sont souvent représentés comme des êtres difformes, à l'état de vraies caricatures.

2. Mallon, *op. cit.*, p. 90.

Lorsque Joseph présenta son père au pharaon, celui-ci le reçut avec toute la courtoisie d'un monarque oriental. Le patriarche était alors âgé de cent trente ans. Il en vécut encore dix-sept, et il eut la joie de voir sa famille se multiplier extraordinairement. Quand il sentit que sa fin approchait, il fit venir Joseph pour lui faire ses adieux, et aussi, en vertu d'un bel acte de foi, pour obtenir de lui la promesse qu'il le ferait ensevelir à Hébron, dans la grotte de Macpélah, auprès de ses pères, et non pas en Égypte, car cette contrée ne devait être qu'un lieu de passage pour les Israélites. En même temps, il adopta solennellement les deux fils de Joseph, Éphraïm et Manassé, comme s'ils eussent été ses propres enfants. C'est à cause de cette adoption qu'ils devinrent ensuite les chefs de deux tribus distinctes.



Fig. 36. — Grands personnages égyptiens munis du bâton de commandement.

au lieu de n'en former ensemble qu'une seule, celle de leur père. A la même occasion, Jacob légua à Joseph, comme héritage spécial, le champ qu'il avait acheté autrefois près de Sichem.

#### IV. — La bénédiction prophétique de Jacob; sa mort et celle de Joseph<sup>1</sup>.

Peu de temps après, Jacob réunit ses douze fils autour de son lit de mort. Visiblement inspiré de Dieu, il leur prédit, dans un langage admirable, l'avenir de leurs descendants. Il le fit, au fur et à mesure que sa vision prophétique se déroulait devant ses yeux, en douze tableaux qui résument l'histoire de chaque tribu. Parmi ces oracles,

1. Genèse, XLIX, 1-1, 25.

les deux plus remarquables concernent Juda et Joseph. Nous les citerons l'un et l'autre.

Toi, Juda, tes frères te loueront.  
Ta main sera sur le cou de tes ennemis;  
les fils de ton père se prosterneront devant toi.  
Juda est un jeune lion;  
tu es remonté du carnage, mon fils !  
Il ploie les genoux, il se couche comme un lion,  
comme une lionne; qui le fera lever ?  
Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda,  
ni le bâton de commandement d'entre ses pieds,  
jusqu'à ce que vienne le Pacifique<sup>1</sup>;  
c'est à lui qu'obéiront les peuples.  
Il attache à la vigne son âne,  
et au cep le fils de son ânesse.  
Il lave son vêtement dans le vin,  
et son manteau dans le sang du raisin.  
Il a les yeux rouges de vin,  
et les dents blanches de lait.

La prédiction, après s'être ouverte par la promesse de victoires nombreuses et décisives, remportées par Juda, devient bientôt cent fois plus glorieuse encore, puisqu'elle annonce, selon l'interprétation des Juifs aussi bien que des chrétiens, que cette tribu, privilégiée entre toutes les autres, donnera naissance à une race royale, de laquelle naîtra un jour le Messie-roi. Le cercle messianique va ainsi se rétrécissant de plus en plus. Le Sauveur appartiendra à la famille humaine en général (Genèse, III, 16), à la race de Sem (IX, 26), à la postérité d'Abraham (XXII, 18), d'Isaac (XXIV, 4) et de Jacob (XXVIII, 14); il fera partie de la tribu de Juda. Jamais encore son caractère personnel n'avait été mis si nettement en relief. Ce germe béni, promis à Ève, après avoir été aussi le germe et le rejeton d'Abraham, d'Isaac et de Jacob<sup>2</sup>, deviendra celui de Juda, puis de David. La suite de la prophétie concerne, comme le début, la prospérité universelle des fils de Juda.

Plus loin, s'adressant à Joseph, Jacob lui dit :

Joseph est le rejeton d'un arbre fertile,  
le rejeton d'un arbre fertile auprès d'une source;  
ses branches s'élèvent au-dessus de la muraille.

1. Le mot correspondant du texte hébreu a été diversement traduit. Mais il n'est pas douteux qu'il désigne le Messie, que le prophète Isaïe représentera plus tard comme le Prince de la paix. Dans ce mot, on peut voir aussi, d'après une autre traduction, le « Propriétaire » du sceptre royal, le Roi des rois à tout jamais.

2. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, édit. de Versailles, 1818, p. 184.

Des archers le provoquent,  
ils lui lancent des flèches et l'attaquent.  
Mais son arc demeure ferme,  
et ses bras demeurent flexibles,  
grâce à la main du Dieu) puissant de Jacob,  
grâce à Celui qui est le pasteur et le Rocher d'Israël  
Que du Dieu de ton père — il te bénira ! —  
que du Tout-Puissant — il te bénira ! —  
te viennent les bénédictions du ciel en haut,  
les bénédictions de l'abîme en bas,  
les bénédictions du sein maternel !  
Les bénédictions de ton père s'élèvent  
au-dessus des bénédictions de mes pères,  
jusqu'à la cime des montagnes éternelles.  
Qu'elles soient sur la tête de Joseph,  
sur le sommet de la tête du prince de ses frères !

En comparant les deux oracles, on constate facilement leur différence, tout en admirant la beauté de chacun d'eux. A Joseph, Jacob



Fig. 37. — Emmaillotement de la momie. (Peinture de tombeau.)

promet avant tout des bénédictions temporelles; ce qui domine dans la prophétie relative à Juda et qui la place au-dessus de toutes les autres, c'est la vision anticipée du Messie-roi.

Après avoir ainsi prophétisé le glorieux avenir de ses fils et communiqué à Joseph ses dernières volontés, le saint patriarche « joignit ses pieds sur son lit, et mourut, et fut réuni à ses pères. » Sa mort ne pouvait pas être plus douce. Joseph lui fit faire de somptueuses funérailles. On embauma son corps à la manière compliquée de l'Égypte<sup>1</sup>, et on lui rendit, sauf les pratiques superstitieuses et idolâtriques, tous les honneurs réservés aux grands personnages du pays. Après les soixante-

1. Voir F. Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, 9<sup>e</sup> éd., t. III, p. 236-280; F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 191-195; A. Malon, *Les Hébreux en Égypte*, p. 87-90.

dix jours du deuil accoutumé, Joseph, muni de l'autorisation royale, et accompagné de ses frères et d'un nombre considérable d'Égyptiens, conduisit les restes mortels de son père en Palestine. Lorsque le cortège funèbre fut arrivé à Akad, sur la rive orientale du Jourdain, non loin de Jéricho, on célébra encore, pendant sept jours, des rites spéciaux, à l'issue desquels les Égyptiens s'en retournèrent sans franchir la frontière de Canaan. La distance qui sépare Akad d'Hébron est relativement courte. Le corps de Jacob fut respectueusement déposé dans la grotte de Macpélah, à côté de ceux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca.

De retour en Égypte, les frères de Joseph craignirent qu'il ne songeât à se venger de leur crime, maintenant que leur père n'était plus là pour les protéger. Ils connaissaient bien mal son grand cœur. Averti de leur trouble, il les rassura tendrement, en leur répétant que Dieu avait permis tout ce qui était arrivé et que le bien était sorti du mal. Il vécut encore cinquante-quatre ans, béni de Dieu et des hommes. Comme son père, il acheva sa vie par un bel acte de foi, en demandant que, lorsque le temps viendrait pour le peuple israélite d'aller occuper le pays de la divine promesse, ses ossements y fussent transportés. On embauma aussi son corps, qui fut placé en lieu sûr jusqu'au jour voulu par Dieu. Nous verrons les Hébreux réaliser fidèlement son pieux désir, quatre cents ans plus tard, quand ils quittèrent l'Égypte pour aller à la conquête de Canaan.

---

## LIVRE DEUXIEME

### De la naissance de Moïse à la fin du séjour des Hébreux auprès du Sinaï.

Cette période a une importance très spéciale pour l'histoire des Hébreux. Elle débute par de cruelles souffrances, qu'ils eurent à endurer de la part des Égyptiens. Puis, tout à coup, Dieu prend visiblement leur protection, brise l'orgueil et la puissance des persécuteurs, et Israël s'éloigne victorieusement de l'Égypte, comme une nation jeune et vigoureuse, pour s'avancer en triomphe vers le Sinaï et y conclure une alliance solennelle avec son divin Roi.

Pour raconter ces événements, très variés, nous aurons comme documents principaux les livres de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome. Les monuments égyptiens — peintures de tombeaux, sculptures diverses, papyrus — projeteront parfois une vive lumière sur les scènes bibliques, pour les compléter et en démontrer la véracité<sup>1</sup>.

---

## CHAPITRE PREMIER

### LES HÉBREUX PERSÉCUTÉS PAR LES ÉGYPTIENS<sup>2</sup>

#### I. — La famille de Jacob devient, en Égypte, un peuple nombreux et puissant.

De la mort et des funérailles de Joseph, qui servent de conclusion au livre de la Genèse, la Bible nous transporte tout à coup à la cruelle persécution dont les Israélites devinrent l'objet en Égypte, sous l'impulsion d'un pharaon « qui n'avait pas connu Joseph ».

En réalité, par l'effet de la bénédiction divine, les fils de Jacob s'étaient étonnamment multipliés dans la terre de Gessen, de manière

1. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 216-439; A. Mallon, S. J., *Les Hébreux en Égypte*, p. 90-203.

2. Exode, I, 1-22.

à former un peuple puissant, redoutable aux Égyptiens eux-mêmes. Quelques détails sur la situation politique de l'Égypte à cette époque, autant du moins que les difficultés chronologiques plusieurs fois mentionnées nous permettent de la rapprocher de celle des Hébreux, nous aideront à mieux comprendre l'origine des douloureux incidents racontés dans la première partie du livre de l'Exode. Ces périodes de silence ne sont pas rares dans les saints Livres, qui omettent volontairement les détails auxquels ne se rattache pas un intérêt spécial pour le peuple de Dieu.

Le narrateur, après avoir énuméré de nouveau les noms des douze fils de Jacob, et rappelé que la famille du patriarche comptait seulement soixante-dix membres quand elle vint s'installer en Égypte, ajoute que les Hébreux « s'accrurent et se multiplièrent extraordinairement, et remplirent toute la contrée », c'est-à-dire, toute la province de Gessen. Cette multiplication merveilleuse avait eu deux causes, dont l'une était surnaturelle, et l'autre simplement naturelle. Il est certain d'abord qu'il y eut en cela une bénédiction particulière de Dieu, qui avait précisément placé Israël en Égypte pour qu'il devînt un peuple vigoureux, capable de faire la conquête de la Terre promise et d'en déloger des ennemis redoutables. D'autre part, les mariages ont lieu de bonne heure en Orient, et les enfants y étaient alors vivement désirés. D'ailleurs cette période se prolongea durant plusieurs siècles <sup>1</sup>.

Malgré le silence de la Bible, nous pouvons jusqu'à un certain point nous faire une idée de l'existence que les Israélites menèrent alors, dans ce pays fertile de Gessen, qu'entouraient les villes d'Héliopolis au sud, de Bubaste à l'ouest, de Tanis et de Mendès au nord. Les rois Hyksos y avaient cantonné des troupes nombreuses, surtout dans la forteresse d'Avaris, pour protéger le pays contre les incursions hostiles des Asiatiques.

Là les Hébreux « ne subirent pas le sort de tant de tribus étrangères qui, transplantées en Égypte, s'y étioilent et s'éteignent, en se fondant dans la masse des indigènes au bout de deux ou trois générations <sup>2</sup>. » Nous venons de dire, en effet, qu'ils y acquirent promptement

1. D'après divers auteurs, il n'y aurait eu qu'un intervalle de deux cents ans entre la fin de la Genèse et le début de l'Exode. L'opinion la plus probable compte environ trois siècles et demi. L'écrivain sacré ne cite ici aucune date; cependant, les expressions qu'il emploie supposent qu'un temps très considérable s'écoula entre la mort de Joseph et la persécution d'Israël, car ce n'est qu'après de nombreuses années qu'on put oublier les bienfaits du vice-roi. Aux passages, Genèse, xv, 13 et Actes des apôtres, vii, 6, le séjour des Israélites en Égypte est fixé à quatre cents ans au moins, comme il a été dit plus haut.

2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3<sup>e</sup> éd., t. II, p. 72.

une vigueur merveilleuse. Ils y vivaient en paix, heureux, dans un état de prospérité matérielle que nous les entendrons plus d'une fois regretter, durant leurs pérégrinations fatigantes à travers le désert de Pharan<sup>1</sup>. Ils étaient traités avec bienveillance, ou tout au moins sans hostilité, par la population égyptienne, car la province de Gessen leur avait été donnée comme une propriété dont avaient hérité leurs générations successives. Leur vie était un mélange d'occupations pastorales et de travaux agricoles. Leurs troupeaux d'une part, leurs récoltes de l'autre, leur permettaient de vivre très à l'aise. Un certain nombre d'entre eux se familiarisèrent avec l'industrie et les arts de l'Égypte. C'est ainsi que, lorsque le moment sera venu de construire le tabernacle et de fabriquer son riche mobilier, des ouvriers très habiles se trouveront sans peine. Le 1<sup>er</sup> livre des Paralipomènes, iv, 14, 21, 23, nous montre aussi, en ces temps anciens, parmi les descendants de Juda, des charpentiers, des tisserands et des potiers. D'un autre côté, nous savons que la plupart des membres des tribus de Ruben, de Gad et de Manassé avaient continué de mener une existence à peu près exclusivement pastorale; c'est pourquoi, après les premières conquêtes, ces tribus prièrent Moïse de leur permettre de s'installer dans la région située à l'est du Jourdain, parce que ses pâturages convenaient mieux à l'élevage de leurs troupeaux.

Au pays de Gessen, les Israélites semblent avoir joui d'une entière indépendance jusqu'à l'époque dont s'occupe le livre de l'Exode. La division en tribus s'était très exactement conservée. Chacune d'elles avait son chef, auquel on donnait le titre de prince<sup>2</sup>. Tous ensemble ces chefs formaient le collège des « princes de la congrégation<sup>3</sup> ». Les tribus se divisaient elles-mêmes en « familles », et celles-ci en « maisons ». Le livre des Nombres, chap. xxvi, donne la liste de soixante familles ou clans, qui avaient la plupart pour ancêtres des petits-fils de Jacob. A côté des princes, qui formaient comme une aristocratie héréditaire, il y avait des conseillers élus, dont les uns portaient le nom d'« anciens », à cause de leur âge, et les autres celui de « scribes », en vertu de leurs fonctions. Ces derniers constituaient la classe lettrée de la nation<sup>4</sup>. Cette organisation, d'un caractère tout patriarcal, persévéra durant la période des Juges, et même sous la royauté, dans une certaine mesure.

Grâce à son isolement, Israël conserva en Égypte ses mœurs, sa langue, sa religion surtout, qu'il pouvait pratiquer très librement. C'était, dans sa simplicité, celle des anciens patriarches, avec les

1. Voir en particulier le livre des Nombres, xi, 5.

2. Livre des Nombres, i, 4, 16, 44; ii, 3; vii, 10, etc.

3. Exode, xxxiv, 31; Nombres, vii, 2, etc.

4. Deutéronome, xxix, 10.



dogmes de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et avec la circoncision, les sacrifices et le repos du sabbat, comme pratiques extérieures du culte <sup>1</sup>. L'esprit religieux se maintint fidèlement, dans son ensemble. A eux seuls, les noms donnés alors à de nombreux Israélites pendant cette période en témoignent avec éloquence. Ils sont composés du nom divin et de quelque expression qui marque la confiance très vive qu'inspirait le Seigneur : Dieu rocher, Dieu pro-



Fig. 38. — La déesse Bast, à tête de chatte. — 39. La déesse Hiqt, à tête de grenouille. (D'après les anciens monuments.)

tecteur, Dieu abri, etc. Malheureusement, le voisinage des Égyptiens, plongés à un degré si profond dans l'idolâtrie la plus abjecte, ne manqua pas d'exercer une influence très fâcheuse sur beaucoup de ces âmes impressionnables. Sans parler du triste épisode du veau d'or, divers traits épars dans les livres de Josué, d'Ézéchiël, d'Amos, des Actes des apôtres <sup>2</sup>, en fournissent des preuves manifestes.

1. Exode, iv, 24-26; viii, 25-28; Josué, v, 1-9, etc.

2. Josué, xxiii, 14; Ézéchl., xx, 5-8; Amos, v, 26; Actes, vii, 43.

## II. — Le pharaon persécuteur.

Telle était, dans son ensemble, la situation des Hébreux à l'époque que nous étudions. Mais quelle grande modification avait donc été apportée à l'état politique de l'Égypte, pour que le « roi nouveau » qui régnait alors sur elle ait ignoré Joséph et ses bienfaits ? Et quel était ce nouveau roi ? Pour répondre à ces questions, consultons les annales égyptiennes, en remontant un peu en arrière. Ainsi que nous l'avons déjà indiqué, les rois Hyksos, bien qu'aux derniers temps de leur existence ils eussent étendu leur suzeraineté, au moins nominale-ment, sur une grande partie de l'Égypte, et qu'ils eussent adopté les mœurs du pays, n'avaient pas réussi à se faire aimer de leurs sujets. Le souvenir des brutalités de leur invasion et de leur caractère d'étrangers était encore très vivant dans les esprits. Aussi, pour les désigner, se servait-on encore de qualificatifs injurieux, entre autres, de ceux de peste, de lépreux, de brigands. Un jour vint où, sous l'impulsion du sentiment national, éclata contre eux une lutte qui paraît avoir duré plus d'un siècle, et qui finit par rétablir dans toute sa splendeur antique l'empire des pharaons. Le premier mouvement de révolte partit du Sud, conduit par les princes thébains, qui n'avaient jamais été complètement soumis aux usurpateurs. De même que les rois Hyksos n'avaient conquis l'Égypte que lentement, du nord au sud, de même les princes indigènes ne réussirent que progressivement à déloger leurs adversaires, en reprenant possession, d'abord de la vallée centrale, puis de la vallée supérieure du Nil. On regarde comme le principal libérateur Ahmès ou Ahmosis I<sup>er</sup>, fondateur de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, qui, de victoire en victoire, s'avança dans le Delta, assiégea Avaris, la puissante citadelle des Hyksos, s'en empara, et les pourchassa eux-mêmes jusqu'en Asie, avec leurs partisans. Cela se passait vers l'an 1580 avant J.-C. Il n'est pas probable que les Hébreux aient pris part à ces luttes. La Bible nous apprend du moins qu'ils ne songèrent nullement alors à quitter la contrée.

Nous n'avons pas à raconter ici comment les successeurs d'Ahmès I<sup>er</sup>, en particulier Tothmès III, s'illustrèrent par de brillantes conquêtes en Syrie et jusqu'en Assyrie<sup>1</sup>. Mais la décadence vint ensuite, et toutes les possessions asiatiques furent perdues peu à peu pour l'Égypte. La XIX<sup>e</sup> dynastie, dite des Ramessides, qui fut aussi une race de conquérants, essaya de les reprendre. Mais elle trouva devant elle des adversaires nouveaux, qui avaient fondé naguère un

1. Le P. Brou en donne un bon résumé dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, p. 88-90. Tothmès III a été le plus puissant des pharaons.

grand empire, englobant l'Asie Mineure et la Mésopotamie. C'étaient les Héthéens de la Bible, dont nous avons signalé l'existence au temps d'Abraham, les *Hittites* des monuments assyriens, les *Khéias* des annales égyptiennes : rudes guerriers, que ni Ramsès I<sup>er</sup>, ni son fils, Séli I<sup>er</sup>, ne réussirent à vaincre. Cette gloire était réservée à Ramsès II, fils de Séli, le Sésostris des Grecs, qui, après une bataille acharnée auprès de Cadès sur l'Orqnte, triompha de toute une coalition orga-



Fig. 40. — Buste de Ramsès II en granit noir.  
(Musée de Turin.)

nisée contre lui par les Héthéens. La paix fut signée; mais la lutte recommença bientôt et dura encore quinze ans. Elle ne cessa qu'après un traité solennel et le mariage de Ramsès II avec la fille du roi des Héthéens.

Maintenant nous pouvons revenir aux questions posées plus haut, et dire que, d'après le sentiment de la plupart des historiens contemporains, confirmé par les monuments de l'ancienne Égypte, le pharaon qui n'avait pas connu Joseph et qui va se faire le persécuteur principal des Hébreux, n'était autre que Ramsès II<sup>1</sup>. Mais la persécution semble avoir commencé sous son père, Séli I<sup>er</sup>. Ramsès II régna de

1. Voir la démonstration très claire qui en est donnée par F. Vigouroux. *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 235-250.

1310 à 1244 avant Jésus-Christ. A la suite de ses guerres, en somme imparfaitement satisfaisantes, avec les Héthéens, il lui vint très naturellement à la pensée que les Hébreux, maintenant transformés en un vrai peuple, pouvaient devenir dangereux pour son royaume. Le district qu'ils occupaient était précisément situé auprès de l'isthme qui unit l'Asie à l'Égypte; par conséquent, à l'endroit où celle-ci peut être envahie par des conquérants ou des hordes asiatiques, ainsi qu'il lui était arrivé plusieurs fois. N'était-il pas à craindre qu'un jour ou l'autre, ils fissent alliance avec les peuples de cette Asie dont ils étaient eux-mêmes originaires, et les aidassent à attaquer et à conquérir l'Égypte? Tel est le sentiment que nous lui entendons exprimer à ses conseillers, au début du livre de l'Exode, 1, 9, 10.: « Vous voyez que le peuple des fils d'Israël est devenu très nombreux, et qu'il est plus fort que nous<sup>1</sup>. Venez, opprimons-les habilement, de peur qu'ils ne se multiplient encore davantage, et que, si nous nous trouvons surpris par quelque guerre, ils ne se joignent à nos ennemis, et qu'après nous avoir vaincus, ils ne sortent de l'Égypte. » Leur départ aussi était à redouter, car il aurait occasionné au royaume une perte très sensible. Ce dernier trait du petit discours a son importance. Les Égyptiens se garderaient bien d'anéantir simplement les Hébreux, et aussi de les opprimer de telle sorte qu'ils quittent le pays en masse. Leur présence dans la province de Gessen pouvait être un péril; mais elle était en même temps une richesse, qu'on ne consentait pas à perdre.

Ainsi présenté, le sinistre projet cadre fort bien avec le caractère de Ramsès II, prince intelligent, habile et puissant, dont les fouilles récemment opérées ont fait découvrir non seulement les annales glorieuses, mais les statues, les portraits, et même sa momie dans un excellent état de préservation. Son règne se prolongea pendant soixante-six ans<sup>2</sup>. C'est donc lui qui fut, contre le peuple de Dieu, le principal auteur de cette persécution terrible, que son fils et successeur Ménéphthah continua après sa mort.

Dieu avait autrefois prédit à Abraham (Genèse, xiii, 16), le merveilleux accroissement de sa postérité sur la terre étrangère; mais il lui avait annoncé en même temps (Gen., xv, 13-16) qu'elle y aurait beaucoup à souffrir. Nous avons constaté la réalisation de la première partie de l'oracle; la seconde va maintenant s'accomplir. Un trait spécial et barbare de la politique des pharaons avait consisté à amener de force sur leur territoire des prisonniers de guerre, qu'ils employaient à toute sorte de travaux publics, sans la moindre pitié. C'est ce dur

1. Le roi exagère, pour mieux arriver à ses fins.

2. Le savant égyptologue M. Édouard Meyer le place entre les années 1300-1234 avant J.-C. Voir sa *Chronologie égyptienne*, p. 99.

traitement qui fut alors infligé aux Hébreux. Ils furent placés sous la surveillance de plusieurs intendants généraux des corvées, que secondaient de nombreux fonctionnaires subalternes. Le mot d'ordre était de leur imposer de lourdes tâches, sous le poids desquelles beaucoup d'entre eux, on l'espérait du moins, ne tarderaient pas à succomber. Parmi ces travaux, l'historien juif Josèphe signale les célèbres pyramides de Ghizeh; mais c'est une erreur, car elles existaient déjà depuis de longs siècles. La Bible mentionne expressément la fabrication intense des briques et la construction de deux villes au pays de Gessen. Une peinture de tombeau, découverte à Thèbes, dans la Haute-Égypte, et maintes fois reproduite, nous donne une idée saisissante de ce qu'était le premier de ces travaux. Elle représente des captifs, occupés par escouades à fabriquer des briques, sous le regard d'un inspecteur, et sous le bâton des maîtres de corvée, qui crient rudement : « Travaillez sans relâche »; ou bien : « Le bâton est dans ma main; ne soyez point paresseux. » Parmi les travailleurs, les uns apportent l'argile, les autres la préparent; d'autres la placent dans des moules d'où elle sort à l'état de briques, qui sont emportées et dressées par rangées. « Depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, on fait des briques en Égypte... La pierre est un matériel de luxe dans cette plaine d'alluvion. Il faut aller la tailler dans les montagnes lointaines... Les anciens (Égyptiens) réservaient la pierre pour les temples et pour les tombeaux... Pour leurs maisons,... même pour leurs palais, la terre séchée au soleil suffisait. Tel était l'élément employé à Héliopolis, à Bubaste, à Tanis, à Pi-Ramessé, et c'est pour cela qu'il subsiste si peu de chose de ces villes <sup>1</sup>. » Ces briques étaient pour la plupart très grandes : elles avaient habituellement 44 centimètres de longueur, 24 de largeur et 12 d'épaisseur.

L'écrivain sacré nous a conservé le nom des deux villes que les Hébreux furent condamnés à construire ou à agrandir : elles s'appelaient Pithom et Ramsès. Elles étaient destinées avant tout à servir de vastes magasins, pour des provisions et des munitions de guerre. Elles sont mentionnées l'une et l'autre sur les monuments égyptiens. Le nom de la seconde est un argument de plus en faveur de l'opinion qui fait de Ramsès II le pharaon persécuteur <sup>2</sup>. On croit avoir découvert en 1883, sur l'emplacement de *Tell-el-Maskouta*, les ruines de la première, dont les murs d'enceinte et les magasins, bâtis en grandes briques reliées entre elles par du mortier, occupent un espace considérable <sup>3</sup>. Les Grecs l'appelèrent plus tard Hiéropolis. Des millions de

1. Mallon, *op. cit.*, p. 135, 136.

2. Ajoutons que ce prince a été, pendant son long règne, un grand bâtisseur; en maints endroits de l'Égypte, il a élevé des constructions de divers genre, dont les ruines sont éloquentes.

3. Voir Naville, *The store city of Pithom*, 1885. Le P. Mallon, *op. cit.*, p. 110.



Fig. 41. — Captifs égyptiens fabriquant des briques. (Peinture de tombeau.)  
 Les surveillants armés de longs bâtons disent aux travailleurs, sur la fresque originale : « Le bâton est dans ma main; ne soyez point paresseux. »

briques furent nécessaires pour de telles constructions. Mais les Hébreux eurent à exécuter beaucoup d'autres travaux extrêmement pénibles, entre autres, dit encore le texte sacré, « toute sorte d'ouvrages agricoles, dont ils étaient accablés. » Cette formule désigne non seulement le labour et la moisson, mais le creusage et le nettoyage des canaux d'irrigation, l'arrosage au *chadouf*<sup>1</sup>, si pénible sous le soleil brûlant. L'Égypte fut donc réellement pour les Hébreux, durant le long règne de Ramsès II, et au delà encore, nous le verrons, une « maison de servitude<sup>2</sup> ».

Cependant le cruel pharaon remarqua que cette première mesure



Fig. 42. — Arrosage au *chadouf*. (Peinture de Thèbes.)

d'oppression ne produisait pas assez promptement le résultat qu'il avait en vue. En effet, dit encore l'écrivain sacré, « plus on opprimait les Hébreux, plus leur nombre se multipliait et croissait. » De là, chez Ramsès et chez ses sujets auxquels il avait communiqué ses propres sentiments, un surcroît de haine, qui se traduisit par une seconde mesure de persécution, encore plus révoltante. Le roi ordonna aux deux directrices principales de la corporation des sages-femmes israélites — l'histoire sainte a conservé leurs noms : Séphora et Phoua — de faire mourir, dès leur naissance, tous les enfants mâles de leur nation. Mais, aussi fidèles à leur Dieu qu'à leur devoir patriotique, elles veillèrent au contraire à ce que l'ordre inhumain ne fût pas exécuté. Dieu les récompensa, en faisant prospérer leurs familles. Mais, quand le persécuteur vit que son espoir était de nouveau frustré, il

(voir sa discussion dans les pages 106-119), place la ville de Ramsès sur l'emplacement du *Tell Farama* actuel, à environ 30 kilomètres à l'est de Port-Saïd, et Pithom au *Tell Artâbi*.

1. Seau à puiser, qu'on plonge dans le Nil au moyen d'une manivelle.
2. Genèse, xiii, 3.

chargea directement ses sujets de se faire eux-mêmes les bourreaux des petits enfants israélites. « Jetez dans le fleuve, commanda-t-il, tous les enfants mâles qui naîtront et ne réservez que les filles. » C'était donc, humainement parlant et à brève échéance, l'extermination totale des Hébreux; car le pharaon, dans sa colère, oublia qu'il avait tout d'abord insisté sur l'utilité de leur présence en Égypte. Quant aux malheureux opprimés, ils durent prendre leur parti de subir cette cruelle persécution. Sans chef pour les exciter à la révolte et pour les guider, sans armée, bientôt découragés, que pouvaient-ils faire ? Souffrir silencieusement, attendant le divin secours, qui ne leur manquera pas au temps voulu. Du reste, le brutal et horrible décret relatif aux enfants israélites fut sans doute bientôt rapporté, ou il ne fut exécuté qu'imparfaitement, puisque le texte sacré, non seulement ne fait aucune allusion au décroissement de la population chez les Hébreux, mais nous les montre, quatre-vingts ans plus tard, à l'époque de la sortie d'Égypte, formant une nation de deux millions d'âmes. Si, pendant ces trois quarts de siècle, tous les enfants mâles avaient été noyés dans le Nil, il ne serait resté que des vieillards.

---



## CHAPITRE II

### LA VOCATION DE MOÏSE

#### I. — Sa naissance, sa préservation merveilleuse, son éducation<sup>1</sup>.

Le futur libérateur des Hébreux, arraché à la mort par la fille de leur persécuteur et élevé à sa propre cour, c'est là un de ces jeux admirables auxquels se livre parfois la toute-puissante Providence. Moïse, qui naquit à l'époque où la persécution était le plus violemment déchaînée, eut pour père Amram, et pour mère Jochabed. Ils appar-



Fig. 43. — Récolte du papyrus en Égypte. (Fresque du Musée Guimet.)

tenaient l'un et l'autre à la tribu de Lévi, et ils avaient déjà une fille, nommée Miriam (Marie), et un fils appelé Aaron, alors âgé de trois ans<sup>2</sup>. L'édit d'infanticide avait été porté depuis quelque temps; mais Jochabed, dont la tendresse maternelle était encore accrue par la beauté remarquable qui semblait présager pour le nouveau-né, d'après les idées de ces temps anciens, un avenir particulièrement béni de Dieu<sup>3</sup>, réussit à dissimuler sa naissance aux Égyptiens pendant trois mois, en bravant tout danger.

Mais le temps vint où le secret ne fut plus possible. Alors Jochabed

1. Exode, II, 1-10.

2. D'après l'Exode, VII, 7.

3. Saint Paul. Épître aux Hébreux, XI, 23, voit dans la conduite de Jochabed un bel acte de foi. Saint Étienne soulignera aussi plus tard le caractère providentiel de la beauté de Moïse enfant, en disant qu'il était « beau pour Dieu » (Act., VII, 20).

eut recours, pour éluder le cruel décret, à un stratagème ingénu, auquel Dieu accorda un parfait succès. Avec la fibre du papyrus, elle prépara une petite nacelle, analogue aux barques légères que les Égyptiens fabriquaient eux-mêmes en employant ce jonc gigantesque; puis, après l'avoir soigneusement enduite de bitume et de poix, pour la rendre imperméable, elle y déposa son enfant. Enfin elle plaça son précieux trésor parmi les plantes aquatiques de différentes espèces, qui abondent sur les rives du Nil et de ses canaux. Elle espérait qu'une main charitable recueillerait promptement son fils; aussi laissa-t-elle, à quelque distance, sa fille Miriam, « pour voir ce qui arriverait. » Son espoir ne fut pas trompé. La fille du pharaon, nommée Thermoutis d'après une ancienne tradition<sup>1</sup>, étant venue avec sa suite pour se baigner dans le Nil, dont toute l'Égypte appréciait la vertu vivifiante, et même la sainteté, aperçut la nacelle et se la fit apporter par une de ses suivantes. Quand elle l'eut ouverte et qu'elle eut contemplé de près l'enfant qui vagissait, saisie de pitié, elle s'écria : « C'est un enfant des Hébreux. » Miriam, s'étant alors approchée, proposa à la princesse, qui accepta, de lui trouver une nourrice pour l'enfant. Naturellement, ce fut la mère elle-même de Moïse qui fut chargée de nourrir son fils. Elle le garda ainsi auprès d'elle pendant plusieurs années, car elle ne le remit à la fille du pharaon qu'après qu'il eut grandi. « Femme d'intelligence et de cœur autant que de piété..., elle lui imprima si profondément dans l'âme le zèle de la vraie religion et le sentiment du patriotisme, que rien ne put les en arracher ni les altérer au milieu de la société égyptienne<sup>2</sup>, » parmi laquelle se fit sa seconde éducation.

En effet, Thermoutis, après l'avoir pris chez elle et adopté comme son fils, le fit instruire, dira plus tard saint Étienne en résumant la tradition juive<sup>3</sup>, « dans toute la sagesse des Égyptiens. » Cette expression est éloquente, car l'instruction était poussée très loin dans les classes supérieures de l'Égypte, à plus forte raison dans la famille royale, dont Moïse faisait alors partie en vertu de son adoption. Elle embrassait non seulement les sciences proprement dites — mathématiques, astronomie, chimie, etc. — mais aussi la philosophie, la théologie, la connaissance des lois, etc. L'enseignement était distribué d'une manière à peu près exclusive par les prêtres. La fille du pharaon dut mettre évidemment sa gloire à rendre aussi savant que possible celui qu'elle regardait comme son fils, et qui manifestait une intelligence remarquable. Elle atteignit pleinement son but, car, ajoutera

1. Le nom est vraiment égyptien, sous la forme *Tmer-en-Moùt*, « agréable à (la déesse) Moût ».

2. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 287.

3. Actes des apôtres, VII, 22.

saint Étienne, Moïse devint « puissant en paroles et en œuvres. » C'est elle qui lui avait donné son nom : en hébreu *Môcheh*, « celui que l'on tire » (de l'eau, dans le cas présent). Au dire de Josèphe (*Ant.*, II, ix, 6), l'étymologie aurait été encore plus frappante dans la langue égyptienne. « Les Égyptiens, dit-il, donnent à l'eau le nom de *mô*, et celui de *Ysès* à ceux que sont tirés des eaux. » Mais les savants contemporains contestent à bon droit l'exactitude de cette dérivation<sup>1</sup>.

Voilà, certes, des faits déjà très extraordinaires dans la vie de Moïse. Comme s'ils n'étaient pas suffisants, et comme si sa vraie grandeur ne consistait pas à avoir été, après Dieu et par Dieu, le libérateur des Israélites, leur formateur en tant que nation indépendante et libre, leur législateur incomparable, la légende s'est emparée de la première partie de sa vie, en brochant sur le texte biblique, et en y ajoutant toute sorte de circonstances merveilleuses. Ainsi, les sorciers égyptiens auraient prédit au prince régnant sa naissance et son rôle futur, avec tout ce qu'il aurait d'humiliant pour l'Égypte. Le père de Moïse, Amram, en aurait été lui-même averti dans un songe prophétique. Plus tard, la beauté du jeune enfant et du jeune homme était devenue si frappante, qu'on s'arrêtait dans les rues sur son passage, pour l'admirer. Plus tard encore, Moïse aurait fait une campagne victorieuse en Éthiopie, à la tête de l'armée égyptienne<sup>2</sup>. Les historiens grecs et romains défigurent aussi Moïse, en interprétant ses fonctions d'après leurs idées païennes, mais en le regardant malgré tout comme le fondateur de son peuple<sup>3</sup>.

## II. — Moïse au pays de Madian; Dieu lui confie la mission de délivrer les Hébreux<sup>4</sup>.

Le Seigneur avait conduit sur la terre étrangère, en les séparant de leur famille comme autrefois Abraham, deux illustres ancêtres du peuple israélite : Jacob, que les menaces de son frère Ésaü avaient contraint de s'exiler en Mésopotamie, et Joseph, vendu par ses frères et emmené captif en Égypte. L'exil avait contribué à les mûrir, à les fortifier en vue de l'accomplissement des desseins que Dieu avait formés à leur sujet. Moïse va passer à son tour par la même épreuve.

D'après l'Exode, vii, 13, il venait d'entrer dans sa quarantième

1. A. Mallon, *op. cit.*, p. 133.

2. Philon, *Vita Moysis*. Voir Josèphe, *Ant.*, II, ix, 2-4; Eusèbe, *Expositio evang.*, 9; Stanley, *History of the Jewish Church*, t. 1, p. 92-95; Jost, *Allgemeine Geschichte des israelitischen Volkes*, t. 1, p. 61, 62.

3. Cf. Strabon, xvii, 760; Diodore de Sicile, xl.

4. Exode, ii, 11-iv, 31.

année, quand il eut l'occasion de déclarer ouvertement, par ses actes, s'il se rangerait du côté des Égyptiens, en consentant à vivre jusqu'à la fin comme s'il était « le fils de la fille du pharaon », ou du côté des Hébreux, dont le sang coulait dans ses veines. La persécution durait toujours, le cruel oppresseur n'ayant pas réussi à atteindre son but. Mais Moïse avait l'âme trop haute et trop vaillante, pour hésiter un seul instant entre ces deux voies. Il va se détourner virilement de la première, « aimant mieux, dira saint Paul<sup>1</sup>, être maltraité avec le peuple de Dieu, que d'avoir pour un temps la jouissance du péché, regardant l'opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l'Égypte. »

Voici à quelle occasion il manifesta son choix. « Un jour, il sortit pour aller voir ses frères, » les Hébreux. Sortie définitive sans doute dans sa pensée, avec l'intention de se fixer désormais au milieu de son peuple, dont il voulait partager les humiliations et les souffrances. Tout à coup, il vit un Égyptien qui frappait violemment et injustement un Israélite. Dans un mouvement d'indignation patriotique, il s'élança sur l'agresseur, le tua et cacha son cadavre dans le sable. Le lendemain, voyant deux Hébreux qui se querellaient, il interpella celui des deux qui lui paraissait avoir tort. Mais celui-ci lui répondit brutalement : « Qui t'a établi chef et juge sur nous ? Est-ce que tu veux me tuer, comme tu as tué hier un Égyptien ? » Moïse avait pensé, d'après le beau langage de saint Étienne (Act., vii, 25), que « ses frères comprendraient que Dieu voulait leur donner le salut par sa main ; mais ils ne le comprirent pas. » Cette réflexion du saint diacre démontre que, d'après la tradition juive, Moïse avait dès lors un pressentiment de son rôle futur. Toutefois, ni lui — son tempérament trop fougueux le prouvait — ni les Hébreux n'étaient mûrs pour la délivrance. Aussi, ayant appris que le pharaon avait eu connaissance de son meurtre et le cherchait pour le mettre à mort, il se hâta de quitter l'Égypte. Franchissant l'isthme de Suez, il alla se réfugier au pays de Madian. Actuellement, celui des pharaons n'avait plus rien d'utile à lui apprendre, tandis que la solitude et le recueillement du désert achèveraient de le forger, de le préparer.

Les Madianites tiraient leur origine d'Abraham par Céthura (Genèse, xxv, 2-4). Ils vivaient en nomades, sur les deux rives du golfe élanitique de la mer Rouge ; par conséquent, en partie dans la péninsule du Sinai, à gauche, et en partie dans la zone la plus occidentale de l'Arabie, à droite. En y arrivant, Moïse prit bravement la défense des filles du prêtre de Madian, contre des bergers qui maltraièrent leurs troupeaux. A la suite de cet incident, il fut invité par leur père, Raguël<sup>2</sup>, qui le

<sup>1</sup> Épître aux Hébreux, xi, 24, 25.

<sup>2</sup> C'était là son nom personnel ; celui de Jéthro, sous lequel il nous sera pré-

garda auprès de lui et lui fit épouser une de ses filles, Séphora, dont il eut deux fils, Gersam et Éliézer. Son occupation principale consista à veiller sur les troupeaux de son beau-père, comme l'avait fait Jacob en Mésopotamie. C'est tout ce que nous savons de son séjour au pays de Madian, qui se prolongea pendant quarante autres années<sup>1</sup>.

Vers la fin de cet intervalle, le pharaon persécuteur mourut. A cette occasion, l'historien sacré fait cette réflexion touchante : « Les fils d'Israël, gémissant sous le poids des travaux qui les accablaient, poussèrent de grands cris vers le ciel, » pour obtenir sans doute que le nouveau roi allégeât leur fardeau. Le Seigneur daigna écouter cette ardente prière. Il se souvint de l'alliance qu'il avait conclue avec Abraham, Isaac et Jacob; il regarda favorablement les fils d'Israël et il les reconnut « pour son peuple ». N'est-ce pas là comme un brillant arc-en-ciel, qui présage la fin de tant de souffrances ? Et pourtant, aucun changement ne sera apporté tout d'abord au triste état des Hébreux; la persécution atteindra même pendant quelque temps son paroxysme. Mais Dieu prendra ensuite des mesures dont l'exécution sera le salut pour son peuple.

La mer Rouge, en s'approchant de la Basse-Égypte, se divise en deux branches, qui forment une sorte de fourche, dont les pointes sont dirigées vers le nord. Entre ces deux golfes<sup>2</sup>, s'avance la péninsule du Sinaï, dont la base méridionale consiste en un épais massif de montagnes rocheuses, coupé çà et là par des vallées qui servent de lits aux torrents d'hiver. On imaginerait difficilement une région plus sauvage et plus grandiose; car la majesté des montagnes y est combinée, comme rarement ailleurs, avec la majesté du désert. Les rochers gigantesques sont parfois du porphyre d'un vert sombre, le plus souvent du granit rouge aux nuances les plus variées. Dans les vallées on remarque, même en été, quelques oasis de verdure, qui doivent leur existence à des sources d'eau vive, et qui attirent des Bédouins nomades, avec leurs troupeaux. C'est là certainement, même en dehors des grands événements qui vont s'y passer, l'un des districts les plus remarquables de notre globe<sup>3</sup>. Les pics principaux portent aujourd'hui les noms de *Djébel Mouça* ou Montagne de Moïse (2 243 mètres), *Djébel Katharîn* ou Montagne Sainte-Catherine (2 677 mètres).

C'est au milieu de cette solitude imposante que Moïse se trouvait

senté plus tard, et qui signifie « Son Excellence », était un titre de dignité. Comme Melchisédech, Raguël adorait le vrai Dieu; il exerçait aussi dans sa tribu les fonctions de chef et de prêtre.

1. Act., vii, 23-30.

2. Nous venons de mentionner celui qui est situé à l'est, le golfe élanitique.

3. Pour une description scientifique de la région, voir l'article « Sinaï » dans F. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, col. 1751-1784.

un jour avec les troupeaux de Raguël, lorsqu'il remarqua, à quelque distance, qu'un des acacias rabougris, épineux, qui abondent dans ces parages<sup>1</sup>, était tout en feu, et que cependant il ne se consumait pas. Il s'en approcha pour se rendre compte de ce phénomène, de « cette grande vision », comme il la nomme. Mais soudain, une voix mystérieuse, qui sortait du buisson enflammé, lui ordonna d'enlever ses sandales, par respect pour la sainteté du lieu où il se trouvait<sup>2</sup>. Elle

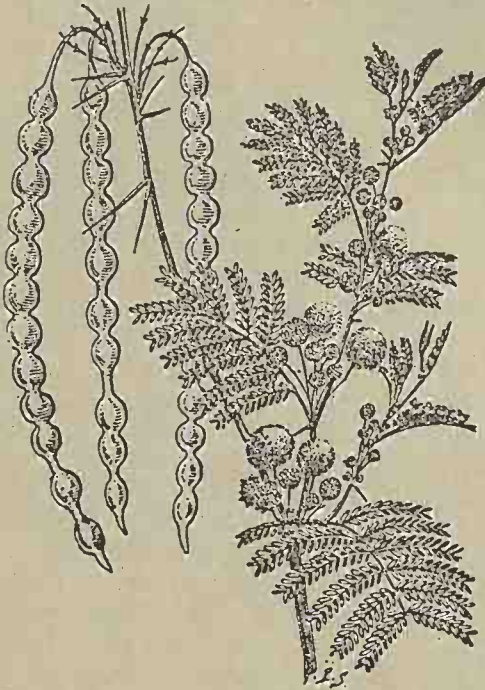


Fig. 44. — Acacia Seyal. (Rameau fleuri et fruits.)

lui apprit ensuite qu'elle était la voix de Dieu même, celle « du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Parole d'autant plus éloquente dans sa simplicité, qu'il y avait, nous l'avons dit, plusieurs siècles que le Seigneur ne s'était pas manifesté directement à son peuple. Mais, en prenant ce nom célèbre, Dieu déclarait très ostensiblement à Moïse qu'il n'avait pas oublié le peuple issu des trois illustres patriarches, ni spécialement ses généreuses promesses, car il était précisément sur le point de les accomplir.

1. Leur nom hébreu est *seneh*.

2. En Orient, il a toujours été d'usage d'ôter ses chaussures, pour pénétrer dans un lieu sacré ou simplement respectable.

Après s'être ainsi fait connaître de Moïse, le Seigneur lui révéla le double but de son intervention. But négatif, d'une part : arracher son peuple à la tyrannie des Égyptiens, le tirer de cette horrible « fournaise » (Deutéronome, iv, 20), où il avait tant souffert. But positif, d'autre part : conduire les Hébreux dans la Terre promise, qui est désignée ici pour la première fois comme « une terre où coulent le lait et le miel. » Cette expression proverbiale, image d'une grande fertilité, rétentira souvent désormais dans les saints Livres. Ce plan de rédemption, c'est par l'intermédiaire de Moïse lui-même que Dieu voulait l'exécuter.

Naguère, le fils d'Amram et de Jochabed avait eu spontanément la pensée de délivrer Israël. Maintenant que Dieu désire se servir de lui pour remplir cette mission si honorable, il hésite à bon droit, car il en comprend mieux que jamais les difficultés. « Qui suis-je, répondit-il, pour aller trouver le pharaon et pour faire sortir d'Égypte les fils d'Israël ? » Le Seigneur le rassura, en lui promettant son assistance toute-puissante. Mais Moïse proposa aussitôt une nouvelle objection : Si les Hébreux lui demandent quel est le nom du Dieu qui s'est révélé à lui, et qui lui a fait une si magnifique promesse, que devra-t-il leur dire ? Le Seigneur fit à Moïse cette majestueuse réponse : « Je suis Celui qui suis. Voilà ce que tu diras aux fils d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous. » *Celui qui est*, JÉHOVAH, ou, d'après la prononciation plus exacte de ce mot hébreu, YAHVEH : nom sans pareil, en effet, qui décrit avec une vérité et une brièveté incomparables l'unité, l'éternité, l'incommutabilité, les perfections infinies de l'Être divin. « Ce nom sacré était ancien et nouveau tout ensemble : ancien, puisque les patriarches l'avaient connu et révévé<sup>1</sup> ; nouveau, à cause de l'interprétation officielle, toute sublime, qui venait de lui être associée par Dieu lui-même. Cette double circonstance faisait de lui un gage infailible de la mission de Moïse. Celui qui promettait le salut aux Israélites était le Dieu créateur, tout-puissant, plein de bonté, qui avait tant de fois béni et protégé leurs pères. Une appellation inconnue jusqu'alors n'aurait pas eu la même force<sup>2</sup>. »

Le Seigneur donna ensuite à Moïse quelques explications sur ce qu'il aurait à faire après son retour en Égypte. Il devait tout d'abord réunir les anciens du peuple, et leur déclarer ce que Dieu venait de lui révéler à lui-même. Ensuite, tous ensemble, ils iraient trouver le pharaon, pour lui demander l'autorisation d'aller offrir un sacrifice à leur Dieu dans le désert. Le roi refusera ; mais Dieu saura briser sa

1. Genèse, iv, 26 ; « C'est alors (au temps d'Énos, fils de Seth) que l'on commença à honorer le nom de Jéhovah » ; ix, 26, dans la bénédiction de Noé : « Béni soit Jéhovah, le Dieu de Sem ; » xv, 7 : « Dieu dit à Abram : Je suis Jéhovah, qui t'ai amené d'Our en Chaldée », etc.

2. L.-Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. 1, p. 197.

résistance opiniâtre. Enfin, le Seigneur dit une fois de plus à Moïse que, lorsque Israël quitterait l'Égypte, ce ne serait pas à la façon d'un fugitif qui manque de tout, mais comme un conquérant chargé des dépouilles de ses ennemis, en compensation des tourments que ceux-ci lui avaient fait endurer.

« Me croira-t-on sur ma simple parole ? » objecta Moïse. Cette fois, la réponse divine consista en faits miraculeux. Moïse tenait à la main sa houlette de pasteur. Jetée à terre sur l'ordre du Seigneur, elle fut changée en un serpent, devant lequel Moïse effrayé prit la fuite. Sur un autre ordre divin, le serpent, saisi par la queue, redevint une simple houlette. Dieu dit encore : « Mets ta main dans ton sein. » Quand Moïse la retira, elle était couverte de lèpre ; une opération identique la rendit entièrement saine. Dieu conféra alors à son mandataire le pouvoir d'accomplir de lui-même ces deux prodiges, si son peuple refusait de croire à sa mission. Un troisième signe, réservé à un prochain avenir, devait consister à puiser de l'eau dans le Nil et à la répandre à terre, transformée en sang. C'est la première fois que, dans les saints Livres, nous voyons un simple mortel muni de l'étonnante puissance d'accomplir des miracles.

Malgré tout, Moïse hésitait encore à accepter la mission si délicate, si ardue que le Dieu d'Israël lui imposait. Il objecta, cette fois, qu'il parlait difficilement<sup>1</sup>, et qu'à plus forte raison, il ne possédait pas l'éloquence véhémement qui serait nécessaire pour convaincre et enflammer tout un peuple. Mais le Seigneur daigna l'encourager aimablement, en l'assurant de son concours très spécial : « Je serai dans ta bouche, et je t'apprendrai ce que tu auras à dire. » Malgré tant de condescendance, Moïse, qui se sentait comme écrasé sous le poids des immenses difficultés qu'il prévoyait, insista encore, en conjurant le Seigneur de confier à quelque autre la charge de libérer Israël. Dieu ne cacha pas alors son mécontentement. Néanmoins, il voulut bien consentir à donner à son serviteur un porte-parole, dans la personne de son frère Aaron. Moïse seul devait recevoir directement les révélations divines ; il les transmettrait à Aaron, qui à son tour les communiquerait aux Hébreux ou au pharaon. Finalement, le Seigneur ordonna à Moïse d'emporter avec lui la verge-houlette au moyen de laquelle il opérerait des miracles.

Ainsi s'acheva cette scène grandiose. Moïse s'empressa d'obéir. Après avoir fait ses adieux à son beau-père, sans lui indiquer le véritable motif de son départ, mais en prétextant simplement qu'il désirait revoir sa famille, il se mit en chemin. Le narrateur nous le montre

1. Une curieuse légende juive prétend qu'il ne pouvait qu'avec peine prononcer les labiales. Peut-être fait-il lui-même allusion à quelque défaut dans les organes du langage.



dans l'appareil le plus modeste, tenant dans sa main la verge miraculeuse, et marchant à côté de l'âne qui portait sa femme et ses deux fils. Qui aurait pu se douter, en le rencontrant, qu'il avait devant lui le libérateur des Hébreux ? Mais le Seigneur l'encouragea encore, le long de la route, en lui disant que, si le pharaon s'obstinait dans son refus de laisser partir les Israélites, il devrait lui prédire que ce peuple étant pour ainsi dire le fils aîné du Seigneur, Dieu se vengerait en faisant mourir l'aîné des princes royaux.

Fait qui paraît étrange au premier regard : un des fils de Moïse, nous ne savons pas lequel, n'avait pas encore été circoncis. Le texte biblique est un peu obscur en cet endroit ; mais il en ressort que, durant ce même voyage, dans un caravansérail où Moïse s'était arrêté pour prendre quelque repos avec les siens, Dieu lui apparut et le menaça de mort. Sa femme, qui avait été probablement la cause de cette grave négligence, comprit de quoi il s'agissait, et, prenant en guise de couteau une pierre aiguë qui se trouvait là, elle circoncit elle-même son fils. Ensuite, dans un mouvement de colère, elle jeta aux pieds de son mari la pierre ensanglantée, en s'écriant : « Tu m'es un époux de sang » ; c'est-à-dire, un époux dont la religion exigeait l'effusion du sang de ses propres enfants. Ce trait démontre à quel point Séphora était peu digne de Moïse, et peu capable de l'aider dans sa tâche ardue. Plus tard, après la sortie d'Égypte (Exode, xviii, 1-7), nous apprendrons que Jéthro la ramena auprès de son mari ; celui-ci l'avait sans doute renvoyée au pays de Madian avec ses deux fils, parce que sa présence le gênait. Ce fut du moins une consolation pour Moïse de revoir, dans la région du Sinaï, son frère Aaron, qui, averti par Dieu, était venu à sa rencontre. Il le mit au courant de ce qui s'était passé.

Dès leur arrivée en Égypte, les deux frères réunirent, conformément à l'ordre divin, tous les anciens du peuple. Aaron inaugura devant eux son mandat spécial, en rapportant « tout ce que le Seigneur avait dit à Moïse. » Les miracles opérés précédemment furent aussi renouvelés sous leurs yeux. Le résultat fut admirable. Les assistants, pleins de foi, comprirent que le Dieu d'Israël prenait enfin des mesures en vue de sauver son peuple, et ils se prosternèrent pour l'adorer. Ce fut un beau début de la délivrance.

---

## CHAPITRE III

### MOYENS PAR LESQUELS LE SEIGNEUR PRÉPARA LA DÉLIVRANCE DE SON PEUPLE

#### I. — Vaines tentatives de Moïse et d'Aaron pour faire autoriser le départ des Hébreux<sup>1</sup>.

Moïse était alors âgé de quatre-vingts ans, Aaron de quatre-vingt-trois. Ils étaient donc deux vieillards respectables. Nous pouvons supposer que Moïse avait conservé quelque chose de la beauté de son enfance et de sa jeunesse, et on se le représente volontiers sous la forme magnifique et virile que lui a donnée Michel-Ange dans son immortel chef-d'œuvre. Si Ramsès II fut vraiment le premier persécuteur des Hébreux, comme tout porte à le croire, c'est devant son fils et successeur, Ménéphthah I<sup>er</sup>,<sup>2</sup> que les deux frères eurent à plaider la cause de leur Dieu et de leur peuple. Les monuments de la Basse-Égypte sur lesquels son nom a été gravé sont très nombreux : en particulier à Memphis, à Héliopolis, à Ramsès et à Tanis. En 1896, on découvrait dans la plaine de Thèbes, près des colosses de Memnon, une stèle de granit noir, sur laquelle est gravée une inscription datée de la cinquième année du règne de Ménéphthah. Après avoir décrit une grande victoire que les Égyptiens venaient de remporter sur les Libyens et leurs alliés, cette inscription ajoute, en parlant de l'ensemble du royaume : « Les chefs étendus à terre demandent la paix (*châlôm*), personne ne porte le front haut parmi les ennemis, depuis que la Libye a été dévastée. Khéta (le peuple héthéen) est en paix, Canaan est la proie de tous les maux, Ascalon est transportée (ses habitants ont été emmenés prisonniers), Gézer est soumise,... Israël est détruit et n'a plus de semences; la Palestine est comme une veuve d'Égypte. Tous les pays sont réunis dans la paix, car tout ce qui mène la vie nomade a été soumis par le roi du Sud et du Nord (la Haute et la Basse-Égypte), Ménéphthah... doué de vie... à jamais. » On le voit, ce

1. Exode, v, 1-vii, 7.

2. D'après Ed. Meyer, *Chronologie égyptienne*, p. 99, il aurait régné entre les années 1234 et 1200 (environ).

document, tout intéressant qu'il soit à cause de la mention d'Israël, se réduit en réalité à peu de chose<sup>1</sup>; c'est le style vantard dont se servent habituellement les pharaons pour décrire leurs faits et gestes.

C'est dans la ville importante de Tanis que Ménéphthah résidait, lors des entrevues que Moïse et Aaron eurent avec lui; le psaume



Fig. 45. — Buste de Ménéphthah. (Musée du Caire.)

LXXVII (hébr. LXXVIII), 12, 43, le dit expressément. Elle était située sur la rive droite de la branche du Nil qui portait son nom. La Bible ne contient qu'un sommaire assez bref de la première audience. Aaron fit entendre au prince le divin message : « Voici ce que dit Jéhovah, le Dieu d'Israël : Laisse aller mon peuple, afin qu'il me sacrifie dans le désert. » Le roi répondit avec insolence et dédain : « Qui est Jéhovah, pour que je sois obligé d'écouter sa voix et de laisser sortir Israël ? Je ne connais pas Jéhovah, et je ne laisserai pas sortir

1. Sur les discussions auxquelles il a donné lieu relativement à l'époque précise de l'exode des Hébreux, voir la *Revue biblique*, année 1899, p. 266-277; année 1900, p. 578-586; Mallon, *op. cit.*, p. 179-181.

Israël. » Après que les deux frères eurent précisé davantage leur demande, en disant que c'était à trois jours de marche qu'ils devaient conduire le peuple<sup>1</sup>, le pharaon les accusa de vouloir détourner les Hébreux de leur travail, en leur procurant quelques jours de chômage.

Il ne se contenta pas de manifester sa colère par des injures. Aux paroles il associa aussitôt un acte barbare. Le même jour, en effet, il ordonna aux intendants égyptiens qui étaient préposés aux corvées, et aussi à une classe spéciale de surveillants, choisis dans les rangs mêmes d'Israël et très spécialement responsables de l'exécution intégrale des travaux, de suspendre désormais la livraison de paille qui avait été faite jusqu'alors aux Hébreux, pour la fabrication des briques. Cette paille ne servait pas à la cuisson des briques, car le plus habituellement, dans la Basse-Égypte, à cause de l'insuffisance du combustible, celles-ci étaient et sont encore simplement séchées au soleil. Après qu'on l'avait hachée, elle était mélangée à l'argile, pour lui donner plus de consistance et de solidité<sup>2</sup>. Comme il en fallait des quantités considérables, et que les Hébreux devaient eux-mêmes la fournir désormais, leur travail était singulièrement accru par cette réquisition nouvelle. « Je n'ai personne qui m'aide à faire des briques; point de paille ! » s'écriait avec amertume, en pareille circonstance, un Égyptien de la XIX<sup>e</sup> dynastie. Les corvéables hébreux durent donc se disperser, pour aller recueillir dans les champs la paille abandonnée après la moisson<sup>3</sup>; et comme ce travail accessoire retarda nécessairement l'exécution de leur tâche quotidienne, leurs surveillants les plus directs, hébreux comme eux, en portèrent la peine en subissant une rude bastonnade. Ils allèrent ensuite, il est vrai, se plaindre auprès du pharaon, car les rois d'Égypte se mettaient assez volontiers à la disposition de leurs sujets. Mais le monarque se contenta de faire une fois de plus une réponse ironique, en traitant les Israélites de paresseux; après quoi il renforça froidement son arrêt.

En sortant du palais, les malheureux surveillants adressèrent à Moïse et à Aaron des reproches amers, les accusant d'avoir occasionné l'accroissement de leurs souffrances. Moïse aussi porta des

1. Il n'est pas question ici du Sinaï, qui est beaucoup plus éloigné. Les pharaons d'alors avaient entrepris d'immenses travaux, qui exigeaient une main-d'œuvre considérable. La guerre contre les Hyksos, l'expédition contre la Syrie avaient causé de grands bouleversements, et tout était à relever. Aussi Ménéphthal ne permet-il pas à ses ouvriers de se reposer.

2. « Les briques de Tell el Maskouta, qui datent de trois mille ans et davantage, et qui depuis ce temps sont demeurées enfouies sous les ruines, sont encore presque aussi résistantes que les briques cuites dans nos fourneaux. » Mallon, *Les Hébreux en Égypte*, p. 137.

3. En Égypte, on le voit par les anciens monuments, c'était la coutume de moissonner le blé très haut, presque au-dessous de l'épi. La plus grande partie du chaume était ainsi abandonnée au premier occupant.

plaintes, mais à son Dieu, avec la familiarité des saints. Il en reçut une réponse admirable de bonté. Bientôt, « maintenant », le Seigneur allait contraindre, « par la force de ses bras », le cruel pharaon de laisser partir les Hébreux, qui, délivrés du joug des Égyptiens, iraient s'installer dans la Terre promise. Moïse s'empressa de répéter au peuple ces paroles encourageantes; mais, aigris par tant de travaux et de

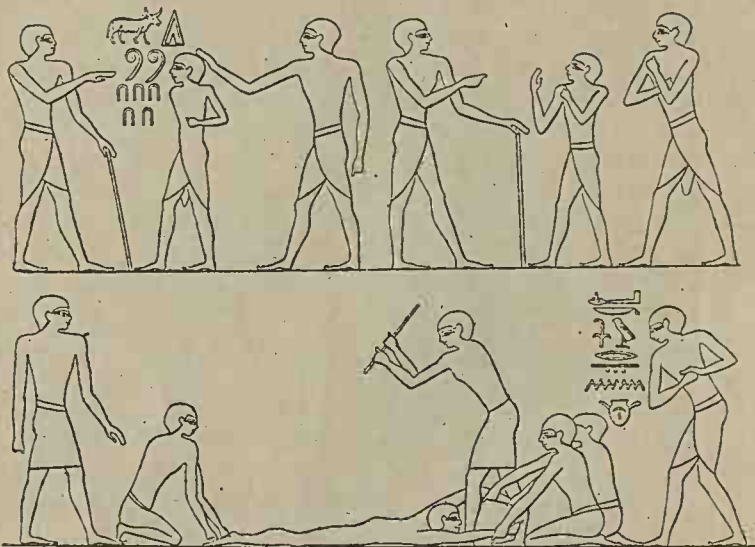


Fig. 46.— Supplice de la bastonnade en Égypte. Peinture d'un tombeau de Saqqara. ]

souffrances, ses compatriotes ne voulurent pas l'écouter. L'enthousiasme généreux du premier jour avait fait place à un morne désespoir. L'heure du salut approchait quand même. En effet, Dieu ordonna alors à son serviteur d'aller trouver une seconde fois le pharaon, et de lui demander pour les Israélites l'autorisation non plus d'une sortie momentanée, mais d'un départ définitif. Et comme Moïse objectait que ses concitoyens ne l'écoutant pas, le pharaon se montrerait à plus forte raison indocile, le Seigneur insista, par un commandement formel. Nous allons donc trouver de nouveau Moïse et son frère devant le roi d'Égypte.

## II. — Les neuf premières plaies d'Égypte<sup>1</sup>.

Des événements de la dernière gravité vont se succéder rapidement désormais. Ils auront un triple but : démontrer aussi bien à l'Égypte (Exode, vii, 5) qu'à Israël lui-même (Exode, x, 2), que Jéhovah était.

1. Exode, vii, 8-xi, 10.

le seul vrai Dieu, un Dieu vivant et infiniment puissant, auprès duquel les idoles égyptiennes n'étaient que néant (Exode, ix, 14); prouver aux Hébreux, d'une manière non moins péremptoire, que leur Dieu n'avait rien oublié de ses anciennes promesses, qu'ils étaient réellement son peuple de prédilection, de même qu'il voulait être leur Dieu en propre (Exode, vi, 1-8); enfin, et directement, contraindre le pharaon récalcitrant d'autoriser le départ des Israélites.

Dès le début de leur seconde entrevue avec le pharaon, Moïse et son frère manifestèrent par un prodige, comme Dieu le leur avait



Fig. 17. — Charmeur de serpents sur vase égyptien en bronze.  
(Musée du Louvre.)

recommandé, qu'ils n'étaient pas des imposteurs. Aaron, ayant pris le bâton de Moïse, le jeta à terre, et il fut transformé en serpent, comme naguère auprès de l'Horeb. Mais le roi s'empressa de faire venir quelques-uns des nombreux magiciens qui, dès l'antiquité la plus reculée, avaient acquis à l'Égypte une célébrité d'un genre spécial<sup>1</sup>. Par leurs enchantements mystérieux, ils réussirent tout d'abord à imiter le miracle d'Aaron. Saint Paul<sup>2</sup> nous a transmis, d'après la tradition juive, les noms de deux de ces magiciens, les principaux sans doute : Jannés et Jambres (Mambres d'après la Vulgate). On a beaucoup discuté sur la nature de leurs opérations. Parfois elles ne durent point dépasser les limites d'une habile prestidigitation. Ainsi, en ce qui con-

1. Lenormant, *La magie chez les Accadiens*, 1874, p. 63-70.

2. II<sup>e</sup> ép. à Timothée, III, 8.

cerne le cas présent, les psyllés égyptiens, ou charmeurs de serpents, se sont transmis de père en fils, depuis des milliers d'années, des procédés secrets, grâce auxquels ils manient, engourdissent, puis réveillent les reptiles réputés les plus dangereux, les rendent raides comme des bâtons, sans être jamais mordus par eux<sup>1</sup>. Mais il est certain que, parfois aussi, les enchantements des magiciens étaient réels et dia-



Fig. 48. — Charmeur de serpents au Caire. (D'après une photographie.)

boliques<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, un fait saisissant démontra la supériorité des pouvoirs des deux frères israélites : la verge d'Aaron « dévora les verges des magiciens ». Le pharaon s'enduroit malgré tout, et, regardant simplement Moïse et Aaron comme des enchanteurs qui, pour une fois, avaient mieux réussi que les siens, il refusa l'autorisation demandée.

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 298-304, 593-607.

2. S. Matthieu, IX, 34; XII, 24; II<sup>e</sup> ép. aux Thessaloniens, II, 9, etc.

Cette résistance opiniâtre à un ordre qui venait visiblement du Dieu d'Israël, puisqu'il était accompagné de prodiges attestant sa véracité, était un endurcissement volontaire dans le mal. Aussi va-t-elle attirer sur le roi d'Égypte et sur tout son peuple les terribles « plaies » dont le livre de l'Exode raconte longuement l'histoire. Ce nom de « plaies » provient de l'écrivain sacré lui-même, qui emploie, pour les désigner, le mot hébreu équivalent *moftim*, « coups ». C'est à dix reprises que le Seigneur, tantôt par l'intermédiaire de Moïse et d'Aaron, tantôt directement, frappera l'Égypte de ces « coups » terribles, qui se succéderont assez rapidement. On l'a surtout remarqué de nos jours, grâce à la connaissance plus parfaite que l'on possède de l'Égypte, la plupart de ces plaies ont une ressemblance frappante avec divers fléaux qui éclatent de temps à autre dans cette contrée. Les vengeances du ciel, ainsi rattachées à des phénomènes naturels du pays, deviennent encore plus significatives : le vrai Dieu prouvait par là qu'il gouvernait en maître, comme le reste du monde, ce royaume si fier de ses idoles. Le naturel et le surnaturel se trouveront ainsi mêlés d'une manière saisissante dans ces différentes plaies; mais c'est le caractère miraculeux qui dominera pour chacune d'elles. « Elles arrivent à point nommé, comme sanction de la parole de Dieu, dans des circonstances annoncées d'avance avec précision; elles se produisent par l'ordre de Moïse, au moment qu'il a prédit, de la manière qu'il a déclarée; elles cessent quand il l'ordonne, et, plusieurs fois, au moment qui lui a été fixé par le pharaon;... les Égyptiens n'en contestent jamais le caractère extraordinaire; ils en sont au contraire consternés, et ils acceptent ces signes comme une preuve de la mission divine de Moïse <sup>1</sup>. » La marche progressive et ascendante des prodiges est très frappante aussi. Les « coups » portés par la main divine sont de plus en plus rudes; les effets produits sont eux-mêmes de plus en plus puissants. Ceux que les plaies atteignent sont d'abord moins épouvantés, d'autant mieux que les magiciens imitent jusqu'à un certain point les premières; puis on s'alarme, et finalement on est terrifié, subjugué. Notons encore que la terre de Gessen, où demeuraient les Hébreux, fut préservée de la plupart des plaies, sinon de toutes; ce qui constituait un autre genre de prodige. La dernière d'entre elles eut lieu le 14 nisan, à l'époque de la Pâque, c'est-à-dire aux premiers jours d'avril. A propos de la septième (la grêle), il est dit que le lin était sur le point de fleurir et que l'orge était déjà en épis : détails qui nous conduisent au début de février. Les plaies furent donc séparées les unes des autres par un certain intervalle : toutes ensemble elles

1. F. Vigouroux, *op. cit.*, p. 312. Les pages 305-349 de cet ouvrage contiennent un excellent commentaire des plaies d'Égypte, dont elles relèvent scientifiquement le double caractère.



occupèrent plusieurs mois. La conduite de Moïse relativement à elles est remarquable. Il y manifeste une parfaite dignité et une autorité sûre d'elle-même. « Arné d'un pouvoir qu'il tient de Dieu et dont il a pleine conscience, il agit en maître, et tout lui obéit. Il déchaîne le fléau quand il veut, il l'arrête quand il veut. Il n'est pas débordé par lui, il le domine. Il dose sa mesure, il avance lentement et sûrement. Il sait qu'il sortira vainqueur de cette joute extraordinaire <sup>1</sup>. »

Peu de temps après sa seconde entrevue avec Moïse et Aaron, le roi alla de bon matin au bord du Nil, probablement pour faire ses dévotions au fleuve, qu'on adorait comme un dieu, sous divers noms et symboles. Moïse, averti surnaturellement, s'avança à sa rencontre et lui réitéra le divin message : « Laisse partir mon peuple, afin qu'il aille me sacrifier dans le désert. » En même temps, les deux représentants du Seigneur décrivirent au pharaon la nature et les conséquences des fléaux qui frapperaient l'Égypte, s'il refusait d'obéir. Il refusa, et la première plaie eut lieu. Aaron n'eut qu'à frapper le Nil avec la verge miraculeuse et la transformation s'opéra sur-le-champ, non seulement dans le lit principal du fleuve, mais dans toutes ses branches secondaires, dans ses canaux multiples, dans les lacs qu'il forme en plusieurs endroits du Delta, dans les réservoirs artificiels où l'on recueillait son trop-plein au temps de son inondation annuelle, pour l'utiliser durant la période des eaux basses, et même dans les provisions de chaque ménage : le narrateur biblique entre dans ces divers détails, qui démontrent sa connaissance exacte et minutieuse de l'Égypte. Ce phénomène dura sept jours entiers et consista en un grand miracle, qui n'a rien de commun avec la couleur d'ocre rouge que le Nil prend chaque année pendant quelque temps, lorsqu'il déborde après la mi-juin, gonflé par les pluies torrentielles du centre de l'Afrique. On attribuait autrefois cette coloration au limon rougeâtre de Sennaar <sup>2</sup>, charrié par les eaux; mais on a reconnu qu'il provient de myriades de champignons et d'infusoires-microscopiques. Et même alors, son eau est excellente à boire, tandis que le liquide transformé en sang par le miracle n'était pas potable, et que les poissons eux-mêmes y périrent en masse, empoisonnés; ce qui aggrava encore la plaie <sup>3</sup>. On fut donc obligé de creuser des puits, afin d'avoir de l'eau qu'on pût utiliser pour l'alimentation. Les magiciens, appelés

1. Mallon, *op. cit.*, p. 139, 140.

2. Contrée du Soudan égyptien, entre le Nil bleu et le Nil blanc.

3. « Les Pères de l'Église qui ont vécu en Égypte et qui ne pouvaient pas ne pas connaître le phénomène du Nil rouge, ont admis le changement de l'eau en sang comme les autres saints docteurs (citons entre autres Origène, S. Athanase, S. Cyrille d'Alexandrie)... Si la première plaie n'avait été que le phénomène du Nil rouge, elle n'aurait produit aucune impression sur les Égyptiens. » F. Vigoureux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 319, note 1.

de nouveau par le pharaon, réussirent encore à contrefaire ce prodige, mais, évidemment, sur une petite quantité d'eau provenant des puits. Ce succès partiel confirma le roi dans son endurcissement.

La seconde plaie lui fut annoncée comme la précédente, mais sans aucun succès. Elle consista dans une multitude innombrable de grenouilles qui envahirent l'Égypte entière. Chaque année, à la suite de l'inondation qui vient d'être mentionnée, les grenouilles se multiplient sur le territoire égyptien, et il arrive parfois que, malgré les ibis qui leur font une guerre acharnée, leur invasion devient presque un fléau. Mais elle est loin d'atteindre les proportions décrites par l'écrivain sacré : les batraciens de cette seconde plaie furent tellement nombreux, qu'ils pénétrèrent dans les chambres des maisons, dans les lits, dans les pétrins et les autres meubles, sur les mets, comme une masse grouillante et dégoûtante. Cette fois encore il y eut, de la part des magiciens, un essai de contrefaçon qui réussit à faire sortir des eaux du Nil une quantité considérable de grenouilles; mais le fléau empira par là-même. Aussi le pharaon commença-t-il à demander grâce. « Priez le Seigneur (Jéhovah : il le connaît donc, maintenant!), dit-il à Moïse et à son frère, de me délivrer des grenouilles, ainsi que mes sujets, et je laisserai aller votre peuple, pour qu'il sacrifie au Seigneur. » Le lendemain, date fixée par le roi lui-même, les grenouilles périrent partout où elles se trouvaient. On en fit des monceaux énormes, qui entrèrent en putréfaction et infectèrent le pays, prolongeant ainsi le fléau. Du moins, le roi « vit qu'il avait un peu de relâche », et « il appesantit son cœur » une fois de plus.

Les deux premières plaies avaient surtout atteint le fleuve sacré des Égyptiens; la troisième va frapper leur sol, auquel ils attribuaient également des qualités saintes, presque divines. Quand Aaron eut touché la poussière avec son bâton, elle fut changée, non pas en poux, comme l'ont supposé l'historien Josèphe et divers commentateurs juifs ou chrétiens, mais en moustiques, d'après l'interprétation la plus habituelle et la plus vraisemblable<sup>1</sup>. Même en temps ordinaire, ces insectes rendent très pénible aux étrangers le séjour en Égypte pendant les mois d'été et d'automne<sup>2</sup>; mais cette plaie dut être intolérable, quand « toute la poussière du pays » eut été transformée en ces petits êtres insatiables et cruels, qui ne laissent de repos ni le jour ni surtout la nuit. Il y eut encore un essai de contrefaçon de ce prodige de la part des magiciens; mais pour aboutir à un échec complet, qui leur arracha à eux-mêmes cet aveu : « Le doigt de Dieu est là. » Ce n'est pas qu'ils songeassent à regarder formellement le Dieu des Hé-

1. C'est en particulier celle des Septante, de Philon, d'Origène, auxquels leurs relations intimes avec l'Égypte, qu'ils habitaient, confèrent une autorité spéciale.

2. Hérodote, II, 95; de Laborde, *Commentaire géographique de l'Exode*, p. 32.

breux comme l'auteur du miracle; du moins ils reconnaissaient franchement à cette plaie un caractère divin. Cela n'empêcha pas le pharaon de maintenir orgueilleusement son refus.

La quatrième plaie lui fut annoncée comme la première et la seconde par Moïse et Aaron; mais elle fut directement l'œuvre du Seigneur, qui envoya « une multitude de mouches très mauvaises dans la maison du pharaon et dans la maison de ses serviteurs, et tout le pays d'Égypte fut dévasté par ces mouches. » Pays humide et chaud, l'Égypte est naturellement un pays de mouches. Mais ces essaims dégoûtants et insupportables s'y multiplièrent alors au centuple, d'une manière miraculeuse, tandis que, par l'effet d'un autre miracle, le district de Gessen était épargné, ainsi que Dieu l'avait prédit. Cette plaie, succédant aux trois autres, impressionna vivement le roi, qui, faisant appeler les deux frères israélites, accorda une partie de l'autorisation demandée : les Hébreux pouvaient aller offrir un sacrifice à leur Dieu, mais sans franchir la frontière égyptienne. Moïse n'ayant pas accepté cette restriction, le pharaon permit au peuple hébreu de sortir momentanément du territoire, à condition qu'on ne s'avancerait que très peu dans le désert. Dieu fit alors cesser le fléau, à la prière de Moïse; mais le pharaon rassuré retira immédiatement sa promesse.

Quelque temps après, Moïse vint lui annoncer, pour le lendemain, la cinquième plaie, sorte d'épizootie qui s'abattit sur « les chevaux, les ânes, les chameaux, les bœufs et les brebis de l'Égypte, entière, » tandis que les troupeaux des Hébreux demeuraient sains et saufs. Ce fut une perte énorme pour les Égyptiens, ces divers animaux, qu'ils élèvent en grand nombre, étant une de leurs principales richesses. Malgré cela, « le cœur du pharaon s'endurcit, et il ne laissa pas aller le peuple israélite. »

La sixième plaie ne fut pas annoncée, mais elle éclata soudain. En présence du roi, Moïse et Aaron remplirent leurs mains des cendres d'un four à briques ou à chaux, et ils les lancèrent vers le ciel. Au même instant, il se forma sur les hommes et les animaux de graves désordres cutanés, accompagnés d'ulcères et de pustules. Ce genre d'éruption n'est pas rare en Égypte; mais il n'est jamais aussi rapide, aussi violent et aussi universel. Les magiciens eux-mêmes en furent victimes, comme le note l'écrivain sacré, non sans ajouter le refrain accoutumé : le pharaon ne changea pas de résolution.

La septième plaie est précédée, dans le récit biblique, d'un long message que Moïse devait porter au pharaon, et qui décrit les terribles effets de ce nouveau châtiment. Une grêle, dont aucun Égyptien ne pouvait se faire une idée, allait dévaster tout le pays. Cette prédiction produisit une impression très vive sur les serviteurs du monarque, qui s'empressèrent de retirer des champs la portion de leur bétail que

la peste avait épargnée. Le lendemain, quand Moïse eut levé sa verge vers le ciel, un orage épouvantable survint, accompagné d'éclairs et de tonnerre, et surtout de grêlons énormes, qui tuèrent un grand nombre d'hommes et d'animaux, déchiquetèrent l'herbe et brisèrent les arbres dans toute l'étendue de l'Égypte. En face de ce désastre, d'autant plus frappant que la grêle est fort rare dans cette région, le pharaon avoua qu'il avait péché et reconnu la justice du jugement divin; mais, quand la plaie eut cessé, « son cœur s'endurcit de plus en plus. »

Moïse reçut donc la mission de revenir au palais, porteur d'une

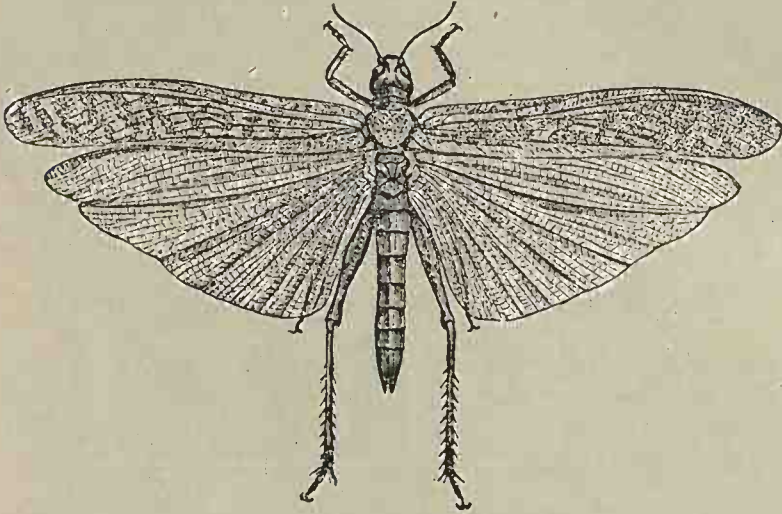


Fig. 49. — *Edipoda migratoria* en plein vol.

menace qui annonçait la huitième plaie, avec quelques détails destinés à en relever le terrible caractère : « Si tu refuses de laisser aller mon peuple, voici, je ferai venir demain des sauterelles dans toute l'étendue du pays. Elles couvriront la surface de la terre, et on ne pourra plus voir la terre; elles dévoreront le reste de ce que vous a laissé la grêle, elles dévoreront tous les arbres qui croissent dans vos champs; elles rempliront tes maisons, les maisons de tous tes serviteurs et les maisons de tous les Égyptiens. Tes pères et les pères de tes pères n'auront rien vu de pareil, depuis qu'ils existent sur la terre jusqu'à ce jour. » Ces derniers mots supposent que les invasions de sauterelles n'étaient pas inconnues des Égyptiens. Elles y occasionnent encore, de temps à autre, les affreux ravages dont le prophète Joël a tracé un tableau si exact <sup>1</sup>. Quand leurs essaims se précipitent sur une contrée,

1. Joël, I, 2-18; II, 2-11.

apportés par le vent comme un hideux et épais nuage qui obscurcit le soleil même, elles couvrent littéralement le sol sur des lieues entières. Toute verdure disparaît comme en un clin d'œil; l'écorce même des arbres est rongée par ces dents affamées; les maisons sont envahies, tout est rempli de ces milliards d'insectes qui, s'ils ne sont pas emportés par un coup de vent analogue à celui qui les a apportés, souillent le pays de leurs cadavres et y provoquent la peste en même temps que la disette.

Après avoir délivré son message, Moïse s'était retiré; mais les officiers de la cour, saisis d'épouvante, le rappelèrent, d'eux-mêmes et prièrent respectueusement le roi de céder. Celui-ci n'autorisa toutefois que le départ des hommes; les femmes, les enfants et les troupeaux

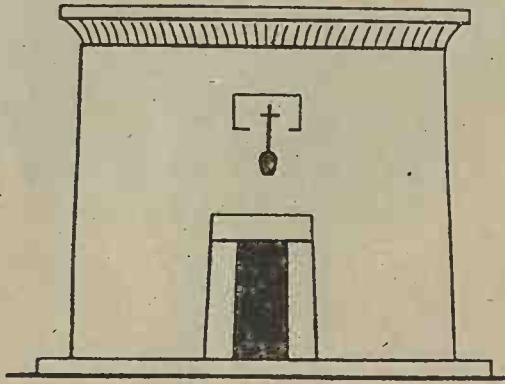


Fig. 50. — Façade et porte d'une maison égyptienne aux temps anciens.  
(D'après les monuments.)

resteraient pour lui servir d'otages. Cela étant, Moïse se retira de nouveau, et le fléau s'abattit sur l'Égypte, avec toute la rigueur qui avait été prédite. Amenées par un vent d'est, les sauterelles eurent promptement dévoré toute la verdure qui avait été épargnée par la grêle. Alors le pharaon prit peur, et fit implorer la pitié divine par Moïse et Aaron. Aussitôt, un vent qui soufflait du côté de la Méditerranée souleva les sauterelles et les précipita dans la mer Rouge, où elles périrent. Mais, endurci de nouveau, le roi persista dans son refus.

L'apparition de la neuvième plaie fut soudaine, sans aucun avertissement préalable. Sur l'ordre de Dieu, Moïse n'eut qu'à étendre sa main vers le ciel, « et des ténèbres horribles couvrirent tout le pays d'Égypte pendant trois jours, » ténèbres « tellement épaisses, qu'on pouvait les toucher », dit encore le texte biblique. Une fois de plus, nous voyons une association frappante de l'élément surnaturel à l'élément

naturel. Il arrive parfois, en Égypte, que l'air s'assombrit violemment sous l'influence du *khamsin*, vent brûlant qui vient du désert, et qui charge l'atmosphère d'une poussière très fine et très dense, au point de cacher le soleil beaucoup plus que le font nos brouillards. Mais quelle différence avec ces « ténèbres horribles », dont le livre de la Sagesse, xvii, 1-xviii, 41, trace un tableau si affreux ! Personne n'osait faire un mouvement ; la terreur clouait tout le monde sur place en Égypte, tandis que « le jour luisait partout où habitaient les fils d'Israël. » Effrayé plus que jamais, le pharaon permit le départ des Hébreux, en ne retenant désormais que leur bétail pour gage : condition que Moïse dut rejeter encore. Le monarque, furieux, chassa alors le représentant du Seigneur, en le menaçant de mort. Moïse le quitta donc ; mais il ne lui cacha pas le châtement, plus épouvantable que tous les autres, auquel il exposait l'Égypte par son opiniâtreté : « Tous les premiers-nés mourront dans le pays des Égyptiens, depuis le premier-né du pharaon qui est assis sur le trône, jusqu'au premier-né de la servante qui tourne la meule <sup>1</sup> et jusqu'aux premiers-nés des animaux. »

### III. — Institution de la Pâque ; la dixième plaie.

C'est alors que le Seigneur donna à Moïse les instructions nécessaires pour la célébration annuelle de la fête de Pâque, qui devait être la plus grande des solennités religieuses d'Israël. Sa date fut fixée au mois d'*abib*, appelé plus tard *nisan*, qui était le sixième mois de l'année civile des Hébreux, et qui devint dès lors le premier de leur année ecclésiastique, instituée en même temps que la Pâque. Il s'ouvrait avec la nouvelle lune de l'équinoxe du printemps, et correspondait environ à la seconde moitié de mars et à la première moitié d'avril.

Dieu lui-même fixa les principaux rites de la fête. Le dix *abib*, quatre jours avant qu'elle s'ouvrit, on devait choisir, dans chaque famille, la victime symbolique dont le sang préserverait les premiers-nés des Hébreux. Ce serait un agneau ou un chevreau mâle, d'un an et sans défaut <sup>2</sup>. On immolerait cette victime dans l'après-midi du 14 *abib*, avant le coucher du soleil. Avec un rameau d'hysope <sup>3</sup> trempé dans son sang, on teindrait ensuite les deux poteaux et le linteau de

1. De nos jours encore, dans une grande partie de l'Orient biblique, chaque famille possède son petit moulin à bras, avec lequel les femmes (les esclaves, dans les maisons riches) réduisent en farine la quantité de blé nécessaire pour le pain de la journée.

2. Bien que la loi ne marque aucune préférence, l'usage s'est décidé plus tard universellement en faveur de l'agneau.

3. Plante de la famille des Labiées, analogue à la marjolaine, d'après l'opinion la plus vraisemblable.

la porte d'entrée de chaque maison, pour les désigner à l'ange exterminateur, afin qu'il les épargnât. Tout avait été minutieusement réglé pour la manducation de la victime. Le repas, dont l'agneau ou le chevreau devait former le mets principal, ne pouvait commencer qu'après le coucher du soleil. Pour cette première Pâque, on ne pouvait se servir que de pain non fermenté, puisque le départ allait être si rapide, et que les Orientaux ne préparent habituellement leur pain



Fig. 51. — Égyptien s'appuyant sur un bâton.  
(Pyramide de Ghizeh.)

que pour un seul repas. Plus tard le pain azyme, ou sans levain, ne fut qu'un simple mémorial, mais rigoureusement prescrit pendant toute l'octave pascale. En effet, comme le font remarquer les anciens rabbins, parmi les rites signalés ici, les uns ne concernaient que la première Pâque, la « Pâque égyptienne », tandis que les autres se rapportent à la « Pâque perpétuelle », c'est-à-dire, à toutes les solennités pascales de l'avenir.

L'agneau ou le chevreau devait être rôti d'une seule pièce; il était interdit de le faire cuire dans l'eau. Comme il fallait qu'il fût consommé tout entier, les convives avaient à se grouper en nombre suffisant pour cela <sup>1</sup>. Un autre mets caractéristique de ce repas consistait

1. Pas moins de dix, pas plus de vingt, après la règle établie par la coutume.

dans les « herbes amères » — suivant la tradition juive, la laitue, la chicorée amère, le raifort, etc. — destinées à figurer les souffrances endurées en Égypte par les Hébreux, aux derniers temps de leur séjour. L'attitude des convives avait été pareillement réglée. C'était celle de voyageurs qui sont sur le point de se mettre en route : debout, la longue tunique relevée autour des reins, les sandales aux pieds, le bâton à la main, pour être prêts à partir au premier signal de la délivrance. Le nom même de la fête fut désigné et expliqué par son divin instituteur : *Pésakh*, mot hébreu dont les Grecs et les Latins ont fait *Pascha*, et nous « Pasque », puis « Pâque ». Il signifie : « passage », et désigne le passage du Seigneur, soit pour frapper les premiers-nés des Égyptiens, soit pour sauvegarder ceux d'Israël. Le premier et le septième jour de l'octave pascale, le 15 et le 21 *abib*, avaient un caractère plus solennel que les autres ; c'étaient des jours de repos comme le-sabbat, avec cette différence qu'il était permis d'y préparer les aliments. Lorsque Moïse eut communiqué ces ordres du Seigneur aux représentants du peuple, ceux-ci s'inclinèrent profondément, puis se prosternèrent jusqu'à terre, en signe de respectueuse obéissance.

La description de la dixième plaie est tout à fait tragique dans sa brièveté : « Au milieu de la nuit, le Seigneur frappa tous les premiers-nés de l'Égypte, depuis le premier-né du pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de la femme esclave qui était en prison, et jusqu'au premier-né de tous les animaux. Le pharaon se leva pendant la nuit, ainsi que tous ses serviteurs et toute l'Égypte, et il s'éleva un grand cri dans l'Égypte, et il n'y avait aucune maison où il n'y eût un mort <sup>1</sup>. » Quiconque a entendu, ne serait-ce qu'une seule fois, les lamentations stridentes que poussent les Orientaux, et surtout les Orientales, dans leurs deuils et leurs souffrances, peut deviner tout ce qu'il y eut d'affreusement lugubre dans ce cri de toute l'Égypte. Du moins le but voulu par Dieu fut atteint : la résistance du roi fut entièrement brisée. « Ayant fait venir cette nuit même Moïse et Aaron, il leur dit : Levez-vous et retirez-vous d'avec mon peuple, vous et les fils d'Israël ; allez sacrifier au Seigneur, comme vous le dites. Emmenez vos brebis et vos bœufs, ainsi que vous l'avez demandé, et, en vous en allant, bénissez-moi <sup>2</sup>. » Désormais, pas de condition ni de réserve ; bien loin de retenir les Hébreux, on les presse de partir au plus vite. Le trait final, « Bénissez-moi », indique jusqu'à quel point l'orgueilleux despote était dompté. Tous ses sujets, pris de panique, demandaient aussi le prompt départ des Hébreux. C'était là une immense victoire pour le Dieu d'Israël ; il avait montré, comme il l'avait plusieurs fois annoncé, qu'il était véritablement un maître

1. Exode, xii, 29, 30.

2. Exode, xii, 31, 32.



tout-puissant dans cette fière Égypte, dont les dieux n'étaient rien à côté de lui, puisqu'ils avaient été incapables de défendre leurs adorateurs.

L'historien sacré intercale ici deux faits concrets, relatifs au départ des Hébreux. Ceux-ci emportèrent dans de petits pétrins, qu'enveloppaient les larges pièces d'étoffe qui leur servaient de couvertures et de manteaux, la farine qu'ils avaient d'avance pétrie sans levain. D'autre part, suivant une recommandation antérieure de Dieu, ils demandèrent à ceux des Égyptiens qui habitaient auprès d'eux, non pas de leur prêter, comme on le dit parfois, mais de leur donner<sup>1</sup> des vases d'or et d'argent, des bijoux, des vêtements et d'autres objets précieux. Cette demande eut un plein succès, tant les Égyptiens, épouvantés, avaient hâte d'accélérer le départ de ce peuple qui leur inspirait maintenant un si vif effroi. Bientôt, lorsqu'il sera question du mobilier et des vases sacrés du tabernacle, nous verrons quel excellent emploi sera fait de ces richesses.

1. Telle est la vraie signification du texte hébreu, d'après les meilleurs hébraïsants.

## CHAPITRE IV

### LA SORTIE D'ÉGYPTE

#### I. — Le début du voyage et le passage de la mer Rouge<sup>1</sup>.

C'est de la ville de Ramsès, construite par eux sous la menace perpétuelle du bâton des maîtres de corvée, que les Israélites partirent en masse pour quitter l'Égypte. Comme elle était située au centre du pays de Gessen, beaucoup d'entre eux avaient eu le temps de se grouper auprès d'elle. A cette heure solennelle, le peuple hébreu comptait environ 600 000 « hommes-piétons », comme s'exprime le texte original; ce qui s'entend de tous ceux qui pouvaient faire la route à pied<sup>2</sup>, par opposition aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Ce chiffre suppose pour Israël une population totale de deux millions d'âmes : fait qui n'a rien d'excessif en lui-même, surtout si l'on tient compte de la bénédiction spéciale du Seigneur, en vue de la multiplication de son peuple choisi. Aux Hébreux proprement dits s'associa, au moment de leur départ, « une multitude considérable de gens de toute espèce », recrutés sans doute parmi les prisonniers de guerre, si nombreux alors en Égypte, et qui mirent cette occasion à profit pour se soustraire à la tyrannie des Égyptiens. Les récents prodiges avaient certainement contribué à les décider à accompagner une nation dont le Dieu avait manifesté tant de puissance. Mais, en plus d'une occasion, nous aurons à constater que leur présence ne fut guère profitable aux Hébreux.

La première station fut celle de Soukkôt, ville que de nombreux commentateurs identifient à Pithom, également bâtie par les Hébreux au cœur de la province de Gessen. Dans ce cas, elle aurait eu deux noms : l'un religieux et sacré, *Pa-toum*, « demeure de *Toum* (divinité égyptienne); l'autre civil, *Thecout* (ou *Schoût*), et de là *Soukkôt* en hébreu. Entre Ramsès et Soukkôt, la distance était peu considérable;

1. Exode, XII, 27-XIII, 22.

2. A partir d'environ douze ans.

mais il était nécessaire que les Israélites eussent le temps de se concentrer<sup>1</sup>. Là, le Seigneur donna à Moïse un ordre qui était en corrélation étroite avec la dixième plaie d'Égypte : à l'avenir, on devait lui consacrer tous les premiers-nés, « tant des hommes que des animaux », comme une propriété spéciale. N'étaient-ils pas à lui, puisqu'il les avait épargnés, alors que tous les premiers-nés de l'Égypte étaient frappés de mort?

De Soukkôt, deux routes très distinctes pouvaient conduire en Palestine. La plus courte, qui était aussi de beaucoup la plus facile pendant un certain temps, longeait les côtes de la Méditerranée et ne demandait guère que quinze jours de marche. L'autre, qui a déjà été mentionnée à l'occasion des funérailles du patriarche Jacob, était très longue et très pénible, car elle exigeait la traversée de plusieurs déserts. Cependant c'est cette dernière que Dieu choisit pour son peuple. Il avait plusieurs raisons d'agir ainsi. D'abord, en pénétrant dans le pays de Canaan par le Sud-Ouest, district fortement occupé par les Philistins, les Hébreux auraient été obligés d'en venir aux mains avec ce peuple puissant et belliqueux. Peu préparés à la lutte, ils se seraient bientôt découragés, et auraient voulu rentrer en Égypte bon gré mal gré, comme le dit ici le narrateur. En outre, c'est sur le majestueux autel du Sinaï que le Seigneur désirait contracter une alliance solennelle avec les Israélites, et, pour cela, il fallait lui faire prendre la route du désert.

Nous lisons ici dans le récit biblique (Exode, XIII, 19) une note rétrospective intéressante. Après nous avoir rappelé que Joseph, par un bel acte de foi, avait demandé que ses ossements fussent transportés dans la Terre promise, lorsque les Hébreux iraient en prendre possession, l'écrivain sacré ajoute que Moïse ne manqua pas de réaliser ce pieux désir au moment du départ.

C'est une localité nommée Étham qui servit d'emplacement à la seconde étape. Il est difficile d'en marquer la situation exacte. Placée par les uns au sud des lacs Amers, par d'autres à leur extrémité du côté du Nord-Est, elle paraît avoir été située encore plus au nord, au-dessus du lac Timsah, tout à fait « sur la limite extrême du désert » de Sur, comme le demande le texte biblique. Un nouveau bienfait,

1. Sur le point de départ et sur la marche des Hébreux jusqu'à la mer Rouge, voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 350-426. Les opinions anciennes et contemporaines sont très lucidement exposées et soumises à une judicieuse critique, dans ces savantes pages. Voir aussi A. Mallon, *Les Hébreux en Égypte*, p. 162-173, et, sous le titre, « l'itinéraire des Israélites, du pays de Gessen aux bords du Jourdain, » le P. Lagrange, dans la *Revue biblique*, année 1900, p. 63-86, 273-287, 443-449. Au livre des Nombres, chap. xxxiii, les différentes stations des Hébreux entre la terre de Gessen et Abel-Sittim, au bord du Jourdain, sont énumérées sous la forme d'un simple catalogue.

qui se prolongea pendant de longues années, y attendait les Hébreux, « Le Seigneur marchait devant eux pour leur montrer le chemin, paraissant durant le jour en une colonne de nuée, et pendant la nuit en une colonne de feu, pour leur servir de guide le jour et la nuit. » Ce fut là un trait admirable de la bonté de Dieu, qui, en manifestant



Fig. 52. — Carte de la sortie d'Égypte.

ainsi à son peuple sa présence perpétuelle, l'encourageait, le consolait, le protégeait visiblement. En même temps, c'est lui désormais qui, par l'intermédiaire de Moïse, va diriger tous les mouvements et tous les arrêts des Hébreux.

Jusqu'ici, la marche avait eu lieu dans la direction de l'Est et du Nord-Est. Tout à coup, le peuple reçut l'ordre d'obliquer vers le Sud, de manière à atteindre la pointe septentrionale de la mer Rouge, après avoir longé les lacs Amers, en les laissant à gauche. C'était, on l'a remarqué depuis longtemps à la suite du pharaon lui-même

(Exode, xiv, 3), un mouvement étrange au point de vue purement humain. Non seulement il ramenait les Israélites en Égypte, mais il allait les placer dans une situation périlleuse, inextricable même. En cela, toutefois, le Seigneur avait ses vues, car il se proposait, tout en sauvant magnifiquement son peuple, de châtier les Égyptiens si coupables.

Vers la pointe septentrionale du golfe de Suez<sup>1</sup>, il existe une plaine assez vaste, bornée au Sud par le mont *Attâkah*, dont la mer vient baigner le pied. Les Hébreux y vinrent camper. La Bible mentionne comme localités voisines « Phiharihôt, qui est entre Magdala et la mer, vis-à-vis de Béelséphon. » On a conjecturé que Phiharihôt est représenté par le lieu nommé aujourd'hui *Adjroûd*, à l'angle nord-ouest de la plaine; Béelséphon ne différerait pas du mont *Attâkah*. De la sorte, le peuple hébreu, déjà resserré entre la mer Rouge à l'Est, le mont *Attâkah* au Sud, le désert à l'Ouest, n'avait d'autre issue naturelle que du côté du Nord, par où il venait d'arriver; mais c'est précisément de cette direction que les Égyptiens vont se précipiter sur lui. En effet, quand le pharaon apprit par ses courriers ce qui s'était passé, regrettant déjà son autorisation forcée, et comprenant que les Hébreux étaient partis pour ne plus revenir, il réunit promptement la garde royale et six cents de ces petits chars de guerre à deux roues, traînés par deux chevaux rapides, montés par un ou deux guerriers d'élite, qui répandaient l'effroi et la mort autour d'eux dans les batailles; puis il vint enfermer la masse israélite comme dans un piège.

Quand les Hébreux, levant les yeux, aperçurent l'armée ennemie, « ils crièrent au Seigneur ». Ce cri d'alarme était en même temps une ardente prière; mais la nature reprit bientôt le dessus dans ces âmes mobiles à l'extrême, qui se rendaient parfaitement compte du danger, et elles se répandirent en injustes reproches à l'adresse de Moïse. A les entendre, il aurait beaucoup mieux valu devenir les esclaves des Égyptiens, plutôt que de périr tristement dans le désert. Absolument certain de la protection divine, Moïse les rassura, en leur promettant une prochaine délivrance. En effet, le Seigneur lui ordonna de hâter le départ du peuple et de lui ouvrir ensuite, avec sa verge puissante, un passage à travers les flots de la mer Rouge. Alors eut lieu un premier prodige : la colonne de nuée, qui s'était avancée depuis Étham en tête des Hébreux, alla se placer derrière eux. Ce mouvement avait un double but : jeter la confusion parmi les soldats égyptiens, qui furent ainsi plongés dans les ténèbres, car la nuit venait de commencer; puis favoriser le passage des Israélites, en faisant briller sur eux comme un phare la colonne de feu.

1. Sur l'état de l'isthme et du golfe à cette époque, voir Mallon, *Les Hébreux en Égypte*, p. 147-161.

Un second prodige, encore plus éclatant, suivit le premier de très près. Moïse étendit sa main sur la mer, et « le Seigneur l'entr'ouvrit par un vent d'Orient, qui souffla violemment pendant toute la nuit, et il mit la mer à sec, et les eaux se fendirent. Et les fils d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche, comme un mur. » Ce fut, selon le langage de saint Paul<sup>1</sup>, comme le baptême de la nation israélite, qui venait de naître.

Un troisième prodige, celui-ci terrible, compléta les deux autres. L'armée égyptienne tout entière, s'élançant à son tour à travers le lit desséché de la mer Rouge, se mit à la poursuite des Hébreux. Ceux-ci venaient d'achever en bon ordre leur défilé rapide, qui avait duré une grande partie de la nuit, lorsque à la pointe du jour, Moïse, sur



Fig. 53. — Femmes chantant et dansant au son du tambourin.  
(Anciens monuments égyptiens.)

un nouvel ordre du Seigneur, étendit encore la main sur la mer, dans laquelle les Égyptiens se trouvaient engagés. Les eaux retombèrent de tous côtés sur eux et les engloutirent dans leur tourbillon, sans qu'il en échappât un seul.

On a fait de nos jours des recherches, pour découvrir l'endroit exact où se sont passés ces grands miracles; mais elles n'ont pas fourni de résultat certain. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le passage de la mer Rouge a eu lieu vers l'extrémité du golfe de Suez, non loin de l'emplacement de cette ville. On a essayé aussi de nier le caractère miraculeux des faits qui viennent d'être racontés, en attribuant, par exemple, le retrait des eaux de la mer à une forte marée, accompagnée d'un vent violent qui aurait refoulé davantage encore les flots. Mais le récit de Moïse s'oppose à une interprétation purement naturelle; car il affirme clairement que Dieu lui-même ouvrit un chemin à travers la mer, que les eaux se dressèrent comme une double muraille, au milieu de laquelle passèrent les Hébreux et les Égyptiens. C'est aussi comme un étonnant prodige que les faits sont envisagés dans

1. 1<sup>re</sup> Ép. aux Corinthiens, x, 2.

les nombreux textes de l'Ancien et du Nouveau Testament où il en est question<sup>1</sup>, et en particulier dans le cantique, sublime de fond et de forme, que Moïse lui-même composa et fit chanter à la suite de cet épisode grandiose<sup>2</sup>. Sa sœur Marie, qui reçoit ici le titre de « prophétesse », et d'autres femmes juives, munies de tambourins et exécutant les mouvements cadencés dans lesquels consistent les danses religieuses de l'Orient, en chantaient les premiers mots comme un refrain : « Chantons au Seigneur, car il a fait éclater sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et son cavalier. »

Nous citerons en entier ce poème, qui est l'un des plus beaux parmi ceux que nous a conservés la Bible. Il ne décrit pas seulement l'éclatante victoire que le Dieu d'Israël venait de remporter sur les Égyptiens, mais aussi les conséquences prochaines de ce triomphe, en vue de la conquête de la Palestine.

La première strophe contient le thème du cantique :

Je chanterai au Seigneur, car il a fait éclater sa gloire;  
il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.  
Le Seigneur est ma force et le sujet de mes louanges;  
c'est lui qui m'a sauvé.  
Il est mon Dieu, et je le célébrerai;  
il est le Dieu de mon père, et je l'exalterai.  
Le Seigneur est un homme de guerre;  
le Seigneur : voilà son nom !  
Il a jeté dans la mer les chars du pharaon et son armée;  
ses guerriers d'élite ont été engloutis dans la mer Rouge.  
Les flots les ont couverts;  
ils sont descendus dans les abîmes comme une pierre.

La seconde strophe indique de quelle manière la puissance de Dieu s'est manifestée énergique et rapide, dans cette victoire. Elle fait ensuite une description dramatique de la catastrophe égyptienne :

Votre droite, Seigneur, a signalé sa force;  
votre droite, Seigneur, a mis l'ennemi en pièces.  
Par la grandeur de votre gloire  
vous avez renversé vos adversaires.  
Vous avez déchaîné votre colère,  
et elle les a dévorés comme du chaume.  
Au souffle de votre fureur les eaux se sont amoncelées;  
les ondes mobiles se sont dressées comme un mur;  
les flots se sont durcis au milieu de la mer.

1. Entre autres : Nombres, xxi, 14; Deutéronome, xi, 4; Josué, ii, 10; iv, 24; xxiv, 6; Néhémie, ix, 9; Judith, v, 14; Psaumes, lxxvii, 12, 13; cv, 7, 9, 22; cxxxv, 13-15; Sagesse, x, 18, 19; xix, 7; Isaïe, xliii, 16, 17; 1<sup>er</sup> livre des Macchabées, iv, 9; Actes des apôtres, vii, 36; Ép. aux Hébr., ix, 26, etc.

2. Exode, xv, 1-21.

L'ennemi avait dit : Je poursuivrai, j'atteindrai,  
je partagerai les dépouilles, je me satisferai pleinement;  
je tirerai l'épée, ma main les déchirera.

Votre haleine a soufflé, la mer les a couverts;  
ils se sont enfoncés comme du plomb dans les eaux puissantes.

La troisième strophe chante la louange du Dieu vainqueur, et sa délicate bonté envers son peuple :

Qui est comme vous parmi les dieux, Seigneur ?  
qui est comme vous, magnifique en sainteté,  
digne de louange, opérant des prodiges ?

Vous avez étendu votre droite,  
la terre les a engloutis.

Par votre bonté, vous avez guidé,  
vous avez délivré ce peuple.

Par votre puissance vous le conduirez  
vers votre demeure sainte.

Les peuples l'apprennent, ils tremblent;  
l'épouvante saisit les Philistins.

Les princes d'Édom sont dans l'effroi;  
un tremblement saisit les forts de Moab.

Tous les habitants de Canaan sont en défaillance;  
la crainte et la frayeur tombent sur eux.

Par la puissance de votre bras,  
ils deviendront muets comme une pierre,  
jusqu'à ce que votre peuple ait passé, Seigneur,  
jusqu'à ce qu'ait passé le peuple que vous avez acquis.

Vous les conduirez et vous les établirez  
sur la montagne de votre héritage,  
au lieu que vous avez préparé pour votre demeure, Seigneur,  
au sanctuaire que vos mains, Seigneur, ont fondé.

Le Seigneur régnera éternellement et à jamais <sup>1</sup>.

## II. — Itinéraire des Hébreux entre la mer Rouge et le Sinâi <sup>2</sup>.

Les Hébreux sont maintenant sur le sol de l'Asie. La mer Rouge et le désert s'étendent entre eux et leurs persécuteurs effrayés, réduits à l'impuissance. Leur esclavage a pris fin; ils forment une nation qui jouit de son indépendance. Leur Dieu, qui a remporté pour eux la victoire, marche à leur tête pour les conduire à l'autel majestueux du Sinâi, où il daignera contracter une étroite alliance avec eux. « Quand Israël était jeune, je l'aimai, et j'ai appelé mon fils hors de l'Égypte », dira un jour le prophète Osée, xi, 1, en traduisant

1. Exode, xv, 1-18. — 2. Exode, xv, 22-xviii, 27.





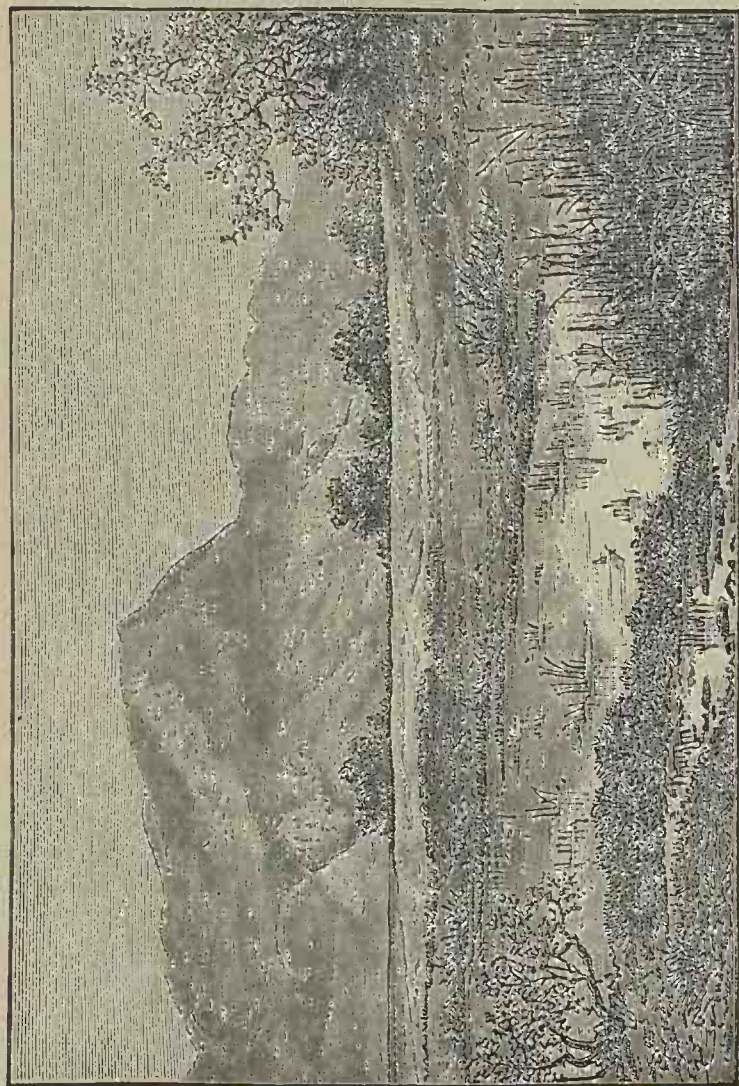


Fig. 55. — Vue de l'ouadi Gharandel. (D'après une photographie.)

jaune. Au Sud se dresse la masse gigantesque du Sinaï, dont nous avons déjà dit quelques mots plus haut et sur laquelle nous aurons à revenir : masse de rochers nus, sans végétation, jetés confusément, que coupent çà et là des *ouadis* ou vallées arides et sauvages, mais parfois munies de sources et de pâturages. Au Sud comme au Nord, quel contraste avec l'Égypte verdoyante, abondante en ressources de tout genre, que les Israélites venaient de quitter ! Ils sauront assez le dire et le redire amèrement.

Moïse, qui nous est apparu déjà si grand, va le devenir davantage encore ; car c'est sur lui que retombera plus que jamais la direction de cette foule immense, encore peu disciplinée. Aussi n'est-il pas surprenant que son souvenir soit demeuré très vivant dans ces parages, et que son nom ait été donné à plusieurs localités : *Aïn-Mouça* ou « Source de Moïse », près de la mer Rouge ; *Djébel Mouça*, ou « Montagne de Moïse », au Sinaï ; *Ouadi Mouça*, ou « vallée de Moïse », à Pétra, etc. La tradition chrétienne la plus ancienne reconnaissait la sublimité exceptionnelle de son rôle, en lui décernant les titres de grand législateur, de grand théologien, de grand homme d'État<sup>1</sup>. Quant aux Juifs, ils l'ont toujours honoré comme leur libérateur après Dieu, et comme l'émancipateur de leur nation. Ils ont été et sont encore très justement fiers de lui<sup>2</sup>.

Comme point de départ des Hébreux, lorsqu'ils s'éloignèrent du lieu où ils étaient sortis de la mer Rouge, la tradition désigne la localité appelée *Ayoûn Mouça* par les Arabes. Elle est située sur la rive orientale du golfe de Suez, à une demi-heure du rivage et en face du mont *Attâkah*, qui s'élève sur l'autre rive. Elle contient, comme son nom l'indique, des sources abondantes, qui permirent aux Hébreux de remplir d'eau leurs outres. De là ils s'avancèrent dans le désert d'Étham ou de Sour, région qui, après avoir servi de limite à l'Égypte au Nord-Est, longe pendant quelque temps le golfe de Suez dans la direction de l'Est. La marche tantôt sur le sable, tantôt sur le gravier, pendant trois jours, parfois entre des collines crétacées, sans végétation et sans eau, dut être pénible à la longue. A *Mara*, dont le nom signifie « amertume » en hébreu, le peuple fatigué, altéré, ne trouva que des eaux amères ; aussi ne dissimula-t-il pas son désappointement, en faisant entendre contre Moïse quelques-uns de ces murmures dont il se rendra si souvent coupable. La station de Mara ne diffère pas sans doute de celle de *Aïn Aoûara*, dont les eaux, tout imprégnées de nître, sont encore réputées les plus mauvaises de toute la péninsule. Moïse recourut à Dieu, qui lui indiqua un certain bois, dont l'essence

1. Clément d'Alexandrie, *Strom.*, D, xxii, 24 ; Eusèbe, *Præpar. evang.*, vii, 8, etc.

2. Voir en particulier le livre de l'Éclésiastique, xlv, 1-6 ; l'Évang. selon S. Jean, i, 17 ; vi, 30, etc.

n'est pas indiquée, et qui, jeté dans l'eau, en enleva miraculeusement l'amertume. Ce bois, en effet, ne paraît pas avoir possédé par lui-même de vertu spéciale, à part celle que le Seigneur lui communiqua pour la circonstance actuelle.

La station suivante fut celle d'*Élim*, qu'on place généralement dans la belle vallée de *Gharandel*, aux eaux excellentes et aux frais herbagés. Elle n'est située qu'à deux heures de marche de Mara. On y fit un séjour d'environ un mois. On était alors à 86 kilomètres d'*Aïn Mouça*. Au sortir d'*Élim*, la contrée change de caractère, car on pénètre peu à peu dans le massif montagneux. Le prochain arrêt eut lieu dans le désert de *Sin*, longue plaine sablonneuse, désolée, qui côtoie



Fig. 56. — Chaudières dans lesquelles on fait cuire des viandes.  
(Peintures de tombeau, à Ghizeh.)

le rivage de la mer. Le campement fut établi, croit-on, à *Aïn Mourka*. C'était le quinzième jour du second mois; il y avait donc juste un mois que les Israélites avaient quitté la terre de Gessen. Leurs murmures retentirent d'une manière encore plus désagréable qu'à *Aïn Mouça*. L'historien sacré nous en a conservé le thème général, qui n'est pas à l'honneur de ceux qui proféraient de telles plaintes. « Plût à Dieu, disaient-ils, que nous fussions morts en Égypte, par la main du Seigneur, lorsque nous étions assis auprès de marmites pleines de viandes, et que nous mangions du pain à satiété ! » Et s'en prenant à Moïse, ils ajoutaient : « Pourquoi nous as-tu amenés dans ce désert, pour y faire mourir de faim tout le peuple ? » Fatigués, découragés, ayant consommé leurs provisions, ils oublient leurs rudes corvées d'autrefois, pour ne penser qu'à la nourriture abondante et appétissante que l'Égypte leur avait fournie. Que sont devenues l'exaltation et l'allégresse qui remplissaient les cœurs, après le passage de la mer Rouge ?

Dans sa bonté, le Seigneur fit à ce peuple-enfant une double promesse, par l'intermédiaire de son représentant. Il leur procurera sans retard et régulièrement un pain venu du ciel; de plus, puisqu'ils désiraient manger de la chair, il leur en donnera aussi à profusion.

La réalisation de la seconde promesse fut immédiate. Au printemps, des quantités innombrables de cailles, émigrant des régions tropicales pour remonter vers le Nord, arrivent sur les côtes de la mer Rouge, et, épuisées par un long voyage, elles se laissent prendre à la main ou tuer à coups de bâton. Une de ces nuées vivantes tomba le soir même sur le camp des Hébreux, qui purent s'en rassasier à volonté. Le miracle consista cette fois dans la coïncidence parfaite de l'événement avec la prophétie divine, et aussi dans l'énorme quantité de cailles.

La manne apparut le lendemain matin. « C'était quelque chose de menu et comme pilé au mortier, qui ressemblait à de la gelée blanche et qui couvrait le sol. » Le narrateur dit, un peu plus loin, qu'elle ressemblait à la graine de la coriandre, plante aromatique de la famille des ombellifères, qui abonde en Orient. Cette graine est ronde, petite, d'un gris blanchâtre ou jaunâtre. Ailleurs<sup>1</sup>, la manne est comparée au bdellium; résine blanchâtre, transparente, parfumée, que produit une espèce de palmier. Nous apprenons encore qu'elle avait le goût de la farine mélangée avec le miel, ou celui de l'huile d'olive fraîche<sup>2</sup>. Son nom lui vint d'une circonstance banale en elle-même. *Mân hou*<sup>3</sup> ? « Qu'est-ce que cela ? » se demandèrent les Hébreux les uns aux autres, la première fois qu'ils virent la manne à terre. Le premier de ces deux mots servit ensuite à la désigner.

Le Seigneur avait lui-même tracé quelques règles pratiques, au sujet de la récolte de la manne. Elle tombait pendant la nuit, et c'est dès le matin qu'il fallait la ramasser, car elle fondait aux rayons du soleil. On ne devait en recueillir que ce qui était nécessaire pour les repas de la journée; c'est-à-dire un 'omer (Vulgate : gomor) par tête, l'équivalent de 3 litres 88. Il était interdit d'en conserver pour le lendemain; plusieurs l'ayant fait, les vers s'y mirent et elle se corrompit. Mais, le vendredi, chacun était invité à en récolter deux fois plus qu'aux jours ordinaires; car il n'en tombait pas le samedi, dont Dieu voulait ainsi lui-même consacrer le repos. La provision recueillie le vendredi matin se conservait exceptionnellement pendant deux jours. Plus tard, lorsque le tabernacle eut été érigé, le Seigneur ordonna d'en remplir un vase, qui fut conservé dans l'arche comme un mémorial de cet immense bienfait, renouvelé très régulièrement pendant près de quarante années. Le récit biblique précise : depuis le second mois qui suivit la sortie d'Égypte, jusqu'au jour où les Israélites franchirent le Jourdain pour pénétrer dans la Palestine proprement dite<sup>4</sup>. Toutefois, la manne ne fut pas la nourriture exclusive des Hébreux durant

1. Livre des Nombres, xi, 7.

2. *Ibid.*, xi, 8.

3. En hébreu, *mân* est la forme populaire de *mah*, « quoi ? » *Hou* correspond à notre pronom « lui ».

4. Exode, xvi, 35; Josué, v, 10-12.

cette longue période. Leurs nombreux troupeaux leur fournissaient du lait, du beurre et de la viande. Ils purent aussi se procurer des provisions de divers genres auprès des Arabes du désert<sup>1</sup>. En outre, pendant les stations prolongées qu'ils firent en plusieurs districts, il leur fut possible de cultiver du blé et des légumes. Le livre des Nombres, vii, 13, 14, nous les montre munis, jusqu'au bout, de la farine nécessaire pour les sacrifices non sanglants.

Des détails qui viennent d'être mentionnés au sujet de la nature et de la distribution de la manne, il résulte clairement que tout y était miraculeux. C'est donc en vain que, dans l'école rationaliste, on prétend identifier cet aliment tout céleste avec la gomme épaisse et mielleuse, exsudée dans la presqu'île du Sinaï par le tamarix. Outre que cette substance est plutôt un médicament qu'un aliment, il est certain que la péninsule entière eût été incapable d'en fournir suffisamment aux Hébreux pour un seul repas<sup>2</sup>. Comme il fallait s'y attendre, ce prodige, l'un des plus célèbres de l'histoire du peuple de Dieu, est rappelé avec reconnaissance en de nombreux passages de la Bible<sup>3</sup>.

Le livre des Nombres, dans son énumération des stations du désert, en signale deux qui succédèrent à celle de Sin et qui ne sont pas mentionnées dans l'Exode. Elles portaient les noms de *Daphca* et d'*Alous*. Elles conduisirent les Hébreux au cœur du massif du Sinaï. La suivante, celle de *Raphidim*, est placée par la tradition à l'endroit où l'ouadi *Féirân* est rejoint par l'ouadi *Aléyat*, au nord du mont Serbal. Là se trouve une plaine large et fertile, autour de laquelle les montagnes se dressent en formes fantastiques. Le Sinaï proprement dit n'en est séparé que par une journée de marche. Mais l'eau manquait, car les sources qui arrosent l'ouadi *Féirân* sont parfois complètement à sec, et ce fut l'occasion d'une grande souffrance pour le peuple et pour ses troupeaux. Aussi les murmures se firent-ils entendre, plus violents que jamais. Avec sa confiance habituelle, Moïse recourut au Seigneur, qui lui indiqua un rocher qu'il suffirait de frapper de sa verge, pour le transformer en une source d'eaux vives. Ce qui eut lieu immédiatement. Les allusions à cet autre grand prodige ne manquent pas non plus dans les différentes parties de l'Ancien Testament<sup>4</sup>. En souvenir des plaintes égoïstes du peuple,

1. Deutéronome, ii, 6; Josué, i, 11.

2. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 462-471.

3. Nombres, xi, 8; Psaumes, lxxvii, 24, 25; cv, 40; Sagesse, xvi, 20-27; Néhémie, ix, 21; Évang. selon S. Jean, vi, 71, etc.

4. Voir en particulier le Deutéronome, vi, 16; les Psaumes, lxxvii, 15-16, et ci., 41; la 1<sup>re</sup> Épître aux Corinthiens, x, 4. Tacite lui-même signale le fait, *Hist.*, v, 3, mais en le désignant.

qui avait « tenté » son Dieu, Moïse donna à cette station le nom infamant de *Massah et Meribah*, c'est-à-dire « tentation et dispute ».

Jusqu'ici, les Hébreux n'ont rencontré aucun ennemi dans leur marche progressive à travers le désert. Mais, à Raphidim, leur paix fut troublée par les Amalécites, peuple issu d'Ésaü<sup>1</sup>, qui leur était par conséquent apparenté. Ils formaient la plus puissante des races domiciliées dans la péninsule du Sinaï<sup>2</sup>. Les luttes qui les avaient souvent mis aux prises avec les troupes qui défendaient les mines égyptiennes de cette région, avaient contribué à les aguerrir. Ils occupaient d'ordinaire la partie septentrionale de la presqu'île; mais,



Fig. 57. — Prêtre égyptien priant les bras étendus.  
(D'après les monuments anciens.)

comme les Bédouins actuels, ils avaient dû être attirés auprès du Sinaï par les pâturages, qui y sont très frais à cette époque de l'année. Ils s'efforcèrent donc d'en disputer la possession aux nouveaux venus, qu'ils regardaient comme des intrus. Ils attaquèrent d'abord l'arrière-garde du camp hébreu, et ils réussirent à la mettre en déroute. Alors Josué, qui fait ici sa première apparition, déjà glorieuse, sur la scène de l'histoire sainte, fut chargé par Moïse de grouper un certain nombre d'hommes d'élite et de refouler vigoureusement les agresseurs. La bataille fut ardente des deux parts et dura jusqu'au soir. Tandis que les vaillants défenseurs d'Israël combattaient, Moïse, debout sur une colline voisine, priait de toute son âme, en tenant ses mains élevées vers le ciel. Un fait mémorable se passa alors : aussi longtemps que l'homme de Dieu accompagnait sa prière de ce

1. Genèse, xxxvi, 12.

2. Nombres, xxiv, 26.

geste, les Amalécites avaient le dessous; mais, dès que ses mains s'abaissaient sous le poids de la fatigue, ils étaient victorieux. Aaron et Hur, qui se tenaient auprès de Moïse, le firent donc asseoir sur un rocher et maintinrent ses bras élevés, jusqu'à ce que Josué eût remporté une victoire complète <sup>1</sup>.

Moïse érigea, en action de grâces, un autel qui fut nommé en hébreu : « Le Seigneur est ma bannière. » Dieu lui ordonna ensuite de noter cet événement « dans le livre » où il racontait les principaux faits de l'histoire de ces temps. Quant aux Amalécites, en châtement de leur attaque traîtresse contre le peuple de Dieu, ils furent voués dès lors à une extermination qui ne prit fin que sous le règne de Saül <sup>2</sup>.

La renommée des merveilles accomplies par le Seigneur en faveur des Hébreux s'était déjà répandue à travers toute la contrée, spécialement chez les Madianites, dont le territoire, nous l'avons dit, n'était pas éloigné du Sinaï. Jéthro, beau-père de Moïse, fut des premiers à en être informé, et il vint à Raphidim pour en féliciter son gendre, tout en lui ramenant sa femme Séphora et ses deux fils. L'entrevue fut très cordiale, et Jéthro manifesta, non seulement par des paroles pleines de foi, mais encore par l'offrande de sacrifices, sa profonde vénération à l'égard du Dieu d'Israël. Il rendit aussi à Moïse, et en même temps à tout le peuple hébreu, un service signalé. Voyant Moïse occupé, du matin au soir, à juger en personne les affaires grandes et petites que chacun avait le droit de lui soumettre, il lui conseilla de ne traiter directement que les causes importantes, et de se décharger des autres sur des juges secondaires, choisis parmi les hommes les plus pieux et les plus intègres. L'institution du collège des soixante-dix juges, chargés de seconder Moïse, fut le résultat de cet excellent conseil; mais elle n'eut lieu qu'un peu plus tard, après l'érection du tabernacle <sup>3</sup>.

1. Voir le livre de Judith, iv, 13. Les anciens, et particulièrement les Hébreux, avaient la coutume de lever les bras vers le ciel lorsqu'ils priaient. Les premiers chrétiens se conformèrent à cet usage; on le voit par les peintures des catacombes.

2. 1<sup>er</sup> livre des Rois, xv, 1-33.

3. Exode, xviii, 1-27; Deutéronome, i, 9-15.



## CHAPITRE V

### L'ALLIANCE THÉOCRATIQUE DU SINAÏ<sup>1</sup>

#### I. — Arrivée des Hébreux au pied du Sinaï; préparatifs de l'Alliance.

C'est au troisième mois depuis leur départ d'Égypte — le jour du mois n'est pas indiqué — que les Hébreux pénétrèrent jusqu'à la base de la montagne géante, qui allait acquérir une importance si grande dans leur histoire. Il ne semble pas qu'ils aient mis plus d'un jour pour franchir la distance qui les en séparait depuis Raphidim. Ils durent camper dans l'ouadi *Er-Rahab*, vallée assez vaste, qui s'étend au nord-ouest et tout à fait au pied du *Djébel-Mouça*, ou Montagne de Moïse, qu'une tradition très ancienne identifie au Sinaï<sup>2</sup>. Cette vallée, dont la dimension est d'un million six cent mille mètres carrés, peut aisément contenir un camp de deux millions d'hommes. Les Hébreux y pénétrèrent sans doute en longeant l'ouadi *esch-Schreik*, autre vallée que l'on dirait coupée à travers la masse granitique, qui la surplombe de tous côtés. Depuis *Aïn Mouça*, pour arriver au pied du Sinaï, les Hébreux avaient franchi une distance d'environ 285 kilomètres, par des chemins généralement pénibles. Mais ils vont prendre un long repos dans la plaine d'Er-Rahab et dans ses prolongements. Ce district majestueux, aux énormes rochers nus, colorés, brillants comme s'ils venaient d'être créés, convenait fort bien à l'acte tout divin qui allait s'y passer. C'était un véritable sanctuaire, isolé de tout le reste du monde. Dieu demeurait invisible; mais on sentait déjà sa présence, tant le surnaturel semble remplir ces lieux<sup>3</sup>.

1. Exode, xix, 1-15.

2. Sur les fausses tentatives qui ont été faites de nos jours pour assimiler le Sinaï au *Serbal*, qui se dresse dans la partie occidentale du massif de l'Horeb, voir F. Vigouroux, *op. cit.*, t. II, p. 490-497; le P. Lagrange, dans la *Revue biblique*, année 1899, p. 369-392.

3. En plusieurs passages de la Bible, le Sinaï porte le nom d'Horeb. Ce sont deux dénominations équivalentes.

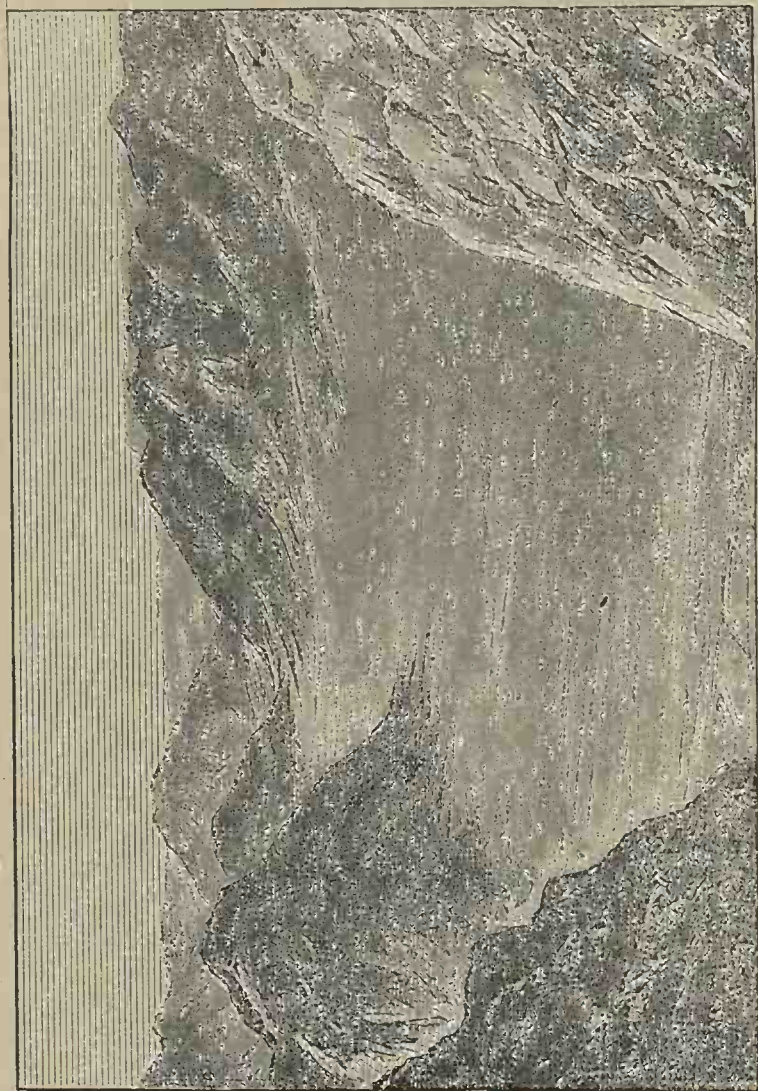


Fig. 58. — Massif du Sinai. La plaine d'Er-Rahab et le Râs-Sous/safch. (D'après Meistermann, *Sinat et Pétra*, p. 112.)

Dès que le camp hébreu eut été installé, Dieu appela Moïse « du haut de la montagne »; non pas du sommet proprement dit du Sināi; qu'on ne voit pas d'en bas, mais vraisemblablement d'une pointe spéciale, nommée *Râs-Soufsafeh*, et projetée en avant de la masse principale. On l'aperçoit de toute la plaine d'Er-Rahab. Le message communiqué à Moïse par le Seigneur renfermait en quelque sorte les préliminaires de l'alliance. Dieu rappelait d'abord ses bienfaits passés à l'égard d'Israël, qu'il avait porté « sur des ailes d'aigle », c'est-à-dire, avec un amour mélangé de tendresse et de force. Il n'imposait aux Hébreux qu'une seule condition, l'obéissance à sa volonté. En échange, il leur faisait de magnifiques promesses, exprimées en un langage choisi, très expressif aussi : « Si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous m'appartenez entre tous les peuples comme mon bien propre... Vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation sainte. » Le but de l'alliance ne pouvait pas être mieux marqué.

Quand Moïse eut transmis ces déclarations aux « anciens » qui représentaient le peuple, ceux-ci répondirent qu'Israël était prêt à obéir en toutes choses à son Dieu. Le Seigneur annonça donc à Moïse qu'il allait lui-même promulguer, en la développant, la condition qu'il avait déjà indiquée; puis il demanda que le peuple se préparât pendant deux jours entiers à l'inauguration de l'alliance. Le lavage de leurs vêtements devait être l'emblème de la pureté intérieure avec laquelle ils viendraient au-devant de leur Dieu. Il était interdit sévèrement de s'approcher de la montagne, et même simplement de la toucher, pendant que Dieu s'y tiendrait pour parler au peuple.

## II. — Les conditions de l'Alliance<sup>1</sup>.

Le troisième jour, dès le matin, « on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs; une nuée très épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec un grand bruit. » Le Seigneur manifestait ainsi sa présence. Moïse fit aussitôt sortir le peuple des tentes, « pour aller au-devant de Dieu. » Tous se tinrent debout au pied du Sināi. Les manifestations surnaturelles, grandioses mais terrifiantes, devenaient de plus en plus intenses, attestant le caractère infini, la puissance, la sainteté du Dieu de l'alliance. « Tout le mont Sināi était couvert de fumée, parce que le Seigneur y était descendu au milieu du feu. La fumée s'en élevait comme d'une fournaise, et toute la montagne était terrible. Le son de la trompette s'augmentait aussi peu à peu, et devenait plus fort et plus perçant. »

1. Exode, XIX, 16-XXIII, 30.

Jamais la terre n'avait été témoin d'une manifestation semblable. Aussi conçoit-on facilement que le peuple ait été « saisi de terreur<sup>1</sup>. »

Cet élément d'effroi caractérise l'Ancien Testament tout entier. A ce point de vue, à ne considérer que les circonstances extérieures, quelle différence entre la promulgation du code de la nouvelle Alliance par N.-S. Jésus-Christ sur la montagne des Béatitudes, et celle de la législation dite mosaïque ! C'est, d'une part, le désert, un gigantesque rocher tout couronné d'éclairs, une contrée majestueuse sans doute, mais remplie d'épouvante; c'est, d'autre part, un plateau gazonné, d'où l'on domine une très gracieuse contrée. Au Sinaï, la divine parole retentit au milieu du tonnerre, qui glace les cœurs; sur le mont des Béatitudes, elle est pleine de suavité. Là, les Hébreux reçoivent l'ordre sévère de se tenir à l'écart; ici, les disciples s'approchent familièrement du législateur, qui est en même temps le Sauveur de l'humanité. Le contraste est frappant; on l'a souvent relevé.

Enfin, après avoir fait prévenir de nouveau les Hébreux, par Moïse, du danger qu'il y aurait à s'approcher trop de la montagne, le Seigneur, d'une voix lente et forte, qui pénétrait jusqu'aux rangs les plus éloignés, déclara ce qu'il exigeait de son peuple :

Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude.

Tu n'auras pas d'autres dieux que moi.

Tu ne te feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel et en bas sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux, au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles et tu ne les serviras pas; car je suis le Seigneur ton Dieu, un Dieu jaloux, qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'à mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.

Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu, car le Seigneur ne laissera pas impuni celui qui prendra son nom en vain.

Souviens-toi du jour du sabbat, pour le sanctifier. Tu travailleras pendant six jours et tu feras tout ton ouvrage. Mais le septième jour est le jour du repos du Seigneur ton Dieu : tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car pendant six jours le Seigneur a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, et il s'est reposé le septième jour. C'est pourquoi le Seigneur a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié.

Honore ton père et ta mère, afin que tu vives longtemps dans le pays que le Seigneur ton Dieu te donne.

Tu ne tueras point.

Tu ne commettras pas d'adultère.

Tu ne déroberas pas.

1. Deutéronome, iv, 11, 12.

Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.

Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain; tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui lui appartient.

Voilà, résumé dans les dix préceptes du *Décalogue*<sup>1</sup>, le sommaire de ce que le Seigneur exigeait tout d'abord de son peuple. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur la beauté, sur l'importance de ce code tout divin. L'Église chrétienne l'a reçu à son tour des mains de la Synagogue comme un précieux dépôt, et il est à la base de toute vraie civilisation. Il l'emporte infiniment sur ce que les anciennes législations contiennent de plus parfait; rien d'humain ne saurait lui être comparé, et il justifie pleinement sa céleste origine. Le *Décalogue*, assurément, n'est pas l'Évangile, puisque l'Évangile viendra le compléter et le relever encore; du moins, il nous enseigne avec une concision étonnante nos devoirs envers Dieu et envers le prochain. Il manifeste l'union indivisible qui existe entre la religion et la morale. D'un autre côté, il ne renferme rien qui ne convienne aux hommes de tous les temps et de tous les pays; rien non plus qui ne soit conforme aux exigences de la nature et de la raison. Aussi a-t-il conservé — à part le changement d'un point secondaire, la translation du repos sabbatique au dimanche — toute la solidité des rochers de granit et de porphyre parmi lesquels il a été promulgué. Cette révélation ouvrait magnifiquement une ère religieuse nouvelle, dont l'incarnation du Fils de Dieu devait être le terme prédestiné.

Il existe une différence, d'ailleurs sans importance, entre la manière dont les dix commandements étaient divisés dans les anciennes Églises orientales, et celle que les Latins ont adoptée depuis le iv<sup>e</sup> siècle, à la suite de saint Augustin. Saint Irénée, Origène, Tertullien, saint Éphrem, saint Épiphane, etc., partageaient ainsi le *Décalogue* : 1<sup>o</sup> l'idolâtrie, 2<sup>o</sup> le culte des idoles, 3<sup>o</sup> la profanation du nom divin, 4<sup>o</sup> le repos du sabbat, 5<sup>o</sup> les parents, 6<sup>o</sup> l'homicide, 7<sup>o</sup> l'adultère, 8<sup>o</sup> le vol, 9<sup>o</sup> le faux témoignage, 10<sup>o</sup> toutes les convoitises coupables. L'Église latine a réuni l'idolâtrie et le culte des images en un seul précepte, et elle a compté à part les convoitises charnelles, pour en faire un commandement spécial.

Tandis que la voix divine articulait posément ces propositions lumineuses, destinées à apporter au monde la vraie vie, la paix et le bonheur, le mystérieux appareil de la théophanie — la fumée, les éclairs, le tonnerre, le tremblement de terre — se prolongeait au sommet et sur les flancs du Sinaï. Bientôt l'effroi des Hébreux ne

1. Mot dérivé du grec, qui signifie précisément : « les dix paroles », les dix commandements divins par excellence.

connut plus de bornes, et ils s'enfuirent vers leurs tentes. Ils disaient à Moïse : « Parle-nous, toi, et nous t'écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions. » Il les rassura de son mieux ; mais ils demeurèrent à distance. Dans son infinie bonté, Dieu voulut bien approuver la demande de son peuple, auquel il transmettra désormais ses ordres par l'intermédiaire de son représentant<sup>1</sup>. Du reste, le Décalogue était actuellement l'essentiel. La présence de la masse de la nation n'était nullement nécessaire pour les détails multiples de la législation proprement dite, qui furent l'objet de longues conversations entre le Seigneur et Moïse.

A la suite du Décalogue, nous trouvons, au livre de l'Exode, toute une série de lois qui furent alors communiquées à Moïse par le Seigneur, et qui forment comme un second stade dans le code du Sinaï<sup>2</sup>. C'est ce que Moïse lui-même nomme le « livre de l'Alliance<sup>3</sup> », simple sommaire, présenté sous une forme très condensée, mais dont la plupart des prescriptions seront ensuite réitérées, avec des développements plus ou moins considérables. Dès lors qu'Israël allait devenir dans un sens très strict le peuple du Seigneur, il était juste qu'avant d'accepter l'alliance qui lui donnait droit à ce titre, il connût exactement quelles obligations elle lui créerait. Il suffira de les mentionner ici.

La première se rapporte naturellement au culte divin, à l'autel sur lequel devaient être offerts des sacrifices (Exode, xx, 22-26). De ces hauteurs, la législation sinaïtique descend au plus bas degré de l'échelle sociale, aux esclaves ; car ils ont eux aussi leurs droits, sauvegardés ici avec une délicatesse toute divine (xxi, 1-11). Continuant de défendre les droits du prochain, le livre de l'Alliance condamne l'homicide, le manque de respect à l'égard des parents, les rixes, coups et blessures ; puis il proclame la « loi du talion », admise par la plupart des peuples anciens, mais dont la mise en pratique est presque toujours tellement difficile, que la tradition juive s'est contentée d'y voir simplement une base, d'après laquelle devait être appréciée la compensation pécuniaire due à l'offensé. Il est ensuite question des accidents causés par des animaux, ou à des animaux (xxi, 28-36), du vol (xxii, 1-4), des dégâts commis dans les champs et dans les vignes d'autrui (xxii, 5, 6), des dépôts (xxii, 7-13), des prêts et de la location (xxii, 14, 15), de la séduction, de la magie, des pratiques idolâtriques, des droits des étrangers, des veuves et des orphelins, etc. (xxii, 16-xxiii, 30). Dieu signale, en passant, un motif d'ordre supérieur pour lequel les Israélites, devenus son

1. Deutéronome, v, 28-30. — 2. Exode, xx, 22-xxiii, 33. — 3. Exode, xxiv, 7.

peuple, devront obéir à toutes ces lois : « Vous serez saints pour moi. » Jusque dans les plus humbles détails de la vie, il faut que cette pensée les anime, et leur facilite l'accomplissement du devoir. Enfin, après avoir recommandé la charité, même envers les ennemis, l'impartialité des juges dans leurs sentences (xxiii, 1-12), le livre de l'Alliance, revenant au culte divin, énumère les trois grandes fêtes religieuses, la Pâque, la Pentecôte, la solennité des Tabernacles (xxiii, 13-19), et s'achève par de généreuses promesses du Seigneur, qui accompagnera son peuple au pays de Canaan et lui en facilitera la conquête (xxiii, 20-32).

### III. — Inauguration solennelle de l'Alliance<sup>1</sup>.

Après que Dieu lui eut exposé ces différentes lois, Moïse les communiqua fidèlement au peuple; ce qui donna lieu à une rapide mais touchante cérémonie. Tout Israël accorda aussitôt l'adhésion la plus entière et la plus généreuse aux conditions fixées par son Dieu. Moïse écrivit ensuite dans un document spécial toutes les lois que nous venons de résumer. Il dressait ainsi l'acte officiel de l'Alliance. Puis il fit ériger, au pied du Ras es-Soufsafeh, un autel, et douze pierres en forme de piliers, qui figuraient les douze tribus d'Israël, de même que l'autel représentait le Seigneur. Les deux parties contractantes étaient ainsi placées, pour ainsi dire, en face l'une de l'autre. Des jeunes gens choisis par Moïse immolèrent des taureaux, en guise de sacrifices d'adoration, de propitiation et d'action de grâces. Moïse, remplissant le rôle de pontife, fit deux parts du sang des victimes. Une de ces parts fut répandue sur l'autel, comme offrande au Seigneur. Il prit ensuite le livre de l'Alliance et en donna lecture au peuple, qui renouvela son consentement, en disant : « Nous ferons tout ce que le Seigneur demande, et nous lui serons obéissants. » Enfin, Moïse répandit sur le peuple, au moyen d'un aspersoir composé de laine rouge et d'un rameau d'hysope<sup>2</sup>, l'autre partie du sang, en prononçant cette formule sacramentelle : « Voici le sang de l'Alliance que le Seigneur a faite avec vous, afin que vous accomplissiez toutes ces choses<sup>3</sup>. » Ces divers détails sont majestueux dans leur simplicité.

Pour que l'alliance fût complète, il manquait encore la ratification extérieure du principal contractant. Voici de quelle manière il plut au Seigneur de donner à son tour son consentement. Moïse gravit le

1. Exode, xxiv, 1-11. — 2. Ép. aux Hébr., ix, 19-22.

3. N.-S. Jésus-Christ a visiblement calqué sur cette formule les paroles par lesquelles il transforma le vin en son sang à la dernière cène. Voir S. Matthieu, xxvi, 28; S. Marc, xiv, 24; S. Luc, xxii, 20; 1<sup>re</sup> Ép. aux Corinth., xi, 25.

Sinaï avec Aaron, Josué, les deux fils aînés d'Aaron, Nadab et Abiu, et les soixante-dix « anciens », pour porter au « Dieu d'Israël », comme il est nommé ici, l'hommage et l'acquiescement de son peuple. Dès qu'ils furent arrivés, le Seigneur daigna se manifester à eux. Le mode de l'apparition n'est pas indiqué. Le narrateur note seulement que « le marchepied de Dieu paraissait être un ouvrage fait de saphir, et ressemblait au ciel quand il est serein. » Sous le regard du divin Roi d'Israël, les représentants du peuple consommèrent ce qui restait des victimes d'action de grâces. Désormais, l'alliance était inaugurée, la « théocratie » avait pris naissance.

#### IV. — Idée d'ensemble de la théocratie et de la législation du Sinaï.

Nous avons d'abord à expliquer en quelques mots le sens de cette expression. C'est l'historien juif Flavius Josèphe qui l'a inventée, pour donner aux Romains quelque notion de la forme spéciale du gouvernement qui avait existé durant tant d'années chez son propre peuple. « Les gouvernements institués par quelques législateurs, écrit-il<sup>1</sup>, ont été parfois des monarchies, parfois des oligarchies, d'autres fois des démocraties. Mais notre législateur n'a établi aucune de ces institutions. Il a voulu que notre gouvernement fût ce qu'on pourrait appeler une *théocratie*, car il a attribué l'autorité et le pouvoir à Dieu. » L'expression est très exacte, puisque Dieu fut vraiment, jusqu'à Saül, le roi unique des Hébreux, et que, même après l'institution de la royauté, il fut reconnu, au moins pendant un certain temps, comme le vrai chef de la nation. Moïse n'était que le représentant de Dieu; Jéhovah édictait lui-même toutes les lois, guidait le peuple de station en station, et il l'aida puissamment à faire la conquête de Canaan.

Dieu n'a communiqué jusqu'ici à Israël qu'un sommaire de la législation théocratique, de la *Loi (thôrah)*, comme elle est fréquemment appelée dans les différentes parties de la Bible<sup>2</sup>. Il va la compléter désormais peu à peu. C'est dans ce but qu'après la ratification de l'alliance, il appela Moïse sur la montagne. Celui-ci gravit donc de nouveau le Sinaï, accompagné cette fois du seul Josué. Avant de s'éloigner, il avait dit aux anciens du peuple : « Attendez ici, jusqu'à ce que nous revenions auprès de vous. Vous avez avec vous Aaron et Hur; s'il survient quelque difficulté, vous vous en rapporterez à

1. *Contra Apion.*, II, 17.

2. Tantôt, c'est « la loi » purement et simplement; tantôt c'est « la loi de Dieu », et tantôt « la loi de Moïse ». Cf. Jos., VIII, 31; XXIII, 6; XXIV, 26; I Par., XVI, 40; II Par., XXXI, 4; Esdr., III, 2; Néhémie, VIII, 1; Daniel, IX, 11, 13; Malachie, IV, 4; I Cor., IX, 1, etc.



eux<sup>1</sup>. » Lorsqu'il fut arrivé sur la montagne, la nuée qui représentait la présence divine la couvrit en partie. Moïse n'osa pas pénétrer de lui-même dans ce Saint des saints; il attendit donc que le Seigneur l'y invitât; ce qui n'eut lieu que le septième jour. D'en bas, le faite du Sinaï apparaissait tout resplendissant, comme s'il avait été en pleine conflagration. Moïse insère ici un détail anticipé, pour nous apprendre qu'il demeura sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits, y compris les six jours d'attente<sup>2</sup>. C'est durant cette période mémorable que le Seigneur se mit à révéler à Moïse, par un exposé très circonstancié, les règles qui devaient diriger désormais la conduite de son peuple. Interrompues à plusieurs reprises, ces communications divines furent ensuite continuées, selon les occasions, jusqu'à ce que la législation fût complète.

Évidemment, ce n'est pas ici le lieu de l'étudier dans ses détails, qui forment tout un code religieux, politique et social<sup>3</sup>. Nous devons nous contenter d'un abrégé très restreint, dont la partie principale sera consacrée aux lois religieuses, qui furent manifestées à Moïse en première ligne. Notons-le bien : ce n'est pas une religion nouvelle qui fut créée au Sinaï, car le Dieu d'Israël ne différait pas de celui d'Adam, de Noé, d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. A la base de la législation mosaïque, nous trouvons l'unité de Dieu, un rigoureux monothéisme. Au fond, le culte demeura le même. Toutefois les rites en furent singulièrement développés. Ils sont consignés dans la partie du nouveau code que nous pouvons appeler le droit religieux, et qui s'occupe successivement du local sacré, de son mobilier et de ses ministres, des fonctions sacrées et des fêtes religieuses. Mais tout d'abord, dès que Moïse fut auprès de lui, le Seigneur fit appel à la générosité de son peuple, pour obtenir des offrandes de métaux précieux (or, argent et bronze), de riches étoffes, de diamants, et de peaux de différentes espèces : objets destinés à la construction et à l'ornementation du lieu saint et de son mobilier<sup>4</sup>. Ces objets abondaient alors chez les Hébreux, car ils provenaient soit de la fortune qui s'était accumulée chez eux depuis l'époque d'Abraham et de ses descendants immédiats, soit des acquisitions individuelles du peuple pendant son séjour en Égypte, soit des riches présents faits par les Égyptiens au moment du départ. Nous verrons bientôt que les Israélites firent une généreuse réponse au divin appel.

Le sanctuaire devait consister actuellement en un tabernacle,

1. Exode, xxiv, 12.

2. Au Deutéronome, ix, 9, nous lisons qu'il passa tout ce temps sans boire et sans manger. Josué demeura en dehors de la nuée.

3. On les trouvera tout au long dans les livres de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome. Voir les commentaires de ces livres.

4. Exode, xxv, 1-9.

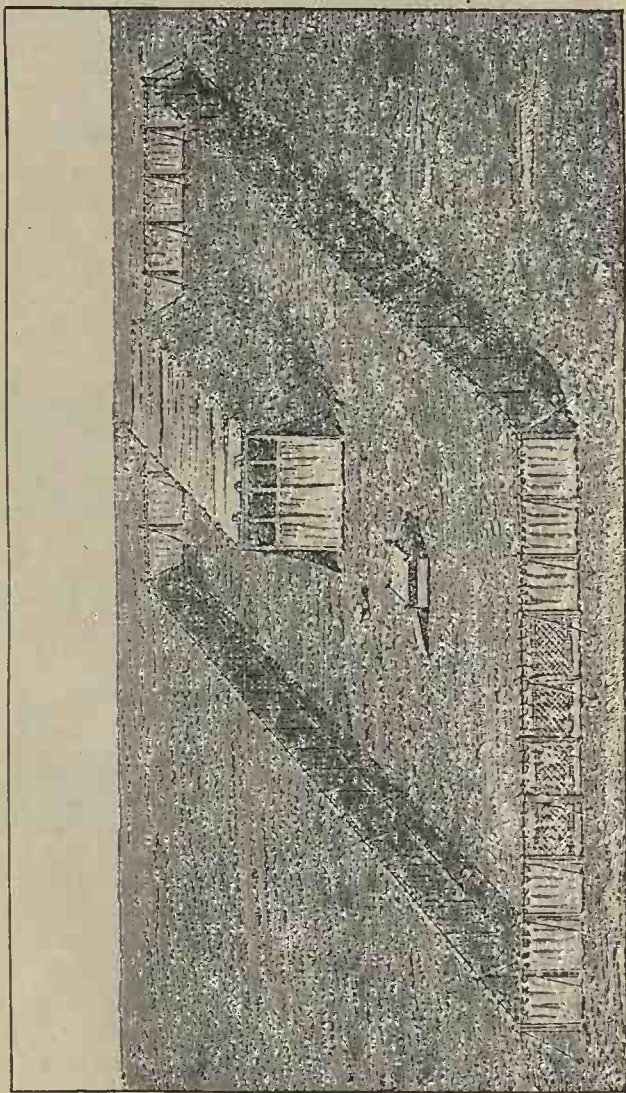


Fig. 50. — Le tabernacle. Essai de reconstitution.

c'est-à-dire en une tente mobile qui accompagnerait le peuple dans toutes ses marches. L'hôte céleste auquel ce pavillon était destiné, pour qu'il y manifestât sa présence, pour qu'il y reçût les hommages d'Israël et qu'il répandît de là sur lui ses bénédictions, voulut en être lui-même l'architecte; ce qu'il fit par des descriptions qui ne laissaient rien à l'arbitraire. La longue liste commence par l'arche d'alliance, sorte de coffret en bois de *sittim* ou d'acacia du désert, recouvert d'or, dans lequel on devait conserver les tables de la Loi et l'urne remplie de manne <sup>1</sup>. Elle continue par la table des pains dits

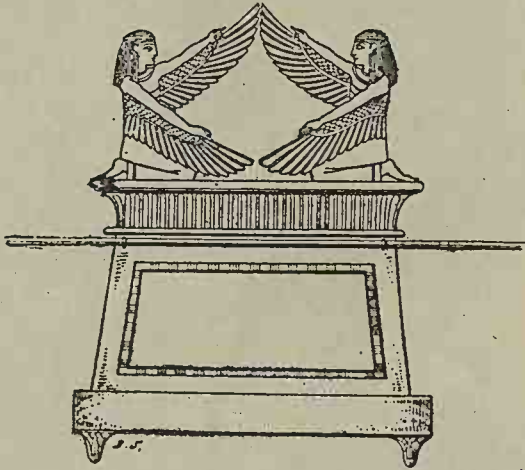


Fig. 60. — L'Arche d'Alliance.  
Essai de reconstitution.

de proposition, sur laquelle seraient placés douze pains, renouvelés chaque semaine et figurant les douze tribus d'Israël en adoration devant leur Dieu <sup>2</sup>. Un autre ordre concerne le candélabre d'or, à sept branches, dont les sept lampes devaient brûler jour et nuit dans le sanctuaire <sup>3</sup>. Il est ensuite question du tabernacle lui-même, dont le Seigneur mentionne tour à tour les trois couvertures servant de toit, la charpente de bois, les deux parties — en avant le Saint, plus loin le Saint des Saints — séparées par un voile d'une grande richesse <sup>4</sup>, l'enclos sacré qui l'entourait de toutes parts <sup>5</sup>. L'autel des holocaustes, sur le brasier duquel devaient être consumées les chairs des victimes offertes en sacrifice, est pareillement décrit avec ses ustensiles <sup>6</sup>. Plus loin, Dieu signale le petit autel d'or, nommé aussi autel des parfums ou de l'encensement, destiné à

1. Exode, xxv, 10-22. — 2. Exode, xxv, 23-30. — 3. Exode, xxv, 31-40.  
— 4. Exode, xxvi, 1-27. — 5. Exode, xxvii, 9-19. — 6. Exode, xxvii, 1-8.

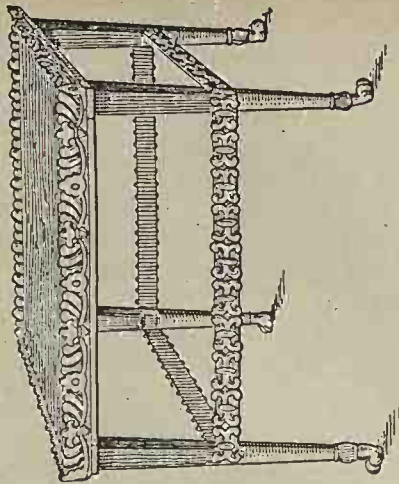
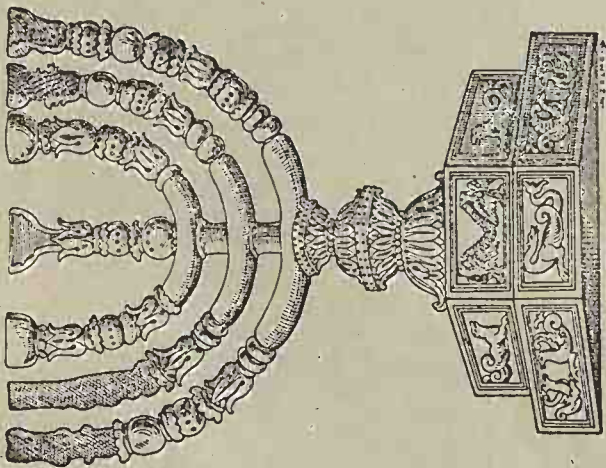
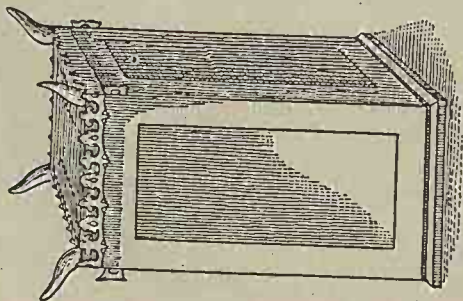


Fig. 61. — L'autel d'or ou de l'encensement. — Fig. 62. — Le chandelier à sept branches. — Fig. 63. — La table des pains de proposition. Essais de reconstitution.

occuper une place dans le Saint, et à recevoir, chaque matin et chaque soir, l'encens qu'on faisait brûler pour figurer les prières d'Israël<sup>1</sup>. La composition de l'encens sacré est elle-même indiquée<sup>2</sup>, comme aussi celle de l'huile d'onction qui devait servir prochainement à la consécration du grand prêtre et des simples prêtres<sup>3</sup>. Enfin, il est parlé du lavoir d'airain, à placer dans la cour extérieure du tabernacle, pour que les prêtres et les lévites s'y lavent les mains et les pieds, toutes les fois qu'ils auraient une fonction à remplir dans

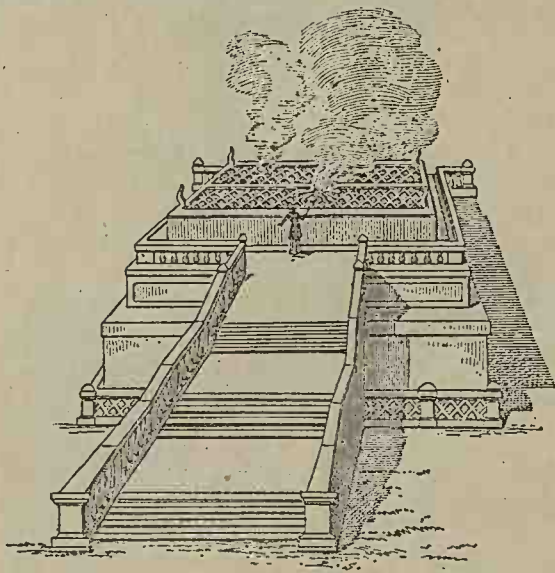


Fig. 64. — L'autel des holocaustes.  
Essai de reconstitution.

le tabernacle<sup>4</sup>. Le Seigneur voulut aussi désigner nommément les deux artistes habiles auxquels serait confiée la direction de tous ces travaux délicats : c'étaient, en premier lieu, Béséléel, petit-fils de ce Hur qui a été mentionné plusieurs fois comme un des principaux personnages de la nation; en second lieu et sous ses ordres, Ooliab<sup>5</sup>. Béséléel appartenait à la tribu de Juda, Ooliab à celle de Dan.

Un personnel spécial était nécessaire pour accomplir les cérémonies du culte dans ce sanctuaire; il fut pareillement institué au Sinaï. A la tête de cette hiérarchie était établi le grand prêtre, pour sa vie durant. L'administration générale du culte divin lui était confiée. Il présidait aux fêtes solennelles, et avait seul le droit de

1. Exode, xxx, 1-10. — 2. Exode, xxx, 34-38. — 3. Exode, xxx, 22, 23.  
— 4. Exode, xxx, 17-21. — 5. Exode, xxxi, 1-11.

pénétrer dans le Saint des Saints, une seule fois par an<sup>1</sup>. Aaron fut le premier grand-prêtre en Israël<sup>2</sup>; les chefs de sa famille en exercèrent après lui les fonctions.

Sous les ordres du pontife, les prêtres, tous pris dans la famille



Fig. 65. — Le grand prêtre en costume d'apparat.

d'Aaron<sup>3</sup>, remplissaient un ministère important, soit dans l'intérieur du Saint, où ils étaient chargés de l'encensement du matin et du soir, soit sur l'autel des holocaustes, dont ils entretenaient le feu per-

1. Exode, xxviii, 1; Lévitique, xvi, 12, 13. — 2. Lévitique, viii. — 3. Le sacerdoce était héréditaire dans la théocratie israélite; prêtres et lévites formaient deux castes à part.

pétuel et sur lequel ils déposaient les membres des victimes. Ils avaient aussi à préparer chaque semaine les pains de proposition, à entretenir les lampes du candélabre à sept branches, à répondre aux consultations du peuple sur maint point obscur de la loi.

Les lévites, ainsi nommés parce qu'ils appartenaient tous sans exception à la tribu de Lévi, comme Aaron et ses descendants, étaient les serviteurs des prêtres, auxquels ils prêtaient surtout leur concours pour les travaux les plus extérieurs et les plus pénibles de leur ministère. C'est ainsi que, dans les pérégrinations à travers le désert<sup>1</sup> ils portaient non seulement le gros mobilier du sanctuaire, mais aussi sa charpente, ses rideaux, etc. La tribu de Lévi avait donc été mise à part tout entière pour être consacrée au culte divin. Pour ce motif, elle ne reçut pas, comme les autres tribus, une portion du territoire de la Palestine pour s'y établir; le Seigneur était sa part dans un sens très intime<sup>2</sup>. On attribua toutefois à ses membres un certain nombre de villes, où ils résidaient lorsque leur service n'exigeait pas leur présence à Jérusalem<sup>3</sup>. Comme moyens de subsistance, ils avaient la dîme des produits agricoles et du bétail de tous les autres Israélites, et leur part des victimes dans un grand nombre de sacrifices<sup>4</sup>.

Moïse reçut aussi des ordres très explicites du Seigneur au sujet des vêtements des prêtres et tout particulièrement du grand prêtre, qui portait de magnifiques ornements lorsqu'il présidait aux cérémonies les plus solennelles<sup>5</sup>. Dieu indiqua également en détail les rites de leur consécration<sup>6</sup>. Quiconque était atteint d'un grave défaut corporel ne pouvait exercer aucune fonction du culte sacré.

Le Seigneur régla de même d'une façon très minutieuse tout ce qui regardait les sacrifices, montrant ainsi quelle importance suprême il attachait à la partie religieuse de sa législation. Des pages nombreuses du Lévitique leur sont exclusivement réservées. D'après leur matière, les sacrifices étaient sanglants ou non sanglants. Les premiers consistaient dans l'immolation de certains animaux : bœufs ou veaux, moutons ou agneaux, boucs ou chevreaux, pigeons ou

1. Nombres, I, 48-53. — 2. Deutéronome, XVIII, 1-5, etc. — 3. Nombres, XXXV, 2-8; Deutéron., XVIII, 1, 2, etc. — 4. Nombres, V, 9, 10; Deutéron., XVIII, 2-5, etc. — 5. Exode, XXVIII, 1-43. L'éphod du grand prêtre consistait en une large bande d'étoffe de fin lin, de différentes couleurs et enrichie d'or. Il entourait le buste tout entier, à la manière d'une ceinture, et remontait jusqu'aux aisselles. Le pectoral était un ornement de forme quadrangulaire, qui recouvrait la poitrine du pontife. Sur son étoffe très riche étaient enchâssées dans l'or, par rangées de trois, douze pierres précieuses, toutes dissemblables d'espèce et de couleur, dont chacune portait gravé le nom d'une des tribus d'Israël. L'éphod dont se revêtaient parfois les lévites (par exemple, le jeune Samuel, I Rois, II, 18), les simples prêtres (I Rois, XXI, 18), le roi David (II Rois, VI, 14), était en lin commun, sans aucun ornement. — 6. Exode, XXIX, 1-7.

tourterelles (parfois, le passereau)<sup>1</sup>. Le vin sous forme de libations, l'huile mélangée à la farine, des épis grillés, formaient la matière des sacrifices non sanglants, auxquels on ajoutait toujours un peu de sel<sup>2</sup>. Les sacrifices sanglants se subdivisaient en plusieurs espèces : l'holocauste, ainsi nommé, dans la version des Septante et dans la Vulgate, d'après un mot d'origine grecque qui signifie « brûlé en

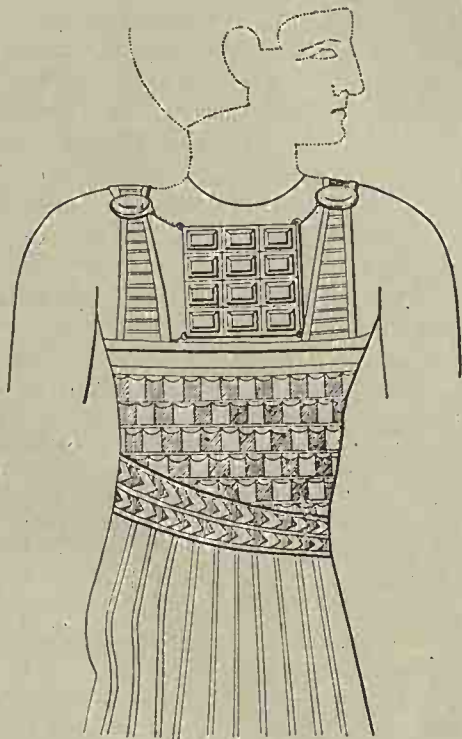


Fig. 66. — L'éphod et le pectoral du grand prêtre. Essai de reconstitution.

entier », parce que toutes les parties de la victime, à part la peau, étaient consumées sur l'autel d'airain<sup>3</sup>; les sacrifices pour le péché et pour le délit, dont le caractère était avant tout propitiatoire<sup>4</sup>; les sacrifices dits « pacifiques », offerts en action de grâces ou pour obtenir de Dieu quelque faveur spéciale<sup>5</sup>. Chacun de ces sacrifices avait ses rites particuliers. Le sang des victimes était toujours répandu par les prêtres au pied de l'autel d'airain; leur chair, excepté dans l'holocauste, n'était qu'en partie brûlée. Dans les sacrifices pacifiques,

1. Lévitique, I, 2, 10, 14, etc. — 2. Lévitique, II, 13. — 3. Lévitique, I, 1-7. — 4. Lévitique, IV, 1-vi, 7. — 5. Lévitique, III, 1-17.



quelques-uns des membres revenaient au donataire, qui en faisait un repas religieux avec sa famille et ses amis<sup>1</sup>. Plusieurs sacrifices étaient offerts au nom du peuple israélite tout entier. L'un des plus touchants était celui qu'on appelait « perpétuel », parce qu'on l'offrait chaque matin et chaque soir, avec des rites d'une majestueuse simplicité. Un agneau servait chaque fois de victime<sup>2</sup>. Ces divers sacrifices de la loi ancienne ne possédaient par eux-mêmes aucune valeur pour obtenir l'absolution des péchés et les bénédictions divines. On admet du moins qu'ils pouvaient produire une purification légale, c'est-à-dire, réparer une violation de préceptes qui ne supposait pas des actes foncièrement mauvais. Dans tous les autres cas, ils ne tiraient leur vertu que du sacrifice futur de N.-S. Jésus-Christ, dont ils étaient la représentation et le type.

Enfin Dieu détermina les jours de fête où il voulait que son peuple l'honorât plus encore que de coutume, et par des rites plus solennels. Chaque semaine, il y avait le jour du sabbat, consacré à un repos rigoureux et à de pieuses réunions<sup>3</sup>; chaque mois, la « néoménie » ou jour d'ouverture du mois, à la nouvelle lune, avec des sacrifices particuliers<sup>4</sup>; chaque année, les trois grandes solennités de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles, et en plus le jour du Grand Pardon ou de l'Expiation. Nous avons assisté à l'institution de la Pâque au moment de la sortie d'Égypte, et nous avons vu que son but était de rappeler perpétuellement aux Hébreux leur délivrance miraculeuse de la servitude égyptienne. La Pentecôte portait, dans le code mosaïque, le nom de « fête des semaines », parce que, pour en fixer la date, on comptait sept semaines plus un jour, à partir du 16 *nisan*<sup>5</sup>, lendemain de la Pâque. Elle ne durait qu'un jour. D'après la tradition juive, Dieu l'avait instituée comme un mémorial de l'alliance du Sinai. On la nommait aussi « fête de la moisson »<sup>6</sup>, parce qu'on y remerciait Dieu de la récolte des céréales, qui s'achevait alors. La fête « des Tabernacles » ou des tentes, se prolongeait pendant sept jours, comme la Pâque, du 15 au 22 *tichri* (septembre-octobre), par conséquent en automne. Son nom venait de ce que les Hébreux la passaient tout entière sous des tentes de feuillage, en souvenir des longues années vécues sous la tente dans le désert<sup>7</sup>. C'était une fête très joyeuse, qui fut accompagnée plus tard de processions et d'illuminations religieuses à Jérusalem. Ces trois solennités exigeaient, sauf de larges exceptions, un pèlerinage des hommes au lieu où était érigé le sanctuaire<sup>8</sup>. Cinq jours avant la fête des

1. Lévitique, vii, 11-21. — 2. Exode, xxviii, 35-42; Nombres, xxviii, 3-8. — 3. Exode, xx, 8-11; xxxiv, 20, etc. — 4. Exode, xii, 1-20; Lévitique, xxiii, 4-44. — 5. Ce mois correspondait en partie à mars, en partie à avril. — 6. Exode, xxiii, 16. — 7. Lévitique, xxiii, 33-43. — 8. Exode, xxiii, 17; xxiv, 23; Deutéronome, xvi, 16.

Tabernacles, le 10 *tichri*, avait lieu la fête de l'Expiation (*Yôm kippour*), ou du grand Jeûne, le seul qui fût d'obligation d'après la loi mosaïque. On y demandait pardon à Dieu de tous les péchés commis pendant l'année. Des sacrifices spéciaux étaient offerts par le grand prêtre, qui officiait seul ce jour-là, et le « bouc émissaire », chargé des péchés du peuple, était chassé dans le désert <sup>1</sup>.

Telle était, dans son ensemble, la constitution religieuse du Sinaï. Un grand devoir moral en découlait directement : celui qui pressait les Hébreux d'aimer leur Dieu de tout leur cœur, de le servir avec une constante fidélité et d'accomplir tous ses commandements. Un devoir analogue, qui se confondait en partie avec celui que nous venons de signaler, et qui est rappelé fréquemment aux Israélites par le Seigneur lui-même, était celui de pratiquer une vie sainte et pure. De là toutes ces ablutions symboliques, qui figuraient la pureté intérieure <sup>2</sup> ; de là cette séparation rigoureuse d'avec les païens, dont les mauvais exemples ne pouvaient qu'être très pernicieux ; de là ces lois relatives aux mets légalement purs et impurs <sup>3</sup>, et tant d'autres détails secondaires.

Nous ne dirons qu'un mot du droit politique, qui, tout d'abord, ne changea rien à l'organisation du peuple. L'ancienne division en tribus, en familles et en maisons subsista comme auparavant, avec le mode de gouvernement qui remontait jusqu'à l'époque des patriarches. Seulement, Israël avait désormais un roi, lequel ne différait pas de Dieu lui-même, et qui gouvernait par l'intermédiaire de Moïse et par la Loi. La faculté fut même laissée aux Hébreux, en vue de l'avenir, de se choisir un roi terrestre, semblable à ceux des autres nations <sup>4</sup>.

La législation civile était aussi de la plus grande simplicité. Tous les Israélites étaient égaux entre eux, jouissant des mêmes droits, ayant les mêmes devoirs et possédant, qu'ils fussent riches ou pauvres, la même indépendance sous la loi ; ce qui a fait dire qu'en un sens, ils étaient régis par une constitution démocratique. Seuls, les aînés étaient des privilégiés sous le rapport de l'autorité, de l'héritage <sup>5</sup>. Les mariages étaient interdits entre proches parents et avec les païens ; malheureusement le divorce était toléré chez les Hébreux, à cause de la « dureté de leur cœur », comme le dira Notre-Seigneur <sup>6</sup>. Le père possédait des droits très étendus sur ses enfants. Quelques lois agraires avaient leur importance chez ce peuple, qui devait vivre avant tout d'agriculture. Dieu était regardé comme le vrai propriétaire de la Terre sainte ; mais chaque tribu et chaque famille

1. Lévitique, xxiii, 26-32; Nombres, xxix, 7-11. — 2. Lévitique, xii-xv, etc. — 3. Lévitique, xi, 1-47. — 4. Deutéronome, xvii, 14-20. — 5. Lévitique, xviii, 6-30. — 6. S. Matthieu, xix, 8.

en reçut, après la conquête, sa part inaliénable. C'est à cause de cette inaliénabilité que les jeunes filles dites héritières, qui n'avaient pas de frères, étaient tenues de ne pas se marier en dehors de leur tribu<sup>1</sup>. Un motif semblable avait amené l'institution, tous les cinquante ans, de l'année nommée « jubilaire », qui remettait les anciens propriétaires en possession des champs et des maisons qu'ils avaient été forcés d'aliéner<sup>2</sup>. La loi mosaïque prenait admirablement la défense des esclaves hébreux ou étrangers, qu'elle ordonnait de traiter avec bonté<sup>3</sup>. La justice était rendue par des tribunaux de diverses instances, qui s'organisèrent peu à peu. Dans chaque localité, les cas litigieux qui ne présentaient pas de gravité étaient jugés aux portes de la ville, par les anciens<sup>4</sup>. Dans la théocratie, l'idolâtrie<sup>5</sup>, les blas-



Fig. 67. — Bœufs triturant le blé sur l'aire.  
Peinture de tombeau dans l'ancienne Égypte.

pèmes contre Dieu<sup>6</sup>, la violation du sabbat<sup>7</sup> et d'autres fautes graves étaient naturellement regardés comme des crimes de lèse-majesté divine et châtiés avec sévérité. Il en était de même de l'homicide<sup>8</sup>, des fautes contre les mœurs<sup>9</sup>, de la révolte contre l'autorité paternelle<sup>10</sup>, et de tout ce qui pouvait léser le prochain dans sa réputation et dans ses biens.

Quoiqu'elle soit ferme et sévère pour châtier les crimes, en somme la loi du Sinaï nous apparaît, surtout si nous nous rappelons la barbarie et la grossièreté de l'époque où elle fut composée, comme relativement douce et bienveillante. On est touché de la voir prendre sous sa protection les femmes (spécialement les veuves), les orphelins, les pauvres, les étrangers eux-mêmes. Elle proportionne les châtiments aux délits, sans permettre d'aller au delà. Plusieurs de

1. Nombres, xxvii, 8; xxxvi, 6-9. — 2. Lévitique, xxv, 8-17; Nombres, xxxvii, 4. — 3. Exode, xxi, 20, 26, 27, etc. — 4. Deutéronome, xvi, 18-20. — 5. Deutéronome, xiii, 1-18; xvii, 2-7. — 6. Lévitique, xxiv 14-16. — 7. Exode, xxxi, 14; Nombres, xv, 32-36. — 8. Lévitique, xviii, 6-25; xix, 20; xx, 13-16, 18, etc. — 9. En particulier l'adultère. Cf. Lévitique, xix, 20, 22; xx, 10. — 10. Exode, xxi, 15; Deutéronome, xix, 16-21.

ses prescriptions, quoique minimes en elles-mêmes, tendaient visiblement à adoucir les mœurs des Hébreux. Tel est le cas des lois qui autorisaient le glanage et le grappillage, qui permettaient de cueillir et de manger sur place des épis et du raisin dans le champ ou dans la vigne du prochain; le cas aussi de celles qui interdisaient de museler le bœuf qui triturait le blé, d'atteler ensemble un âne et un bœuf, de faire cuire un chevreau dans la graisse de sa mère, de prendre en même temps dans un nid les petits oiseaux et la mère.

Voilà ce qu'était, dans son ensemble, la législation mosaïque. Quelque incomplet que soit notre résumé, il suffit pour justifier la belle appréciation de Bossuet : « (Moïse) a été admiré, non seulement de son peuple, mais encore de tous les peuples du monde, et aucun législateur n'a jamais eu un si grand renom parmi les hommes... Comme Rome révérait les lois de Romulus, de Numa et des Douze Tables; comme Athènes recourait à celles de Solon; comme Lacédémone conservait et respectait celles de Lycurgue, le peuple hébreu alléguait sans cesse celles de Moïse... Le corps du droit judaïque n'est pas un recueil de diverses lois faites dans des temps et des occasions différentes : Moïse, éclairé de l'esprit de Dieu, avait tout prévu... Mais ce qu'il y avait de plus beau dans cette loi, c'est qu'elle préparait la voie à une loi plus auguste, moins chargée de cérémonies et plus féconde en vertus<sup>1</sup> », c'est-à-dire, à la loi évangélique.

On lira volontiers aussi l'appréciation suivante, que nous empruntons à un théologien anglican contemporain<sup>2</sup>. « Qu'étaient malgré leur ancienneté, si on les compare au Décalogue et à la législation mosaïque, tous les documents des Indiens, des Égyptiens ou des autres nations, avec toute leur sagesse et leurs créations gigantesques de temples, de pyramides et de colosses ? Ce qui se passait sur le Sinaï était pour tous les temps et pour la vie future; car alors était posé le fondement de la vraie moralité et de la dignité humaine. C'était l'heure de la naissance d'un peuple différent de tous ceux qu'on avait vus auparavant. Les vérités si simples, mais si profondes, faisant connaître un Dieu entièrement spirituel, ... un Être qui attire à lui les opprimés et les malheureux, inculquant le respect dû aux parents, rappelant le caractère sacré de la vie humaine et de la propriété, la nécessité d'une conscience droite, furent révélées pour la première fois au Sinaï comme un legs pour tous les temps. Assurément l'antiquité avait eu ses lueurs d'une morale élevée, enseignée par des intelligences illustres; mais elles n'avaient point réussi à impressionner les masses, parce qu'elles n'avaient pas la sanction d'une autorité divine

1 *Discours sur l'histoire universelle*, édit. de Versailles, t. xxxv, p. 202, 203.

2 C. Geikie, *Hours with the Bible, or the Scriptures in the light of modern Discovery and Knowledge*, 1881, t. II, p. 271, 272.

et qu'elles ne se présentaient que sous la forme de préceptes abstraits. Mais les commandements proclamés par Dieu lui-même, non seulement avec une majesté redoutable, mais avec l'attraction d'un amour infini et la terreur qu'inspire une justice inflexible, étaient là maintenant, à tout jamais, comme des lois qui exigeaient l'obéissance respectueuse de tous. »

Aussi, comme les Israélites étaient fiers de leur *thôrah* — c'est le nom hébreu de la Loi — comme ils l'aimaient, comme ils la chantaient et avec quel saint zèle la plupart d'entre eux, du moins aux meilleures époques de leur histoire, la pratiquaient ! L'auteur du psaume cxviii (hébreu, cxix) consacre à son éloge vingt-deux strophes de huit doubles vers chacune. Au psaume xviii (hébreu, xix) le poète inspiré, après avoir admiré Dieu, qui manifeste sa gloire dans la création, vante en un langage choisi la perfection de la *thôrah* :

La loi de Jéhovah est parfaite;  
elle restaure l'âme.  
Le témoignage <sup>1</sup> de Jéhovah est sûr;  
il donne la sagesse aux simples.  
Les ordonnances de Jéhovah sont droites;  
elles réjouissent les cœurs.  
Le précepte de Jéhovah est saint;  
il subsiste à jamais.  
Les décrets de Jéhovah sont vrais;  
ils sont justes.  
Ils sont plus précieux que l'or,  
que beaucoup d'or fin;  
plus doux que le miel,  
que le miel qui découle des rayons.  
Votre serviteur aussi est éclairé par eux;  
à les observer on mérite une grande récompense.

La critique rationaliste elle-même rend hommage à la supériorité de la législation mosaïque sur toutes les législations précédentes. « A tous égards..., ce code juif se distingue à son avantage des autres législations de l'antiquité dont nous avons connaissance. La base religieuse sur laquelle s'édifie la *thôrah* lui donne à la fois une tendance plus salutaire et une sanction plus respectable. Elle accuse un soin particulier, et on ne peut plus digne d'éloges, pour les intérêts bien entendus de la société et des individus, et elle fait des efforts non méconnaissables pour réprimer la barbarie des mœurs, et pour garantir les faibles contre les abus de la force <sup>2</sup>. »

1. Ici ce mot est synonyme de loi.

2. E. Reuss, *L'histoire sainte et la Loi*, t. 1, p. 119. Ernest Renan a dit aussi que « ce fut la loi la plus humaine et la plus juste qui ait été écrite jusque-là. » *Revue des Deux Mondes*, 1886, p. 524.

Parmi les découvertes relatives à la Bible, faites de nos jours en Orient, l'une des plus étonnantes et des plus précieuses a été celle du Code d'Hammourabi, ce grand roi de Babylone dont il a été question indirectement dans notre récit, à l'occasion d'un rapprochement établi par divers exégètes entre lui et le roi Amraphel, contemporain d'Abraham <sup>1</sup>. Ce code est gravé sur un bloc de diorite, haut de 2 m. 25, au pourtour de 1 m. 65, qui, placé d'abord dans le temple du dieu



Fig. 68. — Hammourabi reçoit le Code des mains du dieu Chamach.

Mardouk, à Babylone, et emporté plus tard à Suse par les Élamites comme un trophée de leur victoire, a été retrouvé dans cette dernière ville <sup>2</sup>. Il est maintenant au musée du Louvre. Hammourabi est représenté en haut du bloc, debout et recevant le code de la main du dieu Chamach, qui est assis devant lui sur un trône et qui tient dans sa droite le sceptre de la justice.

Ce code, dont nous ne possédons malheureusement qu'une partie,

1. Voir la page 71 de ce volume.

2. Par le R. P. Scheil, l'un de nos plus savants assyriologues, qui l'a traduit et publié dans deux ouvrages distincts : *Textes élamites-sémitiques*, II<sup>e</sup> série, Paris, 1902, et *La loi de Hammourabi*, in-8<sup>o</sup>, 1903.

est purement civil et administratif<sup>1</sup>. Il traite successivement de l'intimidation ou de la corruption des témoins devant les tribunaux, de la prévarication des juges, des différentes sortes de vol et de leur châtement qui était parfois très sévère<sup>2</sup>, des serviteurs royaux et de leurs obligations, de la culture des champs et des vergers, des débits de boisson<sup>3</sup>, des poursuites contre les débiteurs, des dépôts d'argent ou d'objets précieux, de l'organisation de la famille, du mariage et du divorce, des conventions matrimoniales, etc. Tous ces sujets font également partie de la législation mosaïque, et souvent la ressemblance est presque littérale entre les deux codes, qui partaient d'un même principe, se proposaient un but analogue et s'adressaient l'un et l'autre à des peuples de race sémitique. « Néanmoins, deux différences assez sensibles se manifestent entre les deux législations dans les articles qui leur sont communs. Le code babylonien est fait pour une société déjà avancée, dans laquelle la centralisation administrative est très puissante, tandis que le code mosaïque s'adresse à un peuple qui a gardé des coutumes plus primitives<sup>4</sup>, se gouverne plus simplement et doit rester plus voisin de la vie nomade des ancêtres<sup>5</sup>. » Le code d'Hammourabi a de grandes qualités<sup>6</sup>, qu'on a très justement admirées. Sa découverte nous permet aussi de constater que les monuments les plus parfaits de l'esprit humain sont inférieurs à la loi mosaïque, pour la pureté du sens moral et la délicatesse du sentiment religieux<sup>7</sup>.

Disons enfin que, si l'on emploie souvent le terme de « législation mosaïque », pour désigner la loi du Sinaï, cela ne signifie nullement que Moïse en a été le principal auteur. Dès le début de la scène majestueuse qui se passa au Sinaï, le Dieu d'Israël nous est apparu « comme le législateur suprême, dictant à Moïse le Décalogue, Exode, xx, 1-17, et le mettant à même de rédiger en son nom d'autres lois d'une application immédiate, Exode, xx, 22; xxiii, 33. Puis, Moïse est appelé à entendre, pendant quarante jours et quarante nuits, Exode, xxiv, 18,

1. Le P. Lagrange en a donné un très intéressant résumé dans la *Revue biblique*, année 1903, p. 27-53.

2. Le supplice du feu, par exemple.

3. Là nous apprenons que, si une femme y entraît pour boire, elle était punie de mort.

4. « A une société patriarcale demi-nomade, qui pratiquait l'agriculture en même temps que l'élevage des troupeaux, mais qui ignorait les complications de la vie urbaine. » Le P. Lagrange, *loc. cit.*, p. 50.

5. Lesêtre, dans F. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. iv, col. 335.

6. A côté de graves défauts, puisqu'il autorise implicitement la prostitution et des vices contre nature. Notons d'ailleurs que le roi Hammourabi n'est pas l'auteur de la plupart des lois contenues dans le code qui porte son nom. Son mérite est de les avoir groupées, codifiées.

7. Le P. Lagrange, *ibid.*, p. 51.

les prescriptions divines relatives au nouveau culte et au nouveau sacerdoce, Exode, xxv, xxvi. Tout du long, cette législation est présentée par Moïse comme procédant directement de la volonté divine. Les principales divisions en sont précédées de la formule significative : *Jéhovah parla à Moïse et dit...* (Exode, xxv, 1; xxx, 11, 17, 22, 34; xxxi, 1, 12.) Quand ensuite il promulgue quelque loi nouvelle, il ne le fait qu'après s'être transporté devant *Jéhovah*, dans le Tabernacle où Dieu lui révèle ses volontés (Exode, xxxiv, 29-35). Les lois mosaïques sont fréquemment appuyées d'une autre formule, qui est comme la signature de *Jéhovah*. La loi de la Pâque porte la clause : « *Moi, Jéhovah,* » Exode, xii, 2. Le Décalogue commence par la formule : « *Moi, Jéhovah, ton Dieu* <sup>1</sup>. » Moïse ne fut donc en réalité que le secrétaire du Seigneur pour l'ensemble et la plupart des détails de la loi divine. Que Dieu ait emprunté pour les imposer à son peuple un certain nombre de lois à l'époque patriarcale, aux Babyloniens et à d'autres nations, ou que Moïse ait fait lui-même ces emprunts sous l'inspiration divine, personne ne s'en étonnera, mais à condition qu'on n'accorde à Moïse qu'un rôle secondaire.

1. Lesêtre, dans F. Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. iv, col. 334.

---



## CHAPITRE VI

### L'ALLIANCE HONTEUSEMENT VIOLÉE PAR LES HÉBREUX EST MISÉRICORDIEUSEMENT RÉTABLIE PAR LE SEIGNEUR

#### I. — La violation de l'Alliance<sup>1</sup>.

Tandis que, dans ses communications avec Moïse, le Seigneur s'occupait d'affermir l'alliance contractée naguère, en complétant la législation destinée à en régler tous les détails, les Hébreux tendaient au contraire à la détruire de fond en comble. Il y avait quarante jours que Moïse avait quitté le camp israélite pour gravir le Sinaï, et l'on était sans nouvelles de lui. Son absence prolongée finit par désappointer la masse de ce peuple impressionnable, qui se mit à supposer que son chef avait été consumé par le feu dont le sommet de la montagne était tout embrasé. Des murmures parcoururent les rangs; il y eut des conciliabules. Peu à peu, l'on s'échauffa, et on forma un étrange projet, qu'on alla presser Aaron d'exécuter sans retard. « Lève-toi, lui dit-on, fais-nous un Dieu qui marche devant nous; car, pour ce qui est de Moïse, cet homme qui nous a tirés du pays d'Égypte, nous ne savons pas ce qu'il est devenu. »

Leur langage, offensant pour Moïse, dont on parle avec indifférence et même avec un certain mépris, l'est infiniment davantage pour Dieu, qui venait d'élire Israël comme son peuple de prédilection, et qui, en tête du Décalogue, avait placé l'interdiction formelle de fabriquer des statues pour leur rendre un culte. Remarquons cependant que les Hébreux songeaient moins alors, ils l'ont eux-mêmes indiqué, à abandonner et à renier le Seigneur, qu'à se procurer une image visible qui le représenterait, et qui les précéderait pendant leur marche vers la Terre promise. Aaron va bientôt parler dans le même sens. Malgré cette restriction, nous avons de la peine à concevoir une si prompte et si grossière désobéissance, après

1. Exode, xxxii, 1-29.

tant de merveilles opérées par le Seigneur en faveur de ces ingrats, et nous partageons l'indignation du psalmiste <sup>1</sup> :

Ils firent un veau en Horeb,  
et se prosternèrent devant une image de fonte.

Ils échangèrent leur gloire  
contre la figure d'un bœuf qui broute l'herbe.

C'était là un résultat de leur longue résidence en Égypte, où l'idolâtrie avait pris des proportions inconcevables, dont ils n'étaient pas demeurés indemnes. On est surpris davantage encore, en constatant

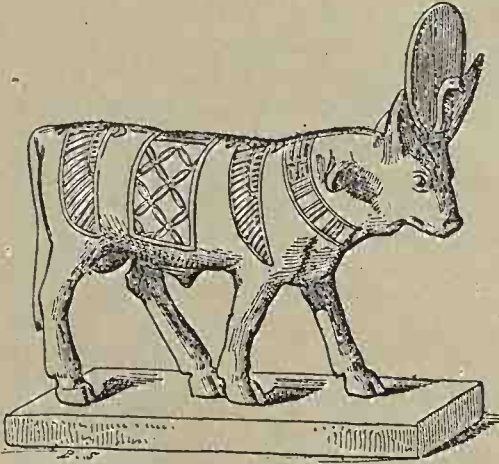


Fig. 69. — Le bœuf Apis, d'après une statuette du Musée du Louvre.

qu'Aaron, au lieu de s'indigner comme le fera son frère, et de protester de toute sa force, consentit sans résistance à devenir le complice d'une telle transgression. Il n'avait pas encore été choisi comme pontife du nouveau culte; mais, en l'absence de Moïse, n'était-il pas à la tête du peuple, et son premier devoir n'était-il pas de défendre les droits de Dieu par tous les moyens ? Mais il eut peur, et il céda, quoique à regret. Pour fabriquer richement l'idole, une quantité considérable d'or était nécessaire. Aaron demanda donc aux Hébreux de lui apporter les boucles d'oreilles de leurs femmes, de leurs fils <sup>2</sup> et de leurs filles. Peut-être, comme on l'a conjecturé depuis longtemps, espérait-il refroidir l'enthousiasme idolâtrique de la foule, en exigeant ce sacrifice, qui fut fait, au contraire, promptement et joyeusement. On jeta aussitôt tous ces bijoux dans un creuset, et on en fabri-

1. Psaume cv (hébreu, cvii), 19-20.

2. Dans l'Orient biblique, les hommes aussi portaient d'ordinaire cet ornement.

qua un veau d'or<sup>1</sup>. Il est hors de doute que ce genre de représentation fut choisi en souvenir du célèbre bœuf Apis, que les Égyptiens adoraient comme un symbole des forces de la nature. Les Hébreux avaient eu maintes fois l'occasion de faire connaissance avec ce culte spécial, dont la ville d'Héliopolis, située tout auprès du pays de Gessen, était alors le centre.

Quand la statue fut prête, les Hébreux poussèrent en sa présence cette exclamation sacrilège : « Voici, ô Israël, ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte. » On voit par là, ainsi que nous venons de le dire, qu'il n'entraît pas dans leur pensée d'offrir directement et absolument leurs hommages au veau d'or; c'est Jéhovah lui-même qu'ils prétendaient adorer sous cette figure. La première connivence d'Aaron en amena bientôt une autre. Il érigea un autel devant la statue, et fit annoncer pour le lendemain une fête solennelle en l'honneur du Seigneur. La fête eut lieu; de nombreuses victimes furent offertes en sacrifice; puis on mangea et on but à l'excès, et l'on finit par se livrer à ces danses licencieuses qui servaient d'accompagnement fréquent au culte des païens.

Le Seigneur avertit alors Moïse de ce qui se passait dans le camp. « Va, descends, lui dit-il, car ton peuple, que tu as fait sortir du pays d'Égypte, a péché. » Ton peuple ! Dieu parle comme s'il répudiait Israël, et il semble regretter, tant on l'a grièvement offensé, d'avoir opéré sa délivrance. Justement indigné, il annonça ensuite à son serviteur qu'il allait exterminer ces ingrats. Mais Moïse sut intercéder si éloquemment et si généreusement en leur faveur — lui rappelant les promesses réitérées qu'il avait faites aux patriarches, la bonté toute-puissante qu'il avait manifestée en arrachant Israël au joug des Égyptiens, mettant sous ses yeux la joie ironique avec laquelle ceux-ci apprendraient son échec — qu'il réussit à calmer en partie la divine colère. Il prit ensuite les deux tables de pierre sur lesquelles le Seigneur lui-même avait gravé, sur les deux faces, les préceptes du Décalogue, et il descendit de la montagne. Comme il approchait de la base, avec Josué qui l'avait rejoint, des chants joyeux retentirent à leurs oreilles. C'étaient comme des chœurs qui se répondaient. En arrivant plus près du camp, ils eurent sous les yeux l'odieux spectacle. L'indignation de Moïse fut alors à son comble. Les tables de la loi étaient un gage de l'alliance sainte : il les brisa contre un rocher, pour signifier que le contrat était rompu. Il fit fondre ensuite le veau d'or, dont on réduisit le métal en poudre, et cette poussière d'or fut jetée dans le ruisseau qui coule au pied du Sinaï.

1. Il est évident, surtout si l'idole avait des proportions considérables, qu'elle ne fut pas composée d'or massif, mais que le précieux métal servit simplement à revêtir un bloc de bois, ou d'airain, ou simplement de terre.

Après avoir adressé à Aaron les graves reproches qu'il n'avait que trop mérités, Moïse fit appel au zèle des fidèles adorateurs du Seigneur, et leur ordonna de mettre à mort, sans hésiter, tous ceux qui seraient pris en flagrant délit de désobéissance. Les membres de la tribu de Lévi, dont il faisait partie lui-même, furent les premiers à se rallier autour de lui, pour défendre avec énergie les droits de Dieu. Munis de leurs glaives, ils mirent à mort trois mille coupables <sup>1</sup>.

## II. — Dieu consent à rétablir l'Alliance.

Mais Moïse n'oublia pas l'autre partie de son rôle de médiateur, et il remonta au Sinaï pour travailler à obtenir plus complètement le pardon de son peuple. C'est alors qu'il prononça cette parole mémorable, bien capable de toucher le cœur de Dieu : « Si vous ne leur pardonnez pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit <sup>3</sup>. » Ce qui revenait à sacrifier héroïquement, s'il était nécessaire, sa part du bonheur éternel, pour obtenir le salut de ses frères. Dieu consentit à pardonner, mais en ajoutant qu'il cesserait, à l'avenir, de conduire lui-même les Hébreux dans la Terre promise; il confierait ce soin à l'un de ses anges, car il voulait bien ne pas annuler ses anciennes promesses, relatives à l'installation des Hébreux au pays de Canaan. Du reste, il se réservait de châtier, à son heure, ceux qui avaient joué le rôle le plus coupable dans cette révolte.

Lorsque le peuple eut reçu communication de la réponse divine, il comprit davantage l'étendue de sa faute. Il manifesta son repentir par des lamentations, et par l'abandon spontané de toute parure, jusqu'à des temps meilleurs. Moïse voulut montrer plus fortement encore aux Hébreux, par un acte significatif, à quel point ils s'étaient séparés de leur Dieu. Jusqu'alors, sa tente personnelle avait été dressée au milieu du camp, et c'est là qu'il avait reçu fréquemment les ordres du Seigneur. Il la fit transporter en dehors du camp, celui-ci ayant été profané par l'adoration du veau d'or et n'étant plus digne de servir de théâtre aux manifestations divines. Ce fut aussi une grave leçon. Quand les Hébreux voyaient descendre sur la tente de Moïse la nuée qui révélait la présence de Dieu, ils se levaient respectueusement et se prosternaient jusqu'à terre <sup>4</sup>.

C'est alors qu'eut lieu, entre le Seigneur et Moïse, un dialogue

1. Telle est la leçon du texte hébreu et de la traduction grecque. La Vulgate a, par erreur, 23 000 au lieu de 3 000.

2. Exode, xxxii, 30-xxxiv, 35.

3. Exode, xxxii, 32. C'est de la même manière que, plus tard, S. Paul parlait d'« être anathème et séparé du Christ, pour ses frères... qui sont Israélites ».

Ép. aux Romains, ix, 6.

4. Exode, xxxiii, 8-10.

intime, admirable<sup>1</sup>, qui rappelle la prière d'Abraham en faveur de Sodome<sup>2</sup>. L'écrivain sacré venait de dire que Dieu, lorsqu'il communiquait ses volontés à Moïse dans sa tente, « lui parlait face à face, comme un ami parle à son ami<sup>3</sup>. » Mettant cette situation à profit, Moïse obtint d'abord que le Seigneur revînt sur sa menace de ne pas accompagner désormais lui-même son peuple. « Si vous ne marchez pas en personne avec nous, lui dit-il, ne nous faites point partir d'ici. » Le Seigneur répondit : « Je ferai ce que tu demandes, car tu as trouvé grâce à mes yeux. » Après cette victoire, Moïse s'enhardit

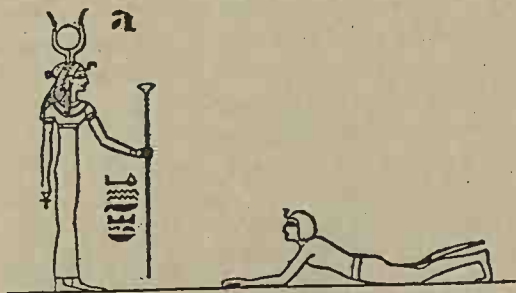


Fig. 70. — Prostration devant une déesse égyptienne.

encore, et demanda une faveur toute personnelle : « Faites-moi voir votre gloire. » La gloire de Dieu, c'est son essence même, autant qu'elle peut être accessible à des regards humains. Le Seigneur accéda à cette nouvelle requête, en disant qu'il la réaliserait prochainement. Là-dessus, il ordonna à Moïse de préparer deux tables de pierre, pareilles à celles qu'il avait brisées naguère, et de les porter sur le Sinaï, pour que sa main divine y gravât le Décalogue, comme sur les premières. Personne ne devait l'accompagner cette fois.

Quand Moïse fut arrivé au sommet de la montagne, le Seigneur daigna tenir sa promesse et se manifester à lui. Guidé par Dieu, le chef d'Israël se plaça entre deux rochers, dans une crevasse. Alors « le Seigneur passa devant lui, et s'écria : Le Seigneur, le Seigneur (*Jéhovah, Jéhovah*), miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve son amour jusqu'à mille générations, qui efface l'iniquité, la révolte et le péché, mais qui ne tient pas le coupable pour innocent... » Admirable définition de Dieu, faite par lui-même, et association saisissante de sa miséricorde et de sa justice ! Vivement ému, prosterné jusqu'à terre, Moïse renouvela sa prière en faveur d'Israël, et conjura le Seigneur de faire vraiment des Hébreux « le peuple de sa propriété ». A cette prière, Dieu répondit en répétant les conditions principales de l'alliance : éviter

1. Exode, xxxiii, 12-23. — 2. Genèse, xviii, 16-32. — 3. Exode, xxxiii, 11.

toute relation d'intimité avec les populations païennes de Canaan, fuir l'idolâtrie, célébrer fidèlement la Pâque, les autres fêtes instituées précédemment et le sabbat, racheter les premiers-nés, etc.

Après avoir ainsi obtenu tout ce qu'il désirait, Moïse redescendit de la montagne, sur laquelle il avait passé de nouveau quarante jours et quarante nuits. Il emportait les tables de la loi qui devaient remplacer les deux premières. Placées plus tard dans l'arche d'alliance, elles devinrent un mémorial visible des obligations que Dieu avait imposées à son peuple. Il est vrai que le Décalogue seul y était gravé : les trois premiers commandements, qui concernent le Seigneur, sur la première table; les sept autres, relatifs au prochain, sur la seconde. De son entretien avec Dieu il était resté miraculeusement sur le visage de Moïse, comme un reflet de la gloire divine, des rayons lumineux, éblouissants<sup>1</sup>. En constatant ce phénomène, les Hébreux et Aaron lui-même n'osaient pas s'approcher de lui. Il s'empressa de les rassurer et il leur transmit les révélations divines les plus récentes. Mais ensuite, pour n'incommoder personne, il se couvrit la tête d'un voile, qu'il n'enlevait que lorsque Dieu venait lui communiquer d'autres ordres dans sa tente.

### III. — Les derniers événements du séjour des Hébreux auprès du Sinaï.

L'alliance étant complètement rétablie, Moïse n'avait plus qu'à exécuter les ordres qu'il avait reçus du Seigneur au sujet du Tabernacle et de son mobilier; car il convenait que le premier acte des Israélites consistât à préparer à leur Dieu-roi le sanctuaire mobile qui lui servirait de palais jusqu'à la conquête définitive de Canaan et à l'organisation complète de la nation. Le narrateur nous a laissé, au sujet de ce beau et grand travail, des descriptions très précises<sup>2</sup>, qui d'ailleurs ne font guère que reproduire celles que Dieu lui-même avait faites précédemment à Moïse, lorsqu'il lui traçait le plan détaillé des différentes parties du tabernacle<sup>3</sup>.

Nous ne nous arrêterons ici qu'au double appel qui fut fait préalablement au peuple, de la part du Seigneur. Moïse invita d'abord tous les ouvriers habiles d'Israël à offrir spontanément leurs services pour ces travaux délicats. Ils se présentèrent en grand nombre, et ils furent mis sous la direction générale de Béséléel, que Dieu avait « rempli de son esprit, de sagesse et d'intelligence, de science et d'une parfaite connaissance, pour inventer et pour exécuter tout ce qui

1. De là viennent les représentations artistiques, en particulier celle de Michel-Ange, qui dotent Moïse de deux cornes destinées à figurer ces brillants rayons.  
— 2. Exode, xxxv, 1-xl, 16. — 3. Exode, xxv-xxxii.

peut se faire en or, en argent et en airain, pour tailler et graver les pierres, et pour toutes les œuvres d'art. » Comme il a été dit plus haut, Ooliab fut associé à Béséléel, pour le seconder <sup>1</sup>. Les Égyptiens étaient passés maîtres en fait de métallurgie, d'orfèvrerie, de tissage, de peausserie, d'ébénisterie, etc. Il n'est donc pas étonnant que de nombreux Israélites se soient formés à leur école dans ces différentes branches de l'art, et qu'ils aient été capables d'exécuter des travaux si variés.

L'autre appel s'adressait au peuple entier, qui fut invité à contribuer également à la construction du sanctuaire par des offrandes volontaires, dont nous possédons la liste détaillée <sup>2</sup>. Chacun s'empressa d'apporter à Moïse, avec générosité, tout ce qu'il possédait de plus précieux. « Tous les hommes et toutes les femmes firent leurs offrandes de bon cœur, pour les travaux que le Seigneur avait commandés à Moïse. Tous les fils d'Israël firent ces offrandes au Seigneur avec une pleine volonté. » Et elles furent tellement abondantes, que Moïse dut bientôt faire proclamer par un héraut, à travers le camp, que désormais il n'accepterait plus rien. La valeur de l'or ainsi offert était de 29 talents et de 1 775 sicles; celle de l'argent, de 100 talents <sup>3</sup>; celle de l'airain, de 70 talents et de 2 400 sicles <sup>4</sup>.

Le travail fut si bien réparti et on s'y livra avec un tel entrain, qu'au bout de six mois seulement, tout était terminé. Alors on érigea le tabernacle; puis l'arche d'alliance fut placée dans le Saint des Saints, tandis que la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches et l'autel de l'encensement étaient déposés dans le Saint, et l'autel des holocaustes dressé dans la cour, en avant du sanctuaire <sup>5</sup>. Quand tout eut été mis en place, « la nuée couvrit le tabernacle de l'alliance, qui fut rempli de la gloire du Seigneur <sup>6</sup>. » En prenant ainsi possession de son humble palais, le Dieu-roi montrait qu'il avait oublié l'infidélité de son peuple et qu'il lui avait rendu toute sa faveur.

Après que le tabernacle eut été érigé, et accepté par le Seigneur comme résidence au milieu de son peuple, Moïse procéda, toujours d'après l'ordre divin, à la consécration d'Aaron comme pontife suprême, et de ses fils comme simples prêtres. La nation entière fut invitée pareillement à assister à la cérémonie qui allait établir des médiateurs entre elle et son Dieu. Les rites très solennels de cette ordination sacerdotale, qui se prolongea durant sept jours, sont décrits au livre du Lévitique <sup>7</sup>. Elle commença le premier jour du

1. Exode, xxxv, 10-19, 30-35. — 2. Exode, xxxv, 4-7, 20-29.

3. Le talent d'or équivalut plus tard à 131 850 fr.; le sicle d'or, à 43 fr. 50; le talent d'argent à 8 500 fr.; le sicle d'argent, 2 fr. 82.

4. Exode, xxxviii, 24, 25. — 5. Exode, xl, 1-31. — 6. Exode, xl, 32, 33. — 7. Chap. viii.

premier mois (*abib* ou *nisan*) de la seconde année qui suivit la sortie d'Égypte. Elle consista en une ablution et une onction symboliques, et en divers sacrifices. Les nouveaux prêtres entrèrent alors en fonctions, en immolant des victimes pour le peuple, qui reçut ensuite la bénédiction d'Aaron. Dieu daigna manifester une fois de plus son bon plaisir, par une de ses glorieuses apparitions, dont tout Israël fut témoin, et en allumant lui-même, par un miracle, le feu qui consuma les victimes placées sur l'autel des holocaustes <sup>1</sup>.

Malheureusement, cette belle journée fut attristée par une grave désobéissance de Nadab et d'Abiu, les fils aînés d'Aaron, et par leur



Fig. 71. — Onction sacrée. Monuments égyptiens.

châtiment terrible <sup>2</sup>. Peu d'heures après leur consécration, ils employèrent pour la cérémonie de l'encensement, non pas le feu sacré, comme Dieu l'avait nettement prescrit <sup>3</sup>, mais du feu ordinaire et profane. Pour empêcher le renouvellement d'abus semblables, le Seigneur frappa de mort les deux coupables, à l'entrée du sanctuaire, à l'endroit même où ils avaient péché. Il expliqua ensuite à Moïse, et par celui-ci à Aaron, la portée de cette punition sévère. S'il arrivait encore à ses prêtres d'oublier de proclamer sa sainteté par leur conduite, il saura la faire éclater lui-même, par les jugements dont il les frappera. De la sorte, il sera glorifié en présence de tout son peuple. Aaron, quoique atteint dans ses affections les plus chères, se soumit en silence.

1. Lévitique, ix. — 2. Lévitique, x, 1-7. — 3. Exode, xxx, 7, 19.



C'est au livre des Nombres <sup>1</sup> que nous trouvons la formule, remarquable de fond et de forme, dont les prêtres israélites devaient se servir pour bénir l'assemblée des fidèles :

Que le Seigneur vous bénisse  
et vous conserve !  
Que le Seigneur vous montre son visage,  
et qu'il ait pitié de vous !  
Que le Seigneur tourne vers vous son visage  
et qu'il vous donne la paix !

Il y a là trois phrases parallèles, à deux membres, dont le second précise l'idée émise par le premier ; trois souhaits en gradation ascendante (la simple protection, la miséricorde et la paix). L'expression « montrer son visage », est gracieusement significative : c'est comme le regard attendri et protecteur d'un père, d'une mère, sur son enfant.

Le Lévitique ne contient qu'un autre épisode historique, très douloureux aussi, qui eut lieu un peu plus tard <sup>2</sup>. Un homme, né d'un Égyptien et d'une femme israélite, qui avait quitté le pays des pharaons à la suite des Hébreux, eut une querelle avec un membre de la nation sainte. Dans la chaleur de la discussion, il blasphéma et maudit « le nom », c'est-à-dire le nom sacré du Seigneur (Jéhovah). C'était un crime de lèse-majesté divine. Mais, comme il n'avait pas encore été prévu directement par la législation nouvelle, le blasphémateur fut jeté en prison, jusqu'à ce qu'on eût consulté Dieu à ce sujet. La réponse fut donnée promptement : on devait conduire le coupable hors du camp et le lapider. Ce qui fut fait.

Peu de temps après l'inauguration du tabernacle, les « princes », c'est-à-dire les chefs des douze tribus d'Israël, vinrent offrir des présents pour le sanctuaire. Ce fut encore une cérémonie magnifique, qui se renouvela pendant treize jours, à la grande joie du peuple <sup>3</sup>. Le premier jour, les princes présentèrent en commun, au nom de la nation entière, les six chars et les douze bœufs qui devaient transporter le tabernacle et son mobilier, dès qu'on se remettrait en route pour la Terre promise. Aux jours suivants, chacun des chefs vint offrir à son tour, au nom de sa tribu, des dons, qui consistaient en quelques vases précieux pour le service du culte, et en victimes pour des sacrifices propitiatoires et d'action de grâces. Ce fut un défilé majestueux, toujours le même en ce qui concernait les offrandes ; seul le « prince » variait chaque matin. Les tribus furent représentées dans l'ordre suivant : Juda, Issachar, Zabulon, Ruben, Siméon, Gad, Ephraïm, Manassé, Benjamin, Dan, Aser, Nephtali.

1. vi, 22-26. — 2. Lévitique, xxiv, 10-16. — 3. Nombres, vii, 1-89.

C'est alors seulement que les lévites furent consacrés<sup>1</sup>, sous la présidence de Moïse : d'abord par des purifications et des ablutions qui exprimaient la sainteté nécessaire à ceux qui étaient employés au service du culte; puis par l'imposition des mains et par des sacrifices. Il fut réglé qu'ils entreraient en fonctions à partir de leur vingt-cinquième année, et qu'ils prendraient leur retraite à cinquante ans.

1, Nombres, viii, 5-26.

---

## LIVRE TROISIÈME

Les pérégrinations des Israélites à travers le désert de Pharan,  
et début de la conquête de Canaan jusqu'à la mort de Moïse.

---

### CHAPITRE PREMIER

#### MARCHES ET CONTREMARCHES DANS LE DÉSERT

##### I. — On se prépare à quitter le Sinaï.

Il y avait un peu plus d'un an que les Hébreux vivaient au pied de la montagne célèbre qui avait été témoin de leur alliance avec Dieu. Ce long séjour avait été possible, « parce qu'on trouve là de l'eau en abondance, et que les pâturages y sont suffisants pour les troupeaux qu'ils avaient avec eux. Tous les alentours du *Djébel-Mouça* sont plus riches en herbages qu'aucune autre partie de la péninsule. Le *Djébel Mouça* lui-même, les collines et les vallées environnantes sont sillonnés de sources et de ruisseaux » qui ne tarissent pas<sup>1</sup>. De plus, « abrités au Sud-Ouest par des montagnes infranchissables, protégés au Nord-Ouest par une longue muraille de rochers escarpés, à travers laquelle on ne peut passer que par deux cols faciles à défendre,... les enfants de Jacob jouirent là d'une tranquillité et d'une sécurité aussi parfaites que s'ils avaient eu pris déjà possession des montagnes de Juda et d'Éphraïm<sup>2</sup>. »

Mais l'heure était venue pour eux de quitter ce lieu béni, et de s'élançer à la conquête de la patrie qui avait été promise à leurs

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 505.

2. *Ibid.*, p. 561.

ancêtres depuis de longs siècles. Moïse n'a-t-il pas dit magnifiquement, dans son dernier cantique :

Quand le Très-Haut donna un héritage aux nations,  
 quand il sépara les enfants des hommes,  
 il fixa les limites des peuples  
 d'après le nombre des enfants d'Israël<sup>1</sup>?

Du reste, le but du séjour des Hébreux dans ces parages était atteint. L'alliance avait été conclue, la loi promulguée dans ses parties essentielles, le sanctuaire érigé, et le Seigneur avait établi sa résidence au milieu du peuple qu'il s'était choisi. Toutefois, avant que ce peuple se mit en route pour conquérir la riche contrée qui lui était destinée, il était nécessaire qu'il reçût de son Roi lui-même une organisation militaire, conforme aux grands événements dont il allait être le héros.

Le premier acte à accomplir dans ce sens était le recensement de l'armée théocratique; aussi le Seigneur ordonna-t-il à Moïse et à Aaron de s'en occuper au plus tôt. Le dénombrement en question devait comprendre tous les hommes d'Israël propres au service militaire, à partir de vingt ans. Pour les aider dans cette opération, les deux frères eurent les chefs des douze tribus; puis, au-dessous d'eux, les chefs des clans et des familles, conformément à l'ancienne organisation des Hébreux. D'ailleurs, peu de temps auparavant, on avait dénombré le peuple en vue de l'impôt sacré<sup>2</sup>, de sorte que le second recensement fut aisé<sup>3</sup>. Le tableau ci-joint en indique le résultat. Dans la seconde colonne, nous avons placé les chiffres d'un autre dénombrement, qui aura lieu trente-huit ans plus tard, immédiatement avant la conquête<sup>4</sup>.

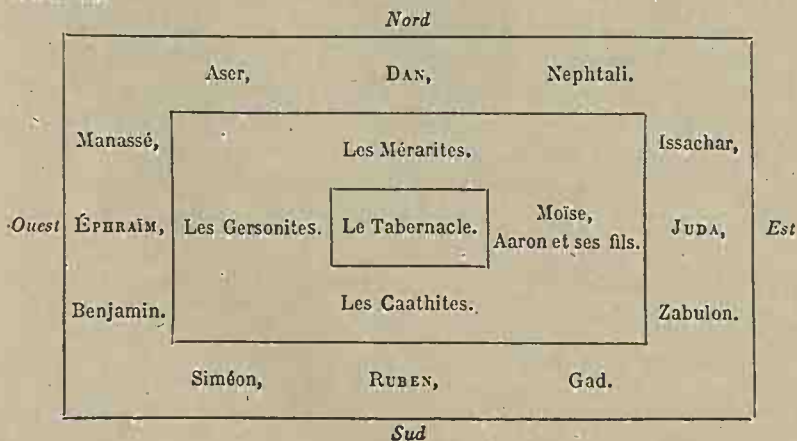
	1 <sup>er</sup> recensement	2 <sup>e</sup> recensement
Ruben .....	46 500	43 730
Siméon .....	59 300	22 200
Gad.....	45 650	40 500
Juda .....	74 600	76 500
Issachar .....	54 400	64 300
Zabulon.....	57 400	60 500
Éphraïm .....	40 500	32 500
Manassé .....	32 200	52 700
Benjamin .....	35 400	45 600
Dan .....	62 700	64 400
Aser .....	41 500	53 400
Nephtali.....	53 400	45 400
TOTAUX.....	<u>603 550</u>	<u>601 730</u>

Nous avons transcrit ces chiffres d'après l'ordre suivi par l'écri-

1. Deutéronome, xxxii, 8.— 2. Exode, xxx, 11-16.— 3. Nombres, i et xxi.  
 4. Nombres, xxvi, 1-51.

vain sacré. Il est aisé de constater, à première vue, que ce sont des chiffres ronds; on n'a pas tenu compte des unités. En comparant les deux colonnes, on fait des remarques intéressantes. Le total est moindre au second dénombrement; ce qui n'a pas lieu de nous surprendre, après tant de fatigues, de misères, et aussi de châtimens, durant ces longues pérégrinations. Parmi les tribus, quelques-unes s'accrurent cependant : telles celles d'Issachar, de Benjamin, d'Aser, de Manassé, de Juda. D'autres diminuèrent : en particulier celles de Ruben, de Gad, de Nephtali, de Siméon, d'Éphraïm. La plus nombreuse et la plus puissante était celle de Juda; celle de Benjamin était la plus petite au moment du départ. Ainsi qu'il a été dit plus haut, d'après les données générales de la statistique, les deux totaux supposent une population d'environ deux millions d'âmes. Les membres de la tribu de Lévi furent dénombrés à part; car, à cause de leurs fonctions saintes, ils étaient exempts du service militaire. Au premier recensement, on en compta 22 000, et 23 000 au second.

Pour que l'ordre régnât le plus possible dans les marches et les campemens, Dieu traça aussi des règles très précises. En tout temps, le tabernacle devait occuper une position centrale au milieu de la nation armée. Le camp hébreu avait la forme d'un triple quadrilatère : le sanctuaire au centre; autour de lui, comme une garde d'honneur, les prêtres et les lévites (Moïse, Aaron et ses fils à l'entrée; aux trois autres côtés, les trois branches lévétiques issues des fils de Lévi : Mérari, Gerson et Caath). La masse du peuple, groupée d'après ses tribus, composait le quadrilatère le plus extérieur. Trois tribus étaient rangées de chaque côté : à l'Est, Juda, entouré d'Issachar et de Zabulon; à l'Ouest, Éphraïm, avec Manassé et Benjamin; au Nord, Dan, avec Aser et Nephtali; au Sud, Ruben, avec Gad et Siméon. Chaque tribu avait sa bannière. Le peuple formait ainsi quatre corps d'armée.



Pendant les marches, les trois mêmes tribus demeuraient groupées ensemble. Juda, Issachar et Zabulon s'avançaient les premiers; Ruben, Siméon et Gad les suivaient. Le tabernacle, entouré des prêtres et des lévites, venait ensuite. Derrière lui marchaient les tribus d'Éphraïm, de Manassé et de Benjamin. Dan, Aser et Nephthali fermaient la marche <sup>1</sup>.

D'autres règles avaient été tracées par le Seigneur pour le départ et pour les haltes, afin que l'ordre régnât toujours dans les mouvements de cette multitude énorme <sup>2</sup>. Dieu lui-même, nous l'avons vu, donnait le signal des départs et des arrêts, au moyen de la colonne de nuée. Quand celle-ci se levait, les prêtres faisaient retentir les trompettes d'argent, et le peuple s'ébranlait. Quand elle s'arrêtait, un nouveau signal des trompettes commandait à la foule de s'arrêter aussi. Au moment où l'on soulevait l'arche pour le départ, Moïse disait, avec tout l'élan de sa grande âme : « Levez-vous, Seigneur, et que vos ennemis soient dispersés, et que ceux qui vous haïssent fuient devant votre face. » Quand on la déposait, en arrivant à une station, il faisait cette autre prière : « Revenez Seigneur, aux myriades de votre peuple Israël. »

Nous avons à signaler encore un événement important du séjour des Hébreux au pied du Sinaï. Il consista dans la célébration de la seconde Pâque, car il s'était écoulé une année entière depuis la sortie d'Égypte. A cette occasion, le Seigneur renouvela ses ordonnances relatives à cette fête de la délivrance <sup>3</sup>.

Le Madianite Hobab, fils de Jéthro et beau-frère de Moïse, se trouvait parmi les Hébreux peu de temps avant leur départ du Sinaï. Au moment où il se préparait à retourner dans son pays, Moïse le pressa d'accompagner le peuple de Dieu dans la Terre promise, afin d'avoir part à ses bénédictions. Il refusa d'abord; mais il paraît avoir cédé à de nouvelles instances, quand Moïse eut fait appel aux précieux services qu'il était en état de rendre aux Hébreux, lui qui, grâce à sa vie nomade, connaissait à fond toute la région, et les lieux difficiles qu'on aurait à traverser. La colonne miraculeuse, de nuée pendant le jour, de feu pendant la nuit, ne fournissait que des indications générales; il importait d'en avoir de très précises sur les chemins, les sources, les habitants, etc. Quoique plein de foi en son Dieu, Moïse ne voulut négliger aucune précaution <sup>4</sup>.

1. Nombres, II, 1-34. — 2. Nombres, IX, 15-x, 10. — 3. Nombres, IX, 1-14. — 4. Nombres, X, 29-32.

## II. — Du Sinaï à Cadès-Barné.

C'est surtout au livre des Nombres<sup>1</sup>, que nous lisons l'histoire, trop succinctement racontée, des trente-huit années qui vont suivre. Elles furent, de la part d'Israël, une suite à peine interrompue de plaintes, de murmures, de révoltes contre Moïse et contre Dieu; de la part du Seigneur, une série d'actes réitérés de justice sévère et de miséricordieuse bonté<sup>2</sup>.

La marche d'Israël à partir de la sortie d'Égypte, pour aller prendre possession de la Terre promise, se divise d'elle-même en trois grandes étapes. Nous avons étudié la première, qui les a conduits au Sinaï. La seconde, qui commence ici, les amènera auprès de la frontière méridionale de Canaan. A la fin de la troisième, ils seront sur la rive gauche du Jourdain, déjà maîtres d'une partie de l'héritage promis.

Au début du Deutéronome<sup>3</sup>, Moïse cite les termes mêmes de l'ordre du départ, tel qu'il le reçut du Seigneur : « Vous êtes assez restés dans cette montagne; mettez-vous en chemin; allez à la montagne des Amorrhéens et dans tout le voisinage, dans la plaine, sur la montagne, dans la vallée, dans le *Négueb*<sup>4</sup>, sur le côté de la mer, au pays de Canaan et au Liban, jusqu'au grand fleuve, au fleuve d'Euphrate. » Dieu traçait ainsi les limites du vaste territoire qu'il réservait à son peuple. Alors « la nuée se leva de dessus le tabernacle de l'alliance, et les fils d'Israël partirent du désert du Sinaï, rangés selon leurs groupes ». C'était le vingtième jour du second mois de la seconde année depuis qu'ils étaient sortis d'Égypte<sup>5</sup>. Comme ils étaient arrivés au Sinaï le troisième mois de la première année<sup>6</sup>, leur séjour au pied de cette montagne avait duré un peu moins d'un an.

La nuée les conduisit d'abord dans la direction du Nord, au « désert de Pharan », qui occupe presque toute la partie septentrionale de la péninsule sinaïtique, entre l'*Arâbah* à l'Est, vallée profonde qui va de la mer Morte au golfe d'Élath, sur la mer Rouge, et le désert de Sour à l'Ouest<sup>7</sup>. Borné au Sud par le massif du Sinaï, dont une ceinture de sable le sépare, il l'est au Nord par le *Négueb* et le mont des Amorrhéens, mentionnés ci-dessus. « Grand et affreux désert », ainsi que

1. A partir de x, 33.

2. Voir le psaume LXXVII (hébreu LXXVIII), où ce double caractère est admirablement mis en relief.

3. Deut., I, 6-8.

4. La partie la plus méridionale de la Palestine.

5. Nombres, x, 11, 12.

6. Exode, XIX, 1.

7. Genèse, XVI, 7; Exode, XV, 22.

le qualifie Moïse <sup>1</sup>, dans lequel les Hébreux vont vivre et errer pendant de longues et rudes années; de là sans doute le nom de *et-Tih*, désert de « l'Égarement », que lui ont donné les Arabes. C'est un plateau calcaire, désolé, presque sans végétation et sans habitants, souvent coupé par des vallées où l'on trouve à peine quelques sources. Sa monotonie n'est rompue que par quelques chaînes de collines. Le sol est dur, recouvert de cailloux en maint endroit <sup>2</sup>.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer exactement l'itinéraire suivi par les Hébreux à partir du Sinaï. Des savants anglais, qui ont exploré la péninsule entière pour en fixer les différentes stations, ont reconnu leur impuissance pour la plupart des cas. Déjà nous l'avons indiqué, la direction générale était celle du Nord, puisqu'on se proposait d'envahir et de conquérir la Palestine par le Négueb et la montagne des Amorrhéens, qui en formaient la limite méridionale. En fait, on arriva jusqu'à Cadès-Barné, aujourd'hui *Ain-Gadis*, à l'entrée du Négueb <sup>3</sup>, et « à onze journées de marche de l'Horeb (du Sinaï), par le chemin de la montagne de Séir <sup>4</sup>, » c'est-à-dire, en longeant le versant occidental de cette chaîne de montagnes. Telle était vraisemblablement la route, ou plutôt la piste, la plus habituelle; car il n'y avait pas de route proprement dite dans cette contrée sauvage; et cette piste était loin d'aller en droite ligne, la configuration de la péninsule ne le permettant pas. De la plaine d'*er-Râhab*, dont l'altitude est d'environ 1 650 mètres, il fallait d'abord descendre par des plateaux successifs, à travers des gorges souvent étroites; puis contourner la base du massif, pour se diriger vers le Nord-Est, du côté du golfe d'*Akâbah*; suivre la rive occidentale, atteindre la large vallée de l'*Arâbah*, la quitter pour prendre la direction de l'Ouest, et arriver enfin à Cadès-Barné; évolutions pénibles en elles-mêmes, et cent fois plus pour une telle multitude d'hommes accompagnés de leurs femmes, de leurs enfants, et de leurs troupeaux.

Les trois premières stations mentionnées nommément au livre des Nombres <sup>5</sup> furent celles de *Tabérah*, de *Quibroth-hattaavah* et de *Haseroth*. Elles étaient situées en dehors du désert de Pharan, puisqu'il est dit expressément qu'on ne pénétra dans ce désert qu'après avoir quitté Haseroth <sup>6</sup>. Dès qu'on fut arrivé à la première, après une marche fatigante à travers un district où l'eau est moins abondante,

1. Deutéronome, I, 19; VIII, 15.

2. « Entre le désert de *Tih* et le sud de la Palestine, la péninsule du Sinaï forme comme une arête ou un dos d'âne qui domine, à l'Ouest, les grands dédales de vallées connues sous le nom de ouadi *el Arich*; à l'Est, la profonde dépression de l'*Arâbah*. » Le P. Lagrange, *Revue biblique*, année 1896, p. 441.

3. Nombres, XIII, 3; XXXII, 8. — 4. Deutéronome, I, 2. — 5. Nombres, XI, 3, 34, 35; XXXIII, 16, 17. — 6. Nombres, XII, 16.



et où les herbages pour les troupeaux étaient plus rares, le mécontentement éclata, sous la forme de murmures insolents. Un feu miraculeux, qui consuma l'extrémité du camp, celle sans doute d'où étaient parties les plaintes, châtia les coupables. Le peuple implora aussitôt la médiation de Moïse, et, à la prière de ce puissant intercesseur, Dieu éteignit la flamme vengeresse. C'est en souvenir de cet incident, que la station reçut le nom de *Tabérah*, mot hébreu qui signifie « incendie<sup>1</sup>. »

Mais la leçon ne fut que trop vite oubliée, car le « ramassis »<sup>2</sup>, c'est-à-dire la multitude mêlée, grossière en majorité, qui s'était



Fig. 72. — Un prêtre égyptien offre des oignons en sacrifice.  
Peinture de tombeau.

associée aux Hébreux lors de la sortie d'Égypte, « fut saisie d'une convoitise » qui ne tarda pas à envahir les Israélites eux-mêmes. Toute cette foule se conduisit comme des enfants et se mit à pleurer, en disant : « Qui nous donnera de la viande à manger ? Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Égypte, et qui ne nous coûtaient rien, des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et de l'ail. Maintenant, notre âme est desséchée; nous ne voyons que de la manne. » Déjà l'on était dégoûté de ce mets du ciel, qui avait été accueilli autrefois avec tant de reconnaissance, et duquel dépendait en grande partie l'existence de la nation. Dans la liste des aliments qui excitaient leurs violents désirs, nous trouvons les mets qui de tout temps ont eu la réputation d'être les plus goûtés des Égyptiens et les plus abondants chez eux<sup>3</sup> : les poissons du

1. Nombres, xi, 1-3.

2. Traduction littérale de l'hébreu.

3. Hérodote, ii, 125.

Nil<sup>1</sup>, les concombres et les melons rafraîchissants, les poireaux<sup>2</sup>, l'ail et les oignons surtout, très fréquemment représentés sur les fresques antiques, et très cultivés de nos jours encore par les fellahs, dont ils forment une partie considérable de l'alimentation<sup>3</sup>. A ces objets de convoitise vulgaire, les Hébreux ne craignaient pas d'opposer, dans un langage ingrat et sacrilège, la manne, dont ils disaient que leur âme et leurs yeux étaient saturés.

Leur conduite affligea profondément Moïse, qui alla lui-même se plaindre au Seigneur, mais dans un sens bien différent : avec une foi entière, et en lui rappelant qu'il s'était engagé, lorsqu'il créait ce peuple, à le supporter et à subvenir à ses besoins. Dans sa bonté infinie, Dieu répondit par deux promesses à l'appel de son serviteur. Moïse lui avait dit dans sa prière : « Je ne puis porter seul tout ce peuple, parce qu'il est trop pesant pour moi. » Le Seigneur lui permit donc de se choisir, parmi les anciens d'Israël, soixante-dix auxiliaires, et de les conduire à l'entrée du tabernacle, pour recevoir la bénédiction divine; elle les aiderait à bien remplir les fonctions délicates qui leur seraient confiées. Dieu promit ensuite de procurer au peuple, non pas durant quelques jours, mais pendant tout un mois, la viande que leur gourmandise convoitait; ils en auraient jusqu'à en éprouver des nausées. Il y a, dans ce dernier trait, une terrible ironie, qui présage un châtement d'ailleurs très légitime.

Au sortir de l'audience divine, Moïse choisit les soixante-dix notables qui auraient pour mission d'alléger un peu son pénible fardeau, et il les conduisit devant le sanctuaire. Le Seigneur ratifia aussitôt, par un grand miracle, le choix de son représentant. Les élus, remplis de l'Esprit-Saint, se mirent à « prophétiser »; ce qui revient à dire, d'après la signification que ce mot a souvent dans la Bible, qu'ils furent l'objet d'une extase surnaturelle, sous l'inspiration de laquelle ils proférèrent les louanges divines<sup>4</sup>. Deux des membres de ce sénat israélite, Eldad et Médad, qui, on ignore pour quel motif, n'avaient pas accompagné leurs collègues au tabernacle, furent eux-mêmes saisis de l'Esprit divin, et prophétisèrent à l'endroit du camp où ils se trouvaient alors. On vint l'annoncer à Moïse. Josué, qui était auprès de son maître vénéré, s'écria, dans un sentiment de jalousie<sup>5</sup> : « Mon seigneur, empêchez-les. » Mais Moïse lui

1. Exode, vii, 18.

2. Pline, *Hist. nat.*, xix, 33.

3. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 232-234.

4. Voir en particulier la 1<sup>re</sup> épître aux Corinthiens, c. xii et xiv, et aussi le 1<sup>er</sup> livre des Rois, x, 5-24; etc.

5. Analogue à celui que manifestèrent plus tard les fils de Zébédée, croyant défendre ainsi la gloire de N.-S. Jésus-Christ (S. Marc, ix, 28, 29; S. Luc, ix, 49).

fit une réponse digne de sa grande âme<sup>1</sup> : « Pourquoi es-tu jaloux à mon sujet ? Puisse tout le peuple du Seigneur prophétiser, et que le Seigneur veuille répandre son esprit sur eux ! »

Dieu accomplit ensuite sa seconde promesse. Comme autrefois<sup>2</sup>, « un vent soulevé par le Seigneur, » par conséquent miraculeux, apporta dans le camp israélite, pendant trente-six heures consécutives, une énorme quantité de cailles. Chacun put non seulement s'en nourrir à profusion les jours suivants, mais en faire sécher au soleil des corbeilles entières, en guise de conserves. Le châtiment vint ponctuellement aussi. Selon le langage dramatique de l'écrivain sacré, ils avaient encore de la chair entre les dents<sup>3</sup>, c'est-à-dire que leurs provisions n'étaient pas épuisées, lorsque « le Seigneur frappa le peuple d'une très grande plaie, » dont la nature n'est pas indiquée. Elle consista peut-être dans une épidémie qui fit de nombreuses victimes. C'est pourquoi la localité où se passa cet épisode fut appelée en hébreu *Quibrôth hattaavah*, « Sépulcres de la convoitise<sup>4</sup>. »

L'auteur du beau psaume LXXVII (hébreu, LXXVIII), qui expose, dans un langage dramatique et rapide, les graves enseignements donnés au peuple israélite par les faits les plus saillants de son histoire, décrit fort bien cette triste période de perpétuelles révoltes et de châtiments très justes. Faisant d'abord allusion au second miracle des cailles, il dit :

Leur nourriture était encore dans leur bouche,  
lorsque la colère de Dieu s'éleva contre eux.  
Il frappa de mort les plus robustes d'entre eux,  
il abattit les jeunes hommes d'Israël.

Le poète trace ensuite un tableau fort exact de l'état psychologique des Hébreux à cette époque :

Malgré tout cela, ils continuèrent de pécher,  
et ils n'eurent pas foi en ses merveilles.  
Alors leurs jours passèrent comme un souffle,  
et leurs années précipitèrent leur cours.  
Lorsqu'il les faisait mourir, ils le cherchaient,  
ils revenaient et se tournaient vers lui.  
Ils se souvenaient que Dieu était leur rocher,  
que le Dieu très haut était leur défenseur.  
Mais de leur bouche ils le trompaient,  
et de leur langue ils lui mentaient.  
Leur cœur n'était pas ferme envers lui,  
et ils n'étaient pas fidèles à son alliance.  
Mais il est miséricordieux,  
et il pardonnait leurs péchés et ne les anéantissait pas.

1. Nombres, xi, 26-30. — 2. Exode, xvi, 1-3, 8, 11-13. — 3. Nombres, xi, 30-34. — 4. Nombres, xi, 31-34.

Très souvent il détourna son courroux,  
 et n'alluma pas toute sa colère.  
 Il se souvint qu'ils n'étaient que chair,  
 un souffle qui passe et ne revient plus.  
 Combien de fois ils se révoltèrent contre lui dans le désert,  
 et excitèrent son courroux dans la solitude!  
 Ils ne cessèrent pas de tenter Dieu,  
 et d'irriter le Saint d'Israël.  
 Ils ne se souvinrent pas de ce que sa main avait fait  
 au jour où il les délivra de l'oppresseur,  
 des miracles qu'il accomplit en Égypte  
 et de ses prodiges dans la plaine de Tanis <sup>1</sup>.

De cette station tristement célèbre, les Hébreux passèrent à *Haseroth*, dont le nom signifie « Clôtures ». On le lui donna probablement parce que, pour se protéger contre les nomades et les bêtes sauvages, on avait entouré le camp d'une enceinte de pierres et de branches épineuses, comme on le fait parfois dans ces régions. Cette station a été l'objet de conjectures variées. On l'identifie d'ordinaire à *El-Aïn*, et tel est peut-être le sentiment le plus vraisemblable. D'après une autre hypothèse, il faudrait la placer plus au Nord, à *Bir-et-Témed*, vers l'endroit où la route du Caire à la Mecque coupe la piste qui conduit du Sinaï à Hébron. On a proposé aussi *Aïn-Hadérah*, au sud de *El-Aïn*, à cause de la ressemblance des noms.

A *Haseroth*, Moïse eut à subir une épreuve d'un nouveau genre, d'autant plus pénible qu'elle avait pour auteurs sa sœur Marie et son frère Aaron. La cause en est vaguement indiquée : ce fut, « au sujet de la femme éthiopienne qu'il avait prise <sup>2</sup>. » Non que Séphora fût morte et que Moïse eût contracté un nouveau mariage, comme on l'a conjecturé gratuitement. L'historien sacré signalait naguère le retour de Séphora auprès de son mari; n'aurait-il pas mentionné sa mort, si elle avait eu lieu ? D'un autre côté, comment Moïse aurait-il épousé une païenne, aussitôt après l'alliance du Sinaï ? L'épithète d'éthiopienne doit donc se prendre dans un sens large, pour désigner, avec la nuance de mépris que lui attribuaient Marie et Aaron dans le cas actuel, l'origine madianite de Séphora. Ils osaient dire : « Est-ce seulement par Moïse que le Seigneur parle ? n'est-ce pas aussi par nous qu'il le fait ? » Il est vrai que Marie reçoit ailleurs <sup>3</sup> le titre de « prophétesse, » qui suppose que Dieu l'avait honorée de révélations particulières. Nous avons vu aussi qu'Aaron avait été appelé « l'interprète de Moïse » par le Seigneur lui-même. Mais ils n'agissaient et ne parlaient tous deux qu'en sous-ordre, pour ainsi dire, et sous l'autorité de leur illustre frère. Moïse avait sans doute accordé à Séphora, depuis son retour auprès de lui, une confiance

1. Psaume LXXVII, 30-43. — 2. Nombres, XII, 1. — 3. Exode, xv, 20.

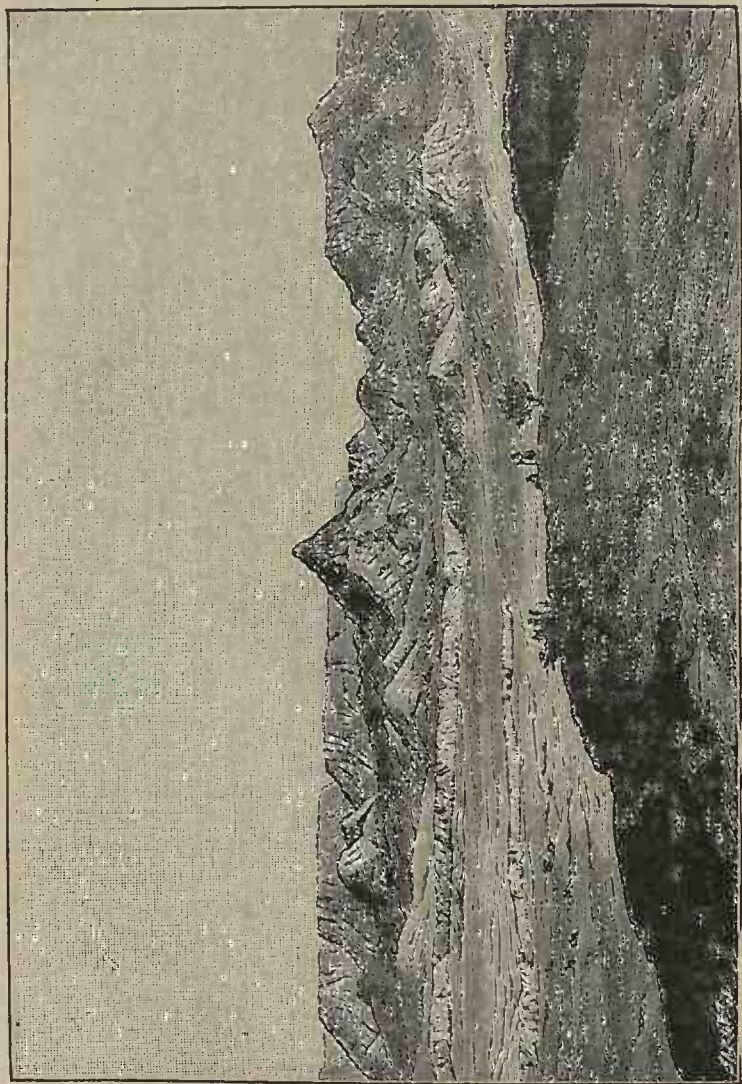


Fig. 73. — Le désert du Cadés (d'après une photographie).

et une autorité extraordinaires, dont Marie et Aaron avaient ressenti de la jalousie.

Dieu prit la défense de son « serviteur très fidèle », et blâma ouvertement les deux coupables. Il leur expliqua l'énorme différence qui existait entre les prophètes ordinaires, tels qu'ils étaient tous deux et Moïse, auquel il se révélait directement (« bouche à bouche », dit le texte sacré), comme à personne autre. Marie, qui paraît avoir été l'instigatrice de ces murmures et de ce mouvement d'insubordination contre le chef du peuple, fut plus gravement punie. Dieu la frappa de la lèpre, de sorte qu'Aaron dut implorer humblement l'intervention de Moïse auprès du Seigneur, pour obtenir la guérison de leur sœur. Celle-ci fut toutefois reléguée hors du camp pendant sept jours, conformément aux règles édictées au sujet des lépreux<sup>1</sup>. Pour ce motif, le séjour des Hébreux à Haseroth se prolongea pendant toute une semaine.

« Le peuple partit de Haseroth et dressa ses tentes dans le désert de Pharan... c'est-à-dire à Cadès, » ajoute le récit du livre des Nombres<sup>2</sup>. Cette station, dont le nom complet était Cadès-Barné, nous est apparue dès l'époque d'Abraham. Dans sa fameuse razzia, le roi Chodorlahomor était parvenu jusqu'à cette localité, qui s'était appelée d'abord *Aïn-Misphat*<sup>3</sup>. On discute sur son emplacement; mais il est moralement certain qu'on l'a retrouvé de nos jours à *Aïn-Gadis* ou *Aïn-Kdeis*, sur le versant occidental du plateau *Azazimeh* et au sud du *Négueb*. Une source assez considérable s'échappe au pied d'un rocher calcaire, et, grâce à elle, il s'est formé là une oasis verdoyante, qui tranche avec l'aridité du voisinage<sup>4</sup>. Les Hébreux s'y installèrent pour quelque temps, et nous allons voir que cette station acquit une grande importance dans leur histoire d'alors.

Entre Cadès et Haseroth, la distance est beaucoup trop considérable pour avoir été franchie d'une seule traite, surtout par une telle multitude. Il y eut donc certainement des stations intermédiaires, dont la mention a été omise dans la partie du livre des Nombres qui nous sert actuellement de guide. Plus loin<sup>5</sup>, nous trouvons une

1. Lévitique, xiii, 4, 5.

2. Nombres, xiii, 1, 22. Ailleurs, Nombres, xxxiii, 30, etc., Cadès est placée dans le désert de *Sin*, ou plutôt de *Tsin* d'après l'orthographe hébraïque de ce nom. Ce désert occupait la partie septentrionale de celui de Pharan, entre le sud de la Palestine et le territoire d'Édom à l'est. Les deux notes ne sont donc pas contradictoires. Le désert de *Sin*, où les Israélites avaient campé avant d'arriver au Sinaï (Exode, xvi, 1; xvii, 1), est très différent de celui de *Tsin*.

3. Genèse, xiv, 7.

4. Le P. Lagrange, *Le site de Cadès*, dans la *Revue biblique*, année 1896, p. 440-451.

5. Nombres, xxxiii, 16-36.

liste beaucoup plus longue, qui cite jusqu'à vingt et une stations entre le Sinaï et Cadès. Mais nous croyons que la plupart de ces noms, à partir peut-être du troisième, se rapportent au va-et-vient des Hébreux dans le désert de Pharan pendant trente-huit années, à partir du jour où le Seigneur condamna son peuple revêché à y errer, en châtement de ses fautes.

### III. — Le séjour à Cadès.

A Cadès, Moïse reçut de Dieu, qui accédait à un désir très légitime des Israélites<sup>1</sup>, l'ordre d'envoyer au pays de Canaan douze explorateurs, choisis parmi les notables de chaque tribu. La tribu de Lévi ne fut pas représentée, à cause de son caractère strictement religieux. Mais la tribu de Joseph ayant été dédoublée de manière à former celles d'Éphraïm et de Manassé, le chiffre primitif de douze était demeuré intact.

Moïse donna aux élus des instructions très sages, qui déterminaient nettement leur rôle. Ils devaient franchir le Négueb, c'est-à-dire, le district montagneux du sud de Canaan qui va de Cadès à Bersabée, et, remontant plus au Nord, bien examiner le pays, afin de voir « quelle était la population qui l'habitait, si elle était forte ou faible, s'il y avait peu ou beaucoup d'habitants,... quelles étaient les villes, si elles avaient des remparts,... si le terrain était gras ou stérile, s'il était planté de bois ou s'il était sans arbres. » Les explorateurs avaient aussi pour mission de rapporter des fruits du pays; chose facile, car on était encore à la saison des premiers raisins, et ce trait désigne, en Palestine, la fin de juillet ou le commencement d'août.

Les explorateurs se mirent alors en chemin, et réussirent à traverser le pays de Canaan dans toute sa longueur. En effet, « Rohob, à l'entrée d'Émath, » qui fut la limite extrême de leur voyage dans la direction du Nord, paraît ne pas différer de la ville de *Beit-Rohob*, située dans le voisinage de Laïs-Dan, et qui appartient plus tard à la tribu de Nephtali<sup>2</sup>. « L'entrée d'Émath », mentionnée plus loin<sup>3</sup> comme la frontière de la Terre promise du côté du Nord, n'est autre que la vaste plaine de Célé-Syrie, située entre le Liban et l'Anti-Liban; vrai chemin ouvert pour aller de la Palestine septentrionale à la ville d'Émath, bâtie sur l'Oronte. Sur leur passage, ils trouvèrent Hébron, déjà célèbre dans l'histoire du peuple de Dieu, par le séjour qu'y avaient fait Abraham et Isaac. Ils y constatèrent la présence de la race géante des Énacites. A leur retour, ils passèrent par le

1. Nombres, xiii, 2-6; Deutéronome, i, 22.

2. Livre des Juges, xviii, 28.

3. Nombres, xxxviii, 4.

torrent d'Escol, probablement identique à l'ouadi *Teffah*<sup>1</sup>, que franchit la route de Jérusalem au Négueb. Aujourd'hui comme alors, cette région est très riche en fruits de tout genre, spécialement en raisins, en figes et en grenades. Les explorateurs y cueillirent une grappe énorme, que deux d'entre eux, pour la conserver dans toute sa fraîcheur, portèrent suspendue à un bâton<sup>2</sup>.

Après une absence de quarante jours, ils revinrent sains et saufs à Cadès. Ils avaient eu largement le temps d'étudier le pays. Ils firent à Moïse et à toute l'assemblée le compte rendu de leur voyage



Fig. 74. — Raisin de Palestine.

et de leurs observations. Mais leur description, exacte en ce qui concernait la fertilité de Canaan, et conforme à celle que Dieu lui-même avait faite de la Terre promise<sup>3</sup>, entra dans des détails très exagérés, quand ils parlèrent des habitants du pays, qu'ils représen-

1. Voir V. Guérin, *Description de la Palestine : Judée*, t. III, p. 216.

2. A Hébron, on trouve des grappes de raisin pesant 5 kilogrammes et davantage encore.

3. Nombres, XIII, 28; Deutéronome, I, 23-25, etc.





taient comme redoutables à l'excès et vraiment invincibles<sup>1</sup>. Aussi le peuple fut-il terrifié. Comprenant les difficultés de la conquête, il se mit, selon sa coutume, à murmurer contre Moïse, en répétant son odieux refrain : « Que ne sommes-nous morts dans le pays d'Égypte ? ou que ne sommes-nous morts dans ce désert ? » Et après toute une nuit passée à pleurer et à pousser des cris, ils osèrent s'en prendre à Dieu lui-même, en disant : « Pourquoi le Seigneur nous fait-il aller dans ce pays où nous tomberons par l'épée, où nos femmes et nos enfants deviendront une proie ? Ne vaut-il pas mieux pour nous retourner en Égypte ? » C'est en vain que deux des explorateurs, Caleb et Josué, protestèrent avec courage, en affirmant que la conquête de Canaan était possible; en vain aussi que Moïse et Aaron adressèrent à la foule de graves remontrances<sup>2</sup>. Elle ne voulut rien entendre; quelques Israélites, de plus en plus surexcités, allèrent même jusqu'à s'armer de pierres, pour lapider Caleb et Josué.

Mais tout à coup Dieu manifesta visiblement sa présence, par la colonne de nuée qui se porta sur le tabernacle; et un émouvant dialogue s'engagea entre lui et Moïse<sup>3</sup>. « Jusques à quand, demanda le Seigneur, ce peuple me méprisera-t-il ? jusques à quand refusera-t-il de croire, après tous les prodiges que j'ai opérés au milieu de lui ? Je le frapperai par la peste, et je le détruirai. » Moïse était un admirable intercesseur, comme nous l'avons déjà constaté plusieurs fois. Dans une touchante prière pour son peuple, cependant si coupable, il fit valoir deux arguments principaux pour calmer la divine colère. Désormais, dit-il d'abord, l'honneur de Jéhovah était inséparable de la conservation des Israélites. S'il les abandonne, les Égyptiens se riront de lui, et diront qu'il n'a pas été assez puissant pour sauver entièrement son peuple. Et surtout, ajouta-t-il, la miséricorde, qui est comme l'essence du Dieu des Israélites, lui procurera plus de gloire que la vengeance.

Dieu daigna consentir à pardonner, en ce sens du moins, qu'Israël ne serait pas anéanti. Mais sa justice et sa sainteté exigeaient le châtement de cette nation insolente et ingrate. De là cette sentence sévère : à part Caleb et Josué, qui avaient si bien défendu son honneur et ses droits, aucun de ceux de ses membres qui étaient alors âgés de vingt ans et au-dessus n'entrera dans la Terre promise; ils périront tous dans le désert, qui sera rempli de leurs cadavres. Arrivés presque en vue de Canaan, ils en seront à jamais exclus. Cette

1. Elle a quand même pour nous son importance au point de vue géographique, pour localiser les différentes races qui occupaient alors la Palestine et les pays environnants : « Amalec habite vers le Midi; les Héthéens, les Jébuséens et les Amorrhéens dans le district montagneux; les Cananéens sont établis le long de la mer et le long du cours du Jourdain. » Nombres, xii, 30. — 2. Nombres, xiii, 31-34; xiv, 1-9; Deutéronome, i, 29-31. — 3. Nombres, xiv, 11-35.

sentence reçut aussitôt un commencement d'exécution, car les dix explorateurs qui avaient occasionné la révolte du peuple par leurs propos exagérés, furent frappés de mort.

Les Israélites furent consternés, lorsque Moïse leur eut communiqué ce terrible décret. Phénomène très rare : ils s'humilièrent et reconnurent leur faute; ils voulurent même la réparer au plus vite, mais par une nouvelle faute, qui fut immédiatement punie. Le lendemain, bien que Dieu leur eût fait dire par Moïse qu'ils devaient reprendre le chemin du Sud, qui les éloignait de la Palestine, passant d'un découragement excessif à une présomption non moins exagérée, ils formèrent le projet d'entreprendre sur-le-champ la conquête qui les avait tant effrayés la veille. Moïse essaya vainement de les dissuader de cette folie, dont il leur prédit l'insuccès inévitable. Refusant une fois de plus de lui obéir, ils s'avancèrent contre les Amorrhéens et les Cananéens domiciliés dans le Négueb et au delà. Mais ils furent battus misérablement, et beaucoup d'entre eux trouvèrent la mort dans cette lutte inégale. Les survivants furent poursuivis par l'ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à Horma<sup>1</sup>, ville du Négueb qui paraît avoir été située à mi-chemin entre Élusa et Cadès.

#### IV. — Les trente-huit années de pérégrinations dans le désert de Pharan<sup>2</sup>.

Cette période désolante forme comme un vide dans les annales d'Israël. La génération qui vient d'être condamnée à mort n'a pour ainsi dire plus d'histoire sous le rapport théocratique, et la jeune génération qui grandit n'en a pas encore. Aussi le Pentateuque garde-t-il un silence presque complet sur ces tristes années, dont on devine les fatigues et les souffrances amères. A peine lisons-nous çà et là dans la Bible, sans indication de dates et de localités, le récit de quelques épisodes plus ou moins importants. Nous savons cependant que les Hébreux passèrent « des jours nombreux » à Cadès<sup>3</sup>, qui demeura peut-être un centre pour un certain nombre d'entre eux. Mais l'itinéraire détaillé du chapitre xxxiii<sup>e</sup> du livre des Nombres, auquel nous avons fait allusion plus haut, suppose des déplacements assez nombreux de la masse du peuple, que la nuée miraculeuse continuait sans doute de diriger. Dans chacune des stations énumérées avant le retour à Cadès<sup>4</sup>, on put faire des arrêts prolongés. Il est possible aussi que les Hébreux aient été divisés alors en plu-

1. Nommée aussi Séphath, d'après le livre des Juges, I, 17.

2. Nombres, xv, 1-xx, 13.

3. Deutéronome, I, 46.

4. Entre les versets 19 et 36.

sieurs groupes, qui occupaient divers parages du désert. Quoi qu'il en soit, pendant cette période monotone, les puissants voisins d'Israël le laissèrent en paix, certains qu'ils n'avaient rien à craindre de lui pour le moment. Il est à noter encore qu'à plusieurs reprises, durant ces années de pérégrinations, il plut à Dieu de compléter la législation du Sinaï par quelques nouvelles révélations faites à Moïse <sup>1</sup>.

Dans le premier des épisodes isolés dont l'écrivain sacré nous a conservé le souvenir, il s'agit d'une grave violation du repos sabbatique <sup>2</sup>. Un jour de sabbat, on surprit un Israélite qui ramassait du bois : acte manifestement interdit. On conduisit le coupable auprès de Moïse et d'Aaron, afin qu'ils décidassent de son sort. La peine de mort avait été autrefois décrétée contre cette faute <sup>3</sup>, en termes généraux; mais le genre de supplice n'avait pas été spécifié. Les deux frères consultèrent donc le Seigneur, qui leur répondit que ce violateur du sabbat devait être lapidé : ce qui eut lieu.

Un événement d'une gravité exceptionnelle, qui mettait en cause l'autorité de Moïse et d'Aaron, est longuement raconté un peu plus loin <sup>4</sup>. Le lévite Coré, cousin germain des deux frères, en fut l'instigateur principal; de là l'expression « bande de Coré », pour désigner ses associés, au premier rang desquels étaient les trois Rubénites Dathan, Abiron et Hon. Deux cent cinquante conjurés secondaires, qui occupaient toutefois une situation importante dans leurs tribus respectives, s'étaient joints à eux. Les paroles arrogantes qu'ils vinrent adresser à Moïse et à son frère manifestent clairement le motif de leur révolte : « C'en est assez ! car tout le peuple est un peuple de saints, et le Seigneur est au milieu d'eux. Pourquoi vous élevez-vous au-dessus du peuple du Seigneur ? » Cela revenait à dire : Vous avez joui assez longtemps de vos privilèges; toute la nation étant sainte et consacrée à Dieu, elle ne doit pas avoir d'autre chef que lui. Ces révoltés essayaient vainement de masquer sous un pieux langage et sous un prétexte égalitaire leur désir impudent de domination. En effet, ce que Coré revendiquait, c'était, comme le lui reprocha fermement Moïse <sup>5</sup>, le sacerdoce pour tous les lévites, et sans doute le souverain pontificat pour lui-même. Quant aux Rubénites, il est vraisemblable qu'ils désiraient que leur tribu reprit le

1. Par exemple, nous trouvons, Nombres, xv, 1-15, quelques lois complémentaires sur les sacrifices; Nomb., xv, 19-21, une loi relative aux prémices des céréales; Nomb., xv, 22-31, des lois concernant les péchés d'ignorance et de présomption; plus loin, Nomb., xviii, 1-32, l'indication des devoirs et des droits des prêtres et des lévites; Nomb., xix, 1-22, des règles au sujet de l'eau lastrale et de son usage.

2. Nombres, xv, 32-36. — 3. Exode, xxxi, 14; xxxv, 2. — 4. Nombres, xvi, 1-xvii, 13. — 5. Nombres, xvi, 8-11.

premier rang, qui avait passé à celle de Juda. Leur ancêtre n'était-il pas le fils aîné de Jacob ?

Selon sa coutume pleine de foi, Moïse alla épancher devant Dieu son âme profondément peinée. Il convoqua ensuite les rebelles pour le lendemain. Ils devaient se présenter devant le tabernacle, avec des encensoirs remplis de braise ardente, sur laquelle ils jetteraient de l'encens. Le Seigneur trancherait lui-même la question. L'encensement étant une fonction réservée aux prêtres<sup>1</sup>, si Dieu acceptait sous cette forme l'hommage de simples lévites, et même de simples particuliers, il donnerait implicitement raison aux séditeux. Quand ils furent tous réunis — à part Dathan et Abiron, qui avaient refusé insolemment de se présenter — « la gloire du Seigneur apparut à toute l'assemblée » du peuple. Dieu fit recommander aux assistants, par l'intermédiaire de Moïse, de s'éloigner des tentes de Coré, de Dathan et d'Abiron. La terre s'entr'ouvrit alors et engloutit ces grands coupables, avec leurs familles et leurs biens. En même temps, un feu miraculeux consumait leurs deux cent cinquante complices d'ordre secondaire. Le jour suivant, le peuple se mit à son tour en état de rébellion contre Moïse et Aaron, qu'il rendait responsables du sort terrible de Coré et de sa bande. Le Seigneur prit encore ouvertement la défense de ses deux serviteurs, et frappa de mort un grand nombre de ces autres séditeux. La « plaie » ne cessa que sur l'intervention d'Aaron, qui, à la demande de son frère, se tint debout devant Dieu avec son encensoir fumant.

Dieu confirma ensuite la dignité pontificale d'Aaron par un nouveau prodige. Il ordonna de placer devant l'arche, dans l'intérieur du tabernacle, les verges qui étaient l'insigne de l'autorité des chefs des douze tribus; celle d'Aaron devait représenter la tribu de Lévi. Il était convenu que la verge qu'on trouverait fleurie le lendemain désignerait l'élu du Seigneur. Or, « lorsque Moïse entra dans le tabernacle de l'alliance, la verge d'Aaron... avait fleuri; elle avait poussé des boutons, produit des fleurs et formé des amandes. » Dieu exigea qu'elle fût conservée dans le tabernacle, comme un signe manifeste de sa volonté<sup>2</sup>.

Dans l'itinéraire du chapitre xxxiii<sup>e</sup> des Nombres, signalé déjà plusieurs fois, nous lisons, aux versets 35 et 36 : « D'Hébrona (station inconnue), ils vinrent camper à Asiongaber; et étant partis de là, ils vinrent au désert de Sin, qui est Cadès. » D'autres passages de l'Ancien Testament<sup>3</sup> nous font connaître, tout au moins d'une façon générale, l'emplacement d'Asiongaber (en hébreu : *Etsion-Guéber*).

1. Exode, xx, 7, 8. — 2. Nomb., xvii, 1-13.

3. Entre autres, le III<sup>e</sup> livre des Rois, ix, 26; xxii, 48, 49, et le second livre des Paralipomènes, viii, 17.

C'était un port de mer, situé non loin d'Élath, vers la pointe septentrionale du golfe élanitique de la mer Rouge. Il en sera question plusieurs fois, à l'époque des rois de Juda. La distance qui sépare cette localité de Cadès est trop considérable pour avoir été franchie par les Hébreux en une seule étape; mais l'écrivain sacré n'a pas jugé utile de mentionner les stations intermédiaires.

On rattache assez habituellement à cette triste époque le psaume LXXXIX<sup>e</sup> de la Vulgate (le xc<sup>e</sup> de la Bible hébraïque), intitulé : « Prière de Moïse, homme de Dieu ». Ce poème, qui porte des traces manifestes de confraternité d'origine avec les deux autres compositions lyriques de Moïse<sup>1</sup>, est donc le plus ancien des Psaumes. C'est un modèle sublime d'une prière prononcée au nom du peuple hébreu courbé par la misère. Il a dû être composé vers la fin du long et pénible trajet des Hébreux à travers le désert de l'Arabie Pétrée, tandis que s'éteignaient peu à peu, sous les coups de la colère divine, les générations si coupables qui étaient âgées de plus de vingt ans au moment où avait été porté la terrible sentence de Cadès-Barné.

Une première strophe, d'une grave beauté, établit une antithèse frappante entre l'éternité immuable de Dieu et la fragilité de l'homme :

Seigneur, vous avez été pour nous un refuge,  
de génération en génération.

Avant que les montagnes eussent été faites  
et que vous eussiez créé la terre et le monde,  
d'éternité en éternité vous êtes Dieu.

Vous faites rentrer les hommes dans la poussière,  
et vous dites : Revenez, enfants des hommes<sup>2</sup>.

Car mille ans sont à vos yeux  
comme le jour d'hier, quand il n'est plus,  
et comme une veille de la nuit.

Vous les emportez, pareils à un songe  
qui passe le matin.

Comme l'herbe, le matin, cela germe;  
le matin elle fleurit et elle germe,  
le soir on la coupe et elle se flétrit.

Deuxième strophe : c'est à cause de leurs graves offenses que les Hébreux étaient ainsi fauchés par la mort.

Nous sommes consumés par votre colère  
et troublés par votre fureur.

Vous avez mis devant vous nos iniquités,  
et nos fautes cachées, à la lumière de votre face.

1. Exode, xv, 1-20, et Deutéronome, xxxii, 1-43.

2. Dieu fait disparaître les générations tour à tour, et les remplace par des générations nouvelles.

Tous nos jours disparaissent par votre courroux;  
nos années s'évanouissent comme un murmure.  
Les jours de nos années s'élèvent à soixante-dix ans,  
et, pour les plus robustes, à quatre-vingts ans.  
Le surplus n'est que peine et que douleur,  
car alors survient la faiblesse et nous nous envolons.  
Qui prend garde à la force de votre colère,  
et à votre courroux, selon la crainte qui vous est due ?  
Apprenez-nous à bien compter nos jours,  
pour que nous appliquions notre cœur à la sagesse :

La troisième strophe contient une ardente prière, pour conjurer le Dieu d'Israël d'avoir pitié de son peuple et de lui rendre ses fa-veurs.

Revenez, Seigneur. Jusques à quand ?<sup>1</sup>  
Ayez pitié de vos serviteurs.  
Rassasiez-nous, chaque matin, de votre miséricorde,  
et nous serons toute notre vie dans la joie et l'allégresse.  
Réjouissez-nous autant de jours que vous nous avez humiliés,  
autant d'années que nous avons vu le malheur.  
Que votre action se manifeste à vos serviteurs  
et votre gloire sur leurs enfants !  
Que l'amabilité du Seigneur notre Dieu soit sur nous !  
Affermissez l'œuvre de nos mains;  
oui, affermissez l'œuvre de nos mains.

1. C'est-à-dire : combien de temps durera votre colère ?

## CHAPITRE II

### CONQUÊTE DE LA PALESTINE ORIENTALE

#### I. — Derniers incidents du séjour d'Israël au désert de Pharan.

C'est au premier mois — par conséquent au mois de *nisan* — de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte, que la masse du peuple hébreu revint à Cadès et s'y installa de nouveau pour quelque temps<sup>1</sup>. Là, trente-huit ans auparavant, avait été prononcée la sentence de mort contre les générations rebelles; nous y retrouvons les jeunes générations fortifiées par l'épreuve. C'est de Cadès qu'on aurait dû partir autrefois pour aller, par le Sud, à la conquête de la Terre promise; c'est à Cadès aussi qu'on vint se grouper, pour entreprendre, cette fois par le Sud-Est, une campagne qui devait être vaillante et promptement victorieuse.

A l'occasion de ce second séjour, qui ne fut pas de longue durée, la Bible signale d'abord brièvement la mort de Marie, sœur de Moïse et d'Aaron<sup>2</sup>. Elle nous est apparue pour la première fois toute jeune, sur les bords du Nil, surveillant la nacelle dans laquelle avait été placé Moïse. Au moment de la sortie d'Égypte, elle s'associa à ses frères, dont elle partagea la haute mission<sup>3</sup>. Sa mort plongea tout le peuple dans un grand deuil, bien qu'elle fût alors âgée d'au moins cent vingt ans. On l'enterra à Cadès.

En ce même lieu, le manque relatif d'eau suscita, comme autrefois à Raphidim<sup>4</sup>, le mécontentement et une demi-révolte de ce peuple incorrigible. Malgré les enseignements que lui donnait l'histoire de ses pères, la génération nouvelle, quoique beaucoup améliorée, était loin d'être parfaite. Nous retrouvons sur ses lèvres le langage absurde de la génération antérieure. « Que ne sommes-nous morts avec nos frères devant le Seigneur<sup>5</sup>? disaient-ils à Moïse et à Aaron. Pourquoi avez-vous amené le peuple du Seigneur dans ce désert, afin que nous

1. Nombres, xx, 1. — 2. Nomb., xx, 1. — 3. Michée, vi, 4. — 4. Exode, xvii, 1-7.

5. C'est-à-dire, devant le tabernacle. Allusion au châtement de Coré et de ses associés.



y mourions, nous et nos troupeaux ? Pourquoi nous avez-vous fait sortir de l'Égypte, et nous avez-vous conduits dans ce lieu affreux, où l'on ne peut semer, où ni les figuiers, ni les vignes, ni les grenadiers ne peuvent croître, et où l'on ne trouve pas d'eau pour boire ? »

Moïse et son frère, prosternés devant le tabernacle, implorèrent de toute leur âme le secours du Seigneur, qui leur fut aussitôt accordé. Moïse devait prendre la verge avec laquelle il avait accompli tant de prodiges en Égypte, rassembler le peuple, et, sous les yeux de tous, donner au rocher qui domine Cadès, l'ordre de fournir abondamment aux Hébreux l'eau qu'ils réclamaient. Le miracle eut lieu comme à Raphidim. Seulement, Moïse ne se contenta pas de « parler au rocher », comme il lui avait été prescrit ; mais il le frappa, et par deux fois, sans doute dans un mouvement de vivacité. Il pécha aussi dans ses paroles, comme le dit expressément le psaume cv (hébreu, cvi), versets 32, 33 :

Moïse fut puni à cause d'eux (les Hébreux),  
car ils aigrirent son esprit,  
et il parla inconsidérément.

Bien plus, les livres des Nombres et du Deutéronome<sup>1</sup> nous apprennent que c'est en punition de cette faute, qui impliquait un certain manque de foi, que Moïse et Aaron furent privés de la joie d'introduire eux-mêmes les Israélites dans la Terre promise.

## II. — De Cadès aux steppes de Moab.

Le moment solennel du départ vint enfin. En rapprochant l'un de l'autre deux passages du livre des Nombres, xx, 1, et xxxiii, 38, on peut calculer qu'Israël demeura encore à Cadès pendant environ trois mois après le second miracle du rocher. Cette période dut être consacrée à la réorganisation du peuple, en vue de la marche contre les Cananéens.

Nous venons de rappeler que, cette fois, Moïse et les chefs du peuple renoncèrent à attaquer la Palestine de front, par le Sud, qui était trop fortement gardé, et qu'ils résolurent d'y pénétrer par le Sud-Est. Or, un regard jeté sur la carte montre que, de Cadès, situé sur le flanc du plateau *Azazimeh*, la voie la plus courte pour atteindre ce coin de Canaan, consistait à gagner la profonde vallée de l'*Arabah* par l'un des défilés qui y aboutissent du désert ; par exemple, par l'ouadi *Ghousvéir*, et à remonter de là directement au Nord. Mais, comme la réalisation de ce plan exigeait qu'on traversât le territoire des Édomites, Moïse envoya des ambassadeurs à leur roi, pour

1. Nomb., xx, 12 ; xxvii, 12-14 ; Deutéron., xxxvii, 51, 52.

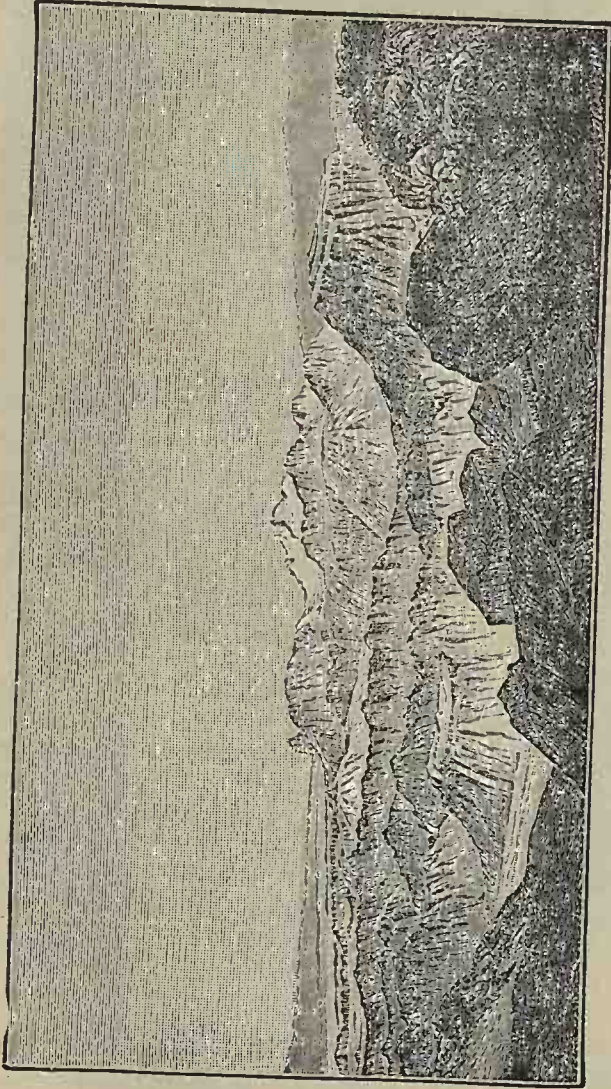


Fig. 75. — Massif du mont Ilor, d'après une photographie.

lui en demander l'autorisation. Son message était des plus modérés, des plus habiles. Il rappelait aux habitants d'Édom, issus d'Ésaü, que les Hébreux étaient leurs frères; puis il s'efforçait de les émouvoir soit par les souffrances qu'Israël avait endurées en Égypte, soit par les merveilles que Dieu avait faites en sa faveur; enfin, il promettait de ne rien endommager, de respecter les puits — chose si précieuse dans ces régions — de s'avancer directement par les routes principales. On ne pouvait mieux dire; et pourtant la démarche fut vaine, car le roi d'Édom répondit par un refus très rude, accompagné de graves menaces. Et comme les Hébreux insistaient, en s'engageant à payer jusqu'à l'eau dont ils auraient besoin, il s'avança à leur rencontre avec son armée, pour leur barrer le chemin<sup>1</sup>.

Moïse fut donc obligé de modifier son itinéraire : au lieu d'aller vers l'Est, il se dirigea d'abord vers le Sud, en tournant le dos au pays de Canaan. La première station indiquée est celle du mont Hor<sup>2</sup>. L'ancienne tradition juive<sup>3</sup> et de nombreux géographes contemporains l'identifient avec le *Djébel Harouïn* actuel « montagne d'Aaron », qui se dresse à l'est de l'Arabah, au sud de Pétra, « sur les confins du pays d'Édom », comme dit le texte sacré. C'est un cône tronqué, irrégulier, surmonté de trois aiguilles déchiquetées. Celle du Nord-Est est la plus haute et porte la chapelle mahométane dédiée à Aaron. Réunion étrange de « rochers escarpés se dressant de tous côtés, avec les formes les plus sauvages et les plus fantastiques, ici entassés les uns sur les autres, là s'entre-bâillant et présentant des crevasses d'une profondeur effrayante<sup>4</sup>. » Les Hébreux campèrent au pied de la montagne, à *Moseroth*<sup>5</sup>. Là se passa un très douloureux événement. Le Seigneur intima à Moïse l'ordre de conduire Aaron sur cette montagne, avec son fils Éléazar. Après qu'ils l'auraient gravie, Moïse devait dépouiller son frère des ornements pontificaux dont il l'avait revêtu au jour de sa consécration<sup>6</sup>, et en couvrir Éléazar, auquel il transmettrait ainsi, d'une manière symbolique, les fonctions paternelles. Cela fait, Aaron mourrait. Tout se passa réellement ainsi, le premier jour du cinquième mois de la quarantième année depuis la sortie d'Égypte. Israël pleura sincèrement son premier grand-prêtre, et en porta le deuil pendant tout un mois<sup>7</sup>.

1. Nomb., xx, 14-21.

2. Nomb., xx, 21; xxi, 4; xxiii, 33; Deutéron., xxxii, 50, etc.

3. Josèphe, *Ant.*, IV, iv, 7.

4. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. II, p. 610-615.

5. Nomb., xxxiii, 30; Deutéron., x, 6.

6. Lévitique, vii-ix.

7. Le livre de l'Éclésiastique donne à Aaron une large place (xlv, 7-27) dans l'« Hymne des Pères », et décrit poétiquement, à cette occasion, les magnifiques ornements des grands-prêtres juifs.

Sur ces entrefaites, le roi d'Arad, ville située d'après saint Jérôme à vingt milles romains au sud d'Hébron, et, dont le nom a survécu sous la forme de *Tell-Arad*, tomba à l'improviste sur les Hébreux, par lesquels il se croyait menacé. Il réussit à leur infliger des pertes sérieuses et à leur enlever du butin. Alors « Israël s'engagea par vœu au Seigneur, en disant : Si vous livrez ce peuple entre mes mains, je ruinerai ses villes. » La prière fut exaucée, et les Hébreux vainqueurs firent un grand carnage parmi les rangs ennemis<sup>1</sup>. Cet épisode fut probablement antérieur à la mort d'Aaron, bien qu'il ne soit raconté qu'à sa suite. En effet, il est difficile d'admettre que le roi d'Arad soit venu attaquer les Israélites jusque dans l'Arabah, assez loin de son territoire.

En quittant la station de Hor, identique peut-être à celle de Moseroth où le texte sacré place aussi la mort d'Aaron<sup>2</sup>, les Hébreux

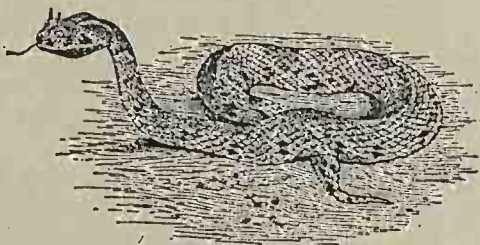


Fig. 76. — Le céraste, ou serpent à cornes.  
Reptile très dangereux qui abonde dans l'Arabie Pétrée.

se dirigèrent vers le Sud, en suivant toujours la vallée de l'Arabah, puisque le refus du roi des Édomites de les laisser passer sur son territoire avait rendu nécessaire ce long détour. Ils durent s'avancer jusqu'à quelques lieues au nord d'Asiongaber, à l'endroit où l'ouadi *El-Ithm* ouvre un passage à travers la montagne. Là ils reprirent la direction du Nord, en longeant l'Arabie déserte. La fatigue de la marche sur le sable mouvant et sur le gravier de l'Arabah, la chaleur brûlante qui règne dans cette région entourée de monts et de rochers, la soif surtout — car l'eau est rare dans l'Arabah — excitèrent peu à peu le mécontentement du peuple, qui fit entendre à Moïse des murmures, sous la forme accoutumée : « Pourquoi nous avoir tirés de l'Égypte, pour nous faire mourir dans ce désert ? Le pain nous manque, nous n'avons pas d'eau ; notre âme n'a plus que du dégoût pour cette nourriture légère (la manne). » Le châtement ne tarda guère. La presqu'île du Sinaï, tout particulièrement dans l'Arabah, abonde en reptiles très venimeux, d'espèces nombreuses.

1. Nomb., xxi, 1-3. — 2. Deutéronome, x, 6.

Le Seigneur les lança contre ce peuple ingrat, dans les rangs duquel ils firent beaucoup de victimes. Mais le repentir des coupables fut très prompt cette fois. On eut humblement recours à Moïse, qui recourut lui-même au Seigneur et fut exaucé. C'est par une mesure extraordinaire que Dieu mit fin à cette plaie nouvelle. Il chargea Moïse de faire préparer un serpent d'airain, qui fut placé au sommet d'une perche, comme un étendard. Quiconque, après avoir été mordu par un des reptiles, regardait cette image avec foi était aussitôt guéri<sup>1</sup>. Ce serpent d'airain a pour nous un intérêt très spécial, depuis que Jésus-Christ en a fait le type du salut qu'il a procuré lui-même à tous les hommes, en mourant élevé sur une croix<sup>2</sup>.

Cette épreuve d'Israël fut la dernière de celles qu'il eut à subir durant sa marche vers la Terre promise. La conquête va commencer, les rudes privations du désert sont à leur fin; ce sera désormais une vie nouvelle, accompagnée de fréquentes victoires, et dont la joie, l'entrain, se reflètent dans le récit biblique. On conçoit aisément l'étonnement joyeux que les Hébreux, qui avaient été comme perdus depuis tant d'années dans le désert sinaïtique, devaient éprouver en s'approchant, à chaque pas, de la Palestine, dont la richesse, la fertilité, la beauté étaient alors si grandes. Combien était réconfortante pour eux la pensée que cette contrée ne tarderait pas à leur appartenir en propre !

En reprenant leur marche, ils suivirent pendant quelque temps, en la laissant à leur gauche, la frontière orientale du territoire des Édomites. Ceux-ci, cette fois, ne les inquiétèrent point, voyant qu'ils n'étaient pas un danger pour eux actuellement<sup>3</sup>. L'historien sacré nous a conservé les noms de plusieurs des stations d'alors : Salmona, Phunon, qu'on n'a pas identifiées; Aboth, qu'on a parfois placée à l'endroit où le torrent appelé aujourd'hui *el-Ahsy* prend son origine<sup>4</sup>; puis Iyé-Abarim, où les Israélites traversèrent le « désert de Moab », situé à l'est du territoire moabite. Là, ils traversèrent le torrent de Zared, identique peut-être à la rivière *Aïn-Franjy*, branche de l'ouadi *Kérek*, lequel est un affluent de la mer Morte au nord de la presqu'île *Lisân*. Comme le Seigneur avait interdit aux Hébreux d'attaquer les Moabites aussi bien que les Édomites<sup>5</sup>, ils ne violèrent pas non plus leur territoire; mais, continuant leur marche vers le Nord, ils franchirent les steppes jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la rivière d'Arnon, le *Modjib* actuel, qui se jette dans la mer

1. Nomb., xxi, 4-9; le livre de la Sagesse, xvi, 5-7.

2. Évang. selon S. Jean, iii, 14, 15. Les Pères se sont complu à signaler et à développer ce symbole.

3. Deutéronome, ii, 3-5, 29.

4. Il se jette dans la mer Morte à la pointe sud-est.

5. Deutéron., ii, 9.

Morte en face d'Engaddi. Ce cours d'eau servait alors de frontière entre les Moabites et les Amorrhéens; frontière excellente, car le Modjib, surtout dans sa partie inférieure, a un lit profond, escarpé, qu'on peut difficilement franchir<sup>1</sup>. La région située entre lui et le Jaboc, aujourd'hui le *Nahr-*ez-Zerka**, affluent du Jourdain, qui coule beaucoup plus au Nord, avait autrefois appartenu aussi aux Moabites; mais naguère les Amorrhéens s'en étaient violemment emparés<sup>2</sup>. C'est donc au roi amorrhéen Séhon, que les Hébreux, campés au sud de l'Arnon, s'adressèrent, comme précédemment à celui d'Édom, pour obtenir l'autorisation de traverser son territoire. A son tour il refusa, et s'avança contre Israël avec une armée<sup>3</sup>.

Le livre des Nombres<sup>4</sup> contient ici trois petits poèmes, composés à cette époque par des Israélites, et empruntés à un recueil plus ancien, « le Livre des guerres du Seigneur. » Ces chants manifestent, chez les Hébreux, le vaillant entrain, la confiance joyeuse que nous avons mentionnés plus haut. Ce recueil, dont il n'est question nulle part ailleurs, contenait sans doute des chants et des récits qui célébraient la marche triomphale des Hébreux vers la Terre promise. Le premier des trois poèmes est un peu obscur, car nous n'en possédons qu'un fragment. Il nous montre Israël s'emparant sans peine, « en ouragan », de toute la partie du territoire amorrhéen attenante à l'Arnon. Le second pourrait être intitulé : le chant du puits. En voici la traduction littérale :

Jaillis, puits !  
Chantez en son honneur !  
Puits que les princes ont creusé,  
que les nobles du peuple ont percé  
avec le sceptre,  
avec leur bâton.

De la station de l'Arnon, à laquelle se rapporte le premier des poèmes, les Hébreux étaient allés camper à *Beër*, mot qui signifie « puits ». Cette localité fut ainsi nommée à cause d'un puits ou d'une série de puits qu'on y creusa avec la plus grande facilité, les chefs du peuple ayant eux-mêmes pris part à cette opération<sup>5</sup>. Le texte de ce petit poème est charmant par sa simplicité antique, et aussi comme indice de l'excellente disposition morale qui animait

1. Voir Tristram, *The land of Moab*, p. 124-129; le P. Abel, *Une croisière autour de la mer Morte*, p. 47-52 (description très intéressante).

2. Nomb., xxi, 26.

3. Nomb., xxi, 21-23.

4. xxi, 14-15, 16-18.

5. Dans l'ouadi *Thémel*, « il y a des puits où, par une exception insigne, on trouve de l'eau/presque à fleur de terre, pendant environ deux heures de marche. » Le P. Lagrange, *Revue biblique*, année 1896, p. 444.

alors le peuple de Dieu. Nous citerons plus loin le troisième chant.

Deux autres stations, qui n'ont pas été identifiées, sont ensuite mentionnées. La troisième, Bamoth, ou plus complètement Bamoth-Baal, était au nord de Dibon sur l'Attarus, un peu au sud du *Zerka-Maïn*. De là, les Israélites s'installèrent pour quelque temps dans « la campagne de Moab ». On nommait ainsi le plateau ondulé, garni de pâturages, qui s'élève dans le district situé à l'est de la mer Morte, à une altitude moyenne de 700 à 800 mètres, sur une longueur d'environ 30 kilomètres. Sa situation exacte est déterminée par les mots « au sommet du Phasga, qui domine le désert *Yechimôn*. » Le mont Phasga, identique peut-être au mont Nébo ou à l'un de ses pics, faisait partie de la chaîne des monts Abârim, qui se dressent au nord-est de la mer Morte. Le *Yechimôn*, dont le nom exprime la désolation, l'aridité, n'est autre que l'extrémité méridionale du désert de Juda. Sur ce plateau, les Hébreux eurent pour la première fois une vue assez étendue de la Palestine, et ce fut pour eux le spectacle le plus encourageant.

Dans ces mêmes parages, à Jahaz, ils furent attaqués par le roi Séhon, dont ils taillèrent l'armée en pièces<sup>1</sup>. Cette brillante victoire les mit en possession de tout son royaume, situé, avons-nous dit, entre le Jaboc au Nord et l'Arnon au Sud, et ils s'établirent dans ses villes, dont la principale était Hesbon, située à l'est du Nébo<sup>2</sup>. Mais ils n'essayèrent pas de conquérir le territoire des Ammonites, situé aussi dans cette région, Dieu le leur ayant interdit<sup>3</sup>. Là, à l'occasion de ce haut fait d'armes, un poète d'Israël composa une ode triomphale dont voici la traduction d'après le texte hébreu :

Venez à Hesbon !

Que la ville de Séhon soit rebâtie et fortifiée !

Car il est sorti un feu d'Hesbon,  
une flamme de la ville de Séhon.

Elle a dévoré Ar-Moab,  
les habitants des hauteurs de l'Arnon.

Malheur à toi, Moab !

Tu es perdu, peuple de Chamos !

Il a fait de ses fils des fuyards,  
il a livré ses filles captives  
à Séhon, roi des Amorrhéens.

Nous avons lancé sur eux nos traits;  
de Hesbon tout est détruit jusqu'à Dibon.

Nous avons dévasté jusqu'à Nophé,  
jusqu'à Médaba.

1. Nombres, xxi, 24-26.

2. Ses ruines portent encore le nom d'*Hesbân*.

3. Deutéron., ii, 19.

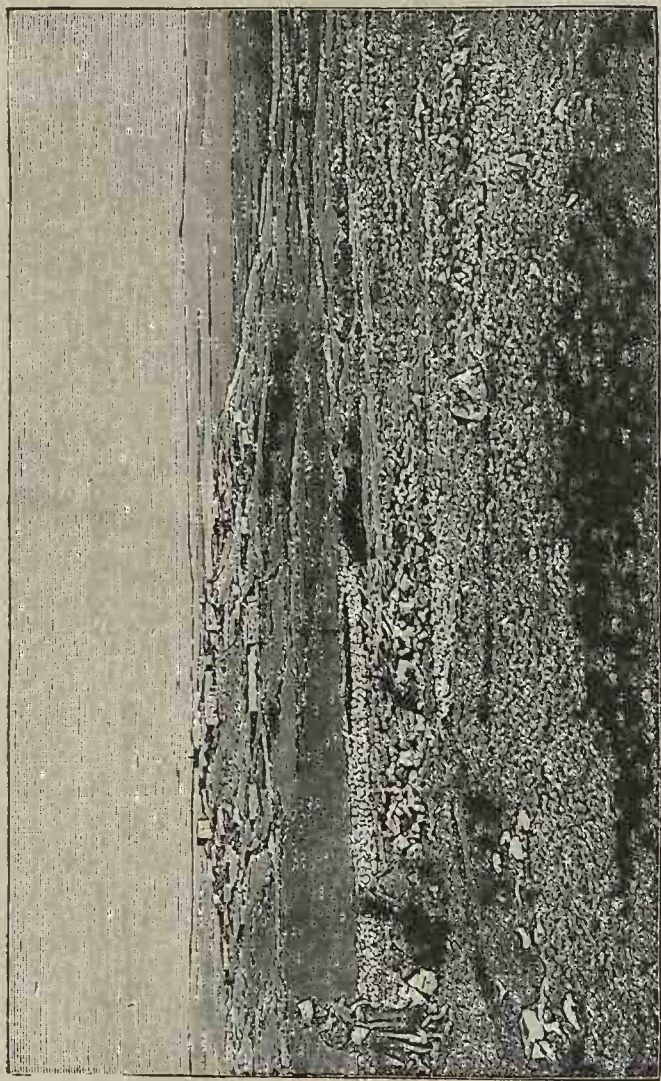


Fig. 77. — Ruines de Médaba, sur le plateau de Moab. (D'après une photographie.)



Des trois petites strophes qui composent ce poème, la première est pleine d'ironie à l'adresse des Amorrhéens vaincus. Rentrez à Hesbon, si vous le pouvez; vous n'y trouverez que des ruines; essayez d'en rebâtir les remparts et les maisons! La seconde strophe raconte brièvement l'histoire de cette même ville. C'est d'elle qu'était sorti contre Moab le feu dévastateur de la guerre, et, dans ce malheur, Moab n'avait pas été défendu par Chamos, sa divinité nationale. Mais, dit la troisième strophe, Israël a vengé Moab, en chassant à son tour Séhon de Hesbon, et en ravageant tout le pays <sup>1</sup>.

Tandis que les Israélites travaillaient à consolider leur récente conquête, ils furent attaqués à Edréi par Og, roi de Basan <sup>2</sup>, dont l'armée fut également taillée en pièces, de sorte qu'ils devinrent aussi les maîtres de son territoire, encore plus étendu et plus riche que celui de Séhon. En effet, la magnifique province de Basan, vantée dans la Bible pour sa fertilité, allait au Nord jusqu'au pied de l'Hermon. La ville d'Edréi, aujourd'hui *Edrâh* ou *Draâ*, qui fut témoin de la nouvelle victoire des Hébreux, était située sur la rive méridionale du fleuve Hiéromax (aujourd'hui *Yarmouk*). Cette victoire et la précédente mirent Israël en possession de toute la Palestine orientale; aussi eurent-elles un immense retentissement dans le pays, et leur écho s'entend encore dans maint passage de la Bible <sup>3</sup>.

### III.— Les Hébreux dans les steppes de Moab; le prophète Balaam.

On nommait « steppes de Moab » ou champs de Moab <sup>4</sup>, par opposition au plateau de Moab dont il a été question plus haut, une vaste plaine, située à l'est de l'embouchure du Jourdain dans la mer Morte, au pied du mont Phasga, presque en face de Jéricho, qui était bâtie de l'autre côté du fleuve. Sa longueur, entre l'ouadi *Nimrîn* et la mer Morte, est de 15 kilomètres; sa plus grande largeur, d'environ 13 kilomètres. C'est une sorte d'oasis, où coulent des eaux abondantes, et qu'ombragent de nombreux acacias du désert. C'est là que les Hébreux s'installèrent pour quelque temps, après avoir quitté les hauts parages qu'ils venaient de conquérir glorieusement.

Lorsque Balac, roi de Moab, les vit établis dans son voisinage immédiat, après une victoire qui avait révélé leur puissance invincible, il fut saisi d'effroi, ainsi que tout son peuple. Il ne pouvait pas se douter que le Dieu d'Israël avait interdit aux siens de l'attaquer, et il redoutait avec raison les conséquences du refus téméraire qu'il

1. Nombres, xxi, 27-32.

2. Il avait la taille d'un géant (Deutéronome, ii, 11).

3. Deutéronome, ii, 26-iii, 11; Josué, ii, 10, 11; ix, 10; Néhémie, ix, 22; Psaume cxxxiv, 11, etc.

4. En hébreu *'arboth Moab*; dans la Vulgate, « *campestria Moab* ».

avait opposé naguère à leur demande de traverser son territoire <sup>1</sup>. Il réunit donc ses conseillers et il leur exposa en quelques mots imagés, très expressifs, empruntés aux habitudes pastorales de son peuple, le grave péril auquel était exposé le royaume : « Cette multitude va brouter tous nos alentours, comme le bœuf broute la verdure des champs. » Ce n'est pas sans quelque surprise pour le lecteur que les conseillers en question sont nommés ici « les anciens », c'est-à-dire les notables, « de Madian », et non pas de Moab. De ce détail, la tradition juive concluait, probablement avec raison, que Balac était lui-même madianite d'origine, et qu'il s'était emparé du trône de Moab, en mettant à profit la victoire assez récente de Séhon, qui avait affaibli singulièrement et désorganisé le pays <sup>2</sup>.

Comprenant qu'une résistance armée contre les Israélites aboutirait fatalement pour lui à un désastre complet, Balac se crut sûr du succès, en recourant à un stratagème très conforme aux idées superstitieuses du paganisme. C'était une croyance universellement admise par les païens d'alors, que certains personnages, doués d'une puissance magique irrésistible, pouvaient lancer, contre les individus ou les collectivités, des bénédictions ou des malédictions dont l'effet était infailible <sup>3</sup>. Or, il y avait alors à Péthor <sup>4</sup>, ville bâtie au confluent du Sagour et de l'Euphrate, dans la Mésopotamie supérieure, un magicien fameux, dont la renommée avait retenti jusqu'aux pays de Moab et de Madian. Il se nommait Balaam, et c'est sur lui que comptait Balac, pour triompher de ses dangereux voisins. Il lui fit porter ce message :

Voici qu'un peuple sorti d'Égypte et qui couvre toute la surface du pays, s'est établi près de moi. Viens donc maudire ce peuple, car il est plus fort que moi; peut-être ainsi pourrai-je le battre et le chasser du pays, car je sais que celui que tu bénis est béni, et que celui que tu maudis est maudit.

On a beaucoup discuté au sujet de ce Balaam, depuis les premiers siècles de notre ère. C'est un personnage étrange, qui a été très diversement apprécié. Les deux écrivains juifs Philon et Josèphe, Origène, saint Ambroise, saint Augustin, etc., le traitent absolument comme un faux prophète. Au contraire, d'après Tertullien, saint Jérôme, etc., il aurait été un prophète proprement dit, mais que son avarice aurait perdu. Le présent épisode le manifeste successivement sous

1. Livre des Juges, xi, 17.

2. L'ambassade que Balac va envoyer à Balaam sera composée tout à la fois de Moabites et de Madianites. Ces derniers se sentaient du reste également menacés par les Hébreux.

3. Voir en particulier Macrobe, *Saturnal.*, iii, 9.

4. Les inscriptions cunéiformes la nomment *Pitrou*.

ces deux aspects opposés. Il semble avoir connu et servi jusqu'à un certain point le vrai Dieu, auquel il donnera même, à plusieurs reprises <sup>1</sup>, le nom sacré de *Jéhovah*. D'un autre côté, il procédera à la façon des devins païens pour obtenir des révélations; et surtout, la Bible lui applique, ici et ailleurs <sup>2</sup>, la dénomination de *qosem*, toujours prise en mauvaise part pour désigner les magiciens et les sorciers, qu'il fallait extirper de la nation sainte <sup>3</sup>. Le bien et le mal s'unissaient donc en lui; mais c'est le mal qui l'emportait dans cette âme vénale, prête à trafiquer des dons divins. L'Esprit de Dieu, qui souffle où il lui plaît, usa de Balaam pour de glorieuses révélations; puis il brisa cet instrument qui s'était rendu, à la fin surtout, grièvement coupable.

Les envoyés de Balac arrivèrent à Péthor, apportant avec eux de riches présents, qu'ils offrirent au devin, en lui présentant la requête du roi. Si Balaam avait été un vrai prophète, dès lors qu'on lui proposait d'aller maudire Israël, le peuple de *Jéhovah*, il aurait refusé les présents et renvoyé chez eux les messagers. Mais l'appât du gain le retint, et il différa sa réponse jusqu'au lendemain, en alléguant qu'avant de prendre un parti, il devait d'abord consulter le Seigneur. Il le fit en effet, mais pour recevoir la défense expresse de partir : « Ne va pas avec eux, et ne maudis pas ce peuple, car il est béni. » Il congédia donc les délégués. Mais Balac, sans se laisser décourager par cet échec, envoya à Balaam une seconde ambassade, composée de personnages plus nombreux que la première, afin de flatter ainsi l'amour-propre du devin. Puis, pour faire appel à sa vénalité <sup>4</sup>, il lui promit de lui donner « tout ce qu'il voudrait », pourvu qu'il consentît à venir. Balaam eut d'abord un bon mouvement d'abnégation, en répondant : « Quand même Balac me donnerait sa maison pleine d'or et d'argent, je ne pourrais faire aucune chose, soit petite soit grande, contre l'ordre du Seigneur (*Jéhovah*) mon Dieu. » Mais, s'il était sincère, pourquoi voulut-il encore consulter Dieu, si ce n'est afin de lui arracher en quelque sorte la permission qui lui avait été refusée auparavant ? Évidemment, il est à demi ébloui par la promesse du roi. Dieu lui permit néanmoins de partir, mais à une condition : « Va avec eux; seulement tu feras tout ce que je te dirai. » Le Seigneur savait que ce voyage tournerait à sa propre gloire et au bien de son peuple.

Balaam se mit donc en route avec les messagers de Balac, monté sur son ânesse, selon l'usage antique. Chemin faisant, il dut laisser

1. Nombres, xxii, 8, 18, 19, etc.

2. Nombres, xxii, 5; Josué, xiii, 22.

3. Deutéronome, xviii, 10-12.

4. Celle des devins était proverbiale dans l'antiquité. Sophocle a dit, dans son *Antigone*, 1005 : « La race entière des devins aime l'argent. »

naître dans son esprit des dispositions fâcheuses, l'avarice reprenant le dessus, et se décider à maudire Israël; c'est pourquoi Dieu lui donna par deux fois un grave avertissement. Tandis qu'il s'avancait à travers un vignoble, par un étroit sentier que bordaient deux murs, un ange, invisible pour lui, lui barra le chemin en brandissant une épée nue. En vertu d'un miracle, « l'ânesse vit l'ange..., se détourna du chemin et alla dans les champs ». Frappée par son cavalier irrité, qui voulait la ramener sur le chemin, elle se serra contre le mur et lui froissa le pied. Toujours plus irrité, Balaam la frappa de nouveau, et davantage encore lorsqu'elle se fut abattue sous lui. Alors, par un autre miracle, plus grand que le précédent, « le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse, et elle dit à Balaam : Que t'ai-je fait, pour que tu



Fig. 78. — Personnage égyptien monté sur un âne et entouré de serviteurs.  
(Peinture de tombeau.)

m'aies frappée déjà trois fois ? » Balaam répondit à l'ânesse : « C'est parce que tu t'es moquée de moi; si j'avais une épée dans la main, je te tuerais à l'instant. » Mais Dieu ouvrit alors les yeux de Balaam, qui, à la vue de l'ange et de son glaive, se prosterna, reconnut sa faute, et reçut de Dieu l'ordre de poursuivre sa route, à la condition marquée précédemment : « Tu ne feras que répéter les paroles que je te dirai. »

Il fallait s'y attendre, ce prodige d'une ânesse douée de la parole a été souvent tourné en ridicule par les incrédules. Des interprètes timides ont essayé de le réduire à un phénomène purement subjectif, qui se serait passé dans l'âme du devin. Mais le texte sacré suppose clairement la réalité objective de l'épisode, et d'autres passages de la Bible en confirment la vérité historique. C'est ainsi que nous lisons dans la deuxième épître de saint Pierre, II, 15, 16 : « Balaam, qui aima le salaire de l'iniquité, mais qui fut repris de sa désobéissance : une bête de somme muette faisant entendre une voix humaine, réprima la folie du prophète. » Par ce fait extraordinaire, Dieu voulait tout à la fois humilier l'orgueil de Balaam, et lui mani-

fester plus énergiquement le péril auquel il s'exposait en désobéissant à ses ordres.

A son arrivée au pays de Moab, Balaam fut accueilli avec un mélange d'empressement et de mécontentement par le roi, qui, tout en allant jusqu'à une certaine distance au-devant de lui, sut lui reprocher de n'avoir pas répondu à son premier appel. Le devin s'excusa, en prévenant Balac qu'il ne pourrait pas dire autre chose que ce que Dieu lui mettrait sur les lèvres. Le lendemain matin, Balac vint le prendre, et monta avec lui et quelques princes moabites à l'endroit qu'on appelait *Bamôth-Baal*, « les hauteurs de Baal », parce qu'il était consacré au dieu Baal<sup>1</sup>. De là, on jouit d'une très belle vue sur la Palestine méridionale; mais des collines plus élevées masquent presque en entier la plaine dans laquelle Israël était alors campé. Peut-être Balac avait-il choisi à dessein ce lieu, pour que Balaam ne fût pas trop favorablement impressionné à l'égard des Hébreux, s'il avait aperçu l'immense étendue de leur camp.

Il y eut d'abord quelques rites préparatoires. Balaam demanda au roi d'ériger sept autels, et d'immoler sur chacun d'eux un jeune taureau et un bélier. Il s'éloigna ensuite, sans doute pour aller chercher des présages, à la manière des magiciens du paganisme. Bientôt il revint, et il s'écria, en un langage rythmé, solennel, d'une haute poésie :

Balac m'a fait descendre d'Aram<sup>2</sup>;  
le roi de Moab m'a fait descendre des montagnes de l'Orient.

— Viens, maudis-moi Jacob;  
viens, irrite-toi contre Israël. —

Comment maudirais-je celui que Dieu n'a pas maudit?  
comment serais-je irrité, quand Dieu n'est pas irrité ?

Je le vois du sommet des rochers;  
je le contemple du haut des collines.

C'est un peuple qui habite à part,  
et qui ne fait point partie des nations.

Qui pourra compter la poussière de Jacob<sup>3</sup>,  
et dire le nombre du quart d'Israël ?

Puissé-je mourir de la mort de ces justes,  
et que ma fin soit semblable à la leur<sup>4</sup>!

Lorsque Balaam eut cessé de parler, Balac, d'abord stupéfait, puis furieux, lui dit : « Comment as-tu agi envers moi ? Je t'ai appelé

1. Les Hébreux s'y étaient arrêtés précédemment (Nombres, xxi, 19, 20).

2. De Mésopotamie.

3. C'est-à-dire, de ce peuple innombrable. Dieu l'avait autrefois décrit à Abraham sous cette même image (Genèse, xiii, 16).

4. Nombres, xxiii, 7-10.

pour maudire mes ennemis, et voici que tu les bénis ! » Pour toute réponse, le devin se contenta de rappeler au roi qu'il avait fait d'avance ses réserves, en s'engageant à ne dire que ce que le Seigneur lui inspirerait. Balac, voulant tenter une seconde épreuve, le conduisit au sommet du *Phasga*, qui paraît avoir été un pic spécial des monts *Abarim* et qui ne différait peut-être pas du *Nébo*, sur lequel nous suivrons bientôt Moïse. De là, on apercevait une partie considérable du camp israélite. Les mêmes préparatifs eurent lieu.



Fig. 79. — Sacrifice d'un taureau dans l'ancienne Assyrie.  
Bas-relief de Ninive.

Après s'être encore éloigné, Balaam revint et prononça son second oracle :

Lève-toi, Balac, et écoute!  
prête l'oreille, fils de Tsippor<sup>1</sup>.  
Dieu n'est pas un homme, pour mentir;  
ni un fils de l'homme, pour se repentir.  
Ce qu'il a dit, ne le fera-t-il pas ?  
Ce qu'il a déclaré, ne l'accomplira-t-il pas ?  
Voici, j'ai reçu l'ordre de bénir;  
Dieu a béni, je ne révoquerai pas sa bénédiction.  
Il ne contemple pas d'iniquité dans Jacob,  
et il ne voit pas d'injustice dans Israël.  
Le Seigneur son Dieu est avec lui;  
il est son roi, l'objet de ses acclamations.  
Dieu l'a fait sortir de l'Égypte;  
sa vigueur est comme celle du bison.  
Il n'y a pas d'augures dans Jacob,  
ni de devins dans Israël.  
En temps voulu, il sera dit à Jacob et à Israël  
ce que le Seigneur aura fait parmi eux.  
Ce peuple se lève comme une lionne,  
et il se dresse comme un lion.  
Il ne se couche pas jusqu'à ce qu'il ait dévoré sa proie,  
et qu'il ait bu le sang des blessés<sup>2</sup>.

1. Nom du père de Balac.

2. Nombres, xxiii, 13-26.

Cette fois, comme s'il avait compris qu'il était réellement impossible à Balaam de maudire Israël, Balac se contenta de lui dire : « Si tu ne le maudis pas, du moins ne le bénis pas ! » Il aurait voulu que le devin observât une stricte neutralité. A cela, Balaam répondit encore qu'il devait obéir au Seigneur. Avec une ténacité remarquable, mais qui s'explique aisément si l'on songe que l'avenir de son royaume était en jeu, Balac conduisit encore son hôte en un autre endroit, sur la cime du Phogor, « à l'ouest du Nébo ». Elle était plus rapprochée du camp des Hébreux, qu'elle surplombait, de sorte qu'on l'apercevait dans toute son étendue. Après les cérémonies préparatoires, qui furent les mêmes, Balaam fut saisi tout à coup par l'Esprit de Dieu, qui lui dicta ce troisième oracle :

Parole de Balaam, fils de Béor;  
parole de l'homme dont l'œil est ouvert.  
Parole de celui qui entend les oracles de Dieu,  
de celui qui voit les visions du Tout-Puissant,  
de celui qui se prosterne et dont les yeux s'ouvrent.  
Que tes tentes sont belles, Jacob,  
et tes demeures, ô Israël !  
Elles s'étalent comme des vallées,  
comme des jardins auprès d'un fleuve;  
comme des aloès <sup>1</sup> que le Seigneur a plantés,  
comme des cèdres au bord des eaux.  
L'eau coule de ses seaux <sup>2</sup>,  
et sa semence est fécondée par des eaux abondantes...  
Dieu l'a fait sortir de l'Égypte,  
et sa force est semblable à celle du bison.  
Il dévore les peuples qui lui sont hostiles;  
il brise leurs os et il les perce de ses flèches.  
Il s'assoupit, il dort comme un lion, comme une lionne;  
qui le fera lever ?  
Celui qui te bénira sera béni;  
celui qui te maudira sera maudit <sup>3</sup>.

Cette fois, Balac n'y tint plus. Désappointé pour la troisième fois, il entra dans une violente colère, et rappela au devin qu'il ne l'avait pas fait venir pour chanter la louange de ses ennemis. Puis il lui donna brutalement son congé — « Va-t-en chez toi ! » — non sans faire passer ironiquement devant son imagination les trésors qu'il aurait pu gagner, en se montrant docile. Sans s'émouvoir, Balaam répondit qu'avant de s'éloigner, il avait encore à décrire ce qui arriverait soit aux Hébreux, soit à leurs ennemis, dans la suite des

1. L'aloès de l'Extrême-Orient, arbre dont le bois dégage une suave odeur.

2. Symbole des eaux du salut, qu'Israël devait abondamment répandre.

3. Nombres, xxiv, 1-9.

temps. Ce dernier oracle est divisé en quatre parties distinctes, par autant de petites introductions. Le regard du prophète est plongé au loin, dans l'histoire de l'avenir. Il contemple Israël, qui grandit; il voit au contraire tomber l'une après l'autre les nations païennes d'alentour<sup>1</sup>.

Après un exorde entièrement semblable à celui du troisième oracle, Balaam continua en ces termes :

Je le vois, mais pas maintenant;  
je le contemple, mais non de près.  
Une étoile sort de Juda,  
et un sceptre s'élève d'Israël.  
Il frappe Moab de part en part,  
et il ruine tous les fils du tumulte.  
Il s'empare d'Édom,  
il s'empare de Séir, ses ennemis.  
Israël déploie sa vaillance,  
et de Jacob sort un dominateur;  
il extirpe ceux qui s'échappent des cités.

C'est visiblement au Messie que se rapportent les quatre premières lignes; les traditions juive et chrétienne l'ont toujours vu sous ces images de l'étoile et du sceptre, classiques dans la littérature ancienne pour désigner la royauté<sup>2</sup>. Jacob avait déjà prédit que ce roi glorieux naîtrait dans la tribu de Juda; ce fait est maintenant confirmé. Plus tard encore, les écrivains sacrés nous montreront le Messie sous les traits d'un monarque aussi vaillant que puissant<sup>3</sup>, et d'autres passages bibliques le représentent sous la figure d'un astre brillant<sup>4</sup>. La suite de l'oracle a été réalisée par David, qui lutta victorieusement contre les Moabites et les Ammonites<sup>5</sup>.

Après avoir annoncé rapidement la ruine des Amalécites, qui avaient été les premiers à attaquer le peuple de Dieu<sup>6</sup>, et celle des Cinéens, qui paraissent avoir été une branche des Madianites, Balaam ajouta, consterné cette fois, car il s'agissait des malheurs futurs de sa propre patrie :

Hélas ! qui subsistera quand Dieu fera cela ?  
Des navires viendront de Kittim,  
ils opprimeront Assur, ils opprimeront Héber;  
car lui aussi, il est voué à la ruine.

1. Nombres, xxiv, 10-24.

2. Virgile, *Églogues*, ix, 47; Horace, *Odes*, I, xii, 4; Eschyle, *Agamemnon*, 6, etc.

3. Psaumes, II, 6-9; LXXI et XCI; Isaïe, ix, 1-7, etc.

4. Zacharie, III, 8; S. Luc, I, 7. 8, etc.

5. II<sup>e</sup> livre des Rois, VIII; I<sup>er</sup> livre des Paralipomènes, XVIII.

6. Au pied du Sinaï, Exode, XVII, 1.



Des trois noms géographiques contenus dans ce petit oracle, le premier, *Kittim*, désigne à proprement parler l'île de Chypre; mais il est employé aussi dans un sens large, pour représenter les contrées occidentales situées au delà de cette île. Assur et Héber<sup>1</sup> sont ici deux expressions synonymes pour marquer l'Assyrie, qui, après avoir été si puissante, succombera sous les coups que les empires chaldéen et gréco-romain iront lui porter jusque chez elle.

Ainsi s'achève la vision étonnante de Balaam, aux immenses horizons sur l'histoire d'Israël, sur celle des grandes nations de l'ouest et de l'est de la Méditerranée, sur le royaume universel du Messie. Les prophètes ultérieurs ne feront que développer ces grandes lignes.

Balaam et Balac se séparèrent alors. Le premier avait obéi au Seigneur, en ne parlant que sous son inspiration et en bénissant les Hébreux. Mais, au lieu de reprendre le chemin de Péthor, il passa chez les Madianites, l'âme remplie de haine contre ceux qu'il avait bénis malgré lui, et il donna aux fils de Madian l'infâme conseil de se venger des Israélites en les affaiblissant par la débauche, comme va nous le dire la suite du récit biblique<sup>2</sup>. Le piège fut tendu et ne réussit que trop bien. Les Hébreux étaient encore campés à *Abel-Sittim*, dans les steppes de Moab, lorsqu'eut lieu ce désolant épisode. Là beaucoup d'entre eux, séduits par les femmes madianites, se livrèrent au culte du dieu de Madian, Baal-Phégor<sup>3</sup>, dans ce qu'il avait de plus licencieux<sup>4</sup>. Le psaume cv (hébreu, cvi), 28-31, et le prophète Osée, ix, 10, leur reprochent amèrement ce grand crime. « Ils sont allés vers Baal-Phégor, dit le prophète; ils se sont consacrés à l'idole infâme, et ils sont devenus abominables comme l'objet de leur amour. » Néanmoins, c'est la minorité du peuple qui succomba. Tandis que trop d'âmes perverses outrageaient ainsi leur Dieu et se déshonoraient elles-mêmes, la masse de la nation pleurait devant le tabernacle, en faisant amende honorable au Seigneur et en implorant sa pitié.

Le châtement des coupables fut prompt. Sur l'ordre de Dieu, Moïse réunit les principaux chefs, et les chargea de massacrer tous ceux des Israélites soumis à leur juridiction qui auraient pris part ostensiblement au culte de Baal. Le Seigneur lui-même déchaîna une peste vengeresse, qui fit de nombreuses victimes. Vingt-quatre mille hommes périrent d'une manière ou de l'autre. Phinéas, fils du grand-prêtre Éléazar et petit-fils d'Aaron, se distingua par son zèle, en transperçant d'un coup de lance deux des principaux cou-

1. Mot hébreu qui signifie : celui qui est « au delà » de l'Euphrate.

2. Nombres, xxv, 1-18.

3. En hébreu *Baal-Pe'or*, le Baal de la ville de Pe'or, située près d'Abel-Sittim.

4. Sous quelque nom que Baal fût honoré dans les régions bibliques et autres, ses rites étaient toujours très immoraux.

pables. Il mérita ainsi les éloges de Dieu même, et la promesse que le souverain pontificat serait maintenu parmi ses descendants; ce qui eut lieu, à part une interruption momentanée, durant la période des Juges et jusqu'à David.

Dans cette triste affaire, les Madianites aussi, et Balaam le premier, avaient eu leur part prépondérante de responsabilité. La vengeance divine sut les atteindre à leur tour<sup>1</sup>. En ce jour même, le Seigneur avait lancé un décret d'extirpation contre Madian. Cet anathème reçut son exécution peu de temps après<sup>2</sup>. Une armée d'élite, composée de 12 000 hommes seulement — chaque tribu en avait fourni 1 000 — s'avança contre les Madianites, sous la conduite du vaillant Phinéas. La victoire israélite fut complète et terrible, car la plus grande partie de Madian fut mise à mort. Balaam aussi trouva alors la fin misérable qu'il avait si bien méritée. Le butin fut énorme. Il consista en une quantité considérable de métaux précieux, d'or surtout, provenant des bijoux de tout temps chers aux tribus nomades de ces régions<sup>3</sup>, et aussi en bétail : 675 000 moutons, 70 000 jeunes taureaux, 61 000 ânes. On fit deux parts de ces riches prises : l'une fut naturellement attribuée aux membres de l'expédition, qui se la partagèrent entre eux; l'autre appartient au reste du peuple. Mais, sur chacune de ces parts une dîme fut prélevée, et donnée aux prêtres et aux lévites.

#### IV. — Divers actes et ordonnances relatifs à la prochaine prise de possession de la Terre promise<sup>4</sup>.

Cette victoire sur les Madianites achevait, en faveur des Hébreux, la conquête de tout le district palestinien situé à l'est du Jourdain. A partir du torrent d'Arnon, qui servait de frontière aux Moabites, Israël était le maître absolu de cette région entière, jusqu'à la province de Basan, comprise elle-même dans son lot. Avant de lui intimer l'ordre de franchir le Jourdain pour conquérir la partie la plus importante de la Terre promise, Dieu lui fit prendre, comme autrefois au Sinaï, puis à Cadès, quelques mesures destinées à compléter la législation et à préparer la conquête.

La première de ces mesures consista dans un nouveau dénombrement du peuple, auquel Dieu voulut que Moïse procédât aussitôt. Le mode d'exécution devait être à peu près le même que pour le premier recensement<sup>5</sup>. Nous avons déjà signalé plus haut<sup>6</sup> le résul-

1. Nombres, xxv, 16. — 2. Nombres, xxxi, 1-54.

3. Le poids de l'or fut de 16 750 « sicles ». Le sicle d'or équivalant à 43 fr. 50, la somme entière aura été de 728 625 fr.

4. Nombres, xxvi, 1-xxxvi, 13. — 5. Nombres, i, 2, 3. — 6. Page 212.

tat des deux opérations. A part Moïse, Caleb et Josué, tous ceux qui avaient été recensés trente-huit ans auparavant étaient morts. A Abel-Sittim, les Israélites âgés de vingt ans et au-dessus étaient au nombre de 601 730, au lieu de 603 550; ce qui accuse une diminution de 1 820 guerriers. Comme autrefois, la tribu de Lévi fut dénombrée à part. Elle fournit le chiffre de 23 000 hommes, avec une augmentation de 700 sur l'ancien recensement <sup>1</sup>.

Le Seigneur indiqua en même temps les deux principes qui dirigeraient plus tard le partage de la Terre sainte. En premier lieu, l'étendue du territoire accordé aux différentes tribus serait déterminée par le chiffre de leurs guerriers lors du dernier recensement. En second lieu, on s'en remettrait au sort pour fixer la part des familles et des individus <sup>2</sup>. Ces deux principes venaient d'être promulgués, lorsque les cinq filles de Salphaad, qui faisaient partie de la tribu de Manassé, se présentèrent devant Moïse et les princes du peuple, pour obtenir la solution de leur cas spécial. Leur père était mort dans le désert, sans laisser d'enfant mâle. N'auraient-elles, et par conséquent n'aurait-il lui-même, aucun héritage dans Israël ? Son nom disparaîtrait-il ainsi à jamais ? Consulté par Moïse, Dieu donna une réponse favorable aux demanderesses, et régla qu'elles hériteraient d'une part de propriété à la place de leur père; seulement, il leur serait interdit de se marier en dehors de leur tribu, de crainte que celle-ci ne perdît une portion de son territoire. Cette décision fut appliquée à tous les cas semblables. L'ordre d'après lequel seraient transmis les héritages était des plus simples : les fils, à leur défaut les filles; à défaut de fils et de filles, les frères du défunt, puis ses oncles paternels, enfin ses plus proches parents <sup>3</sup>.

C'est alors que Moïse reçut du Seigneur le grave avertissement que sa mort était proche. Il l'accueillit avec sa douce et humble résignation. Ne songeant qu'aux intérêts de son peuple, il conjura le Dieu-roi de lui donner un successeur capable de diriger Israël en toute sagesse et avec un plein succès, afin que, selon son langage imagé, « le peuple du Seigneur ne fût pas comme des brebis qui n'ont point de pasteur. » Alors Dieu lui désigna Josué, fils de Nun, auquel il transmettrait ses pouvoirs, en lui imposant les mains. Le Seigneur daigna cependant ajouter que Josué ne recevrait qu'« une partie » de la dignité et de l'autorité de Moïse; car ce n'est pas directement, mais par l'intermédiaire du grand prêtre, que les communications du ciel parviendraient au nouveau chef d'Israël. Josué fut aussitôt installé dans sa haute fonction, à la manière que le Seigneur avait indiquée <sup>4</sup>.

1. Nombres, III, 39; xxvi, 57-62. — 2. Nombres, xxvi, 52-56. — 3. Nombres, xxvii, 1-11. — 4. Nombres, xxvii, 12-23.

Nous passons sous silence divers règlements destinés à compléter les lois anciennes au sujet des sacrifices et des vœux<sup>1</sup>, et nous arrivons à une demande importante que les tribus de Ruben et de Gad adressèrent alors à Moïse. Durant leur séjour en Égypte, leurs membres avaient conservé les habitudes pastorales de leurs ancêtres, et ils avaient aisément remarqué à quel point les territoires conquis par la nation dans les districts transjordanien convenaient à leurs troupeaux. Tous ceux qui ont parcouru de nos jours ces régions, bien qu'elles aient perdu beaucoup de leur ancienne fertilité, les regardent comme « le paradis des nomades », tant les gras pâturages y abondent. Les Bédouins disent de même, en parlant de ce vaste plateau ondulé, « qu'on ne saurait trouver un pays qui lui ressemble. » La Bible elle-même vante fréquemment ses herbages et ses troupeaux. Les Rubénites et les Gadites prièrent donc Moïse et les chefs du peuple de leur accorder ce territoire, et de les autoriser à s'y installer immédiatement; de la sorte, ils n'auraient pas besoin de franchir le Jourdain.

Comme cette dernière réflexion paraissait insinuer que les deux tribus en question renonçaient à prendre part à la conquête de la Palestine cisjordanienne, Moïse protesta d'abord avec énergie : « Vos frères iront-ils donc au combat, tandis que vous demeurerez ici en repos ? » demanda-t-il. Mais les délégués de Ruben et de Gad certifièrent que telle n'était nullement leur intention. Ils désiraient simplement prendre possession du pays, si on le leur permettait, et à y établir leurs familles avec leurs troupeaux. Cela fait, ils étaient bien décidés à aller combattre aux côtés de leurs frères, et à ne revenir chez eux qu'après que la conquête de la Terre promise aurait été achevée. Ils s'offrirent même à marcher à la tête de l'armée israélite. Dans ces conditions, leur requête parut juste et fut agréée<sup>2</sup>. Aux tribus de Ruben et de Gad fut associée une partie considérable de celle de Manassé, qui, à cette époque, était précisément occupée, sous la conduite de chefs héroïques, à conquérir plusieurs régions de Galaad et de Basan. Elle possédait par conséquent sur ces parages des droits acquis, dont Moïse voulut bien tenir compte. La portion la plus méridionale de ce vaste territoire fut réservée à Ruben, à partir de l'Arnon; la demi-tribu de Manassé eut comme portion la région septentrionale; Gad obtint le district intermédiaire.

À la même époque, Dieu donna aussi à Moïse d'autres instructions importantes, relativement à la conquête de Canaan. Il ordonna très expressément d'exterminer, sans faire aucun quartier, tous les habitants du pays, et de faire disparaître les marques de leur honteuse

1. Nombres, xxviii, 1-xxx, 17. Les sacrifices propres à chacune des fêtes de l'année sont marqués en détail pour la première fois.— 2. Nombres, xxxii, 1-42.

idolâtrie : statues érigées en l'honneur des faux dieux, pierres ornées de signes idolâtriques, les hauts-lieux où se pratiquaient les cérémonies du culte, etc. Le décret était sévère; mais il n'y avait pas d'autres moyens de « purifier le pays » destiné à un peuple qui devait pratiquer une grande sainteté; pas d'autres moyens non plus de préserver les Hébreux de l'idolâtrie, à laquelle ils n'étaient que trop enclins. Les Cananéens avaient d'ailleurs mérité ce châtement, par leurs cruautés et leurs crimes de tout genre. En fait, ceux d'entre eux qui demeurèrent dans le pays conjointement avec les Israélites après la conquête, leur causèrent les plus grands maux sous le rapport religieux et moral. Aussi le Seigneur associa-t-il à son décret une grave sanction, pour le cas où on ne lui obéirait pas strictement :

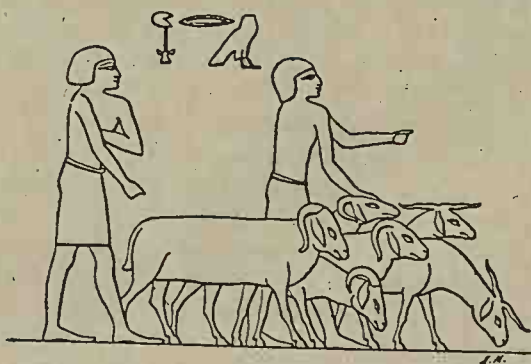


Fig. 80. — Pasteurs de brebis. Peinture de Beni-Hassan.

il châtierait les rebelles, et par lui-même et par l'intermédiaire de ceux qu'on aurait épargnés <sup>1</sup>.

Dieu traça ensuite, une fois de plus, mais avec une grande précision de détails, les limites de la Terre promise, sur la rive droite du Jourdain <sup>2</sup>. La plus compliquée est celle du Sud, car il est difficile d'identifier avec certitude tous les noms indiqués. En termes actuels, on peut dire qu'elle suivait l'ouadi *el-Fikreh*, la partie orientale de l'ouadi *Mourreh*; de là, après avoir contourné Cadès, l'ouadi *Abou-Réimat*, puis une ligne droite jusqu'à l'ouadi *el-Arich*, et ce torrent jusqu'à *Rhinocolura*, au bord de la mer. Ce sont, du reste, les frontières naturelles entre le pays habitable et le désert. Les limites orientale et occidentale étaient des plus simples : à l'Est, le cours du Jourdain et une partie de la mer Morte; à l'Ouest, la Méditerranée. La frontière septentrionale, tracée de l'Ouest à l'Est, partait de la mer, et passait au nord du Liban et de l'Anti-Liban, de manière à

1. Nombres, xxxiii, 51-56. — 2. Nombres, xxxiv, 1-15.

englober ces deux chaînes de montagnes. En transmettant au peuple cette communication divine, Moïse n'omit pas de rappeler que ce territoire ne serait partagé qu'entre neuf tribus et demie, puisque Ruben, Gad et une partie de la tribu de Manassé avaient déjà reçu leur part d'héritage à l'est du Jourdain. Enfin, toujours à propos du partage des terres, le Seigneur, ne voulant rien laisser à l'arbitraire, désigna les commissaires qui auraient la haute main sur cette délicate opération. Ce seraient d'abord le grand-prêtre Éléazar et Josué, puis un prince de chaque tribu. Quant aux prêtres et aux lévites, bien qu'ils ne dussent posséder aucune partie du territoire à titre de propriété, Dieu régla qu'il y aurait pour eux désormais, à travers toute la Terre sainte, quarante-huit villes où ils habiteraient, mêlés au reste de la population. De la sorte, leur influence pourrait s'exercer très utilement sur les autres membres de la nation. Autour de chacune de ces villes, on leur donnerait, pour leurs troupeaux, des pâturages dont l'étendue était fixée d'avance <sup>1</sup>. Six de ces villes lévites devaient en même temps servir de refuge inviolable et d'abri temporaire à ceux qui commettraient un meurtre involontaire <sup>2</sup>. Cette institution, très bienfaisante parce qu'elle prévenait en bien des cas les actes d'injuste vengeance, existait aussi chez plusieurs peuples anciens, en particulier chez les Syriens et les Héthéens. Les *asyla* grecs sont de même particulièrement célèbres <sup>3</sup>.

1. Nombres, xxxv, 1-8. — 2. Nombres, xxxiv, 9-34.

3. Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. I, p. 505-507.

## CHAPITRE III

### LES RECOMMANDATIONS SUPRÊMES ET LA MORT DE MOÏSE

#### I. — Ses discours, son cantique et ses prophéties du Deutéronome.

Pour tout ce qui précède, nous avons suivi pas à pas les quatre premiers livres du Pentateuque, qui nous ont fourni la plupart des renseignements dont nous avons besoin pour raconter les débuts plus ou moins lointains, plus ou moins directs, de l'histoire du peuple de Dieu. Pour les détails contenus dans ce chapitre, nous aurons spécialement comme guide le livre du Deutéronome, composé aussi par Moïse à l'exception de sa dernière page, et déjà cité çà et là dans notre récit, pour confirmer ou pour compléter les données des autres documents, à partir de la sortie d'Égypte.

Désormais, tout était prêt pour la conquête de la partie principale de la Terre promise; les Hébreux étaient sur le point de franchir le Jourdain, qui les en séparait. Et pourtant, nous le savons déjà, Moïse, dont Dieu s'était servi comme d'un instrument habile et fidèle, pour arracher son peuple à la servitude égyptienne, Moïse qui avait conduit les Israélites jusqu'au seuil de Canaan parmi tant de labeurs, de difficultés et de souffrances, Moïse qui avait fait des Hébreux une puissante nation, allait être privé de l'honneur et de la joie de les accompagner au cœur même de la Terre sainte. Sa mort était prochaine : Dieu venait de le lui annoncer. Il nous a laissé<sup>1</sup> la prière qu'il adressa au Seigneur, dans un émouvant langage, pour lui exprimer le désir ardent qu'il ressentait d'accompagner son peuple jusqu'au bout.

En ce temps-là, j'implorai le Seigneur, en disant : « Seigneur mon Dieu, vous avez commencé à manifester à votre serviteur votre grandeur et votre main puissante, car il n'y a pas d'autre Dieu, au ciel et sur la terre, qui puisse imiter vos œuvres et vos faits merveilleux; permettez-moi donc de voir ce bon pays de l'autre côté du Jourdain, ces belles montagnes et le Liban. »

1. Deutéronome, III, 23-26.

Mais Dieu refusa d'exaucer cette humble requête : « C'est assez, répondit-il, ne parle plus de cela. » Et pourtant il exauça d'une certaine manière le vœu de son serviteur, en ajoutant : « Tu monteras au sommet du Phasga; tu porteras tes regards dans toutes les directions, à l'Occident, au Septentrion, au Midi et à l'Orient; tu contempleras de tes yeux. »

En attendant qu'il lui fût permis de jouir de cette consolation, Moïse se prépara dans le plus grand calme à son départ de ce monde. Durant sa longue vie, toutes ses pensées avaient été pour son peuple. Jusqu'au dernier instant, l'avenir d'Israël continua d'être sa grande préoccupation. Il voulut tout d'abord rappeler en détail à ses frères les graves obligations que leur imposaient leurs glorieux titres de nation sainte, de peuple de Dieu, de propriété du Seigneur. C'est ce qu'il fit dans trois éloquents discours, qui forment la partie la plus considérable du Deutéronome. Le premier de ces discours<sup>1</sup> sert d'introduction aux deux autres. C'est d'abord un magnifique sommaire de tout ce que Dieu avait accompli en faveur des Hébreux, depuis la conclusion de l'alliance au mont Sinaï; c'est ensuite une exhortation pressante à l'obéissance et à la fidélité envers un Maître et un Père si généreusement bon. Le second discours<sup>2</sup>, qui est le plus long et le plus important des trois, promulgue de nouveau la loi théocratique en termes solennels, tout en mêlant aux détails législatifs de nouvelles exhortations à l'obéissance. Le troisième discours<sup>3</sup>, très expressif dans sa brièveté, se rapporte soit à la célébration du renouvellement de l'alliance, après que les Israélites seraient en possession d'une partie du pays de Canaan, soit aux récompenses et aux châtiments qui devaient servir de sanction à la loi.

Ces discours<sup>4</sup> ne contiennent donc pas une simple récapitulation des passages législatifs insérés dans les livres de l'Exode, du Lévitique et des Nombres. Souvent l'orateur abrège et condense, se contentant de renvoyer ses auditeurs, d'une manière tacite, à tels et tels traits bien connus d'eux. Parfois, il passe entièrement sous silence certaines catégories de lois; par exemple, celles qui concernaient les prêtres et les lévites, le sanctuaire. En revanche, il ajoute assez fréquemment, en fait d'histoire ou de législation, des données tout à fait neuves. Le tout est d'une grande beauté, car la majesté de la forme correspond à l'élévation des pensées. Le style, toujours très noble, coule à pleins bords comme celui des prophètes. De plus, l'association constante de l'exhortation — tour à tour tendre et paternelle, grave et menaçante, toujours pressante et vive — à la répétition des divins décrets, produit un effet impressionnant.

1. Deutéronome, I, 6-iv, 10. — 2. v, 1-xxvi, 19. — 3. xxvii, 1-xxx, 20.

4. Nous en recommandons la lecture, qui est tout du long si intéressante.



La loi, qui avait été promulguée jusque-là d'une manière officielle, est maintenant citée et commentée par la voix d'un sage prédicateur, d'un ami expérimenté, d'un père très aimant. Cette promulgation nouvelle, et précisément sous cette forme spéciale, était dans

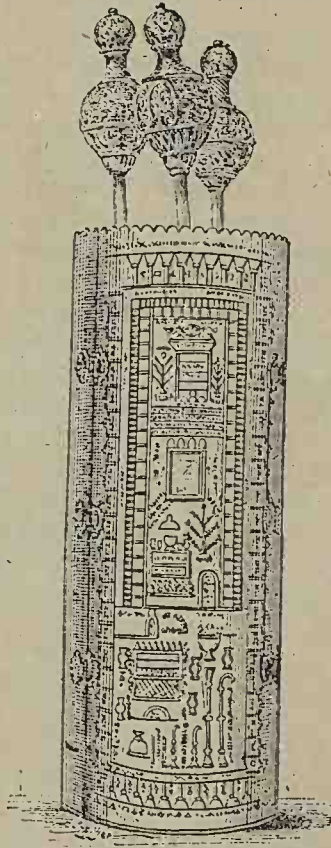


Fig. 81. — Étui contenant un manuscrit du Pentateuque samaritain qui remonte à une haute antiquité.

l'ordre. Trente-huit années se sont écoulées depuis la conclusion de l'alliance au pied du Sinai, et ceux qui avaient été témoins de ce grand fait ont disparu pour la plupart; les survivants étaient trop jeunes alors, pour bien saisir toute la portée d'un tel acte. Or, la loi et son accomplissement étaient toutes choses pour la nation théocratique; c'est pourquoi le Seigneur inspira à son serviteur la pensée de présenter en bloc aux Israélites la collection des lois divines, l'ensemble du code sacré. Mais il était naturel aussi que Moïse, pour cette promulgation nouvelle, prît un ton d'une nature parti-

culière, sérieux et cordial tout à la fois, simple et sublime, capable de produire une impression permanente.

A la suite de ces discours, Moïse annonça au peuple le choix que Dieu avait fait de Josué pour le remplacer; puis il transmit solennellement ses pouvoirs à ce digne successeur, qu'il encouragea, en présence de tout Israël, à remplir vaillamment le rôle qui lui était départi<sup>1</sup>. Moïse remit ensuite aux prêtres et aux anciens du peuple le livre de la Loi, qu'il avait écrit de sa propre main<sup>2</sup>. On devait en faire la lecture au peuple tous les sept ans, à l'occasion de la réunion d'un grand nombre d'Israélites auprès du sanctuaire pour la fête des Tabernacles. Ce livre serait placé dans le Saint des Saints, à côté de l'arche<sup>3</sup>.

Dieu ordonna alors à Moïse de composer un cantique, dans lequel il décrirait la future apostasie des Hébreux et les châtiments qu'elle leur attirerait. Nous en avons encore le texte magnifique<sup>4</sup>. Déjà nous avons admiré le talent poétique de Moïse, à l'occasion de l'ode dans laquelle il a chanté le miracle du passage de la mer Rouge<sup>5</sup>; mais il s'est surpassé lui-même dans ce « chant du cygne », qui est non seulement la plus belle de ses compositions lyriques<sup>6</sup>, mais aussi l'une des plus sublimes poésies de l'Ancien Testament. Il est en outre animé d'un souffle prophétique non moins remarquable que son essor lyrique. Par anticipation, Moïse contemple les Hébreux installés dans la Terre promise; il découvre et expose leur noire ingratitude, et en même temps la juste punition qu'elle leur attirera. Toute leur histoire passée et à venir est résumée dans ces pages d'une rare beauté. Le voici presque tout entier :

Cieux, prêtez l'oreille, car je vais parler,  
et que la terre écoute les paroles de ma bouche !  
Que ma doctrine découle comme la pluie;  
que mon discours distille comme la rosée;  
comme des averses sur le gazon,  
comme des ondées sur la verdure;  
car je veux annoncer le nom du Seigneur;  
donnez la grandeur à notre Dieu !

Après ce prélude vibrant, vient le thème du cantique :

C'est un rocher<sup>7</sup>, ses œuvres sont parfaites,  
car toutes ses voies sont la justice même.

1. Deutéronome, xxxi, 1-8. — 2. xxxi, 9-13. — 3. xxxi, 24-27. — 4. Deutéronome, xxxii, 1-43. — 5. Exode, xv, 1-21.

6. Nous avons cité plus haut (page 229) le psaume lxxxix (hébreu, xc), qui est également l'œuvre de Moïse.

7. Ce nom, qui apparaît jusqu'à cinq fois dans le cantique comme emblème de la puissance et de la fidélité divines, est employé assez souvent aussi dans les psaumes et ailleurs.

C'est un Dieu de vérité, sans injustice;  
il est juste, il est loyal.

Contre lui agissent avec mépris, non ses enfants, mais leurs souillures,  
une génération perverse et corrompue.

Puis c'est la description éloquente des bienfaits du Seigneur à l'égard d'Israël :

Est-ce ainsi que vous rétribuez le Seigneur,  
peuple insensé, dépourvu de sagesse ?

N'est-il pas ton père, qui t'a fondé,  
qui t'a produit, qui t'a formé ?

Souviens-toi des jours d'autrefois;  
considère les années de génération en génération.

Interroge ton père, et il t'expliquera;  
les vieillards, et ils te le diront.

Quand le Très-Haut donna l'héritage des nations,  
quand il partagea les enfants des hommes,  
alors il établit les limites des peuples  
d'après le nombre des enfants d'Israël.

Car la part de Dieu, c'est son peuple;  
Jacob est la portion de son héritage.

Il l'a trouvé dans la terre du désert,  
et dans la solitude, parmi les rugissements des steppes.

Il l'a embrassé, il l'a pris sous sa garde,  
il l'a protégé comme la prunelle de son œil.

Comme un aigle qui éveille son nid,  
et qui plane sur ses aiglons,

il a étendu ses ailes et il l'a pris,  
il l'a porté sur ses ailes...

Il lui a fait sucer le miel du rocher,  
et l'huile des cailloux de silex,  
la crème des vaches et le lait des brebis,  
avec la graisse des agneaux...

Comment les Hébreux ont-ils répondu à tant de bonté ?

Mais alors Israël s'est engraisé et est devenu fougueux.

Tu es devenu gras, épais, rebondi.

Il a abandonné le Dieu qui l'a formé,  
et il a méprisé le rocher de son salut.

Ils ont excité sa jalousie par des (dieux) étrangers,  
ils l'ont irrité par des abominations.

Ils ont immolé aux démons qui ne sont pas Dieu,  
à des dieux qu'ils ne connaissaient pas;

à de nouveaux venus, de fraîche date,  
que vos pères n'ont pas redoutés.

Le rocher qui t'a engendré, tu l'as négligé,  
et tu as oublié ton Dieu, qui t'a mis au monde.

Le terrible décret de vengeance retentit tout à coup :

Le Seigneur a vu cela, et il a rejeté  
dans sa colère ses fils et ses filles.

Et il a dit : Je veux détourner d'eux ma face ;  
je verrai quelle sera leur fin.

Car ils sont une génération perverse,  
des enfants sans fidélité.

Ils ont excité ma jalousie par ce qui n'est pas Dieu ;  
ils m'ont irrité par leurs choses de néant ;

moi donc j'exciterai leur jalousie par ce qui n'est pas un peuple<sup>1</sup> ;  
je les irriterai par une nation insensée.

Car ma fureur s'est allumée comme un feu  
qui consumera jusqu'aux bases du séjour des morts.

Il dévorera la terre avec ses produits,  
et il embrasera les fondements des montagnes.

J'entasserai sur eux des maux ;  
j'épuiserai mes flèches contre eux.

Quand ils seront amaigris par la faim,  
dévorés par la fièvre et par la peste amère,  
alors j'enverrai contre eux la dent des bêtes féroces,  
avec le venin de ceux qui rampent dans la poussière.

Au dehors le glaive les enlèvera,  
et la terreur dans les appartements...

Après d'autres développements, le poète sacré passe à l'exécution  
de ce décret vengeur :

Cela n'est-il pas caché en moi ?  
n'est-ce pas scellé dans mes trésors ?

A moi la vengeance et les représailles,  
pour le temps où vacillera leur pied.

Car il approche, le jour de leur misère ;  
elle vient en hâte, leur destinée...

Car je lève ma main vers le ciel,  
et je dis : Aussi vrai que je vis éternellement,

si j'ai aiguisé l'éclair de mon glaive,  
si ma main saisit pour le jugement,

c'est pour exercer ma vengeance sur mes contradicteurs ;

c'est pour user de représailles contre ceux qui me haïssent.

J'enivrerai mes javelots de sang,  
et mon glaive dévorera la chair...

Il n'est pas étonnant qu'après avoir récité devant les Israélites  
cette ode sublime, Moïse leur ait recommandé de la graver dans leur  
mémoire et d'en faire pratiquer à leurs enfants les graves leçons<sup>2</sup>.

1. Cette expression dédaigneuse désigne les païens, par opposition au peuple  
de Dieu.

2. Deutéronome, xxxii, 44-47.

Autrefois Jacob, sur le point de mourir, avait béni ses fils et prophétisé l'avenir de leurs descendants. Moïse aussi, divinement éclairé, a prédit, dans un langage très relevé, l'histoire future des douze tribus israélites. Ses paroles se rattachent même assez souvent à celles du patriarche. Le ton de cette composition diffère beaucoup de celui du cantique. Il est aimable et doux; ce sont des bénédictions et des promesses, au lieu de reproches et de menaces. C'est que le point de vue n'est pas le même. Là, Israël nous apparaissait ingrat et coupable; ici, nous contemplons l'Israël idéal, fidèle à son Dieu et béni de lui<sup>1</sup>. Nous n'en citerons que l'épilogue, qui contient un bel éloge du Seigneur, et de touchantes félicitations adressées au peuple aimé de lui<sup>2</sup> :

Aucun rocher n'est semblable au Rocher d'Israël,  
lui qui est porté sur les cieux, pour venir à ton aide,  
et sur les nuées avec majesté.  
Le Dieu d'éternité est un refuge,  
et sous ses bras éternels est une retraite.  
Devant toi il a chassé l'ennemi,  
et il a dit : Extermine !  
Israël habite en sécurité;  
la source de Jacob existe à part,  
dans un pays de blé et de vin doux,  
dont le ciel distille la rosée.  
Que tu es heureux, Israël!  
Qui est, comme toi, un peuple sauvé par le Seigneur,  
le bouclier de ton salut  
et l'épée de ta gloire ?  
Tes ennemis feront défaut devant toi,  
et tu fouleras leurs lieux élevés.

## II. — La très douce mort de Moïse.

Le jour vint, cependant, où Dieu avertit son serviteur que sa fin était imminente. « Monte, lui dit-il, sur cette montagne d'Abarim, sur le mont Nébo, au pays de Moab, en face de Jéricho, et contemple le pays de Canaan, que je donne en propriété aux fils d'Israël. Tu mourras sur la montagne où tu vas monter, et tu seras recueilli auprès de tes pères, comme Aaron, ton frère, est mort sur la montagne de Hor, et a été recueilli auprès de son peuple<sup>3</sup>. » Moïse gravit donc le Nébo, qui se dresse, nous l'avons dit, juste au-dessus des steppes de Moab où les Hébreux étaient campés. De ce sommet élevé, qui a conservé son ancien nom, Moïse put voir, dit le texte sacré,

1. Deutéronome, xxxiii, 1-29. — 2. Deutéronome, xxxiii, 20-29. — 3. Deutéronome, xxxii, 48-50.

« tout le pays de Galaad jusqu'à Dan, tout Nephtali, le pays d'Éphraïm et de Manassé, tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale (la Méditerranée), le Négueb, la région du Jourdain, la vallée de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Tsoar<sup>1</sup>. »

Complétons cette description par celles des voyageurs contemporains qui ont fait l'ascension du Nébo. « A l'Est, s'étendant jusqu'à l'Arabie, se déroule une plaine sans limites, un océan ondulant de blé et d'herbages. Quand le regard se dirige vers le Sud, il traverse le pays de Moab, jusqu'à ce qu'il s'arrête sur les contours vivement dessinés du mont Hor, et des montagnes de Séir, et des pics d'Arabie en granit rose. A l'Ouest, le terrain descend, de terrasse en terrasse, jusqu'à la mer Morte, dont on aperçoit la rive occidentale dans toute son étendue... Au delà, se montre l'arête sur laquelle est bâtie Hébron; puis, tandis que l'œil remonte au Nord, il aperçoit successivement les collines de Bethléem et de Jérusalem... Du côté du Septentrion, il suit, à partir de Jéricho, le cours du Jourdain qui serpente. Au delà du fleuve, il se repose sur le sommet arrondi du mont Garizim, et plus loin, vers l'Ouest, sur le Carmel. Cette brume bleuâtre dans le lointain annonce la Méditerranée. Encore plus au Nord, se dressent le Thabor, Gelboé, la cime neigeuse de l'Hermon et la pointe la plus élevée du Liban. En face, apparaissent les sombres forêts d'Aïalon, les monts de Galaad, enfin les provinces de Basan et de Bosra<sup>2</sup>. »

Après que Moïse eut contemplé avec bonheur ce spectacle, « il mourut là, sur l'ordre du Seigneur<sup>3</sup>; et le Seigneur l'enterra sur le plateau, au pays de Moab »<sup>4</sup>. En pourvoyant ainsi lui-même à la sépulture de son serviteur, Dieu voulait probablement empêcher les Hébreux de rendre à ses restes mortels un culte superstitieux. L'épître de saint Jude, 9, contient sur ce point un détail assez mystérieux : « L'archange Michel, lorsqu'il contestait avec le diable et lui disputait le corps de Moïse,... » Ces mots sembleraient dire que Satan, qui régnait dans ces parages consacrés au dieu Nébo, essaya de mettre opposition à ce que le corps de Moïse y fût enterré, et que l'archange saint Michel lutta victorieusement contre le chef des démons. Quoi qu'il en soit, on n'a jamais su en quel endroit avaient été déposés les précieux restes de Moïse. Lorsqu'il mourut, il était

1. Deutéronome, xxxiv, 2. Tsoar, Ségor d'après la Vulgate, était au sud de la mer Morte.

2. Edersheim, *Israel in Canaan under Joshua and the Judges*, Londres, s. d., p. 44, 45. Voir aussi Stanley, *Sinai and Palestine*, nouv. éd., 1888, p. 299-302; Tristram, *The land of Israel*, 1873, p. 322-326.

3. A la lettre dans le texte hébreu : « sur la bouche du Seigneur »; ce que la tradition juive a traduit par un baiser divin.

4. Deutéronome, xxxiv, 5, 6.

âgé de cent vingt ans; mais, malgré ce grand âge, « sa vue ne s'était pas affaiblie, et sa vigueur n'était point passée <sup>1</sup>. »

Une note plus importante du narrateur <sup>2</sup> résume fort bien son caractère et son rôle : « Il n'a plus paru en Israël de prophète semblable à Moïse, que le Seigneur connaissait face à face; nul ne peut lui être comparé pour tous les miracles que Dieu lui fit accomplir. »

L'éloge que l'auteur de l'Écclésiastique fait de Moïse dans son « Hymne des Pères » est plus remarquable encore :

Dieu a fait sortir de Jacob un homme pieux,  
qui a trouvé grâce aux yeux de toute chair;  
un homme aimé de Dieu et des hommes,  
Moïse, dont la mémoire est en bénédiction.  
Il lui a donné une gloire égale à celle des saints,  
il l'a rendu grand et redoutable à ses ennemis.  
Par sa parole, il a fait cesser les prodiges <sup>3</sup>,  
il l'a glorifié en présence des rois.  
Il lui a donné des préceptes pour son peuple,  
et il lui a montré (un rayon) de sa gloire.  
A cause de sa foi et de sa douceur il l'a consacré,  
il l'a choisi d'entre tous les hommes.  
Il lui a fait entendre sa voix.  
et il l'a introduit dans la nuée.  
Il lui a donné face à face ses préceptes,  
la loi de la vie et de la science,  
pour qu'il enseignât son alliance à Jacob.  
et ses ordonnances à Israël <sup>4</sup>.

Mais il fut « moins admirable encore par ses privilèges que par ses vertus, sa foi inébranlable, sa piété, son obéissance, son zèle pour la gloire de Dieu <sup>5</sup>. » En réalité, il fut unique au monde, et aucun personnage de l'Ancien Testament n'a été chargé d'une mission comparable à la sienne, puisqu'il a été tour à tour le fondateur, le guide, le législateur, l'historien du peuple de Dieu, et qu'il a rempli toutes ces fonctions avec une fidélité parfaite, comme l'a attesté saint Paul <sup>6</sup>. Ajoutons un mot au titre de prophète, qui vient d'être signalé par le narrateur. Un jour, le Christ lui-même dira de Moïse, avec un sentiment de fierté : « Il a écrit à mon sujet <sup>7</sup>. » En effet, le Pentateuque, dont Moïse est l'auteur, contient, surtout au livre de la Genèse,

1. Deutéronome, xxxiv, 7. — 2. Deutéronome, xxxiv, 10, 11.

3. Les plaies d'Égypte, car Moïse n'était pas moins puissant pour les arrêter que pour les faire éclater.

4. Écclésiastique, xlv, 1-6.

5. F. Vigouroux, *Manuel biblique*, t. 1, p. 637 de la 12<sup>e</sup> édition.

6. Épître aux Hébreux, iii, 5, 6.

7. S. Jean, v, 46.

toute une série d'oracles importants sur le Messie<sup>1</sup>. Mais, en ce qui concerne Moïse, la principale de ces prophéties n'est pas simplement relatée par lui, en tant qu'annaliste de son peuple; elle lui fut directement révélée par Dieu<sup>2</sup>. « Le Seigneur, lui fut-il dit pour qu'il le répât au peuple tout entier, vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères... Je leur susciterai un prophète semblable à toi; je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui ordonnerai. Si quelqu'un refuse d'entendre les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, c'est moi qui en serai le vengeur. » La masse du peuple juif croyait à bon droit que ce prophète, annoncé en un langage si solennel, ne différerait pas du Messie; aussi saint Pierre et saint Étienne ont-ils fait nettement l'application de cet oracle à N.-S. Jésus-Christ<sup>3</sup>. Une pareille révélation met le comble à la gloire de Moïse. On comprend donc que les Israélites aient été plongés dans une profonde douleur par la mort d'un tel père, d'un tel guide, et qu'ils lui aient consacré un deuil national, qui dura tout un mois.

1. Nous les avons signalés à l'occasion.

2. Deutéronome, xviii, 15, 18, 19. — 3. Act., iii, 22; vii, 35.





**PALESTINE**  
 au temps de  
**JOSUÉ, DES JUGES**  
 ET DES ROIS

Echelle  
 0 10 20 30 40 50  
 Kilomètres

## LIVRE QUATRIÈME

Depuis la mort de Moïse jusqu'à l'établissement de la royauté.

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LES HÉBREUX FONT LA CONQUÊTE DE LA PALESTINE OCCIDENTALE

##### I. — Le pays de Canaan et ses habitants d'alors.

Avant de pénétrer avec les Hébreux dans cette contrée que Dieu leur avait promise depuis si longtemps, il convient de nous faire une idée de son aspect physique, de ses conditions climatiques, de sa végétation et des peuples qui l'habitaient alors.

Elle ne porte qu'une seule fois dans la Bible<sup>1</sup> le nom de Terre sainte, par lequel les chrétiens aiment à la désigner depuis le Moyen Age. Celui de Palestine, employé surtout depuis les premiers temps de l'ère chrétienne, grâce à l'historien juif Josèphe et à l'administration romaine, est en lui-même assez étrange, car il n'est, en somme, qu'une adaptation du mot hébreu *Peléchet*, dont les livres de l'Ancien Testament se servent fréquemment pour représenter le district du Sud-Ouest, habité par les Philistins, ces ennemis acharnés et redoutables d'Israël<sup>2</sup>. Au temps des patriarches et à l'époque que nous étudions, l'appellation la plus habituelle était celle de « Canaan », ou de « pays de Canaan », par opposition au « pays de Galaad » ou Palestine orientale<sup>3</sup>. Aux premiers temps de la monarchie, ce fut « le pays d'Israël<sup>4</sup>. »

1. Zacharie, II, 12.

2. Isaïe, XIV, 21, 29, et souvent dans le texte hébreu.

3. Genèse, XI, 34; XII, 3; XIII, 12, etc.; Exode, VI, 4; Lévitique, XIV, 34; Nombres, XIII, 31; XXVI, 19; Josué, V, 1, 12; XIII, 3; Juges, IV, 2, 23, etc.

4. Ier livre des Rois, XIII, 29; I Paralip., XXII, 2, etc.

L'étendue de la Palestine était loin d'être en rapport avec le grand honneur, réservé à cette contrée, de devenir le théâtre des événements les plus importants de l'histoire du monde. Ce n'était extérieurement qu'un petit pays<sup>1</sup>, car sa superficie totale, en y comprenant les régions transjordanienues, ne dépassait guère 28 000 kilomètres carrés; ce qui la rendait, à ce point de vue, semblable à la Belgique ou au pays de Galles. Ses limites naturelles sont très accentuées dans trois directions. Au sud l'Arabie Pétrée, à l'ouest la Méditerranée, à l'est le vaste désert syrien-arabe, la séparent de toute autre contrée. Mais, au nord, elle n'a pas de ligne de démarcation bien déterminée. « De Dan à Bersabée » : telle fut plus tard la formule proverbiale pour indiquer, du Nord au Sud, son étendue dans le sens de la longueur<sup>2</sup>. Celle-ci serait d'environ 230 kilomètres, d'après les calculs des ingénieurs qui ont mesuré le pays. La largeur, pour la partie de la Palestine qui s'étend à l'ouest du Jourdain, varie notablement, comme on peut s'en rendre compte en jetant un simple coup d'œil sur une carte. Tandis qu'à l'extrême Sud, à la hauteur de Gaza, elle est de 94 kilomètres, et de 68 kilomètres, en face de Jaffa, elle n'en a que 37 à l'extrême Nord. Il n'est donc pas étonnant que, de plusieurs montagnes ou collines situées au centre de cette bande de terre qu'est la Palestine — par exemple, du Neby-Samouil (895 m.) au nord de Jérusalem, et du sommet du Garizim (870 m.) auprès de Naplouse — on aperçoive très nettement, d'un côté la mer Méditerranée, de l'autre les montagnes de Moab qui ferment l'horizon au delà du Jourdain.

Faisant partie de l'isthme qui relie la chaîne du Taurus au massif du Sinaï, la Terre sainte est par là-même dans son ensemble, non seulement un pays montagneux, mais un vrai bloc de montagnes. Au sud de la Cœlé-Syrie ou Syrie creuse<sup>3</sup>, le Liban — le *Libanôn* ou mont « Blanc » des Hébreux — et l'Anti-Liban s'abaissent graduellement en se rapprochant de la Palestine, dont ils envahissent, par leurs contreforts et leurs rameaux secondaires, à peu près tout le territoire. Cependant, à la hauteur de Damas, l'Anti-Liban se redresse tout à coup, de manière à former le Grand Hermon, qui est un peu moins élevé, mais presque aussi grandiose que

1. S. Jérôme, *Epist.*, xcix, *ad Dard.*, ne manque pas de relever ce fait.

2. Juges, xx, 1; 1<sup>er</sup> livre de Rois, iii, 20; II<sup>e</sup> livre des Rois, iii, 10; 1<sup>er</sup> livre des Paralip., iv, 28, etc. La petite ville de Dan s'élevait sur l'emplacement actuel de *Tell el Kadi*, à la base méridionale de l'Hermon; Bersabée, aujourd'hui *Birs-Sébah*, est située au sud-ouest et à moins de 40 kilomètres d'Hébron.

3. Ainsi nommée parce qu'elle est dominée à l'Ouest par la masse du Liban, à l'Est par celle de l'Anti-Liban. Elle atteint néanmoins à son faite, près de Baalbek, une altitude de 1176 mètres. Son nom actuel est Bekaâ. Sa longueur est de 112 kilomètres.

le Liban<sup>1</sup>. Son sommet, qu'on aperçoit au loin, est, comme celui du Liban, presque constamment couvert de neige.

A l'ouest du Jourdain, le bloc montagneux qu'est la Palestine affecte le plus souvent une forme d'un genre spécial. On l'a comparé à un myriapode gigantesque, dont le dos figurerait l'arête centrale<sup>2</sup>, tandis que ses pattes, étendues de chaque côté, représenteraient, avec les interstices qui les séparent, les arêtes et les vallées latérales. Celles-ci, à l'Ouest, par une pente décroissante, viennent s'éteindre au bord de la Méditerranée, tandis qu'à l'Est, elles descendent beaucoup plus abruptement vers le lit du Jourdain. La comparaison ne manque pas de justesse, car, soit du côté de la mer, soit du côté du fleuve, le sol s'élève graduellement, de manière à atteindre l'altitude moyenne de 500 à 600 mètres, de 800 mètres dans la section méridionale. De toutes parts, de l'Arabie Pétrée au Sud, de la Méditerranée à l'Ouest, de la vallée du Jourdain à l'Est, de la plaine d'Esdreton au Nord, il faut monter pour gagner le plateau central.

Dans cette même portion occidentale de la Palestine, les montagnes qui forment l'ossature du pays se divisent en trois massifs particuliers, composés surtout de calcaire crétacé. Celui du Nord, qui correspond à la province nommée plus tard Galilée, est le plus accentué. Il s'étend depuis le fleuve Léontès, ou *Nahr-el-Kasimiyeh*, jusqu'à la plaine d'Esdreton. Le massif de Samarie — « les monts d'Éphraïm, » comme les nommaient les Hébreux<sup>3</sup> — et le massif de Judée, ou « les monts de Juda<sup>4</sup> », ne sont guère séparés l'un de l'autre que par la ligne purement fictive qui servait de limite à ces deux provinces. Le second se fait cependant remarquer par le caractère encore plus compact de ses montagnes, tandis que le premier s'entr'ouvre assez fréquemment, pour former des vallées arrosées par de petits cours d'eau. Quant aux monts galiléens, ils sont beaucoup plus dégagés, et leur aspect rappellerait celui de plusieurs de nos contrées européennes, s'ils étaient plus boisés.

De l'autre côté du Jourdain, les montagnes s'élèvent habituellement en pente rapide au-dessus du lac de Tibériade et de la vallée encaissée du fleuve. Elles forment, en réunissant leurs sommets, le vaste plateau, d'une altitude moyenne de 800 mètres, parsemé de hauteurs isolées, dont les Hébreux viennent de conquérir la plus grande partie, et que nous avons déjà sommairement décrit. Les

1. Son point culminant atteint 2 860 mètres d'altitude. La cime la plus haute du Liban en a 3 212.

2. On a pris aussi comme point de comparaison le squelette d'une balaine. Les deux images reviennent au même.

3. Josué, xvii, 15; Juges, ii, 3; I<sup>er</sup> livre des Rois, ix, 3; I Paralip., vi, 67; Jérémie, iv, 15, etc.

4. Josué, xi, 21; II Paralip., xxvii, 4, etc.

champs de sable volcanique et les vastes étendues couvertes de pierres y alternent avec les champs de blé et les gras pâturages.

Mais descendons de la crête centrale qui domine tout le pays situé à l'ouest du Jourdain et qui marque la ligne de partage des eaux. Au bord de la Méditerranée, nous trouvons ce qu'on nomme la plaine maritime. Le rivage, dont la bordure de sable blanchâtre ou rougeâtre contraste avec le bleu foncé des eaux, est généralement assez monotone. Il forme une ligne presque droite du Sud au Nord, mais qui oblique sensiblement vers l'Est dans sa partie supérieure. Jusqu'au promontoire du Carmel, qui est à peu près à mi-chemin, on ne rencontre aucun golfe, aucun abri sérieux pour les navires. Dans la région du Sud, le port de Joppé, actuellement Jaffa, est rendu presque inabordable par les rochers qui en obstruent en grande partie l'entrée. Au nord du Carmel, s'étend la gracieuse baie d'Acco ou Saint-Jean-d'Acre; puis, en remontant encore plus au Nord, sur la côte phénicienne, on constate la présence de havres et de ports plus hospitaliers, qui avaient inspiré aux habitants de Tyr, de Sidon et du voisinage, bien avant l'occupation de la Palestine par les Hébreux, les goûts maritimes et commerciaux qui leur ont procuré tant de richesses et tant de gloire.

C'est dans sa partie méridionale que la plaine qui longe la Méditerranée atteint ses plus grandes dimensions. Sur le territoire alors occupé par les Philistins, entre les villes de Gaza et de Jaffa, elle portait le nom de *Cheféléah*, c'est-à-dire de pays « bas », par contraste avec les montagnes de Juda, qui la dominent à l'Est. Entre Jaffa et Césarée, elle s'appelait la plaine de Saron. Sa largeur va en décroissant, au fur et à mesure qu'elle s'avance vers le Nord. En face et au sud de Jaffa, elle est d'environ 20 kilomètres; seulement de 13 auprès de Césarée. Ce n'est pas une plaine complètement unie. Elle se redresse peu à peu du côté de l'Est, de manière à atteindre l'altitude de 60 mètres quand elle rejoint le pied de la montagne. Elle est, en outre, parsemée de mamelons.

Encore plus au Nord, la plaine maritime se retrécit notablement. Après avoir dépassé la pointe du Carmel, qui s'avance jusqu'au bord des flots, elle s'élargit de nouveau, entre Caïffa et Saint-Jean-d'Acre, à l'endroit où débouche la grande vallée d'Esdrelon, venant de l'Est. Auprès des Echelles de Tyr, elle est fermée tout à fait par un promontoire rocheux, qu'on est obligé de traverser en franchissant un escalier grossièrement taillé dans le roc. Là commençait autrefois la Phénicie. La plaine reprend au nord de Tyr, gardant à peu près le même caractère qu'à son origine méridionale; c'est-à-dire qu'elle est composée d'une bande de sable et d'un terrain propre à la culture, qui rejoint doucement le pied de la montagne.

Nous venons d'explorer rapidement trois des zones longitudinales



Fig. 82. — Cascade du Nahr Ihasbani, l'une des sources du Jourdain. D'après une photographie.

dont se compose la Palestine : la région montagneuse de l'Est, celle de l'Ouest et la plaine des bords de la mer. La quatrième consiste dans la vallée du Jourdain, qui, traversant la contrée du Nord au Sud, en est en quelque sorte l'artère. Le fleuve coule parallèlement aux deux chaînes de montagnes si différentes d'aspect, qui le surplombent à droite et à gauche. Il est unique au monde, car il présente ce phénomène extraordinaire, que sa source principale, au pied de l'Hermon, est à 563 mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée, tandis qu'au moment où il se déverse dans la mer Morte, il est à 392 mètres au-dessous de ce même niveau. Ce qui fait une différence de près de 1 000 mètres entre son origine et son embouchure, pour franchir la distance relativement courte de moins de 150 kilomètres à vol d'oiseau. Il est vrai qu'il allonge singulièrement cet espace par des méandres sans fin, surtout après sa sortie du lac de Tibériade. Entre ce lac et la mer Morte, bien qu'il n'y ait que 100 kilomètres en droite ligne, le Jourdain, par ses détours capricieux, en parcourt plus de 300. On comprend, d'après cela, quelle doit être la rapidité avec laquelle il s'élançe dans l'étrange fissure qui lui sert de lit. Son nom hébreu le désigne précisément comme « celui qui descend ».

Le long de son parcours, il reçoit plusieurs affluents, qui lui viennent surtout de l'Est, en se précipitant du plateau de Galaad à travers un lit profondément creusé. Il forme lui-même trois lacs de dimensions diverses : au Nord, le bassin qu'on appelait autrefois Mérom, et que les Arabes désignent aujourd'hui par le nom de *Hoûleh*; plus bas, le lac célèbre de Tibériade, ou mer de Galilée, nommé autrefois lac de Cinnéreth, admirable nappe d'eau<sup>1</sup>, aux environs de laquelle se concentra une partie du ministère de N.-S. Jésus-Christ; tout à fait au Sud, la mer Morte<sup>2</sup>, où il disparaît. Après les pluies d'hiver et au printemps, lorsque les neiges de l'Hermon se mettent à fondre, il déborde habituellement, mais sans grand inconvénient, à cause de la forme qu'a prise son lit dans la partie inférieure de son cours. C'est une véritable vallée, large de 13 à 20 kilomètres et munie de terrasses superposées, que les eaux ont formées peu à peu en entraînant le sol. Les Arabes lui ont donné le nom de *Ghôr*, « crevasse ». Au fond coule le fleuve, dont le lit proprement dit n'est guère large que de 20 mètres. Sur ses deux rives, il est bordé d'un fourré très dense, que constituent des tamarix, des peupliers et d'autres arbres. En temps ordinaire, on le franchit par plusieurs gués, dont deux se trouvent en face de Jéricho.

On voit, par ces détails, quelle est l'importance géographique du

1. Sa longueur est de 22 kil., sa plus grande largeur de 9 kil. et demi.

2. Elle est longue de 60 kil., et large d'environ 17.

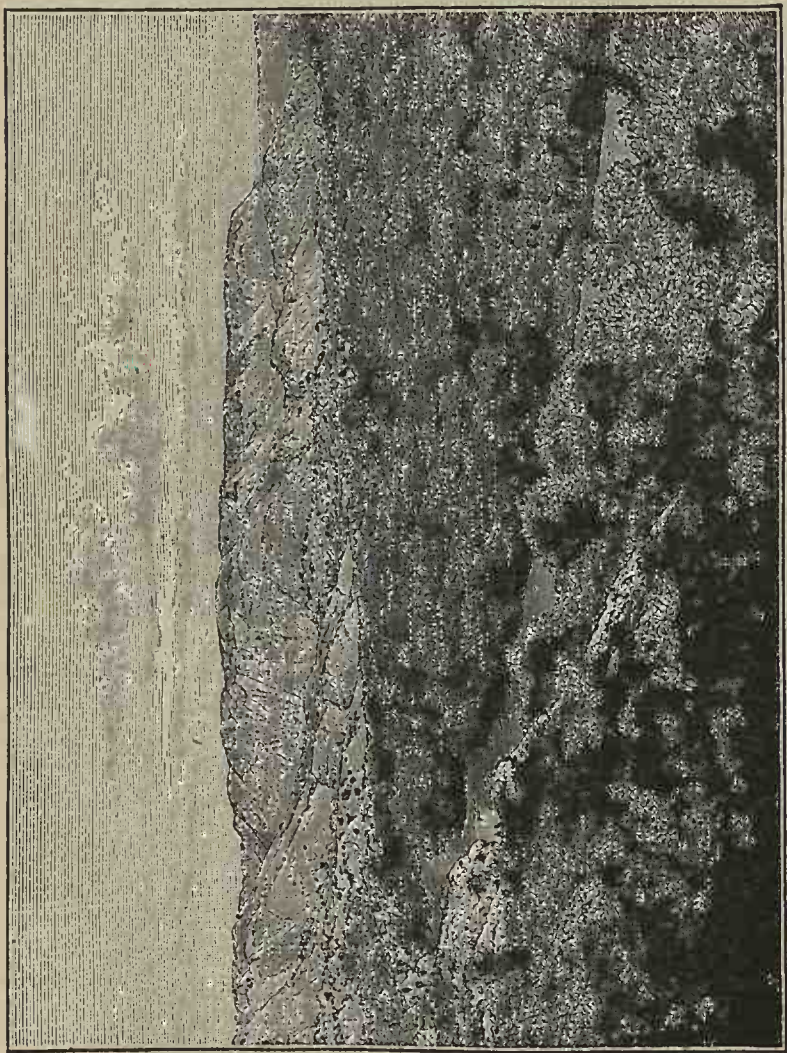


Fig. 83. — Les terrasses du Jourdain, d'après une photographie.



Jourdain pour la Terre sainte. Son immense fossé la divise en deux portions très nettes, qu'on nomme, d'après lui, la Palestine cisjordanienne<sup>1</sup>, à l'Ouest, et la Palestine transjordanienne<sup>2</sup>, à l'Est. D'autre part, la plaine très fertile de Jezraël ou d'Esdrelon, qui s'étale en forme de triangle entre la chaîne du Carmel, les montagnes d'Éphraïm, les collines méridionales de la Galilée et le Thabor, presque dans toute la largeur de la Palestine cisjordanienne, coupe aussi la contrée, de l'Ouest à l'Est. Mais cette coupure ne saurait être comparée à celle qui est créée par la vallée du Jourdain; elle unit beaucoup plus qu'elle ne sépare.

Telle est la configuration générale de la Palestine envisagée dans toute son étendue. Elle ne s'est pas modifiée sensiblement depuis la lointaine époque où les Hébreux avaient commencé de la conquérir. Son aspect est aussi varié que possible, surtout relativement à sa petitesse. Il est tellement varié, qu'aucune autre région du globe terrestre ne présente, ainsi groupés, un pareil nombre de phénomènes et de contrastes saisissants : la zone alpestre du Liban et de l'Hermon<sup>3</sup>, confinant à la zone tropicale du bas Jourdain; la zone maritime, si rapprochée de celle du désert. En moins de quarante-huit heures, on peut facilement les aborder toutes les quatre.

Aujourd'hui, malgré la multiplicité des sites, les paysages de la Terre sainte sont, en général, peu remarquables en fait de beautés naturelles. L'aspect extérieur de la contrée n'a presque rien de romantique et qui parle beaucoup aux yeux. S'il impressionne l'imagination, c'est surtout par les grands souvenirs religieux qu'il évoque. La monotonie en est le caractère habituel. La couleur grise des rochers qui émergent presque partout du sol, le manque d'arbres, l'absence de verdure pendant une partie considérable de l'année, les lits secs et pierreux des torrents d'hiver, les formes souvent identiques des sommets arrondis et dénudés, la rareté des villes et des villages dans ce pays de ruines et d'abandon partiel : tout cela, quand on le contemple durant de longues heures, ne saurait avoir un grand charme esthétique. Mais il arrive çà et là qu'une modification soudaine se produit, qu'une vallée s'entr'ouvre, qu'une montagne se dégage des autres et prend une forme plus originale, et l'on éprouve une agréable surprise. C'est le cas, par exemple, lorsque, en venant de Nazareth par Cana, on aperçoit Tibériade et son lac merveilleux, au fond du gracieux bassin qui le renferme; à Naplouse, entre le Garizim et l'Ébal; sur la cime du Carmel, dans les parages de l'Hermon, à Jéricho, sur le mont des Oliviers. Et c'était cent fois mieux

1. C'est-à-dire, située « en deçà » du fleuve (*cis*) par rapport à nous.

2. Située « au delà » du fleuve (*trans*).

3. Celle qu'on trouve aux deux tiers du mont Blanc.

encore, lorsque la Palestine était abondamment peuplée et cultivée avec intelligence.

D'après la description qui précède, on doit s'attendre à trouver, au pays de Canaan, d'assez grandes différences de climat et de température, suivant qu'il s'agit des bords de la Méditerranée, de l'arête centrale et du plateau oriental, de la vallée du Jourdain et des sommets alpestres. Tandis que le climat du *Ghôr* est parfois tropical, celui du plateau central est généralement tempéré; celui de la plaine maritime encore plus doux. Au sommet de l'Hermon, c'est le climat du Nord.

Dans l'ensemble, les conditions climatériques de la Palestine sont de telle nature, qu'aujourd'hui comme de temps immémorial une partie considérable de la vie des habitants se passe en plein air. En effet, dans cette région, il n'existe à proprement parler que deux saisons, d'ailleurs très dissemblables : celle des pluies et celle de la sécheresse. Voilà pourquoi, au psaume LXXXIV, 17, d'après le texte hébreu, le poète sacré, s'adressant au Dieu créateur, lui dit :

C'est toi qui as fait toutes les limites de la terre;  
l'été et l'hiver, c'est toi qui les as établis <sup>1</sup>.

D'une manière générale, ce sont les équinoxes du printemps et de l'automne qui servent de limite aux deux saisons. La période sèche s'étend, d'ordinaire, d'avril à octobre; la période pluvieuse, de novembre à mars. Les mois pluvieux par excellence sont ceux de janvier et de février. Comme au temps du prophète Élie <sup>2</sup>, en Palestine les pluies les plus abondantes sont invariablement produites par les vents d'Ouest. D'un autre côté, la chaleur accablante qui se manifeste à certains jours est causée par le *khamsin* ou vent du Sud <sup>3</sup>. Les vents du Midi et de l'Est ont passé au-dessus du désert, c'est pourquoi ils sont si chauds; ceux de l'Ouest ont franchi la Méditerranée, et ils se sont saturés de son humidité.

Les grands froids de nos régions sont à peu près inconnus en Terre sainte. Si la neige et la gelée y font presque chaque année leur apparition, c'est habituellement pour disparaître quelques heures après. La chaleur des mois de juin, de juillet et d'août est rendue plus tolérable par la brise du soir et par la rosée du matin <sup>4</sup>. La température moyenne du pays est de + 11°, 8° et 9° en décembre, janvier et février; de + 12°-16° en mars et avril; de + 21°-25° progressivement, de mai à août; de 25°-10°, progressivement, d'août à no-

1. Au livre de la Genèse, VIII, 22, il n'est également question que de l'hiver et de l'été, de la période du froid et de celle de la chaleur.

2. III<sup>e</sup> livre des Rois, XVIII, 42-45.

3. S. Luc, XII, 54.

4. Juges, VI, 38; Psaume CXXXII, 3; Cantiq., II, 17 et V, 2.

vembre<sup>1</sup>. Le climat est généralement sain, sauf dans certaines régions marécageuses, et, à l'époque des grandes chaleurs, dans la vallée torride du Jourdain.

Naturellement, la végétation varie beaucoup aussi en Palestine, suivant les différents districts. Elle a dû être merveilleuse aux temps anciens, lorsque le pays de Canaan était représenté comme une « contrée où coulent le lait et le miel<sup>2</sup>. » Longtemps avant la conquête des Hébreux, sous les deux premiers pharaons de la XX<sup>e</sup> dynastie, un prince de la famille royale, nommé Sinouhit, qui avait traversé la Palestine entière, du Sud au Nord, et qui l'avait ensuite habitée pendant de nombreuses années, en vantait la richesse et la fertilité. Il disait d'elle, entre autres choses :

Le pays est bon. Il y a des figues et des fèves; abondants sont ses vins plus que l'eau; en grande quantité est son miel; multipliées sont ses huiles, toutes sortes de fruits sur les arbres. Il y a de l'orge et de l'épeautre; il n'est pas de limites à ses troupeaux... Du pain m'était fait chaque jour, des vins pour l'usage quotidien, de la viande préparée, de la volaille rôtie, sans parler du gibier du désert<sup>3</sup>.

Mais la locution proverbiale des saints Livres serait beaucoup moins exacte aujourd'hui qu'au temps de Josué, des Juges et des rois d'Israël, car les conditions de la fertilité du sol ont disparu. Sans avoir jamais été une contrée extrêmement boisée durant les périodes qui correspondent à l'histoire d'Israël et à celle de Jésus-Christ, la Terre sainte possédait autrefois une étendue assez considérable de forêts<sup>4</sup>, grâce auxquelles l'humidité du sol était maintenue, et les montagnes fertilisées. Malheureusement, à part quelques exceptions, que l'on rencontre surtout au Carmel, en Galaad et en divers lieux de la Galilée, elles ont été depuis longtemps détruites. De plus, on a négligé d'entretenir les terrasses artificielles qui, en beaucoup d'endroits, retenaient la terre végétale le long des pentes, et les violentes pluies d'hiver ont entraîné celle-ci, mettant à nu le rocher en maint endroit où l'on pouvait cultiver la vigne, le blé et d'autres céréales. Le régime turc qui, avec ses impôts onéreux et ses déprédations, a découragé les travaux agricoles, a aussi contribué pour une large part à diminuer la fécondité du pays. La nonchalance

1. *La Palestine, Guide historique et pratique*, par des professeurs de Notre-Dame de France à Jérusalem, 2<sup>e</sup> éd., p. 9.

2. Cette expression revient au moins vingt fois dans les saints Livres. Voir en particulier Exode, III, 8, 17; Nombres, XIII, 28; Deutéronome, VI, 3; Josué, V, 6; Jérémie, XI, 5; Ézéchiel, XX, 6.

3. Mallon, *Les Hébreux en Égypte*, p. 17, 18.

4. Les livres de l'Ancien Testament en signalent plusieurs. Voir Josué, XVII, 14-18; 1<sup>er</sup> livre des Rois, XXII, 5; XXIII, 15; Psaume CXXXI, 6, etc.

arabe a fait le reste, sans compter que de nombreuses sources, qui produisaient la fertilité autour d'elles, se sont taries peu à peu.

Néanmoins, la Palestine compte encore des régions qui rappellent, par leurs produits agricoles et leur végétation luxuriante, les beaux temps d'autrefois. Dans sa partie méridionale, entre Jaffa et Gaza, la plaine maritime est encore, au printemps, un immense champ de blé. La plaine de Saron, la vallée de Sichem, la plaine d'Esdrélon, les environs de Baniyas au pied de l'Hermon, le plateau de Basan, les jardins qui entourent Jéricho, plusieurs districts galiléens, sont riches en produits agricoles de divers genres. Dans son ensemble, le sol palestinien est excellent pour la culture, et, partout où on le travaille d'après de bonnes méthodes, on est promptement récompensé. Les champs de blé alternent avec les champs d'orge, de lentilles, de sésame, de fèves, de maïs, de lin, de courges et de concombres, et leur rendement habituel est satisfaisant.

Les arbres qu'on rencontre le plus fréquemment en Palestine sont, parmi les essences à fruits comestibles, l'olivier et le figuier, qui forment avec la vigne, l'une des principales ressources du pays. Autrefois, le palmier-dattier dressait sa tige élancée et son gracieux faisceau de feuillage dans presque toute la contrée. Actuellement, on ne le trouve qu'en quelques coins privilégiés : à Gaza, à Jaffa, à Jérusalem, à Jéricho qui portait anciennement le surnom de « ville des palmiers<sup>1</sup> », à Ramleh, et surtout à Caïffa. Les autres arbres sont pareillement ceux que signalent les écrits bibliques : le caroubier, le mûrier, le pistachier, le sycomore d'Orient, l'arbousier, le noyer, le térébinthe, le peuplier, le tamarix, plusieurs espèces de chênes et de conifères.

La faune palestinienne ne semble pas non plus s'être beaucoup modifiée depuis l'époque de Josué. Parmi les animaux domestiques, le gros bétail est devenu beaucoup moins abondant qu'autrefois. En revanche, on aperçoit de toutes parts dans la campagne, comme aux temps anciens, des troupeaux de moutons et de chèvres. Le chameau rend de très utiles services aux habitants. L'âne est la monture familière du pays. La Terre sainte renferme aussi un assez grand nombre de quadrupèdes sauvages. Les principaux sont encore le loup, le chacal, le renard, l'hyène et le léopard, qui rôdent dans les parages déserts, et dont les aboiements ou les hurlements retentissent pendant la nuit. Le lion a depuis longtemps disparu ; mais l'ours brun de Syrie réside encore dans les montagnes du Liban et de l'Anti-Liban. Il est très rare que les chiens vivent à l'état domestique en Palestine ; ils y forment, comme on a dit, « des bandes dégoûtantes », qui se nourrissent des débris et des immondices jetés dans les rues.

1. Juges, I, 16; II Paralip., xxviii, 15. etc.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces divers traits. Ceux que nous avons signalés donnent au lecteur une idée suffisante de la contrée célèbre dans laquelle nous allons pénétrer à la suite des Hébreux. Quant aux peuples qui l'habitaient alors, nous n'avons que peu de chose à ajouter aux détails qui ont attiré précédemment notre attention, à l'occasion de l'arrivée d'Abraham au pays de Canaan. Plusieurs de ces races avaient disparu plus ou moins complètement, d'autres s'étaient installées à leur place; quelques-unes,



Fig. 84. — Tête d'Amorrhéen, British Museum.

les plus puissantes, s'étaient maintenues sur leurs anciennes positions ou les avaient même développées.

La Genèse<sup>1</sup> citait la liste suivante : les Cinéens, les Cénézéens, les Cedmonéens, les Héthéens, les Phérézéens, les Rephaïm, les Amorrhéens, les Cananéens, les Gergéséens et les Jébuséens. Celle que nous lisons au Deutéronome<sup>2</sup> contient les mêmes noms, à part ceux des Rephaïm, des Cinéens, des Cénézéens et des Cedmonéens. Des races géantes, dont faisaient partie les Rephaïm, et dont il a été question en plusieurs endroits de notre récit, on ne rencontrait guère en Palestine que des restes épars<sup>3</sup>. Certains peuples, déjà puissants lorsqu'ils ont apparu pour la première fois dans cette histoire — les Philistins, les Phéniciens, les Héthéens, les Amalécites, les Édomites, les Amorrhéens du Sud<sup>4</sup> — étaient plus forts que jamais. D'autres

1. Genèse, xv, 19-21.

2. A deux reprises : Deut., iii, 10 et vii, 1.

3. Nombres, xiii, 28, 33; Deutéronome, iii, 11.

4. Nous venons d'assister à l'écrasement de ceux de l'est.

s'étaient formés et avaient grandi en même temps que les Hébreux, auxquels ils étaient apparentés d'assez près : c'étaient les Moabites et les Ammonites, domiciliés au sud-est de la Palestine, d'où ils avaient expulsé les Émim et les Zomzommim <sup>1</sup>.

La situation ne s'était donc pas essentiellement modifiée depuis l'époque d'Abraham, au point de vue de la population de la Palestine. Les peuples contre lesquels les descendants du grand patriarche allaient avoir à lutter étaient d'humeur guerrière, bien armés et exercés au combat, munis de places fortes dont, humainement parlant, il ne serait pas facile de s'emparer <sup>2</sup>. Ils s'étaient enrichis, en se livrant à l'agriculture et au commerce. Ainsi qu'il a été déjà noté, ils formaient une population très morcelée, divisée, même dans une seule et même race, en petits États indépendants, que gouvernaient des rois <sup>3</sup>. C'était là un grand avantage pour les Hébreux, qui se présentaient sous la forme d'une armée nombreuse; mais leurs ennemis pouvaient devenir redoutables, s'ils songeaient à s'associer entre eux, pour résister à des assaillants qui étaient en somme peu exercés et imparfaitement armés <sup>4</sup>.

Nous avons dit aussi que, sous le rapport moral et religieux, ces divers peuples présentaient le plus triste spectacle. Non contents d'adorer le soleil, la lune et les autres astres — « l'armée des cieux », suivant la formule biblique — ils se livraient à des pratiques cruelles et infâmes en l'honneur de leurs divinités nationales, Baal et Astarté, Moloch, Chamos et autres. Ils allaient jusqu'à leur offrir des sacrifices humains et à leur immoler de nombreux petits enfants, jusqu'à associer à leur culte les rites les plus licencieux. C'est à cause de ces horreurs, qui se prolongeaient depuis des siècles — d'un côté pour les châtier comme elles le méritaient, de l'autre pour en préserver le plus possible les Hébreux — qu'à mainte reprise, Dieu insista pour que son peuple, en s'emparant du pays de Canaan, exterminât sans pitié ceux qui les pratiquaient <sup>5</sup>.

Ajoutons enfin, avant de reprendre le fil de notre récit, que le moment avait été parfaitement choisi pour la conquête et l'occupation du pays. Sous la XVIII<sup>e</sup> dynastie égyptienne <sup>6</sup>, un ou deux siècles environ avant l'exode des Hébreux, cette conquête aurait été impossible, car tout le territoire de Canaan, y compris la Phénicie, était soumis aux pharaons. Les documents égyptiens sont formels à

1. Deut., II, 9-11, 21.

2. Nombres, XIII, 29; Deut., III, 5; Josué, XVII, 16.

3. Deutéronome, VI, 10, 11; VIII, 7-9.

4. Au livre de Josué, XII, 9-24, nous lisons les noms de trente et un de ces rois.

5. Exode, XXIII, 31-33; XXXIII, 1, 2; XXXIV, 11-16; Nombres, XXXIII, 51-56; Deutéronome, VII, 1-10, 16-26; XX, 16-18; Josué, VI, 17, 18, etc.

6. Elle a commencé vers l'année 1580 avant J.-C.

ce sujet. Nous pouvons citer en particulier une inscription du roi Thotmès III, qui appartenait à cette dynastie et qui régna tandis que les Hébreux demeuraient au pays de Gessen. Gravée sur un pylone de Karnak, auprès de l'ancienne Thèbes, elle cite, comme soumises à Thotmès III, six cents localités, dont cent dix-neuf

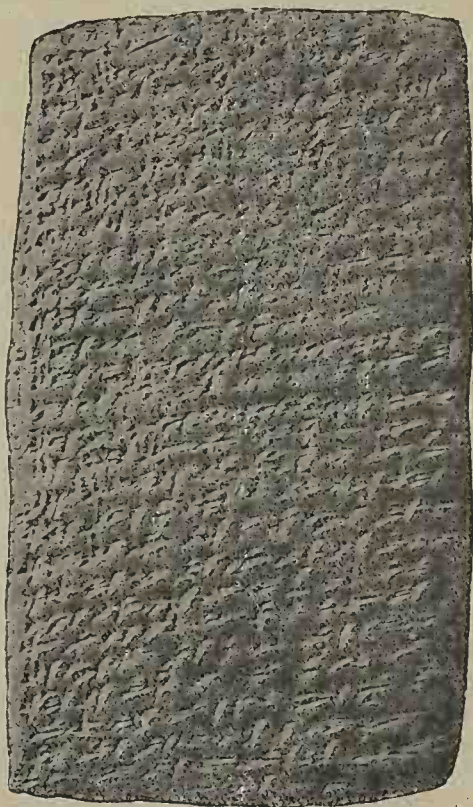


Fig. 85. — Tablette d'argile trouvée à Tell-el-Amarna et provenant de Lachis en Palestine.

étaient situées sur le territoire de Canaan, qu'elles représentent dans ses divers districts, à la manière d'un tableau synoptique. Les lettres découvertes en 1887 au village de Tell-el-Amarna, situé sur la rive orientale du Nil, dans la Haute-Égypte, à 300 kilomètres au sud du Caire, attestent le même fait. Elles sont écrites sur des tablettes d'argile, dans la langue chaldéo-assyrienne et en caractères cunéiformes<sup>1</sup>. Elles faisaient partie des archives

1. C'est là un fait des plus intéressants. Il démontre à quel point la langue de Babylone et de Ninive s'était implantée dans le pays de Canaan et aux alentours,

d'Aménhotep III et d'Aménhotep IV, fils et petit-fils de Thotmès III, qui ont régné de 1415 à 1380 avant l'ère chrétienne. Elles mettent sous nos yeux des documents officiels, adressés aux deux pharaons par les gouverneurs qu'ils avaient établis en Syrie, en Phénicie, en Palestine, ou par des princes vassaux et tributaires. Plusieurs d'entre elles sont datées de Jérusalem; d'autres viennent de Beyrouth, de Byblos, d'Acco, d'Ascalon, de Gaza, de Gézer, de Joppé, de Tyr. Elles sont très intéressantes pour l'histoire de l'Égypte, dont elles révèlent d'abord la puissance suprême à cette époque sur toute l'Asie antérieure, pour dévoiler ensuite l'affaiblissement graduel de cette suzeraineté, les deux successeurs de Thotmès III, le second surtout, n'ayant pas su empêcher les Héthéens de s'agrandir singulièrement sur l'Oronte et jusque vers l'Euphrate, ni les princes vassaux de Palestine de recouvrer leur liberté, ni les nomades du désert arabe d'envahir certains districts de la Syrie et de la Palestine. Les tablettes de Tell-el-Amarna adressées à Aménhotep IV signalent nettement cette situation, car elles nous montrent les gouverneurs royaux proclamant le danger, réclamant du secours; d'autre part, les princes vassaux multipliant les marques de soumission, les compliments obséquieux, mais pour mieux cacher leur jeu, jusqu'à ce qu'ils osassent se montrer indépendants. Dès l'année 1370, la Syrie et la Palestine n'appartenaient plus que de nom à l'Égypte. Les Hébreux pouvaient donc s'y établir, sans trouver en face d'eux les armées des pharaons. Les tablettes ou lettres de Tell-el-Amarna ne sont pas seulement intéressantes par leur caractère diplomatique, mais aussi par la lumière qu'elles projettent sur les relations commerciales et autres qu'avaient entre elles à cette époque toutes les contrées de l'Orient biblique (contrats de mariage, traités d'alliance, cérémonies religieuses, etc.). Les intrigues politiques y dominent.

Cette correspondance, qui date d'environ trois mille cinq cents ans, est actuellement disséminée dans les musées de Berlin (la plus grande partie, deux cents lettres-tablettes sur trois cent cinquante), de Londres, d'Oxford, du Caire, et dans les collections particulières. Neuf d'entre elles seulement ont le roi d'Égypte pour auteur, la copie des autres n'ayant sans doute pas été conservée. Quelques-unes proviennent du roi de Babylone, du roi d'Assyrie et du roi des Héthéens. Toutefois « la grande majorité des expéditeurs, ce sont les vassaux syriens ou palestiniens de l'empire d'Égypte. Et c'est précisément leur correspondance qui est la plus intéressante pour nous. Grâce à elle, nous pouvons reconstituer l'histoire des pays bibliques dans la

pendant la domination babylonienne, qui avait précédé celle de l'Égypte. On est très surpris aussi de voir que, dans ses réponses, le pharaon emploie cette même langue.



première moitié du xiv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, moins d'un siècle avant l'invasion des Israélites dans la Terre promise. Les rois de Phénicie, de Philistie, de Canaan se tournent tous vers le grand chef qui, de la vallée du Nil, s'occupe de mettre la paix entre ces vassaux inquiets, remuants, jaloux les uns des autres, se dénonçant mutuellement et cherchant à perdre leurs rivaux dans l'esprit du pharaon. Rien que de Rib-Addi, prince de Byblos, nous avons soixante-cinq lettres, adressées au roi d'Égypte ou à l'un de ses fonctionnaires <sup>1</sup>. »

Ce Rib-Addi était l'un des vassaux les plus fidèles au pharaon. Voici un spécimen de son style :

Rib-Addi a dit à son seigneur, le roi des contrées, le grand roi : Que Baal de Gébal (Byblos) donne la puissance au roi, mon seigneur ! Aux pieds de mon seigneur, mon soleil, je me prosterne sept fois et sept fois. Que le roi mon seigneur sache que Gébal, la fidèle servante du roi, est en bon état, mais que l'inimitié des guerriers *Sa-gas* <sup>2</sup> est devenue très puissante contre moi... Gébal a été sauvée par le fonctionnaire du roi qui était à Zoumour. Pachamnata, le fonctionnaire du roi, qui est à Zoumour, connaît la misère qui accable Gébal. De Jarimouta nous nous sommes procuré des vivres. L'inimitié est devenue très puissante contre nous. Que le roi n'abandonne donc pas ses villes !

Le lecteur aura remarqué le nom de « soleil » donné au pharaon par Rib-Addi. La lettre suivante, adressée au roi d'Égypte par le prince Ammounira de Beyrouth, le reproduit, en y ajoutant d'autres titres encore plus flatteurs, avec toute l'obséquiosité orientale :

Au roi, mon seigneur, mon soleil, mes dieux, le souffle de ma vie, parle comme il suit Ammounira, l'homme de Beyrouth, ton serviteur et la poussière de tes pieds. Aux pieds du roi, mon seigneur, mon soleil, mes dieux, le souffle de ma vie, je me prosterne sept fois et sept fois. J'ai écouté les paroles de la tablette (la lettre) du roi, mon seigneur, mon soleil, mes dieux, le souffle de ma vie, et le cœur du serviteur et de la poussière des pieds du roi mon seigneur, mon soleil, mes dieux, le souffle de ma vie, s'est beaucoup réjoui de ce que le souffle du roi, mon seigneur, mon soleil, mes dieux, est parvenu jusqu'à son serviteur et à la poussière de ses pieds. Le roi, mon seigneur, mon soleil, a écrit à son serviteur et à la poussière de ses pieds : « Prépare toutes choses pour les troupes du roi, ton seigneur. » Je l'ai écouté attentivement. Et voici, j'ai tout préparé avec mes chevaux, et mes chars, et tout ce qui m'appartient à moi, serviteur du roi, mon seigneur, pour les troupes du roi. Et puissent les troupes du roi, mon seigneur, mon soleil, mes dieux, mettre en pièces la tête de ses ennemis !

1. Le P. Dhorme, dans le *Supplément au Dictionnaire de la Bible* de M. Vigoureux, t. I, col. 210.

2. Appelés habituellement les *Khabiri*, et dans lesquels divers auteurs prétendent voir les Hébreux, mais qui étaient en réalité des bandes nationalistes de Palestine, soulevées contre la suzeraineté égyptienne.

Et puissent les deux yeux de ton serviteur contempler la vie du roi mon seigneur!... Voici, je suis un serviteur du roi mon seigneur, et l'escabeau de ses pieds. Voici, la ville du roi, mon seigneur, mon soleil, le souffle de ma vie, est protégée, avec ses remparts, jusqu'à ce que mes deux yeux voient les troupes du roi, mon seigneur.

La collection de Tell el-Amarna contient aussi sept lettres écrites au pharaon par Abd-chiba, roi de Jérusalem (*Ourousalim*). Dans la première, ce prince, qu'on avait faussement accusé d'abandonner la cause de l'Égypte, certifie qu'il est au contraire le plus fidèle des serviteurs du pharaon.

Voici, ce n'est ni mon père, ni ma mère qui m'ont établi en ce lieu. C'est le bras puissant du roi qui m'a introduit en ce lieu. C'est le bras puissant du roi qui m'a établi sur le territoire de mes pères. Pourquoi donc commettrais-je une prévarication contre le roi, mon seigneur? Aussi vrai que le roi est vivant, c'est parce que j'ai dit au commissaire du roi mon seigneur : « Pourquoi favorises-tu les *Khabiri* aux dépens des princes vassaux? » C'est pour cela qu'on me calomnie auprès du roi. Parce que je dis : « Le territoire du roi, mon seigneur, va être ruiné », et c'est pour cela qu'on me calomnie auprès du roi, mon seigneur. Que le roi, mon seigneur, sache que le roi, mon seigneur, a installé une garnison dans la ville, mais que *Ianchamou*<sup>1</sup> l'a prise, et qu'il n'y a plus ici de garnison. Que le roi prenne soin de son territoire et s'en inquiète; les villes du roi, mon seigneur, qui dépendent de *Mil-kid*, ont fait défection et tout le territoire du roi sera perdu... Je m'étais proposé d'aller à la cour royale et de voir le visage du roi, mon seigneur; mais des ennemis trop puissants m'entourent, de sorte que je ne puis pas me rendre à la cour du roi, mon seigneur. C'est pourquoi, que le roi mon seigneur trouve bon d'envoyer une garnison, afin que je puisse aller à la cour, et contempler le visage du roi, mon seigneur. Par la vie du roi, toutes les fois qu'un commissaire (royal) se présente, je lui dis : « Le territoire du roi va à sa ruine et les princes vassaux sont perdus, si vous ne m'écoutez pas et le roi n'aura plus de princes vassaux. » C'est pourquoi, envoi des troupes! En réalité, le roi ne possède plus de territoire ici, les *Khabiri* ravagent tout le territoire du roi. Si des troupes arrivent ici cette année, le territoire restera au roi; mais, s'il n'arrive pas de troupes, le territoire du roi, mon seigneur, est perdu<sup>2</sup>.

1. Le commissaire principal du pharaon en Palestine.

2. Pour des détails plus complets sur cette correspondance, voir la *Revue biblique*, année 1908, p. 500-519; 1909, p. 50-78, 368-385, année 1913, p. 369-393; année 1914, p. 24-37, 344-372; Lehmann-Haupt, *Israel*, p. 19-27; Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, t. 1, p. 101-111; Karl Miketta, *Die Amarnazeit; Palestina und Aegypten in der Zeit israelitischer Wanderung und Siedelung*, 1908; l'article Amarna du P. Dhorme, indiqué ci-dessus, col. 207-224.

## II. — Le passage du Jourdain; prise de Jéricho et d'Aï<sup>1</sup>.

L'auteur du Psaume LXXIX<sup>2</sup>, 9-12, compare poétiquement Israël à une jeune vigne que Dieu avait plantée en Égypte, comme dans un terrain fertile où elle pourrait promptement se développer et se fortifier. Mais elle n'était là que pour un temps, car il avait d'autres desseins sur elle. Le jour vint, en effet, où il la transplanta au pays de Canaan, car c'est là qu'elle devait vivre et produire des fruits abondants, tout en prenant des proportions gigantesques.

(Seigneur) vous avez ménagé la place devant elle;  
elle a jeté des racines et rempli la terre.  
Son ombre a couvert les montagnes,  
et ses rameaux ont été comme les cèdres de Dieu.  
Elle a étendu ses branches jusqu'à la mer<sup>3</sup>,  
et ses rejetons jusqu'au fleuve<sup>4</sup>.

Pour lui « ménager de la place », il est dit tout d'abord que Dieu « a chassé les nations » installées au pays de Canaan. C'est cette première période de la transplantation d'Israël que nous étudions en ce moment. Peu à peu, nous verrons la vigne mystique grandir et envahir au loin les régions d'alentour, avant que le Seigneur son maître la châtie, en la laissant ravager par les passants et les bêtes fauves, parce que, malgré tous ses soins, elle n'aura produit que de mauvais fruits.

Pour raconter l'histoire du peuple de Dieu jusqu'à la mort de Moïse, nous n'avons eu qu'à suivre pas à pas le Pentateuque; dont les cinq livres nous ont fourni de précieux renseignements. Pendant quelque temps, c'est le livre de Josué qui va nous servir de source officielle. Composé très probablement dans son ensemble par Josué lui-même, il contient un double récit : celui de la conquête de la Terre promise dans sa partie principale, située à l'ouest du Jourdain<sup>5</sup>, et celui du partage des territoires conquis<sup>6</sup>.

Josué, installé naguère comme successeur de Moïse, était âgé de quatre-vingt-cinq ans, lorsqu'il commença à exercer son rôle si délicat<sup>7</sup>. Depuis longtemps il avait manifesté, au service de Moïse et

1. Josué, I, 1-vi, 27.

2. C'est le LXXX<sup>e</sup> dans l'hébreu.

3. La Méditerranée.

4. L'Euphrate.

5. Chap. I-XII.

6. Chap. XIII-XXII. Les chap. XXIII et XXIV racontent les derniers actes et la mort de Josué.

7. L'historien Josèphe lui attribue cet âge, d'après la tradition juive, *Ant.*, V, I, 29.

d'Israël, les qualités de vaillance guerrière, de sagesse, d'intelligence qui l'avaient préparé à conduire le peuple à de glorieuses conquêtes. Son nom avait d'abord été, en hébreu, *Hochéah*, « salut » ou « sauveur »; mais Moïse y avait ajouté une syllabe, *Yehochéah*, qui lui donnait une signification beaucoup plus relevée : « Jéhovah est sauveur. » C'est, de longs siècles à l'avance, le nom que portera N.-S. Jésus-Christ lui-même <sup>1</sup>.

Le Dieu d'Israël avait souvent encouragé Moïse dans les circonstances difficiles. Il daigna encourager de même Josué, avant de le lancer au combat :

Maintenant lève-toi, lui dit-il, passe ce Jourdain, toi et ton peuple, pour entrer dans le pays que je donne aux fils d'Israël... Nul ne tiendra devant toi... Je serai avec toi comme j'ai été avec Moïse; je ne te délaisserai pas, je ne t'abandonnerai pas... Sois fort et aie bon courage, car c'est toi qui mettras ce peuple en possession du pays que j'ai juré à leurs pères de leur donner... Ne t'effraie pas et ne t'épouvante pas, car le Seigneur ton Dieu est avec toi dans tout ce que tu entreprendras <sup>2</sup>.

Rempli d'une sainte confiance, Josué fit avertir le peuple par l'intermédiaire de ses chefs, afin qu'il se munit de vivres et se préparât à entrer prochainement en campagne. Il rappela aussi aux tribus qui avaient reçu les districts transjordanien en héritage, la condition à laquelle ces territoires leur avaient été accordés. Il était entendu qu'elles fourniraient un contingent considérable, pour participer à la conquête des districts occidentaux de la Palestine. Elles répondirent avec entrain qu'elles étaient prêtes à accomplir leur devoir jusqu'au bout <sup>3</sup>. Elles fournirent, en effet, 40 000 guerriers d'élite <sup>4</sup>. Il est vrai que le dernier recensement leur attribue plus de 100 000 hommes capables de porter les armes <sup>5</sup>; mais il était dans l'ordre qu'un certain nombre d'entre eux restât dans la Transjordanie, pour protéger les femmes, les enfants et les troupeaux contre toute attaque.

C'est par la prise de Jéricho, située sur la rive droite du Jourdain, à peu près en face de la localité où campaient alors les Hébreux, que Josué se proposait d'inaugurer la campagne contre les Cananéens. Cette ville importante, très riche et fortifiée à la manière antique, était vraiment, de ce côté, la clef des provinces cisjordanien; car elle commandait les routes qui conduisaient soit à Jérusalem et dans la Palestine du Sud, soit sur le plateau central et au nord du pays. Elle était bâtie au pied des montagnes de calcaire grisâtre qui portent

1. Du mot *Yehochéah*, les traducteurs grecs de l'Ancien Testament ont fait *Jésous*, qui est devenu « Jésus » en latin et en français.

2. Josué, I, 2-9. — 3. Josué, I, 10-18. — 4. Josué, IV, 13. — 5. Nombres, XXVI, 7, 18, 34.

aujourd'hui le nom de monts de la Quarantaine, en souvenir du jeûne et de la tentation de Jésus-Christ. Là s'ouvrait une vaste plaine, arrosée par plusieurs ruisseaux et remarquable par sa végétation splendide. Des arbres nombreux, en particulier des bananiers, des sycomores, des palmiers<sup>1</sup>, « adoucissaient pour elle la chaleur tropicale de l'été. » Elle était réellement « le paradis de Canaan<sup>2</sup> ». Mais sa corruption égalait sa splendeur.

En chef habile et prudent, quoique sûr de la protection divine, Josué, avant d'attaquer cette place très forte, ne négligea aucune condition humaine de succès. Se souvenant que Moïse, son maître, avait autrefois envoyé dans le pays de Canaan, avant de l'envahir, tout un groupe d'explorateurs dont il faisait lui-même partie, il dirigea vers Jéricho, dans le plus grand secret, deux jeunes Israélites



Fig. 86. — Récolte du lin en Égypte. Peinture de tombeau.

résolus et robustes, qu'il chargea de lui rapporter des renseignements précis sur la ville et ses alentours<sup>3</sup>. Ils partirent et arrivèrent sans encombre au but de leur voyage, après avoir franchi, en six heures environ — trois heures de chaque côté du Jourdain — la distance qui séparait Abel-Sittim de Jéricho. Après être entrés dans la ville, ils allèrent loger, probablement sans savoir qui elle était, chez une femme de mauvaise vie, nommée Rahab<sup>4</sup>. Les habitants de Jéricho se tenaient sur leurs gardes, à cause du voisinage inquiétant des Hébreux; aussi l'arrivée des deux étrangers attira-t-elle l'attention, et le roi, promptement averti, fit porter à Rahab l'ordre de les livrer immédiatement, attendu qu'ils ne pouvaient être que des espions. Leur hôtesse, qui avait déjà formé le dessein de les sauver, répondit qu'en effet ils

1. Jéricho avait reçu à cause d'eux la gracieuse dénomination de « ville des palmiers ». Deut., xxxiv, 3; Josué, I, 16; III, 13, etc.

2. Edersheim, *Israel in Canaan under Joshua and the Judges*, p. 203, 204.

3. Josué, II, 1; VI, 22.

4. Les interprètes juifs et quelques commentateurs chrétiens supposent qu'elle tenait une hôtellerie.

étaient venus chez elle, mais qu'ils étaient déjà repartis, elle ignorait dans quelle direction; on n'avait qu'à se mettre à leur poursuite, et on les atteindrait certainement. Cette petite histoire, débitée avec un air de parfaite franchise, fut acceptée, et les envoyés du roi se retirèrent. Rahab fit alors monter les deux Israélites sur le toit plat de sa maison, et elle les dissimula sous de longues tiges de lin, placées là pour les faire sécher. Le roi, supposant qu'ils étaient repartis dans la direction de leur camp, les fit poursuivre du côté du Jourdain, et, pour plus de sûreté, on ferma les portes de la ville <sup>1</sup>.

Rahab rejoignit ses deux hôtes sur la terrasse du toit, dès qu'elle put le faire prudemment, et elle leur expliqua le motif pour lequel elle s'était décidée à les sauver. Les miracles accomplis par le Dieu



Fig. 87. — Espions héthéens saisis par les Égyptiens et battus de verges.  
Temple de Ramsès II, à Thèbes.

d'Israël — elle cita son nom de *Jéhovah* — en faveur de son peuple depuis le passage de la mer Rouge, et les victoires qu'il lui avait fait remporter sur les Amorrhéens dans les provinces transjordanienues, avaient produit à Jéricho et dans toute la contrée la plus vive terreur. Un Dieu si puissant ne pouvait être que le vrai Dieu du ciel et de la terre, et Rahab n'hésitait pas, dit-elle, à se ranger du côté de la nation qu'il protégeait si visiblement. Il y a, dans ces paroles, un acte de foi que saint Paul, saint Jacques <sup>2</sup>, et les Pères à leur suite, ont loué hautement, d'autant mieux que Rahab mettait sa vie en péril pour secourir les deux étrangers. Mais Dieu lui-même a pleinement récompensé sa conduite courageuse, en faisant d'elle, par son mariage subséquent avec Salmon, qui était un des princes de la tribu de Juda, l'aïeule de David et du Messie <sup>3</sup>. Tout en risquant

1. Josué, II, 1-7.

2. Épître aux Hébreux, XI, 31; Ép. de S. Jacques, II, 25.

3. Ruth, IV, 21; S. Matth., I, 5.

sa vie, Rahab songea cependant à prendre une précaution très légitime, pour la mettre à l'abri du côté des Hébreux. Elle fit promettre aux espions israélites, sous la foi du serment, que, lorsque leur peuple pénétrerait en vainqueur dans la ville, on ne lui ferait aucun mal à elle-même, non plus qu'aux membres de sa famille. Pour plus de sûreté, il fut convenu qu'à l'arrivée des Hébreux, Rahab attacherait à sa fenêtre, du côté des remparts, un cordon de couleur cramoisie qui permettrait de reconnaître son habitation.

Après cet échange de promesses, dès que la nuit fut venue, Rahab fit descendre ses hôtes, au moyen d'une corde, par cette même fenêtre, car la maison était attenante aux murs de la ville<sup>1</sup>. Se conformant au sage conseil qu'elle leur avait donné, au lieu de reprendre le chemin du camp hébreu, ils suivirent la direction opposée, et se cachèrent pendant trois jours dans la montagne qui domine Jéricho. Ils réussirent ensuite à rentrer à Abel-Sittim, ceux qui les cherchaient ayant renoncé à une poursuite qu'ils jugeaient désormais inutile. Ils rendirent joyeusement compte à Josué de leur mission. « Le Seigneur, dirent-ils en concluant, a livré tout ce pays entre nos mains, car tous les habitants tremblent devant nous<sup>2</sup>. »

Plein de confiance, lui aussi, Josué donna, peu de temps après, l'ordre du départ. Le peuple entier se mit en marche, et arriva auprès du Jourdain, où il passa la nuit. Là les magistrats d'Israël parcoururent les rangs et donnèrent, au nom du général en chef, quelques avis relatifs au passage du Jourdain. L'arche sainte, portée par les ministres sacrés, s'avancerait la première, Dieu, dont elle figurait la présence, voulant manifester ainsi qu'il dirigeait en personne sa nation choisie, et qu'il lui ouvrait lui-même, comme un conquérant invincible, le chemin de Canaan. Tout d'abord l'arche partirait seule; par respect, on laisserait entre elle et les premiers rangs du peuple la distance de 2 000 coudées (1 060 mètres). Josué prescrivit ensuite aux Hébreux de se sanctifier, comme autrefois au Sinaï, par des ablutions extérieures et des sentiments intimes de piété, afin de pouvoir assister dignement à la manifestation prochaine et grandiose de la gloire de leur Dieu. Puis, après avoir reçu directement du Seigneur un nouvel encouragement, il décrivit d'avance, en propres termes, la nature du prodige que Dieu allait accomplir pour mettre Israël en possession des territoires occupés par les Cananéens<sup>3</sup>.

Tout se passa dans le plus grand ordre, ainsi qu'il avait été réglé. Le narrateur fait remarquer qu'on était au temps de la moisson, qui

1. C'est de la même manière que les chrétiens de Damas firent échapper S. Paul, menacé de mort par les Juifs (II<sup>e</sup> Ép. aux Corinthiens, II, 33).

2. Josué, II, 22-24.

3. Josué, III, 1-13.

a lieu de très bonne heure dans cette région tropicale. En effet, la fête de Pâque n'avait pas encore été célébrée, et elle tombe le 14 *nisan*, c'est-à-dire à la fin de mars ou au commencement d'avril. Or, tous les ans, à cette même époque, le Jourdain, grossi par la fonte des neiges de l'Hermon, coule à pleins bords, boueux et rapide<sup>1</sup>. Pour une pareille multitude, le passage à gué du fleuve était donc absolument impossible sans un grand miracle. Et ce miracle fut accompli de la manière la plus simple. Les prêtres, portant l'arche, s'avancèrent seuls jusqu'au bord du fleuve. Dès que leurs pieds eurent trempé dans l'eau, le fleuve fut divisé comme en deux parties. Les eaux qui étaient au-dessous de l'arche continuèrent de s'écouler; celles qui étaient au-dessus s'arrêtèrent et s'amoncelèrent, refluant jusqu'à une certaine distance, sans aucun inconvénient d'ailleurs, car tous ces parages sont stériles et inhabités. Les prêtres pénétrèrent dans le lit du fleuve ainsi mis à sec; puis, arrivés au milieu, ils s'arrêtèrent et demeurèrent là immobiles, ayant toujours l'arche sur leurs épaules, jusqu'à ce que tout le peuple eût passé : opération qui exigea des heures entières<sup>2</sup>.

Comme Dieu l'avait demandé, douze Israélites choisis la veille, un par tribu, prirent chacun dans le lit du Jourdain une pierre, qu'ils transportèrent sur l'autre rive du fleuve, à l'endroit où l'on devait camper. On en fit ensuite un monument, qui devait être pour les Hébreux de l'avenir un mémorial de ce grand prodige<sup>3</sup>. De son propre mouvement, Josué fit placer douze autres pierres à l'endroit même où s'étaient arrêtés les prêtres qui portaient l'arche.

Lorsque le passage de tout Israël eut pris fin, ces mêmes prêtres se dirigèrent à leur tour vers la rive droite. Dès qu'ils furent sortis du lit du fleuve, les eaux entassées en amont se remirent en mouvement vers la mer Morte. C'est le dixième jour du premier mois de l'année israélite (le mois de *nisan*), qu'eut lieu cet éclatant prodige. De là, les Hébreux s'avancèrent jusqu'à Galgala (*Guilgal* dans leur langue), où ils campèrent. Aucune ville n'existait alors en cet endroit, situé à mi-chemin entre le Jourdain et Jéricho. Ce ne fut d'abord qu'un simple camp retranché, où le peuple théocratique demeura pendant quelque temps; puis il s'y éleva une cité, qui ne fut pas sans importance dans la suite de l'histoire israélite.

Un ancien poète hébreu a relevé, dans un gracieux cantique<sup>4</sup>, l'analogie de ce miracle, opéré sur les eaux du Jourdain au moment où les Hébreux pénétraient dans le pays de Canaan proprement dit,

1. 1<sup>er</sup> livre des Paralip., xii, 15; Ecclésiastique, xxiv, 26.

2. Josué, iii, 14-17.

3. Josué, iv, 4-8.

4. Psaume cxiv de la Bible hébraïque (cxiii, 1-8, de notre version latine).



avec celui du passage de la mer Rouge, lorsqu'ils quittaient la contrée de leur rude servitude.

Quand Israël quitta l'Égypte,  
quand la maison d'Israël (s'éloigna) d'un peuple barbare,  
Juda devint son sanctuaire,  
Israël fut son domaine<sup>1</sup>.

La mer le vit et s'enfuit,  
le Jourdain retourna en arrière.  
Les montagnes bondirent comme des béliers,  
les collines comme des agneaux<sup>2</sup>.

Qu'as-tu, ô mer, pour t'enfuir,  
et toi, Jourdain, pour retourner en arrière ?  
Qu'avez-vous, montagnes, pour bondir comme des béliers,  
et vous, collines, comme des agneaux ?

Tremble devant le Seigneur, ô terre,  
devant le Dieu de Jacob,  
qui change le rocher en un lac,  
et le roc en source d'eaux.

La renommée de ce miracle insigne retentit bientôt dans tout le pays de Canaan, depuis Jéricho jusqu'à la Méditerranée, comme aussi dans les districts du Nord et du Sud<sup>3</sup>, et une vive terreur s'empara de tous les habitants. « Leur cœur se fondit », d'après le langage imagé du narrateur.

On n'est qu'à demi surpris d'apprendre ici que, depuis la sortie d'Égypte, les Hébreux avaient totalement négligé, relativement à ceux des leurs qui étaient nés dans le désert, le rite sacré de la circoncision. Elle était cependant, depuis Abraham, la marque extérieure de l'alliance entre le Seigneur et son peuple. On a expliqué cette omission, tantôt par la difficulté qui provenait des marches et contre-marches si fréquentes durant toute cette période, tantôt — cette raison est peut-être meilleure — en disant que, tout au moins depuis la révolte de Cadès, Israël se trouvait en quelque sorte dans l'état d'un peuple excommunié. Mais Dieu voulait que les Hébreux, en entrant dans la Terre promise, fussent rendus dignes de ses faveurs; c'est pourquoi il ordonna à Josué de faire circoncire tous ceux qui ne portaient pas encore ce signe de l'alliance. De plus, la fête de Pâque approchait, et il était interdit aux incirconcis d'y prendre part<sup>4</sup>. L'écrivain sacré fait remarquer que, pour cette opération, on se

1. Le sanctuaire et le domaine du Seigneur.<sup>1</sup>

2. Allusion au tonnerre qui faisait trembler le Sinaï.

3. Josué, v, 1.

4. Exode, xii, 48.

servit de couteaux de silex, fabriqués sur place. Or, on a précisément trouvé une certaine quantité de ces instruments à Galgala, où les Hébreux demeurèrent quelque temps, après le passage du Jourdain. On en a découvert aussi à Timnath-Saré, dans la sépulture de Josué, conformément à la note suivante, ajoutée par les traducteurs grecs d'Alexandrie : « Lorsqu'on l'eut déposé là (Josué), on plaça près de lui les couteaux de pierre avec lesquels il avait circoncis les fils d'Israël à Galgala,... et ils y sont encore aujourd'hui. »

Les Hébreux avaient également omis la célébration de la Pâque, qui, depuis la sortie d'Égypte, n'avait eu lieu qu'une fois, au pied du Sinaï<sup>1</sup>. Mais, alors, ils pouvaient alléguer une excuse sérieuse, puisqu'ils avaient manqué de farine en quantité suffisante pour préparer les pains sans levain, qui étaient l'un des rites essentiels de la solennité.



Fig. 88. — Fabrication de couteaux de silex en Égypte. Tombeau de Bent-I-Iassan.

À Galgala, les champs étaient remplis de blé mûr; tout embarras disparut donc de ce côté. Bien plus, les récoltes de tout genre abondaient tellement dans ce district, qu'elles étaient suffisantes pour nourrir le peuple entier. Aussi, à partir de ce jour, la manne cessa-t-elle de tomber du ciel. Elle avait été l'aliment principal des Israélites depuis trente-neuf ans et onze mois. En effet, c'est le seizième jour du second mois qui suivit le départ d'Égypte qu'on s'en était nourri pour la première fois<sup>2</sup>.

Cependant Josué se demandait par quels procédés il attaquerait Jéricho. Il était nécessaire de s'emparer d'elle tout d'abord, avant de s'avancer sur l'arête centrale; autrement, les nombreux combattants qu'elle contenait auraient pu menacer les derrières de l'armée israélite<sup>3</sup>. Durant une inspection qu'il faisait de la place et de ses environs, Josué vit tout à coup devant lui, à quelque distance, un

1. Nombres, ix, 1-6.

2. Exode, xvi, 13-36; Josué, v, 10-12.

3. L'ancienne Jéricho n'avait cependant qu'une étendue peu considérable, et ses remparts n'étaient qu'un amas de cailloux et de briques sèches, comme l'ont révélé naguère les fouilles faites sur son emplacement. Voir Abel, *Jérusalem antique*, p. 161. Mais sa population était très dense et vaillante.

personnage qui tenait dans sa main une épée nue. Il alla droit à lui et lui demanda : « Êtes-vous des nôtres, ou des ennemis ? » L'inconnu répondit : « Je suis le chef de l'armée du Seigneur, et je viens maintenant. » C'était donc Dieu lui-même, ou l'un de ses anges, qui se présentait pour aider Israël à conquérir le pays de Canaan. Vivement ému, Josué se prosterna jusqu'à terre, et reçut l'ordre, comme autrefois Moïse auprès du buisson ardent, d'enlever ses chaussures, le lieu où il se trouvait étant sanctifié par cette auguste présence.

Peu de temps après, Josué reçut de Dieu des instructions spéciales, sur la manière dont il devrait donner l'assaut à Jéricho. Pendant six jours de suite, le peuple hébreu tout entier ferait simplement le tour de la ville, en silence. Le septième jour, l'arche, portée par les prêtres, s'avancerait en tête de la procession, précédée de sept autres prêtres, qui feraient retentir bruyamment des cornes de bélier. Ce même jour, on ferait jusqu'à sept fois le tour des remparts, avec cette différence, qu'au septième tour, à un signal particulier donné par les instruments sonores, le peuple pousserait de bruyantes clameurs. On se conforma religieusement à ces instructions. La population de Jéricho dut être vivement impressionnée par ces démarches, dont elle ne pouvait pas comprendre le sens, mais qui redoublaient chaque jour son effroi. Le dernier jour, Josué avertit le peuple que, d'après la volonté formelle de Dieu, Jéricho était « anathème », selon la formule hébraïque, et qu'il était absolument interdit de s'approprier la moindre parcelle du riche butin qui s'y trouvait, tout devant être consacré au Seigneur. En violant cette loi, on commettrait un véritable sacrilège.

Au septième tour de la procession, lorsque les Hébreux eurent poussé leurs grands cris, les murs de Jéricho s'écroulèrent d'eux-mêmes, par un prodige unique dans l'histoire. En obéissant strictement aux ordres divins, Israël avait fait un acte de foi<sup>1</sup>, qui ouvrit soudain dans les murs une brèche immense, par laquelle les guerriers s'élançèrent, massacrant sans pitié tous les habitants, à l'exception de Rahab et de sa famille, ainsi qu'il avait été promis solennellement. La ville fut ensuite brûlée; mais l'or, l'argent, les objets d'airain et de fer qu'elle contenait, furent mis à part, comme la propriété de Dieu, et pour servir au culte du sanctuaire. Josué prononça ensuite la malédiction suivante contre Jéricho : « Maudit soit devant le Seigneur l'homme qui relèvera et rebâtera Jéricho! Que son premier-né meure quand il en jettera les fondements, et qu'il perde le dernier de ses enfants lorsqu'il en mettra les portes ! » Ce qui revenait à dire : Qu'il perde tous ses enfants l'un après l'autre ! Et pourtant la

1. Ép. aux Hébreux, xi, 30.

ville de Jéricho sera bientôt habitée et assez florissante<sup>1</sup>. Mais le mot « bâtir » est pris, ici et ailleurs<sup>2</sup>, dans un sens restreint, pour désigner la reconstruction des murs de la ville en tant que forteresse. A ce point de vue, la malédiction de Josué eut plus tard un accomplissement terrible<sup>3</sup>.

Tel fut donc le glorieux début de la conquête des Hébreux sur la rive occidentale du Jourdain. Encouragé par ce succès miraculeux, Josué résolut de s'emparer ensuite de la ville d'Aï, située sur le plateau central, à l'est de Béthel, la *Beitin* actuelle, et à quatre heures de marche au nord de Jérusalem. Abraham avait autrefois dressé sa tente dans le voisinage<sup>4</sup>. Josué se proposait d'envahir peu à peu le cœur même du pays de Canaan, et Aï commandait précisément les routes du Nord et du Sud. Il eut d'abord recours au stratagème qui lui avait si bien réussi à Jéricho, et il envoya dans la région qu'il voulait attaquer plusieurs hommes de confiance, chargés de reconnaître le pays. Quand ils revinrent, après s'être rendu compte de la situation, ils dirent à Josué qu'il n'était nullement nécessaire de lancer tous ses guerriers à la conquête d'Aï. Cette ville ne comptait, en effet, que 12 000 habitants<sup>5</sup>, dont un quart seulement, d'après les conditions ordinaires, était capable de porter les armes. Un nombre égal de combattants Israélites, c'est-à-dire 3 000, suffirait largement pour triompher d'eux.

Josué suivit ce conseil. Trois mille soldats d'élite gravirent donc la montagne, dont l'altitude différait de 1 000 mètres de celle de Jéricho. A peine la bataille eut-elle été engagée, que la petite armée israélite tourna le dos, découragée par une résistance à laquelle elle ne s'attendait pas, et elle franchit à toute vitesse la pente rapide qui conduisait au camp de Galgala, laissant trente-six morts sur le terrain. Cette perte était minime en soi; mais elle n'en constituait pas moins, dans les circonstances présentes, un grave échec pour les Hébreux, qui étaient allés constamment de victoire en victoire, depuis qu'ils foulaient le sol de la Palestine. Aussi le peuple, rendu si joyeux par la prise de Jéricho, fut-il tout d'abord démoralisé. « Son cœur fut saisi de crainte, et devint comme des eaux qui s'écoulent », dit le narrateur, en un langage très expressif<sup>6</sup>. Josué, que cette défaite humiliante désolait plus que personne, alla épancher familièrement sa tristesse devant Dieu, pendant des heures entières, comme le faisait autrefois Moïse son maître. Il fit en même temps un pressant appel au divin secours, en représentant au Seigneur que

1. Josué, xviii, 21; Juges, iii, 13, etc. — 2. III<sup>e</sup> livre des Rois, xv, 17; II Paralip., xi, 6; xiv, 5, etc. — 3. III Rois, xvi, 34. — 4. Genèse, xii, 8. Le village d'*Ayyoud* est probablement bâti sur l'ancien site d'Aï. — 5. Josué, viii, 25. — 6. Josué, vii, 5.

s'il ne venait promptement en aide à son peuple, les Cananéens ne manqueraient pas de l'exterminer. Alors Dieu lui révéla qu'une grave désobéissance avait été commise après la prise de Jéricho : un Israélite, qu'il fallait découvrir au plus vite, avait dérobé, malgré l'anathème, quelques objets provenant du butin de la ville et les avait cachés dans ses bagages. Tant que ce grand coupable n'aurait pas été puni, les Cananéens auraient la victoire.

On se mit donc à sa recherche, et, pour faire l'enquête, on recourut au sort, suivant la fréquente coutume des Hébreux, qui voyaient dans le résultat de cette opération, non pas un fait dû au hasard, mais une indication providentielle. Par ce moyen, on apprit successivement que l'auteur du vol sacrilège appartenait à la tribu de Juda, à la famille de Zaré, à la maison de Zabdi, et qu'il n'était autre que Achan, fils de Charmi. Il avoua franchement son crime : il s'était approprié 200 sicles d'argent (environ 283 fr. de notre monnaie), un objet d'or en forme de lingot, qui valait 50 sicles d'or (2 175 fr., le sicle d'or équivalant à 43 fr. 50), et une riche tunique confectionnée en Babylonie<sup>1</sup>. On découvrit ces divers objets dans sa tente. Le châtement fut rigoureux, exemplaire, car il importait, surtout au début, de tenir le peuple hébreu dans la crainte, le respect et la parfaite obéissance aux ordres de son Dieu. Achan fut lapidé dans le voisinage de Galgala; ses enfants et son bétail furent aussi mis à mort, et on brûla leurs cadavres, sur lesquels on entassa un monceau de pierres.

Encouragé ensuite et même directement inspiré par le Seigneur, Josué prit d'excellentes mesures, pour attaquer de nouveau la ville d'Aï avec les meilleures chances de succès<sup>2</sup>. Il fit partir pendant la nuit 5 000 hommes, qui furent placés en embuscade à l'entrée du ravin creusé entre Aï et Béthel; puis, le lendemain, il partit lui-même avec le gros de l'armée israélite, de manière à arriver à la nuit close dans le voisinage d'Aï. Il disposa ses troupes autour de la ville, et se porta lui-même, avec un détachement peu considérable, bien en face des murs. Le matin du troisième jour, quand le roi d'Aï et ses guerriers l'aperçurent, ils s'élançèrent tous contre lui, laissant la place sans défense. Pour les éloigner davantage des remparts, Josué et les siens simulèrent une fuite rapide dans la direction du Jourdain. Mais, à un moment donné, le général hébreu leva en l'air sa lance, ainsi qu'il était convenu, et, à ce signal, les hommes placés en embuscades pénétrèrent dans la ville et y mirent le feu. Le roi et ses troupes reconnurent alors leur erreur et essayèrent de rentrer dans Aï; mais ils furent arrêtés soit par les Israélites de l'embuscade, qui sor-

1. L'Assyrie et la Babylonie étaient célèbres dans les temps anciens pour leurs belles étoffes richement brodées.

2. Josué, viii, 1-29.

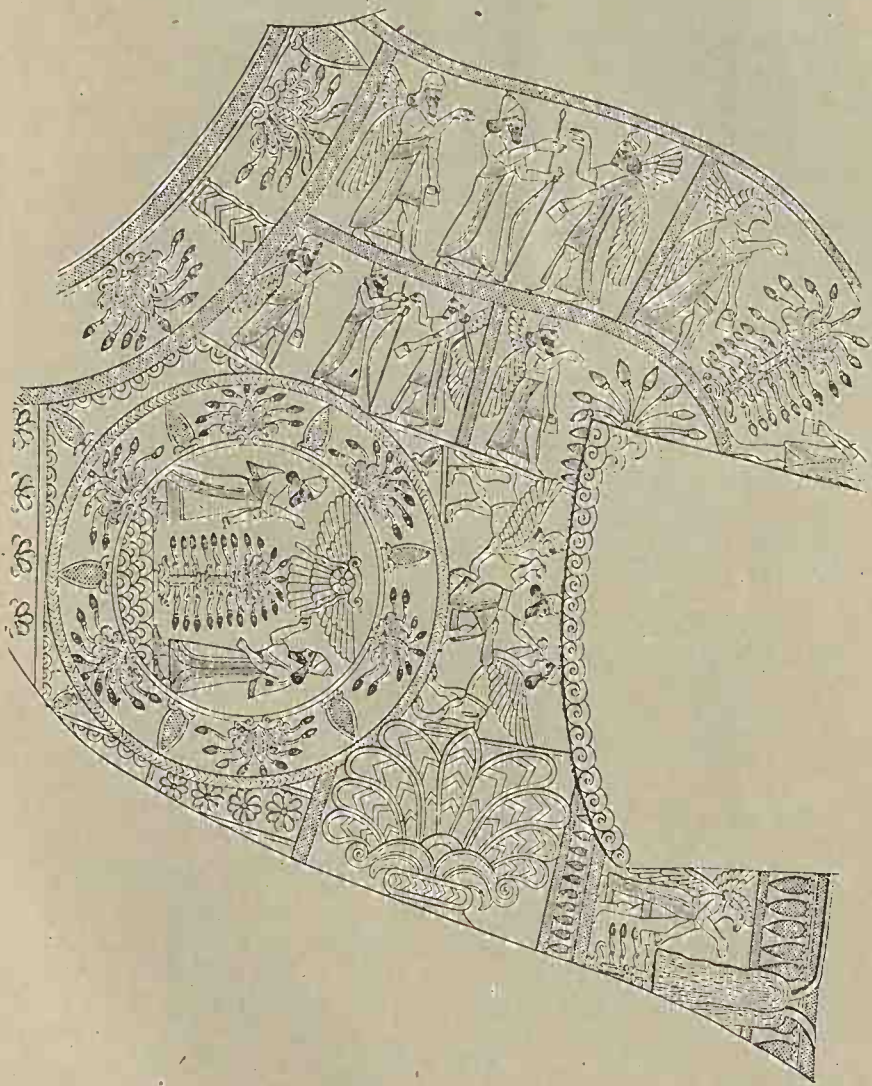


Fig. 89. — Détails de la broderie d'un vêtement d'apparat du roi Assurbanipal.  
Bas-relief d'un palais de Ninive.

tirent de la ville pour se jeter sur eux, soit par les prétendus fuyards, qui se retournèrent pour les attaquer par derrière. Cernés de toutes parts, ils périrent tous sur le champ de bataille. Les autres habitants de la ville furent aussi massacrés. Le butin fut considérable, et les vainqueurs se le partagèrent entre eux, Dieu les y ayant autorisés. Quant au roi, qui avait été fait prisonnier, on le pendit à un arbre; le soir venu, on ensevelit son cadavre sous un monceau de pierres, à l'entrée de la ville.

### III. — Consécration de la Palestine au Seigneur et renouvellement de l'Alliance auprès de Sichem<sup>1</sup>.

A partir de ce moment, la conquête va s'étendre rapidement sur la plus grande partie du pays de Canaan, comme une de ces vagues irrésistibles qui avaient déjà déferlé sur cette contrée, et qui devaient la ravager tant de fois encore<sup>2</sup>. Les Babyloniens sont venus les premiers; les Égyptiens leur succédèrent, puis les Cananéens, les Philistins, les Assyriens, encore les Babyloniens, les Grecs, les Romains, les Arabes, les Turcs. Mais toutes ces invasions furent tout humaines dans leur but, dans leur exécution et dans leurs résultats. Cette fois, au contraire, c'est Dieu qui sera l'acteur principal, puisqu'il voulait installer son peuple au pays de Canaan. Les Israélites savaient le reconnaître, et le chanter dans leurs poèmes sacrés :

O Dieu, nous avons entendu de nos oreilles,  
nos pères nous ont raconté  
l'œuvre que vous avez accomplie aux jours anciens.  
De votre main vous avez chassé les nations, pour les établir;  
vous avez frappé des peuples, pour les étendre.  
Car ce n'est pas leur épée qui leur a conquis le pays,  
ce n'est point leur bras qui leur a donné la victoire.  
Mais c'est votre droite, votre bras, la lumière de votre visage,  
parce que vous les aimez<sup>3</sup>.

Peu de temps avant sa mort, Moïse, après avoir promulgué de nouveau la loi du Sinaï dans ses parties les plus essentielles, avait prescrit d'avance, de concert avec les chefs de la nation sainte, que celle-ci, après avoir traversé le Jourdain et pris pied au pays de Canaan, irait célébrer à Sichem, en plein cœur du pays, une cérémonie solennelle, pour consacrer au Seigneur la Terre promise, qu'ils tenaient de sa bonté, et pour s'engager une fois de plus, à la

1. Josué, VIII, 30-35.

2. A. Stanley, *Lectures on the history of the Jewish Church*, nouv. éd., t. I, p. 184.

3. Psaume XLIII (hébreu, XLIV), 2-4.

face du ciel et de la terre, à observer fidèlement tous ses préceptes <sup>1</sup>. Devenu maître de Jéricho et d'Aï, et possédant par là-même la clef de la Palestine cisjordanienne, Josué s'empressa de réaliser cet ordre de Moïse, par un acte national d'une haute portée. Laissant donc pour quelques jours, sans doute sous bonne garde, le camp de Galgala, il conduisit dans ce but tout Israël jusqu'à la vallée de Sichem, qui est un des districts les plus fertiles et les plus gracieux de la Terre sainte. La distance à franchir était d'environ 35 kilomètres, en passant par Jéricho, Aï, Béthel et Silo. Il est vrai que la plus grande partie de la région qu'on avait à traverser n'était pas encore conquise; mais les Hébreux, s'avançant ainsi en masse compacte, sous la protection de leurs guerriers, n'avaient rien à craindre de la population cananéenne, qui était encore sous l'impression de l'effroi. Quatre jours suffisaient d'ailleurs pour l'aller, la cérémonie, et le retour.

Les rites à accomplir avaient été déterminés par Moïse, et on les exécuta fidèlement. Ils étaient au nombre de trois. On commença par dresser de grandes pierres plates les unes auprès des autres, de manière à former comme une stèle gigantesque. Cette sorte de muraille fut enduite de chaux, pour rendre sa surface bien plane et bien blanche, de manière à donner plus de relief aux textes sacrés qu'on allait y inscrire. Dans une contrée sèche comme la Palestine, les inscriptions de ce genre peuvent se conserver pendant assez longtemps intactes. Au-dessus de Sichem s'élèvent, comme deux montagnes sœurs, au Nord le mont Ébal (938 mètres d'altitude); au Sud le Garizim (870 mètres). C'est au sommet de l'Ébal que fut dressée la stèle, sur laquelle furent transcrits au pinceau les principaux passages de la loi mosaïque. Ce monument devait rappeler aux Hébreux, à la façon d'un éloquent témoin, l'obligation stricte où ils étaient d'obéir consciencieusement à cette loi sainte, qui avait Dieu lui-même pour auteur.

Le second rite consista à ériger, au même endroit, un autel de pierres brutes, sur lequel on offrit au Seigneur des holocaustes, pour le reconnaître comme le véritable propriétaire de toute la Palestine, et des sacrifices d'action de grâces, pour le remercier des bienfaits qu'il avait accordés à son peuple. En immolant ces victimes, on dut se souvenir des pieuses offrandes qu'Abraham et Jacob avaient faites autrefois au vrai Dieu, au pied de la montagne <sup>2</sup>.

Le troisième rite fut particulièrement solennel. Avant la cérémonie, tout Israël — les hommes, les femmes, les enfants — avait occupé le faite et les versants des deux montagnes. Six des douze tribus, celles de Siméon, de Lévi, de Juda, d'Issachar, de Joseph et de Benjamin, se trouvaient sur le Garizim; les six autres, celles de

1. Deutéronome, xxvii, 1-26. — 2. Genèse, xii, 7; xxxv, 7.



Ruben, de Gad, d'Aser, de Zabulon, de Dan et de Nephtali, sur l'Ébal. De là, surtout du Garizim, les Israélites purent découvrir, comme sur une carte étalée devant eux, toute la partie centrale de la Palestine, avec ses principaux sommets (au Nord, le Thabor, les monts Gelboé et les montagnes de Galilée; à l'Est, le cours du Jourdain, le lac de Tibériade, les monts de Basan et de Moab; à l'Ouest, le Carmel et la Méditerranée; au Sud, les monts qui reçurent ensuite les noms d'Éphraïm et de Juda). Les prêtres, qui étaient demeurés avec l'arche d'alliance dans la vallée de Sichem, proclamèrent à haute voix, au milieu d'un silence impressionnant, d'abord douze malédictions, auxquelles les tribus postées sur le mont Ébal répondirent par un *Amen* énergique; ensuite des bénédictions, auxquelles les tribus placées sur le Garizim répondirent de même. Nous possédons encore le texte des malédictions, dont voici les principales :

Maudit soit l'homme qui fait une image taillée ou une image en fonte, abomination devant le Seigneur, œuvre des mains d'un artisan, et qui la place dans un lieu secret (pour l'adorer)! Maudit soit celui qui méprise son père et sa mère ! Maudit soit celui qui déplace les bornes de son prochain ! Maudit soit celui qui fait égarer un aveugle dans le chemin ! Maudit soit celui qui porte atteinte au droit de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve!... Maudit soit celui qui frappe son prochain traîtreusement ! Maudit soit celui qui reçoit un présent pour répandre le sang de l'innocent ! Maudit soit celui qui n'accomplit pas les paroles de cette loi, et qui ne les met pas en pratique !

Les bénédictions étaient probablement aussi au nombre de douze et correspondaient aux malédictions; mais l'écrivain sacré ne nous les a pas transmises.

Des palestiniologues et des voyageurs qui méritent toute confiance ont remarqué que les propriétés acoustiques de la vallée de Sichem sont étonnantes, de sorte qu'on peut aisément entendre, des deux montagnes, ce qui est crié à leur pied<sup>1</sup>. Du reste, un épisode de l'histoire des Juges<sup>2</sup> nous signalera très expressément le même fait.

#### IV. — Ligue des Cananéens du sud de la Palestine contre les Hébreux; leur défaite totale.

Cependant, la renommée avait porté la nouvelle des victoires d'Israël à travers toute la Palestine cisjordanienne, dont l'écrivain sacré énumère, selon sa méthode favorite, les principaux districts

1. Voir en particulier Tristram, *The Land of Israel*, p. 152, et *The Land of Moab*, p. 33; Thomson, *The Land and the Book*, p. 473-475.

2. Livre des Juges, ix, 7.

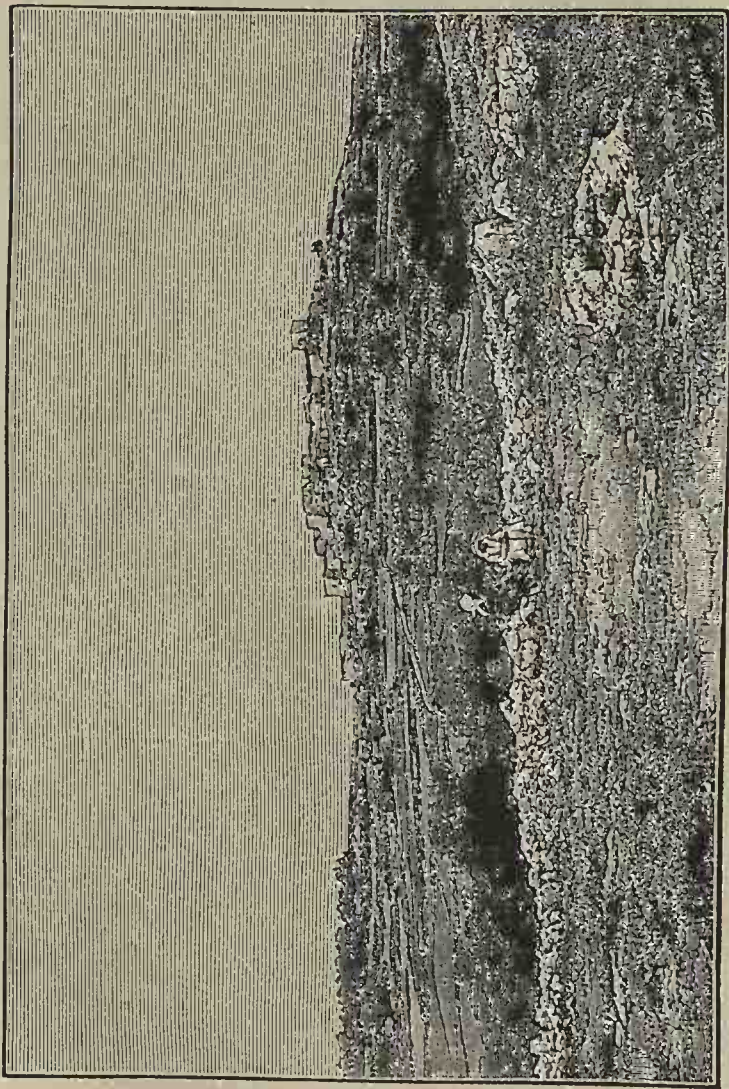


Fig. 90. — El-Djib, sur l'emplacement de Gabon. (D'après une photographie.)

et les principaux habitants : d'une part, « la montagne (du Sud) et la plaine du Sud-Ouest (la *Chephélah*), les côtes de la Méditerranée (la grande Mer) jusqu'auprès du Liban »; d'autre part, « les Héthéens, les Amorrhéens, les Cananéens, les Phérézéens, les Hévéens et les Jebuséens. » Se sentant trop faibles pour résister isolément aux Hébreux, qui se précipitaient sur leur contrée comme un ouragan terrible, toutes ces peuplades se liguèrent ensemble contre l'ennemi commun.

Toutefois, la population de la région la plus rapprochée d'Aï jugea prudent de recourir à la ruse, pour échapper au danger qu'elle sentait peser tout d'abord sur elle-même. Elle habitait quatre villes ou bourgades, Gabaon, Caphira, Beéroth et Cariathiarim, qui s'étaient associées dans une sorte de confédération. De ces quatre localités, Gabaon était de beaucoup la plus importante : « c'était une grande ville, comme une des villes royales, plus grande même qu'Aï, et tous ses hommes étaient vaillants <sup>1</sup>. » Elle était bâtie sur le plateau central, au sommet d'une colline qui se dresse au Sud-Ouest, dans le voisinage de Béthel et d'Aï, vers l'entrée d'un défilé qui la met en communication avec la vallée du Jourdain <sup>2</sup>. Elle n'était pas gouvernée par un roi, comme la plupart des autres places fortes de la Palestine; du moins, ses habitants et ses notables sont seuls en cause dans le récit qui va suivre, et le narrateur vient d'établir comme un contraste entre elle et les villes royales. Elle n'était qu'à douze heures de marche au nord de Jérusalem.

Un jour donc, peu de temps après la prise d'Aï, une députation à l'aspect singulier vint se présenter à Josué, au camp de Galgala. Ceux qui la composaient étaient couverts de vieux habits; ils avaient aux pieds des chaussures usées et raccommodées; leurs bagages et leurs provisions, portés par des ânes, étaient renfermés dans des sacs vieux et sales. Les outres qui avaient contenu leur vin étaient déchirées et recousues; les pains qui leur restaient étaient durs et déchiquetés. Bref, tout leur donnait l'apparence de voyageurs qui ont parcouru un très long chemin. Mis en présence de Josué et des princes d'Israël, ils leur dirent hardiment : « Nous venons d'un pays éloigné; et maintenant, faites alliance avec nous. » Ce n'était donc pas un acte de soumission qu'ils venaient faire; ils demandaient à contracter, d'égal à égal, une alliance avec les Hébreux. Comme on leur objecta que, s'ils demeuraient dans le voisinage, un traité de ce genre était inacceptable, ils insistèrent sur la distance considérable qu'ils avaient dû franchir pour arriver à Galgala. Ils ajoutèrent, très habilement, que la puissance manifestée par le Dieu d'Israël en

1. Josué, x, 2.

2. Son emplacement porte aujourd'hui le nom d'*el-Djib*.

faveur de son peuple, depuis la sortie d'Égypte jusqu'aux victoires remportées sur les rois amorrhéens Séhon et Og<sup>1</sup>, les avait remplis d'admiration, eux et leurs concitoyens, et leur avait inspiré le désir de s'allier à une nation qui avait un tel protecteur.

Sans consulter Dieu, Josué et ses assesseurs se laissèrent naïvement tromper par ces assertions mensongères, et ils conclurent une alliance avec les Gabaonites et les trois villes qui leur étaient associées. Ils leur promirent sous le serment de leur laisser la vie sauve. Mais, trois jours après la conclusion de ce traité, les Hébreux apprenaient que Gabaon était auprès d'eux, et ils arrivaient sur son territoire. Ils comprirent alors à quel point ils avaient été trompés. Josué et les autres chefs eurent un vif regret de s'être trop promptement avancés dans cette affaire; mais, comme ils avaient promis solennellement aux Gabaonites, au nom du Seigneur lui-même, de ne leur faire aucun mal, ils crurent devoir s'en tenir à leur serment. De là un grand mécontentement du peuple. Mais on arrangea les choses pour le mieux, en condamnant les Gabaonites et leurs confédérés à devenir à tout jamais les serviteurs des Hébreux. Ils devaient être spécialement employés à porter du bois et de l'eau, pour le peuple et pour le service du culte : travaux pénibles, réservés d'ordinaire aux classes les plus humbles, mais qu'ils acceptèrent volontiers, heureux d'échapper à la mort<sup>2</sup>.

La ligue offensive et défensive dont il a été question ci-dessus entre les rois et les villes du sud de Canaan n'était encore qu'à l'état de projet, à l'époque où avait si bien réussi le stratagème des Gabaonites. C'est précisément cet incident qui en hâta la réalisation, et qui déclencha la guerre dans les districts méridionaux. Furieux de voir que la place forte de Gabaon et les trois villes confédérées avec elle étaient passées à l'ennemi, le roi de Jérusalem, Adonisédech, prit contre elles, et par là même contre les Hébreux, l'initiative d'une expédition armée. Il envoya porter aux rois d'Hébron, de Jérimoth, de Lachis et d'Églon, villes situées au sud de sa capitale, ce pressant message : « Montez vers moi, et aidez-moi, afin que nous frappions Gabaon, car elle a fait la paix avec Josué et avec les fils d'Israël. » Abandonner ainsi l'intérêt commun, n'était-ce pas un acte de trahison, qu'il fallait châtier sans retard? A la voix d'Adonisédech, les rois convoqués accoururent à Jérusalem avec tous leurs guerriers; puis les cinq armées réunies vinrent camper auprès de Gabaon, qu'elles investirent.

1. Les envoyés se gardèrent bien de signaler le passage miraculeux du Jourdain, la prise de Jéricho et d'Ai, événements trop récents, dont la mention les aurait trahis, puisqu'ils prétendaient venir de si loin.

2. Josué, ix, 1-27.

Effrayés de n'avoir échappé à un péril que pour tomber dans un autre, les Gabaonites firent avertir immédiatement Josué de la grave situation dans laquelle ils se trouvaient. « N'abandonnez pas vos serviteurs; lui mandèrent-ils; montez vers nous en hâte, délivrez-nous, donnez-nous du secours; car tous les rois des Amorrhéens qui habitent la montagne se sont rassemblés contre nous. » Encouragé par Dieu, qui lui promit une entière victoire, le général israélite put arriver à Gabaon en une seule nuit, à marche forcée. Comme autrefois Abraham contre Chodorlahomor et ses alliés, il s'élança à l'improviste contre l'armée ennemie, qui ne se tenait pas sur ses gardes, et il la battit complètement sous les murs de Gabaon<sup>1</sup>. Les vaincus s'enfuirent en désordre du côté de la montée de Béthoron. Cette note topographique du narrateur, et aussi les suivantes, sont d'une parfaite exactitude. En effet, Gabaon était dans une plaine, et il fallait monter pour atteindre le plateau supérieur en prenant la direction de l'Ouest<sup>2</sup>. Ce plateau franchi, on traverse une montagne rocheuse et aride, avant d'atteindre, après environ deux heures de marche, l'endroit nommé aujourd'hui *Beït-Our el-Foka*, ou Béthoron supérieur, par contraste avec le *Beït-Our el-Tachta*, ou Béthoron inférieur. L'écrivain sacré nous apprend que les Amorrhéens furent pourchassés en désordre par les vainqueurs, jusqu'à Azéca et Makéda, deux localités dont on ne connaît pas l'emplacement exact, mais qui devaient être situées<sup>3</sup> à l'endroit où les dernières croupes des montagnes se confondent avec la plaine, du côté de la Méditerranée.

Un détail dramatique met en relief l'étendue de la déroute des armées confédérées. Un défilé assez étroit, que traverse un misérable chemin en zigzag, taillé par instants dans le rocher, sépare les deux villages de Béthoron. La descente y est rapide et glissante. Tandis que les vaincus fuyaient par là, à toute vitesse, Dieu lui-même, participant au combat, fit tomber sur eux une pluie miraculeuse d'énormes grêlons, qui écrasa un grand nombre d'Amorrhéens et accrut la panique des autres.

Ici se place un épisode plus mémorable encore. Le jour commençait à baisser, et Josué constata qu'il n'aurait pas le temps, avant la nuit, d'anéantir l'armée ennemie. Alors, dans un élan de foi vive, faisant monter jusqu'à Dieu une ardente prière, il s'écria, en présence de ses troupes :

Soleil, arrête-toi au-dessus de Gabaon,  
et toi, lune, sur la vallée d'Aïalon !

1. Josué, x, 1-10.

2. Les Hébreux, arrivant de l'Est, refoulèrent l'ennemi vers l'Ouest.

3. D'après Josué, xv, 33 et 41.

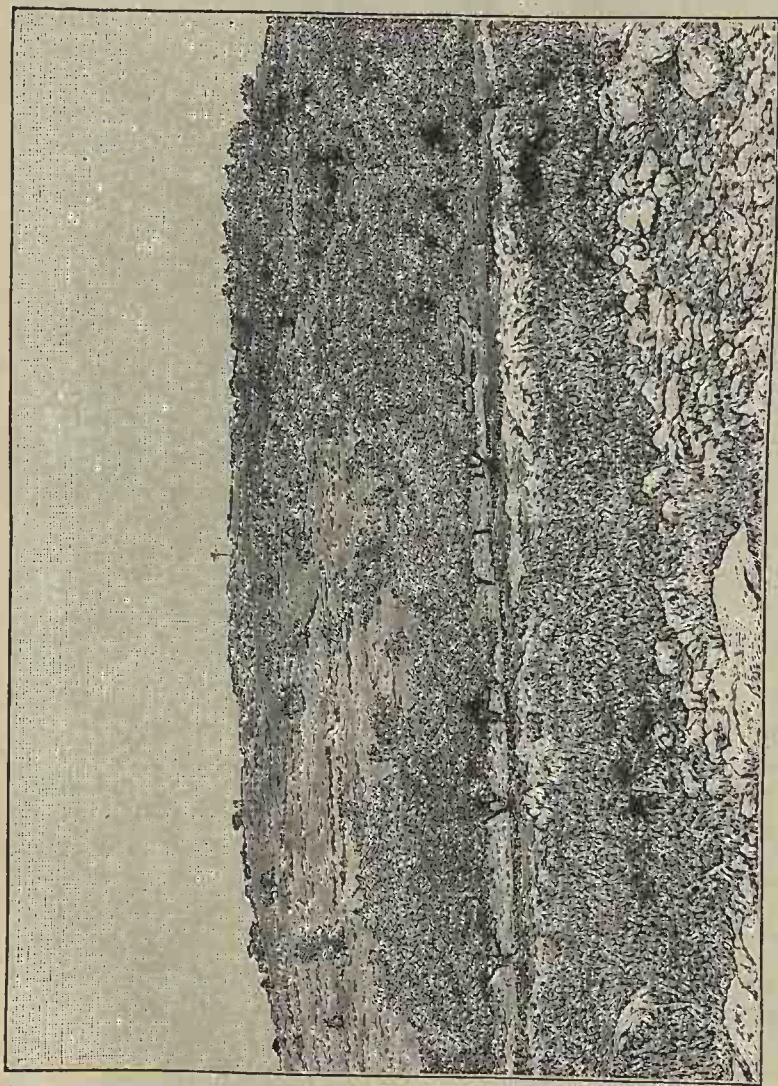


Fig. 91. — Béthoron-le-Bas. État actuel. (D'après une photographie.)

De cet ordre énergique, il résulte que le soleil marquait alors environ midi, puisque, en lui commandant de s'arrêter, Josué le voyait s'approcher du milieu du ciel. D'un autre côté, puisque le général hébreu apercevait aussi la lune, à l'Ouest, dans la direction de la vallée d'Aialon, qui descend vers la Méditerranée et qu'on découvre presque tout entière de Béthoron-le-Haut, on devait être à l'époque de la nouvelle lune. Les deux astres obéirent aussitôt à Josué, comme l'ajoute le narrateur, en un langage rythmé comme l'ordre lui-même :

Et le soleil s'arrêta, et la lune suspendit son cours,  
jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis.

L'historien sacré fait encore une autre réflexion, à propos de ce grand miracle : « Cela n'est-il pas écrit au livre du Juste ? » Le livre en question s'est perdu de bonne heure, comme celui « des guerres du Seigneur », mentionné précédemment<sup>1</sup>. Il sera encore cité plus loin<sup>2</sup>, à l'occasion de l'épigramme de David sur la mort tragique de Saül et de Jonathas. Peut-être contenait-il un recueil de poèmes relatifs aux épisodes guerriers les plus remarquables de l'histoire d'Israël. La citation qui en est faite ici consiste pareillement en un vers de deux membres :

Le soleil s'arrêta au milieu du ciel,  
et ne se hâta pas de se coucher, presque tout un jour.

Insistant sur cette idée, le narrateur achève son récit<sup>3</sup>, d'ailleurs très court, de ce prodige, dans les termes suivants : « Il n'y a pas eu de jour comme celui-ci, ni avant, ni après, le Seigneur obéissant à la voix d'un homme, parce que le Seigneur combattait pour Israël. »

Miracle, prodige, avons-nous dit à diverses reprises. C'est, en réalité, un prodige extraordinaire qui est raconté ici dans le langage populaire, pour marquer qu'à la prière de Josué, le jour fut prolongé de quelques heures, afin de donner à Israël le temps d'infliger à ses adversaires une défaite dont ils ne pourraient se relever. En quoi consista ce miracle ? Les anciens commentateurs admettaient pour la plupart un prodige astronomique, c'est-à-dire, un arrêt proprement dit de la terre dans son mouvement de rotation autour du soleil. On croit plutôt, actuellement, à un simple miracle d'optique, opéré seulement dans la région où se déroulait alors la bataille, c'est-à-dire, à une déviation miraculeuse des rayons solaires dans l'atmosphère. Il est certain que, grâce au phénomène naturel de la réfraction, nous apercevons le soleil quelque temps avant qu'il se soit élevé au-dessus de l'horizon. Par suite du même phénomène, nous le voyons aussi le soir après qu'il s'est couché. Cela tient à ce que ses rayons

1. Nombres, *xxi*, 17, 18. — 2. II Rois, *i*, 18. — 3. Josué, *x*, 12-14.

subissent une déviation plus ou moins forte, en pénétrant dans l'atmosphère terrestre. Dieu n'a donc qu'à accentuer ce phénomène par l'effet de sa toute-puissance, pour que la lumière du soleil demeure visible plus longtemps sur la partie de la terre où il entre dans ses desseins providentiels de prolonger le jour. De la sorte, on comprend que le miracle de Josué n'ait affecté que la région de Béthoron, tandis



Fig. 92. — Ennemi vaincu et foulé aux pieds.  
Stèle de Hazar-Géri, en Perse.

que, si la terre s'était réellement arrêtée, on s'en serait aperçu en tous lieux<sup>1</sup>.

Les cinq rois ligués contre Israël avaient pris la fuite en même temps que leurs troupes, et ils se trouvaient groupés ensemble. Serrés de près par les vainqueurs, ils crurent qu'ils pourraient leur échapper, en se cachant dans une des grottes naturelles qu'on rencontre dans la région où se trouvait Makéda. Mais quelques Hébreux les virent pénétrer dans cette cachette, et ils en avertirent aussitôt Josué. Celui-ci, tout entier à la poursuite de l'ennemi, se contenta d'ordonner qu'on roulât de grosses pierres à l'entrée de la grotte, et qu'on y mit quelques sentinelles; puis il continua le combat, jusqu'à ce que

1. Voir Schuster-Holzammer, *Handbuch zur Biblischen Geschichte*, 9<sup>e</sup> éd., p. 429, 430; F. Vigouroux, *Manuel biblique*, 12<sup>e</sup> éd., t. I, p. 18-23.



sa victoire fût complète. Quelques fuyards seulement réussirent à atteindre les places fortes de la plaine et à y pénétrer. Tous les autres guerriers ennemis périrent sur le champ de bataille, tandis que, par un autre grand miracle, les Israélites n'avaient pas perdu un seul homme. Quand la lutte eut pris fin, ceux-ci se rallièrent à Makéda, autour de Josué, qui se fit amener les rois cachés dans la grotte. En présence de l'armée, on les étendit à terre, et les principaux officiers israélites, faisant un geste qui est fréquemment représenté sur les monuments égyptiens et assyriens, leur mirent le pied sur la gorge, pour marquer ainsi qu'ils les avaient totalement assujettis. Josué les perça ensuite lui-même de son épée, et fit suspendre leurs cadavres à cinq arbres, jusqu'au coucher du soleil. On les en descendit ensuite, et on les jeta dans la grotte, dont on ferma de nouveau l'entrée avec d'énormes pierres <sup>1</sup>.

La glorieuse victoire de Gabaon, de Béthoron et de Makéda fut peu à peu complétée par toute une série de conquêtes, dont la mention rapide par l'historien sacré retentit comme un bulletin de triomphe <sup>2</sup>. Les villes tombèrent l'une après l'autre au pouvoir des Hébreux : Makéda en premier lieu, puisqu'on se trouvait auprès d'elle; puis Libna, dont le nom hébreu signifie « Blanche », probablement la Blanche-Garde des Croisés, à mi-chemin entre Jérusalem et Gaza, sur la route qui unit ces deux villes; puis successivement Lachis, Églon, Hébron, Dabir. Lachis seule trouva un défenseur, dans la personne de Horam, roi de Gézer, qui périt avec tous ses gens dans cette lutte inégale. Des habitants de toutes ces localités, il est dit qu'ils furent frappés sans exception « au tranchant du glaive », en vertu de l'anathème que Dieu avait prononcé contre eux. Une récapitulation éloquente <sup>3</sup> place sous nos yeux un résumé de cette campagne du Sud et de ses résultats. « Josué, y lisons-nous, battit tout le pays : la montagne (c'est-à-dire l'arête centrale dont l'altitude est de 800 à 1 000 mètres); le Négueb (ou le Midi, au Sud de la montagne) et les côteaux (situés entre la montagne et la plaine maritime), et il en battit tous les rois. Josué les battit depuis Cadès-barné jusqu'à Gaza; il battit tout le pays de Gosen, jusqu'à Gabaon. Josué prit en même temps tous ces rois et leur pays; et le Seigneur, le Dieu d'Israël, combattait pour Israël. » Enfin, après toutes ces conquêtes qui, tout en étant assez rapides, durent demander un certain temps, « Josué, et tout Israël avec lui — c'est-à-dire, toute son armée — revint à Galgala, où était son camp. »

1. Josué, x, 16, 17.

2. Josué, x, 28-39.

3. Josué, x, 40-43.

V. — Ligue des Cananéens du nord contre les Hébreux;  
ils sont défaits à leur tour.

A peine Josué et ses braves soldats venaient-ils d'achever leur brillante campagne dans le sud du pays, qu'ils eurent à en entreprendre une autre dans les régions du Nord, dont les rois se liguerent à leur tour, pour parer au danger qu'ils sentaient prêt à éclater sur eux. Cette seconde coalition fut providentielle comme la première, car elle hâta la conquête de la Palestine par les Hébreux. Leur victoire de Béthoron avait livré à ceux-ci les provinces méridionales de Canaan; celle du lac Mérom mettra les provinces septentrionales en leur pouvoir<sup>1</sup>.

L'écrivain sacré, avant d'entrer dans les détails de l'expédition, donne d'abord, comme plus haut, la liste des confédérés. « Jabin, roi d'Asor, ayant appris ces choses (la défaite des rois du Sud et ses funestes conséquences), envoya des messagers à Jobab, roi de Madon, au roi de Séméron, au roi d'Achsaph et aux rois qui étaient au Nord dans la montagne, dans la plaine au sud de Cinnéreth, dans la vallée, et sur les hauteurs de Dor à l'Occident, aux Cananéens de l'Ouest et de l'Occident, aux Amorrhéens, aux Héthéens, aux Phérézéens, aux Jébuséens dans la montagne, et aux Hévéens au pied de l'Hermon, dans le pays de Maspha. » De même que le roi de Jérusalem, Adonisédech, avait été l'instigateur de la ligue du Sud contre Israël, de même Jabin, roi d'Asor, ville située parmi les collines rocheuses qu'on voit au nord du lac Mérom, organisa vigoureusement la seconde. Parmi les rois nombreux qui acceptèrent aussitôt sa proposition, quelques-uns gouvernaient de petits territoires rapprochés du sien; tels ceux de Madon, de Séméron et d'Achsaph, villes qui n'ont pas été identifiées. D'autres étaient un peu plus éloignés, et résidaient, soit dans les montagnes qui échurent plus tard à la tribu de Nephtali — c'étaient les plus hautes de la Galilée — soit dans la vallée du Jourdain, au sud du lac Cinnéreth ou de Génésareth, soit au pied de l'Hermon. D'autres enfin étaient à la tête de districts encore plus écartés, tels que les rives de la Méditerranée, entre Saint-Jean-d'Acre et Sidon.

Tous ces princes arrivèrent promptement avec leurs armées au lieu du rendez-vous, qui avait été fixé auprès « des eaux de Mérom », aujourd'hui le *Bahr-el-Houleh*, le plus septentrional et le plus petit des trois lacs que le Jourdain forme le long de son cours. Leurs armées, dit le narrateur, formaient « un peuple innombrable comme le sable qui est au bord de la mer »; langage hyperbolique, assurément,

1. Josué, xi, 1-23.

mais qui met en relief une des difficultés que les Hébreux auraient à surmonter. Ils allaient en rencontrer une autre plus formidable, car leurs adversaires avaient, cette fois, « des cavaliers et des chars de guerre en très grande quantité, » auxquels ils ne pouvaient eux-mêmes opposer que des fantassins. Mais le Seigneur rassura et encouragea Josué, en lui promettant une nouvelle victoire. En même temps, il donna l'ordre de couper aux chevaux les nerfs des jarrets après la bataille, et de brûler les chars, afin de les rendre inutilisables; car il ne voulait pas que son peuple mît sa confiance dans de tels engins de combat <sup>1</sup>.

Toujours prompt dans ses mouvements, et employant sa tactique accoutumée, Josué se précipita sur l'armée ennemie au moment où elle ne s'y attendait pas, et il lui fit subir une véritable déroute. Les fuyards semblent s'être divisés en trois groupes, dont l'un prit la direction du Nord-Ouest, vers Sidon, capitale de la Phénicie; un autre, celle de l'Ouest et du Sud-Ouest, du côté de Sarepta et de Saint-Jean-d'Acre; le troisième, celle de l'Est, au delà du Jourdain. Les Hébreux les poursuivirent avec vigueur, massacrant tout sur leur passage. Ils s'emparèrent ensuite successivement de leurs villes, comme ils avaient fait dans la Palestine méridionale. Celles qui étaient dans les vallées et dans les plaines furent incendiées; mais on conserva intactes celles qui étaient bâties sur les hauteurs, afin de pouvoir s'y installer plus solidement. Toutefois la forteresse d'Asor, capitale du roi Jabin, promoteur de la ligue, fut aussi brûlée. On mit à mort les habitants, en vertu de l'anathème prononcé contre eux par le Seigneur. Le butin laissé par les vaincus sur le champ de bataille ou trouvé dans les villes, y compris les troupeaux, devint le partage des Hébreux.

A la suite de ces intéressants récits, le narrateur jette, comme plus haut, un coup d'œil rétrospectif sur les résultats de tant de belles victoires. « Josué, dit-il <sup>2</sup>, s'empara de tout ce pays : de la montagne, de tout le Midi (le *Négueb*), de tout le pays de Gosen <sup>3</sup>, de la plaine (maritime), de la vallée (du Jourdain), de la montagne de Jezraël (au centre de la Palestine transjordanienne) et de ses vallées, depuis la montagne chauve qui s'élève vers Séir (l'Idumée, au Sud) jusqu'à Baal-Gad dans la vallée du Liban, au pied du mont Hermon. » Baal-Gad, appelée aussi Baal-Hermon, ne diffère pas de l'antique Panéas, la Césarée de Philippe des évangiles, aujourd'hui Banias.

Si le lecteur veut bien ouvrir une carte de Palestine, il verra que cette petite description désigne la Palestine cisjordanienne dans

1. Deutéronome, xvii, 16. Voir aussi le psaume xix, 8, etc.

2. Josué, xi, 16, 17. Comp. x, 40-42.

3. District situé également au Sud.

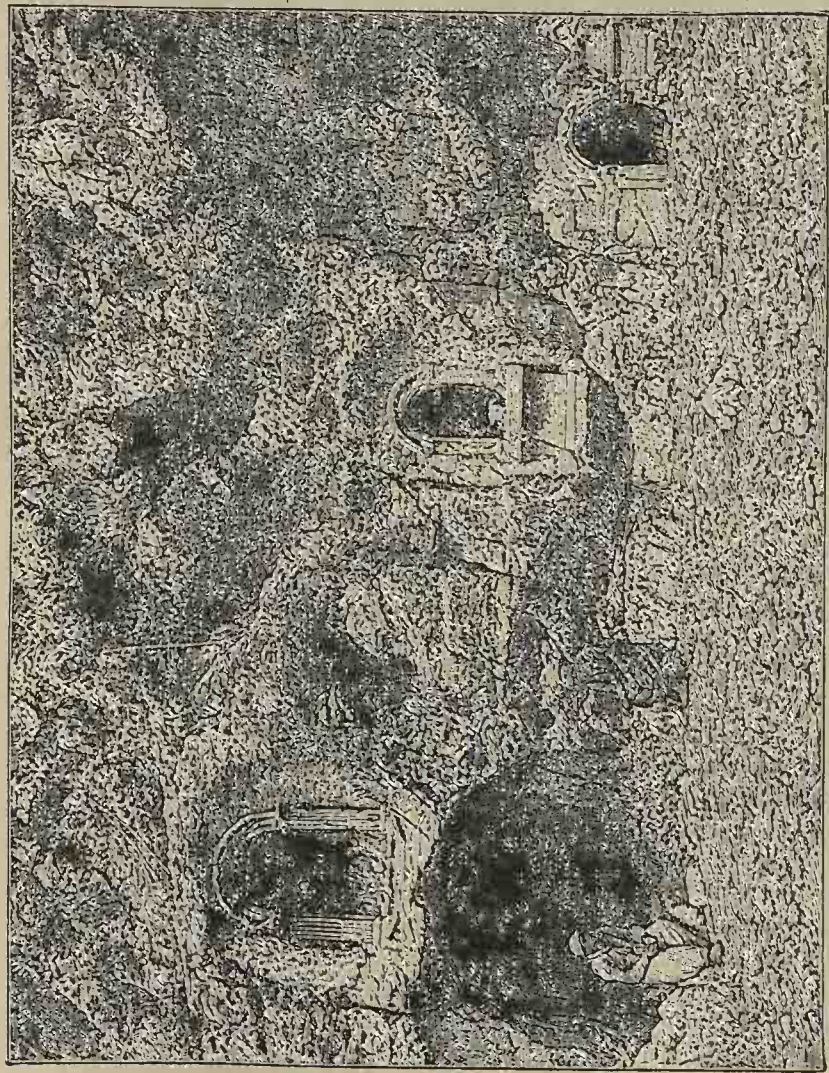


Fig. 93. — Ruines du temple de Pan à Baïas, l'ancienne Panéas ou Baal-Hermon. (D'après une photographie.)

toute son étendue. Cependant, il ne faudrait pas trop se hâter de conclure qu'à partir de ce moment la conquête de la Terre promise fut complète. La puissance des habitants du pays était brisée; mais les Hébreux n'avaient pas encore réussi à s'emparer de tout leur territoire, et de longues années s'écoulèrent avant qu'ils se fussent débarrassés des restes malsains des Cananéens, des Amorrhéens et des autres peuplades fixées sur le sol paléstinien avant leur arrivée. Divers passages du livre de Josué<sup>1</sup>, indépendamment de ceux que nous rencontrerons au début de celui des Juges, et aussi çà et là dans ceux des Rois, démontrent ce fait jusqu'à l'évidence. Si l'écrivain sacré nous fait voir les Hébreux parcourant en vainqueurs une grande partie du pays de Canaan, il ne manque pas non plus de nous laisser entendre que ni les Philistins, ni les Phéniciens, n'avaient été délogés du riche territoire qu'ils possédaient le long de la côte méditerranéenne. Au-dessous des Philistins, habitaient encore les Gué-churiens et une partie des Hévéens. La région du Liban, depuis Baal-Gad ou Baniyas au Sud, jusqu'à l'entrée de la Cœlé-Syrie au Nord, étaient toujours entre les mains d'autres races cananéennes; de même la plaine de Jezraël et diverses places fortes dans l'intérieur du pays. La Palestine tout entière avait été livrée en propriété aux Israélites par leur Dieu, et ils avaient le droit de la regarder comme leur appartenant en principe<sup>2</sup>, d'autant mieux que le Seigneur daignait se charger de les mettre lui-même en possession de ce beau domaine. Mais, après les premières conquêtes qui viennent d'être racontées, et qui durèrent environ sept ans<sup>3</sup>, le peuple de l'alliance, dans son ensemble, était las de faire la guerre. Josué lui-même avait vieilli, et n'était plus aussi capable de conduire ses troupes au combat<sup>4</sup>. Les opérations militaires, sans être arrêtées complètement, puisque la plupart des tribus avaient à s'emparer encore d'une partie de leur territoire, cessèrent donc d'être générales. Cette suspension de la conquête fut un malheur, à un double point de vue : de nombreux Cananéens demeurèrent dans le pays, toujours hostiles et toujours prêts à attaquer leurs vainqueurs; surtout, ils constituèrent pour Israël, d'une manière permanente, un danger plus grave encore, sous le rapport moral, à cause de leur idolâtrie et de ses rites détestables.

1. Voir en particulier, Josué, XIII, 1-6; XV, 13-19, 63; XVI, 10; XVII, 12-18; XXIII, 5, 12.

2. Josué, XIII, 1-6.

3. Jos., XIV, 10, nous lisons qu'au moment de partager la Palestine entre les tribus israélites, Josué leur dit que quarante-cinq ans s'étaient écoulés depuis le retour des douze explorateurs à Cadèsbarné. Trente-huit de ces années ayant été passées dans le désert de Pharan, il en reste sept pour la conquête soit de l'est soit de l'ouest de la Palestine.

4. Josué, XIII, 1.

Cette sentence générale de mort et d'extirpation, portée contre toutes les races cananéennes qui occupaient la Palestine lorsque les Hébreux en firent la conquête, est désignée dans la Bible hébraïque par le substantif *khérem*, « anathème <sup>1</sup> ». Nous n'avons pas à l'excuser, puisqu'elle avait Dieu lui-même pour auteur. Il suffira de l'expliquer une fois de plus, en quelques mots. Le paganisme, tel qu'il était alors pratiqué en Palestine et en Syrie, était tellement corrompu et dégradant de toutes manières, que, de nos jours, aucun État, fût-il ouvertement athée, n'en tolérerait l'existence. Sa diffusion à Rome, quinze cents ans plus tard, fut déplorée par les poètes satiriques de l'époque — même par ceux d'entre eux qui étaient les moins difficiles en fait de morale — comme une calamité publique <sup>2</sup>. Il était donc tout à fait dans l'ordre que la contrée qui devait servir de résidence au peuple choisi par Dieu, pour garder le précieux dépôt de la révélation et pour disséminer la vraie religion à travers le monde, fût assainie et débarrassée de tout ce qui pouvait contrarier les desseins du Tout-Puissant et corrompre son peuple. Celui-ci, les faits ne nous l'ont déjà que trop bien montré, eut beaucoup à souffrir dans sa foi et dans ses mœurs, parce qu'il n'avait pas rigoureusement exécuté cette sentence d'anathème. Enfin, pour juger convenablement cet acte, on doit se placer dans le milieu historique où il s'est passé. Or, c'était alors la coutume à peu près générale, en temps de guerre, de massacrer en masse les prisonniers tombés entre les mains des vainqueurs, d'égorger toute la population d'une ville prise d'assaut. Ainsi agissaient, non seulement les Égyptiens, les Assyriens, les Chaldéens — leurs monuments nous en fournissent souvent la preuve — mais, plus près de nous, les Germains et les Romains. C'est ainsi que sur la stèle de Mésa, roi de Moab, érigée vers l'année 898, plusieurs siècles après la conquête de Canaan par les Hébreux, nous lisons ces lignes significatives :

Les hommes de Gad <sup>3</sup> habitaient dans la terre d'Ataro'h depuis longtemps... J'attaquai la ville, et je la pris, et je tuai tous les hommes de la ville, spectacle agréable à Chamos <sup>4</sup> et à Moab... Et Chamos me dit : « Va, prend Nabo <sup>5</sup> sur Israël. » J'allai de nuit et je combattis contre elle depuis le lever de l'aube jusqu'à minuit. Et je la pris et je tuai tout, sept mille hommes et leurs femmes. Je laissai vivre les vierges et les filles esclaves, parce que je les avais vouées à Astar-Chamos.

Une inscription d'Assurbanipal, qui régnait à Ninive vers le

1. Deutéronome, vi, 17, 18; Josué, vii, 23-26.

2. Entre autres par Juvénal, *Satir.*, iii, 62.

3. La tribu israélite de ce nom, établie sur la rive orientale du Jourdain.

4. Le dieu national des Moabites.

5. Ville israélite des mêmes parages.

milieu du vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, nous révèle des faits plus tristes encore. Le roi lui-même a la parole :

On m'annonça que la ville de Suri s'était révoltée. Je réunis des chars et une armée. J'écorchai vifs les nobles devenus rebelles et je fis d'eux un trophée. J'en laissai pourrir quelques-uns au milieu du monceau. J'en empalai d'autres au sommet de la colline, sur des gibets. J'en plaçai d'autres à côté du monceau, en ordre, sur des gibets. J'en écorchai vifs un grand nombre (quand j'arrivai) en vue de mon pays, et j'étalai leurs peaux sur les murs... Je m'approchai de Tila, j'assiégeai la ville... Je fis prisonniers un grand nombre de soldats : aux uns je coupai les pieds et les mains ; à

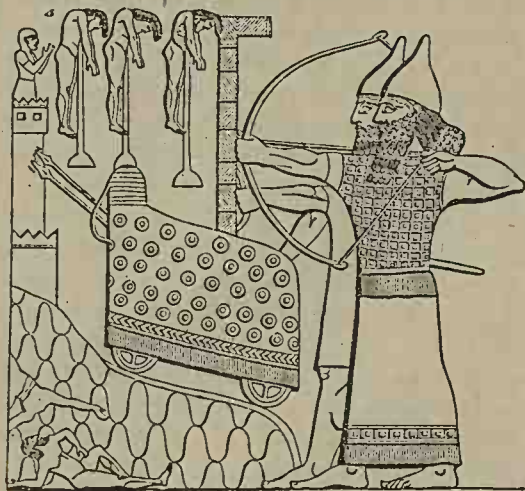


Fig. 94. — Ennemis empalés par les Assyriens, devant une ville qu'ils assiègent.  
(Bas-relief de Ninive.)

d'autres je coupai le nez et les oreilles ; à beaucoup j'arrachai les yeux. J'entassai leurs corps en un monceau, tandis qu'ils vivaient encore ; je fis un autre monceau avec leurs têtes sur les lieux élevés de la ville. Je déshonorai leurs jeunes gens et leurs jeunes filles <sup>1</sup>.

Ces atrocités étaient à l'ordre du jour chez tous les anciens peuples de l'Asie occidentale.

#### VI. — Le pays conquis est partagé entre les tribus d'Israël.

Bien que la conquête de la Terre promise fût incomplète, comme il vient d'être dit, les Hébreux y avaient suffisamment pris pied pour s'y installer. Dieu ordonna donc à Josué de procéder immédiate-

1. Cité par Geikie., *Hours with the Bible*, t. II, p. 401, 402.

ment au partage de la contrée, entre celles des tribus d'Israël qui n'avaient encore reçu aucun territoire. Ce dernier trait fait allusion aux tribus de Ruben, de Gad, et d'une partie de celle de Manassé, entre lesquelles avait été déjà divisé le territoire conquis à l'est du Jourdain<sup>1</sup>.

Après ce préambule, le narrateur décrit, avec de nombreux détails, remarquables par leur grande précision, le mode et les résultats de



Fig. 95. — Ennemi écorché vif. (Bas-relief de Ninive.)

cette opération importante. Elle fut présidée, comme il avait été réglé précédemment<sup>2</sup>, par le grand-prêtre Éléazar, fils d'Aaron, par Josué et par les chefs de familles de chaque tribu d'Israël. Quoique beaucoup des villes et des villages mentionnés ici n'aient pas été identifiés, on en connaît cependant un nombre suffisant pour fixer assez exactement le domaine attribué aux différentes tribus. Les pages du livre de Josué qui sont consacrées à ce partage<sup>3</sup> sont unanimement regardées comme tout à fait précieuses pour la géographie du pays de Canaan, à cette époque reculée. Sans vouloir accompagner le narrateur dans chacune de ses descriptions, nous en

1. Josué, xiii, 7-33. Voir aussi Nombres, xxxii, 1-42. — 2. Nombres, xxxiv, 16-29. — 3. Josué, xiv, 1-xxii, 34.



signalerons cependant les traits essentiels, de manière à indiquer, au moins en gros, à nos lecteurs, la portion du territoire assignée aux neuf tribus et demie qui vont participer à cette distribution<sup>1</sup>. Le partage ne fut pas exécuté au même endroit. Commencé au camp de Galgala<sup>2</sup>, il fut interrompu pendant quelque temps; puis on le continua à Silo, après qu'on y eut transféré le tabernacle<sup>3</sup>. On ignore quelle fut sa durée, car les hypothèses de l'historien Josèphe (sept mois)<sup>4</sup> et des rabbins juifs (sept années) n'ont aucun fondement solide. Ainsi que Dieu l'avait aussi exigé autrefois<sup>5</sup>, ce partage eut lieu sous la forme d'un tirage au sort; mode excellent, destiné à prévenir les mécontentements et les jalousies. De cette manière, chacun recevait en quelque sorte son lot des mains de la Providence. Les rabbins disent qu'on employa deux urnes, dont la première contenait les noms des neuf tribus et demie; l'autre, l'indication des dix lots. On tirait simultanément un bulletin de chaque urne, et le lot extrait était assigné à la tribu dont le nom était sorti en même temps.

Au moment où allait commencer l'opération, Caleb, l'un des douze explorateurs envoyés par Moïse au pays de Canaan, à l'époque où l'on se proposait d'en entreprendre la conquête, le seul, avec Josué, qui eût protesté vigoureusement lorsque les dix autres, à leur retour, avaient tenu au peuple un langage décourageant<sup>6</sup>, se présenta devant Éléazar, Josué et les autres chefs du peuple chargés de présider au partage. Il leur rappela qu'en récompense de sa fidélité, Moïse lui avait promis, sous le sceau du serment, de lui donner en héritage, à lui et à sa postérité, « le pays que son pied avait foulé », ce qui revenait à lui conférer le droit de choisir, en temps voulu, sa part personnelle dans la région explorée spécialement par lui<sup>7</sup>. En conséquence, Caleb demandait qu'on lui accordât la possession d'Hébron, l'ancienne Kiriath-Arbé, et de ses environs. Cette ville, où nous avons autrefois rencontré Abraham et Isaac, était située au sud de Jérusalem, dans une région très fertile, et Caleb avait jeté son dévolu sur elle, bien qu'elle fût encore au pouvoir de la race puissante des Énakim, ceux-ci l'ayant reprise après la conquête rapide que les Hébreux

1. Pour des explications plus circonstanciées, voir les grands commentaires du livre de Josué; F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, en tête des articles consacrés à chaque tribu; V. Guérin, *Description de la Palestine: Judée, Samarie, Galilée*, in-4°, Paris, 1868-1875, *passim*; Tristram, *The Land of Israel*, in-12; Thomson, *The Land and the Book*, 2<sup>e</sup> éd.; Chauvet et Isambert, *Syrie, Palestine*, in-12, 1882; Legendre, *Carte de la Palestine ancienne et moderne*; Fillion et Nicole, *Atlas géographique de la Bible*, in-4°, 1890.

2. Josué, xiv, 6. — 3. Josué, xviii, 2-10. — 4. Josèphe, *Ant.*, V, 1, 1-21. — 5. Nombres, xxvi, 52-56; xxxiv, 13. — 6. Nombres, xiii, 6, 30. — 7. Nombres, xiv, 24.

en avaient faite à la suite de leur victoire de Béthoron<sup>1</sup>. Mais le héros qu'était demeuré Caleb n'avait pas peur de ces géants. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans il était, dit-il, « aussi fort qu'à l'époque où il avait été envoyé pour reconnaître le pays »; « la même vigueur qu'il avait alors lui était restée, soit pour combattre, soit pour marcher<sup>2</sup>. » Sa demande si légitime fut agréée sur l'heure, et, à son consentement, Josué ajouta quelques mots de bénédiction et de félicitations pour son vieil ami.

Insérons ici, pour n'avoir pas à y revenir, un charmant petit récit que les livres de Josué et des Juges nous font, tour à tour<sup>3</sup>, de l'expédition rapide par laquelle Caleb devint maître de sa propriété. Cet épisode plein de vie, a-t-on dit très heureusement<sup>4</sup>, « n'est dépourvu ni d'esprit chevaleresque, ni de grâce féminine. » Hébron était tombé au pouvoir de Caleb, mais il avait encore à s'emparer de Dabir, place forte dont la prise présentait sans doute une difficulté particulière. Aussi, avant de l'attaquer, promit-il à celui qui l'enlèverait à l'ennemi la main de sa fille Acsa. Ce fut son frère puîné, Othoniel<sup>5</sup>, l'un des futurs juges d'Israël<sup>6</sup>, qui réussit à prendre la ville, et Caleb lui donna sa fille en mariage. Comme Othoniel emmenait chez lui sa jeune épouse, celle-ci essaya de lui persuader qu'il devait demander à son père la possession d'un champ. Mais il n'osa sans doute pas le faire. Alors Acsa descendit de son âne, par respect pour son père, avant de lui adresser la parole: Caleb lui dit : « Qu'as-tu donc ? » Elle lui répondit : « Fais-moi un présent; tu m'as donné une terre du Midi<sup>7</sup>; donne-moi aussi des sources d'eau. » Alors Caleb lui donna « les sources supérieures et les sources inférieures. » D'après ce dernier trait, le champ dont Caleb venait de faire cadeau à sa fille devait être sur le versant d'une colline exposée au Midi, et avoir au-dessus et au-dessous de lui des sources d'eau vive, qui doubleraient sa valeur si elles appartenaient au même propriétaire. De là cette demande d'Acsa.

Caleb faisait partie de la tribu de Juda, et c'est précisément le lot de cette tribu qui fut ensuite tiré<sup>8</sup>. Borné à l'Est par la mer Morte, à l'Ouest par le territoire des Philistins, il s'étendait au Sud jusque vers Bersabée, et au Nord jusqu'aux murs de Jérusalem; mais cette ville était en dehors de ses limites. Parmi les bourgades nombreuses qui étaient répandues à travers tout son domaine, montagneux dans sa plus grande partie et qu'on nomma plus tard « les

1. Josué, x, 36, 37. — 2. Josué, xiv, 10, 11. — 3. Josué, xv, 13-19; Juges, i, 12-15.

4. Kittel, *Geschichte des Volkes Israel*, 4<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 640.

5. Selon d'autres, son neveu.

6. Juges, iii, 9.

7. C'est-à-dire, desséchée.

8. Josué, xv, 1-13.

montagnes de Juda », les plus célèbres étaient Hébron et Éphrata-Bethléem. Le livre de Josué en donne ici la longue liste<sup>1</sup>. Les deux tribus issues de Joseph, c'est-à-dire, la tribu d'Éphraïm et la partie de la tribu de Manassé qui ne s'était pas établie à l'est du Jourdain, obtinrent ensuite leur part. Éphraïm occupa le massif montagneux qui forme le centre de la Palestine, entre le Jourdain et la Méditerranée. Sa limite méridionale était déterminée par une ligne qui allait à peu près de Silo à Joppé, aujourd'hui Jaffa. Silo, Béthel et Sichem étaient ses villes les plus importantes<sup>2</sup>. Le territoire de la demi-tribu occidentale de Manassé était contigu, au Nord, à celui d'Éphraïm<sup>3</sup>.

Mais tout ne se passa point sans difficultés. On en était là du partage, quand les deux tribus loties en dernier lieu osèrent adresser à Josué une plainte arrogante. Le sort les avait cependant admirablement traitées, puisqu'elles avaient été mises en possession de plusieurs des parties les plus riches et les plus belles du pays de Canaan : telles la vallée de Sichem, et la plaine de la Chephélah au bord de la Méditerranée. Elles prétendaient que leurs droits avaient été lésés, vu la densité de leur population. Ce qui était faux, car Juda, Dan et Issachar les dépassaient sous ce rapport. Josué leur fit une réponse très ferme, qui n'est pas dénuée d'ironie : « Si vous êtes un peuple nombreux, montez à la forêt, et abattez-la pour vous faire de la place dans le pays des Phérézéens et des Rephaïm, puisque la montagne d'Éphraïm est trop étroite pour vous. » Les deux tribus objectèrent que la montagne, même défrichée, ne pouvait leur fournir qu'un territoire insuffisant, attendu que les plaines qui l'entouraient étaient occupées par les Cananéens munis de chars bardés de fer, contre lesquels il n'était pas possible de lutter avantageusement. Ce n'était donc pas le terrain, mais le courage, qui manquait à ces tribus cependant très puissantes; aussi Josué, avec un accent grave et pressant, les engagea-t-il à déboiser d'abord une partie de leurs montagnes, puis à s'élançer vaillamment contre les Cananéens de la plaine, qu'ils réussiraient certainement à expulser, s'ils s'en donnaient la peine<sup>4</sup>.

Le partage fut alors interrompu, soit à cause de ces difficultés inattendues, soit parce qu'on fit alors la translation solennelle de l'arche et du tabernacle à Silo. Maintenant que la plus grande partie de la Terre promise était au pouvoir des Hébreux, il convenait de ne pas laisser à Galgala, dans un coin éloigné, peu abordable, le sanctuaire mobile qui figurait la présence du Seigneur, et dans lequel Dieu daignait manifester ses volontés. On le transporta donc à Silo, en plein centre de Canaan, sur une éminence de l'arête centrale, à

1. Josué, xv, 21-63. — 2. Josué, xvi, 1-10. — 3. Josué, xvii, 1-13. —

4. Josué, xvii, 14-18.



Fig. 96. — Ruines de Silo. (D'après une photographie.)

huit heures de marche au nord de Jérusalem, à cinq heures au sud de Sichem<sup>1</sup>. L'emplacement de cette localité, facilement accessible, porte encore aujourd'hui le nom de *Séiloûn*. « A l'Est et au Nord l'horizon est fermé par des collines nues de calcaire gris...; au Sud, le plateau va mourir dans une plaine. Une vallée profonde court, au Nord, derrière la ville; sur ses flancs sont des tombeaux taillés dans le roc<sup>2</sup>. »

Josué mit à profit cette cérémonie, qui avait attiré une partie d'Israël, pour reprocher à celui-ci sa mollesse à prendre complètement possession du pays que son Dieu lui avait livré. En même temps, pour empêcher le renouvellement des plaintes dont les descendants de Joseph venaient de donner le triste exemple, il fit élire dans chacune des sept tribus qui n'avaient pas encore reçu leur portion de territoire, trois hommes de confiance, qui iraient étudier sur place les régions qui n'avaient pas encore été distribuées. Ils devaient en examiner la nature, les ressources, les villes; puis les diviser en sept lots, qui seraient ensuite assignés par le sort, comme ceux de Juda, d'Éphraïm et de la demi-tribu de Manassé. C'est ce qui eut lieu, de sorte qu'au retour des délégués, le partage put être continué et achevé à Silo<sup>3</sup>.

Benjamin obtint alors son territoire, situé au nord de celui de Juda et au sud de celui d'Éphraïm. La section septentrionale des monts de Juda, et Jéricho avec sa plaine, le constituaient en partie. Jérusalem aussi était une de ses villes, sauf la forteresse, qui, nous l'avons dit, ne fut conquise que par David<sup>4</sup>. On le voit, les tribus issues de Rachel formaient, au centre de la Palestine cisjordanienne, une agglomération puissante.

A Siméon, qui fut ensuite servi<sup>5</sup>, fut accordée, avec dix-sept villes, une part prise sur le domaine de Juda, que celui-ci avait trouvée trop large, et par suite trop exposée aux incursions hostiles des peuplades du Sud et de l'Ouest. Cette part occupait la région la plus méridionale de Canaan, jusqu'à la limite du désert de Pharan. Bientôt, nous verrons les deux tribus s'associer fraternellement, pour achever ensemble la conquête de leur territoire respectif<sup>6</sup>.

Avec Zabulon, nous remontons au nord de la plaine de Jezraël, qui lui servait de frontière dans cette direction. Son lot allait du Jourdain et du lac de Génésareth à la Méditerranée<sup>7</sup>. La vaste plaine de Jezraël échut à Issachar, dont le territoire, fermé au Sud par les monts Gelboé et le Carmel, au Nord par Zabulon, s'étendait entre le Jourdain et la mer<sup>8</sup>. A Aser fut attribuée la plaine maritime, à partir

1. Josué, xviii, 1.

2. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 15.

3. Josué, xviii, 2-10. — 4. Josué, xviii, 11-28. — 5. Josué, xix, 1-9. —

6. Juges, i, 1-21. — 7. Josué, xix, 10-16. — 8. Josué, xix, 17-23.

du mont Carmel jusqu'à Sidon; contrée riche en froment et en huile. Mais la portion phénicienne de son lot lui échappa tout entière<sup>1</sup>. Nephthali fut installé parallèlement à Aser, sur la région montagneuse qui sert de prolongement au Liban dans la direction du Sud. Il était limité à l'Est par la partie supérieure du Jourdain, par le lac Mérom et par le lac de Génésareth, au Sud par Zabulon, au Nord par le fleuve Léontès<sup>2</sup>. Dan, auquel le sort donna la dernière place<sup>3</sup>, ne reçut d'abord qu'un petit territoire, situé au nord-ouest de celui de Juda. Aussi le verrons-nous, à l'époque des Juges, entreprendre une expédition guerrière tout à fait au Nord, sur les confins de Nephthali, pour s'agrandir<sup>4</sup>.

Après avoir travaillé si glorieusement à la conquête du pays de Canaan, puis très modestement à son partage entre les tribus d'Israël, sans songer à lui-même, Josué reçut de ses compatriotes, par un sentiment qui leur fait honneur, et conformément du reste à un ordre divin, un héritage spécial, qu'il avait largement mérité. Comme on lui en avait laissé le choix, il demanda Thimnath-Sérach, localité située dans les montagnes d'Éphraïm, par conséquent sur le domaine de sa propre tribu. Il s'y installa et la fortifia<sup>5</sup>. Mais, auparavant, il eut à déterminer quelles seraient les villes de refuge dans lesquelles pourraient se retirer les meurtriers involontaires, dont le Seigneur avait autrefois parlé à Moïse<sup>6</sup>. Il y en eut six, comme il avait été décidé d'avance, trois de chaque côté du Jourdain : sur la rive droite, Cadès tout à fait au Nord, Sichem au centre, Hébron vers l'extrême Sud; sur la rive gauche, en allant du Sud au Nord, Bosor dans la tribu de Ruben; Ramoth-Galaad, dans la tribu de Gad; Gaulon, dans la demi-tribu orientale de Manassé<sup>7</sup>.

On eut à fixer aussi, sur la demande exprimée par les chefs de la tribu de Lévi, les villes et bourgades qui serviraient de résidence aux prêtres et aux lévites, lorsque le service du culte ne les retiendrait pas auprès du sanctuaire. Il y en eut treize pour les prêtres, trente-cinq pour les lévites, quarante-huit en tout<sup>8</sup>.

A la suite des pages consacrées aux opérations si délicates et si importantes du partage de la Terre sainte, nous lisons ces lignes touchantes, qui insistent sur l'admirable accomplissement des promesses divines : « C'est ainsi que le Seigneur donna à Israël tout le pays qu'il avait juré de donner à leurs pères; ils en prirent possession et y habitèrent. Le Seigneur leur accorda du repos tout alentour, comme il l'avait juré à leurs pères. Aucun de leurs ennemis ne leur

1. Josué, xix, 24-31. — 2. Josué, xix, 32-39. — 3. Josué, xix, 40-48. — 4. Juges, xviii, 1-31. — 5. Josué, xix, 49, 50. — 6. Exode, xxi, 18; Nombres, xxxv, 9-34; Deutéronome, xix, 4-13. — 7. Josué, xx, 1-9. — 8. Josué, xxi, 1-40.

résista, et le Seigneur les livra tous entre leurs mains<sup>1</sup>. » L'écrivain sacré met ainsi en relief l'étendue et la sécurité de la paix dont les Hébreux jouirent aux premières années qui suivirent les conquêtes, aussi longtemps qu'Israël demeurera fidèle à son Dieu. Quoique assez nombreux encore, les Cananéens survivants n'osaient pas les attaquer. Si le pays ne fut pas totalement et immédiatement conquis, la faute en retombait sur les Hébreux eux-mêmes, car, en ce qui concernait le Seigneur, « tout ce qu'il avait promis... fut accompli très exactement. »

Au moment où l'on s'y attendait le moins, la paix faillit être troublée au sein même d'Israël, par un événement inattendu. Plusieurs fois déjà, il a été question de la participation des tribus transjordanienues à la conquête du pays de Canaan. Lorsque la guerre générale et le partage du pays eurent pris fin, Josué licencia honorablement leurs milices, en leur adressant de cordiales félicitations pour leur vaillance, leur obéissance à ses ordres et leur dévouement à la cause commune. En même temps, il leur rappela instamment leur grand devoir de servir avec une fidélité inviolable le Dieu de leurs pères, et d'observer intégralement la loi que Moïse avait reçue du ciel même, pour l'imposer à tout Israël. De plus, comme ils emportaient une quantité considérable de riche butin enlevé à l'ennemi, il les engagea à le partager généreusement avec ceux de leurs frères d'au delà du Jourdain<sup>2</sup> qui étaient demeurés dans le pays pour le protéger.

Là-dessus, les guerriers rubénites et gadites, et leurs compagnons de la demi-tribu de Manassé, partirent pour se rapatrier. Mais, arrivés auprès du Jourdain, et avant de le franchir, ils érigèrent un autel composé de pierres gigantesques, de sorte qu'on pouvait l'apercevoir de très loin. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute la Palestine cisjordanienne, où elle occasionna une vive surexcitation. En effet, l'érection de ce monument, dont on ne connaissait pas et dont on ne pouvait pas comprendre le but, fut interprétée comme un acte de rébellion contre le Seigneur Dieu, et comme une véritable apostasie, puisqu'il était interdit, sous des peines très graves, d'introduire un culte nouveau dans Israël<sup>3</sup>. Aussi le peuple se réunit-il promptement en armes, à Silo, prêt à aller combattre ceux qu'on regardait comme des dissidents, et à les exterminer, selon la prescription de la loi<sup>4</sup>. Néanmoins, avant de passer aux voies de fait, on crut avec raison qu'il était juste de demander d'abord une explication à ceux qui avaient dressé l'autel. On leur envoya donc une délégation, composée de dix chefs qui appartenaient aux tribus occi-

1. Josué, xxi, 41-43. — 2. Josué, xxii, 8. — 3. Lévitique, xvii, 8, 9; Deutéronome, xii, 1-7. — 4. Deutéronome, xxvi, 12-18.

dentales, y compris celle de Lévi. Elle était présidée par Phinées, fils du grand prêtre Éléazar, qui s'était illustré jadis par son zèle religieux <sup>1</sup>.

Arrivés au pays de Galaad, les délégués, toujours sous l'impression d'un acte d'apostasie de la part de leurs frères orientaux, leur tinrent un langage sévère, duquel l'exhortation fraternelle ne fut cependant pas exclue <sup>2</sup>. Les guerriers transjordaniens n'eurent pas de peine à se justifier. Dans leur réponse, après s'être dévoués spontanément aux châtiments les plus rigoureux s'ils s'étaient rendus coupables du crime dont on les soupçonnait, ils expliquèrent qu'en dressant cet autel avant de franchir le Jourdain, bien loin de songer à se séparer de Dieu et de leurs frères, ils n'avaient eu d'autre intention que celle de revendiquer l'union la plus étroite avec le Seigneur et le reste d'Israël. Leur autel n'était nullement destiné à un culte schismatique; c'était un simple mémorial, qui attestait leur désir d'intime union <sup>3</sup>. Leur explication et leur protestation étaient trop sincères, trop raisonnables, pour n'être pas loyalement acceptées. Elles produisirent sur les délégués l'impression la plus heureuse, et Phinées s'empressa de témoigner leur entière satisfaction. Rentrés à Silo, ils rendirent compte du succès de leur mission, et cet incident, qui aurait pu déchaîner une guerre fratricide, réussit au contraire à fortifier l'union entre toutes les tribus <sup>4</sup>.

#### VII. — Les dernières paroles et les derniers actes de Josué.

La double tâche que le Seigneur avait confiée à ce grand chef <sup>5</sup> est maintenant accomplie : il a conquis la Terre sainte dans sa plus grande partie, et il en a opéré le partage. Plusieurs années après l'alerte qui vient d'être racontée, sentant sa fin approcher, il jugea bon, comme autrefois Moïse son maître, d'exhorter une dernière fois les Israélites à se conduire, à l'égard de leur Dieu, comme des fils dévoués et obéissants. En cela il agissait à la façon d'un père qui, inquiet de l'avenir de ses enfants, les presse, de son lit de mort, de remplir leur devoir jusqu'au bout. Il convoqua donc auprès de lui, probablement à sa résidence de Thimnath-Sérach, où il s'était établi modestement après le partage de la Terre sainte, les principaux représentants d'Israël. Dans un discours <sup>6</sup>, il développa ces deux pensées sur lesquelles Moïse avait pareillement insisté : promesses de bonheur pour Israël, s'il demeure fidèle à son Dieu; graves menaces à l'adresse des prévaricateurs. L'exposition de cette seconde pensée est accom-

1. Nombres, xxv, 6-15. — 2. Josué, xxii, 11-20. — 3. Josué, xxii, 21-29.  
4. Josué, xxii, 30-34. — 5. Josué, i, 6, 8. — 6. Josué, xxiii, 3-16.



pagnée d'images variées, saisissantes, pour décrire le danger que Josué redoutait pour ses compatriotes. Les Cananéens qui demeuraient en Palestine pouvaient aisément devenir pour Israël « un filet et un piège, un fouet cruel, des épines dans ses yeux », en l'entraînant dans leurs pratiques idolâtriques, dont le Seigneur tirerait une juste vengeance contre ses fils ingrats.

Un peu plus tard, Josué fit rassembler le peuple entier à Sichem, avec ses chefs, pour y renouveler une seconde fois l'alliance théocratique, dans une cérémonie imposante. Pour cette réunion, il choisit la ville de Sichem de préférence à Silo, à cause des grands souvenirs religieux, soit anciens, soit récents, qu'elle rappelait aux Hébreux, et qui faisaient vraiment d'elle « un sanctuaire du Seigneur<sup>1</sup> ». Aussi, en tête du présent épisode, est-il dit qu'en s'y assemblant, le



Fig. 97. — Cylindre chaldéen d'une haute antiquité, représentant une cérémonie religieuse. Un initié se tient debout devant le dieu assis.

peuple se trouvait « en présence de Dieu ». A cette occasion, Josué prononça un second discours<sup>2</sup>, analogue au précédent, mais plus émouvant encore. Il commença par évoquer le souvenir des principales faveurs que Dieu avait accordées à son peuple, dans un passé lointain ou rapproché : autrefois, la vocation d'Abraham, fondateur de la nation théocratique; plus récemment, la délivrance du joug des Égyptiens; naguère, la bénédiction prononcée sur Israël par Balaam, qui avait été appelé pour le maudire; la conquête des royaumes amorrhéens de Séhon et d'Og; enfin celle, plus glorieuse encore, de la Palestine occidentale. En tout cela, il était manifeste que Dieu avait été l'agent principal, un bienfaiteur insigne, sans lequel tout aurait échoué infailliblement. Comme conclusion, après avoir ainsi montré aux Israélites ce qu'ils devaient à Dieu, Josué, dans un mouvement oratoire irrésistible, leur demanda ce qu'ils feraient pour lui. C'était, leur dit-il, le moment de choisir entre un Maître si bon, si paternel, et les faux dieux de Mésopotamie, devant lesquels plusieurs de leurs ancêtres s'étaient autrefois prosternés, ou les idoles infâmes des

1. Josué, xxiv, 26. — 2. Josué, xxiv, 2-24.

Cananéens. Quant à lui, son choix était fait, depuis longtemps et à jamais : « Moi et ma maison, nous servirons le Seigneur. »

Alors le discours se transforma en un dialogue dramatique entre l'orateur et les auditeurs. Ceux-ci, invités à se prononcer sur la conduite qu'ils tiendraient envers leur Dieu, proclamèrent hautement et unanimement leur choix, basé sur les motifs que Josué venait lui-même d'exprimer. « Loin de nous, s'écrièrent-ils, la pensée d'abandonner le Seigneur et de servir d'autres dieux, car le Seigneur est notre Dieu. » A leur tour, ils tracèrent ensuite une esquisse rapide des bienfaits qu'ils avaient reçus du ciel. Ils conclurent en répétant : « Nous aussi, nous servirons le Seigneur, car il est notre Dieu. » Mais Josué, tout en tenant compte de cette bonne résolution, leur signala les difficultés sérieuses qu'ils rencontreraient certainement pour la tenir toujours, et aussi le traitement sévère que Dieu leur infligerait, s'ils se séparaient de lui pour servir les faux dieux. Nous citerons en entier la suite du dialogue.

Le peuple dit à Josué : « Non ! car nous servirons le Seigneur. » Josué dit au peuple : « Vous êtes témoins contre vous-mêmes que c'est vous qui avez choisi le Seigneur pour le servir. » Ils répondirent : « Nous sommes témoins. » « Otez donc (reprit Josué) les dieux étrangers qui sont au milieu de vous, et tournez-vous vers le Seigneur, le Dieu d'Israël. » Et le peuple dit à Josué : « Nous servirons le Seigneur notre Dieu, et nous obéirons à sa voix. »

C'est ainsi que l'alliance du Sinaï fut renouvelée une fois de plus. En souvenir de cette scène grandiose, Josué écrivit de sa propre main, sur l'exemplaire authentique de la loi, le récit que nous venons de lire; puis, selon la coutume de ces temps anciens, il fit dresser sous le térébinthe de Sichem, rendu vénérable par des actes religieux d'Abraham et de Jacob<sup>1</sup>, une grande pierre, qui servirait de témoin pour ou contre Israël, selon qu'il serait fidèle ou infidèle à son Dieu<sup>2</sup>.

Tel fut le dernier acte public de Josué, ce « grand serviteur de Dieu<sup>3</sup> », comme il est appelé ici même. Retiré à Thimnath-Sérach, il y mourut âgé de cent dix ans, et on l'ensevelit sur son propre domaine, dans un sépulchre qu'un célèbre palestinologue français, M. Victor Guérin, retrouvait en 1864<sup>4</sup>. Dans les casiers et les couloirs de la chambre funéraire, on a trouvé, mêlés à la terre, de nombreux couteaux en silex, dont la présence est un commentaire vivant de la note ajoutée ici par les traducteurs grecs d'Alexandrie, et qui a été citée plus haut (p. 289). C'est là certainement une preuve de l'authenticité du sépulchre.

1. Genèse, xx, 6; xxxv, 4. — 2. Josué, xxiv, 25-28. — 3. Josué, xxiv, 29.

4. On peut lire la narration de son intéressante découverte dans son savant ouvrage, *Description de la Palestine, Samarie*, t. II, p. 89-104, ou dans F. Vigoureux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 17-29

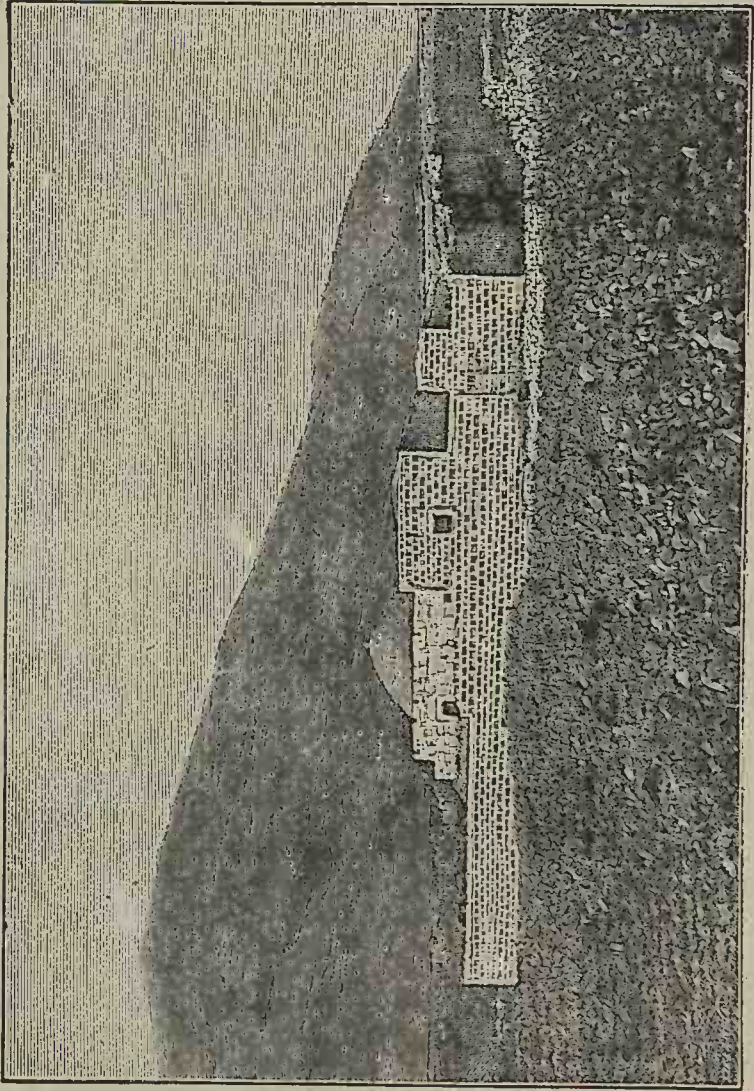


Fig. 98. — Champ de Jacob et tombeau de Josphi, près de Naplouse.

On a dit très justement de Josué que son nom hébreu, qui signifie : « Le Seigneur est un sauveur », résume toute sa carrière et le rôle qui lui avait été providentiellement confié. Il fut sans cesse un instrument de salut entre les mains de Dieu. A la fin du livre qui porte son nom, et dont une tradition très respectable lui attribue en grande partie la composition, nous lisons cette note, qui fait de lui un bel éloge : « Israël servit (fidèlement) le Seigneur pendant toute la vie de Josué, et pendant toute la vie des anciens qui survécurent à Josué<sup>1</sup>. » Cet heureux résultat était dû à l'excellente direction qu'il avait imprimée aux Hébreux. Ceux-ci montrèrent ainsi qu'ils avaient profité des rudes leçons du désert de Pharan.

Le grand prêtre Éléazar suivit d'assez près dans la tombe ce Josué, auquel il avait été associé pour introduire les Israélites dans le pays de Canaan. Il eut également son tombeau dans la montagne d'Éphraïm, à Gabaath, qu'on identifie à *Khirbet-Djibia*, village situé au sud-est et à seulement 5 kilomètres de Thimnath-Sérach<sup>2</sup>. Enfin, nous apprenons, par une note rétrospective, que les ossements de Joseph, rapportés d'Égypte comme il l'avait lui-même demandé avant de mourir, avaient été enterrés près de Sichem, dans le champ que Jacob, son père, avait acheté autrefois et qu'il lui avait légué<sup>3</sup>.

1. Josué, xxiv, 31. Voir son éloge, Eccli., xlvj, 1-10.

2. Josué, xxiv, 39.

3. Josué, xxiv, 32; Genèse, xxxiii, 19; xlviii, 22; I, 24; Exode, xiii, 19; Évangile selon S. Jean, iv, 5.

## CHAPITRE II

### LES HÉBREUX DURANT LA PÉRIODE DES JUGES

#### I. — Coup d'œil général sur cette époque.

Pour raconter l'histoire du peuple de Dieu pendant cette période particulièrement importante, nous avons, comme source inspirée, le livre des Juges, qui lui est consacré dans son entier. Il relate les exploits des vaillants héros auxquels le Seigneur confia, entre la mort de Josué et celle de Samson, la haute mission de sauver Israël en des temps de grave détresse. La composition de ce document, qui est pour nous d'un si grand prix, est attribuée, par la tradition juive et par de nombreux commentateurs catholiques, au prophète Samuel; et c'est là un sentiment très plausible, bien qu'on ne puisse en donner une démonstration rigoureuse. Il est du moins certain qu'elle est antérieure à la septième année du règne de David. En effet, dans le cours du récit, Jérusalem continue de porter son ancien nom de Jébus, et la race cananéenne des Jébuséens est encore installée à Sion. David régnait depuis plus de six ans sur Israël; lorsqu'il fit la conquête de la citadelle de Sion, qui le rendit maître de toute la ville.

L'auteur a mis à profit, non seulement les souvenirs très vivants qu'une tradition toute récente avait conservés, mais aussi un certain nombre de documents écrits, tels que le cantique de Débora, l'apologue de Jotham<sup>1</sup>, et d'autres passages pleins de fraîcheur et de précision, qui portent la marque d'une composition très ancienne, et qui ne peuvent guère provenir que d'un témoin oculaire. Ce même caractère est aussi regardé comme une preuve de la véracité des faits. Cependant, nous ne devons pas nous attendre à trouver ici l'histoire continue et complète de la nation théocratique pendant ladite période. Au lieu d'annales suivies, nous aurons plutôt une série de brillants tableaux, qui, après avoir placé sous nos yeux les faits d'armes de tel ou tel juge, laissent des années entières dans l'obscurité et dans l'oubli. Le plan de l'auteur est fort simple. Il consiste

1. Juges, v, 1-31; ix, 7-21.

dans la thèse suivante : Toutes les fois que les Israélites sont infidèles à leur Dieu et se livrent à l'idôlatrie, il les met, pour être châtiés, entre les mains de leurs ennemis ; puis, dès qu'ils reviennent à lui, il leur pardonne et leur envoie un libérateur, qui les affranchit de la domination étrangère<sup>1</sup>. Tel est le résumé de cette période de transition, qui nous fait assister à la réalisation intégrale des promesses et des menaces promulguées autrefois par Moïse<sup>2</sup>.

La chronologie du livre et de l'époque des Juges présente des difficultés presque insurmontables, à tel point, qu'il y a des écarts de plusieurs siècles entre les savants qui l'ont étudiée de près. En additionnant ensemble les dates mentionnées çà et là dans le récit, à propos de chaque judicature, on obtiendrait un total de quatre cent dix ans depuis le premier juge, Othoniel, jusqu'à la mort de Samson. Mais d'autres données bibliques montrent que ce chiffre serait très exagéré. Ainsi, nous savons<sup>3</sup> qu'il ne s'était écoulé que quatre cent quatre-vingts ans depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la construction du temple, c'est-à-dire, jusqu'à la quatrième année de Salomon ; mais il faudrait en compter plus de six cents, d'après le total des chiffres partiels du livre des Juges. En outre, il est peu vraisemblable qu'Israël ait persévéré, pendant quatre cents ans et au delà, dans l'état de désorganisation où nous allons le contempler. La solution la plus raisonnable consiste donc à admettre des synchronismes dans notre document. Chacune de ses données chronologiques est exacte, prise isolément ; mais on ne doit pas les additionner ensemble pour trouver le total des années, attendu que plusieurs des judicatures, surtout celles de la fin, furent simultanées, et s'exercèrent à la fois sur différents points du territoire israélite. Si de graves auteurs ramènent à environ trois cent cinquante ans la durée de la période des Juges, d'autres pensent que les faits rattachés à cette même période par la Bible « tiendraient aisément dans une période de deux cents ans<sup>4</sup>. »

Les historiens et les exégètes ne sont pas non plus absolument d'accord sur le nombre des personnages que l'on désigne par le nom de « juges ». On en compterait seize, d'après la liste la plus complète : Othoniel, Aod, Samgar, Débora, Barac, Gédéon, Abimélech, Tholra, Jair, Jephté, Abésan, Ahialon, Abdon, Samson, Héli et Samuel. Mais nous retrancherons d'abord ces deux derniers, dont le rôle diffère notablement de celui des autres juges ; ils exercèrent plutôt une magistrature régulière, Héli en qualité de grand prêtre, Samuel

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 39.

2. Deutéronome, XVIII.

3. D'après la IV<sup>e</sup> livre des Rois, VI, 1.

4. Le P. Lagrange, *Le livre des Juges*, p. XLV. Voir L. Desnoyers, *Histoire du peuple hébreu, des Juges à la captivité*, p. 407-417.

comme prophète. Abimélech fut un usurpateur profane des fonctions de juge, et ne mérite en rien ce nom. Le récit sacré s'étend plus ou moins longuement sur les actes de bravoure et la judicature d'Aod, de Débora et de Barac, de Gédéon, de Jephthé, de Samson. Il ne consacre que quelques lignes aux prouesses d'Othoniel, de Samgar, de Tholra, de Jaïr, d'Abésan, d'Ahialon et d'Abdon.

Quant au nom de « juges », il traduit littéralement celui de *chof-tim*, que nous lisons dans le texte hébreu. Toutefois, ceux qu'il sert à désigner ici ne sont pas les magistrats civils que Moïse avait établis<sup>1</sup> pour rendre la justice, et qui existaient aussi chez tous les peuples civilisés. Il est pris dans un sens beaucoup plus large. Il rappelle, bien qu'il en diffère beaucoup dans l'application, le titre identique de *suffètes*, qui était réservé aux plus hauts fonctionnaires de Carthage<sup>2</sup>. Seulement, les *suffètes* carthaginois exerçaient le pouvoir d'une manière ordinaire et régulière, comme les consuls de Rome, tandis que les juges israélites furent suscités directement par Dieu, à des intervalles irréguliers, tout d'abord pour délivrer leur pays de la domination étrangère. Ce n'étaient pas des administrateurs, mais en général, de vaillants capitaines, qui se mettaient à la tête de bataillons entraînés par eux pour expulser les barbares envahisseurs; ils étaient tout au moins, comme Samson, des héros audacieux et puissants. Leurs fonctions étaient donc militaires avant tout, et simplement temporaires. Quand le péril qui avait occasionné leur élévation avait disparu, les juges d'Israël rentraient d'eux-mêmes chez eux et reprenaient leur genre de vie accoutumé. Si Débora rendit ensuite la justice sous son palmier, si d'autres juges jouirent, après leurs victoires, d'un prestige et d'honneurs très légitimes, ce n'était plus en vertu de leur rôle, qui avait été seulement transitoire. C'est par exception que Jephthé stipula qu'après la victoire, il demeurerait le juge, c'est-à-dire le chef, de ceux qu'il aurait contribué à libérer du joug ennemi<sup>3</sup>. Ce fut exceptionnellement aussi que les Hébreux voulaient accorder à Gédéon et à ses descendants un pouvoir héréditaire; il le refusa d'ailleurs très dignement, en leur rappelant que seul le Seigneur devait dominer sur eux<sup>4</sup>. Au reste, même lorsqu'ils étaient en fonctions, la puissance des juges était assez limitée et toute de persuasion; ils ne pouvaient contraindre personne à les suivre au combat, ni lever d'impôts. Saint Paul<sup>5</sup> les range parmi les héros de la foi. C'est en réalité par un motif de foi, pour sauver du désastre le peuple et la religion du vrai Dieu, qu'ils se levèrent courageusement et entraînèrent au combat une partie de leurs conci-

1. Deutéronome, xvi, 18.

2. Tite-Live, xxvii, 37.

3. Juges, xi, 9, 10. — 4. Juges, ix, 22, 23. — 5. Hébr., xi, 32-34.

toyens. Le livre de l'Écclésiastique<sup>1</sup> signale aussi leur piété et leur gloire immortelle.

Nous avons maintenant à dire brièvement quel fut le caractère de la période des Juges pour l'ensemble du peuple israélite, au point de vue civil, moral et religieux. Son existence civile était toujours, au fond, celle dont nous avons esquissé le portrait alors qu'il résidait au pays de Gessen<sup>2</sup>. Il continuait de vivre sous le régime patriarcal, auquel la législation du Sinaï n'avait apporté aucun changement

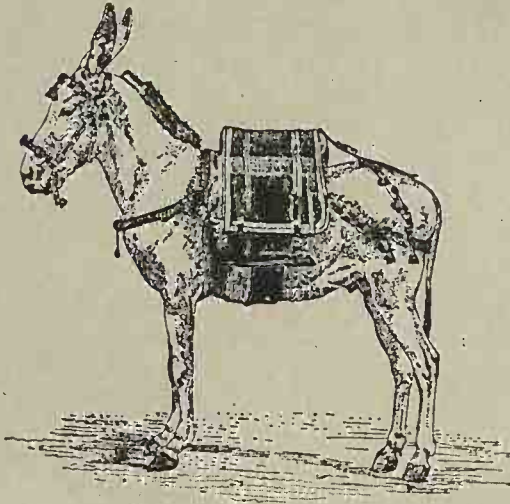


Fig. 99. — Ane d'Orient.

substantiel; et nous avons vu que ce régime avait pour base la famille, et, dans chaque famille, l'autorité toute-puissante du père. Système extrêmement simple, qui supprimait les rouages compliqués des gouvernements anciens et modernes. Les Hébreux n'avaient donc alors à leur tête aucun chef politique qui commandât à toute la nation<sup>3</sup>; aucun pouvoir législatif n'était installé chez eux, puisque la loi du Sinaï avait tout prévu; ils ignoraient les fonctionnaires proprement dits, le service militaire obligatoire, les impôts, les corvées. Chaque tribu, dirigée par ses « princes », gardait son indépendance : ce qui avait d'ailleurs le grave inconvénient de favoriser l'égoïsme individuel, nous ne le verrons que trop, et d'affaiblir les

1. Chap. XLVI, 13-15.

2. Voir les pages 126-128.

3. « En ce temps-là il n'y avait pas de roi en Israël. » Cette phrase est employée quatre fois de suite au livre des Juges (xvii, 7; xviii, 1, 31; xxi, 24), pour décrire cette situation anormale.



sentiments d'un généreux et ardent patriotisme. A cette simplicité de la vie sociale, correspondait celle de la vie privée, sous le rapport du logement, des vêtements, de la nourriture. L'agriculture et l'élevage du bétail, des échanges avec les peuples voisins, suffisaient abondamment pour satisfaire des besoins modestes et peu nombreux. Les juges eux-mêmes se contentaient de chevaucher sur des ânes, la monture populaire de l'Orient ancien et actuel.

Cette période de transition, de formation du peuple de Dieu, qu'on a comparée à une « crise de croissance », fut remplie d'épreuves de tout genre, et marquée en particulier par des guerres presque perpétuelles. Et pourtant nous l'avons vu, les Hébreux, une fois installés d'une manière telle quelle dans la Terre promise, ne songeaient qu'à y vivre en paix. Mais leurs infidélités réitérées à l'égard de leur Dieu leur amenèrent, comme châtiment, de fréquentes attaques de la part des Cananéens demeurés auprès d'eux, ou des peuples d'alentour. N'ayant pas d'armée régulière, ils étaient pris chaque fois au dépourvu, et obligés d'improviser des troupes pour résister; aussi eurent-ils beaucoup à souffrir de leurs ennemis victorieux. Néanmoins, grâce au dévouement courageux et intelligent des juges suscités par Dieu, ils purent se maintenir au pays de Canaan, et sortir du creuset de ces batailles, singulièrement retrempés et fortifiés. Si toutes les tribus étaient demeurées étroitement unies, la résistance aurait été beaucoup plus facile; mais l'égoïsme dont il vient d'être question nuisit grandement à la défense, en l'empêchant d'avoir un caractère national, et en augmentant par là même la puissance des agresseurs.

Durant cette longue période de désorganisation, la morale des Hébreux laissa beaucoup à désirer; souvent même elle fut très relâchée, dissolue par endroits : nous en aurons des preuves désolantes. Plusieurs fois le narrateur, après avoir dit qu'alors il n'y avait pas de roi en Israël, ajoute cette autre formule, non moins caractéristique et pleine de sous-entendus : « Chacun faisait ce qui lui semblait bon <sup>1</sup>. » C'est même par elle que s'achève son livre. Sans doute, elle désigne tout d'abord une époque de liberté, d'indépendance; mais elle ne s'applique que trop bien aussi à la licence parfois effrénée des mœurs, aux désordres que produit fatalement l'anarchie. Quel crime horriblement odieux que celui qui occasionna presque l'extermination de la tribu de Benjamin ! Quelles faiblesses dans un Samson ! Quel triste portrait, par instants, de cette nation appelée à de si hautes destinées, et qui aurait dû être si sainte toujours ! Admirons du moins la loyauté des écrivains sacrés, qui ne craignent pas d'exposer les défauts de leur peuple et de leurs héros, aussi bien que leurs qualités. A lui seul, ce fait démontre la parfaite véracité des récits bibliques.

1. Juges, xvii, 5, xxi, 23.

Mais il s'en faut de beaucoup que tout ait été mauvais durant la période des Juges. Les grands principes de moralité étaient demeurés très vivants chez les Hébreux. « Jamais chose pareille n'a été faite en Israël », s'écrieront-ils presque unanimement, à la nouvelle d'un grand attentat<sup>1</sup>. L'hospitalité était en honneur chez la plupart d'entre eux; une chose promise sous la foi du serment était regardée comme sacrée, malgré les inconvénients qui pouvaient résulter de son exécution<sup>2</sup>. Surtout, les actes et les exemples de vertu, soit chez les juges, soit dans la masse du peuple, nous consoleront souvent. Si l'Israël d'alors n'était pas foncièrement bon, il n'était pas non plus, tant s'en fallait, absolument mauvais sous le rapport moral. N'oublions pas qu'il se trouvait alors dans des conditions très difficiles pour vivre d'une manière conforme à la loi divine.

Nous porterons une appréciation toute semblable sur la conduite des Hébreux au point de vue strictement religieux. Ici encore, presque au début du livre des Juges<sup>3</sup>, une réflexion de l'auteur n'est que trop caractéristique de cette période troublée. « Toute cette génération (celle de Josué), dit-il, fut recueillie auprès de ses pères (elle mourut), et il s'éleva après elle une autre génération qui ne connaissait point le Seigneur, ni ce qu'il avait fait en faveur d'Israël. » Langage hyperbolique sans doute, car il n'était pas possible qu'un seul Israélite ignorât complètement le Dieu de ses pères, et les merveilles accomplies par lui pour sauver son peuple et pour l'établir dans la Terre promise; mais, d'un autre côté, l'ardeur insensée avec laquelle la nation, dans son ensemble, devint alors infidèle à son Dieu, et se livra aux rites les plus honteux de l'idolâtrie, ne justifie que trop l'accusation. De même que, du vivant de Moïse, ils s'étaient laissé entraîner, en grand nombre et sans résistance, aux pratiques infâmes du culte de Béélpégor<sup>4</sup>, de même ils prosternèrent leurs hommages à Baal et à Astarté, le dieu favori et la déesse favorite<sup>5</sup> de leurs voisins, comme aussi à d'autres divinités non moins fameuses par les actes dépravés et cruels qu'on pratiquait en leur honneur. Israël courut alors un immense péril, beaucoup plus grand que celui de sa ruine politique : le péril d'oublier qu'il était un peuple unique au monde, le peuple choisi de Dieu pour préparer le salut de l'humanité, et qu'il se devait à lui-même de demeurer fidèle à son divin bienfaiteur.

Nous devons toutefois remarquer que, d'ordinaire, tout en s'aban-

1. Juges, xix, 30; xx, 6b. — 2. Juges, xi, 35; xvi, 7. — 3. Juges, ii, 10. — 4. Nombres, xxv, 1-3.

5. *Achéra*, dont il est souvent aussi question dans le texte hébreu, ne paraît pas avoir différé essentiellement d'Astarté. C'était au fond l'Aphrodite des Grecs, la Vénus des Romains. Sur les divinités adorées alors en Canaan, voir le P. Lagange, *Études sur la religion sémitique*, p. 70-140; L. Desnoyers, *op. cit.* p. 247-260.

donnant à l'idolâtrie, les Hébreux ne renoncèrent pas totalement à leur Dieu. Par la plus étrange des aberrations, ils combinaient en quelque sorte son culte avec celui des idoles, et prétendaient honorer tout à la fois les forces de la nature, divinisées et représentées par Baal, Astarté, Chamos, Melchom, etc., et le grand Dieu du Sinaï. On voit par là à quel point leur foi s'était affaiblie. Pour ce motif ils étaient devenus si grossiers, qu'ils ne comprenaient plus la beauté, l'élévation de leur religion toute spirituelle et idéale. Mais, ici encore, on tomberait dans l'erreur en généralisant trop. A cette époque aussi, malgré son penchant désastreux à l'idolâtrie, il y eut parmi les Israélites, de très fidèles adorateurs du Dieu de leurs pères. Alors, comme au temps d'Élie, « les genoux qui ne s'étaient pas prosternés devant Baal » étaient nombreux<sup>1</sup>. Le culte divin continua de s'exercer à Silo, auprès du sanctuaire. Si certains prêtres et lévites oublièrent leurs devoirs, les autres continuèrent de servir pieusement le Seigneur. Les juges donnèrent le même exemple. Il y eut aussi dans la nation de belles et saintes âmes, comme celles de Noémi et de Booz, d'Elcana et d'Anne, mère de Samuel, et d'une multitude d'autres, dont nous ne connaissons pas les noms.

Nous avons signalé le défaut de cohésion entre ces différentes tribus, qui mit alors dans un danger si réel l'existence nationale des Hébreux. En réalité, c'est à leur religion, quoique si mal pratiquée par un grand nombre d'entre eux, qu'ils durent d'échapper à ce péril; car elle demeura pour eux le plus fort des liens, un centre perpétuel d'unité. Quelque séparés qu'ils fussent souvent par leurs intérêts égoïstes, ils avaient au fond le même Dieu, la même foi, un sanctuaire commun, le même culte, la même loi, qui demeuraient pour eux un trait d'union inviolable. Chaque année, on se réunissait à Silo, auprès du tabernacle, pour les principales fêtes, et c'était là un centre très puissant d'unité. Les prêtres et les lévites, dispersés dans leurs villes à travers toute la Palestine, rappelaient au peuple ses devoirs et le maintenaient aussi dans l'unité. De la sorte, la vraie religion se vengeait, en faisant du bien à ceux qui l'outrageaient.

En terminant ce sommaire, nous redirons que la période des Juges, malgré ses défaillances et ses tristesses, et aussi malgré ses obscurités, n'est pas la moins intéressante de celles dont l'ensemble forme l'histoire du peuple de Dieu. On a relevé à bon droit la description si vivante des anciennes coutumes, la succession ininterrompue de faits dont le caractère est toujours dramatique et même tragique, la mise en scène pittoresque des personnages. A tous égards, par ses vertus comme par ses vices, l'époque des Juges mérite de fixer l'attention<sup>2</sup>.

1. III Rois, xix, 18.

2. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 36-95; L. Desnoyers, *op. cit.*, passim.

## II. — Quelques faits préliminaires.

Le livre des Juges débute par une sorte d'introduction<sup>1</sup>, dans laquelle il signale tout d'abord<sup>2</sup> les efforts réalisés par quelques-unes des tribus d'Israël, pour achever la conquête du territoire qui leur avait été assigné. Il caractérise ensuite<sup>3</sup> d'une manière générale, au point de vue moral et religieux, la période dont il entreprend le récit. Nous venons de traiter ce second point; nous n'aurons donc à nous occuper ici que du premier.

Quelque temps après la mort de Josué, et sur sa recommandation très expresse<sup>4</sup>, certaines tribus tentèrent donc courageusement d'expulser de leur domaine les races étrangères qui avaient été assez fortes pour s'y maintenir. Obéissant à un ordre de Dieu même, la tribu de Juda donna l'exemple de cette heureuse et nécessaire reprise de la lutte. Mais, comme le territoire de Siméon était voisin du sien, elle s'associa très naturellement cette autre tribu, pour être plus sûre du succès. Leurs guerriers réunis entreprirent une première campagne. Grâce à la protection divine, dont le narrateur fait une mention directe, ils remportèrent une brillante victoire auprès du bourg de Bézec<sup>5</sup>, sur les Cananéens et les Phérezéens, ligués contre eux. Le roi de Bézec, Adonibézec<sup>6</sup>, tomba entre les mains des vainqueurs. C'était un de ces tyrans locaux, qui abusaient cruellement de leur autorité absolue, pour imposer les traitements les plus barbares à ceux de leurs ennemis dont ils réussissaient à s'emparer. Il avait fait couper les pouces des mains et des pieds à soixante-dix rois devenus ses prisonniers, les rendant ainsi incapables de manier l'épée, l'arc et la lance, et de marcher facilement : mutilation particulièrement déshonorante pour des guerriers. Il les humiliait davantage encore, en les contraignant de manger, sous sa table, les restes des mets servis à lui-même et à ses convives. Ce détail, tout en nous donnant une idée des mœurs barbares de cette époque au pays de Canaan, explique aussi comment la conquête en fut facilitée aux Hébreux, par les rivalités et les luttes intestines qui divisaient la population cananéenne. On appliqua la loi du talion à Adonibézec, en lui faisant subir le supplice dont il avait été si libéral envers les autres, et il ne put

1. Juges, I, 1-III, 6. — 2. Juges, I, 1-II, 5. — 3. Juges II, 6-III, 6. —

4. Josué, XXIII, 3-16.

5. Localité inconnue, distincte de celle qui est mentionnée au I<sup>er</sup> livre des Rois, XI, 8-11.

6. Nom hébreu qui signifie « Seigneur de Bézec », et qui était peut-être le titre officiel de tous les rois de cette bourgade.

s'empêcher de reconnaître publiquement la justice de la vengeance divine<sup>1</sup>.

Après ce premier fait d'armes, les guerriers de Juda et de Siméon attaquèrent Jébus (Jérusalem), et s'emparèrent des parties basses de la ville<sup>2</sup>, qu'ils incendièrent et dont ils massacrèrent les habitants. Mais la citadelle résista à tous leurs assauts, comme aussi, un peu plus tard, à ceux de la tribu de Benjamin, sur le territoire de laquelle Jérusalem était située<sup>3</sup>. Ainsi qu'il a été dit plus haut, elle demeura entre les mains des Jébuséens jusqu'au règne de David<sup>4</sup>. Les gens de Juda et de Siméon portèrent aussi la guerre dans trois districts qui formaient également une portion de leur héritage : dans la région montagneuse du Centre; dans le *Néguéb*, à l'extrême Sud; dans la plaine qui s'étend à l'Ouest, entre le pied des montagnes et la Méditerranée. Les résultats de cette autre expédition ne furent pas moins excellents que les premiers. Nous les avons racontés plus haut, d'après le livre de Josué, par anticipation. Dans la montagne, les confédérés se rendirent maîtres d'Hébron, puis de Dabir, qui fut enlevée magnifiquement par Othoniel.

Le narrateur insère ici<sup>5</sup> une note relative aux Cinéens ou « fils du Kénite », comme les nomme le texte hébreu. Ce Kénite n'est autre qu'Hobab, beau-frère de Moïse, qui s'était autrefois associé aux Hébreux<sup>6</sup> et qui avait pénétré avec eux en Palestine. Ses descendants s'étaient d'abord établis à Jéricho, la « ville des palmiers ». A l'époque des conquêtes de Juda, ils quittèrent les bords du Jourdain et vinrent dresser leurs tentes de nomades sur le territoire de cette tribu, à Arad, aujourd'hui Tell-Arad, à environ 30 kilomètres au sud d'Hébron. Tout en gardant leur indépendance, ils demeurèrent toujours étroitement attachés aux Israélites.

Dans le *Néguéb*, les vaillantes troupes de Juda et de Siméon, poursuivant leurs progrès, prirent la ville de Sephaath, dont ils exterminèrent les habitants, d'après la règle de l'anathème, et dont ils changèrent le nom en celui de Hormah. De là, remontant au Nord-Ouest, ils furent assez heureux pour s'emparer de trois des principales villes des Philistins : Gaza, Ascalon et Accaron; mais elles leur furent bientôt reprises<sup>7</sup>. Les Philistins étaient munis de chars de guerre, contre lesquels, nous l'avons vu et nous le verrons encore, les Hébreux étaient alors presque impuissants.

1. Dans une des lettres découvertes à Tell-el-Amarna, un roi babylonien se plaint de ce qu'un certain « Choum-Adda a coupé les pieds et arraché les bras » de plusieurs de ses sujets. Valère Maxime raconte, IX, II, 8, que les Athéniens eux-mêmes coupèrent les pouces de tous les hommes d'Égine qu'ils firent prisonniers.

2. Josèphe, *Ant.*, IX, II, 23.

3. Juges, I, 21. — 4. Josué, xv, 63; II Rois, v, 6-9. — 5. Juges, I, 16. —

6. Nombres, XII, 29-32. — 7. Juges, III, 3; XIII, 1-5; XIV, 19; XVI, 1.

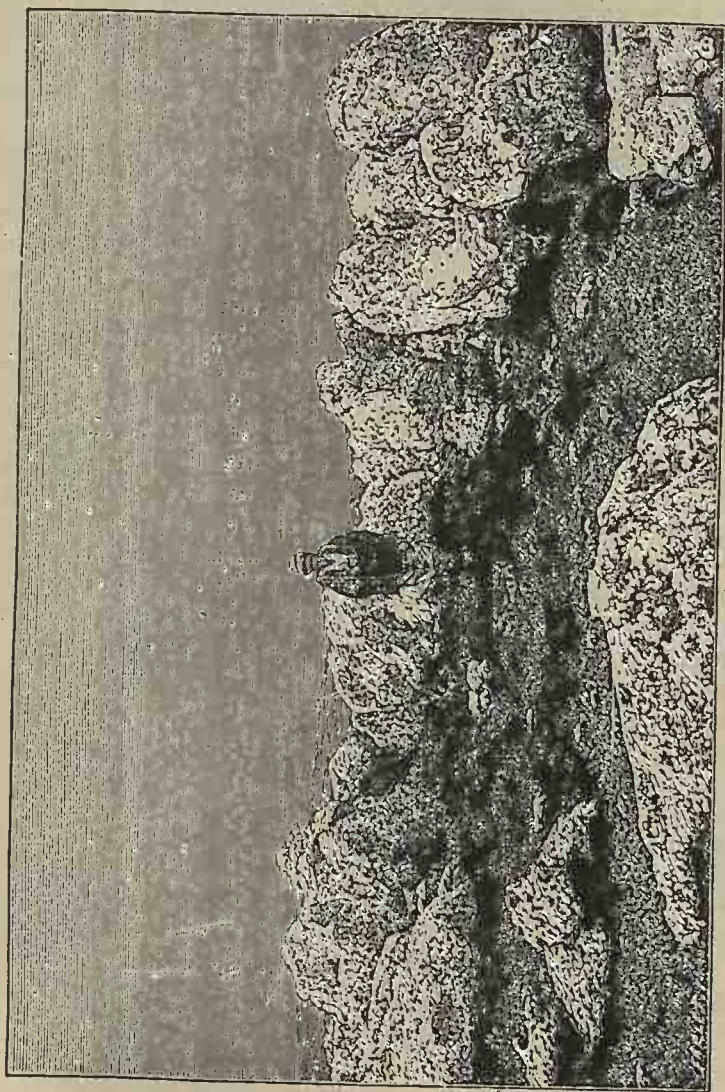


Fig. 100. — Cercle de rochers à l'est de Béthel. (D'après une photographie.)

Les « fils de Joseph », c'est-à-dire la tribu d'Éphraïm et la demi-tribu occidentale de Manassé, imitèrent les exploits de leurs frères du Sud, en prenant par surprise la ville de Béthel, aujourd'hui *Béitîn*, l'ancienne Luz, qui avait d'abord été cédée aux Benjaminites, mais dont ceux-ci n'avaient pas fait la conquête. L'écrivain sacré nous fournit quelques détails sur la manière dont on s'en empara. Le détachement israélite qui était allé reconnaître la place vit un homme qui en sortait. On l'arrêta, et on lui promit la vie sauve, s'il indiquait par quel côté les assaillants pourraient s'approcher de la ville à l'improviste et sans danger. Il y consentit; ce qui permit aux Hébreux un facile et rapide succès.

Après avoir mentionné ces quelques avantages remportés par ses compatriotes, le narrateur fait la triste énumération des villes et des districts dont ils furent impuissants à chasser les Cananéens<sup>1</sup> : insuccès partiels, il est vrai, mais extrêmement fâcheux, et gros de menaces pour l'avenir politique, moral et religieux d'Israël. Ils concernaient la tribu cisjordanienne de Manassé, les tribus d'Éphraïm, de Zabulon, d'Aser, de Nephtali, de Dan, aussi bien que celles de Juda, de Siméon et de Benjamin<sup>2</sup>. Quand les deux races étaient ainsi juxtaposées, leurs relations réciproques variaient naturellement, suivant la force de résistance plus ou moins grande des Hébreux. Supérieurs à leurs adversaires, ils leur imposaient parfois un tribut qui les maintenait dans l'ordre; moins puissants qu'eux, ils étaient contraints de subir leurs conditions. Lorsque les forces étaient égales des deux parts, on s'arrangeait de manière à vivre pacifiquement; et là était le plus grand danger, celui que relève l'auteur du livre des Juges, par la description désolante que nous avons citée plus haut.

Lorsque les Israélites, découragés par les difficultés que présentait la conquête totale du pays de Canaan, si admirablement commencée, s'arrêtèrent lâchement, le Seigneur leur avait témoigné, par l'intermédiaire d'un ange, le mécontentement que lui faisait éprouver cette conduite antithéocratique; car ils auraient pu se débarrasser tout à fait de leurs ennemis, s'ils s'étaient associés contre eux, et s'ils les avaient attaqués avec plus de courage et de confiance en Dieu. C'était encore du vivant de Josué, et le peuple était rassemblé dans la région de Galgala. Le messager céleste, après avoir brièvement rappelé aux Hébreux les récents bienfaits du Dieu-roi et ses promesses pour l'avenir, ajouta, sur le ton du grave reproche : « J'ai dit... :

1. Juges, I, 27-36.

2. Petit détail significatif : lorsque les Hébreux formaient la majorité dans les régions demeurées mixtes, l'historien emploie cette formule : Les Jébuséens (ou les Cananéens) demeurèrent avec les fils de Benjamin (ou d'Éphraïm, etc.). Il dit au contraire que les Israélites « demeurèrent avec les Cananéens », lorsque ces derniers étaient les plus puissants et les plus nombreux.

Vous ne ferez pas alliance avec les habitants du pays; vous renverrez leurs autels. Mais vous n'avez pas obéi à ma voix. Pourquoi avez-vous fait cela ? J'ai dit alors : Je ne chasserai pas (les Cananéens) devant vous; mais ils seront à vos côtés, et leurs dieux seront pour vous un piège. » A ces mots, l'assemblée éclata en sanglots, et offrit des sacrifices propitiatoires au Seigneur en cet endroit, qui reçut alors le nom de *Bôkim*, c'est-à-dire, « ceux qui pleurent ». Mais des actes auraient valu cent fois mieux que des larmes <sup>1</sup>.

### III. — Les Danites à la recherche d'un nouveau territoire; horrible incident qui faillit anéantir la tribu de Benjamin.

L'auteur du livre des Juges a placé comme appendice, à la fin de sa composition, le récit de deux épisodes douloureusement caractéristiques de l'époque si bien décrite par lui <sup>2</sup>. Il les cite comme de frappants exemples de l'anarchie, de l'immoralité, des pratiques idolâtriques qui régnaient alors au sein du peuple de Dieu. Il est manifeste qu'il les a détachés de leur place chronologique, et qu'ils se passèrent, non pas à la fin, mais au début de la période des Juges. En effet, parmi les acteurs de ces deux drames — le second est même plutôt une lugubre tragédie — nous voyons un petit-fils de Moïse et un petit-fils d'Aaron : les faits racontés ne datent donc que de deux générations après la conquête de la Palestine <sup>3</sup>. Par conséquent, c'est très justement que l'historien Josèphe <sup>4</sup> leur attribuait déjà la place que la plupart des auteurs contemporains leur donnent aussi aujourd'hui. Le premier de ces deux épisodes, celui des Danites à la recherche d'un nouveau territoire, atteste la décadence religieuse d'Israël; le second, celui du lévite de Sichem, sa décadence morale.

Le récit qui concerne les Danites s'ouvre par un petit incident de famille <sup>5</sup>. Un Israélite nommé Michée, domicilié dans la montagne d'Éphraïm, avait dérobé à sa mère onze cents sicles d'argent : somme considérable pour l'époque, car elle correspondait à 3 113 fr. de notre monnaie, le sicle d'argent étant évalué à 2 fr. 83 centimes. Lorsqu'elle s'aperçut de la disparition de son argent, la mère maudit le voleur en présence de son fils, et consacra solennellement à Dieu la somme dérobée, afin que le voleur, s'il avait connaissance de cet anathème et de ce vœu, fût troublé jusqu'au fond de sa conscience et

1. Juges, II, 1-5. — 2. Juges, XVII, 1-XXI, 24.

3. C'est d'ailleurs aux premiers temps de la période des Juges, comme nous venons de le voir, que les tribus cisjordaniques firent des efforts pour agrandir leur territoire. Or, tel sera précisément le cas pour les Danites, dans le premier épisode.

4. *Ant.*, V, II, 8-12; III, 1.

5. Juges, I, 1-6.



ne pût jouir en paix de son larcin. Effrayé, en effet, Michée s'empressa de restituer l'argent volé. Sa mère, après avoir béni son fils pour empêcher sa malédiction d'agir, employa deux cents sicles (566 fr.) à faire préparer deux idoles, l'une sculptée, l'autre simplement fondue, que Michée plaça dans un petit sanctuaire domestique, construit à côté de la maison de sa mère. Il employa sans doute pour cette construction les neuf cents sicles qui restaient. Il se procura aussi un « éphod », c'est-à-dire un vêtement sacerdotal, et un *teraph* ou dieu laïe, analogue à celui que Rachel avait autrefois dérobé à son père<sup>1</sup>, et il plaça ces objets dans sa chapelle. Enfin, il confia à l'un de ses fils le service de ce culte improvisé, qui, tout en s'adressant au Dieu d'Israël, avait un caractère à demi-païen.

Sur ces entrefaites, un jeune lévite vint à passer par la localité où résidait Michée. C'était, on nous le dit plus loin<sup>2</sup>, un petit-fils de Moïse, et il se nommait Jonathas. Il parcourait le pays pour chercher une situation, car, par suite de la désorganisation qui régnait alors dans la plus grande partie de la Palestine, les temps étaient très durs et la dîme des lévites devait être très irrégulièrement payée. De plus, ce jeune homme, malgré son illustre et sainte origine, était léger, inconstant, peu religieux.

Michée, qui comprenait que le prêtre institué par lui n'avait en réalité aucun pouvoir officiel, fut heureux de le remplacer par un descendant de Lévi. Il offrit donc au jeune étranger de le garder chez lui, comme ministre du culte, dans son sanctuaire irrégulier. Pour honoraires, il s'engagea à lui donner annuellement la somme très modique de dix sicles d'argent (28 fr. 30), et en plus, les vêtements et la nourriture. En agissant ainsi, Michée croyait faire honneur au Dieu d'Israël, tant les règles relatives au culte sacré compartaient peu alors aux yeux d'un trop grand nombre de ses compatriotes. « Maintenant, je sais, s'écria-t-il fièrement et joyeusement, que le Seigneur<sup>3</sup> me fera du bien, puisque j'ai chez moi un prêtre de la race de Lévi. » Mais sa joie fut de courte durée.

Tous ces détails ne sont qu'un préambule au récit de l'installation d'une partie des Danites au nord de la Palestine cisjordanienne. Comme les autres tribus israélites, celle de Dan avait reçu sa part d'héritage, située sur le versant occidental des montagnes d'Éphraïm. Mais, il vient d'être dit qu'elle avait été impuissante à en chasser les Amorrhéens qui l'occupaient. De plus, son domaine, tel qu'il lui avait été assigné, se trouvait être trop étroit pour elle. Un certain nombre de ses membres résolurent donc d'aller s'établir ailleurs.

1. Genèse, xxxi, 19, 30-35. — 2. Juges, xviii, 30. La vraie leçon de l'hébreu est : « fils de Gerson, fils de Moïse ».

3. Le texte hébreu emploie ici le mot *Jéhovah*.

Mais il fallait d'abord découvrir un district qui leur convînt et dont la conquête fût facile. C'est pourquoi ils envoyèrent cinq explorateurs qui, de Saraa et d'Esthaol, deux localités faisant partie de leur territoire primitif<sup>1</sup>, se dirigèrent vers le Nord. Arrivés à l'endroit où demeurait Michée, ils reçurent chez lui l'hospitalité. Tout à coup, à leur grande surprise, ils reconnurent la voix de Jonathas, avec lequel ils avaient été en rapports dans quelque autre circonstance. Un dialogue animé s'engagea entre eux. Le lévite raconta comment il avait été installé chez Michée, et parla naturellement des statues et de son rôle sacerdotal. Les explorateurs dirent de quelle mission ils étaient chargés; puis ils prièrent Jonathas de consulter Dieu sur l'issue de leur voyage. Il le fit, nous ne savons pas de quelle manière, et il leur donna une réponse un peu vague, mais qu'on pouvait interpréter favorablement : « Allez en paix; votre voyage est sous les yeux du Seigneur (*Jéhovah*). »

Encouragés et satisfaits, les explorateurs se remirent en route, en prenant toujours la direction du Nord. Ils arrivèrent ainsi à Laïs, ville bâtie au pied de l'Hermon; auprès d'une des principales sources du Jourdain, sur l'emplacement du village actuel de *Tell-el-Khadi*. Elle paraît avoir été une colonie des Sidoniens. Les habitants n'étaient pas moins pacifiques que ceux de leur métropole, qui préférerait de beaucoup le commerce à la guerre. Située à une distance considérable de Sidon, Laïs n'était pas à l'abri d'un coup de main audacieux. Les envoyés danites s'en rendirent compte promptement; aussi jetèrent-ils leur dévolu sur elle, non seulement pour ce motif, mais aussi parce qu'elle était une riche proie. En rentrant à Saraa, ils pressèrent leurs frères d'aller s'en emparer au plus tôt. « Allons, s'écrièrent-ils, en achevant leur discours, mettons-nous en possession de ce pays. Quand vous y entrez, vous trouverez un peuple qui vit en sécurité. Le pays est vaste, et Dieu l'a livré entre vos mains; c'est un lieu où rien ne manque de tout ce qui croît sur la terre<sup>2</sup>. »

Six cents guerriers danites partirent en effet, avec leurs femmes et leurs troupeaux. Ce nombre avait paru suffisant pour la conquête. Après une halte rapide à Cariathiarim de Juda, aujourd'hui *Karieth el-Énab*, sur la route de Jassa à Jérusalem, ils pénétrèrent dans la montagne d'Éphraïm et arrivèrent à la résidence de Michée. Les cinq explorateurs, qui servaient de guides à la caravane, racontèrent aux guerriers qu'ils avaient installés auprès de la porte de la maison, ce

1. Saraa, patrie de Samson d'après Juges, xiii, 2, aujourd'hui *Soura*, village bâti sur une colline tronquée, à environ six heures de marche à l'ouest de Jérusalem, au nord-est de la *Chephélah*; Esthaol, actuellement *Achoïa*, non loin et au nord de Saraa.

2. Juges, xviii, 7-10.

qu'ils avaient vu à l'intérieur : le petit sanctuaire, les statues, l'éphod, le lévite servant de prêtre. Comme conclusion, ils se contentèrent de dire : « Voyez ce que vous avez à faire. » Ces mots étaient significatifs. Ils entrèrent ensuite eux-mêmes dans la maison, soi-disant pour saluer le lévite, en réalité pour faire main basse sur le trésor religieux de Michée. Le lévite protesta d'abord ; mais les Danites lui proposèrent de les accompagner, pour être, dirent-ils en un langage plein d'emphase, « le père et le prêtre d'une tribu d'Israël. » Flatté de cette perspective, Jonathas donna son consentement, et se mit en route avec eux. Le convoi avait déjà franchi une assez grande distance, quand Michée, averti de ce qui s'était passé, s'élança à sa poursuite avec ses voisins. Après l'avoir rejoint, il réclama à grands cris son prêtre et les objets qu'on lui avait volés. Mais les Danites le menacèrent de mort, s'il continuait de crier et de se plaindre ; il prit donc le parti de retourner chez lui.

La prise de Laïs fut aussi aisée que l'avaient prédit les explorateurs. On la brûla, après en avoir exterminé les habitants ; puis, quand elle eut été rebâtie, on changea son nom en celui de Dan, qui rappelait le fondateur de la tribu des vainqueurs. Ceux-ci construisirent un sanctuaire, dans lequel ils placèrent les statues dérobées à Michée. Le lévite Jonathas et ses descendants après lui remplirent les fonctions de prêtres dans la ville nouvelle, « pendant tout le temps que la maison de Dieu (le tabernacle) fut à Silo » ; par conséquent, jusqu'à ce que l'arche fût tombée entre les mains des Philistins<sup>1</sup>.

Le second épisode que nous avons à raconter manifeste plus tristement encore que le précédent l'état dans lequel se trouvaient alors les Hébreux, en particulier la dissolution et la barbarie des mœurs. C'est, a-t-on pu dire très justement, « une histoire de crimes sanglants, de justice sauvage et de miséricorde non moins sauvage<sup>2</sup>. » C'est encore un lévite qui sera pendant quelque temps le principal acteur. Il résidait à l'extrémité septentrionale des monts d'Éphraïm, et il avait épousé comme femme de second rang, une jeune fille de Bethléem. Mais elle lui fut infidèle, le quitta et revint chez son père à Bethléem. Elle était là depuis quatre mois, lorsque son mari, désireux de se réconcilier avec elle, vint la rejoindre. Il fut bien accueilli par elle, et aussi par son père, qui le garda dans sa maison pendant trois jours. Le quatrième jour, le lévite se proposait de repartir avec sa femme ; mais son beau-père le retint pendant deux autres jours, comme s'il eût voulu sceller davantage encore la réconciliation.

1. Juges, xviii, 27-31 ; I Rois, iv, 11.

2. Milman, *The history of the Jews*, 1878, t. 1, p. 194. « Elle fait frissonner d'horreur, » ajoute le rév. Stanley, *Lectures on the jewish Church.*, t. 1, p. 279.

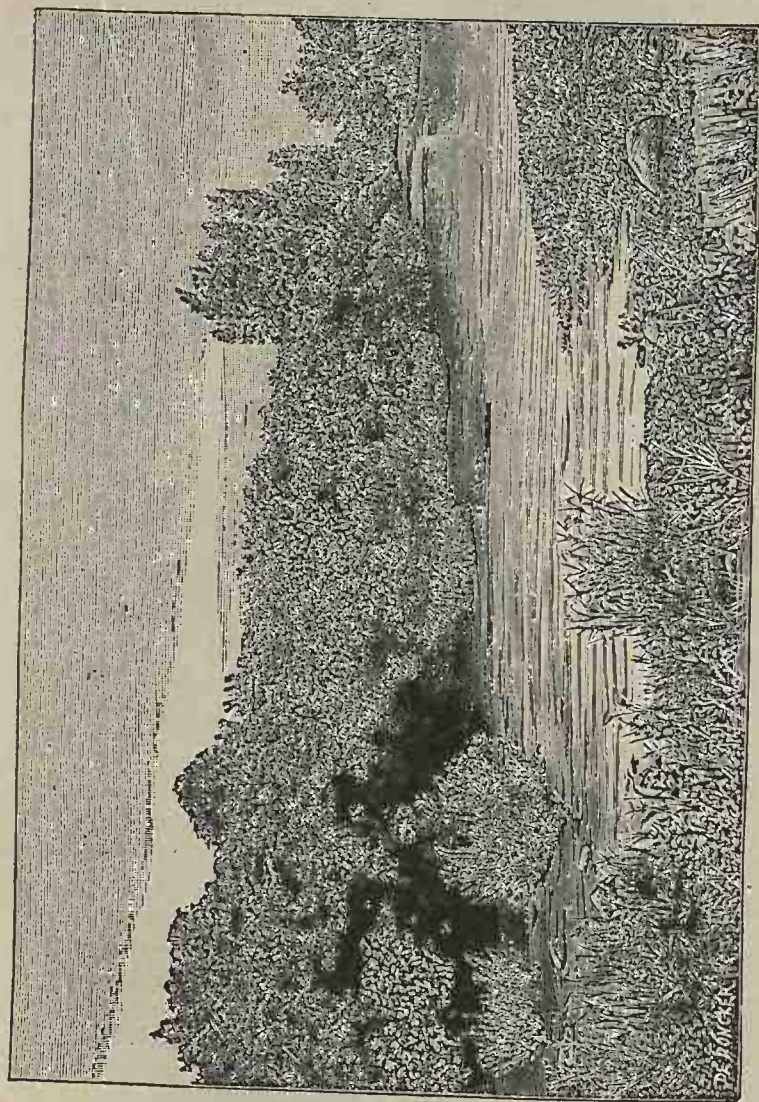


Fig. 101. — Tell el Khadi. L'ancienne Lais-Dan était bâtie sur l'emplacement du fourré situé à gauche et tout autour.

En Orient, les voyageurs se mettent d'ordinaire en route de bon matin, font une halte prolongée au milieu du jour, et s'arrangent de manière à arriver avant la nuit chez eux, ou dans une localité où ils s'arrêteront jusqu'au lendemain. Mais, malgré les sages conseils de son beau-père, le lévite ne partit que dans l'après-midi : résolution dangereuse, surtout à une époque si troublée. Lui et sa femme étaient montés chacun sur un âne; un serviteur les accompagnait à pied. La journée était déjà avancée, lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem, que 9 kilomètres environ séparent de Bethléem; aussi le serviteur crut-il devoir rappeler à son maître qu'il serait prudent d'y passer la nuit. Le lévite dédaigna fièrement d'entrer dans « la cité d'une nation étrangère. » En effet, Jérusalem, nous le redisons récemment, était encore en grande partie au pouvoir des Jébuséens. Le lévite voulait donc aller plus loin, jusqu'à Gabaa (aujourd'hui probablement *Tell el-Foul*), à une heure et demie de marche au nord de Jérusalem, ou même à Rama (actuellement *Er-Râm*), à une heure encore plus au Nord. Son dessein était évidemment de se rapprocher ce jour-là le plus possible de son domicile. Mais il ne put en réaliser que la première partie, la nuit l'ayant saisi à Gabaa<sup>1</sup>.

Entrés dans la ville, les voyageurs s'arrêtèrent sur la petite place ménagée habituellement auprès de la porte, et servant de local pour les assemblées populaires, les marchés, etc. Trait fort rare dans ces contrées : aucun des habitants ne leur offrit un gîte. Cependant un vieillard, originaire de la montagne d'Éphraïm et établi à Gabaa, passant auprès d'eux en revenant des champs, les pressa si cordialement d'entrer chez lui, qu'ils acceptèrent. C'est ici que l'épisode va devenir lugubre, hideux même. Le vieillard et ses invités prenaient ensemble leur repas du soir, lorsqu'ils furent interrompus soudain par des coups violents, réitérés, que des hommes de la ville frappaient contre la porte. Ces êtres vils et brutaux comme autrefois les habitants de Sodome<sup>2</sup>, réclamaient le lévite, pour abuser de lui. Malgré les protestations du vieil Éphraïmite, c'est la malheureuse jeune femme qui tomba entre leurs mains. Le lendemain matin, on la trouva étendue sans vie auprès de la porte de la maison, victime de leurs violences. Le lévite chargea son cadavre sur son âne et l'emporta dans la localité où il demeurait. Là, pour mieux marquer son indignation, il le coupa membre par membre, en douze morceaux; puis il envoya une de ces parts macabres à chacune des tribus d'Israël. Il réclamait ainsi, de tous ses compatriotes, leur aide pour tirer promptement vengeance d'un crime si horrible<sup>3</sup>.

L'effet produit fut immense. « Jamais rien de pareil n'est arrivé dans Israël, depuis le jour où nos pères sont sortis d'Égypte jusqu'à

1. Juges, xix, 1-15. — 2. Genèse, xix, 1-13. — 3. Juges, xix, 16-30.

présent » : tel fut le cri de douleur et d'horreur qui retentit partout. Avec ses chefs, le peuple s'assembla « comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée<sup>1</sup> », dans la bourgade de Maspha, identique peut-être à *Neby-Samouïl*, sur la colline remarquable qui se dresse à deux heures et demie au nord-ouest de Jérusalem, à une heure et demie seulement et à l'ouest de Gabaa. Les tribus de l'est du Jourdain avaient aussi fourni leur contingent, de sorte que 400 000 hommes se trouvèrent réunis. Les Benjaminites avaient été invités à



Fig. 102. — Frondeurs assyriens. Ancien bas-relief.

assister à ce congrès de la nation; mais, comme Gabaa faisait partie de leur tribu, ils refusèrent de se présenter. A la demande de l'assemblée, le lévite exposa les circonstances du crime. Il fut ensuite décidé à l'unanimité qu'on enverrait aux Benjaminites des délégués, qui exigeraient d'eux la livraison immédiate des coupables, pour qu'on les mît à mort. Mais l'orgueilleuse tribu, au lieu de réprover noblement l'infamie des gens de Gabaa, s'en fit au contraire solidaire, en rejetant la demande si légitime de l'ensemble de la nation. Bien plus, par une bravade insensée, ses guerriers, au nombre de 25 000, « sortirent de leurs villes et s'assemblèrent à Gabaa, pour aller combattre les fils d'Israël. » Pour sa part, Gabaa fournit 700 soldats. On en mentionne 700 autres, qui étaient assez habiles pour se servir aussi bien de la main gauche que de la droite, et qui maniaient la fronde avec

1. C'est-à-dire, du nord au sud de la Palestine, par conséquent, de tout le pays.

tant d'adresse, qu'ils pouvaient, à distance, atteindre un cheveu avec leurs pierres <sup>1</sup>.

Mais qu'était cette petite armée, en face des 400 000 hommes qui allaient leur être opposés, et surtout en face du divin concours, que les tribus confédérées étaient allées implorer auprès de l'arche, transférée, pour la circonstance, à Béthel, à quatre heures de marche au nord de Gabaa ? Et pourtant, les premières opérations militaires furent défavorables à leurs guerriers. Sans perdre de temps, ceux-ci vinrent assiéger Gabaa ; mais les Benjaminites, qui s'y étaient enfermés, s'élançèrent contre eux dans une sortie audacieuse et leur tuèrent 22 000 hommes. Les confédérés prirent ensuite eux-mêmes l'offensive ; mais ils eurent l'imprudence d'attaquer l'ennemi de front, à l'endroit où ils venaient d'être battus. Sortant encore en masse, les Benjaminites les refoulèrent, en leur tuant encore 18 000 hommes <sup>2</sup>.

Cette fois, les assaillants levèrent momentanément le siège et retournèrent à Béthel, où, en présence du Seigneur, ils jeûnèrent, offrirent des sacrifices, multiplièrent les supplications pour obtenir la victoire. Dieu, consulté en leur nom par le grand prêtre Phinées, fils d'Éléazar et petit-fils d'Aaron, leur promit qu'ils obtiendraient bientôt un succès complet <sup>3</sup>. De retour à Gabaa et instruits par l'expérience, ils changèrent de tactique et recoururent au stratagème qui avait si bien réussi à leurs pères, lors du siège d'Ai <sup>4</sup>. Ils s'avancèrent pour la troisième fois contre la ville, comme s'ils avaient eu l'intention de lui donner l'assaut. Puis, lorsque les Benjaminites se furent lancés de nouveau contre eux, ils simulèrent la fuite dans deux directions différentes, entraînant ainsi l'ennemi à leur poursuite et scindant ses bataillons en deux corps, pour en avoir plus facilement raison. Pendant ce temps, 10 000 des leurs, placés en embuscade, pénétrèrent dans la ville dépourvue de ses défenseurs, et massacrèrent tout ce qui s'y trouvait. La bataille même coûta la vie à 20 000 guerriers benjaminites, sans compter ceux qui avaient péri dans les précédents combats. Les vainqueurs, dans leur zèle sans pitié, se répandirent sur tout le territoire de la tribu, brûlant les villes et massacrant tous les habitants. Aussi, de la population florissante des Benjaminites, ne resta-t-il que six cents soldats, qui avaient réussi à s'enfuir après la bataille de Gabaa. Ils demeurèrent cachés dans le désert, auprès du rocher de Rimmon, actuellement *Roummôn*, à trois heures au nord-est de Gabaa, à l'est de Béthel, au sommet d'une montagne conique.

Fiers d'abord de leurs succès, les confédérés ne tardèrent pas à en

1. Tite-Live, xxviii, 37, et Diodore de Sicile, ix, 18, mentionnent des traits analogues.

2. Juges, xx, 22-25. — 3. Juges, xx, 26-28. — 4. Josué, viii, 3-28.

éprouver comme du remords, en se rendant compte qu'une des douze tribus d'Israël était presque anéantie. Ce chiffre de douze était sacré pour eux, car il se rattachait aux souvenirs les plus glorieux de leur histoire; et voici que désormais l'arbre théocratique serait incomplet, par l'extinction d'une de ses branches. Et comment aider celle-ci à renaître, puisque à Maspha — nous l'apprenons ici — sous le sentiment de l'horreur que leur inspirait le crime de Gabaa, ils s'étaient engagés par vœu à ne donner aucune de leurs filles en mariage aux Benjaminites qui survivraient ? Ils revinrent donc une fois de plus à Béthel, et, après avoir encore pleuré, gémé, prié, offert des sacrifices, ils se souvinrent d'un autre serment qu'ils avaient fait au moment d'entreprendre leur expédition contre Benjamin : celui de mettre à mort ceux des Israélites qui n'auraient point pris part à la guerre vengeresse. A cet engagement solennel, on rattacha, par un singulier mélange de compassion tardive et de sévérité fratricide, un expédient grâce auquel on pourrait donner des femmes aux Benjaminites qui avaient échappé à la mort. Un examen rapide révéla que la ville de Jabès-Galaad, située de l'autre côté du Jourdain et métropole de la province dont le nom était associé au sien<sup>1</sup>, n'avait envoyé aucun contingent, peut-être par sympathie pour la tribu de Benjamin. L'anathème fut donc prononcé contre elle, et douze mille guerriers furent chargés de le mettre à exécution. Ils devaient passer tous les habitants au fil de l'épée, et ne réserver que les jeunes vierges nubiles, pour les donner en mariage aux Benjaminites. Le terrible massacre eut lieu, et on ramena quatre cents captives. On alla ensuite chercher les Benjaminites réchappés, qui s'étaient réfugiés à Rimmon; on leur rendit la liberté, et on partagea entre eux les jeunes filles. Mais, comme ils étaient au nombre de six cents, deux cents d'entre eux restaient encore à pourvoir<sup>2</sup>. Dans ce but on dut recourir à un second expédient, qui ne cadre que trop bien avec tout le reste du récit, quoi qu'il n'ait pas eu un caractère sanglant.

L'une des grandes fêtes religieuses de l'année approchait, on ne saurait dire laquelle, et les Israélites allaient accourir en grand nombre pour la célébrer avec leur famille à Silo, où l'on avait rapporté l'arche. On savait qu'à cette occasion les jeunes filles dansaient en plein air, soit pour célébrer un rite sacré, ainsi que cela avait lieu parfois chez les Hébreux, soit simplement par mode de réjouissance. Les deux cents Benjaminites qui n'avaient pas encore pu se marier n'auraient qu'à se dissimuler dans les vignes, puis à enlever chacun l'une des danseuses, qu'ils épouseraient et emmèneraient chez eux. Les anciens du peuple, qui avaient imaginé ce stratagème, promirent

1. Elle paraît avoir occupé l'emplacement de l'actuelle *ed-Déir*.

2. Juges, *xxi*, 1-14.



de s'interposer auprès des pères et des frères des jeunes filles, pour les calmer, au cas très probable où ce procédé leur déplairait. Les choses se passèrent comme il avait été réglé. De retour chez eux, les Benjaminites rebâtirent des villes, où ils habitèrent. Leur tribu se reforma peu à peu; deux ou trois siècles plus tard, à l'époque de Saül, elle s'était amplement repeuplée et avait reconquis toute sa force <sup>1</sup>.

A la suite de ces deux épisodes, l'écrivain sacré n'avait-il pas le droit d'employer de nouveau la formule que nous avons citée plus haut : « En ce temps-là, il n'y avait pas de roi en Israël, et chacun faisait ce qui lui semblait bon. » Cette fois, hélas! surtout à propos de l'histoire du lévite de Sichem, la licence était allée bien loin.

#### IV. — L'histoire de Ruth la Moabite.

C'est vraisemblablement aussi à la même époque qu'appartient cet autre épisode, qui forme, par son caractère pacifique, idyllique même, un si frappant contraste avec les deux précédents. Le petit livre qui en contient le précieux récit <sup>2</sup> annonce, dès sa première ligne, que Ruth vivait « aux jours des Juges », mais sans préciser davantage cette date. Toutefois, dans la nomenclature rapide des ancêtres de David par laquelle il se termine <sup>3</sup>, il est dit que Booz, le principal personnage après Ruth, avait eu pour père Salmon, lequel, d'après la généalogie de Jésus-Christ, telle que nous la lisons au début de l'évangile de saint Matthieu <sup>4</sup>, avait épousé la célèbre Rahab de Jéricho <sup>5</sup>. De ce détail, nous pouvons conclure que les faits racontés au livre de Ruth se passèrent du vivant de la génération qui suivit celle de la conquête de Canaan; par conséquent, durant la première partie de la période des Juges. C'est pourquoi nous en insérons ici la narration.

Le livre même paraît avoir été composé sous le règne de David, puisque la liste généalogique dont il vient d'être question ne va pas au delà de ce prince. Il est manifeste que l'histoire toute personnelle qu'il raconte n'a été insérée dans la Bible qu'en vue de cette même généalogie, qui, tout en s'arrêtant à David, énumère quelques-uns des ancêtres du Messie. Sous ce rapport, on a pu dire que l'histoire de Ruth, aïeule de David, a sa place « au seuil de l'évangile. » Au point de vue historique, le livre de Ruth complète très heureusement celui des Juges. Sans lui, nous ne connaîtrions Israël que par le dehors, d'une manière imparfaite, pendant cette époque tragique et ensan-

1. Juges, xxi, 15-24.

2. Le livre de Ruth, qui est placé dans la Vulgate immédiatement après celui des Juges.

3. Ruth, iv, 18-22. — 4. i, 5. — 5. Josué, ii, 1-21.

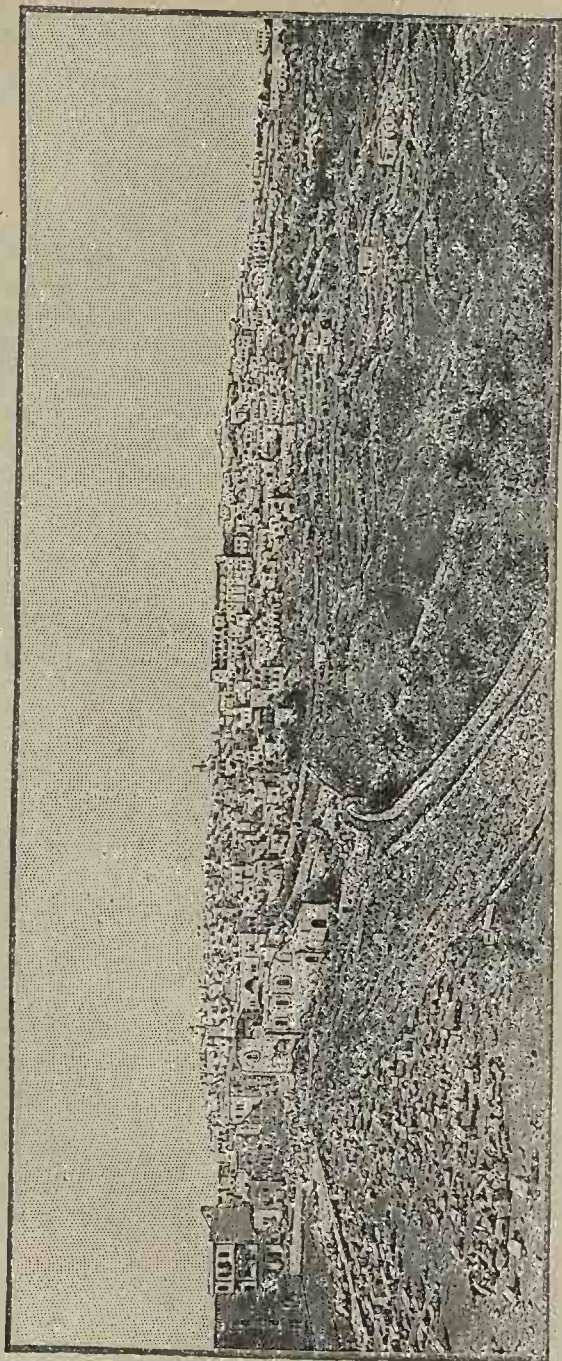


Fig. 102. — Vue de Bethléem. (D'après une photographie.)

glantée. Mais grâce à lui, la vie intime et de famille, la vie sociale et religieuse d'un heureux coin de la Palestine d'alors, nous est révélée sous son jour le plus favorable. C'est la paix des champs, après le cliquetis des armes; ce sont des âmes pieuses et fidèles, au lieu de rudes guerriers souvent barbares.

Bethléem est de nouveau le point de départ de cette histoire, et nous apprenons, dès le début, que la famine régnait dans le pays. Par suite de ce désastre, une famille — composée du père, nommé Élimélech, de sa femme Noémi, de leurs deux fils Machlôn et Kiliôn, qui avaient vu des jours meilleurs — fut obligée de s'expatrier, pour ne pas mourir de faim. C'est au riche et fertile pays de Moab, en face de Bethléem, de l'autre côté de la mer Morte, que ces exilés volontaires allèrent chercher un refuge provisoire. Ils reçurent des habitants un excellent accueil, puisque les deux jeunes gens ne tardèrent pas à épouser l'un et l'autre une Moabite. La femme de Machlôn se nommait Ruth; celle de Kiliôn, Orpha<sup>1</sup>. Mais le malheur continua de frapper la famille, car Élimélech mourut peu de temps après son arrivée au pays de Moab, et ses fils le suivirent dans la tombe dix ans plus tard, sans laisser d'enfants. Alors, suivant la réflexion pathétique de l'écrivain sacré, « Noémi resta, privée de ses deux fils et de son mari. » Sa situation était désolante.

Une bonne nouvelle lui parvint cependant du pays de Canaan. Le Seigneur avait « visité son peuple (en bonne part) et lui avait donné du pain. » Aussi se décida-t-elle à quitter la terre d'exil, et à retourner à Bethléem. Elle se mit donc en chemin, accompagnée de ses belles-filles, qui ne voulaient pas se séparer d'elle. Mais Noémi avait une âme délicate, et elle ne pouvait souffrir que ses brus se sacrifiasent pour elle. Après qu'elles eurent marché toutes les trois pendant quelque temps, elle dit affectueusement et tristement à Ruth et à Orpha : « Allez, retournez chacune à la maison de votre mère. Que le Seigneur use de bonté envers vous, comme vous l'avez fait envers tous ceux qui sont morts et envers moi ! Que le Seigneur vous fasse trouver à chacune le repos dans la maison d'un mari ! » Puis elle les baisa. Elles lui répondirent, en pleurant et en sanglotant : « Non, nous irons avec toi chez ton peuple. » Mais Noémi insista, en leur disant que, pour elles, vu leur pauvreté, le bonheur ne pouvait consister que dans un nouveau mariage, qui serait moralement impossible à Bethléem. Orpha se laissa convaincre et s'en retourna; mais Ruth, refusant de quitter Noémi, lui fit cette réponse sublime, dans laquelle se manifestent tout ensemble son dévouement filial,

1. Ruth. 1, 1-5. A première vue, on est surpris que ces deux Israélites aient contracté un mariage avec des étrangères, des païennes. Mais ce fait s'explique suffisamment par les troubles et la désorganisation de l'époque des Juges.

sa générosité courageuse, et aussi sa foi au Dieu d'Israël, dont elle était prête à devenir l'adoratrice :

Ne me presse pas de te quitter, de m'en aller loin de toi. Où que tu ailles, j'irai; où que tu demeures, je demeurerai; ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu; où que tu meures, je mourrai, et j'y serai entermée. Que le Seigneur me traite dans toute sa rigueur, si autre chose que la mort me sépare de toi.

Profondément touchée, et la voyant décidée à l'accompagner, Noémi cessa ses instances<sup>1</sup>.

Elles partirent donc et arrivèrent à Bethléem, où le retour de Noémi excita une douce et joyeuse émotion. Les femmes de la petite ville se demandaient entre elles : « Est-ce là Noémi ? » Leur hésitation provenait de ce que l'âge et les soucis l'avaient beaucoup changée. Elle répondit : « Ne m'appellez plus *Noémi* (c'est-à-dire, Belle), mais appelez-moi *Mara* (Amère), car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. A mon départ j'étais dans l'abondance; mais le Seigneur me ramène les mains vides. » Elle s'installa comme elle put avec Ruth<sup>2</sup>. Comme trait d'union entre ce premier tableau et le suivant, le narrateur dit que « c'était alors le commencement de la moisson des orges; » détail qui désigne la fin d'avril ou le commencement de mai, l'orge étant la plus précoce de toutes les céréales en Palestine.

Le second tableau nous montre Ruth occupée à glaner dans les champs de Booz, nouveau personnage qui va jouer le rôle principal avec elle. Plus que jamais la description est vivante et dramatique. Ruth sut trouver immédiatement du travail. « Laisse-moi, dit-elle à sa belle-mère, aller glaner dans le champ de celui aux yeux duquel je trouverai grâce. » « Va, ma fille », lui fut-il répondu. Une loi spéciale du code sinaïtique<sup>3</sup> stipulait que les pauvres, les veuves, les orphelins, les étrangers, avaient le droit de glaner dans les champs au temps de la moisson. Ces paroles de Ruth supposent que certains propriétaires ne l'observaient pas toujours avec complaisance. Du moins, les pas de la vaillante Moabite furent dirigés par la Providence, car le champ dans lequel elle entra pour glaner appartenait à Booz, « homme puissant et riche », apparenté au mari de Noémi. Elle se mit aussitôt à son travail, derrière les moissonneurs. Mais laissons parler le texte sacré, qui est d'une exquise fraîcheur. « Et voici, Booz vint de Bethléem, et dit aux moissonneurs : Que le Seigneur soit avec vous ! Ils lui répondirent : Que le Seigneur te bénisse ! » Intéressant échange de pieuses salutations, qui montre à quel point le souvenir

1. Ruth, 1, 6-18. — 2. Ruth, 1, 19-22.

3. Elle est répétée en trois endroits du Pentateuque : Lévitique, xix, 9-10; xxiii, 22; Deutéronome, xxiv, 19-22.

du Dieu de l'alliance avait pénétré dans la vie et les mœurs d'une partie de son peuple. Puis Booz dit à celui de ses serviteurs qui était chargé de surveiller les moissonneurs : « A qui est cette jeune femme ? » Le serviteur répondit : « C'est une jeune femme Moabite, qui est venue avec Noémi du pays de Moab. Elle a dit : Permettez-moi de glaner et de ramasser des épis entre les gerbes, derrière les moissonneurs. Et depuis ce matin qu'elle est venue, elle a été debout jusqu'à présent, et elle ne s'est reposée qu'un moment dans la maison <sup>1</sup>. »

Booz, s'approchant alors de Ruth, lui dit, avec une bienveillance toute paternelle : « Entends-tu, ma fille ? Ne va pas glaner dans un



Fig. 104. — Scène de moisson, dans l'ancienne Égypte.  
Musée du Louvre.

autre champ; ne t'éloigne pas d'ici, et reste avec mes servantes. Regarde où l'on moissonne dans le champ, et va après elles. J'ai défendu à mes serviteurs de te faire de la peine. Quand tu auras soif, tu iras où sont les vases et tu boiras de ce que les serviteurs auront puisé. » Touchée de tant de bonté, Ruth remercia Booz avec autant de dignité que de modestie. Il la complimenta alors sur la manière si noble dont elle s'était conduite envers sa belle-mère; puis il ajouta : « Que le Seigneur te rende ce que tu as fait, et que ta récompense soit entière de la part du Seigneur, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu es venue te réfugier ! » Au moment du repas, il lui offrit une abondante portion de blé grillé, mets qui formait alors, au temps de la moisson, la base de la nourriture des travailleurs <sup>2</sup>. Elle en garda une partie pour sa belle-mère. Mettant le comble à sa bonté, Booz

1. Dans la cabane de branchages où les moissonneurs prenaient leurs repas et faisaient la sieste.

2. I Rois, xvii, 17; xxv, 18; II Rois, xvii, 28.

ordonna à ses moissonneurs de la laisser glaner tout à son aise; bien plus, il leur recommanda de laisser tomber eux-mêmes des épis de leurs javelles, afin qu'elle pût en emporter une quantité plus considérable<sup>1</sup>.

Après avoir travaillé jusqu'au soir, Ruth, avant de rentrer à la maison, prit soin de battre avec une verge les épis qu'elle avait ramassés. Quand elle mesura son grain, elle constata qu'il équivalait à trois *éplah*<sup>2</sup>. On voit que les serviteurs de Booz avaient largement obéi à sa recommandation. Aussi Noémi fut-elle toute surprise, lorsque sa bru lui apporta une telle quantité d'orge, et il lui fut aisé de deviner que la glaneuse avait été l'objet d'une bienveillance spéciale. Ruth ayant dit qu'elle avait glané dans un champ de Booz, sa belle-mère, après avoir béni ce généreux bienfaiteur, lui apprit qu'il était leur proche parent, leur *goël* : expression qui sera expliquée plus loin par les faits eux-mêmes. Le narrateur ajoute que Ruth continua de glaner dans les champs de Booz, aussi longtemps que dura la récolte des céréales<sup>3</sup>.

La bienveillance que Booz avait témoignée à Ruth dès leur première entrevue n'avait eu qu'un caractère paternel, et la jeune Moabite, toujours simple et modeste, n'avait pas songé un seul instant à être autre chose pour lui que son humble et reconnaissante « servante ». Cependant, à la lumière des faits, Noémi, qui était vivement désireuse d'assurer l'avenir d'une bru si dévouée, crut suivre les indications de la Providence elle-même, en rapprochant plus intimement ces deux excellents cœurs, et en les unissant par les liens du mariage. Un soir, elle engagea donc Ruth à aller trouver Booz et à se mettre sous sa protection spéciale, puisqu'il était son *goël*, et qu'il avait le droit de rachat. Voici en quoi consistait ce droit dans le cas présent. En un sens, c'était un privilège; dans un autre sens, un devoir. Le privilège consistait à pouvoir acheter, de préférence à tous les concurrents, le champ qu'Élimélech avait autrefois possédé à Bethléem, et dont Noémi était actuellement la propriétaire<sup>4</sup>. Le devoir était d'épouser Ruth, son mari étant mort sans lui donner d'enfant<sup>5</sup>. De part et d'autre, l'intention du législateur, quand il avait créé ces obligations, avait été de maintenir intacts, dans leur état primitif, toutes les familles israélites, en les empêchant, autant que possible, de disparaître ou de perdre leurs biens. Il devait être assez rare que le devoir et le privilège se trouvassent réunis, comme c'est ici le cas.

Il fut facile à Booz de comprendre l'allusion contenue dans la

1. Ruth, II, 8-16.

2. Mesure hébraïque, équivalant à près de 39 litres.

3. Ruth, II, 17-28. — 4. Lévitique, xxxv, 25. — 5. Deutéronome, xxv, 5.

demande de Ruth. Dans un affectueux langage, qui prouve combien il approuvait sa démarche, il se déclara prêt à remplir son double devoir. « Sois bénie du Seigneur, ma fille, lui dit-il; car ce dernier trait — la conduite actuelle de Ruth — témoigne encore plus en ta faveur que le premier — son dévouement filial envers sa belle-mère; — car tu n'as pas recherché (en mariage) des jeunes gens, pauvres ou riches. Maintenant, ma fille, ne crains point; je ferai pour toi tout ce que tu diras, car toute la porte de mon peuple<sup>1</sup> sait que tu es une femme vertueuse. » Il dut cependant faire une restriction : « Il est vrai que j'ai droit de rachat; mais un autre a ce droit plus encore que moi... Demain, s'il veut user à ton égard du droit de rachat, qu'il le fasse; mais s'il ne veut pas en faire usage envers toi, moi j'en userai. Je le promets au nom du Seigneur. » Avant qu'elle ne le quittât, il remplit d'orge la large pièce d'étoffe qui lui servait de manteau. Noémi attendait avec impatience des nouvelles de ce qui s'était passé entre sa bru et Booz. Lorsque Ruth les lui eut données, elle s'écria, toute joyeuse de la réussite de son projet : « Demeure en paix, ma fille, jusqu'à ce que tu saches l'issue de cette affaire; car cet homme ne prendra pas de repos avant d'avoir tout terminé aujourd'hui<sup>2</sup>. »

En effet, en ce même jour, Booz alla se placer auprès de la porte de Bethléem, sur la petite place intérieure qui servait de lieu de réunion, et où se traitaient ordinairement les affaires entre citoyens. Quand celui qui avait le premier droit de rachat vint à passer, il le pria de s'arrêter. Il retint également dix des notables de la ville, pour servir de témoins officiels, et il demanda à l'autre *goël* s'il consentirait à acheter le champ que Noémi allait mettre en vente. La réponse ayant été affirmative, Booz reprit : « Le jour où tu acquerras le champ de la main de Noémi, tu l'acquerras en même temps de Ruth la Moabite, femme du défunt, pour relever le nom du défunt dans son héritage. » Langage qui signifiait, ainsi qu'il a été expliqué plus haut, que l'acquéreur du champ devrait ensuite épouser Ruth. Mis en face de ce devoir, le *goël* s'empressa de se récuser : « Je ne puis pas racheter pour moi, de crainte que je ne fasse tort à mon propre héritage. » Ainsi qu'on l'a supposé depuis longtemps, cet homme était sans doute déjà marié et père de famille. Or, à supposer qu'il achetât le champ, qu'il épousât Ruth et en eût des enfants, il aurait été obligé d'abandonner ensuite à ceux-ci une propriété dont il n'aurait retiré aucun avantage personnel<sup>3</sup>.

Son refus arrangeait toutes choses, et Booz se hâta de le mettre à profit. Ici le narrateur nous fait connaître une curieuse coutume de

1. Locution hébraïque, qui désigne ici toute la population de Bethléem.

2. Ruth, III, 1-18. — 3. Ruth, IV, 1-6.

ces temps anciens : « Autrefois, en Israël, pour rendre valide une affaire relative à un rachat ou à un échange, celui qui se démettait de son droit ôtait son soulier et le donnait à l'autre; cela servait de témoignage en Israël. » C'était un acte symbolique, qui revenait à dire, lorsqu'il s'agissait d'un champ, qu'on renonçait au droit de le fouler en maître<sup>1</sup>. Conformément à cet usage, celui qui avait renoncé au droit de rachat enleva sa chaussure. Booz annonça alors aux nombreux assistants qui s'étaient groupés sur la place, qu'il achetait le champ de Noémi et qu'il se proposait d'épouser Ruth. Après avoir pris acte de cette déclaration, tous lui adressèrent, au sujet de son prochain mariage, des félicitations et des souhaits qui montrent à quel point lui et Ruth avaient gagné la sympathie de toute la ville : « Que le Seigneur rende la femme qui va entrer dans ta maison semblable à Rachel et à Lia, qui ont toutes les deux fondé la maison d'Israël. Sois puissant dans Éphrata<sup>2</sup> et fais-toi un nom dans Bethléem<sup>3</sup>... »

Le mariage de Booz et de Ruth fut célébré peu de temps après, et il leur naquit un fils qui rendit heureux non seulement son père et sa mère, non seulement Noémi, son aïeule, dont il est dit qu'« elle prit l'enfant, et le mit sur son sein, et devint sa gardienne », mais toutes les femmes de la ville. Celles-ci disaient à la belle-mère de Ruth : « Béni soit le Seigneur, qui n'a pas permis que ta famille demeurât sans successeur... Cet enfant consolera ton âme et sera le soutien de ta vieillesse; car il t'est né de ta belle-fille, qui t'aime et qui vaut mieux pour toi que sept fils. » Le nouveau-né reçut le nom d'Obed. Il devint lui-même plus tard le père d'Isaï<sup>4</sup>, duquel est né David, l'un des plus glorieux ancêtres du Messie. C'est sur cette note joyeuse et glorieuse tout ensemble que s'arrête l'histoire de Ruth.

#### V. — Les trois premiers juges : Othoniel, Aod et Samgar.

Et maintenant, il nous faut retomber dans les scènes de guerre et de carnage, en abordant l'histoire proprement dite des Juges. Le premier de ceux qui portèrent ce titre fut Othoniel (Othniel d'après le texte hébreu), qui délivra son peuple dans les circonstances suivantes. Les Hébreux avaient « fait ce qui est mal aux yeux du Seigneur », oubliant leurs devoirs les plus sacrés, et se livrant au culte honteux de Baal et d'Astarté. Le châtement ne tarda pas. Dieu « les

1. Voir le psaume LIX, 10, où David parle de jeter son soulier sur l'Idumée, pour dire qu'il en prendrait possession.

2. L'ancien nom de Bethléem.

3. Ruth, IV, 7-12.

4. Ailleurs la Vulgate le nomme Jessé.



vendit » entre les mains de Chusan-Rasathaïm, roi de Mésopotamie<sup>1</sup>, qui envahit la Palestine et imposa un lourd tribut aux Israélites. Le roi Chusan n'est mentionné nulle part ailleurs; mais son expédition lointaine, qui rappelle celle qu'avaient faite, du vivant d'Abraham, Chodorlahomor et ses confédérés<sup>2</sup>, n'a rien d'extraordinaire pour quiconque connaît l'histoire assyrienne et babylonienne de ces temps. En effet, elle signale, de la part des rois de l'Orient biblique, des invasions et des conquêtes qui atteignirent la Syrie entière, une partie de l'Asie Mineure, toute la côte phénicienne de la Méditerranée, et l'Égypte elle-même. Mais l'invasion de Chusan dut être l'une des plus redoutables qu'aient subies les Hébreux à l'époque des Juges, et il est probable qu'elle s'étendit à toute la Palestine.

Après avoir subi son joug pendant huit longues années, « ils crièrent au Seigneur, » comme autrefois sous l'oppression égyptienne<sup>3</sup>, et ce Dieu de miséricorde daigna les exaucer, en leur suscitant un libérateur dans la personne d'Othoniel. Amollis, découragés, ils étaient incapables de se soulever d'eux-mêmes contre leur tyran; heureusement, il leur restait assez de ressort pour se laisser entraîner par un chef courageux. Déjà Othoniel nous est apparu dans cette histoire comme un vaillant guerrier<sup>4</sup>. « L'esprit du Seigneur fut sur lui; » s'élançant alors de sa résidence des environs d'Hébron, il réunit un certain nombre de ses compatriotes, et se mit en campagne contre le roi Chusan, qu'il battit complètement. Nous n'avons aucun détail sur cette victoire. Il est vraisemblable que les Hébreux refusèrent de payer le tribut annuel; Chusan vint le réclamer, à la tête d'une armée qui fut écrasée par Othoniel. Une vie de paix, qui dura quarante ans, fut l'heureux résultat de ce triomphe<sup>5</sup>.

Une nouvelle apostasie des Israélites amena sur eux une punition nouvelle. Cette fois, l'instrument de la vengeance divine fut Églon, roi de Moab, auquel s'associèrent les Ammonites et les Amalécites. Ces derniers étaient établis au sud de la Palestine. Nous avons vu que les Moabites occupaient le haut plateau situé à l'est et au sud-est de la mer Morte, à partir du torrent d'Arnon, et que le territoire des Ammonites s'étendait au nord-est de celui de Moab. Il fut facile à ces trois peuples guerriers de s'unir contre les Hébreux, qu'ils avaient regardés, dès leur arrivée, comme une nation rivale et usurpatrice<sup>6</sup>. Leurs troupes, après avoir fait leur jonction, franchirent le Jourdain, livrèrent aux Israélites du centre et du sud de Canaan un combat

1. Dans l'hébreu : « roi d'Aram des deux fleuves » (l'Euphrate et le Tigre). C'est le même sens.

2. Genèse, xiv, 1-12. — 3. Exode, ii, 23. — 4. Josué, xv, 16-29; Juges, i, 12-15. — 5. Juges, iii, 9-11.

6. Les Amalécites avaient été les premiers à attaquer les Hébreux, dans la région du Sinaï, Exode, xvii, 8-16.

victorieux, et s'emparèrent de la ville des palmes, Jéricho. Elle avait été rebâtie en partie et le roi Églon y établit sa résidence, car le but des trois peuplades alliées n'avait pas été seulement d'humilier et d'affaiblir Israël, mais encore d'agrandir leur territoire à ses dépens. Et ainsi, « les fils d'Israël » ou du moins ceux d'entre eux qui occupaient les districts du sud, furent assujettis à Églon pendant une période désolante de dix-huit ans <sup>1</sup>. Mais l'ennemi ne semble pas avoir réussi à s'installer dans la région montagneuse d'Éphraïm.

Après cette longue servitude, comprenant le motif de leurs souffrances, « ils crièrent au Seigneur » qui leur suscita un autre sauveur, dans la personne du Benjaminite Aod (*Éhoud* d'après la forme hébraïque de son nom). Comme d'autres nombreux guerriers de sa



Fig. 105. — Phéniciens apportant le tribut en Égypte.  
(Peinture de tombeau.)

tribu <sup>2</sup>, cet élu de Dieu était ambidextre, et pouvait se servir de sa main gauche aussi bien que de sa main droite. Dès à présent le narrateur signale ce détail, parce qu'il favorisera singulièrement l'acte initial par lequel Aod délivrera son peuple.

L'époque où l'on devait payer le tribut à Églon étant venue, ce héros, qui, d'après l'historien Josèphe <sup>3</sup>, était un-tout jeune homme, fut l'un des délégués choisis par ses concitoyens pour le porter à Jéricho. Il résolut de profiter de cette mission, pour mettre fin à la tyrannie moabite. Mais, tout en faisant ses préparatifs en vue de la réussite du plan qu'il avait conçu, il garda son secret pour lui seul. Il se fabriqua une épée à deux tranchants, de petite dimension, qu'il pourrait dissimuler sous son ample robe flottante. D'ordinaire, l'épée est suspendue au côté gauche. Aod cacha son poignard à droite; ce qui écartait tout soupçon, en lui donnant l'apparence de n'être pas armé. A cette époque, les tributs étaient souvent payés en nature, ou en lingots d'or et d'argent, et, pour donner plus de solennité à la cérémonie de l'offrande, les objets étaient présentés un à un, par une procession plus ou moins longue de porteurs. Les anciens monuments égyptiens nous ont conservé plusieurs scènes de ce genre.

1. Juges, III, 12-14. — 2. Juges, XX, 16. — 3. *Ant.*, V, IV, 2.

L'offrande achevée, Aod se retira avec les autres membres de la députation, et il les accompagna jusqu'à Galgala, située à une heure et demie de Jéricho, non loin du Jourdain. Il avait jugé plus prudent de ne pas réaliser immédiatement son dessein, et maintenant encore, il voulait donner le temps à ses compagnons de s'échapper, en prévision du cas où il échouerait. Revenu seul, il demanda à parler à Églon. Quand il eut été introduit auprès de lui, il lui dit : « O roi, j'ai quelque chose de secret à te dire. » « Silence ! » s'écria Églon, en faisant signe à ses serviteurs de se retirer. Aod jouait parfaitement son jeu. Comment aurait-on pu supposer que celui qui venait d'apporter un tribut considérable de la part des Hébreux, nourrissait un projet homicide ? La scène se passait dans la chambre « haute » dont sont munies, sur leur toit plat, beaucoup de maisons orientales. On s'y installe, comme Églon l'avait fait alors, pour respirer un air plus frais <sup>1</sup>. Lorsque les serviteurs se furent éloignés, Aod dit encore au roi : « J'ai une parole de Dieu pour toi. » Un message de ce genre n'avait rien d'incroyable pour un Oriental, à la foi très vive et même superstitieuse. Églon, qui était d'abord assis, se leva donc par respect pour la parole divine qu'on allait lui communiquer. C'était le moment attendu par Aod. Rapidement, de sa main gauche, il saisit le poignard caché sur sa cuisse droite et le plongea dans le ventre du tyran. Sans prendre le temps de retirer son arme, qui s'était enfoncée jusqu'à la poignée et avait traversé tout le corps, il se conduisit avec un étonnant sang-froid, de manière à retarder le plus possible le moment où son acte serait découvert. Grâce à la connaissance qu'il avait maintenant des lieux, il sortit par une porte de derrière, dont il ferma le verrou, et il réussit à s'échapper. Tout d'abord, les serviteurs du roi, qui n'avaient rien remarqué d'insolite, attendirent patiemment la fin de l'audience. Mais, comme elle se prolongeait d'une manière inusitée, ils finirent par s'inquiéter et pénétrèrent dans la chambre du roi. Ils le trouvèrent étendu à terre, sans vie <sup>2</sup>.

Cependant Aod était arrivé en lieu sûr. Dans toute la montagne d'Éphraïm il fit retentir l'appel aux armes. De nombreux Israélites accoururent, prêts à le seconder. Il leur promit la victoire au nom du Seigneur; puis, à leur tête, il descendit dans la vallée du Jourdain et s'empara des gués du fleuve : excellente mesure pour empêcher les Moabites de s'échapper en regagnant leur territoire, et aussi pour barrer le chemin aux secours qui pourraient leur arriver de leurs frères. Ils furent totalement battus, et on en tua jusqu'à dix mille. Quatre-vingts ans de paix furent la récompense de ces actions d'éclat <sup>3</sup>.

1. L'hébreu dit : « dans la chambre haute de fraîcheur. »

2. Juges, III 15-25. — 3. Juges, III, 26-30.

Nous avons maintenant à apprécier brièvement la moralité de la conduite d'Aod à l'égard d'Églon. « Son acte ne doit pas être jugé, c'est évident, d'après les principes relevés du christianisme, mais suivant les idées reçues de son temps. Or, le droit des gens alors en vigueur autorisait largement le recours à la ruse, lorsque le bien de la patrie était en cause. Les Orientaux modernes n'ont pas changé sous ce rapport, et ils admirent hautement des actes que la civilisation chrétienne condamnerait avec sévérité. Les anciens historiens grecs et romains citent avec éloges des actes héroïques semblables à celui d'Aod<sup>1</sup>. Enfin, le récit sacré se borne à exposer la conduite d'Aod sans la louer, et ce n'est pas sur elle, mais seulement sur son appel à la judicature, que retombe la note de l'historien sacré : « Le Seigneur leur suscita un sauveur<sup>2</sup>. »

De Samgar, le troisième libérateur d'Israël à cette époque, on ne raconte qu'un trait rapide, qui consista, il est vrai, en un exploit magnifique, analogue à ceux de Samson. Avec un aiguillon à bœufs<sup>3</sup>, il tua, à lui seul, six cents Philistins. En Orient, cet instrument est long de huit pieds, et muni en haut, d'une forte pointe de fer; en bas, d'un crochet qui sert à détacher la terre adhérente au soc de la charrue quand on laboure. Entre des mains robustes, il peut devenir une arme redoutable. Les Philistins batailleurs s'étaient soulevés à leur tour contre les Hébreux du Sud. Sous l'inspiration divine, Samgar réussit à venger l'honneur de son peuple; c'est pourquoi l'historien sacré, voulant expliquer à quel titre il est rangé au nombre des Juges, dit de lui qu'« il fut aussi un défenseur d'Israël<sup>4</sup>. »

## VI. — Débora et Barac<sup>1</sup>.

Le soulèvement des Hébreux contre de nouveaux oppresseurs, sous les efforts combinés de ces deux héros, eut une importance particulière. Sans leur vaillance, les Israélites du nord et du centre de Canaan seraient devenus les esclaves des païens. Grâce à la victoire dont Débora et Barac furent, après Dieu, les auteurs véritables, le peuple israélite reconquit en partie sa liberté; en outre, son unité, gravement menacée, commença à se rétablir et à se resserrer.

Dès les premières lignes du récit, nous lisons ce douloureux refrain : « Les fils d'Israël recommencèrent de faire ce qui est mal aux yeux du Seigneur, après la mort d'Aod. » Le châtement vint aussitôt, et

1. Thucydide, vi, 56; Polybe, iii, 81; Plutarque, *Cæsar*, 86; Quinte-Curce, ii, 7, etc.

2. L.-Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. II, p. 110.

3. La traduction latine parle inexactement d'un soc de charrue.

4. Juges, iii, 31. — 5. Juges, iv, 1-v, 32.

c'est de Jabin, roi des Cananéens du Nord, qui régnait dans la ville d'Asor, que Dieu se servit comme d'une rude verge pour punir les coupables. Josué avait autrefois triomphé d'un roi qui portait le même nom, et qui résidait dans la même ville. Celle-ci avait été incendiée alors <sup>1</sup>; mais cet autre Jabin, qui était un descendant du premier et qui avait hérité de sa haine contre les Hébreux, avait eu largement le temps de rebâtir sa capitale, car cent cinquante années environ



Fig. 106. — Char de guerre égyptien attelé et monté.  
Reconstitué par Wilkinson, d'après les anciens monuments.

s'étaient écoulées depuis la victoire de Josué. Le général en chef de ses troupes se nommait Sisara; il jouera un rôle important dans la suite du récit. Un trait spécial met en relief la puissance militaire de Jabin : une partie de son armée consistait en neuf cents de ces chars bardés de fer, qui inspiraient aux Hébreux un si grand effroi et contre lesquels il leur était si difficile de se défendre. On s'est parfois étonné de voir Jabin en possession d'une telle quantité de chars de guerre. Mais les anciens monuments justifient pleinement ce fait. Un ancien document égyptien fait dire à Ramsès II d'Égypte que, dans une bataille dont la plaine d'Esdremon avait été le théâtre, comme celle à laquelle nous allons assister, les Héthéens ou Hittites

1. Josué, xi, 1-14.

avaient jusqu'à 2 500 chars de ce genre. Or, cela se passait à l'époque où les Hébreux étaient encore au pays de Gessen. Plus tard, Ramsès III, dans un autre combat livré au même endroit, s'empara de 994 chars appartenant à l'ennemi <sup>1</sup>.

Les Israélites subissaient depuis vingt ans l'oppression tyrannique de Jabin, lorsqu'ils se ressaisirent et, dans leur désolation, « crièrent au Seigneur » qui leur envoya le salut, tout d'abord par l'intermédiaire d'une simple femme. Elle se nommait Débora, « Abeille », comme autrefois la nourrice de Rébecca, et elle était mariée à Lapidoth. Comme Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, comme plusieurs autres pieuses Juives, elle reçoit ici le titre de prophétesse <sup>2</sup>, et nous lui en verrons bientôt remplir le rôle. Fait non moins remarquable : « elle était juge d'Israël en ce temps-là. » Juge d'après la signification spéciale que ce mot avait alors, c'est-à-dire, chef et libératrice; mais aussi dans le sens ordinaire de l'expression, puisqu'il est dit ensuite que Débora, installée sous un palmier auquel on avait donné son nom, rendait la justice à de nombreux Israélites, qui venaient lui soumettre leurs difficultés et leurs différends. Sa renommée remplissait le pays. La localité qui lui servait de résidence n'est pas nommée; nous savons seulement qu'elle était située entre Rama et Béthel, au nord de Jérusalem.

Débora était une ardente patriote en même temps qu'une sainte. Elle va réveiller de sa léthargie sa malheureuse nation, qu'une longue épreuve avait déprimée, paralysée. Un jour, divinement inspirée, elle fit porter un grave message à l'un de ses compatriotes, Barac, fils d'Abinoam, qui demeurait à Cadès, aujourd'hui *Kédès*, dans la tribu de Nephtali, à six heures au sud-ouest de Baniat. « Le Seigneur, tel était le message, le Dieu d'Israël, ne l'a-t-il pas ordonné? Va, dirige-toi vers le mont Thabor, et prends avec toi dix mille hommes des fils de Nephtali et des fils de Zabulon. J'amènerai vers toi, au torrent de Cison, Sisara, chef de l'armée de Jabin, avec ses chars et ses troupes, et je le livrerai entre tes mains <sup>3</sup>. » Actuellement, c'étaient les tribus du Nord, surtout celles de Nephtali et de Zabulon, qui avaient le plus à souffrir. Elles fournirent aussi le plus grand nombre des combattants; mais celles d'Éphraïm, de Manassé, de Benjamin et d'Issachar viendront s'associer généreusement à elles, pour libérer leur peuple.

La prédiction ne pouvait guère être plus rassurante. Néanmoins, Barac hésita d'abord à accepter une mission si redoutable. Il fit répondre à Débora : « Si tu viens avec moi, j'irai; mais si tu ne viens

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 112, note 3.

2. Juges, IV, 4; Exode, XV, 20; IV Rois, XXII, 24; Néhémie, VI, 14; Saint Luc, II, 36. — 3. Juges, IV, 6, 7.

pas, je n'irai pas. » « Soit, reprit-elle, je serai avec toi; seulement, il n'y aura pas de gloire pour toi dans cette expédition, car le Seigneur livrera Sisara entre les mains d'une femme. » Elle alla ensuite rejoindre Barac à Cadès, d'où partit le mouvement d'insurrection. Les tribus de Nephtali et de Zabulon envoyèrent, comme Débora l'avait prédit, dix mille guerriers, qui, pour ne pas attirer trop tôt l'attention de Sisara et de ses troupes, se rendirent, par petits groupes ou isolément, au sommet du Thabor, où Débora et Barac les retrouvèrent. Une note intercalée en cet endroit, et destinée à préparer la suite du récit, appelle notre attention sur ce fait que le Cinéen Héber, qui appartenait au clan des descendants d'Hobab, beau-frère de Moïse, installés au sud du territoire de Juda, s'était séparé d'eux, pour aller s'établir au nord de Canaan, près de Cadès; là il vivait sous la tente et en nomade, comme ses frères <sup>1</sup>.

Lorsque Sisara eut été averti que toute une armée israélite s'était réunie au sommet du Thabor, sous les ordres de Barac, prête à se soulever contre Jabin, il rassembla ses chars de guerre et une quantité considérable de fantassins; puis il les conduisit dans la vaste plaine de Jezraël ou d'Esdrelon, où il organisa son plan de bataille. Cette plaine, dont la longueur est d'environ 35 kilomètres entre le Carmel et la vallée du Jourdain, et la largeur d'environ 25 kilomètres entre les collines de Nazareth et la ville de *Djénîn*, a été souvent ensanglantée par de terribles combats; elle est vraiment le champ de bataille de la Palestine. Les armées assyriennes et égyptiennes, celles des Israélites, celles des Croisés et de Bonaparte, s'y sont battues tour à tour. Bientôt nous verrons un autre juge d'Israël, Gédéon, y remporter une victoire éclatante; là tomberont Saül et le roi Josias. La plaine est assez inégale, surtout à l'Est et à l'Ouest. Elle est traversée dans presque toute sa longueur par le Cison (en hébreu, *Kichôn*), rivière formée par la réunion de tous les ruisseaux qui ont leur source dans le *Merdj ibn Amir* (nom arabe de la vallée). Ce cours d'eau décrit de nombreux méandres, et va se jeter dans la Méditerranée au nord de Caïffa. Son lit, large d'une dizaine de mètres est encaissé entre des rives abruptes et perpendiculaires, creusées à une assez grande profondeur dans une terre limoneuse, et hautes parfois de 4 à 5 mètres. Quand il a plu fortement, le Cison, habituellement très calme, prend en quelques heures un volume considérable, de manière à devenir un torrent dangereux; surtout dans le voisinage du Thabor, où les sources qui lui donnent naissance forment alors une série de marécages, transformés promptement en de vraies fondrières.

C'est à Thaanach et à Mageddo, villes fortes situées dans la partie la plus occidentale de la plaine, au pied du Carmel, que Sisara

1. Juges, iv, 7-11.



Fig. 107. — Le Thabor. (D'après une photographie.)



conduisit d'abord son armée. De là, il pouvait, croyait-il, attendre en toute confiance le moment où les Hébreux, dont les provisions ne pouvaient pas durer longtemps, seraient obligés de quitter le sommet du Thabor pour l'attaquer. Il serait alors dans les meilleures conditions pour leur infliger une défaite complète. Quant à eux, ils demeurèrent d'abord tranquilles sur leur observatoire, dôme gracieux aux flancs revêtus d'arbres, dont le sommet plat leur fournissait un espace suffisant. De là, élevés de 400 mètres au-dessus de la plaine, ils pouvaient contempler tous les mouvements de l'ennemi et attendre sans péril qu'il vînt essayer de les déloger. C'est d'eux cependant que partit l'attaque, sur un signal donné par Débora. « Lève-toi, dit-elle à Barac, car voici le jour où le Seigneur livre Sisara entre tes mains; le Seigneur ne marche-t-il pas devant toi ? » La petite et vaillante armée se précipita alors du haut du Thabor, terrible comme un ouragan. Tel fut l'élément humain de la victoire; mais il y eut aussi l'élément divin, signalé indirectement dans le cantique de Débora, directement par la tradition juive, dont l'historien Josèphe s'est fait l'intermédiaire <sup>1</sup>. Comme précédemment à la bataille de Béthoron <sup>2</sup>, un violent orage éclata, accompagné d'une abondante pluie mêlée de grêle, et frappa les Cananéens en plein visage, les aveuglant à demi. Le Cison déborda ensuite et engloutit dans ses flots une partie considérable de l'armée de Jabin. D'autre part, la plaine fut transformée en un marécage dans lequel s'embourbèrent les chars devenus impuissants. Un horrible carnage eût lieu, surtout en avant du Thabor et du petit Hermon. Le psaume LXXXIII<sup>3</sup>, 10, 11, en a conservé le souvenir par un trait caractéristique, nous montrant le sol des environs du village d'Endor, au pied des monts Gelboé, engraisé par les cadavres cananéens <sup>4</sup>.

Un seul fuyard réussit à s'échapper : ce fut le général en chef, Sisara, qui, abandonnant son char, finit par arriver, après une marche pénible et prolongée, brisé de corps et d'esprit, auprès de la ville de Cadès et de la tente de Jahel, femme du Cinéen Héber. Les Cinéens étaient en paix avec le roi Jabin, dit le texte sacré, mais toutes les sympathies de Jahel étaient pour les Israélites. A la vue de Sisara, qu'elle connaissait, son plan fut promptement formé. — « Entre, mon seigneur, lui dit-elle, entre chez moi; ne crains pas. » Il entra sans défiance, et Jahel le cacha sous une couverture. Le narrateur va nous rendre témoins de toute cette scène tragique. Dévoré par la soif après tant de fatigues et d'émotions, Sisara demanda un peu d'eau à Jahel. Elle prit l'outre qui contenait le lait et en remplit

1. Juges, v, 20; Josèphe, *Ant.*, V, v, 4. — 2. Josué, x, 10.

3. LXXXIII d'après l'hébreu.

4. Juges, iv, 12-16.

un vase, dont il but avidement le contenu. Il la pria ensuite de se tenir à l'entrée de la tente, et de répondre négativement, au cas où on lui demanderait s'il y avait quelqu'un chez elle; puis il s'endormit profondément. C'était le moment attendu par Jahel. Saisissant d'une main l'un des pieux de bois à la pointe effilée, qui, fixés solidement dans le sol, retiennent les cordages de la tente, et, de l'autre main, le maillet qui servait à les enfoncer et à les assujettir, elle s'approcha doucement de Sisara, plaça sur sa tempe le pieu, qu'elle frappa d'un coup si vigoureux avec le maillet, qu'il traversa la tête et pénétra dans la terre<sup>1</sup>. Barac, qui s'était mis à la poursuite de Sisara aussitôt après la bataille, arrivait en cet instant même auprès de la tente d'Héber. Jahel alla à sa rencontre et lui dit : « Viens, et je te montrerai l'homme que tu cherches. » Il entra, et vit Sisara étendu à terre, baigné dans son sang.

Nous ferons les mêmes réflexions au sujet de la conduite de Jahel que sur celle d'Aod. L'éloge que Débora va faire d'elle ne porte pas sur la moralité de son acte considéré en lui-même, mais sur la vaillance de l'héroïne et sur les heureux résultats que la mort de Sisara, complétant la victoire de Barac, eut pour le peuple de Dieu. Ces résultats sont décrits en quelques mots par l'historien sacré : « En ce jour-là, Dieu humilia Jabin, roi de Canaan, devant les fils d'Israël, et la main des fils d'Israël s'appesantit de plus en plus sur Jabin, roi de Canaan<sup>2</sup>. » Ce fut donc le rebours de la situation décrite au début de l'épisode<sup>3</sup>. Encouragés par leur victoire, les Hébreux continuèrent la guerre et réussirent à affaiblir pour longtemps la puissance des Cananéens du Nord.

Leur triomphe, raconté en prose, d'une manière si vivante, par l'auteur du livre des Juges, fut aussi décrit en poésie par Débora elle-même, dans un cantique d'un lyrisme sublime, dont la forme est parfaite, dont le ton est ardent comme la guerre et joyeux comme la victoire. Aussi compte-t-il parmi les plus beaux joyaux littéraires de l'Ancien Testament. Il est digne d'être placé à côté des poèmes religieux de Moïse, et il porte en lui-même, par son caractère archaïque, les marques de son authenticité. Les échos de la glorieuse journée du mont Thabor et de Mageddo y retentissent d'une façon vibrante. Ses vers, a-t-on dit, se précipitent comme les flots du Cison, sur les bords duquel la bataille fut gagnée. Quelques-unes de ses expressions sont un peu obscures, et ont été diversement traduites; mais la plupart des détails sont d'une grande netteté. Nous allons le citer presque tout entier.

Le poème se compose de trois parties : le prologue, les préparatifs

1. Juges, iv, 17-22. — 2. Juges, iv, 22, 23. — 3. Juges, iv, 2, 3.

du combat, les scènes principales de la bataille. Le prologue<sup>1</sup> débute par une invitation, adressée aux Israélites victorieux, à louer le Dieu tout-puissant, dont le concours leur a procuré la victoire :

Des chefs ont donné le signal à Israël,  
et le peuple s'est offert à l'envi.  
Louez le Seigneur!  
Rois, écoutez ! princes, prêtez l'oreille<sup>2</sup> !  
C'est moi, c'est moi qui chanterai au Seigneur ;  
je consacrerai un hymne au Seigneur, Dieu d'Israël.  
Seigneur, lorsque vous sortiez de Séir,  
et que vous vous avanciez des champs d'Édom,  
la terre trembla et les cieux se fendirent,  
les nuées se fondirent en eau ;  
les montagnes s'ébranlèrent devant le Seigneur ;  
ce Sinaï, devant le Seigneur, Dieu d'Israël<sup>3</sup>.

Débora passe ensuite à la profonde misère dans laquelle vivait Israël, sous la domination tyrannique de Jabin. Plus de sécurité nulle part ; plus de transactions commerciales. Personne n'osait voyager ; si l'on était dans l'obligation de le faire, on empruntait les sentiers les plus secrets. La population manquait d'armes ; la détresse était universelle :

Au temps de Samgar, fils d'Anath,  
au temps de Jahel, les routes étaient abandonnées,  
et les voyageurs prenaient des chemins détournés.  
Les chefs étaient sans force en Israël, sans force,  
quand je me suis levée, moi Débora,  
levée comme une mère en Israël.  
Israël avait choisi de nouveaux dieux ;  
alors la guerre fut aux portes.  
Y avait-il un bouclier, une lance,  
chez les quarante milliers d'Israël ?

Seconde partie : les préparatifs de la guerre<sup>4</sup>, et tout d'abord, nouvelle exhortation à louer le Seigneur :

Mon cœur est aux chefs d'Israël,  
à ceux qui se sont levés spontanément du milieu du peuple.  
Bénissez le Seigneur !

1. Juges, v, 2-8.

2. Cette apostrophe s'adresse aux chefs ennemis.

3. Cette description majestueuse fait allusion aux miracles qui accompagnèrent la conclusion de l'alliance théocratique au Sinaï.

4. Juges, v, 9-18.

Vous qui montez de blanches ânesses,  
qui êtes assis sur des housses,  
et vous qui marchez sur les chemins, chantez !...  
Qu'on célèbre les bienfaits du Seigneur !...  
Réveille-toi, réveille-toi, Débora !  
réveille-toi, réveille-toi, chante un cantique !  
Lève-toi, Barac, saisis les captifs, fils d'Abinoam !

Débora fait ensuite l'éloge des tribus qui étaient accourues dès le premier appel aux armes. Elle en énumère six : Éphraïm, Benjamin, la demi-tribu cisjordanienne de Manassé, Zabulon, surtout Issachar et Nephtali; puis, sous une forme ironique, elle jette un blâme sévère sur celles qui s'étaient lâchement désintéressées de la lutte :

Après des ruisseaux de Ruben,  
grandes furent les délibérations du cœur.  
Pourquoi es-tu resté parmi les parcs à bétail<sup>2</sup>,  
à écouter la flûte champêtre ?  
Après des ruisseaux de Ruben,  
grandes furent les délibérations du cœur<sup>3</sup>.  
Galaad<sup>4</sup>, est resté au delà du Jourdain;  
et pourquoi Dan s'est-il tenu sur ses navires<sup>5</sup>.  
Aser est demeuré au bord des eaux  
et s'est reposé dans ses ports.

La troisième partie du cantique<sup>6</sup> décrit d'abord les phases principales de la bataille :

Les rois sont venus, ils ont combattu;  
les rois de Canaan ont combattu  
à Thaanach, près des eaux de Mageddo;  
mais ils n'ont pas emporté de butin.  
Des cieux (aussi) on a combattu;  
les étoiles, de leurs orbites, ont combattu contre Sisara.  
Le torrent de Cison les a balayés,  
le torrent des temps anciens, le torrent de Cison...  
Alors retentirent les sabots des chevaux,  
dans la fuite, la fuite précipitée de leurs guerriers<sup>7</sup>...

1. L'invitation s'adresse donc à toutes les classes, aux chefs et aux guerriers les plus humbles.

2. Allusion aux occupations pastorales des Rubénites.

3. Mais il n'y eut pas autre chose.

4. La demi-tribu orientale de Manassé.

5. Il possédait le port de Jaffa; Aser était aussi une tribu maritime.

6. Juges, v, 1-31.

7. Le texte hébreu imite ici, par une onomatopée remarquable, le galop effréné de la cavalerie ennemie.

La mort de Sisara est décrite avec une vigueur et une précision admirables :

Bénie soit entre les femmes, Jahel,  
 femme d'Héber le Cinéen !  
 Qu'elle soit bénie entre les femmes qui habitent sous la tente.  
 Il demanda de l'eau, elle donna du lait;  
 dans la coupe d'honneur elle offrit de la crème.  
 D'une main elle saisit un pieu;  
 de sa droite, le marteau des ouvriers.  
 Et elle frappa Sisara, elle lui brisa la tête;  
 elle fracassa et transperça la tempe.  
 A ses pieds il s'affaisse, il s'abat, il s'étend;  
 à ses pieds il s'affaisse et s'abat;  
 où il s'est affaissé il tombe là, gisant.

Tout à coup a lieu un changement de scène. Le poème nous transporte dans le palais de Sisara, et, par une description qui ne le cède en rien à celles qui précèdent, nous sommes rendus témoins de l'inquiétude de sa mère et de la confiance orgueilleuse de ses femmes :

Par la fenêtre, à travers le treillis <sup>1</sup>,  
 la mère de Sisara se penche et regarde.  
 Pourquoi son char tarde-t-il à venir ?  
 pourquoi ses chars vont-ils si lentement ?  
 Les plus sages d'entre ses femmes lui répondent,  
 et elle se répond à elle-même :  
 N'ont-ils pas trouvé, ne partagent-ils pas le butin ?...  
 du butin en vêtements de couleurs pour Sisara;  
 du butin en vêtements de couleurs, brodés;  
 un vêtement de couleur, un vêtement brodé,  
 pour le cou du vainqueur !

Et pendant qu'on supputait ainsi le butin, Sisara, par une ironie cruelle de la destinée, gisait inanimé dans la tente de Jahel! Le cantique s'achève par cette ardente prière :

Qu'ainsi périssent tous vos ennemis, Seigneur !  
 Mais que ceux qui vous aiment soient comme le soleil,  
 quand il paraît dans sa force !

Une note historique très brève met fin à l'épisode : « Tout le pays demeura en paix, pendant quarante ans <sup>2</sup>. »

1. En Orient, les fenêtres des appartements réservés aux femmes sont munies d'un léger treillis, qui permet de voir sans être vu.

2. Juges, v, 32.

VII. — Gédéon vainqueur des Madianites <sup>1</sup>.

Ce nouveau juge, qui est généralement regardé comme le plus illustre de tous ceux qui remplirent cette fonction dans Israël, représente aussi une crise très aiguë de l'histoire du peuple de Dieu. Ses faits et gestes sont racontés avec beaucoup de détails.

Le récit commence par l'introduction accoutumée, si désolante. Les Hébreux, abusant encore des bienfaits divins, « firent ce qui est mal aux yeux du Seigneur. » Le châtement suivit de près la faute, car Dieu les livra entre les mains de Madian, pendant sept ans. Les Madianites, dont nous avons eu à nous occuper plusieurs fois, formaient une des grandes tribus arabes issues d'Abraham et de Céthura <sup>2</sup>. La biographie de Moïse nous a appris qu'ils résidaient habituellement à l'est du Sinaï, sur les rives du golfe Élanitique de la mer Rouge <sup>3</sup>. Mais nous savons aussi que quelques-uns de leurs clans, promptement développés, s'étaient établis à l'est du Jourdain <sup>4</sup>; et ce sont ces derniers qui, à l'époque de Gédéon, furent lancés par le Seigneur contre les Hébreux, pour les punir de leur idolâtrie. L'écrivain sacré trace une description tragique de leurs invasions. Sans avoir un caractère permanent, elles étaient rendues terribles par leur fréquence et la désolation qu'elles laissaient derrière elles.

Quand Israël avait semé, et que le temps de la récolte approchait, Madian montait avec Amalec et les fils de l'Orient, et ils marchaient contre lui. Ils campaient en face de lui, détruisaient les productions du pays jusqu'à Gaza, et ne laissaient en Israël ni vivres, ni brebis, ni bœufs, ni ânes; car ils montaient avec leurs troupeaux et leurs tentes, et arrivaient nombreux comme des sauterelles. Ils étaient innombrables, eux et leurs chameaux, et ils venaient dans le pays pour le ravager.

Quoique les Madianites fussent les principaux agresseurs, ils ne venaient pas seuls. Des contingents considérables d'Amalécites et d'Arabes pillards les accompagnaient. Ils inondaient la Palestine entière, puisqu'ils pénétraient jusqu'à Gaza, dans la région de l'extrême Sud-Ouest, sans que personne fût capable de leur résister. À l'arrivée de ces hordes sauvages, les habitants, pour ne pas être massacrés, se réfugiaient dans les ravins des montagnes, dans les cavernes et sur les rochers qu'on avait fortifiés <sup>5</sup>.

Ce triste état de choses se prolongea pendant sept années entières. Aussi l'on peut juger de la grande détresse dans laquelle les Hébreux

1. Juges, vi, 1-viii, 35. — 2. Genèse, xxv, 1-4. — 3. Exode, ii, 29; iii, 1; xviii, 1; Nomb., x, 29, etc. — 4. Genèse, xxxvi, 35; Nombres, xxv, 14-19; Josué, xiii, 21. — 5. Juges, vi, 1-6.

se trouvèrent finalement plongés. A leurs cœurs endurcis il fallut tout ce temps pour comprendre quelle était la cause de tant de maux, et pour revenir à Dieu. Le jour vint cependant, où « ils crièrent au Seigneur », implorant son secours contre leurs ennemis. Il eut encore pitié d'eux; mais, avant de leur donner un libérateur, il leur envoya un prophète, qui leur adressa en son nom de sévères reproches, en leur rappelant quelques-uns de ses récents bienfaits et en faisant appel à leur conscience <sup>1</sup>.

Celui qui fut choisi pour expulser les Madianites et leurs alliés se nommait Gédéon. Il était fils de Joas, et appartenait à la demi-tribu occidentale de Manassé, au clan d'Abiézer. Il demeurait à Éphra, bourgade qui n'a pas été identifiée <sup>2</sup>. On nous le montre — signe de la misère des temps — battant du blé, non pas sur l'aire, selon la coutume, mais en cachette, dans le pressoir qui était attaché à la maison paternelle; car les Madianites avaient sans doute fait une nouvelle irruption dans le pays, et Gédéon désirait leur arracher au moins une partie de la récolte. Soudain il aperçut, non loin de lui, un inconnu qui se tenait debout sous un térébinthe, et qui le salua en disant : « Le Seigneur est avec toi, vaillant héros ! » L'appellation de « héros » contenait un compliment délicat, et semblait prédire à Gédéon des actes magnifiques, qu'il accomplirait bientôt. Croyant n'avoir devant lui qu'un voyageur ordinaire, il lui exprima en toute liberté, dans sa réponse, la peine et aussi les doutes, les craintes que lui inspiraient les malheurs de son peuple. « Si le Seigneur (*Jéhovah*) est avec nous, pourquoi toutes ces choses nous sont-elles arrivées ? » Puis il fit ressortir l'affligeant contraste qui existait entre le glorieux passé d'Israël, béni de son Dieu, et les tristesses du temps présent. Il confessait par là même indirectement les péchés de son peuple <sup>3</sup>. Quelle ne dut pas être sa surprise, lorsque son interlocuteur lui dit : « Va avec cette force que tu as, et délivre ton peuple de la main de Madian ! » Ne sachant pas encore qui il avait devant lui, il hésita naturellement à accepter un pareil rôle, et il objecta son humble provenance : « Ah ! mon seigneur, avec quoi délivrerai-je Israël ? Ma famille est la dernière de Manassé, et je suis le dernier de la maison de mon père... » L'inconnu le rassura, en lui promettant que Dieu serait avec lui, et que, grâce à son concours tout-puissant, il battrait les Madianites « comme un seul homme », c'est-à-dire, avec la plus grande facilité.

Gédéon fut ébranlé. Il exprima cependant le désir très légitime

1. Juges, vi, 7-10.

2. Elle n'a rien de commun avec la localité du même nom qui appartenait à la tribu de Benjamin (Josué, xviii, 13).

3. Juges, vi, 11-19.

d'avoir une garantie de sa mission, et il la demanda sous la forme d'un signe, qui lui prouverait qu'il n'était pas sous l'impression d'une illusion. Sans préciser autrement sa demande, il pria son interlocuteur d'accepter un modeste repas, qu'il alla aussitôt préparer. Il revint, portant dans une corbeille un chevreau qu'il avait fait rôtir, du pain sans levain — car le temps lui avait manqué pour faire lever la farine — et le jus de la viande dans un pot. Il présenta le tout à son hôte, qu'il prenait toujours pour un simple mortel auquel Dieu avait confié une mission pour lui. L'ange, car c'en était un, dit à Gédéon de déposer



Fig. 108. — Corbeilles égyptiennes. Musée du Louvre.

ces mets sur un rocher voisin; puis il les toucha avec un bâton qu'il avait à la main. Aussitôt s'éleva du rocher une flamme qui les consuma; l'esprit céleste disparut en même temps, Gédéon, effrayé, s'écria : « Malheur à moi, Seigneur, car j'ai vu l'ange du Seigneur face à face. » C'était, en effet, un préjugé ancien, chez les Hébreux, qu'on était voué à une mort prochaine, si l'on avait vu Dieu ou l'un de ses anges <sup>1</sup>. Mais Dieu lui-même voulut bien se charger de le consoler. « Sois en paix, lui dit-il, ne crains point; tu ne mourras pas. » Comme mémorial de cette manifestation si honorable pour lui, Gédéon érigea un autel, en dressant quelques pierres qu'il consacra au Seigneur, comme l'avaient fait les anciens patriarches <sup>2</sup>.

Acte excellent sans doute, mais qui était très incomplet si l'autel des faux dieux demeurait à côté de celui du vrai Dieu. Or, c'était le cas chez Joas, père de Gédéon, dans la propriété duquel avait été

1. Genèse, xxxii, 30; Exode, xx, 19; xxxiii, 20, etc.

2. Juges, vi, 14-24.



dressé, en l'honneur de Baal, un autel surmonté d'une *achérah*, c'est-à-dire, d'un grossier tronc de bois qui représentait l'impure déesse Astarté. On l'avait construit sur une de ces hauteurs fortifiées où se réfugiaient les habitants du voisinage, à l'approche des Madiantes. La nuit qui suivit l'apparition de l'ange, le Seigneur ordonna donc à Gédéon de renverser l'autel de Baal, et d'en construire à sa place un autre, sur lequel il offrirait en holocauste un jeune taureau appartenant à son père; le bois de l'*achérah*, mis en pièces, devait servir à consumer la victime. Gédéon prit avec lui dix des serviteurs de Joas et exécuta l'ordre divin. Il le fit pendant la nuit, parce qu'il redoutait la vengeance de sa famille et des autres habitants d'Éphra, tristement adonnés au culte de Baal. Le lendemain, en effet, leur colère éclata, lorsqu'ils virent que l'autel de leur dieu avait été détruit; puis, quand ils eurent découvert quel était l'audacieux profanateur, ils réclamèrent sa mort à grands cris. Joas, auquel ils adressèrent cette demande parce qu'il était le chef de leur clan, leur fit une excellente réponse, que lui inspirait sa foi, quelque peu réveillée par l'acte courageux de son fils : « Est-ce donc à vous de venger Baal et de prendre sa défense ? Quiconque prendra parti pour Baal mourra avant que le matin vienne. Si Baal est un dieu, qu'il plaide lui-même sa cause, puisqu'on a renversé son autel ! » En souvenir de cet incident, Gédéon reçut le surnom de Jérubbaal, « Que Baal plaide <sup>1</sup> ! »

Désormais, il était doublement préparé à remplir la grande mission que Dieu lui avait confiée. Il avait purifié de l'idolâtrie sa famille, sa bourgade et probablement aussi le district voisin; d'un autre côté, par sa vaillance il avait conquis l'estime de ses compatriotes, qui seront tout disposés à le placer à leur tête comme capitaine, si l'occasion vient à se présenter. Elle ne tarda pas à paraître, les Madiantes et leurs alliés ayant fait alors une de ces irruptions soudaines qui ont été décrites plus haut. Ils franchirent le Jourdain et allèrent camper dans la riche plaine de Jezraël, sous la conduite de deux de leurs rois, Zébée et Salmana, et de deux chefs secondaires, aux noms caractéristiques, Oreb, le « Corbeau », et Zeb, le « Loup ». Alors, « l'esprit du Seigneur revêtit Gédéon » comme d'une armure invincible. Il fit retentir la trompette d'alarme et groupa autour de lui tout le clan d'Abiézer. En même temps, il expédia à travers tout le territoire de sa tribu, et, chez les trois tribus voisines, Aser, Zabulon et Nephthali, des messagers agiles, chargés de proclamer la guerre sainte. Son appel fut entendu, et bientôt il se trouva entouré d'une armée de 32 000 hommes, avec laquelle il s'avança contre l'ennemi <sup>2</sup>.

C'est alors qu'il crut pouvoir demander à Dieu un signe sensible

1. Juges, vi, 25-32. — 2. Juges, vi, 33-35.

de sa protection, tant la situation lui paraissait grave. Il proposa lui-même ce signe, que Dieu approuva, en réalisant immédiatement le désir de son serviteur. Dans cette région, la rosée nocturne est souvent si abondante, qu'une pièce d'étoffe qui lui est exposée est toute imbibée d'eau. Gédéon exprima donc le souhait qu'une toison qu'il étendrait à terre pendant la nuit fût remplie de rosée, tandis que le sol demeurerait sec tout autour d'elle. Ce miracle eut lieu. Dieu se montrant si bienveillant, Gédéon formula, pour la nuit suivante, une demande entièrement opposée à la première : si Dieu voulait donner la victoire à son peuple, il fallait que la toison restât sèche et que le sol fût mouillé; ce qui eut lieu aussi<sup>1</sup>. Rempli d'une nouvelle confiance, Gédéon alla donc s'installer, en vue de la bataille qu'il était décidé à livrer au plus tôt. Le narrateur, plus précis que jamais, met sous nos yeux les deux armées ennemies, campées en face l'une de l'autre dans la vallée de Jezraël. Gédéon et les Hébreux ont pris position au Sud, au-dessus de la fontaine nommée Harod, identique, croit-on, à la source abondante d'*Aïn Djaloud*, qui coule au pied des monts Gelboé. Les Madianites et leurs alliés sont « au nord de Gédéon », dit le texte hébreu, près de la colline de Moreh, qui ne diffère vraisemblablement pas du petit Hermon, le *Djébel ed-Douhy* actuel. L'armée de Gédéon compte 32 000 soldats, avons-nous dit; celle des Madianites en contient 135 000. Humainement parlant, les Israélites ne sont-ils pas menacés d'une entière défaite ?

Mais le Seigneur voulut manifester clairement qu'il serait leur véritable sauveur, l'auteur indiscutable de la victoire qu'il avait promise à son peuple. Il exigea donc que Gédéon éliminât, par deux épreuves successives, l'immense majorité des guerriers rassemblés sous ses ordres. La première épreuve consista à proclamer, conformément au code militaire du Sinaï, que tous ceux qui avaient peur pouvaient se retirer<sup>2</sup>. De ce fait, 22 000 hommes abandonnèrent aussitôt l'armée, qui se trouva réduite à 10.000 soldats. C'était un nombre beaucoup trop considérable encore pour la réussite du plan divin; aussi le Seigneur commanda-t-il à Gédéon de conduire ses troupes auprès de la fontaine Harod, où l'élimination deviendrait plus complète et se ferait d'elle-même. Cette source « sort de dessous un gros rocher, creusé intérieurement comme une caverne, et surplombant au-dessus du grand bassin, de forme demi-circulaire, où l'eau se répand en nappe, et où se jouent de nombreux poissons. Elle se divise ensuite en deux canaux<sup>3</sup>. » Tous ceux des Hébreux qui s'agenouilleraient pour boire plus commodément, à pleine bouche, devaient être

1. Juges, vi, 36-40. — 2. Deutéronome, xx, 1-9.

3. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 141. Voir aussi V. Guérin, *Description de la Palestine, Samarie*, t. I, p. 380.

renvoyés; on garderait seulement ceux qui se contenteraient de boire un peu d'eau, recueillie dans le creux de leur main. Cette seconde catégorie ne fournit que trois cents hommes; mais Dieu déclara à Gédéon que, par eux, il sauverait les Israélites et livrerait Madian entre ses mains<sup>1</sup>. Tous les autres furent donc congédiés; on ne leur demanda qu'une part de leurs vivres, et les trompettes que possédaient un certain nombre d'entre eux. De la sorte, chacun des trois cents guerriers eut à sa disposition une trompette et une des amphores d'argile qui avaient contenu des vivres.

Il plut alors à Dieu de donner à Gédéon une nouvelle garantie de la prochaine victoire qu'il allait remporter avec sa petite poignée

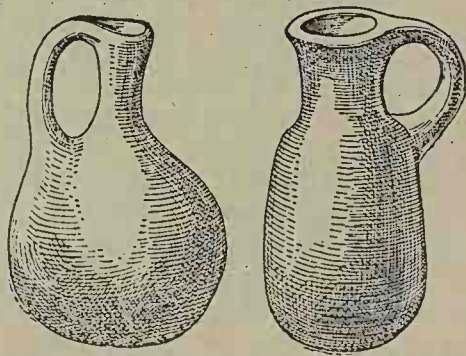


Fig. 109. — Cruches anciennes trouvées en Palestine : celle de gauche à Lachis — celle de droite à Jérusalem.

d'hommes. Pour cela, il lui dit de descendre pendant la nuit suivante, avec son serviteur, de la position élevée où se trouvait son camp, sur le flanc du Gelboé, et de s'avancer jusqu'aux avant-postes de l'armée ennemie; là il entendrait des paroles qui accroîtraient encore sa confiance. En effet, quand il se fut approché du camp madianite, qui était alors, selon la coutume de ces peuples pendant leurs razzias gigantesques, un immense pêle-mêle de soldats, de femmes, d'enfants, de troupeaux, il entendit deux sentinelles qui se communiquaient leurs impressions. L'une d'elles racontait à l'autre un songe qu'elle avait eu : dans son rêve, elle voyait un petit pain d'orge, plat et arrondi à la manière de l'Orient, qui descendait, en roulant, dans le camp de Madian, et qui, arrivé auprès de la tente du général en chef, la heurtait et la renversait. Les Orientaux, superstitieux pour la plupart, ont toujours attaché une grande importance aux songes. Celui-ci était frappant, providentiel; et le Madianite auquel il venait d'être raconté en donna aussitôt la véritable interprétation : « Ce-

1. Juges, vii, 1-8.

n'est pas autre chose que l'épée de Gédéon;... Dieu a livré entre ses mains Madián et toute son armée. » À ces mots, Gédéon se prosterna, plein de foi, pour adorer et remercier le Seigneur<sup>1</sup>.

Après avoir rejoint ses hommes, il organisa au plus vite son plan d'attaque. Il divisa ses trois cents guerriers en trois groupes égaux, pour les lancer sur les Madianites de trois côtés à la fois, et il prit le commandement du premier groupe. En guise d'armes, il plaça entre les mains de chaque soldat une trompette, et une amphore qui contenait une torche allumée, dont l'éclat était momentanément dissimulé. Il expliqua ensuite sa tactique à ses braves. Chaque groupe devait s'avancer jusqu'à l'entrée du camp ennemi, par un point différent, et attendre que Gédéon lui-même sonnât de la trompette. À ce signal, chacun des trois cents Israélites devrait briser son amphore, de façon à mettre la torche en pleine lumière, faire retentir longuement sa trompette et s'élancer en criant : « Pour le Seigneur et pour Gédéon », et encore : « Le glaive du Seigneur et de Gédéon<sup>2</sup> ! »

Dans ces contrées, la nuit était alors partagée en trois « veilles » de quatre heures; c'est au commencement de la seconde, à 10 heures, que l'attaque fut déclenchée. Tout se passa comme Gédéon l'avait prescrit. Éveillés tout à coup par le fracas des trompettes qui ne cessaient pas de retentir, aveuglés par l'éclat des torches, assourdis par les cris bruyants des Hébreux, les Madianites et leurs confédérés s'imaginèrent que leur camp était envahi par des milliers et des milliers d'ennemis. Ce fut bientôt, dans cette masse hétérogène, un désordre et une panique indescriptibles. « Toute l'armée courut, cria et s'enfuit », dit le narrateur avec une vigoureuse concision. Il signale que, terrorisés et ne sachant plus ce qu'ils faisaient, les ennemis d'Israël se frappaient mutuellement, de sorte qu'il en périt ainsi un très grand nombre. Les autres se livrèrent à une fuite désordonnée dans la direction du Jourdain, qu'ils espéraient pouvoir franchir à temps pour rentrer ensuite dans leur pays. Ils arrivèrent les uns à Bethsetta, peut-être le village actuel de *Chatta*, au nord de Bethsan; les autres à Abelmahula; aujourd'hui *Kirbet-Malih*, dans la vallée du Jourdain<sup>3</sup>.

Il importait d'empêcher ces fuyards de passer le fleuve, et d'en exterminer le plus possible. La plupart des guerriers israélites récemment congédiés n'avaient pas eu le temps d'aller bien loin; des messagers coururent les avertir, et ils se mirent aussitôt eux-mêmes à la poursuite des ennemis, qui paraissent s'être partagés en deux corps distincts. Les plus agiles, conduits par les rois Zébée et Salmana, réussirent à traverser le fleuve et s'avancèrent en toute hâte vers le désert. La plus grande masse des autres, encombrée par les femmes, les

1. Juges, vii, 9-14. — 2. Juges, vii, 15-18. — 3. Juges, vii, 19-22.

enfants, les troupeaux, se dirigea plus au Sud, de manière à atteindre d'autres gués du Jourdain. Gédéon s'élança à la poursuite des deux rois. En même temps, il envoya demander aux Éphraïmites d'aller fermer au plus vite à l'autre corps madianite le passage du Jourdain et de ses affluents. Ils accoururent, en vaillants qu'ils étaient, et ils réussirent pleinement. Les deux princes madianites Oreb et Zeb tombèrent entre leurs mains, et furent mis à mort en deux endroits, auxquels on donna ensuite leurs noms : « le rocher d'Oreb » et « le pressoir de Zeb ». Cet exploit accompli, les Éphraïmites rejoignirent Gédéon et lui présentèrent les têtes des deux princes. On n'est pas peu surpris d'apprendre qu'ils lui adressèrent alors de pénibles reproches, sous prétexte qu'il ne les avait pas convoqués dès le début de la guerre contre Madian. C'était une nouvelle manifestation de l'orgueil jaloux qui apparaît fréquemment dans l'histoire de la tribu d'Éphraïm. Gédéon fit à ces insolents une belle réponse : « Qu'ai-je fait en comparaison de vous ? Le grappillage d'Éphraïm ne vaut-il pas mieux que la vendange d'Abiézer ? C'est entre vos mains que Dieu a livré les princes de Madian, Oreb et Zeb. » Pour les calmer, il amoindrait modestement son propre rôle et celui de sa famille, et il agrandissait le leur. La situation était délicate, et plutôt que d'engager alors une querelle qui aurait pu devenir grave, il préférait achever sa victoire encore incomplète. Par ce compliment habile, il réussit à apaiser les mécontents <sup>1</sup>.

Reprenant ensuite sa poursuite accélérée, il franchit le Jourdain avec ses trois cents hommes. Arrivé à Socoth, ville de la tribu de Gad, située au nord du torrent Jaboc, il pria les habitants de lui fournir des vivres pour sa petite troupe, qui, à l'œuvre depuis la veille au soir, avait épuisé ses provisions. Les notables lui opposèrent un formel refus, en alléguant que les rois madianites n'étaient pas encore en son pouvoir, et qu'ils redoutaient leurs représailles. Cette conduite antifraternelle démontre à quel degré le patriotisme s'était affaibli durant cette ère d'oppression, et combien les liens d'unité entre les différentes tribus s'étaient relâchés. Gédéon, indigné, annonça qu'à son retour il broierait la chair de ces hommes sans cœur avec des épines et des chardons du désert. Un peu plus loin, à Phanuel, où Jacob avait autrefois lutté avec l'ange <sup>2</sup>, il adressa la même demande aux habitants, et reçut la même réponse égoïste et lâche. « Quand je reviendrai, s'écria-t-il, je renverserai cette tour, » et il fit un geste dans la direction de la tour qui dominait et protégeait la ville <sup>3</sup>.

Continuant sa marche du côté de l'Est, Gédéon atteignit à Karkor les Madianites et leur armée, réduite à 15 000 hommes. Ils en avaient

1. Juges, viii, 1-3. — 2. Genèse, xxxii, 24-30. — 3. Juges, viii, 4-9.

donc perdu 120 000 dans les combats précédents. Il les attaqua à l'improviste. Surpris une fois de plus, découragés d'ailleurs et épuisés, ils furent incapables de résister et subirent un complet désastre; il ne s'échappa qu'un petit nombre de fuyards. Les deux rois, Zébée et Salmana, furent faits prisonniers<sup>1</sup>. Gédéon revint ensuite dans les deux villes cruellement inhospitalières, et il mit à exécution sa double menace. Il renversa la tour de Phanuel, et il en massacra les habitants, qui lui avaient sans doute opposé de la résistance. Puis, ayant obtenu d'un jeune homme de Soccoth le nom de soixante-dix-sept des principaux citoyens, il les fit comparaître devant lui, leur rappela leurs paroles si dures et sa propre réponse, et les fit fouetter avec les épines et les chardons du désert<sup>2</sup>. Les deux rois madianites eurent ensuite leur tour. Avant de prononcer leur sentence, Gédéon leur demanda : « Quels étaient ces hommes que vous avez tués au Thabor ? » Ils répondirent : « Ils étaient comme toi; chacun d'eux avait l'air d'un fils de roi. » « C'étaient mes frères et les enfants de ma mère, reprit Gédéon. Le Seigneur est vivant ! Si vous leur aviez laissé la vie, je ne vous mettrais pas à mort. » Il dit alors à Jéther, son fils aîné, qui était auprès de lui : « Lève-toi, tue-les. » Mais ce n'était encore qu'un tout jeune homme, et il n'eut pas le courage d'obéir. Gédéon se chargea d'immoler lui-même ces barbares meurtriers de ses frères<sup>3</sup>.

La délivrance des Hébreux était maintenant complète. « Les maux qu'ils avaient soufferts, faute d'un chef qui sût organiser la résistance et se mettre à leur tête, la bravoure, la sagesse et la fermeté de Gédéon, leur firent comprendre les avantages d'une union étroite entre les différentes tribus, sous un maître qui, réunissant en faisceau des forces éparses, pourrait les rendre invincibles. C'est ainsi que nous voyons poindre pour la première fois l'idée d'un pouvoir central et d'une monarchie en Israël<sup>4</sup>. » Domine sur nous, lui demandèrent ses compatriotes, toi, et ton fils, et le fils de ton fils; car tu nous as délivrés de la main de Madian. » Bien que le mot « règne » ne soit pas prononcé, c'est en réalité la dignité royale, héréditaire dans sa famille, qui était offerte à Gédéon. Mais il résista noblement à cette sollicitation, en rappelant à ceux qui lui offraient une couronne, que le Seigneur Dieu était leur vrai roi, en vertu de l'alliance du Sinaï. « Je ne dominerai pas sur vous, répondit-il, et mes fils ne domineront pas sur vous; c'est le Seigneur qui dominera sur vous. » Il avait compris qu'il n'avait reçu de Dieu qu'une mission spéciale et temporaire<sup>5</sup>.

1. Juges, VIII, 10-12. — 2. Juges, XIII, 13-17. — 3. Juges, VIII, 18-21.

4. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 318.

5. Juges, VIII, 22, 23.

Il exprima cependant un désir, celui qu'on lui donnât les pendants d'oreilles d'or qui avaient fait partie du butin conquis sur les Madianites. La proposition fut aussitôt acceptée. On étendit à terre une de ces larges pièces d'étoffe dont les Orientaux se servent comme d'un manteau, et chacun y jeta les pendants d'oreilles qu'il avait en sa possession. On les pesa et l'on trouva le poids de mille sept cents sicles d'or; ce qui, dans l'hypothèse où le sicle d'or valait alors, comme plus tard, 43 fr. 50, produisait la somme considérable de 73 950 francs. Dans l'Orient biblique, les anciens monuments en font foi, le goût des bijoux a toujours été très développé, chez les hommes aussi bien que chez les femmes. Ce chiffre n'a donc rien d'exagéré, si l'on se rappelle que l'armée vaincue se composait de 135 000 hommes<sup>1</sup>.

Avec cet or, Gédéon fit préparer un *éphod*, c'est-à-dire un ornement sacerdotal d'une grande richesse, semblable à celui qui couvrait la partie supérieure du corps et la poitrine du grand-prêtre, et dont les deux parties étaient attachées ensemble, dans le haut, par deux pierres d'onyx. Aurait-il cherché par là, tout en refusant la dignité royale, à conserver dans la sphère religieuse quelque chose de la haute situation à laquelle il avait été élevé par ses victoires? On l'a parfois supposé. La concision du récit sacré ne nous permet pas d'apprécier exactement l'acte de Gédéon, et tout porte à croire que ses intentions étaient droites. Malheureusement, cet *éphod*, emporté par lui dans sa ville d'Éphra où il s'était retiré, ne tarda pas à devenir un objet de superstition et de culte idolâtrique<sup>2</sup> « pour tout Israël », qui accourait de la Palestine entière, pour le vénérer, et aussi pour obtenir, grâce à lui, ce qu'on croyait être des révélations sur l'avenir. Les Hébreux se préparaient ainsi de nouveaux châtiments, dont la famille de Gédéon sera la première victime : aussi le texte sacré dit-il que le fameux *éphod* fut pour eux « un piège ». Du moins, Madian avait été totalement réduit à l'impuissance; « il n'osa plus lever la tête. » Ce fut la fin de son histoire comme nation<sup>3</sup>.

Avant de se séparer de Gédéon, le narrateur nous fournit encore sur lui quelques autres détails, destinés à préparer la suite du récit. On apprend avec regret qu'il avait pratiqué la polygamie, de manière à avoir jusqu'à soixante-dix fils. Un autre fils, né d'une femme de Sichem, et nommé Abimélech, est signalé à part. Nous n'aurons à nous occuper que trop longuement de lui. Gédéon mourut « après une

1. L'écrivain sacré a d'ailleurs soin de noter que les ornements d'or trouvés sur les deux rois madianites avaient formé la part personnelle du butin de Gédéon, et n'étaient pas entrés dans ce calcul.

2. Juges, VIII, 24-27. Le narrateur emploie ici une expression très forte, qui désigne habituellement l'idolâtrie.— 3. Juges, VIII, 28.

heureuse vieillesse », et fut enterré à Éphra, dans un sépulcre de famille taillé probablement dans le roc<sup>1</sup>. Sa disparition fut un grand malheur pour les Israélites au point de vue religieux, car ils ne tardèrent pas à retomber dans le culte honteux de Baal. Comme pour rendre leur apostasie plus éclatante, ils adorèrent ce dieu sous le titre de « Baal berith », c'est-à-dire, « Baal de l'alliance », comme s'ils voulaient répudier en entier l'alliance du Sinaï. Ingrats envers le Seigneur, ils le devinrent aussi envers la famille de leur récent libérateur : « ils n'eurent pas d'attachement pour la maison de Gédéon, après tout le bien qu'il avait fait à Israël<sup>2</sup>. »

### VIII. — L'usurpateur Abimélech ; Thola et Jaïr, juges d'Israël.

On a dit en toute justesse que le récit biblique relatif à Abimélech est « d'une précision et d'un relief étonnants<sup>3</sup>. » Il nous transporte dans la ville et aux environs de Sichem, pour nous faire assister à des scènes de violence et de cruauté. Nous avons dit que Gédéon avait eu ce fils d'une femme de second rang, originaire de l'antique cité. Pour ce motif, Abimélech ne jouissait pas d'une situation égale à celle de ses demi-frères ; mais, ambitieux à l'excès, et désirant profiter quand même du glorieux renom de son père, pour se frayer un chemin jusqu'au plus haut rang, il s'adressa d'abord à ses oncles maternels, et aux autres parents qu'il avait du côté de sa mère. Il espérait gagner, grâce à leur influence active, la sympathie des principaux habitants de Sichem. Il leur suggéra de dire à ces derniers pour gagner leurs suffrages : « Est-il meilleur pour vous que soixante-dix hommes dominant sur vous, ou qu'un seul homme domine sur vous ? Et souvenez-vous que je suis votre os et votre chair. » Ces mots contenaient deux arguments, habilement présentés pour faire aboutir l'intrigue. Du reste, Abimélech avait hérité de toute l'énergie et du courage indomptable de son père, associés malheureusement en lui à une audace et à une impiété sans bornes. Sa famille maternelle ne pouvait être que très flattée de contribuer à élever l'un de ses membres à une haute destinée. Elle prit donc la chose à cœur, et réussit pleinement dans ses démarches, en faisant appel elle-même à la vanité locale. « C'est notre frère, notre concitoyen, » répétait-on aux habitants de Sichem. Les notables, gagnés bientôt à la cause d'Abimélech, prirent dans le trésor du temple de Baal soixante-dix sicles d'argent (environ 200 francs, si le sicle valait alors comme plus tard 2 fr. 83 centimes), qu'ils donnèrent au prétendant, pour lui venir en aide. Quoique assez mince, cette somme lui permit d'acheter

1. Juges, viii, 29-32. — 2. Juges, viii, 33-35.

3. Cet éloge peut s'appliquer à toute la seconde moitié du livre des Juges.



quelques vagabonds sans conscience, tels qu'en produisent toujours et partout les époques troublées. Il se servit d'eux tout d'abord pour massacrer, avec une lâche cruauté, soixante-neuf de ses frères, à Éphra, « sur une même pierre, » peut-être celle que le sacrifice de Gédéon avait autrefois rendue célèbre. Ce fut une horrible scène de carnage, qui viola sans pitié les lois les plus sacrées de la nature. L'histoire de l'Orient ancien et moderne ne l'a que trop souvent renouvelée pour un motif analogue <sup>1</sup>. Un seul des fils de Gédéon, Joatham, échappa au massacre.

Après cet acte sanglant, on procéda à l'installation d'Abimélech comme roi de Sichem <sup>2</sup>, en attendant qu'il le devînt de tout le pays. Il fut ainsi le premier, dans les annales israélites, à être investi de la dignité royale. Pour cette cérémonie, toute la ville s'assembla « auprès du térébinthe », peut-être celui que deux incidents de la vie d'Abraham et de Jacob <sup>3</sup> avaient illustré aux temps anciens. Mais une protestation aussi éclatante qu'inattendue interrompit un instant la fête. Celle-ci avait lieu au pied du mont Garizim, qui se dresse au-dessus de Sichem. Quel ne fut pas l'étonnement de tous, lorsqu'une voix claire, retentissante, se fit entendre tout à coup et tint un langage qui riva l'attention de l'assemblée. C'était celle du réchappé Joatham, qui, debout sur un des éperons de la montagne, prédit à l'immense auditoire quel serait forcément le résultat du choix qu'il faisait en prenant Abimélech pour roi. Il exprima sa pensée sous la forme d'une parabole, ou plutôt d'une fable, dont on a pu dire qu'elle possède, malgré sa simplicité, « une beauté et une grandeur admirables ». C'est le plus ancien monument littéraire de ce genre qu'on trouve dans les saints Livres. Cette page mérite donc d'être citée en entier. Elle se rattache parfaitement à la situation, car elle nous montre les arbres, qui avaient jusqu'alors vécu en république, occupés à se choisir un roi <sup>4</sup> :

Écoutez-moi, hommes de Sichem, et Dieu vous écoutera.

Les arbres se mirèrent en chemin pour oindre un roi qui régnerait sur eux. Et ils dirent à l'olivier : « Viens, toi, règne sur nous. » Mais l'olivier leur dit : « Puis-je renoncer à mon huile, que Dieu et les hommes honorent en moi, pour aller planer au-dessus des arbres ? » Alors les arbres dirent au figuier : « Viens, toi, règne sur nous. » Mais le figuier leur dit : « Pourquoi renoncer à ma douceur et à mon excellent fruit, pour aller planer sur les arbres ? » Alors les arbres dirent à la vigne : « Viens, toi, règne sur nous. » Mais la vigne leur dit : « Puis-je renoncer à mon vin, qui réjouit Dieu <sup>5</sup> et les

1. En ce qui concerne la Bible, voir III Rois, xv, 29; IV Rois, x, 6; xi, 1.

2. Juges, ix, 1-6. — 3. Genèse, xii, 16; xxxv, 4. — 4. Juges, ix, 7-21.

5. Manière de dire que c'est Dieu qui a donné aux hommes cet excellent breuvage.

hommes, pour aller planer sur les arbres ? » Alors tous les arbres dirent au buisson d'épines : « Viens, toi, règne sur nous. » Et le buisson d'épines dit aux arbres : « Si c'est sérieusement que vous voulez m'oirndre comme votre roi, venez, réfugiez-vous sous mon ombre; sinon, un feu sortira du buisson d'épines et consumera les cèdres du Liban. »

A cette fable, Joatham ajoute quelques mots d'explication :

Maintenant, avez-vous agi avec vérité et avec droiture en faisant roi Abimélech ? Vous êtes-vous bien conduits envers Jérubbaal<sup>1</sup> et sa maison ? L'avez-vous traité selon les œuvres de ses mains ? Car mon père a combattu pour vous; il a exposé sa vie et il vous a délivrés de la main de Madian. Et vous, vous vous êtes levés aujourd'hui contre la maison de mon père; vous avez tué ses soixante-dix fils sur une même pierre, et vous avez établi sur les hommes de Sichem Abimélech, fils de sa servante, parce qu'il est votre frère<sup>2</sup>. Si c'est avec vérité et avec droiture qu'en ce jour vous avez agi à l'égard de Jérubbaal et de sa maison, soit ! Qu'Abimélech soit votre joie, et soyez aussi la joie d'Abimélech ! Sinon, un feu sortira d'Abimélech et dévorera les hommes de Sichem..., et un feu sortira des hommes de Sichem... et dévorera Abimélech.

Cela dit, Joatham se hâta de prendre la fuite, pour échapper à la vengeance de son frère et des Sichémistes exaspérés. Nous ignorons entièrement ce qu'il devint ensuite. L'interprétation qu'il avait donnée de son apologue était d'une clarté transparente. Malgré son indignité, Abimélech avait accepté la royauté. Pour ses électeurs comme pour lui-même, le choix qu'on avait fait de lui devait aboutir à une ruine totale.

Toutefois, pendant trois ans, la paix régna jusqu'à un certain point entre le nouveau roi et ses sujets. Puis de graves dissensions éclatèrent, provoqués par un « mauvais esprit » que le Seigneur suscita lui-même, pour qu'Abimélech et les Sichémistes en vinsent à se châtier mutuellement. En effet, le roi se conduisit bientôt en despote, en tyran, et, de leur côté, ses sujets se mirent en révolte ouverte contre lui. L'insurrection prit rapidement des proportions considérables, de manière à se transformer en un véritable brigandage à travers toute la contrée. Les montagnes qui entourent Sichem se prêtent aisément à des embuscades : de leurs sommets, on surveillait les routes, pour s'emparer d'Abimélech s'il se présentait, pour intercepter ses messages, pour rançonner les passants. Tous ces sévices ne faisaient qu'augmenter le nombre des mécontents. Un certain Gaal, aventurier inconnu, pire que les autres, mais qui appartenait à la race la plus ancienne de la population cananéenne, à ces

1. Surnom donné à Gédéon.

2. Votre concitoyen.

fils d'Hémer dont il a été question dans l'histoire de Jacob <sup>1</sup>, profita de ces troubles pour favoriser ses intérêts personnels. Il se mit à la tête du mouvement de révolte, et il inspira d'abord quelque confiance aux Sichémites, en rendant au pays un peu de sécurité. C'était l'époque de la vendange; on la fit avec l'accompagnement habituel de fêtes joyeuses <sup>2</sup>. Seulement les réjouissances, au lieu d'avoir le caractère religieux que prescrivait la loi mosaïque, dégénérèrent en idolâtrie et en licence. C'est à Baal que furent offerts les sacrifices qui auraient dû être immolés en l'honneur du Dieu d'Israël. Au repas qui suivit, le vin délia les langues. Gaal lança des imprécations contre Abimélech, ce tyran dont Sichem devait au plus tôt secouer le joug humiliant et cruel. Tout en foulant aux pieds les intérêts rivaux, Gaal n'oubliait pas de consolider les siens. « Ah ! concluait-il, si j'étais le maître de ce peuple, je renverserais Abimélech. » Celui-ci était alors absent; mais il avait à Sichem un représentant officiel, nommé Zébul, qui lui envoya secrètement des messagers, pour l'avertir du grave complot qui se tramait contre lui. Il accourut pendant la nuit avec une armée, et entourra la ville. Gaal sortit en tête de ses partisans, pour lui livrer bataille; mais il fut battu, et Zébul réussit à l'expulser de la ville. Les habitants, se croyant maintenant en sûreté, car Abimélech avait paru se retirer après sa victoire, allèrent dans les champs pour se livrer à leurs travaux. Mais Abimélech ne s'était éloigné que pour mieux préparer sa vengeance. Avec ses troupes divisées en trois colonnes, il se jeta sur les Sichémites disséminés à travers la campagne et les massacra. Il pénétra ensuite dans la ville, qu'il détruisit de fond en comble, après avoir fait mourir aussi tous ceux des habitants qu'il y trouva <sup>3</sup>.

Une tour fortifiée était demeurée intacte, et mille personnes avaient réussi à se réfugier, comme dans un asile assuré, dans le temple de Baal qui lui était attaché. Abimélech, dont la soif de vengeance n'était pas encore calmée, imagina un moyen expéditif de s'emparer sans combat de la tour et du sanctuaire. Muni d'une hache, il alla sur une des montagnes voisines, suivi de ses soldats. Sous leurs yeux, il coupa une branche d'arbre, qu'il plaça sur son épaule, en disant : « Vous avez vu ce que j'ai fait; hâtez-vous de faire comme moi. » Ils coupèrent donc à leur tour chacun sa branche, et ils vinrent la déposer, à son exemple, au pied de la tour. Ainsi fut formé un énorme bûcher, auquel on mit le feu. Tous ceux qui avaient cher-

1. Genèse, xxxiv, 2.

2. La traduction de la Vulgate donnerait au contraire à supposer qu'il y eut alors une recrudescence de l'anarchie, et des mesures violentes contre la propriété; mais il faut s'en tenir au texte original.

3. Juges, ix, 12-45.

ché là un abri périrent, sans qu'un seul pût s'échapper cette fois <sup>1</sup>.

De là, Abimélech alla mettre le siège devant Thébès, — peut-être la *Toubàs* moderne, au nord de Sichem — petite ville qui s'était sans doute aussi révoltée contre lui. Elle avait également sa tour fortifiée, qui lui servait de citadelle et dans laquelle de nombreux habitants avaient cru trouver un sûr refuge. Pour la réduire, Abimélech voulut encore recourir à l'incendie. Il fit donc accumuler du bois devant la porte, et, brave à l'excès, il s'approcha pour y mettre le feu. Mais une femme lança sur lui d'en haut la meule supérieure d'un de ces petits moulins à main qui ont toujours fait partie du mobilier de chaque famille en Orient. Atteint et se sentant blessé à mort, il appela le jeune homme qui lui servait d'écuyer et lui dit : « Tue-moi, et donne-moi la mort, de peur qu'on ne dise de moi : C'est une femme qui l'a tué ! » Après sa mort, ses troupes se débandèrent d'elles-mêmes. Comme conclusion de tout ce triste récit, le



Fig. 110. — Moulin à bras des pays orientaux. A gauche, deux meules superposées. A droite, au-dessous, meule inférieure, au-dessus, coupe de la meule supérieure.

narrateur tire la morale qui s'en dégagait clairement : Dieu avait visiblement châtié Abimélech, si coupable ; les Sichémmites aussi avaient été punis pour lui avoir prêté main-forte dans ses crimes <sup>2</sup>.

A Thola et à Jaïr, qui remplirent les fonctions de juges vers cette même époque, quelques lignes seulement ont été consacrées <sup>3</sup> ; encore se tiennent-elles dans les généralités. Thola faisait partie de la tribu d'Issachar et avait sa résidence à Samir, bourgade de la montagne d'Éphraïm qui est peut-être identique à Samour, localité située au nord de la ville de Samarie <sup>4</sup>. Il s'était établi chez les Éphraïmites, probablement parce que leur territoire était plus central que celui de sa propre tribu. Il est dit de lui qu'« il se leva comme chef d'Israël », non pas de lui-même, mais comme les autres juges, sous une impulsion divine. Sa judicature se prolongea pendant vingt-trois ans. C'est tout ce que nous savons de lui. Nous n'avons aussi qu'une très courte notice sur Jaïr. Après nous avoir appris qu'il fut juge pen-

1. Juges, ix, 46-49. — 2. Juges, ix, 50-57. — 3. Juges, x, 1-5.

4. Elle ne doit pas être confondue avec une autre Samir qui dépendait de la tribu de Juda (Genèse, xv, 48).

dant vingt-deux ans, l'écrivain sacré mentionne un trait destiné à mettre en relief sa haute situation : « Il avait trente fils, qui montaient sur trente ânes, et qui possédaient trente villes, appelées encore aujourd'hui villes de Jaïr, et situées dans le pays de Galaad. » On peut juger par là de sa richesse et de son influence. Après sa mort, il fut enterré à Ramon, ville qui n'a pas été identifiée.

### IX. — Jephthé, Abésan, Ahialon et Abdon.

C'est par une nouvelle apostasie des Hébreux, encore plus effrénée que les précédentes, que s'ouvre la dernière période de l'histoire des juges proprement dits. Fait triste à constater, ces ingrats retombaient alors régulièrement dans l'idolâtrie, toutes les fois qu'ils jouissaient d'une paix prolongée. Et dans le cas présent, ce n'est pas seulement aux Baals et aux Astartés de divers noms que s'adressait leur culte, mais aussi — leur historien le note formellement — « aux dieux de Syrie, aux dieux de Sidon, aux dieux de Moab, aux dieux des fils d'Ammon, aux dieux des Philistins, abandonnant le Seigneur et cessant de le servir <sup>1</sup>. » Les noms de plusieurs de ces divinités infâmes nous sont connus par d'autres passages de la Bible. C'étaient, en particulier, Chamos et Béelphégor chez les Moabites, le cruel Moloch chez les Ammonites, Dagon chez les Philistins.

Comme instruments de sa vengeance envers des fils si coupables, Dieu employa les Ammonites à l'Est et les Philistins au Sud-Ouest. Mais les Philistins ne sont nommés ici qu'en passant; nous les retrouverons bientôt, lorsque nous raconterons les exploits de Samson. Le récit sacré décrit d'abord l'oppression ammonite, qui se prolongea pendant dix-huit ans, tout spécialement sur le riche plateau de Galaad, dans la Palestine transjordanienne. Mais, non contents d'« écraser » ceux des Israélites qui étaient établis dans ce district, les Ammonites franchissaient le Jourdain, et portaient leurs ravages à travers la montagne d'Éphraïm, et sur les territoires de Juda et de Benjamin <sup>2</sup>.

Ainsi affligés, humiliés, et se sentant incapables de briser ces lourdes chaînes, à cause de l'égoïsme des tribus particulières, déjà mentionné, et du manque d'unité nationale, les coupables finirent par revenir à de meilleurs sentiments et « crièrent au Seigneur », en confessant leurs fautes. Avant de leur accorder le pardon que sa miséricorde infinie ne leur refusait jamais, Dieu leur adressa, vraisemblablement par la bouche de quelque prophète demeuré inconnu, de graves et justes reproches, en opposant à ses bienfaits multiples — délivrance, dans le passé, du joug des Égyptiens, des Amorrhéens, des

1. Juges, x, 6. — 2. Juges, x, 7-9.



Fig.111. — Es-Salt. (D'après une photographie.)

Ammonites, des Philistins, des Sidoniens, des Amalécites — la perpétuelle ingratitude de son peuple. « Allez, ajouta-t-il en recourant à l'ironie, invoquez les dieux que vous vous êtes choisis; qu'ils vous délivrent au temps de votre détresse ! » Mais les coupables, repentants, prièrent plus humblement encore, renoncèrent à toutes leurs pratiques d'idolâtrie pour reprendre celles qui plaisaient à leur Dieu, et ils furent tout à fait exaucés <sup>1</sup>.

Les Ammonites firent précisément alors une nouvelle irruption dans la province de Galaad, en poussant leur terrible cri de guerre. Cette fois, les Hébreux, comptant sur la protection divine et prêts à la seconder eux-mêmes, se levèrent courageusement pour repousser l'ennemi. Ils s'assemblèrent à Maspha, ville qui reçoit aussi dans la Bible les noms de Ramoth-Galaad et de Ramoth-Maspha <sup>2</sup>. Elle est représentée aujourd'hui, au sentiment de nombreux palestiniologues, par *Es-Salt*, localité située sur la rive gauche du Jourdain, en face de Silo. Par sa position même, cette cité paraît avoir été la clef du pays de Galaad; c'est pour cela qu'on l'avait choisie comme centre de cette réunion armée. Les hommes de la région étaient accourus en grand nombre; mais ils reconnurent qu'aucun d'eux ne possédait les qualités nécessaires pour remplir le rôle de général en chef. Les princes du peuple tinrent donc conseil, et, avant de faire leur choix, ils décidèrent que celui qu'ils allaient élire comme chef de l'armée israélite continuerait, après la victoire, d'exercer l'autorité « sur tous les habitants de Galaad <sup>3</sup>. »

Le récit biblique nous fait connaître ensuite les antécédents de celui sur lequel va tomber le choix des princes du peuple. Il se nommait Jephthé, et appartenait par sa naissance au pays de Galaad. Comme Gédéon, c'était un « vaillant héros ». Mais son origine avait été humiliante, car son père, qui était marié et qui avait d'autres enfants, l'avait eu d'une femme de mauvaise vie. Plus tard, ses demi-frères le chassèrent de la maison paternelle et le dépouillèrent de toute part d'héritage. Les notables de la localité approuvèrent leur conduite. Blessé jusqu'au plus intime de l'âme, Jephthé alla se réfugier au pays de Tob, qui dépendait de la Syrie et qui était situé sur la frontière septentrionale de la Pérée, non loin du territoire des Ammonites <sup>4</sup>. Là, d'autres hommes, éprouvés comme lui par le malheur et qui vivaient en marge de la société, s'associèrent à lui et se placèrent sous ses ordres. Comme devait le faire plus tard David persécuté par Saül, il utilisa leurs services contre les ennemis de son peuple,

1. Juges, x, 10-16. — 2. Josué, xiii, 26; xx, 8; Juges, xi, 29. Elle diffère entièrement de la bourgade du même nom, où nous verrons plus tard les Hébreux se réunir sous la présidence de Samuel. — 3. Juges, x, 17, 18. — 4. II Rois, x, 6.

s'élançant sur leur territoire et y faisant des razzias à la manière des Bédouins nomades : existence qui, dans ces régions, non seulement n'a rien d'humiliant, mais procure même de la gloire lorsqu'elle est accompagnée de succès <sup>1</sup>.

Jephté acquit, comme chef de bande, une brillante réputation. Aussi, dans leur embarras, les princes de Galaad pensèrent-ils à lui, pour lui offrir le commandement de leur armée. Ils allèrent le trouver au pays de Tob, et ils lui dirent : « Viens, tu seras notre chef, et nous combattons les fils d'Ammon. » Jephté leur fit d'abord une fière et dure réponse : « Ne m'avez-vous pas haï et chassé de la maison de mon père ? Pourquoi venez-vous à moi, maintenant que vous êtes dans la détresse ? » Les délégués du peuple répondirent qu'ils venaient à lui pour réparer le mal qu'on lui avait fait, et ils renouvelèrent leur offre. Mais Jephté, qui connaissait probablement la résolution prise à Maspha, leur annonça qu'il ne se contenterait pas du rôle transitoire de chef de l'armée qui allait attaquer les fils d'Ammon. Il exigea qu'après la guerre, on lui accordât le commandement suprême sur tous les habitants de Galaad. En cela, il était loin de manifester le noble désintéressement de Gédéon; mais sa conduite s'explique par son éducation première, par son caractère qui avait été aigri et par sa vie d'aventures. Après qu'on lui eut promis, sous la foi du serment, que son désir serait exaucé, il accompagna les princes à Maspha, où la convention fut ratifiée. On l'installa ensuite solennellement comme chef militaire et chef civil. Il fut ainsi le premier Israélite élu par le suffrage populaire <sup>2</sup>.

Jephté ne redoutait pas la guerre; cependant, aussi excellent diplomate que soldat intrépide, il essaya sagement d'obtenir un arrangement avec les Ammonites, sans effusion de sang. Il envoya donc à leur roi des messagers, chargés de lui demander pour quel motif il s'était permis d'attaquer Israël. Le roi répondit qu'autrefois les Hébreux, venant d'Égypte, s'étaient emparés de son territoire, depuis l'Arnon jusqu'au Jaboc et au Jourdain; on n'avait qu'à le lui rendre, si l'on désirait vraiment la paix. Parler ainsi, c'était visiblement fausser l'histoire. En réalité, après leur sortie d'Égypte, les Israélites n'avaient attaqué ni les Ammonites, ni les Moabites, Dieu le leur ayant défendu <sup>3</sup>. Il est vrai qu'ils avaient alors fait la conquête du royaume amorrhéen de Séhon, dont une partie avait autrefois appartenu aux fils de Moab et d'Ammon <sup>4</sup>; mais cette circonstance ne les regardait pas, et rien n'avait été plus légitime que la prise de possession du royaume entier de Séhon par les Israélites.

Résolu à être conciliant jusqu'au bout, Jephté, malgré cette fin

1. Juges, xi, 1-3. — 2. Juges, xi, 4-10. — 3. Deutéronome, ii, 9, 11. — 4. Nombres, xxi, 24-30.



de non-recevoir, envoya une seconde ambassade au roi d'Ammon, pour rétablir la vérité historique des faits, à la manière qui vient d'être indiquée. Après avoir mentionné la conquête faite du royaume de Séhon par les Hébreux, il ajoutait cet autre argument : « Maintenant que le Seigneur, le Dieu d'Israël, a chassé les Amorrhéens devant son peuple Israël, est-ce toi qui aurais la possession de leur pays ? Ce que ton dieu Chamos te donne à posséder, ne le posséderais-tu pas ? » Il mit aussi en avant la prescription de trois cents ans qui assurait à Israël, conformément au droit des gens de tous les temps et de tous les pays, la propriété légitime de leur conquête. Son message, très modéré mais irréfutable, s'achevait par cette fière parole : « Moi, je ne t'ai pas offensé ; mais toi, tu agis mal à mon égard, en combattant contre moi. » Le roi des Ammonites refusa de se laisser convaincre, car il voulait la guerre, comptant sur la victoire. Alors « l'esprit du Seigneur fut sur Jephthé », qui, rempli de cette force surnaturelle, parcourut toute la province de Galaad, c'est-à-dire, les tribus de Ruben, de Gad et la demi-tribu orientale de Manassé, appelant les habitants sous les armes et leur donnant rendez-vous à Maspha.

Puisque les fils d'Ammon préféraient l'argument du glaive, il était donc prêt à y répondre<sup>1</sup> ; non toutefois sans implorer le Dieu d'Israël, pour se le rendre encore plus propice. C'est alors qu'il fit le vœu sur lequel on a tant discuté, et qui a contribué autant que ses victoires à rendre son nom célèbre. Seigneur, dit-il avec toute l'énergie qui le caractérisait, « si vous livrez entre mes mains les fils d'Ammon, quiconque sortira des portes de ma maison, venant à ma rencontre, quand je reviendrai en paix de chez les fils d'Ammon, sera consacré au Seigneur, et je l'offrirai en holocauste<sup>2</sup>. » En employant cette formule, Jephthé laissait à Dieu le soin de choisir lui-même la victime ; mais il paraît évident qu'il pensait personnellement à un sacrifice humain. Comme le faisait remarquer saint Augustin<sup>3</sup>, qui est très explicite et très exact sur ce point, les termes employés par Jephthé ne peuvent convenir qu'à un être humain. Que signifierait la proposition « Quiconque sortira de ma maison, venant à ma rencontre, » appliquée à des animaux ? C'est d'ailleurs par un sacrifice insigne, et non par l'immolation tout ordinaire d'un taureau ou d'un bélier, que Jephthé songeait à obtenir la grâce de la victoire.

A peine avait-il pénétré avec son armée sur le territoire des Ammonites, que le « Seigneur les livra entre ses mains. » Il réussit à s'emparer de vingt de leurs villes, « depuis Aroër jusqu'à Mennith. » Il y avait, de l'autre côté du Jourdain, deux villes nommées Aroër ;

1. Juges, xi, 12-29. — 2. Juges, xi, 30, 31. — 3. *Question. in librum Judicum*, XLIX.

il s'agit ici de celle qui était située dans la tribu de Gad, au nord de Rabbath-Ammon. L'Aroër de la tribu de Ruben était plus au Sud, sur l'Arnon. Mennith semble avoir été une bourgade bâtie à quatre mille romains au nord d'Hesbon. De nombreux Ammonites perdirent la vie dans tous ces combats, de sorte que la victoire de Jephthé fut décisive, comme l'avaient été celles d'Othoniel, de Barac et de Gédéon<sup>1</sup>.

Jephthé revint chez lui après ce magnifique triomphe. Tandis qu'il approchait de sa maison, tout joyeux, sa fille, « son unique enfant, »



Fig. 112. — Phénicienne jouant du tambourin.  
(Musée du Louvre.)

— combien ce trait est tragique ici ! — en sortait pour venir au-devant de lui et le féliciter affectueusement. Elle était accompagnée d'un chœur d'autres jeunes filles, ses amies, qui chantaient et dansaient en jouant du tambourin. Dans sa tendresse et sa fierté filiales, elle voulait surprendre son père par cette gracieuse ovation. En la voyant, Jephthé, au souvenir de son vœu si imprudent, fut saisi d'une violente émotion, qu'il manifesta d'abord en déchirant le haut de sa tunique, signe habituel du deuil chez les Hébreux<sup>2</sup>. Il prononça ensuite cette parole, qui trahit toute son angoisse : « Ah ! ma fille, tu m'affliges profondément ; tu t'es mise parmi ceux qui m'affligent. » Puis il s'expliqua davantage, en disant qu'il avait fait un vœu au Seigneur, et qu'il lui était impossible de revenir en arrière. Il dut indiquer aussi quelle était la nature de son vœu. Quand sa fille eut compris, elle se soumit à son triste sort, sans prononcer une plainte,

1. Juges, xi, 32, 33. — 2. Genèse, xxxvii, 34; Josué, vii, 6, etc.

faisant preuve en cela d'un courage viril et d'une admirable générosité. « Mon père, s'écria-t-elle, si tu as fait un vœu au Seigneur, traite-moi selon ce que tu as promis, maintenant que le Seigneur t'a vengé de tes ennemis, les fils d'Ammon. » En rappelant à son père la grandeur du bienfait divin, elle insistait délicatement sur l'obligation où il était de tenir sa promesse. Elle lui demanda cependant une faveur bien modeste : « Laisse-moi libre pendant deux mois; je m'en irai... sur les montagnes, et je pleurerai ma virginité avec mes compagnes. » Jephthé le lui permit. Quand elle revint, « il accomplit sur elle le vœu qu'il avait fait. » Ne dirait-on pas qu'en employant cet euphémisme, le narrateur s'est proposé sciemment de jeter un voile sur la scène sanglante qui suivit, et de marquer l'horreur qu'il en ressentait ?

Comme nous le disions ailleurs <sup>1</sup>, « rien n'est plus clair que cette interprétation, qui est exigée par le texte biblique, et qui a été adoptée sans la moindre hésitation par l'antiquité juive (Josèphe, le Talmud) et par les anciens auteurs chrétiens (Origène, saint Épiphane, Tertullien, saint Éphrem, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, Théodoret, saint Jérôme, saint Augustin; plus tard saint Thomas d'Aquin) <sup>2</sup>... Au xi<sup>e</sup> siècle seulement, quelques rabbins d'abord, puis quelques commentateurs catholiques, mus plutôt par le sentiment que par la raison, imaginèrent l'hypothèse que Jephthé n'avait pas réellement immolé sa fille, mais qu'il l'avait seulement consacrée à Dieu par une virginité perpétuelle. Cette opinion, après avoir été à la mode pendant un certain temps, est aujourd'hui, à bon droit, presque entièrement abandonnée, comme contraire soit au texte sacré, soit aux coutumes de l'époque, car le vœu de virginité était alors inconnu chez les Hébreux. Assurément, un pareil sacrifice fait frémir, surtout de la part d'un juge d'Israël. On peut néanmoins l'expliquer... par un zèle mal éclairé, par une certaine ignorance de la loi, par un ardent désir d'obtenir la victoire, et par la bonne foi jusqu'à un certain point, car il est de toute évidence qu'en faisant à Dieu une telle promesse (sans se douter, du reste, que sa propre fille en serait la victime), bien loin de supposer qu'il l'offensait, il espérait se le rendre plus favorable. De plus, la conduite de Jephthé dans cette circonstance n'est que trop d'accord avec son âpre caractère. Il est inutile de noter que les mots « l'esprit du Seigneur vint sur Jephthé » et l'éloge de saint Paul dans l'épître aux Hébreux <sup>3</sup>, ne s'appliquent pas à tous les actes de ce vaillant soldat, mais unique-

1. L.-Cl. Fillion, *La sainte Bible commentée*, t. II, p. 149.

2. Voir F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 169, 170.

3. Hébr., XI, 32.

ment à ceux par lesquels il délivra Israël de l'oppression des Ammonites. »

Le narrateur achève ce douloureux récit en signalant une coutume touchante, encore en usage lorsqu'il écrivait, et qui témoigne de l'impression profonde que cette mort tragique avait produite dans tout le pays. « De là vint en Israël, dit-il, la coutume que, tous les ans, les filles d'Israël vont célébrer la fille de Jephthé, quatre jours chaque année, » par leurs lamentations<sup>1</sup>. L'émotion aurait-elle été aussi vive et aussi durable, si le sacrifice imposé par Jephthé à sa fille avait simplement consisté dans le célibat ?

Une grave affaire d'un autre genre vint encore, au même temps, assombrir davantage la vie du vainqueur des Ammonites. Les hommes de la tribu d'Éphraïm vinrent le trouver dans la province de Galaad, pour lui reprocher avec insolence de ne pas les avoir invités à aller combattre avec lui les ennemis d'Israël. Ils avaient adressé autrefois une plainte identique à Gédéon, ces arrogants ne pouvant pas tolérer qu'on se passât d'eux, lorsqu'il s'agissait d'accomplir quelque acte national. Jaloux des succès remportés par les autres tribus, ils auraient voulu exercer la prépondérance en tout et partout. A leur reproche amer, ils osèrent associer une cruelle menace : « Nous brûlerons sur toi ta maison avec le feu. » Gédéon avait écarté le danger d'une guerre civile en faisant aux Éphraïmites une réponse habile, qui flattait leur orgueil. Mais Jephthé manquait de souplesse, et les circonstances n'étaient pas les mêmes. Il leur riposta donc avec sa fermeté accoutumée, en rétablissant, comme il l'avait déjà fait pour le roi d'Ammon, la vérité historique. Il avait réellement invité les Éphraïmites à lui prêter leur concours dans la récente guerre; mais ils avaient opposé un refus à son invitation. Il était donc allé sans eux au combat, sans craindre d'exposer sa vie pour Israël. De quel droit venaient-ils maintenant l'attaquer ainsi ?

Comprenant qu'ils allaient lui déclarer la guerre, il convoqua immédiatement son armée, les attaqua et leur fit subir une défaite humiliante, sur le sol même de Galaad où leurs guerriers avaient pénétré. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas trouvé la mort sur le champ de bataille prirent la fuite vers la vallée du Jourdain, pour regagner de là leurs montagnes. Mais les Galaadites furent encore plus agiles, et réussirent à occuper les gués du fleuve par lesquels les fuyards devaient passer. Quand un d'entre eux se présentait pour franchir le Jourdain, on lui demandait : « Es-tu Éphraïmite ? » Sur sa réponse négative, on exigeait de lui qu'il prononçât le mot hébreu *chibboleth*<sup>2</sup>. Mais, par suite d'un de ces provincialismes qui existent dans

1. Juges, xi, 39, 40.

2. Il a la double signification d' « épi » et de « cours d'eau ».

la plupart des contrées, il disait : *sibboleth*, trahissant ainsi son origine<sup>1</sup>. On l'égorgeait alors sans pitié. Il en périt ainsi jusqu'à 42 000<sup>2</sup>.

A la suite de ces tristes détails, nous lisons que Jephthé fut juge d'Israël pendant six ans, et qu'ensuite il mourut et fut enterré dans la ville de Galaad où il avait sa résidence<sup>3</sup>.

Abésan, Ahialon et Abdon, en tant que juges d'Israël, n'ont guère laissé d'autre souvenir que celui de leur nom. Pour aucun d'eux, comme d'ailleurs pour Thola et Jaïr, l'histoire ne signale des actes glorieux qu'ils auraient accomplis; elle se contente de nous fournir quelques renseignements qui mettent en relief leur influence et leur richesse.

Abésan (en hébreu *Absân*) était originaire de Bethléem; non toutefois de Bethléem de Juda, la cité de David, mais d'un bourg du même nom, situé dans la tribu de Zabulon, au nord-est du cours inférieur du torrent de Cison. Il est dit de lui qu'il eut trente fils et trente filles, qu'il maria honorablement « au dehors », c'est-à-dire, en dehors de sa tribu et de sa famille, et non pas, comme on l'a parfois supposé, en dehors d'Israël. Il fut juge pendant sept ans<sup>4</sup>.

Ahialon (en hébreu, *Eylôn*) était aussi un Zabulonite. Tout ce que nous savons à son sujet, c'est que sa judicature dura dix ans, et qu'après sa mort il fut enterré dans une localité de sa tribu, qui portait le même nom que lui<sup>5</sup>. On l'identifie à la *Yaloûn* actuelle, située à environ 15 kilomètres à l'est d'Acco où Saint-Jean-d'Acre. Elle était distincte d'une autre *Ayyaloûn* qui était sur le territoire des Danites<sup>6</sup>.

Abdon avait pour résidence Pharathon, ville de la tribu d'Ephraïm, aujourd'hui *Ferata*, à environ 10 kilomètres au nord-ouest de Sichem. Il eut quarante fils et trente petits-fils, « qui montaient sur soixante-dix ânon. » Il exerça la judicature en Israël pendant huit ans<sup>7</sup>. Le peuple de Dieu vécut en paix sous le gouvernement de ces trois juges : ce qui est un fait remarquable à cette époque.

1. A l'époque de Jésus-Christ, les Galiléens se faisaient de même reconnaître par leur prononciation défectueuse de certaines consonnes (S. Matthieu, xxvi, 43). A la funeste journée des Vêpres siciliennes, on fit subir aux Français une épreuve analogue, au moyen du mot *cicéri*, que la plupart ne purent pas prononcer à l'italienne (*tchitchéri*).

2. Juges, xi, 1-6. — 3. Juges, xi, 7. — 4. Juges, xii, 8-10.

5. Ce détail est propre au texte hébreu, Juges, xii, 11, 12.

6. Josué, x, 12; xix, 42; Juges, i, 35. — 7. Juges, xii, 13-15.

## X. — Les exploits de Samson.

C'est probablement vers la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère que parut cet autre juge, si différent des autres, et dans lequel l'élément divin et l'élément trop humain se mêlant, se succèdent d'une manière extraordinaire. S'il défend son peuple contre de cruels ennemis, ce ne sera jamais à la tête d'une armée; il agit seul, comme autrefois Samgar<sup>1</sup>. C'est par des actes d'héroïsme personnel — comme un « Hercule juif », a-t-on pu dire — qu'il s'est rendu célèbre. Nous verrons en lui comme deux hommes distincts : d'un côté, le héros de la foi<sup>2</sup>, cité par saint Paul à côté de Gédéon, de Barac, de Jephthé, de Samuel, et qui, sous l'inspiration divine, terrasse les Philistins; de l'autre côté, l'homme terrestre, charnel, qui ne sait pas résister à ses passions, et qui s'attire par là le châtiement divin. A ce double caractère correspondent les deux périodes de son histoire, qui nous le montreront d'abord fidèle, puis infidèle à sa vocation. Heureusement, à la fin, il se relèvera, et sa vie s'achèvera par un acte d'éclat.

Le récit de sa judicature est introduit aussi par la formule tragique que nous ne connaissons que trop : « Les fils d'Israël firent encore ce qui est mal aux yeux du Seigneur. » Pour les ramener au bien, Dieu eut recours à son moyen accoutumé : « il les livra aux mains des Philistins pendant quarante ans. » Dès l'époque d'Abraham et d'Isaac<sup>3</sup>, nous avons rencontré ce petit peuple, qui nous est apparu plusieurs fois aussi dans le livre des Juges<sup>4</sup>. Venus de Caphtor, c'est-à-dire probablement de l'île de Crète, les Philistins s'étaient infiltrés peu à peu dans la plaine maritime du sud-ouest de la Palestine. Une de leurs invasions principales eut lieu sous le règne du pharaon Ramsès III, qui leur infligea une grave défaite (vers l'an 1200). Ils réussirent quand même à s'établir dans ce coin riche et fertile du pays de Canaan. Lors de l'exploit de Samgar, raconté plus haut, il ne s'était agi vraisemblablement que d'une razzia entreprise par eux dans la région montagneuse qui limitait leur territoire à l'est. Actuellement, c'était une véritable conquête de tout le domaine méridional d'Israël qu'ils avaient en vue. Batailleurs, bien armés, prêts à vendre leurs services comme mercenaires quand ils ne travaillaient pas pour leur propre compte, obstinés dans leurs desseins, ils seront désormais pour le peuple de Dieu des ennemis redoutables, qui ne disparaîtront complètement de la scène histo-

1. Juges, III, 31. — 2. Ép. aux Hébreux, XI, 32. — 3. Genèse, XX, 1-18; XXVI, 1. — 4. Juges, III, 31; X, 7-11.

rique qu'à l'époque des Macchabées. Déjà nous avons eu l'occasion de dire qu'ils formaient une confédération, composée de cinq villes principales, dont trois — Gaza au Sud, Ascalon au Centre, Azot au Nord — étaient bâties sur les bords de la Méditerranée, tandis que les deux autres, Accaron et Geth, étaient dans l'intérieur des terres<sup>1</sup>. Chacune de ces villes était gouvernée par un chef ou « prince »<sup>2</sup> spécial.

Sans qu'il soit fait mention, cette fois, d'un mouvement de repentir de la part des Hébreux, le narrateur décrit assez longuement l'origine du héros que Dieu destinait, sinon à les délivrer entièrement, du moins à lutter avec gloire contre leurs cruels adversaires. Dès la naissance de Samson, nous voyons pénétrer dans sa vie l'élément surnaturel qui la rendra si extraordinaire. Son père s'appelait Manué et appartenait à la tribu de Dan; on ne cite pas le nom de sa mère, dont il est dit qu'elle avait été stérile jusqu'alors. Ils semblent avoir été tous deux des Israélites pieux et fidèles. Ils habitaient la bourgade de Saraa (en hébreu, *Tsérah*), aujourd'hui *Sourah*, bâtie sur une colline conique qui domine la Séphéla ou plaine maritime, à environ six heures de marche et à l'ouest de Jérusalem. Les Philistins étaient donc établis dans leur voisinage<sup>3</sup>.

Un jour, un ange du Seigneur apparut à la femme de Manué, et lui promit qu'elle aurait un fils, « qui commencerait à délivrer Israël de la main des Philistins. » Mais Dieu, pour se le consacrer, exigeait que la mère s'abstînt de toute liqueur enivrante et de tout aliment impur selon la loi. Il voulait aussi que le rasoir ne passât jamais sur la tête de l'enfant, parce qu'il rattachait à ce fait la force singulière qui lui serait communiquée miraculeusement. Cette dernière condition était une des plus caractéristiques parmi celles qui constituaient, dans le code mosaïque<sup>4</sup>, l'état désigné par le mot hébreu *nazir*, « séparé, consacré »; état dans lequel on s'engageait, en vertu d'un vœu, pour un temps plus ou moins long, mais qui, pour Samson, devait durer toute sa vie.

La future mère s'empressa de raconter à son mari cette prédiction, qui n'est pas sans analogie avec celle qui sera faite au père de Jean-Baptiste. Désireux d'obtenir des détails plus complets sur l'éducation qu'il faudrait donner au fils de la promesse, Manué demanda au Seigneur une nouvelle apparition de son messager, qu'il croyait être un simple mortel. Il fut promptement exaucé, car, tandis que sa

1. Elles existent encore aujourd'hui.

2. En hébreu, ces princes portent le nom de *seranim*.

3. Pour la topographie du pays de Samson, voir Conder, *Tentwork in Palestine*, t. I, p. 273-277.

4. Nombres, VI, 1-8.

femme était assise dans les champs, elle vit tout à coup l'ange auprès d'elle, mais sans se douter encore que c'était un ange. Elle courut avertir son mari, qui l'accompagna jusqu'à l'endroit où se tenait le mystérieux étranger. Celui-ci, répondant aux questions familières de Manué, se contenta de répéter les conditions qu'il avait déjà indiquées précédemment. Pris de reconnaissance, le bon Israélite pria son visiteur d'accepter son hospitalité, comme avait fait autrefois Gédéon dans une circonstance semblable. L'esprit céleste dit qu'il ne toucherait pas aux mets qu'on voulait préparer pour lui, mais qu'on pourrait les offrir en holocauste au Seigneur. Quand le chevreau et les pains que Manué et sa femme avaient fait cuire en toute hâte pour l'étranger, eurent été déposés par eux sur une pierre et offerts à Dieu, et qu'une flamme se fut élancée du petit bûcher destiné à les consumer, « l'ange du Seigneur monta au milieu de la flamme » et disparut. Les deux époux se prosternèrent jusqu'à terre, dans l'attitude de la vénération. Mais un sentiment de crainte très vive s'empara de Manué. « Nous allons mourir, s'écria-t-il, car nous avons vu Dieu. » Sa femme lui fit une réponse très sensée : le Seigneur venait d'agréer leur sacrifice avec la plus grande bienveillance; n'était-ce point là une preuve qu'il ne songeait nullement à leur ôter la vie <sup>1</sup> ?

En temps voulu, l'enfant naquit, et on lui donna le nom de Samson (en hébreu, *Chimchôn*). Il grandit, béni de Dieu, jusqu'au moment où « l'esprit du Seigneur commença à l'agiter. » C'est dans une localité du voisinage de Saraa, appelée *Makhaneh Dàn*, qu'il ressentit pour la première fois ce mouvement qui l'appelait à l'action <sup>2</sup>. Mais le théâtre de son premier exploit fut la bourgade de Tamnath (dans l'hébreu *Timnath*; aujourd'hui *Tibneh*), située à environ 5 kilomètres de sa ville natale, dans la direction du Sud-Ouest, à une altitude moins élevée. Elle faisait aussi partie du domaine primitif de la tribu de Dan; mais elle était, sinon au pouvoir des Philistins, du moins occupée par beaucoup d'entre eux. Samson y étant descendu, y vit une jeune Philistine qui lui plut, et qu'il prit la résolution d'épouser. Une telle union était contraire à l'esprit de la loi israélite. Aussi, lorsqu'il pria ses parents de régler avec ceux de la jeune fille les arrangements qui précèdent le mariage en tous pays, ils lui opposèrent cette réflexion très naturelle : « N'y a-t-il pas de femmes parmi les filles de tes frères et dans tout notre peuple, pour que tu ailles prendre une femme chez les Philistins ? » Mais sa décision était prise, et son caractère altier refusa de fléchir. Dieu, note le narrateur, permettait que les choses fussent ainsi, dans l'intérêt d'Israël, pour fournir à Samson l'occasion de tirer vengeance de l'oppression des Philistins.

1. Juges, xiii, 1-23. — 2. Juges, xiii, 24.



Manué, sa femme et leur fils se mirent donc en chemin, pour aller à Tamnath. Samson, peu sociable parfois, marchait à part, à travers les vignes qui donnaient de la célébrité à tout ce district<sup>1</sup>, lorsque soudain il se trouva en face d'un jeune lion. Les fauves de différente nature ne manquaient pas alors en Palestine; de nombreux passages de l'Ancien Testament le prouvent<sup>2</sup>. Tel village s'appelait *Lebaôth*, « les Lionnes »; tel autre, *Chaalbin*, « les Chacals »<sup>3</sup>, et ces noms étaient significatifs. Au moment où le lionceau s'élança sur lui en rugissant, Samson le saisit, et, sans autre instrument que ses bras, auxquels Dieu lui-même — le texte sacré le dit expressément — communiquait une force extraordinaire, il le déchira aussi facilement que si c'eût été un chevreau.

Ses parents n'avaient pas été témoins de cette prouesse et il évita de leur en parler. A Tamnath, on s'entendit au sujet du mariage projeté. Quelque temps après, Samson y revint avec son père et sa mère, pour la célébration des noces, et il fit encore un détour, pour voir ce qu'était devenu le cadavre du jeune lion. A sa grande surprise, il trouva dans la gueule de l'animal un essaim d'abeilles qui s'y était établi, et avait déjà préparé un rayon de miel. Il prit ce rayon et en mangea, chemin faisant; puis il en fit goûter à ses parents, lorsqu'il les eut rejoints. Mais il ne leur en indiqua pas la provenance. Il avait formé dans son esprit un projet intéressant, dont il voulait tirer quelque profit, et il lui importait que personne ne connût d'avance son secret<sup>4</sup>. C'est bien à tort qu'on a parfois rejeté comme invraisemblable cet incident du miel trouvé dans un cadavre. Il est vrai que les abeilles ont en horreur les substances animales putréfiées; mais, sous le soleil brûlant de l'Orient, il arrive souvent que les cadavres, au lieu de se décomposer, sont promptement desséchés et transformés en momies, dont il ne s'échappe aucune mauvaise odeur. On a vu plus d'une fois des essaims d'abeilles s'y établir, comme elles le font dans les troncs d'arbres et les fissures des rochers<sup>5</sup>.

Le mariage de Samson eut lieu, avec toute la solennité joyeuse usitée dans ces régions. Il y eut, chez les parents de la mariée, un grand festin, auquel assistèrent, entre autres, trente jeunes Philistins, qui servaient de garçons d'honneur, aucun des compatriotes de Samson n'ayant voulu, ce semble, assister à ces noces qui leur avaient très justement déplu. Les jeux d'esprit ont toujours été en faveur chez les Orientaux, spécialement dans les occasions de ce genre. Aussi personne ne fut-il étonné, lorsque le marié, s'adressant directement

1. Voir Juges, xvi, 45, etc. — 2. I Rois, xvii, 34; II Rois, xxiii, 20; III Rois, x, 19; xiii, 25; xx, 36; IV Rois, xvii, 25, etc. — 3. Josué, xv, 32; xix, 42. —

4. Juges, xiv, 1-9.

5. Hérodote, *Hist.*, v, 14; Pline, *Natur. hist.*, xi, 24.

à ses garçons d'honneur, leur dit : « Je vais vous proposer une énigme. Si vous me l'expliquez pendant les sept jours du festin<sup>1</sup>, et si vous la devinez, je vous donnerai trente tuniques et trente vêtements de fête<sup>2</sup>. Et si vous ne pouvez pas l'expliquer, c'est vous qui me donnerez trente tuniques et trente habits de fête. » Les invités avaient donc sept jours pour découvrir la solution. « Propose ton énigme, lui fut-il répondu, et nous l'écouterons. » En effet, il la proposa aussitôt, dans un langage rythmé, qui forme un vers hébreu à deux membres :

De celui qui mange est sorti ce qui se mange,  
et du fort est sorti le doux.

Notons, à ce propos, la bonne humeur, l'esprit de facétie, qui faisaient partie du caractère de Samson. Sous ce rapport, il était inépuisable; aussi quels tours ne saura-t-il pas jouer aux Philistins, en paroles et en actes, sous une apparence de bonhomie et de jovialité!

Naturellement, il fut impossible aux convives de déchiffrer la double antithèse de l'énigme, si claire pour nous qui sommes au courant de la situation. Après avoir cherché en vain, ils s'adressèrent à la mariée, la menaçant de la brûler, elle et la maison de son père, si elle n'obtenait pas de son mari, pour la leur livrer, la clef du problème si difficile. Effrayée, elle importuna tellement Samson et elle manœuvra si bien par ses caresses, ses reproches et ses larmes, qu'il finit, le septième jour, par lui révéler son secret, qu'elle communiqua immédiatement à ses compatriotes. En ce même jour, avant le coucher du soleil, les jeunes Philistins vinrent dire à Samson :

Quoi de plus doux que le miel ?

Quoi de plus fort que le lion ?

Il comprit de quel côté leur était venue la lumière; aussi eut-il aussitôt sa réplique, également rythmée, et même rimée dans le texte hébreu :

Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse (*be'eglâti*),  
vous n'auriez pas deviné mon énigme (*khiddâti*).

Puis, de nouveau saisi par l'esprit de Dieu, il descendit à Ascalon, sur les bords de la mer, tua trente Philistins et s'empara de leurs dépouilles, qu'il rapporta à ses garçons d'honneur pour acquitter sa dette. Celà fait, furieux d'avoir été trahi par sa femme, il la quitta et

1. C'est-à-dire, de la célébration des noces, qui durait souvent une semaine entière.

2. Par les tuniques, il faut entendre des chemises de lin; par les vêtements de fête, les habits plus riches, plus ornés que ceux qu'on porte tous les jours.

alla retrouver ses parents à Saraa. Se croyant définitivement abandonnée, la jeune femme se laissa remarier par son père à l'un des trente gagnants<sup>1</sup>. Ce second affront sera terriblement vengé.

Quelque temps après, Samson, ignorant que sa femme avait contracté un nouveau mariage, revint à Tamnath pour la revoir et pour se réconcilier avec elle. Il lui apportait un chevreau en guise de présent. Lorsque le père lui eut appris la vérité, il entra dans une violente colère, que l'offre de lui donner en compensation comme épouse, la sœur de sa femme, ne réussit pas à calmer. Il annonça hautement qu'il aurait désormais un motif de vengeance plus fort qu'auparavant; puis il conçut un projet dont l'exécution devait être aussi aisée pour lui que désastreuse pour les Philistins. On était alors à l'époque de la moisson, qui, dans cette chaude région, a lieu à la fin d'avril ou au commencement de mai. Samson réussit sans peine à prendre ou à se faire livrer trois cents chacals, ces animaux rôdant alors comme aujourd'hui, par bandes considérables, dans le pays des Philistins. Il les attacha deux à deux par leurs queues, entre lesquelles il plaça une torche de résine enflammée, et il lança pendant la nuit à travers les blés mûrs ces cent cinquante couples affolés. La plaine ondulée ne formait qu'un champ immense, sans haies, sans clôtures. En un clin d'œil elle fut transformée en une mer de feu, où tout fut consumé : les gerbes déjà amoncelées et le blé encore sur pied, et aussi les vignes et les oliviers plantés çà et là dans les champs<sup>2</sup>. Les Philistins se vengèrent lâchement et cruellement, en brûlant vifs la femme de Samson et son beau-père, qui avaient été l'occasion de ce désastre. L'auteur de l'incendie, ne se regardant pas encore comme satisfait, compléta son œuvre, en faisant un grand carnage de ses ennemis. Pour échapper à leur colère, il se retira ensuite à Étham, dans une de ces grottes naturelles qui abondent sur le territoire de Juda<sup>3</sup>.

L'occasion parut bonne aux Philistins, pour s'emparer de lui. Ils envahirent donc la région d'Étham et s'y dispersèrent par petits groupes, pour le chercher. Les habitants du pays, non seulement pactisèrent avec les Philistins, bien qu'ils eussent eu beaucoup à souffrir de leurs vexations, mais s'engagèrent honteusement à leur livrer celui qui était alors le seul défenseur de l'honneur national. Dans ce but, ils descendirent au nombre de trois mille vers la grotte d'Étham. L'ère des Juges avait bien débuté pour la tribu de Juda, grâce aux brillants exploits de Caleb et de son gendre Othoniel<sup>4</sup>. Depuis cette époque lointaine, il n'a pas été question d'elle une seule fois, et l'on s'attriste en voyant ici, lorsqu'elle reparaît dans l'his-

1. Juges, xiv, 10-20.— 2. Juges, xv, 1-5.— 3. Juges, xv, 6-8.— 4. Juges, i, 4-15.

toire, combien elle se montrait peu digne des glorieuses destinées qui lui étaient réservées.

Samson avait l'âme trop noble pour lutter contre des compatriotes. Il consentit à se remettre entre leurs mains, à condition cependant qu'ils ne le tueraient pas. Quant aux Philistins, il ne les redoutait point, quel que fût leur nombre. Il se rendit donc aux hommes de Juda qui, après l'avoir lié, eurent la lâcheté de le livrer aux Philistins. Ceux-ci poussèrent des cris de joie, lorsqu'ils le virent en leur pouvoir. A cette instant même, l'« esprit de Dieu le saisit » pour la troisième fois. Il brisa, comme si elles eussent été « du lin brûlé par le feu », les cordes qui attachaient ses mains, et saisissant une mâchoire d'âne qui se trouvait à terre — une mâchoire « fraîche »,



Fig. 113. — Mâchoire d'âne.

dit le texte hébreu ; c'est-à-dire provenant d'un animal mort récemment, par conséquent lourde et solide — il s'élança contre les Philistins, qui se débandèrent épouvantés, et il en abattit jusqu'à mille. Dans l'allégresse de sa victoire, il improvisa un quatrain, plein de terrible humour :

Avec une mâchoire d'âne,  
un monceau, deux monceaux<sup>1</sup> ;  
avec une mâchoire d'âne,  
j'ai frappé mille hommes.

Le mot « mâchoire » se dit en hébreu *lekhi*. La localité où s'était passé cet incident reçut donc le nom de *Ramath Lekhi*, « Colline de la Mâchoire. » On croit l'avoir retrouvée sur l'emplacement du *Khirbet-Aïn el-Lekhi*, au nord-ouest de Bethléem.

Samson, épuisé par la lutte, brûlait de soif. Il adressa donc à Dieu une fervente prière pour avoir un peu d'eau, car il n'y en avait pas dans le voisinage. Alors le Seigneur « fendit la cavité (du rocher) qui est à Lekhi<sup>2</sup>, et il en sortit de l'eau. » Le héros en but à longs traits,

1. Des monceaux d'ennemis tués.

2. La Vulgate traduit : « Le Seigneur ouvrit une dent molaire de la mâchoire d'âne, et il en sortit de l'eau. » Tout est possible à Dieu, et, même ainsi présenté,

« et son esprit revint et il reprit vie. » A la suite de cet exploit, qui dépasse tous les autres, il est dit que Samson exerça pendant vingt ans les fonctions de juge sur Israël, ou du moins sur les tribus méridionales de la Palestine <sup>1</sup>.

Malheureusement, ainsi qu'il a été déjà indiqué, Samson ne se conduisit pas toujours d'une manière digne du rôle que Dieu lui avait confié. Dans la dernière période de sa vie, que nous abordons actuellement, il nous apparaît encore sous les traits d'un homme vaillant, qui ne craint rien; mais, à part l'épisode final, c'est pour lui-même qu'il use de sa force; aussi lui sera-t-elle enlevée. Heureusement, il rachètera ses fautes par la pénitence et par une dernière action d'éclat.

Nous le voyons d'abord pénétrer dans Gaza, au cœur même du territoire ennemi, et entrer chez une femme de mauvaise vie. Sa présence fut bientôt connue, et on prit de promptes mesures pour l'empêcher de s'échapper. Cela était facile, la ville étant entourée de remparts. En gardant pendant toute la nuit la porte, qui était d'une solidité éprouvée, on était sûr de l'arrêter lorsqu'il voudrait sortir. Quand il quitta, vers minuit, la maison où il était allé, il semble n'avoir trouvé personne auprès de la porte; les gardes, dont la confiance était absolue, avaient dû s'endormir. Quoi qu'il en soit, il souleva tout ensemble les deux battants de la porte, qui étaient en bois massif bardé de fer, les deux montants fixés aux pierres de la muraille, et la lourde barre intérieure qui servait à consolider les battants lorsqu'ils étaient fermés; chargeant ensuite le tout sur ses épaules, il le porta « au sommet de la montagne qui est vis-à-vis d'Hébron », c'est-à-dire, d'après la tradition, à *el-Mountar*, colline située à une demi-heure de Gaza, dans la direction de la ville d'Hébron, dont on aperçoit les montagnes dans le lointain. C'était un acte de mordante ironie, et une manifestation prodigieuse de vigueur <sup>2</sup>.

Un autre épisode va nous montrer le vainqueur des Philistins vaincu lui-même davantage encore par sa passion, et honteusement vaincu par une femme. Plein d'une confiance orgueilleuse en sa force, Samson va braver follement le danger, et trahir lui-même le secret auquel Dieu avait rattaché sa vigueur miraculeuse; il en sera victime le premier. Dalila, qui va jouer ici un rôle doublement ignominieux, par ses mœurs et par sa trahison, appartenait peut-être au peuple hébreu; il n'est du moins nullement certain qu'elle fût une Philis-

le miracle n'aurait rien d'étonnant, puisque c'est visiblement un miracle qui est raconté ici. Néanmoins, on admet plus communément aujourd'hui la traduction de l'hébreu telle que nous venons de la donner. Elle ne supprime pas le prodige, bien qu'elle en modifie les circonstances, et elle le présente sous une forme plus facile à comprendre.

1. Juges, xv, 9-20. — 2. Juges, xvi, 1-3.

tine. Elle demeurait dans la vallée de Sorec, l'ouadi *Saraa* actuel, dont les vins jouissaient d'une haute réputation<sup>1</sup>. Quand les *serânim* (les princes) philistins apprirent que Samson la fréquentait, comme ils se rendaient parfaitement compte, d'après l'expérience passée, qu'il était inutile, ou plutôt dangereux de s'attaquer par la force ouverte à un homme si robuste, ils essayèrent de découvrir par la ruse le secret de sa force surhumaine. Ils supposaient qu'il portait peut-être sur lui quelque talisman qui le rendait invincible. Ils offrirent donc à Dalila une somme considérable pour l'époque — chacun 1 100 sicles, c'est-à-dire 3 113 francs, dans l'hypothèse où le sicle d'argent valait alors 2 fr. 83; en tout 15 365 francs — à condition qu'elle les aiderait à se défaire de leur redoutable ennemi<sup>2</sup>. Elle accepta et se mit aussitôt à son œuvre de trahison.

Allant droit au but, Dalila pria Samson de lui dire d'où venait sa force indomptable, et avec quoi il faudrait le lier pour se rendre maître de lui. Il répondit, prenant un air de franchise : « Si on me liait avec sept cordes de boyau encore fraîches<sup>3</sup>, je deviendrais faible comme un autre homme. » Elle le crut et avertit les Philistins, qui lui apportèrent les cordes en question, dont elle se servit pour lier Samson, probablement pendant qu'il dormait. Puis soudain elle s'écria : « Les Philistins sont sur-toi, Samson ! » En effet, plusieurs d'entre eux se tenaient en embuscade dans une chambre voisine, prêts à le saisir. Le texte biblique ne dit pas s'ils sortirent de leur cachette; mais Samson, d'un geste, « brisa les cordes comme se rompt un cordon d'étoupes quand il sent le feu. » Une deuxième tentative de Dalila ne fut pas plus heureuse. Lorsqu'elle lui adressa encore la même demande, Samson l'assura que, si on l'attachait avec des cordes neuves dont personne ne se serait servi, il perdrait toute sa force. Elle le lia donc avec des cordes neuves; mais il les rompit « comme un fil ». Sans se laisser décourager, elle revint une troisième fois à la charge. Dans son infatuation sensuelle, Samson continua de prendre part à ce jeu dangereux. Sa nouvelle réponse va même se rapprocher de la vérité, puisqu'il permettra que sa chevelure consacrée soit tissée sur le métier d'une courtisane. « Tu n'as, dit-il, qu'à tisser les sept nattes de ma tête avec la chaîne du tissu. » Dalila le fit, enfonça fortement en terre la cheville qui consolidait le tout; puis elle cria encore : « Les Philistins sont sur toi. » Mais d'un coup de tête Samson fit sauter la cheville et le tissu<sup>4</sup>.

Malgré son insuccès, Dalila continua son odieuse comédie et

1. Isaïe, v, 3, etc. La bourgade de Sorec, dont les ruines portent le nom de *Sourit* était située à trois quarts d'heure et à l'ouest de *Saraa*, la résidence de Samson. — 2. Juges, xvi, 4-5.

3. Les cordes de ce genre étaient destinées aux arcs et à certains instruments de musique. — 4. Juges, xvi, 4-14.

fit jouer le sentiment : « Comment peux-tu dire : Je t'aime, puisque ton cœur n'est pas avec moi ? Voilà trois fois que tu t'es joué de moi, et tu ne m'as pas indiqué d'où vient ta force. » Importuné chaque jour par ses instances, Samson finit par « s'impatienter à la mort, et il lui ouvrit toute son âme, » en déclarant à cette perfide créature le vrai secret de sa force : « Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, parce que je suis consacré à Dieu depuis le sein de ma mère; si j'étais rasé, ma force m'abandonnerait. » La catastrophe se prépare, terrible. Dalila sait maintenant que Samson lui a dit la vérité, tant son récit a été franc et sérieux. Elle en avertit les chefs philistins, qui lui apportèrent le salaire de sa trahison: Tandis que Samson dormait, on coupa ses grandes nattes. Eveillé en sursaut, il s'écria avec sa folle confiance : « J'en sortirai comme les autres fois; » mais il fut obligé de reconnaître son erreur, quand il se trouva impuissant entre les mains des Philistins. Ses cheveux n'étaient qu'un symbole et une condition de sa vigueur surnaturelle; ils n'en étaient pas la cause. C'est Dieu lui-même qui était vraiment sa force; mais le Seigneur s'était retiré de lui au moment où son vœu avait été violé. Pour assouvir leur haine, les Philistins crevèrent les yeux de leur ennemi désormais impuissant; puis ils l'emmenèrent à Gaza, à environ 40 kilomètres au sud-ouest de Sorec. Là, après l'avoir lié avec deux chaînes d'airain, ils le jetèrent dans une prison, et l'occupèrent à tourner la meule d'un moulin à bras : travail regardé comme humiliant pour un homme chez les anciens, car il était habituellement réservé aux esclaves et aux femmes<sup>1</sup>.

Nous ne savons pas exactement quelle fut pour lui la durée de cette rude épreuve; elle se prolongea assez longtemps pour que ses cheveux pussent en partie repousser, et qu'il sentît — avec quelle joie intime! — renaître ses forces. C'est alors que les chefs philistins donnèrent une fête solennelle en l'honneur de leur dieu Dagon, le dieu poisson, comme l'indiquent son nom<sup>2</sup> et ses représentations, car on le vénérât sous la forme d'un homme dont la partie inférieure du corps se terminait en queue de poisson. C'était la divinité principale et nationale du pays<sup>3</sup>. On lui associait, comme à Baal, une déesse nommée Derkêto. Pendant cette fête célébrée à Gaza, qui avait attiré au temple de l'idole de nombreux adorateurs, on ne cessait de répéter, cette année-là, comme un joyeux refrain : « Notre dieu a livré entre nos mains Samson, notre ennemi. » Sous cette impression, la foule demanda qu'on lui présentât le héros captif et qu'il dansât devant elle pour l'amuser.

1. Judges, xvi, 15-21.

2. En hébreu, le mot *dag* signifie poisson.

3. On trouve des traces d'un culte analogue en Assyrie et en Chaldée. — Voir Lagrange, *Études sur les religions sémitiques*, 2<sup>e</sup> éd., p. 131-140.

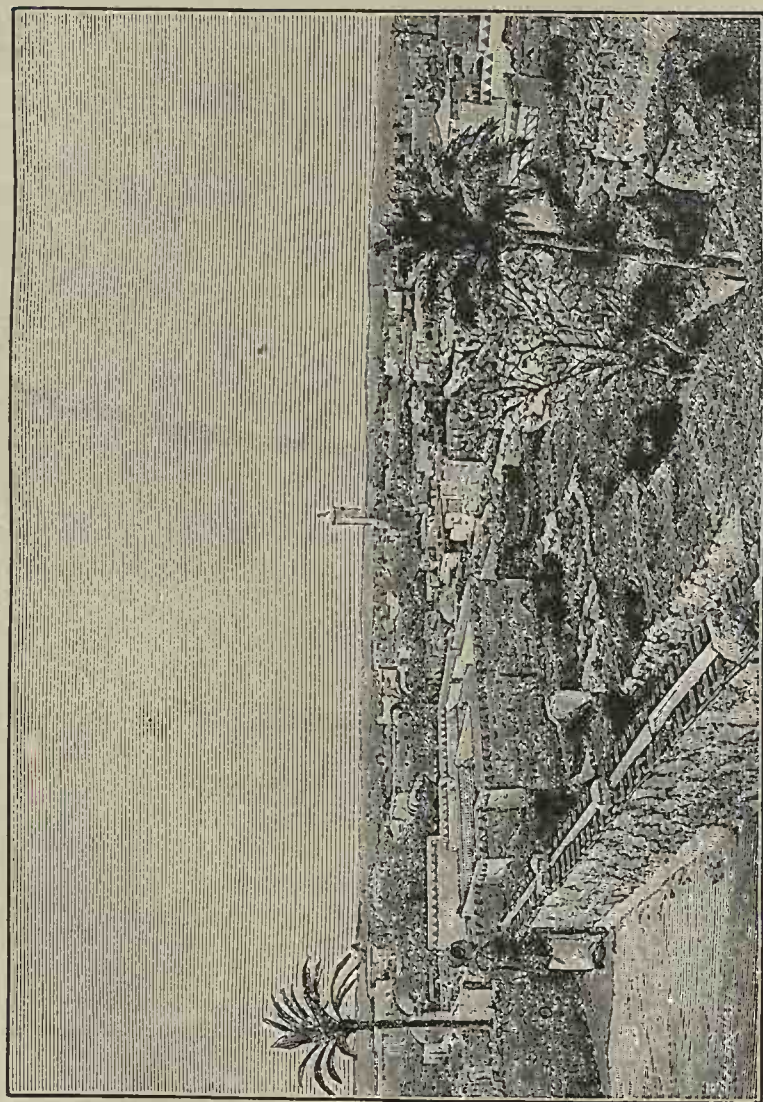


Fig. 114. — Gaza. (D'après une photographie.)



C'est pendant ce jeu cruel qu'il prépara sa dernière vengeance. Lorsque les Philistins se furent assez repus de son humiliation, il demanda au jeune homme qu'on lui avait donné pour guide, de le conduire auprès des deux colonnes qui servaient de base à la plus grande partie de l'édifice, comme s'il eût voulu s'appuyer contre elles pour se reposer un peu. Avant ses malheurs, il était venu à Gaza et il connaissait cette particularité de la construction. Cet édifice paraît avoir consisté en une salle spacieuse, dont le toit plat était soutenu, croit-on, par quatre colonnes : d'eux d'entre elles étaient placées aux extrémités; les deux autres au centre, très rapprochées l'une de l'autre. Dans la salle, les princes philistins et les notables du pays s'étaient réunis pour un grand banquet, tandis que la foule, au nombre de trois mille personnes, hommes, femmes et enfants, était groupée sur le toit qu'entourait une balustrade. Lorsque Samson comprit que le moment était venu d'exécuter son terrible projet, il adressa à Dieu cette ardente prière : « Seigneur, souvenez-vous de moi, je vous prie; ô Dieu, donnez-moi de la force pour cette fois seulement, et que d'un seul coup je tire vengeance de mes ennemis, pour mes deux yeux. » Ensuite, par un violent effort, il écarta l'une de l'autre les deux colonnes-fondements. Elles fléchirent et s'écroulèrent, renversant avec elles le toit qui s'effondra, en écrasant ceux qu'il portait et ceux qui étaient dans la salle. Il y eut ainsi des milliers de victimes, parmi lesquelles Samson lui-même. Le narrateur a pu dire, à cette occasion, que le héros israélite tua beaucoup plus de Philistins en mourant que pendant toute sa vie.

Lorsque les frères et la famille de Samson eurent appris sa mort, ils vinrent réclamer son corps, et les Philistins, qui étaient encore sous l'impression de l'effroi, n'osèrent pas le leur refuser. On l'enterra dans le sépulcre de son père, entre Saraa et Esthaol, à l'endroit où il a été découvert de nos jours par un palestinologue français, M. Victor Guérin<sup>1</sup>. Il porte encore le nom de *Qabr-Chamchoûn*, « tombeau de Samson<sup>2</sup> ». Telle fut la fin tragique de cette existence mouvementée; ainsi s'acheva, en même temps, la période proprement dite des Juges d'Israël. Le rôle confié par Dieu à Samson ne consistait pas à délivrer totalement son peuple de l'oppression philistine; mais seulement à préparer cette délivrance. Ses prouesses isolées n'eurent pas et ne pouvaient pas avoir une répercussion considérable sur la triste situation des Hébreux. Elles furent du moins des avant-coureurs du mouvement national que nous allons voir se dessiner, puis éclater vigoureusement, pendant la période suivante, celle du grand prêtre Héli et du prophète Samuel.

1. *Description de la Palestine, Judée*, t. III, p. 324-326.

2. Juges, XVI, 22-30.

## CHAPITRE III

### PÉRIODE DE TRANSITION : HÉLI ET SAMUEL

Nous l'avons déjà indiqué, c'est réellement une nouvelle période, une période de transition, qui s'ouvre ici dans l'histoire du peuple de Dieu <sup>1</sup>. L'époque des Juges proprement dits s'est achevée, comme le marque l'écrit inspiré qui porte leur nom, avec les exploits de Samson. Il est vrai que la Bible donne aussi à Héli et à Samuel le glorieux titre de juges <sup>2</sup>. Mais, s'ils en remplirent les fonctions dans un certain sens, ce ne fut pas à la manière de Débora et de Barac, de Gédéon, de Jephthé et de Samson, en combattant contre les ennemis de leur peuple. Cette restriction n'enlève rien à la gloire de Samuel, à laquelle d'autres genres de mérite donneront un caractère unique dans les annales d'Israël.

Comme source biblique, non seulement des actes d'Héli et de Samuel, mais encore du règne de Saül et du règne de David, nous aurons les deux écrits qui portent dans la Bible hébraïque le nom de I<sup>er</sup> et de II<sup>e</sup> livres de Samuel, celui de I<sup>er</sup> et de II<sup>e</sup> livres des Rois d'après la traduction des Septante et celle de la Vulgate. Ces deux livres, qui ne formaient à l'origine qu'une seule composition, reprennent pour la continuer, l'histoire du peuple de Dieu à l'endroit où l'a laissée le livre des Juges, et ils la conduisent jusqu'à la fin du règne de David. Leur thème principal est l'établissement et le début de la royauté au sein de la nation théocratique. Pendant quelque temps, Israël est gouverné par Héli et par Samuel; mais divers incidents excitent peu à peu en lui le désir d'avoir à sa tête un roi semblable à ceux des peuples voisins. Saül est élu et sacré; mais bientôt, reconnu incapable devant Dieu et devant les hommes d'exercer ce grand rôle, il est rejeté et remplacé par David. Les deux rivaux vivent ensemble pendant quelques années; puis Saül meurt, et David règne sur les Hébreux, procurant à ses sujets la force et la gloire, soit au dedans, soit au dehors. En ce roi selon le cœur de Dieu, se réalisera

1. On peut la localiser entre les années 1170 et 1095 avant J.-C.

2. I<sup>er</sup> livre des Rois, iv, 18; vii, 15.

l'oracle messianique rattaché autrefois à la tribu de Juda<sup>1</sup>, puisque c'est à lui, en tant qu'aïeul du futur Rédempteur, puis à ses descendants, que sera confié le sceptre autrefois prédit par Jacob.

Ce simple sommaire indique assez, par lui-même, l'intérêt vivant que présentera plus que jamais le récit biblique. La fidélité de Dieu à ses promesses, l'exécution ininterrompue de ses desseins providentiels à travers toutes les péripéties terrestres, et malgré les misères humaines, s'y manifestent avec une intensité toute spéciale. Mais nous n'avons pas plus ici que dans les autres parties de l'Ancien Testament, un récit complet de l'histoire israélite. A la suite de minutieux détails, s'ouvrent tout à coup des lacunes considérables. Les divers narrateurs ont tous écrit d'après le même principe, sous l'inspiration divine; ils se sont proposé avant tout de raconter l'histoire du royaume de Dieu sur la terre, et non de composer les annales complètes de leur peuple.

Il n'est pas possible de déterminer avec certitude l'auteur des livres dits de Samuel, non plus que la date de leur composition. Suivant une tradition juive admise par plusieurs anciens Pères de l'Église, c'est le prophète Samuel lui-même qui les aurait écrits. Ce sentiment ne peut être vrai qu'autant qu'on le restreint aux chapitres 1 à xxiv du premier des deux livres, puisque le reste de l'ouvrage est postérieur à la mort de Samuel. En outre, la frappante unité de fond et de forme qui règne dans toutes les parties des deux livres supposant un seul et même historien, Samuel se trouverait exclu par là-même. A défaut de nom, l'on peut indiquer une date approximative. D'après le passage I Rois, xxvii, 6, la ville de Sicéleg, que le chef philistin Achis avait donnée à David, « appartient aux rois de Juda jusqu'à ce jour, » par conséquent jusqu'à l'époque où vivait l'écrivain. Or, les mots « rois de Juda » disent clairement que le schisme des dix tribus avait eu lieu déjà, et que plusieurs monarques s'étaient succédé sur le trône de Juda. Le règne de Roboam, qui suivit celui de Salomon, peut réaliser ces deux conditions. Pour la durée totale des faits racontés, on peut admettre en gros le chiffre de cent trente ans, dont cent années pour le premier livre.

### I. — Le grand prêtre Héli ; les débuts de Samuel.

Lorsque s'ouvre la période de transition qui apportera un si grand changement à l'économie intérieure et extérieure de la théocratie, le pays de Canaan, dans son ensemble, appartient aux Hébreux, qui s'y sont solidement établis peu à peu. Ça et là, quelques quartiers sont demeurés au pouvoir des Cananéens. Actuellement, le

1. Genèse, xlix, 10.

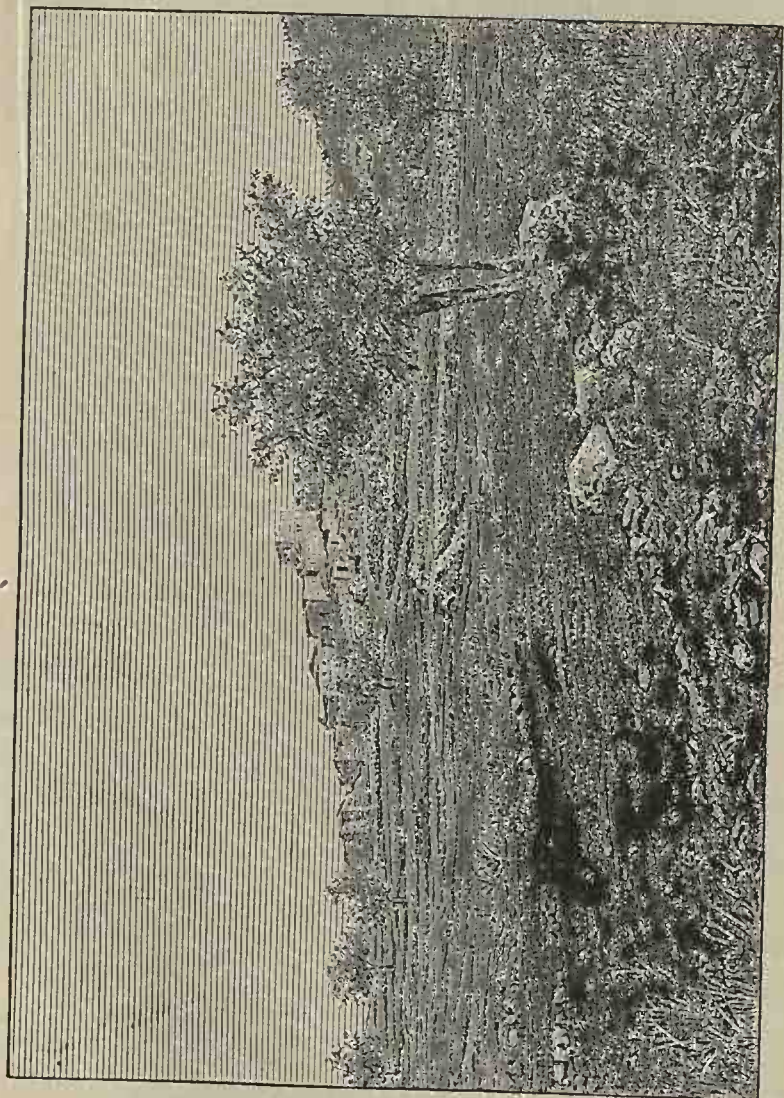


Fig. 115. — Rhentis. (D'après une photographie.)

danger le plus grave pour Israël est au Sud-Ouest, où les Philistins se sont emparés d'un certain nombre de ses villes et menacent d'en conquérir d'autres encore. Parmi les tribus, celle d'Éphraïm, si orgueilleuse d'abord, a perdu beaucoup de sa force; elle est en décadence. Par contre, celle de Juda commence à accuser sa supériorité; bientôt elle obtiendra la suprématie. Les tribus d'au delà du Jourdain vivent à part, à demi séparées des autres. Le culte divin a toujours son centre à Silo, où les adorateurs israélites accourent nombreux auprès du tabernacle et de l'arche d'alliance, pour rendre leurs hommages au Dieu de leurs pères.

C'est précisément à Silo, et au sein d'une pieuse famille de la contrée, que nous transportent les pages initiales du I<sup>er</sup> livre de Samuel ou des Rois. Dans les montagnes d'Éphraïm existait alors une bourgade nommée Ramathaïm-Sophim, c'est-à-dire, « les deux Rama (ou les deux hauteurs) des Souphites<sup>1</sup>. » Au livre de Josué, xxi, 20-26, nous lisons que divers districts de la tribu d'Éphraïm avaient été assignés comme domiciles à des familles lévites, qui étaient issues de Caath, second fils de Lévi. L'une de ces familles, celle de Souph<sup>2</sup>, avait donné son nom à la région qu'elle occupait et qui était ainsi devenue « le pays de Souph<sup>3</sup>. » De là venait l'appellation de Ramathaïm-Sophim; mais elle n'est employée sous cette forme complète qu'au début du récit. Plus loin le narrateur dira simplement : Rama. L'identification est difficile; et pourtant l'on aimerait à connaître l'emplacement de cette ville, qui va devenir la patrie de Samuel. Plus de douze localités ont été proposées pour la représenter. Les principales sont *Ramallah*, grand village situé à 15 kilomètres au nord de Jérusalem; *Rantis* ou *Rhentis*, à environ 15 kilomètres au nord-est de Lydda; le *Neby-Samouïl* et *er-Râm*, au nord de Jérusalem. Mais, comme nous l'avons déjà dit, le *Neby-Samouïl* correspond plutôt à Maspha. C'est au village de *Rhentis* qu'on accorde la préférence assez fréquemment.

Là demeurait un Israélite, nommé Elcana, qui faisait partie de la famille de Souph, et en même temps de la tribu de Lévi<sup>4</sup>. Bien que la polygamie fût opposée en principe à la loi mosaïque, il avait épousé deux femmes, Phénenna et Anna; peut-être parce que celle-ci ne

1. « Des Souphites » : ce qualificatif, qui va être expliqué, est ajouté pour distinguer la Rama en question des nombreuses localités de Palestine qui portaient alors ce nom (la « hauteur »).

2. I Paralip., vi, 35.

3. I Rois, ix, 5.

4. Ce fait ressort de la généalogie plus complète que nous lisons au I<sup>er</sup> livre des Paralip., vi, 18-28, 33-35. Il est à noter qu'à part une seule exception, II Par., xxviii, 7, le nom d'Elcana n'est porté que par des membres de la tribu de Lévi, toutes les fois qu'il apparaît dans les écrits de l'Ancien Testament.

lui avait pas donné d'enfants. Tous les ans, avec une régularité édifiante et probablement à l'occasion de la fête de Pâque, qui était la principale des solennités religieuses d'Israël, il venait avec toute sa famille à Silo, pour adorer « le Seigneur des armées <sup>1</sup> », et pour lui offrir des sacrifices d'action de grâces. Le grand-prêtre d'alors était Héli, qui descendait d'Aaron, non par Éléazar et la branche aînée, mais par la branche cadette, issue d'Ithamar <sup>2</sup>. On ignore dans quelles circonstances le souverain pontificat avait ainsi passé d'une branche à l'autre.

Ainsi qu'il a été dit en son temps, la chair des victimes offertes en sacrifice d'action de grâces était divisée en trois parts : celle de



Fig. 116. — Roi d'Égypte, assis sur un siège d'apparat.  
(D'après les monuments.)

Dieu, qui était brûlée sur l'autel des holocaustes; celle des prêtres, qui servait à leur nourriture; celle du donateur, qui était consommée auprès du tabernacle, dans des festins religieux, auxquels étaient invités les membres de la famille, les amis, les pauvres, etc. A cette occasion, Elcana distribuait à Phénenna et à chacun de ses enfants leur part individuelle; à Anna il donnait une double portion, comme autrefois Joseph à son frère Benjamin, pour lui déclarer ainsi qu'elle lui demeurait aussi chère que si elle lui avait donné un fils. Mais Phénenna, par un sentiment de jalousie ou de malveillance qui était une des suites funestes de la polygamie, profitait régulièrement de cette circonstance pour humilier sa rivale, en lui rappelant sa stérilité, laquelle, chez les Hébreux comme dans tout l'Orient biblique.

1. Ce nom, qui sera souvent employé désormais par les écrivains sacrés (plus de 260 fois dans l'Ancien Testament, deux fois seulement dans le Nouveau, Rom., ix, 28; S. Jacq., v, 4), fait ici sa première apparition. Les armées du Seigneur, ce sont les anges, parfois les astres.

2. I Par., xxiv, 3; Josèphe, *Ant.*, V, xi, 5. Phinées, le pontife mentionné en dernier lieu (Juges, xx, 28), était fils d'Éléazar.

était regardée comme un opprobre<sup>1</sup>. Anna en était profondément affligée; aussi sa privation d'enfants lui paraissait-elle encore plus dure à Silo qu'à Rama. Cette année-là, n'y tenant plus, elle quitta le repas sans manger, et se réfugia à l'entrée du tabernacle, pour se consoler auprès de Dieu. Un siège d'apparat était dressé en cet endroit pour le grand-prêtre, qui, de là, présidait aux cérémonies du culte et surveillait les allées et venues du peuple.

L'amertume dans l'âme, Anna pria longtemps, avec plus de ferveur que jamais, et elle promit au Seigneur, sous la forme d'un vœu, que, s'il daignait lui donner un fils, elle le lui consacrerait pour toujours, et en outre, que « le rasoir ne passerait pas sur sa tête. » Il serait donc un *nazir*, comme Samson, et, de plus, consacré au service du culte dès son enfance, et pas seulement à vingt-cinq ans, comme les autres lévites. Dans son émotion, Anna prononçait tout bas les paroles de sa prière, et bien qu'on ne l'entendît point, le mouvement de ses lèvres était visible extérieurement. Héli le remarqua, et se laissant aller à un soupçon très injuste dans le cas présent, mais que le désordre dont le tabernacle était alors le théâtre légitimait jusqu'à un certain point, il supposa que cette femme s'était enivrée pendant le repas qui avait suivi le sacrifice, et il le lui reprocha durement. En face de cette autre humiliation, Anna conserva tout son calme, et elle sut se disculper avec autant de douceur que de respect. « Non, mon seigneur, répondit-elle, je suis une femme qui souffre dans son cœur, et je n'ai bu ni vin ni aucun breuvage enivrant. Ne prenez pas votre servante pour une femme perverse; car c'est l'excès de ma douleur et de mon chagrin qui m'a fait parler jusqu'à présent. » Héli changea aussitôt en un souhait paternel sa trop prompte accusation. « Va en paix, dit-il à Anna, et que le Dieu d'Israël exauce la demande que tu lui as faite. » Consolée par sa prière et par le souhait du pontife, qu'elle regardait comme d'heureux augure, l'humble femme revint auprès des siens, mangea, « et son visage ne fut plus le même », car il reflétait la sérénité rendue à son âme<sup>2</sup>.

Le lendemain, de bon matin, Elcana reprit avec sa famille le chemin de Ramathaim, après avoir encore prié auprès du tabernacle. « Le Seigneur se souvint d'Anna » : c'est en ces termes pleins de foi que le narrateur annonce qu'elle allait devenir mère. Elle eut un fils qu'elle nomma Samuel — en hébreu, *Chemou'El*, « exaucé de Dieu », obtenu de Dieu par la prière. Elle n'oublia pas sa promesse. Mais,

1. En Chaldée, « si la femme tardait à devenir mère, ou si elle n'y réussissait pas, on la considérait comme une maudite, et l'on se débarrassait d'elle, afin d'écartier les dangers que sa personne attirait sur la famille ». Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3<sup>e</sup> éd., t. 1, p. 740.

2. I Rois, 1, 1-18.

avant de retourner à Silo pour l'accomplir, elle attendit que son enfant eût été sevré; ce qui, en Orient, a lieu assez tard, parfois trois ans après la naissance<sup>1</sup>. Comme elle voulait le laisser auprès du tabernacle, il fallait naturellement qu'il pût se passer de sa mère. Quand elle l'eut sevré, elle le prit avec elle pour monter à Silo. Là, elle et son mari offrirent en sacrifice trois jeunes taureaux, qu'ils avaient amenés. Puis Anna se fit reconnaître du grand prêtre, en lui disant : « Mon seigneur, aussi vrai que vous vivez, je suis cette femme qui se tenait près de vous, pour prier le Seigneur. C'est pour cet enfant que je priais, et le Seigneur m'a accordé la demande que je lui avais faite. Et moi aussi, je l'ai donné au Seigneur; il sera donné au Seigneur pour tous les jours de sa vie. » Ensuite « elle pria, » continue l'historien sacré, et cette fois sa prière s'échappa sous la forme d'un cantique d'action de grâces. C'est un hymne doux et fort tout ensemble, qui a servi de modèle à plusieurs psaumes, et auquel Marie elle-même a emprunté divers traits de son *Magnificat*. C'est aussi une belle prophétie, car la mère de Samuel dépasse de beaucoup le sujet qu'elle avait directement à la pensée. De la grâce insigne qu'elle avait reçue, elle s'élève, sous l'inspiration divine, à une région supérieure et prédit la gloire du Messie.

Le cantique débute par un joyeux prélude :

Mon cœur tressaille d'allégresse dans le Seigneur;  
ma force a été exaltée par le Seigneur.  
Ma bouche s'est ouverte contre mes ennemis,  
car je me réjouis de votre secours.

La louange retentit ensuite, prenant pour thème les principaux attributs de Dieu :

Nul n'est saint comme le Seigneur,  
car il n'y a pas d'autre Dieu) que vous;  
il n'y a pas de rocher<sup>2</sup> comme notre Dieu.  
Ne prononcez pas tant de paroles hautaines;  
que l'arrogance ne sorte plus de votre bouche !  
Car le Seigneur est un Dieu qui sait tout,  
et par lui sont pesées les actions.  
L'arc des puissants est brisé,  
et les faibles ont été ceints de force.  
Ceux qui étaient rassasiés se louent pour du pain,  
et ceux qui étaient affamés se reposent.  
La stérile même enfante sept fois,  
et celle qui avait beaucoup d'enfants est affaiblie.

1. II Par., xxxi, 16; II Mach., vii, 27.

2. Image fréquente dans la Bible, pour exprimer la force.



Le Seigneur fait mourir et il fait vivre;  
il fait descendre au séjour des morts et il en retire.  
Le Seigneur appauvrit, et il enrichit;  
il abaisse, et il élève.  
Il retire l'indigent de la poussière,  
et il relève le pauvre du fumier,  
pour le faire assoir avec les princes  
et pour lui donner un trône de gloire.  
Car au Seigneur appartiennent les colonnes de la terre,  
et sur elles il a posé le monde.

Le cantique s'achève par l'expression d'une entière confiance en un Dieu si saint, si puissant, si bon :

Il gardera les pieds de ses bien-aimés,  
mais les méchants périront dans les ténèbres;  
car l'homme ne l'emportera point par la force,  
Les ennemis du Seigneur tremblent;  
il tonnera sur eux dans les cieux.  
Le Seigneur jugera les extrémités de la terre <sup>1</sup>;  
il donnera la puissance à son roi,  
et il relèvera la puissance de son Oint <sup>2</sup>.

Les noms de « roi », d' « oint » — dans l'hébreu, le mot célèbre *machiakh*, dont nous avons fait Messie (et Christ, par l'intermédiaire du grec *Christos*), apparaît ici pour la première fois — ces noms conviennent tout d'abord à David, auquel le fils d'Anne devait un jour conférer l'onction royale. Mais, si cette prédiction du cantique se réalisa tout d'abord dans la personne de David, elle ne s'approcha de son accomplissement parfait que lorsqu'elle trouva son écho dans le *Magnificat* de Marie.

L'avenir d'Israël devait être glorieux; mais le temps présent était témoin de profondes tristesses, et d'abus qui profanaient le sanctuaire même. Les deux fils du grand-prêtre Héli, Ophni et Phinées, étaient vraiment des « fils de Bélial », c'est-à-dire, des hommes de rien : appellation infamante qui n'était que trop justifiée par leur conduite indigne. Ils sont encore stigmatisés d'une manière générale par cette petite phrase significative : « Ils ne connaissaient pas le Seigneur. » Fils du pontife, prêtres eux-mêmes, ils agissaient en incrédules, en athées, comme l'indiquent quelques traits spéciaux, destinés à mettre en relief la manière criminelle dont ils abusaient de leurs fonctions saintes. Lorsqu'un Israélite avait offert un sacrifice d'action de grâces et qu'il faisait cuire, pour les consommer avec sa famille et ses amis

1. C'est-à-dire, toute la terre.

2. I Rois, II, 1-11.

les parties de la victime auxquelles il avait droit de par la loi, les fils d'Héli envoyaient auprès de lui un de leurs serviteurs, qui, armé d'une énorme fourchette à trois dents, la plongeait dans la marmite et tirait un morceau de viande, qu'il emportait. Et pourtant, les prêtres avaient déjà prélevé auparavant leur part, qui était considérable. Ophni et Phinéas allaient encore plus loin. Non contents de léser les droits de leurs compatriotes, ils s'attaquaient à ceux de Dieu lui-même, en s'emparant aussi des parties grasses des victimes, qui lui étaient expressément réservées. Si on leur résistait, en leur rappelant les règlements sévères du rituel, ils menaçaient de recourir à la violence ouverte. A ces sacrilèges odieux, qui discréditaient et avilissaient la religion aux yeux du peuple, ils associaient une immoralité révoltante<sup>1</sup>. Comment Héli pouvait-il tolérer de tels scandales, lui qui était un homme de foi ? « Il était très vieux, » dit le texte sacré pour expliquer cette faiblesse coupable. Il adressa cependant à ses fils de justes remontrances ; mais il ne le fit pas avec assez d'énergie, aussi n'en furent-ils nullement intimidés. C'est aux actes qu'il aurait dû recourir<sup>2</sup>.

Quel contraste entre ce désolant tableau et celui qui nous présente le jeune Samuel, « servant devant le Seigneur, revêtu d'un éphod de lin<sup>3</sup>, » et sa mère, continuant de venir chaque année à Silo avec son mari, pour offrir ses hommages au Seigneur, et apportant à son fils une tunique qu'elle avait elle-même préparée ! Dieu avait déjà récompensé la piété d'Anne, en lui donnant un tel fils. Il continua de la bénir, en la rendant mère de trois autres fils et de deux filles. Le récit biblique nous apprend aussi que « l'enfant grandissait et était agréable à Dieu et aux hommes. » Sa croissance morale allait ainsi de pair avec sa croissance physique<sup>4</sup>.

Cependant, le Seigneur ne permit pas que le grand-prêtre s'endormît dans sa triste condescendance envers ses fils. Il lui envoya « un homme de Dieu », chargé de lui révéler le terrible avenir qui était réservé à lui-même et aux siens. Ce fut une sentence en règle, avec les considérants qui la motivaient. Héli avait reçu du ciel la faveur insigne d'appartenir à la famille pontificale, comblée de si grands privilèges. A ce bienfait, il avait répondu par l'ingratitude, en n'empêchant pas ses fils de déshonorer le sanctuaire par leurs crimes. Qu'ils s'attendent donc, lui et eux, à être prochainement et sévère-

1. I Rois, II, 14-17, 22. — 2. I Rois, II, 23-25.

3. Ce vêtement sacré recouvrait les épaules, la poitrine et le dos ; on l'attachait à la taille avec un cordon. Réservé d'abord au grand prêtre, il était aussi porté par les simples prêtres à l'époque de Samuel (I Rois, XXII, 18). Nous verrons même David s'en revêtir dans une circonstance solennelle.

4. I Rois, II, 18-21, 26.

ment punis pour servir d'exemples ! Voici la dernière partie de ce réquisitoire :

J'avais déclaré, dit le Seigneur, le Dieu d'Israël, que ta maison et la maison de ton père serviraient à jamais devant moi; mais maintenant le Seigneur dit : Cela est loin de moi; car j'honore celui qui m'honore, mais celui qui me méprise tombera dans la misère. Voici, les jours viennent où je couperai ton bras et le bras de la maison de ton père, en sorte qu'il n'y aura plus de vieillard dans ta maison... Et tu auras pour signe ce qui arrivera à tes deux fils, Ophni et Phinéas : ils mourront tous les deux le même jour, et je me susciterai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et selon mon âme. Je lui bâtirai une maison stable, et il marchera toujours devant moi<sup>1</sup>.

Pour donner encore plus de force à ce grave avertissement, le Seigneur voulut le confirmer lui-même, dans une vision dont il favorisa le jeune Samuel, vers cette même époque. Le fils d'Anne, alors âgé de douze ans d'après une note de l'historien Josèphe<sup>2</sup>, continuait, malgré les mauvais exemples qu'il avait sous les yeux, d'accomplir avec un parfait esprit de foi les fonctions secondaires du culte qui lui étaient confiées. En ce temps-là, ajoute le narrateur avec un accent de tristesse, « la parole du Seigneur était rare, et les visions n'étaient pas fréquentes. » En effet, Dieu se retire d'auprès des hommes, quand ceux-ci le négligent ou l'abandonnent; d'ordinaire, il ne confie ses secrets qu'à des amis intimes. Mais voici qu'il a trouvé un ami de ce genre dans l'enfant qui le sert avec une âme si pure et si dévouée. Héli était couché à sa place accoutumée, dans une dépendance du tabernacle. Sa vue s'était beaucoup obscurcie, et il ne pouvait presque plus voir, de sorte qu'il avait souvent besoin, jour et nuit, des services de Samuel. Le récit biblique fait remarquer que les lampes du chandelier à sept branches, qu'on remplissait chaque soir, brûlaient encore dans la partie antérieure du sanctuaire. Comme elles s'éteignaient d'elles-mêmes le matin, leur provision d'huile étant épuisée, c'était donc encore la pleine nuit. Samuel dormait dans une chambre voisine de celle du grand-prêtre. Soudain, il entendit prononcer son nom. Croyant que c'était Héli qui l'appelait, il accourut auprès de lui et lui dit : « Me voici, car vous m'avez appelé. » « Je ne t'ai pas appelé, répondit le pontife; va et recouche-toi. » Samuel obéit; mais peu après, il s'entendit appeler de nouveau, et il revint, docile, auprès d'Héli, qui le renvoya encore, en lui répétant qu'il ne l'avait pas appelé. Une parenthèse du narrateur nous apprend que Samuel « ne connaissait pas encore le Seigneur et que sa parole ne lui avait pas encore été révélée »; ce qui signifie qu'il n'avait eu jusqu'alors

1. I Rois, II, 27-36.

2. *Ant.*, V, x, 4.

aucun rapport direct avec Dieu, et que, pour ce motif, il lui avait été impossible de comprendre tout d'abord que c'était la voix divine qu'il avait entendue.

Un troisième appel ne tarda pas à retentir, et, malgré ses méprises antérieures, Samuel retourna auprès du pontife, avec la même candeur et la même docilité. Alors Héli comprit qu'une cause surnaturelle agissait en tout cela, et il traça à l'enfant la ligne de conduite qu'il aurait à tenir, si la voix mystérieuse se faisait encore entendre : « Si l'on t'appelle, tu diras : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute. » En effet, « le Seigneur vint, et se tint là » : expressions desquelles il résulte que Dieu apparut alors à Samuel sous une forme extérieure. La voix céleste lui fit, au sujet d'Héli et de sa famille, une révélation qui annonçait des malheurs épouvantables :

Voici, lui dit-elle, que je vais faire dans Israël une chose que personne n'entendra sans que les deux oreilles lui tintent. En ce jour-là, j'accomplirai sur Héli tout ce que j'ai dit touchant sa maison; je commencerai et j'achèverai. Je lui ai déclaré que je punirai à tout jamais sa maison, à cause de l'impiété qu'il a commise; car ses fils se sont conduits indignement, et il ne les a pas réprimés. C'est pourquoi j'ai juré à la maison d'Héli que jamais l'impiété de la maison d'Héli ne sera expiée, ni par des sacrifices ni par des oblations<sup>1</sup>.

Quand le jour fut venu, Samuel se leva et ouvrit les portes du sanctuaire. Que va-t-il faire de son secret, si lourd à porter, surtout à son âge ? « Il craignait de raconter la vision à Héli, » et cette réserve était toute naturelle, vu la délicatesse naturelle du jeune homme et le caractère menaçant de la prédiction. Mais Héli voulut tout savoir; aussi exigea-t-il, en accompagnant sa demande d'une adjuration solennelle, que « pas un seul mot de ce qui avait été dit ne lui fût caché. » Samuel raconta donc au pontife tout ce qui s'était passé. Héli s'était rendu coupable d'une grande faiblesse; mais sa résignation fut admirable. Il acquiesça simplement, sans le moindre murmure, à la volonté divine. « C'est le Seigneur, se contenta-t-il de dire; qu'il fasse ce qui lui semblera bon<sup>2</sup> ! »

A la suite de cet épisode, nous lisons, en quelques mots, un bel éloge de Samuel : « Il grandissait; le Seigneur était en lui et ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles. » Manière de dire que toutes les prédictions que faisait le saint jeune homme se réalisaient et manifestaient le caractère divin de sa mission. Aussi tout Israël, « depuis Dan jusqu'à Bersabée », par conséquent dans toute l'étendue de la Palestine, reconnaissait-il que Samuel « avait été établi prophète du Seigneur, » et qu'il l'était d'une manière permanente.

1. I Rois, III, 1-14. — 2. I Rois, III, 15-18.

Désormais, la parole de Dieu cessera donc d'être « rare »; l'ère des grands prophètes est ouverte. Saint Pierre <sup>1</sup> la fait précisément dater « des jours de Samuel <sup>2</sup>. »

L'arrêt divin prononcé contre la maison d'Héli ne tarda pas à être exécuté. Les dernières pages du livre des Juges nous l'ont appris, les Philistins opprimaient depuis assez longtemps les Hébreux du Sud. Vers cette époque, ils entreprirent une nouvelle expédition contre eux, pour agrandir encore leurs conquêtes. Ils vinrent camper à Aphec, probablement la bourgade de ce nom qui était à proximité de Maspha (le *Neby-Sanouïl* actuel) <sup>3</sup>. Les Israélites s'avancèrent



Fig. 117. — Prêtres égyptiens portant un meuble sacré.  
(Peinture de tombeau).

contre eux, à l'endroit qui fut nommé plus tard Ébénézer. La bataille s'engagea; l'armée israélite fut vaincue et eut quatre mille morts; mais elle put regagner son camp. Les chefs du peuple tinrent alors un conseil de guerre, pour aviser à la situation, qui leur paraissait grave. Ils reconnurent que la défaite était un châtement divin; mais, au lieu d'en rechercher le motif et d'obtenir le pardon d'Israël par la prière et la pénitence, ils résolurent d'eux-mêmes, sans consulter le Seigneur, de faire apporter l'arche d'alliance au milieu de l'armée. Ils espéraient, non sans un mélange de superstition, que la seule présence de ce palladium suffirait pour leur obtenir infailliblement la victoire, dans le prochain combat. Ils l'envoyèrent donc chercher à Silo, et comme Héli était incapable de l'accompagner, à cause de son grand âge et de ses infirmités, ce furent ses deux fils qui l'amènèrent à Ébénézer. A sa vue, les guerriers israélites furent remplis d'une

1. Actes des apôtres, III, 24. — 2. I Rois, III, 19-21. — 3. Josué, XII, 18; XV, 53.

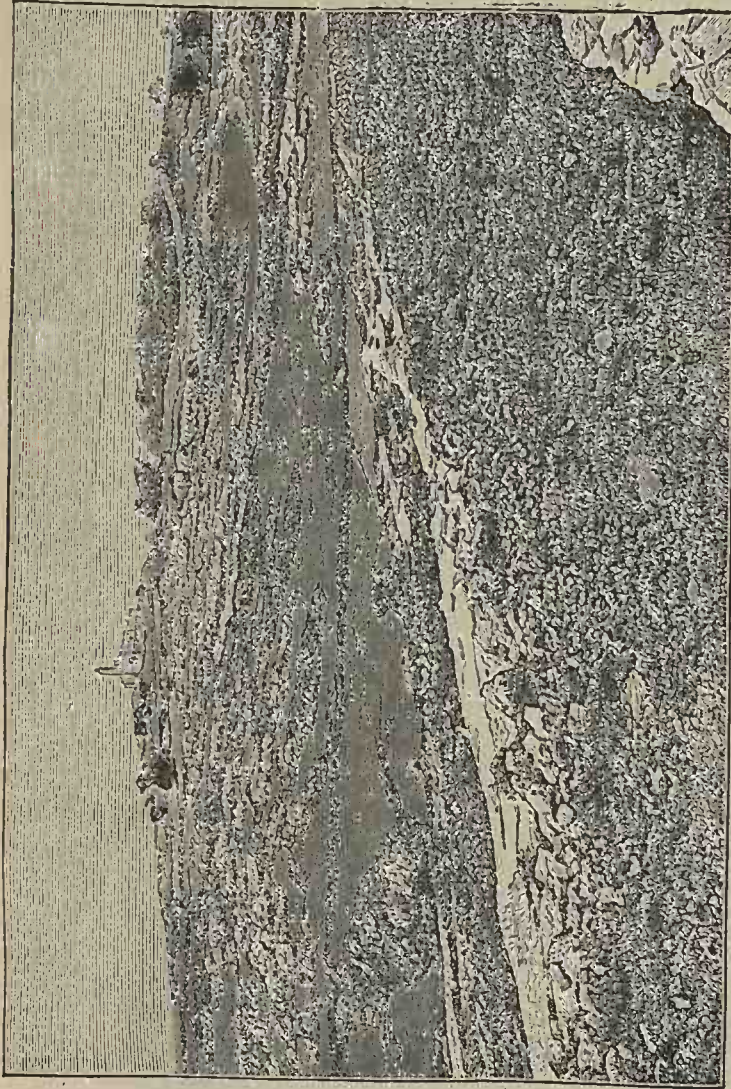


Fig. 118. — Le Nebby-Samouil, site probable de l'ancienne Maspha. (D'après une photographie.)

folle espérance, et ils manifestèrent leur allégresse par des clameurs, dont le bruit retentit jusque dans le camp des Philistins. Ceux-ci apprirent bientôt, par leurs espions, quelle était la cause de ce bruyant enthousiasme, et ils s'abandonnèrent tout d'abord à la crainte et au découragement; car l'histoire des Hébreux, dont ils connaissaient quelques fragments, manifestait d'une manière impressionnante la puissance invincible du Dieu qui s'était fait le protecteur d'Israël. « Malheur à nous! s'écrièrent-ils; qui nous sauvera de la main de ces Dieux puissants <sup>1</sup>? Ce sont ces Dieux qui ont frappé l'Égypte de toutes sortes de plaies dans le désert. » Mais bientôt leur vaillance reprit le dessus. « Soyez forts et agissez en hommes, Philistins, se disaient-ils les uns aux autres, de peur que vous ne deveniez les esclaves des Hébreux, comme ils ont été les vôtres. Soyez des hommes et combattez. » Ils combattirent si bien, que la bataille aboutit, cette fois, à un complet désastre pour les Israélites. Trente mille d'entre eux périrent dans le combat; Ophni et Phinéas furent de ce nombre. Les survivants prirent la fuite dans toutes les directions, chacun s'efforçant de regagner au plus vite sa bourgade et sa maison. Le psaume LXXVII, 56-62, trace un douloureux tableau de cette catastrophe, d'autant plus grave, que l'arche d'alliance était tombée entre les mains de l'ennemi :

Ils tentèrent et provoquèrent le Dieu très haut,  
et ils n'observèrent pas ses ordonnances.

Ils se détournèrent et furent infidèles comme leurs pères;  
ils se détournèrent comme un arc trompeur.

Ils l'irritèrent par leurs hauts lieux,  
et ils excitèrent sa jalousie par leurs idoles.

Dieu entendit et fut irrité,  
il prit Israël en grande aversion.

Il abandonna la demeure de Silo,  
la tente où il habitait parmi les hommes.

Il livra sa gloire <sup>2</sup> à la captivité,  
et sa majesté entre les mains de l'ennemi.

Il abandonna son peuple au glaive,  
et il s'indigna contre son héritage <sup>3</sup>...

Cette épreuve nationale devait être particulièrement dure pour la famille d'Héli, car c'est alors que la menace divine reçut un commencement d'exécution. A la mort de ses deux fils, vont succéder celles du grand prêtre lui-même et d'un autre membre de sa maison. Mais laissons parler le récit biblique, qui est si vivant et si tragique.

1. L'emploi du pluriel est très naturel dans la bouche de ces polythéistes.

2. L'arche d'alliance.

3. Israël, qui était la propriété du Seigneur.

Un homme de Benjamin accourut du champ de bataille et vint à Silo, en ce même jour. Ses vêtements étaient déchirés et sa tête couverte de poussière<sup>1</sup>. Comme il arrivait, Héli était assis sur son siège, à côté du chemin dans l'attente, car son cœur tressaillait de crainte pour l'arche de Dieu. Cet homme, étant entré dans la ville, donna les nouvelles, et toute la ville poussa des cris. Héli entendit le bruit de ces cris et dit : « Ques signifie ce tumulte ? » L'homme vint en hâte apporter la nouvelle à Héli. Or Héli était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et ses yeux s'étaient obscurcis et il ne pouvait plus voir. L'homme dit à Héli : « Je viens de la bataille, et je me suis échappé aujourd'hui de la bataille. » Héli dit : « Ques'est-il passé, mon fils ? » Celui qui apportait les nouvelles répondit : « Israël a lui devant les Philistins, et le peuple a éprouvé une grande défaite; et même tes deux fils, Ophni et Phinéas, sont morts et l'arche de Dieu a été prise. » A cette douloureuse mention de l'arche de Dieu, Héli tomba de son siège à la renverse à côté de sa porte, et il se fracassa la nuque et mourut, car c'était un homme vieux et pesant. »

Ce n'est pas tout. Sa belle-fille, femme de Phinéas, qui était sur le point d'être mère, fut en proie à une émotion si violente en apprenant que l'arche était prise et que son mari avait été tué, que les douleurs de l'enfantement la saisirent. Comme elle allait mourir, elle aussi, les femmes qui l'entouraient essayèrent de la consoler, en lui disant qu'elle venait de donner le jour à un fils. Mais, sans répondre, elle nomma l'enfant *Ichabod*, « Pas de gloire », en ajoutant : « La gloire est bannie d'Israël, car l'arche de Dieu a été prise. » Comme son beau-père, dans sa foi vive, elle s'affligeait surtout de cet immense malheur, qui était l'indice de la colère divine, et elle en mourut à son tour, le cœur brisé<sup>2</sup>. Avant de passer à d'autres détails, le narrateur fait remarquer qu'Héli avait été juge en Israël pendant quarante ans (pendant vingt ans seulement, d'après la traduction des Septante). Nous avons indiqué qu'il ne le fut pas dans les conditions ordinaires, puisqu'il n'opéra aucune délivrance de son peuple, autant du moins que son histoire nous est connue.

## II. — La judicature de Samuel.

Si les Hébreux étaient humiliés et découragés, les Philistins étaient fiers de leur victoire, et surtout de la capture de l'arche. Ils emportèrent celle-ci d'abord à Azot, aujourd'hui *Esdoud*, simple petit village, qui était alors une des cinq capitales de leur confédération. Ils la placèrent dans le temple de Dagon, le dieu-poisson, leur dieu national, comme un glorieux trophée du triomphe remporté par lui

1. Deux signes de deuil dans l'ancien Orient.

2. I Rois, iv, 12-22.



sur le Dieu d'Israël. Les monuments assyriens nous montrent fréquemment des processions solennelles, dans lesquelles les statues de diverses divinités sont portées en triomphe : ce sont les idoles des peuples vaincus <sup>1</sup>. Les prophètes d'Israël prédisent à plusieurs reprises que les dieux de Babylone, de Moab, d'Ammon, de Syrie, seront ignominieusement emmenés en captivité <sup>2</sup>. Les Philistins se conduisirent donc à l'égard de l'arche d'après un sentiment analogue à celui qui nous fait placer dans nos édifices nationaux les drapeaux et les canons pris à l'ennemi.

Mais le vrai Dieu sut promptement venger son honneur. Il avait permis qu'Israël si coupable fût humilié; mais il ne pouvait pas tolérer que sa propre gloire eût à souffrir, et il voulut prouver qu'il était infiniment supérieur à Dagon. Aussi, lorsque les prêtres philis-



Fig. 119. — Dagon, sur une monnaie d'Ascalon.

A l'avant, le dieu tient une couronne et un trident; au revers, un lion marchant sur les rochers

tins pénétrèrent, le lendemain, dans le temple de leur dieu, sa statue gisait honteusement à terre, renversée par le Seigneur, dont l'arche symbolisait la présence. On la remit en place; le jour suivant, non seulement on la trouva renversée de nouveau, mais la tête et les mains avaient été brisées et projetées sur le seuil. En souvenir de cet incident, et par respect pour le lieu où l'idole avait été mise en pièces, il s'établit un rite, d'après lequel les prêtres de Dagon et tous ceux qui entraient dans son temple évitaient de marcher sur le seuil. Cette coutume se prolongea pendant longtemps, puisqu'elle est mentionnée par le prophète Sophonie <sup>3</sup>, qui vivait dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Dieu manifesta encore sa toute-puissance par deux fléaux, qui attaquèrent les habitants d'Azot dans leurs personnes et dans leurs biens. Le premier consista en une maladie humiliante et douloureuse, probablement les hémorrhoides <sup>4</sup>; le second, dans une invasion de rats qui dévorèrent toutes les récoltes. Les habitants comprirent facilement d'où leur venaient tant de maux. Épouvantés, ils se

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 225, etc.

2. Isaïe, XLVI, 5; Jérémie, XLVIII, 7; XLIX, 3; Daniel, XI, 8; Osée, X, 6.

3. I, 4-9.

4. Selon divers auteurs, en des tumeurs malignes.

dirent entre eux : « Que l'arche du Dieu d'Israël ne demeure point parmi nous; car il fait peser sa main sur nous et sur Dagon notre dieu. » Ils s'adressèrent donc à leurs princes, qui décidèrent que l'arche d'alliance serait transportée à Geth, une autre des cinq capitales de la confédération. Mais à peine ce projet avait-il été mis à exécution, que les Géthéens furent atteints à leur tour, « depuis le petit jusqu'au grand, » par l'éruption de la maladie; aussi s'empresèrent-ils d'envoyer l'arche à Accaron. En la voyant arriver, les habitants de cette ville poussèrent des cris d'effroi, et firent venir les princes, pour leur dire qu'ils n'en voulaient pas. En effet, la mort



Fig. 120. — Le Dagon assyrien.  
(Bas-relief de Ninive, au Musée du Louvre.)

faisait déjà parmi eux des victimes. « Renvoyez l'arche du Dieu d'Israël, demandèrent-ils; qu'elle retourne en son lieu, et qu'elle ne nous fasse pas mourir, nous et notre peuple <sup>1</sup>. »

Il y avait alors sept mois que l'arche était chez les Philistins. On consulta, selon l'usage païen, les prêtres et les devins du pays, pour savoir dans quelles conditions on la rendrait aux Hébreux. Ils répondirent que, si on la renvoyait, il était nécessaire de lui associer une offrande, destinée au Dieu d'Israël; si, après son départ, la maladie cessait, on saurait à n'en pas douter qu'elle était causée par la présence de l'arche. Quant à l'offrande à faire, elle était tout indiquée par la nature même des fléaux : ce seraient, conformément au nombre des princes philistins, cinq objets d'or qui représenteraient la maladie, et cinq rats d'or. Mais il fallait se hâter, et ne pas s'endurcir, comme autrefois les Égyptiens, car on risquerait de s'attirer des châtiments pires encore que les premiers. Les prêtres et les devins

1. I Rois, v, 1-12.

complètement leur consultation, en ajoutant qu'il conviendrait de placer l'arche et les ex-voto sur un char neuf, auquel seraient attelées deux vaches qui n'auraient pas encore porté le joug. On enfermerait leurs veaux dans l'étable. Si les vaches, sans s'inquiéter des cris de leurs petits, s'en allaient d'elles-mêmes en montant du côté de Bethsamès, localité israélite probablement identique à l'*Ain-Schems* actuelle, ce serait un signe certain que les fléaux avaient le Dieu d'Israël pour auteur; sinon, ils seraient simplement l'œuvre du hasard. Le conseil était raisonnable et facile à suivre. On l'exécuta donc sans retard. Les vaches, dès qu'on les eut mises en mouvement, « prirent directement le chemin de Bethsamès, tenant toujours la même voie, marchant et mugissant, et elles ne se détournèrent ni à droite, ni à gauche. » La distance à franchir était d'environ vingt kilomètres à vol d'oiseau, dans la direction du Sud-Est, presque toujours en montée, à travers une vallée fertile. Bethsamès s'apercevait de loin, bâtie qu'elle était sur une hauteur élevée. Les chefs philistins suivaient le chariot, pour voir ce qui arriverait <sup>1</sup>.

On était alors à la fin de mai, ou au commencement de juin, car c'était l'époque de la moisson, et les Bethsamites étaient en plein travail, disséminés à travers leurs champs. Le bruit strident du char ayant attiré leur attention, ce fut pour eux une douce et joyeuse surprise de reconnaître l'arche d'alliance. Les vaches s'étaient arrêtées dans le champ de l'un d'eux, où se trouvait une grande pierre. Bethsamès était précisément une des villes qui servaient de résidence aux lévites d'Israël <sup>2</sup>. Ceux d'entre eux qui se trouvaient là déchargèrent l'arche et le coffre qui contenait les ex-voto, et ils les déposèrent sur la pierre. On improvisa aussitôt un premier sacrifice : la pierre servit d'autel; les vaches, de victimes; le char mis en pièces fournit le bois du bûcher. Puis on en offrit d'autres encore, en reconnaissance de cet immense bienfait. Les chefs philistins ne se retirèrent qu'après s'être rendu un compte exact de tout ce qui était arrivé. L'historien sacré nous apprend rétrospectivement que les cinq lingots d'or en forme de tumeur hémorroïdale avaient été livrés par chacune des capitales de la Pentapole philistine : Gaza, Geth, Accaron, Azot et Ascalon. Les rats d'or dépassaient de beaucoup le nombre de cinq, chacune des villes de la confédération ayant tenu à en donner un.

La joie des Bethsamites fut malheureusement troublée par un grave incident, dont nous ne connaissons qu'imparfaitement la cause. Soixante-dix d'entre eux <sup>3</sup>, qui avaient contemplé l'arche avec une

1. I Rois, vi, 1-12. — 2. Josué, xxi, 16.

3. Le texte hébreu et la Vulgate parlent de 70 et de 50 000 hommes. Mais on est d'accord pour supprimer, d'après l'historien Josèphe et quelques manuscrits hébreux, le second chiffre, qui a dû être ajouté après coup, car Bethsamès n'était qu'« une petite ville ».

curiosité profane, inconsidérée, furent frappés de mort. Le châti-  
ment était sévère; mais Dieu voulait, par cet exemple, inspirer un  
grand esprit religieux à tout Israël. Aux lévites eux-mêmes il était  
interdit sous peine de mort de jeter des regards curieux sur les ustens-  
siles sacrés<sup>1</sup>. On conçoit cependant que les Bethsamites aient eu  
peur. Ils comprirent que la présence, même simplement symbolique,  
d'un Dieu si saint que celui d'Israël, exigeait une parfaite sainteté,  
et, reconnaissant leur indignité, ils proposèrent aux habitants de  
Cariathiarim<sup>2</sup>, ville située au nord-est et à environ 10 kilomètres  
de Bethsamès, de venir prendre l'arche, pour la garder chez eux.  
L'offre fut aussitôt acceptée. L'arche d'alliance fut donc emportée  
dans cette nouvelle résidence, et placée dans la maison du lévite  
Abinadab<sup>3</sup>.

De l'aveu même de l'écrivain sacré, une lacune de vingt ans s'ouvre

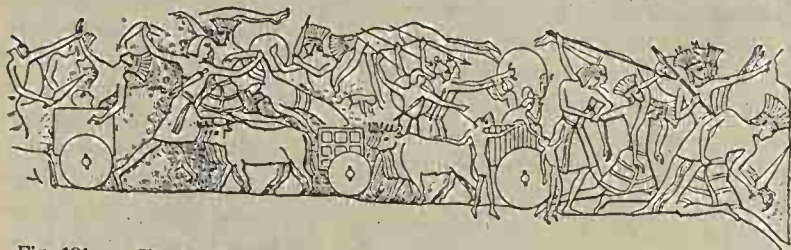


Fig. 121. — Chars philistins trainés par des bœufs et attaqués par les Égyptiens.  
(D'après les monuments.)

en cet endroit de son récit. Ce fut une triste période au point de vue  
soit politique, soit religieux, puisqu'une partie considérable de la  
nation subissait le joug des Philistins, et que l'idolâtrie avait encore  
de nombreux adeptes. Mais, sous l'influence de Samuel, qui avait  
grandi et acquis de l'autorité, un vif désir de conversion finit par se  
manifester, et « toute la maison d'Israël se lamenta derrière le Sei-  
gneur. » Métaphore expressive, empruntée à la conduite d'un pauvre  
qui suit un riche, en gémissant et en se recommandant à lui. Samuel  
profita de cette bonne disposition, et prit la direction de ce pieux  
mouvement de repentir, afin de lui faire produire des fruits de salut.  
« Si c'est de tout votre cœur que vous revenez au Seigneur, répétait-  
il à toute occasion, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers et les  
Astartés; dirigez votre cœur vers le Seigneur, servez-le lui seul, et  
il vous délivrera de la main des Philistins. » Ils se laissèrent convaincre,  
rejetèrent leurs idoles et revinrent franchement à leur Dieu.

1. Nombres, iv, 19, 20.

2. Actuellement Kariat el-Énab.

3. I Rois, vi, 13-vii, 1.

Samuel proposa alors qu'on tint une assemblée du peuple à Maspha. Cette bourgade avait été déjà le théâtre d'une réunion semblable, lorsqu'il s'était agi de déclarer la guerre à la tribu de Benjamin<sup>1</sup>. La proposition fut acceptée, et de nombreux Israélites se rendirent à Maspha. Là ils jeûnèrent et prièrent, s'humilièrent en confessant leurs péchés. Le récit biblique mentionne une cérémonie symbolique par laquelle ils voulurent manifester leur repentir : « Ils prirent de l'eau et la répandirent devant le Seigneur; » ce qui signifie, dit le Talmud, qu'« ils répandirent leur cœur avec repentir devant Dieu. »<sup>2</sup>

Cette assemblée nationale échappa d'autant moins à la vigilance des Philistins, qu'elle avait eu lieu à proximité des territoires israélites envahis par eux. Supposant qu'elle était dirigée contre eux, ils en furent alarmés et groupèrent promptement une armée nombreuse, qui s'avança jusqu'à Maspha, commandée par leurs princes. Une impression d'effroi saisit alors les Hébreux, car ils ne s'étaient pas réunis avec l'intention de se battre. Cependant ils s'adressèrent en toute confiance à Samuel, l'homme de prière par excellence, et dont les demandes étaient habituellement exaucées<sup>3</sup>; ils le conjurèrent d'implorer pour eux le secours de leur Dieu. Il prit donc un jeune agneau et l'offrit en holocauste, en adressant au Seigneur une ardente supplication. Le livre de l'Écclésiastique, XLVI, 19-21, fait allusion à ce sacrifice. La requête fut aussitôt exaucée. A l'heure même où Samuel immolait sa victime, les Philistins s'approchaient pour attaquer les Hébreux ; mais, comme en d'autres circonstances mémorables<sup>4</sup>, Dieu fit éclater un orage aussi violent que soudain, qui produisit dans leurs rangs une panique irrésistible. Ceux des Hébreux qui étaient venus à Maspha munis de leurs armes complétèrent la victoire, en se précipitant sur les fuyards, qu'ils repoussèrent jusqu'à Bethchar, localité demeurée inconnue<sup>5</sup>.

Ce triomphe produisit les plus heureux résultats. D'abord les Philistins, humiliés et se défiant désormais de leur force, cessèrent pour un temps de franchir les limites d'Israël. De plus, les Hébreux purent reprendre à leurs ennemis un certain nombre de villes que ceux-ci leur avaient autrefois enlevées. Enfin, et ce détail n'est pas moins significatif, les Amorrhéens, cette race puissante qui occupait encore quelques districts de la Palestine, se mirent à rechercher l'amitié d'Israël, contre lequel ils avaient lutté pendant si longtemps. De leur part, une telle démarche était le signe d'une crainte respectueuse<sup>6</sup>.

De la sorte, Samuel put exercer en paix ses fonctions de juge jus-

1. Juges, xv, 1. — 2. I Rois, vii, 2-6. — 3. Psaume xxviii, 6; Jérémie, xv, 1. — 4. Exode, xiv, 24; Josué, x, 10; Juges, iv, 15; II Rois, xxii, 15. — 5. I Rois, vii, 7-12. — 6. I Rois, vii, 13, 14.

qu'aux derniers temps de sa vie. Chaque année, il faisait une tournée officielle dans la région qu'il habitait. On cite en particulier trois villes, Béthel, Galgala et Maspha, que des événements divers avaient rendues célèbres depuis l'époque de Josué. Mais son autorité s'étendait beaucoup plus loin. Dans ces villes se tenaient de temps à autre, sous sa présidence, des réunions plénières de la nation. Les affaires les plus importantes y étaient réglées, et l'unité du peuple théocratique s'y accentuait graduellement. Mais le lieu de la résidence de Samuel continuait d'être celui de sa naissance : Ramathaim-Sophim. En vertu de sa fonction suprême ou de quelque révélation, il y avait érigé un autel, sur lequel il paraît avoir offert lui-même des sacrifices. Le tabernacle de Silo était virtuellement abandonné, dès lors que l'arche d'alliance en avait disparu. Il sera aussi transporté prochainement à Nob, puis à Gabaon, avec l'autel d'airain qui datait également du Sinäi. La bourgade elle-même devint insignifiante, puis désolée, à tel point que son nom est devenu synonyme de destruction <sup>1</sup>. Dieu n'en voulait plus <sup>2</sup>.

1. Jérémie, vii, 12, 14; xxvi, 6.

2. Psaume lxxvii, 60, 67.

## LIVRE CINQUIÈME

Depuis l'établissement de la royauté jusqu'au schisme  
des dix tribus.

---

### CHAPITRE PREMIER

#### LE RÈGNE DE SAÛL

##### I. — Occasion de l'établissement de la royauté chez les Hébreux.

Combien de temps durèrent, pour le peuple de Dieu, les jours de paix que Samuel lui avait procurés ? Il n'est pas possible de le dire exactement. Cependant, au moment où nous reprenons la suite du récit sacré, d'assez nombreuses années paraissent s'être écoulées depuis la victoire d'Ebénézer, car il nous présente tout à coup Samuel comme « devenu vieux », et se faisant remplacer par ses deux fils, Joël et Abia, pour quelques-unes de ses fonctions. C'est à ce titre qu'ils allaient rendre la justice jusqu'à Bersabée, à l'extrême Sud de la Palestine occidentale. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'ils se montrassent dignes d'un tel père. « Ils ne marchaient pas sur ses traces; ils se laissaient corrompre par la cupidité; ils recevaient des présents et rendaient des jugements injustes. » Cette triste conduite, que Samuel ignorait certainement, car sa droiture et son énergie si remarquables ne l'auraient pas tolérée, sera l'occasion du grand événement qui va transformer la constitution politique du peuple hébreu.

Avant d'en aborder le récit, et pour nous aider à le mieux apprécier, il convient de rappeler quelques faits antérieurs. L'établissement de la royauté chez les Israélites n'avait rien de mauvais en soi, à condition que les droits primordiaux du Seigneur fussent sauvegardés, et que ses sujets n'oubliassent point qu'en vertu du principe théocratique placé à la base même de leur histoire, il était lui-même leur roi

dans un sens très spécial. L'homme qu'ils placeraient à leur tête en lui conférant la dignité royale, ne pouvait donc être en réalité que le vice-roi du Dieu d'Israël. Bien loin d'être par sa nature un mal pour les Hébreux, la royauté avait été depuis longtemps annoncée par le Seigneur à Abraham, comme un privilège d'honneur dont jouiraient ses descendants<sup>1</sup>. Jacob, divinement inspiré, avait prédit qu'elle était réservée à des membres de la tribu de Juda<sup>2</sup>. Enfin, le code du Sinaï en avait très nettement envisagé l'installation et réglé d'avance les conditions<sup>3</sup>.

De tout cela il résulte que, dans la pensée divine, Israël devait être gouverné un jour par un roi. Mais, avant la sortie d'Égypte et la conquête de Canaan, cette institution ne présentait aucune utilité, puisque Moïse et Josué présidèrent, au nom du Seigneur, aux destinées des Hébreux. Désormais, au contraire, la période des juges l'a clairement montré, un pouvoir central, héréditaire, qui grouperait dans une main habile et puissante toutes les forces de la nation réorganisée et ramenée à une parfaite unité, qui ferait respecter de tous, les droits de Dieu et la législation du Sinaï, qui conduirait Israël à la victoire si ses voisins l'attaquaient de nouveau, était devenu nécessaire. Nous avons vu ce que les Hébreux, pendant plusieurs siècles de luttes, d'oppression, d'humiliation, eurent à souffrir du manque de cohésion et de la mollesse qui les rendaient impuissants, soit à achever la conquête de la Terre promise, soit à résister à leurs ennemis. Ils avaient compris la force que ceux-ci puisaient dans la possession d'un gouvernement monarchique, et c'est pour cela qu'ils avaient offert à Gédéon, et accordé à Jephthé<sup>4</sup>, des fonctions presque royales. Depuis ces temps lointains, l'idée avait mûri, s'était propagée, puis fixée dans les esprits; aussi la démarche que vont faire les représentants du peuple, pour en hâter la réalisation, n'a-t-elle pas lieu de trop nous surprendre. Mais, quoique bonne en elle-même, cette démarche était accompagnée d'imperfections que révélera la suite du récit.

Elle eut pour occasion immédiate les injustices dont les fils de Samuel se rendaient coupables, car elles ne tardèrent pas à soulever des murmures, puis des plaintes. Mais ce fut là un prétexte, beaucoup plus qu'une cause. Les « anciens », après une entente préalable, tirèrent parti de cette circonstance, pour aller parler à Samuel de l'affaire beaucoup plus grave qu'ils avaient à cœur. Ils le firent sans aucun ménagement pour le vénérable juge. « Voici que tu as vieilli, lui dirent-ils, et tes fils ne marchent pas sur tes traces; maintenant,

1. Genèse, xvii, 4, 15. Voir aussi xxxv, 11. — 2. Genèse, xlix, 10. Cf. Nombres, xxiv, 17, 19. — 3. Deutéronome, xvii, 14-20. — 4. Juges, viii, 22; xi, 6-11.



établis sur nous un roi pour nous juger<sup>1</sup>, comme en ont toutes les nations. » Ainsi présentée, la demande ne pouvait être que très blessante pour Samuel, car elle portait toutes les marques de la défiance et de l'ingratitude. Aussi le saint vieillard en éprouva-t-il une grande peine, en même temps qu'un grand embarras. Ce qui l'affligeait le plus, ce n'était pas la diminution de son autorité, mais la pensée que l'installation de la royauté n'était guère conciliable avec la théocratie, si heureusement restaurée par lui. Sa conduite fut celle d'un homme sage et modéré. Comme il lui était impossible de prendre la responsabilité d'une réponse sur une question d'une telle gravité, il consulta Dieu, qui approuva pleinement sa répugnance, et le consola en disant : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent ; c'est moi qu'ils rejettent, afin que je ne règne plus sur eux. Ils agissent envers toi comme ils ont toujours agi depuis que je les ai fait monter d'Égypte jusqu'à ce jour ; ils m'ont abandonné, pour servir d'autres dieux. » C'était vrai : ingrats envers Samuel, les Hébreux prouvaient par leur demande qu'ils l'étaient encore davantage envers leur Dieu. Redisons-le, il entra dans ses plans de leur accorder un roi qui les gouvernerait selon son cœur. Mais ils auraient dû abandonner à sa Providence le choix du moment où il lui plairait de l'établir. En outre, il ressort des termes mêmes de leur requête — « un roi comme en ont toutes les nations » — qu'ils regardaient le gouvernement divin, ou comme trop lourd, ou comme insuffisant pour les protéger, tandis qu'ils mettaient une confiance exagérée, toute humaine, dans la possession d'un roi terrestre.

Après avoir manifesté, par ces réserves, qu'il était sensible à l'affront que lui faisaient les Israélites, le Seigneur, bien loin de leur opposer un refus, chargea Samuel d'accéder à leur désir. Cela, cependant, à la double condition de protester énergiquement en son nom et de déclarer au peuple quel serait « le droit du roi » : expression qui désigne ici, non pas les prérogatives royales, telles que le Seigneur les avait décrites autrefois à Moïse<sup>2</sup>, mais les droits, arbitraires pour la plupart et très onéreux pour les sujets, que les rois absolus, souvent despotiques, de l'Orient se sont de tout temps arrogés<sup>3</sup>.

Samuel obéit, et traça aux représentants du peuple un tableau saisissant, très exact, de ces prétendus rois. Les Hébreux veulent un roi comme ceux des nations ; ils l'auront, avec tous ses inconvénients.

« Voici, déclara Samuel, quel sera le droit du roi qui règnera sur vous. Il prendra vos fils, et il les mettra sur ses chars et parmi ses cavaliers, et ils

1. Ici comme en d'autres passages de la Bible, cette expression résume tout l'ensemble des fonctions royales.

2. Deutéronome, xvii, 14-29. Voir plus bas. — 3. I Rois, viii, 1-9.

courront devant son char. Il s'en fera des chefs de mille et des chefs de cinquante<sup>1</sup>; il les prendra pour labourer ses champs, pour récolter sa moisson, pour fabriquer ses instruments de guerre et l'attirail de ses chars. Il prendra vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères. Il prendra aussi la meilleure partie de vos champs et de vos vignes et vos meilleurs oliviers, et il les donnera à ses serviteurs. Il prendra la dîme du produit de vos semences et de vos vignes, et il la donnera à ses eunuques et à ses serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, et l'élite de vos jeunes gens, et vos ânes, et il les fera



Fig. 122. — Égyptienne pétrissant du pain.  
Statuette au Musée du Caire.

travailler pour lui. Il prendra la dîme de vos troupeaux, et vous serez vous-mêmes ses esclaves. Et alors vous crierez contre votre roi que vous aurez élu; mais le Seigneur ne vous exaucera pas<sup>2</sup>.

Quelle différence entre ce portrait, malheureusement trop réel, et celui qui correspond, au livre du Deutéronome, à l'idéal d'un bon roi, tel que le Seigneur l'avait eu en vue pour son peuple ! Le contraste est frappant.

Quand tu seras entré dans le pays que le Seigneur ton Dieu te donne, quand tu le posséderas, que tu y auras établi ta demeure, et que tu diras : Je veux mettre un roi sur moi, comme toutes les nations qui m'entourent, tu mettras sur toi le roi que le Seigneur ton Dieu aura choisi; tu le prendras

1. Des officiers de divers rangs.
2. I Rois, VIII, 10-16.

du milieu de tes frères; tu ne pourras pas prendre (pour roi) un étranger qui ne soit pas ton frère. Il n'aura pas un grand nombre de chevaux, et il ne ramènera pas le peuple en Égypte pour avoir beaucoup de chevaux... Il n'aura pas un grand nombre de femmes, de crainte que son cœur ne se détourne, et il n'amassera pas beaucoup d'or et d'argent. Après qu'il se sera assis sur le trône de son royaume, il écrira pour lui, dans un livre, une copie de cette loi <sup>1</sup>, qu'il prendra auprès des prêtres... Il l'aura avec lui et il en lira tous les jours de sa vie, pour apprendre à craindre le Seigneur son Dieu, et à observer toutes les paroles de cette loi et toutes ces ordonnances. Son cœur ne s'élèvera pas au-dessus de ses frères, et il ne se détournera pas de ces commandements ni à droite ni à gauche, afin de régner longtemps, lui et ses fils, au milieu d'Israël <sup>2</sup>.

Voilà bien, cette fois, le vrai roi théocratique, celui qui aurait rendu Israël toujours fidèle à son Dieu, et toujours heureux. Mais les Hébreux d'alors avaient un autre idéal; aussi, sans se laisser effrayer par la description tracée par Samuel, leurs représentants réitérèrent leur demande avec une opiniâtreté qui manifeste tout ce qu'elle contenait de profane. « Non, répondirent-ils; mais il y aura un roi sur nous, et nous serons, nous aussi, comme les autres nations. Notre roi nous jugera et il marchera à notre tête, et il conduira nos guerres. » Samuel recourut encore une fois à Dieu, qui renouvela purement et simplement son autorisation : « Écoute leur voix, et établis sur eux un roi. » Mais c'était là une affaire d'une importance capitale, qui ne pouvait pas être improvisée en un instant, et qui exigeait d'autres révélations divines. En attendant qu'elles lui fussent communiquées, Samuel congédia ses visiteurs.

## II. — Saül est élu roi d'Israël.

« Saül », en hébreu *Châoul*, « demandé », est un nom deux fois célèbre dans les annales de la tribu de Benjamin et dans celle du peuple de Dieu. La première fois que nous le rencontrons dans la Bible, il désigne le premier roi d'Israël; lorsqu'il y apparaîtra pour la dernière fois, il sera porté par l'apôtre des Gentils, saint Paul, qui s'était d'abord appelé Saul<sup>3</sup>, et qui appartenait à la tribu de Benjamin, comme son homonyme de l'Ancien Testament.

Tout en vivant d'une manière très simple et patriarcale, la famille de celui qui devait régner le premier sur les Hébreux jouissait d'une certaine aisance et ne manquait pas de distinction. Cis, le père de

1. La partie législative du Pentateuque.

2. Deutéronome, xvii, 14-20.

3. C'est le même nom que celui de Saül, malgré la différence de prononciation qui a été adoptée en français.

Saül, est caractérisé par les épithètes « vaillant et fort ». Les écrivains classiques vantent volontiers les qualités extérieures de leurs héros <sup>1</sup> : de Saül aussi, le récit sacré dit qu' « il était jeune et beau, plus beau qu'aucun des fils d'Israël, et les dépassant tous de la tête <sup>2</sup>. » Il résidait avec sa famille à Gabaa, localité appelée parfois dans la Bible, pour ce motif, « Gabaa de Saül », et identifiée de nos jours avec *Tell-el-Foul*, colline qui se dresse à environ 7 kilomètres au nord de Jérusalem.

Envisagée d'une manière humaine, l'origine de ses premières relations avec le prophète Samuel semblerait purement accidentelle,



Fig. 123. — Troupeau d'ânes en Égypte.  
(Tombeaux de Beni-Hassan.)

si la suite des événements n'en dévoilait pas la nature providentielle. Tout un troupeau d'ânesses qui appartenait à son père s'étant égaré, Saül fut envoyé à leur recherche, en compagnie d'un serviteur. Dans les contrées pastorales, les troupeaux de bœufs, de chevaux et d'ânes sont laissés en liberté au milieu des champs, où ils demeurent d'ordinaire groupés, chaque animal portant la marque de son propriétaire. On vient les prendre quand on en a besoin. Parfois, tout un groupe de ces animaux domestiques s'en va au loin, et on passe des journées entières à les retrouver : tel fut le cas pour Saül. L'itinéraire qu'il suivit est indiqué en détail par le narrateur ; mais il n'est guère possible de le reconstituer, plusieurs des localités mentionnées étant demeurées inconnues. Partis de leur résidence de Gabaa, le jeune homme et son compagnon se dirigèrent d'abord au Nord, vers les montagnes d'Éphraïm ; de là ils allèrent au Sud-Ouest, si « le pays de Salisa » est identique à Balsalisa, comme le pensaient Eusèbe et

1. Homère, *Iliade*, III, 226 ; Hérodote, *Thalia*, 20 ; Virgile, *Énéide*, VII, 783.

2. I Rois, IX, 1, 2.

saint Jérôme<sup>1</sup>; puis ils redescendirent vers le Sud, à Salisa, pour revenir au Nord et regagner le territoire de leur tribu.

Quand ils furent arrivés au pays de Souph<sup>2</sup>, après avoir ainsi erré pendant trois jours, Saül voulait rentrer à Gabaa, dans la crainte que son père ne fût trop inquiet à son sujet. Mais le serviteur qui l'accompagnait lui dit qu'il y avait, dans la ville de Rama — ils en approchaient alors — un « homme de Dieu » célèbre, dont toutes les paroles se réalisaient, et qui pourrait sans doute leur indiquer en quel endroit étaient les ânesses. Il était conforme aux croyances religieuses de ces temps de recourir à Dieu en toute confiance, dans les occasions de ce genre; aussi Saül n'hésita-t-il pas à aller consulter le prophète. Seulement, ses provisions de voyage étaient épuisées, et il n'avait plus rien à offrir au Voyant, comme on disait alors<sup>3</sup>. Le serviteur rassura son maître, en lui disant qu'il avait sur lui le quart d'un sicle, c'est-à-dire, le quart de 2 fr. 83 de notre monnaie; ce serait l'honoraire de l'homme de Dieu. Cet autre trait nous manifeste aussi la simplicité des mœurs d'alors. « Viens, allons », répondit Saül, et ils gravirent ensemble la colline sur laquelle était bâtie Rama<sup>4</sup>.

C'était le soir, et ils rencontrèrent un groupe de jeunes filles qui, leur amphore sur la tête ou sur l'épaule, allaient puiser, dans la fontaine située au dehors des murs de la ville, la provision d'eau nécessaire à leurs familles. Ils leur demandèrent si le Voyant était alors à Rama. Poliment, elles répondirent que Samuel était rentré ce jour-là même, à l'occasion d'une fête, probablement celle de la nouvelle lune, et d'un sacrifice qui allait être offert à Dieu; après le sacrifice, aurait lieu le festin accoutumé, où seraient consommées quelques parties de la victime. Les deux voyageurs n'avaient qu'à se hâter; ils trouveraient certainement le Voyant. En effet, à peine Saül et son serviteur pénétraient-ils dans la ville qu'ils rencontraient Samuel lui-même auprès de la porte. Dès la veille, le prophète avait reçu de Dieu une révélation, d'après laquelle il verrait venir à lui, le lendemain, un Benjaminite à qui il devrait conférer l'onction royale. Au moment où Saül s'approchait de lui, le Seigneur dit encore au Voyant : « Voici l'homme dont je t'ai parlé; c'est lui qui régnera sur mon peuple. »<sup>5</sup>

1. *Onomasticon*, au mot Salisa; IV Rois, iv, 42.

2. Page 404.

3. Allusion au mode ordinaire de révélation que Dieu employait à l'égard des prophètes (visions extatiques, songes). Il leur faisait voir l'avenir d'une manière surnaturelle. De là les noms hébreux de *ro'eh*, celui qui voit, et de *khozeh*, celui qui contemple. Le mot qui désignait habituellement les prophètes était *nâbi'*, de la racine *nabâ'*, « bouillonner », par allusion au saint enthousiasme qui les animait lorsqu'ils étaient sous l'influence de l'Esprit divin.

4. I Rois, ix, 3-10. — 5. I Rois, ix, 11-17.

Maintenant que Dieu a parlé, l'hésitation antérieure de Samuel cesse complètement, et il va témoigner toute sorte d'égards à l'élu du ciel. Il l'invita d'abord à assister au repas solennel qui devait suivre le sacrifice, lui annonça que les ânesses de son père étaient retrouvées, et lui offrit l'hospitalité pour la nuit suivante. Il ajouta ces paroles, qui durent impressionner vivement Saül : « Pour qui est réservé tout ce qu'il y a de meilleur en Israël ? N'est-ce pas pour toi et pour la maison de ton père ? » En parlant ainsi, le saint prophète se proposait de faire pressentir au futur roi les desseins relevés que Dieu avait sur lui, et de le préparer à son grand rôle. Saül répondit avec modestie : « Ne suis-je pas de la tribu de Benjamin, qui est la plus petite d'Israël, et ma famille n'est-elle pas la moindre de toutes les familles de cette tribu ? Pourquoi donc me parles-tu ainsi ? »

Trente des principaux habitants de Rama prirent part au sacrifice et au festin. Samuel fit passer Saül avant eux tous et lui donna la place d'honneur. Bien plus, il lui servit une portion de choix, l'épaula de la victime, qui avait été mise en réserve pour lui. Après le repas, il le ramena chez lui et eut avec lui une longue conversation, sur le toit plat en forme de terrasse. Dans ce tête à tête, il acheva de préparer son hôte à sa prochaine dignité. On devine presque le sujet de l'entretien : l'oppression du pays par les Philistins, l'état lamentable du peuple de Dieu, le bien que serait capable de produire un roi selon le cœur de Dieu. Saül dut écouter gravement <sup>1</sup>. Le lendemain, dès l'aurore, Samuel l'éveilla et le conduisit hors de la ville. Puis il fit passer le serviteur en avant, la scène qui va suivre devant rester secrète pendant quelque temps encore, et il dit à Saül : « Arrête-toi maintenant, et je te ferai entendre la parole de Dieu. » Saül s'arrêta, et le prophète lui versa sur la tête le contenu d'une fiole d'huile, dont il s'était muni ; il le baisa ensuite, en signe d'hommage et de respect, et il lui dit encore, pour expliquer son acte : « Le Seigneur ne t'a-t-il pas oint pour que tu sois le chef de son héritage, » c'est-à-dire, de son peuple ? Chez les Hébreux, cette onction religieuse était réservée aux prêtres et aux rois <sup>2</sup>. Quelques prophètes la reçurent aussi <sup>3</sup>. Elle symbolisait une entière consécration au service du Dieu de l'alliance, et des dons spéciaux de l'Esprit-Saint, en vue du parfait accomplissement des fonctions confiées à ces divers élus <sup>4</sup>.

Après cet acte solennel, Samuel fit connaître à Saül trois signes extraordinaires et surnaturels, dont il devait être témoin en ce même

1. I Rois, ix, 18-25. — 2. Exode, xx, 13; Lévitique, viii, 12; Juges, ix, 8; II Rois, xix, 10; III Rois, xix, 16, etc. — 3. III Rois, xix, 16, etc. — 4. I Rois, ix, 26-x, 1.

jour; ils étaient destinés à lui démontrer que son onction avait un caractère vraiment divin. Tout d'abord, auprès du tombeau de Rachel, il rencontrera deux hommes qui lui annonceront que les ânesses de son père sont retrouvées. Plus loin, sur le territoire de Thabor<sup>1</sup>, trois autres hommes viendront au-devant de lui, et lui donneront deux des trois pains portés par eux à Béthel pour être offerts à Dieu. Enfin, en arrivant chez lui, à Gabaa, il sera rejoint par un groupe de prophètes descendant de la ville, et prophétisant



Fig. 121. — Onction d'un roi égyptien par les dieux.  
(Peinture de tombeau.)

au son de divers instruments de musique; alors il sera saisi lui-même par l'esprit de prophétie et mêlera sa voix aux leurs. Samuel ajouta : « Lorsque ces signes auront eu lieu, fais ce qui te paraîtra convenable, car Dieu est avec toi. Puis tu descendras avant moi à Galgala, et voici, j'irai t'y rejoindre, pour offrir des holocaustes et des sacrifices d'action de grâces. Tu attendras sept jours, jusqu'à ce que je vienne auprès de toi, et que je te dise ce que tu auras à faire<sup>2</sup>. » L'ordre relatif à Galgala ne devait être exécuté que plus tard, sur un nouvel avis du Voyant<sup>3</sup>.

Dès que Saül eut quitté Samuel, « Dieu lui donna un autre cœur, » lisons-nous dans le texte sacré; c'est-à-dire, un cœur de roi, des sentiments en harmonie avec sa destinée nouvelle. Quant aux signes, ils s'accomplirent très exactement. La localité fixée pour le premier d'entre eux crée quelque embarras aux interprètes. En effet, le tom-

1. Localité non identifiée, très différente de la montagne du même nom.
2. I Rois, x, 2-8.
3. Cf. xi, 14, 15; xiii, 13.

beau de Rachel étant situé à proximité de Bethléem<sup>1</sup>, à l'endroit où se trouve le *Koubbet Rahîl* actuel, ce détail supposerait un détour considérable des deux voyageurs vers le Sud, pour aller de Rama, la ville de Samuel, à Gabaa, où résidait le père de Saül. Et ce détour est d'autant moins explicable, que ces deux bourgades étaient assez rapprochées l'une de l'autre. Mais il est possible que la rencontre du prophète et de Saül ait eu lieu dans une autre ville que Rama; en effet, celle-ci n'est pas mentionnée nommément dans le récit.

Le narrateur n'insiste que sur l'accomplissement du troisième signe, qui était le plus important des trois. Tandis que Saül approchait de Gabaa, un groupe de prophètes vint réellement à sa rencontre. C'est dans un sens large que nous devons prendre ici le mot hébreu *nebiim*, « prophètes », qui désigne tout d'abord, comme nous le disions plus haut, un état d'exaltation et d'inspiration surnaturelles, sous l'impression duquel ces hommes chantaient les louanges de Dieu et se livraient à de pieuses manifestations de divers genre<sup>2</sup>. Ainsi groupés, ils appartenaient sans doute à ce qu'on appelle actuellement les « écoles de prophètes ». Elles font ici leur première apparition, et il est vraisemblable que Samuel en fut le fondateur. Ceux qui en faisaient partie vivaient en communauté, sous la direction d'un supérieur (I Rois, xix, 20), auquel on donnait le titre de père (I Rois, x, 12) ou de maître (IV Rois, ii, 3). Ils étaient eux-mêmes appelés « fils des prophètes » (IV Rois, vi, 1). Leurs occupations principales étaient la prière et l'étude de la loi. Ils avaient une règle sévère, et formaient des centres où l'on s'exerçait à toutes les vertus. Bien qu'il ne leur fût pas donné à tous de prédire l'avenir, c'est parmi eux que Dieu choisissait fréquemment ses prophètes proprement dits. La Bible ne raconte pas l'histoire suivie de ces écoles; mais plusieurs textes nous les montrent se perpétuant d'une manière à peu près régulière chez le peuple de Dieu, pendant plusieurs siècles. C'est ainsi qu'après nous être apparus tout d'abord à Nob, dans le voisinage de Rama, sous la direction de Samuel, nous les voyons beaucoup plus tard à Béthel, à Jéricho, à Galgala et en d'autres localités de la Palestine<sup>3</sup>.

Samuel avait prédit à Saül qu'au moment où il rencontrerait le groupe des prophètes auprès de Gabaa, « l'Esprit de Dieu le saisirait », pour le « transformer en un autre homme », c'est-à-dire, pour lui communiquer les qualités nouvelles dont il aurait un si grand besoin. C'est ce qui eut lieu en réalité. Entraîné alors par un élan surnaturel

1. Genèse, xxxv, 16-20; xlvi, 7, et d'après une tradition très ancienne.

2. Analogues à celles qui se produisirent dans les assemblées chrétiennes, aux premiers temps de la prédication de l'évangile. Voir surtout I Cor., xii.

3. IV Rois, ii, 3, 5; iv, 38; vi, 1, 2, etc.



irrésistible, il se joignit au groupe et se mit lui-même à chanter les louanges de Dieu, dans une sorte d'extase. Ce fait parut d'autant plus surprenant, que Saül n'avait jamais manifesté auparavant des marques d'un pareil enthousiasme religieux. Aussi ceux qui en furent témoins exprimèrent-ils leur étonnement par cette formule, qui devint ensuite proverbiale : « Saül est-il aussi parmi les prophètes ? » Un habitant de Gabaa fit cette sage réponse : « Mais quel est donc le père de ceux-ci (des autres prophètes) ? » Rien d'humain ne les avait non plus désignés pour le rôle prophétique; Dieu seul agissait en eux et par eux, selon sa volonté<sup>1</sup>. Quelque temps après, Saül, questionné par Ner, l'un de ses proches parents, au sujet de ce qui s'était passé entre lui et Samuel, se contenta de répondre que le prophète lui avait annoncé le recouvrement des ânesses; mais il garda le secret relatif à la royauté et à l'onction<sup>2</sup>.

Le rôle de Samuel au sujet de l'établissement d'un nouveau régime politique était loin d'avoir pris fin. L'homme de Dieu comprit qu'il était bon de faire ratifier l'élection de Saül par le peuple. Il convoqua donc tout Israël en assemblée solennelle à Maspha, localité rendue célèbre par la victoire que les Hébreux avaient naguère remportée sur les Philistins<sup>3</sup>. Il prononça d'abord, au nom du Seigneur, quelques paroles sévères, pour redire ce qu'il y avait eu d'antithéocratique dans leur demande d'un roi. Pour procéder à l'élection, on recourut au sort, suivant la coutume antique. Personne ne doutait que, dans une circonstance si grave, Samuel ne fût dirigé par Dieu lui-même. Ainsi qu'il a été dit précédemment, le peuple hébreu était divisé en tribus; celles-ci étaient partagées en familles, les familles en maisons, les maisons en individus. Les noms des tribus, à l'exclusion de celle de Lévi, ayant été déposés dans une urne, celui de Benjamin fut d'abord tiré; puis, d'après la même méthode, celui de la famille de Métri, celui de la maison de Cis, finalement celui de Saül. Le futur roi, qui connaissait d'avance le résultat, s'était caché parmi les bagages du peuple, dans un sentiment très naturel de crainte et de modestie. On le chercha et, après l'avoir trouvé, on l'amena auprès de Samuel, qui le présenta au peuple. Il dépassait de la tête tous ceux qui faisaient partie de l'assemblée. « Voyez, s'écria le prophète, celui que le Seigneur a choisi; il n'y a personne parmi tout le peuple qui lui ressemble. » De joyeux vivats retentirent aussitôt dans tous les rangs de la foule : « Vive le roi ! » On était heureux d'avoir pour chef un homme que son apparence extérieure semblait rendre doublement digne du choix qui avait été fait de lui. Il correspondait à leur idéal tout humain<sup>4</sup>.

1. I Rois, x, 9-13. — 2. I Rois, x, 14-16. — 3. I Rois, vii, 5. — 4. I Rois, x, 17-24.

Avant de licencier l'assemblée, Samuel lui fit connaître « la loi de la royauté » : expression qui désigne ici une sorte de charte réglant les attributions royales, les relations du monarque avec ses sujets, ses devoirs personnels, conformément à ce que Dieu avait autrefois prescrit d'une manière anticipée<sup>1</sup>. Cette loi, le prophète l'écrivit dans un livre, qui fut placé à l'intérieur de l'arche, comme un document auquel tous les rois d'Israël devraient conformer leur conduite.

Tout d'abord, l'institution de la royauté n'apporta aucun changement extérieur à la vie soit de l'élu, soit du peuple. « Ce n'était encore qu'un rudiment de royauté, moins la pompe et l'appareil compliqué des monarchies antiques. Saül continua, comme roi en Israël, l'existence qu'il avait menée (jusqu'alors)... Il résida de préférence à Gibéa (Gabaâ de Benjamin) dans la maison de ses ancêtres, et sans autre revenu que celui qu'il dérivait de ses domaines héréditaires ou du butin conquis sur l'ennemi. Il eut seulement de plus qu'auparavant... une petite armée qui se dévoua uniquement à sa personne... Cette armée consistait en un noyau de Benjaminites, recrutés dans le clan du souverain... Elle comprenait des archers et des frondeurs... On ne voyait avec Saül aucun de ces chars ferrés qui accompagnaient l'infanterie cananéenne; ces lourdes machines auraient été un embarras plutôt qu'une force dans les montagnes au milieu desquelles les Hébreux opéraient le plus souvent<sup>2</sup>. » Il est vrai, et déjà nous en avons été témoins, que l'absence de ces chars constituait pour eux un grand désavantage lorsqu'ils avaient à combattre dans les plaines.

Malgré la modestie avec laquelle Saül avait inauguré l'exercice de ses fonctions royales, déjà s'était formé le parti des mécontents et des jaloux, qui manifestèrent leurs sentiments par des paroles dédaigneuses : « Comment celui-ci pourrait-il nous sauver ? » Saül eut la sagesse de dissimuler son impression à ce sujet. « Il était comme un homme qui se tait, » dit le narrateur en termes expressifs<sup>3</sup>.

Désormais, il ne manquait au roi d'Israël qu'une occasion pour prouver à la nation théocratique qu'il était digne de régner sur elle. Cette occasion ne tarda pas à se présenter. Durant les dernières années de la judicature de Samuel, les ennemis des Hébreux avaient repris des forces, et, le prophète nous le dira bientôt lui-même<sup>4</sup>, ce fait avait été aussi allégué comme un motif par les anciens du peuple, quand ils lui avaient demandé un roi. Non seulement les Philistins possédaient encore plusieurs postes dans la tribu de Benjamin; mais

1. Nous l'avons citée plus haut.

2. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 713

3. I Rois, x, 25-27. — 4. I Rois, XII, 12.

voici que les Ammonites, battus et refoulés par Jephthé cent cinquante ans auparavant <sup>1</sup>, vont apparaître de nouveau sur la scène. Conduits par Naas, leur roi, ils envahirent la province de Galaad, sur la rive gauche du Jourdain, et vinrent assiéger la ville de Jabès-Galaad, sa capitale, ruinée de fond en comble à l'époque des Juges <sup>2</sup>, mais



Fig 125. — Prisonnier de guerre auquel le roi de Ninive Assurbanipal crevé les yeux.  
(D'après un bas-relief.)

peu à peu rebâtie et repeuplée. Incapables de résister seuls à un ennemi si puissant, les habitants proposèrent à Naas un traité d'alliance réciproque; ce qui, vu les circonstances, était une capitulation à peine voilée. Le roi des Ammonites accepta, mais à la condition barbare et insolente de crever l'œil droit à tous les hommes de la ville. Dans les contrées orientales, ce traitement cruel était souvent infligé

1. Juges, x, 11.

2. Juges, xxi, 8. Son nom s'est conservé dans celui de l'ouadi Yabis, vallée qui tombe perpendiculairement dans celle du Jourdain, au sud de Bethsan.

aux prisonniers de guerre, comme on le voit par les monuments égyptiens et assyriens.

Les notables de Jabès demandèrent toutefois un répit de huit jours, dans l'espoir qu'on viendrait à leur secours durant cet intervalle. Naas y consentit encore, car il lui était impossible de s'emparer immédiatement de Jabès, et, d'autre part, il comptait bien que le secours attendu ne viendrait pas. Au plus vite, les assiégés envoyèrent des messagers à Gabaa, auprès du roi nouvellement élu, pour lui exposer la gravité de leur situation et exciter sa pitié. N'ayant encore rien changé à ses occupations anciennes, Saül travaillait dans les champs quand ils arrivèrent à Gabaa, de sorte que ses concitoyens apprirent avant lui la triste nouvelle; alors « ils élevèrent la voix et pleurèrent <sup>1</sup>. » Lorsqu'il rentra et qu'on lui eut indiqué la cause de ces lamentations lugubres, une fois de plus, « il fut saisi par l'Esprit de Dieu, » et entra dans une violente colère, en pensant au péril que courait une partie importante de son peuple. Au reste, d'anciens liens rattachaient la ville de Jabès à la tribu de Benjamin, à laquelle elle avait fourni, en des circonstances sanglantes, quatre cents de ses jeunes filles comme épouses destinées à ceux des Benjaminites qui avaient échappé à un affreux massacre <sup>2</sup>.

Dans son indignation, Saül tua les deux bœufs qu'il ramenait des champs. Puis il les coupa en morceaux, qu'il fit porter dans tous les districts d'Israël, en déclarant que quiconque ne viendrait pas se mettre à sa suite et à celle de Samüel pour aller secourir Jabès-Galaad, serait pareillement mis en pièces. Ce qu'il voulait, à titre de roi, c'était donc la levée en masse de la nation. Ces membres sanglants parlèrent plus éloquemment que les discours les plus enflammés, et de nombreux guerriers se rassemblèrent à Bézec, peut-être l'*Ibzik* actuel, à mi-chemin entre Sichein et Bethsan. De là on pouvait gagner Jabès en un jour. L'armée si rapidement improvisée se composait de 330 000 hommes, qui appartenaient aux différentes tribus d'Israël. La tribu de Juda en avait fourni 30 000, presque la dixième partie du contingent. Elle est mentionnée séparément, à cause de l'importance qu'elle prendra bientôt dans le récit. Avant de congédier les messagers de Jabès, on leur promit la délivrance de la ville pour le lendemain. Rentrés chez eux, ils annoncèrent cette bonne nouvelle aux habitants, qui en éprouvèrent une vive consolation. Mais, pour laisser les assiégeants dans leur fausse sécurité, et pour permettre à Saül de tomber sur eux à l'improviste, on fit dire à Naas que la ville se rendrait le jour suivant, sans conditions <sup>3</sup>.

Dès la pointe du jour, Saül était en vue de Jabès avec ses troupes, qu'il divisa en trois corps d'armée, afin d'attaquer de trois côtés à

1. I Rois, xi, 1-4. — 2. Juges, xxi, 1-14. — 3. I Rois, xi, 5-10.

la fois les Ammonites, demeurés sans défiance. Cette stratégie eut un plein succès. L'ennemi fut battu et taillé en pièces, jusqu'au moment où la chaleur accablante du jour eut mis fin au carnage. Les vainqueurs, surexcités, et fiers de celui auquel ils devaient ce beau triomphe, demandèrent alors qu'on châtiât ceux qui avaient refusé leur obéissance à Saül après son élection. Mais le roi refusa de ternir l'éclat de sa victoire par un acte de vengeance inutile, et il fit cette généreuse réponse : « On ne fera mourir personne en ce jour, car aujourd'hui le Seigneur a sauvé Israël <sup>1</sup>. »

Samuel jugea qu'il était opportun de ratifier alors solennellement ce qui s'était fait à Maspha. Dans ce but, il convoqua le peuple à Galgala. Là on offrit à Dieu des sacrifices d'action de grâces, et on se livra à de grandes réjouissances. Mais la joie ne fut pas sans mélange, car le saint prophète crut que le moment était aussi venu de résigner ses fonctions judiciaires, et il le fit devant toute l'assemblée. Le récit que nous possédons de cette scène montre à quel degré elle fut émouvante. Samuel prit d'abord le peuple à témoin de sa bonne administration :

Voici, dit-il, j'ai écouté votre voix dans tout ce que vous m'avez demandé, et j'ai établi un roi sur vous. Et maintenant votre roi marchera devant vous. Pour moi, j'ai vieilli, et mes fils sont avec vous<sup>2</sup>. J'ai marché à votre tête depuis ma jeunesse jusqu'à ce jour. Déclarez devant le Seigneur et devant son oint (le roi) si j'ai pris le bœuf ou l'âne de qui que ce soit. Qui ai-je opprimé ou traité avec dureté? De qui ai-je reçu un présent, pour fermer les yeux sur lui?

D'une voix unanime, le peuple attesta l'intégrité parfaite du prophète<sup>3</sup>.

Reprenant ensuite la parole, Samuel se dressa tout à coup comme un accusateur, pour reprocher aux Hébreux leur ingratitude envers le Seigneur, qui s'était montré si bon pour eux. Il développa cette pensée à l'aide de l'histoire ancienne et de l'histoire récente de la nation, et signala successivement les immenses bienfaits de la sortie d'Égypte, de la conquête de la Terre promise, des victoires remportées, grâce à la protection divine, sur Sisara, sur les Philistins et les Moabites au temps des Juges. A ces marques de la bonté du Seigneur, Samuel opposa l'idolâtrie réitérée des Hébreux, et aussi, une fois de plus, leur demande d'un roi, non pas en elle-même, mais dans l'esprit tout profane qui l'avait dictée. Il termina son allocution, en exhortant ses auditeurs à se comporter désormais envers Dieu avec

1. I Rois, xi, 12, 13.

2. Réduits au rang de simples citoyens; on n'aura donc plus à se plaindre d'eux.

3. I Rois, xi, 14-xii, 4.

une fidélité inébranlable, car c'est d'elle que dépendait leur avenir, heureux ou malheureux<sup>1</sup>.

Pour faire confirmer ses paroles par Dieu lui-même, il montra le beau ciel d'Orient, dont aucun nuage n'obscurcissait alors la splendeur; car on était au temps de la moisson — c'est-à-dire, à la fin du mois de mai ou au commencement de juin — époque à laquelle il ne pleut jamais en Palestine<sup>2</sup>. Il annonça ensuite qu'à sa demande, le Seigneur allait faire éclater un orage : ce qui eut lieu aussitôt. Les assistants, effrayés, reconnurent qu'en réalité leur désir d'avoir un roi avait été trop humain, et ils conjurèrent le saint vieillard d'implorer pour eux l'indulgence divine. Samuel s'empressa de les rassurer, et il leur promit de prier constamment pour eux. Enfin, il leur recommanda encore de fuir l'idolâtrie et d'adhérer de tout leur cœur à Dieu, qui avait accompli en leur faveur tant de miracles de puissance et de bonté; sinon, ils périraient tous ensemble, eux et leur roi<sup>3</sup>.

Même après s'être ainsi démis de ses fonctions officielles de juge, qui n'avaient plus d'objet, maintenant que les Israélites avaient à leur tête le roi tant désiré, Samuel continua, jusqu'à la fin de sa vie, d'exercer un rôle important au milieu d'Israël, tout particulièrement à l'égard de Saül, pour le diriger de ses conseils dans les grandes circonstances, et pour le reprendre lorsque sa conduite deviendra incorrecte au point de vue théocratique.

### III. — Guerres de Saül contre les Philistins et les Amalécites; sa réprobation.

On admet généralement que le récit biblique passe ici sous silence un intervalle de plusieurs années, pour nous conduire directement aux causes qui amenèrent la réprobation de Saül<sup>4</sup>. Victorieux des Ammonites peu de temps après son élection, le roi s'efforça vaillamment ensuite de délivrer son peuple de tous ses autres ennemis. Parmi ceux-ci, les Philistins, qui étaient alors au faite de leur puissance, occupaient le premier rang; c'est donc sur eux qu'il voulut porter les premiers coups. Dans cette intention, il forma une petite armée de 3 000 hommes aguerris, qui composait sa garde royale, et avec laquelle il se proposait de faire aux Philistins une guerre d'escarmouches, en attendant qu'il pût les attaquer avec tout son peuple. Il divisa cette phalange en deux groupes, dont le plus consi-

1. I Rois, xii, 6-15. — 2. Proverbes, xxvi, 1. — 3. I Rois, xii, 16-25.

4. Il emploie en cet endroit une formule de transition, qui semblerait indiquer qu'il ne fait commencer le règne proprement dit de Saül qu'après la démission de Samuel.

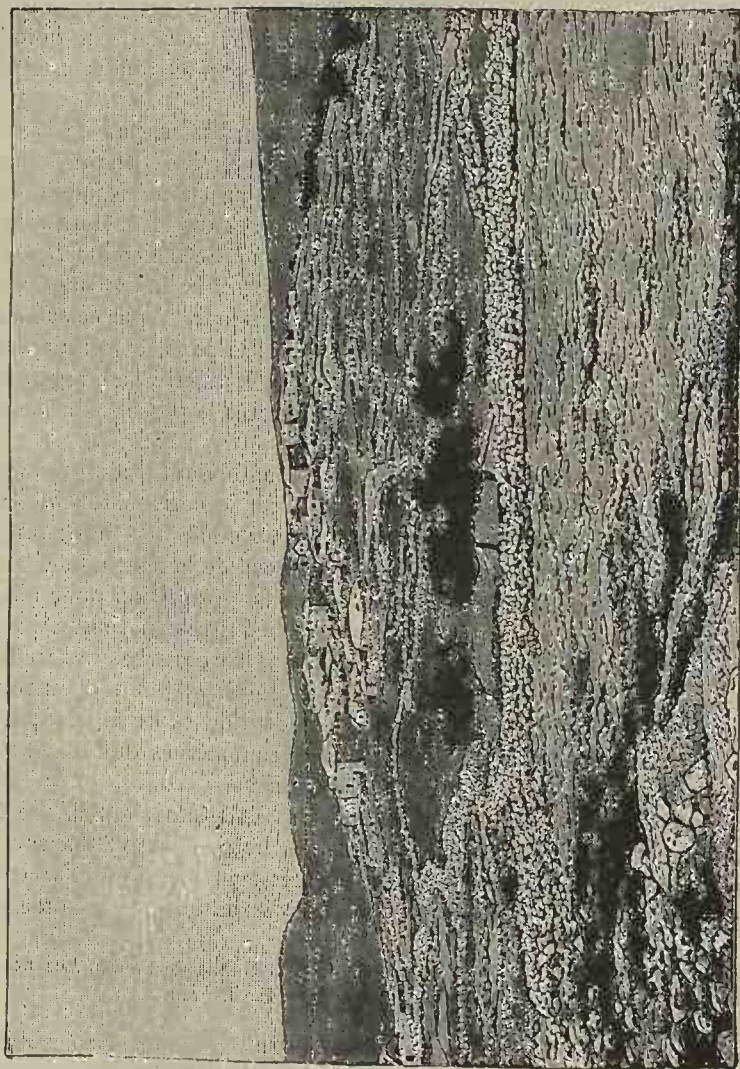


Fig. 126. — Moukmās, autrefois Maclmas. (D'après une photographie.)

dérable, qu'il commandait en personne, était posté à Machmas, actuellement *Moukmâs*, sur le bord septentrional de l'ouadi *es-Souéînît*, à environ 20 kilomètres au nord de Jérusalem. Le second groupe protégeait Gabaa (*Tell el Foul*), la résidence de Saül, située à 6 kilomètres au sud-ouest de Machmas; il avait pour chef Jonathas, fils du roi, charmant jeune homme, « vaillant comme un héros, délicat comme une femme, » célèbre surtout par sa tendre amitié pour David.

C'est lui qui commença la lutte contre les Philistins, par un hardi coup de main, qui fut le signal de cette guerre d'indépendance. Ils avaient établi çà et là des garnisons dans la partie méridionale du territoire des Hébreux, pour les maintenir dans la soumission. Jonathas réussit à s'emparer de celle de Guéba <sup>1</sup>, actuellement *Djéba*, à peu près à mi-chemin entre *Moukmâs* et *Tell-el-Foul*, sur une hauteur conique qui domine l'ouadi *es-Souéînît*. Encouragé par ce succès, Saül fit retentir l'appel aux armes dans tout le pays, et réunit une armée considérable à Galgala, où avait été inauguré son règne et où Josué avait autrefois installé son camp après le passage du Jourdain <sup>2</sup>.

Les Philistins, se sentant menacés, rassemblèrent promptement aussi des troupes nombreuses. Ils avaient, dit le narrateur, « 30 000 chars (de guerre) <sup>3</sup>, 6 000 cavaliers, et un peuple (de fantassins) innombrable comme le sable qui est sur le bord de la mer. » Ils s'établirent à Machmas, Saül ayant abandonné cette position pour aller à Galgala. Comme autrefois, à l'époque de l'invasion madianite <sup>4</sup>, les habitants saisis d'effroi, se cachèrent dans les cavernes naturelles qui abondent en ces parages. D'autres employèrent un moyen plus sûr encore et allèrent se réfugier au pays de Gad et de Galaad, sur la rive gauche du Jourdain. Les guerriers eux-mêmes qui étaient à Galgala avec le roi « tremblaient derrière lui <sup>5</sup> ».

Quelque temps auparavant <sup>6</sup>, Samuel avait promis à Saül de le rejoindre à Galgala, pour offrir à Dieu des holocaustes et des sacrifices propitiatoires. Après avoir attendu pendant sept jours l'arrivée du prophète, le roi, voyant ses troupes s'impacienter et même se

1. Il ne faut pas confondre cette localité avec « Gabaa de Saül ». Les noms des deux bourgades sont très distincts dans le texte hébreu.

2. I Rois, xiii, 1-4.

3. On admet communément que ce chiffre de 30 000 a du être faussé par une erreur de copiste. En effet, il n'est proportionné ni au nombre des Philistins, qui n'étaient relativement qu'un petit peuple, ni aux besoins de la guerre actuelle, qui avait lieu dans une région montagneuse où les chars ne pouvaient que difficilement manœuvrer, ni aux autres données de l'histoire d'alors; car Jabin, roi des Cananéens du Nord, n'avait que 700 chars pour combattre dans la plaine de Jezraël (Juges, iv, 3); Salomon n'en aura que 1 400 (III Rois, xii, 26).

4. Juges, vi, 2. — 5. I Rois, xiii, 5-7. — 6. I Rois, x, 8.



débander sous l'impression de la peur, et craignant que les Philistins ne vissent l'attaquer dans une situation très défavorable, fit immoler les victimes et offrit lui-même les sacrifices convenus. A peine la cérémonie s'achevait-elle, que Samuel arrivait au camp israélite. Saül alla au-devant de lui, pour le saluer. Mais sans tenir compte de ses excuses, le prophète lui reprocha sévèrement sa faute. Il aurait dû obéir et attendre quand même. En punition de sa désobéissance, Samuel lui annonça sa déchéance future. « Tu as agi en insensé, lui dit-il, tu n'as pas observé l'ordre que le Seigneur ton Dieu t'avait donné,... et maintenant ton règne ne durera pas. » Saül n'est pas encore rejeté personnellement, ni menacé d'être destitué sans délai; mais ses fils n'hériteront pas de sa couronne. Après avoir prononcé cette sentence, Samuel se retira à Gabaa de Benjamin, au pays du roi. Saül quitta également Galgala, n'ayant plus que 600 hommes avec lui; son armée s'était comme évanouie entre ses mains. Il alla s'établir au sud du ravin de Machmas (l'ouadi *es-Souéinû*), dont les Philistins occupaient le bord septentrional. Il y fut rejoint par Achias, le grand-prêtre d'alors, qui était un arrière-petit-fils d'Héli<sup>1</sup>.

Le narrateur intercale ici quelques détails, qui décrivent la situation pitoyable à laquelle les Hébreux avaient été réduits par leurs terribles ennemis. Ceux-ci avaient lancé, de Machmas, trois bandes de maraudeurs, qui allèrent ravager la Palestine méridionale dans toutes les directions, sauf celle du Sud immédiat, où Saül et ses hommes s'étaient retranchés dans une forte position. Du reste, les Philistins s'étaient appliqués depuis longtemps à assujettir complètement les Israélites dans toute cette région, de manière à n'avoir rien à craindre d'eux. « Il n'y avait pas de forgeron dans tout le pays d'Israël, car les Philistins avaient dit: « Empêchons les Hébreux de forger des épées et des lances. » « Tous les Israélites étaient donc obligés de descendre chez les Philistins pour faire aiguiser leurs socs (de charrue), leurs hoyaux, leurs haches et leurs bêches,... et pour redresser la pointe de leurs aiguillons. Aussi, au jour du combat, il n'y avait ni épée ni lance entre les mains de tout le peuple qui était avec Saül et Jonathas; il n'y en avait qu'auprès de Saül et de Jonathas son fils<sup>2</sup>. »

Un autre exploit de ce même Jonathas, dramatiquement raconté<sup>3</sup>, communiqua aux Israélites le courage grâce auquel cette humiliante et désolante situation put prendre fin. Le fils de Saül, brave parmi les braves, avait pu, tandis qu'il campait à Machmas<sup>4</sup>, étudier à

1. I Rois, xiii, 8-16. — 2. I Rois, xiii, 17-22.

3. L'écrivain sacré n'a pas craint de s'étendre assez longuement sur cette partie du règne de Saül et sur ses relations avec David, I Rois, xiii-xxxi. Tous les détails en sont intéressants pour l'histoire du peuple de Dieu.

4. Nous avons vu que les Philistins s'y étaient établis depuis.

loisir les moindres particularités du ravin si remarquable, l'ouadi *es-Souéinît* qui domine cette bourgade. Peu de temps après qu'il s'en fut rapproché de nouveau, mais sur son autre bord, il forma un projet audacieux à l'extrême, qu'il se garda bien de communiquer à son père, car il en voulait prendre seul la responsabilité, et craignait, d'autre part, que le roi ne s'opposât à une tentative si dangereuse. Un jour donc, il dit au jeune homme qui portait ses armes : « Viens, et passons au poste de ces incirconcis <sup>1</sup>, qui est là, de l'autre côté. »

Le narrateur, avant d'aller plus loin, fait une description minutieuse du théâtre de l'exploit. « Entre les passages par lesquels Jonathas cherchait à arriver au poste des Philistins, il y avait une dent d'un côté, et une dent de l'autre côté, l'une nommée *Bosès* et l'autre *Séné*; l'une de ces dents se dresse au Nord devant Machmas, et l'autre au Sud, devant Guéba. » Dans l'ouadi *es-Souéinît*, qui, partant du plateau central, se prolonge à l'Est jusqu'à la vallée du Jourdain, on voit, en effet, deux collines de forme sphérique, aux pentes rocheuses et à pic, avec de petits passages latéraux qui s'ouvrent derrière chacune d'elles, de manière à les isoler presque complètement. L'une est située vis-à-vis de *Djéba*, la Guéba du temps de Saül; l'autre, vis-à-vis de *Moukmas*. On a conjecturé avec beaucoup de vraisemblance que ce sont là les deux « dents » mentionnées par le récit.

« Viens, et passons jusqu'au poste de ces incirconcis, » reprit Jonathas; et il ajouta avec un sentiment de foi très vive : « Peut-être le Seigneur agira-t-il avec nous; car il n'est pas difficile au Seigneur de sauver, qu'on soit en grand nombre ou en petit nombre. » L'écuyer, qui était digne de servir un tel maître, répondit : « Fais tout ce qui te plaira; car où tu iras je te suivrai, j'irai où ton cœur te mènera. » Jonathas ne voulait cependant pas tenter Dieu; c'est pourquoi avant de se lancer dans sa périlleuse entreprise, il chercha à savoir, au moyen d'un signe providentiel, si elle aurait l'approbation divine. C'est pourquoi il dit encore à son écuyer : « Allons à ces gens-là, et montons vers eux. S'ils nous disent : Arrêtez-vous jusqu'à ce que nous venions à vous, nous resterons en place, et nous ne monterons pas vers eux; mais s'il nous disent : Montez vers nous, nous monterons, car le Seigneur les aura livrés entre nos mains. » Dans les deux cas, Jonathas verrait une indication venant de Dieu lui-même <sup>2</sup>.

Ils se mirent donc en chemin. Quand les hommes du poste les eurent aperçus, ils se dirent les uns aux autres, ironiquement : « Voilà les Hébreux qui sortent des trous où ils s'étaient cachés. » Interpel-

1. Nom de mépris, qui est souvent appliqué aux Philistins dans les livres de l'Ancien Testament.

2. I Rois, xrv, 1-10.

lant ensuite Jonathas et son écuyer, ils s'écrièrent d'un ton railleur : « Montez ici, et nous vous ferons voir quelque chose ; » ce qui signifiait, dans leur pensée : Nous vous donnerons une bonne leçon. « Montons, suis-moi, dit alors Jonathas, car le Seigneur les a livrés aux mains d'Israël. » Ils grimperent le long des anfractuosités du rocher, en s'aidant des pieds et des mains. A peine arrivés au sommet du profond ravin, ils s'élançèrent sur les Philistins qui, confiants dans leur nombre, ne s'attendaient pas à cette attaque impétueuse. Jonathas frappait de son épée tous ceux qu'il rencontrait ; son écuyer les achevait. Ils tuèrent ainsi une vingtaine de Philistins. De l'avant-poste maltraité à ce point, l'effroi s'étendit jusqu'au gros de l'armée philistine, qui crut à une attaque de toutes les forces israélites. Dieu augmenta encore cette terreur, en agissant d'une manière surnaturelle sur les ennemis de son peuple <sup>1</sup>.

Les sentinelles du corps d'armée royal qui campait à Guéba de Benjamin remarquèrent bientôt le désordre qui régnait chez les Philistins, et ils en avertirent Saül. Celui-ci comprit que ce trouble avait été causé par l'attaque soudaine de quelques courageux Israélites. Il ordonna donc qu'on fit des recherches pour savoir quels étaient les guerriers qui manquaient, et l'on constata ainsi l'absence de Jonathas et de son écuyer. Cependant, comme le désordre allait toujours croissant dans le camp ennemi, Saül et sa petite troupe s'avancèrent jusque-là, et ils furent témoins d'une étrange confusion : les Philistins s'entretuaient les uns les autres, et il s'en faisait un grand carnage. Les Hébreux, tombant sur eux à l'improviste, les mirent d'autant plus facilement en fuite, que, bientôt, leur propre nombre passa de six cents à dix mille, soit parce que les Philistins avaient fait entrer de vive force dans leurs rangs des Israélites qui se joignirent à leurs frères dès qu'ils eurent recouvré leur liberté, soit parce que d'autres Hébreux sortirent des cachettes où l'effroi les avait fait entrer et vinrent grossir l'armée de Saül. La déroute de l'ennemi s'accrut donc notablement de ce fait <sup>2</sup>.

« Le Seigneur délivra Israël ce jour-là. » Mais Saül, par un vœu inconsidéré qui rappelle celui de Jephthé, diminua l'étendue de la victoire, et faillit même attrister douloureusement cette glorieuse journée. Désireux de gagner du temps et d'empêcher l'ennemi de s'échapper par une fuite rapide, il prononça cet anathème : « Maudit soit quiconque prendra de la nourriture avant le soir, avant que je me sois vengé de mes ennemis <sup>3</sup> ! » Or, en poursuivant les Philistins, on traversa une forêt où des abeilles s'étaient établies, comme elles le font encore aujourd'hui, dans de nombreux troncs d'arbres, et le miel s'échappait de ces ruches sauvages. Jonathas, qui ignorait

1. Rois, xiv, 11-15. — 2. I Rois, xiii, 16-23. — 3. I Rois, xiv, 24.

le serment de son père, plongea dans un rayon l'extrémité du bâton qu'il avait à la main, et la porta ensuite à sa bouche. Quelqu'un du peuple lui fit alors connaître l'anathème lancé par le roi. Jonathas, qui avait remarqué l'état d'épuisement que la faim et la fatigue avaient occasionné chez les soldats d'Israël, ne put s'empêcher de répondre : « Mon père trouble le peuple; voyez comme mes yeux se sont éclaircis, parce que j'ai goûté un peu de miel... Si le peuple avait mangé aujourd'hui de ce qu'il a pris aux ennemis, la défaite des Philistins aurait été plus grande. » Cette réflexion était vraie; on avait perdu beaucoup de temps, au lieu d'en gagner. Quand on eut pour suivi l'ennemi jusqu'à Aialon, comme autrefois Josué, à environ cinq heures à l'ouest de Machmas, les Hébreux affamés commirent une faute très grave au point de vue de la loi mosaïque, qui interdisait la manducation du sang<sup>1</sup>. Ils abattirent des brebis, des veaux, des bœufs pris à l'ennemi, et, sans avoir soin de suspendre leurs corps pour permettre au sang de s'écouler, ils en mangèrent avidement les chairs. Saül fut averti et réprimanda sévèrement le peuple; puis il fit apporter une grande pierre, sur laquelle on immolait les bêtes avant de s'en nourrir<sup>2</sup>.

Le roi fit aussi dresser un autel au Seigneur, comme mémorial de la victoire. Quand il apprit, le soir de ce même jour, de quelle manière son fils était tombé sous l'anathème, il voulait le faire mourir immédiatement, et le jeune héros se déclara prêt à subir ce triste sort. Mais le peuple intervint en sa faveur, en disant : « Quoi ! Jonathas mourrait, lui qui a opéré cette grande délivrance en Israël ! Par la vie du Seigneur, il ne tombera pas à terre un seul cheveu de sa tête, car il a agi avec Dieu en ce jour. » On ne poursuivit pas davantage les Philistins, de sorte que beaucoup d'entre eux réussirent à s'échapper<sup>3</sup>.

A la suite de ce récit détaillé, le narrateur s'arrête un instant, pour résumer en quelques lignes plusieurs victoires remportées par Saül sur d'autres ennemis d'Israël : sur les Moabites, les Ammonites, les Édomites, les rois de Soba (royaume syrien situé entre Damas et l'Euphrate), encore les Philistins et les Amalécites. On nous fait ensuite connaître sa famille. Indépendamment de Jonathas, il avait deux fils, Jessué et Melchisua, sans parler d'un quatrième, qui sera nommé plus loin. Il avait aussi deux filles, Mérob et Micol. Sa femme s'appelait Achinoas. Nous connaissons déjà son père, Cis, dont le frère, Abner, oncle de Saül, était le chef de la petite armée permanente du roi. Pour recruter cette garde royale, Saül recourait au procédé arbitraire que Samuel avait à bon droit blâmé, lors de l'établis-

1. Lévitique, III, 17; VII, 26; XVII, 10-14, etc. — 2. I Rois, XIII, 25-34. — 3. I Rois, XIII, 35-46.

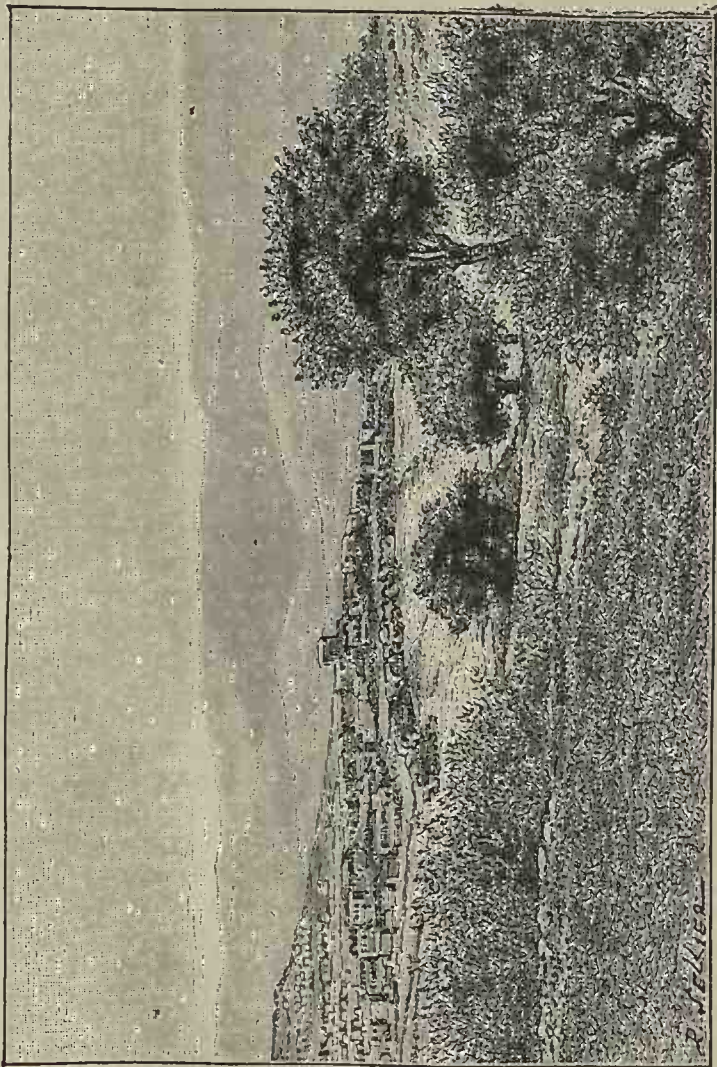


Fig. 127. — Aialon, aujourd'hui Yalo. (D'après une photographie.)

sement de la royauté : « dès qu'il apercevait quelque homme fort et vaillant, il le prenait à son service. <sup>1</sup> » Sa cour, si on la compare à l'appareil pompeux et compliqué des grandes monarchies d'alors, était des plus modestes, bien qu'il aimât la représentation. Même à la guerre, il portait un diadème royal et un bracelet d'or <sup>2</sup>. Il avait toujours sa lance auprès de lui, à côté de son siège lorsqu'il était assis, à côté de son lit pendant la nuit. Il aimait à entendre les acclamations du peuple, lorsqu'il revenait victorieux de quelque expédition guerrière. Le grand prêtre lui-même se tenait dans une certaine mesure à la disposition du roi, dont il recevait les ordres, et qu'il accompagnait d'ordinaire avec l'éphod <sup>3</sup> dans ses déplacements, pour consulter le Seigneur sur la conduite à tenir dans certains cas. Cette demi-sujétion du pontife vis-à-vis du roi montre que déjà la théocratie avait perdu une partie de son ancien prestige.

Quelque temps après la victoire remportée sur les Philistins, Samuel vint trouver Saül et lui annonça, de la part du Seigneur, que le moment était venu de mettre à exécution la menace divine prononcée depuis longtemps contre les Amalécites <sup>4</sup>. Cette puissante nation, établie au sud et au sud-ouest de la Palestine, n'avait jamais laissé passer l'occasion de manifester sa haine contre les Hébreux. Elle les avait attaqués à Raphidim, non loin du Sinaï; auprès d'Horma, de concert avec les Cananéens; sur le sol même de la Terre promise, après s'être alliée successivement aux Moabites et aux Madianites <sup>5</sup>. Aussi le psalmiste <sup>6</sup> la compte-t-il parmi les plus cruels ennemis du peuple de Dieu. Le message que Samuel avait reçu du ciel était terrible : « Je me suis souvenu de tout ce qu'Amalec a fait à Israël... Va, frappe Amalec, et voue à l'anathème tout ce qui est à lui; tu ne l'épargneras pas. » De là l'ordre de mettre à mort tous les êtres vivants, les animaux eux-mêmes, et de détruire le reste. La fidélité de Saül était ainsi mise à l'épreuve une fois de plus <sup>7</sup>.

Il réunit aussitôt son armée, et il la passa en revue à Télaïm, ville probablement identique à Télem <sup>8</sup> et située dans la partie méridionale du territoire de Juda. Le nombre des soldats rassemblés était de 200 000, dont 10 000 avaient été fournis par la tribu de Juda. L'élan guerrier d'Israël, comprimé pendant la période des juges, ressuscite maintenant avec éclat. La campagne fut habilement conduite, et promptement menée à bonne fin. Autrefois, les Cinéens ou Kénites, Madianites d'origine et descendants de Jéthro, beau-père de Moïse,

1. I Rois, xiii, 47-52. — 2. I Rois, xxiv, 1-10.

3. Sur cet ornement sacré, voir l'Exode, xv, 7, et la p. 190 de ce volume.

4. Exode, xvii, 16; Nomb., xxiv, 20; Deutéronome, xxv, 17-19.—5. Exode, xviii, 8; Nomb., xiv, 45; Juges, iii, 13; vi, 3. — 6. Psaume lxxxii, 7. —

7. I Rois, xv, 1-3. — 8. Josué, xv, 24.

avaient accompagné les Hébreux au pays de Canaan, et s'étaient fixés, après la conquête, au sud de la tribu de Juda, dans le voisinage des Amalécites. Avant d'engager les hostilités, Saül les fit prier de s'éloigner, pour qu'ils n'eussent pas à souffrir des opérations militaires. Comme ils étaient demeurés nomades et vivaient sous la tente, ils purent quitter momentanément leur résidence sans trop d'inconvénients. La victoire des Israélites fut complète. Ils ravagèrent tout le pays ennemi, massacrant la plupart des habitants et refoulant les fuyards jusqu'au désert de Sur, qui confinait à l'Égypte, au Nord-Est. Il n'en resta qu'un petit nombre, qui continuèrent plus tard la lutte contre les Hébreux<sup>1</sup>. Agag, leur roi, tomba entre les manes des vainqueurs. En vertu de l'anathème divin, il aurait dû être aussitôt mis à mort; mais Saül lui laissa la vie sauve, non par un sentiment d'humanité, mais dans une pensée d'orgueil, pour rendre plus glorieux son retour triomphal. Le peuple aussi commit une grave désobéissance. Au lieu de détruire indistinctement les riches troupeaux des vaincus, comme l'exigeait pareillement l'anathème, il épargna « les meilleures brebis, les meilleurs bœufs,... les agneaux gras et tout ce qu'il y avait de bon...; ils ne dévouèrent à l'anathème que tout ce qui était misérable et chétif<sup>2</sup>. »

En cela, Saül était le plus coupable, parce qu'il aurait dû donner le bon exemple; aussi est-ce sur lui surtout que tombera le châtement. Le Seigneur se plaignit de lui à Samuel, en employant, pour exprimer le changement opéré dans ses vues providentielles, le langage figuré dont il s'était déjà servi à l'époque du déluge (Genèse, vi, 5-6) : « Je me repens d'avoir établi Saül comme roi, car il s'est détourné de moi et il n'a pas observé mes ordres. » Le saint prophète, au cœur compatissant, laissa pendant toute la nuit suivante un libre cours à sa prière et à ses larmes, pour plaider en faveur de Saül. Puis, le matin venu, il partit pour aller remplir auprès de lui la mission délicate dont Dieu l'avait chargé. Il apprit que le roi, après avoir élevé un monument à Carmel, petite ville de la tribu de Juda, située à trois heures de marche au sud d'Hébron, et dont les ruines portent le nom de *Kourmoul*, était reparti dans la direction du Nord-Est, et était descendu à Galgala, sur les bords du Jourdain. C'est là qu'il le rejoignit. Cette localité était destinée à jouer un rôle important dans l'histoire de Saül. Le peuple y avait confirmé son élection; les conséquences fâcheuses de sa première désobéissance lui avaient été prédites en ce même endroit, et voici que sa déchéance y sera consommée.

Lorsqu'il aperçut le prophète, il le salua avec un respect affecté et se vanta d'avoir rempli tout son devoir. « Sois béni du Seigneur,

1. I Rois, xxvii, 8; xxx, 1; II Rois, viii, 12. — 2. I Rois, xv, 4-9.

lui dit-il; j'ai accompli les ordres du Seigneur. » « Mais, répondit Samuel, qu'est-ce donc que ce bêlement des brebis qui vient à mes oreilles, et ce mugissement des bœufs que j'entends ? » Pris ainsi en flagrant délit, le roi essaya vainement de pallier sa faute, en la rejetant sur le peuple et en alléguant hypocritement que tout ce bétail avait été épargné pour être offert à Dieu en sacrifice. Mais Samuel coupa court à cette excuse mensongère. « C'est assez, s'écria-t-il, je te déclarerai ce que le Seigneur m'a dit cette nuit. » Pour mieux faire ressortir sa culpabilité, il lui rappela la bonté avec laquelle Dieu l'avait élevé à la dignité royale, puis l'ordre si net qu'il lui avait donné d'anéantir les Amalécites. « Pourquoi, continua-t-il, n'as-tu pas écouté la voix du Seigneur ? Pourquoi t'es-tu jeté sur le butin et as-tu fait ce qui est mal aux yeux du Seigneur ? » Après que Saül eut réitéré sa justification fallacieuse, le prophète, justement indigné, lui fit cette sublime réponse : « Le Seigneur trouve-t-il autant de plaisir dans les holocaustes et les sacrifices que dans l'obéissance à la voix du Seigneur ? Voici, l'obéissance vaut mieux que les sacrifices, et l'observation de la parole divine vaut mieux que la graisse des béliers; car la désobéissance est aussi coupable que la magie, la résistance l'est autant que l'idolâtrie. » Dieu exigeait de son peuple un culte extérieur et des sacrifices; mais ce langage tout évangélique signifiait que de tels rites seraient sans valeur, s'ils étaient séparés de la dévotion sincère qu'ils symbolisaient. D'autres prophètes<sup>1</sup> rappelleront plus tard ce principe fondamental de la religion révélée.

Après ces considérants, Samuel prononça la fatale sentence : « Puisque tu as rejeté la parole du Seigneur, il te rejette, pour que tu ne sois plus roi. » Effrayé, Saül reconnut qu'il avait péché. Mais sa confession était dénuée de spontanéité, et d'ailleurs trop tardive. En outre, elle fut incomplète, car une fois de plus le roi essaya de faire retomber le blâme sur la nation. Samuel répéta donc la sentence, et refusa d'abord d'accompagner Saül, qui aurait voulu qu'ils allassent ensemble se prosterner devant Dieu. Comme le prophète se retournait pour partir, le roi essaya de le retenir, en saisissant le pan de son manteau; qui se déchira. Dans cet accident, Samuel vit un pronostic providentiel. « Le Seigneur, dit-il à Saül, a déchiré aujourd'hui la royauté d'Israël de dessus toi, et il l'a donnée à un autre qui est meilleur que toi. Celui qui est la gloire d'Israël (le Seigneur) ne ment pas et ne se repent pas, car il n'est pas un homme, pour se repentir. » Ces derniers mots attestaient le caractère décisif de la déchéance. Saül, dont l'orgueil redoutait une humiliation publique, supplia de nouveau l'homme de Dieu de lui faire honneur en présence des anciens

1. En particulier Osée, vi, 6; Isaïe, i, 11 et LVIII, 3; Jérémie, vii, 21. Voir aussi le psaume XXXIX, 7.



du peuple, en l'accompagnant tandis qu'il irait se prosterner et prier devant Dieu. Samuel y consentit cette fois, pour ne pas amoindrir extérieurement la dignité royale, dont Saül conservait la possession aussi longtemps qu'il n'avait pas été remplacé d'une manière officielle <sup>1</sup>.

Le prophète demanda ensuite qu'on amenât le roi Agag. Celui-ci s'avança tout joyeux <sup>2</sup>, car il croyait n'avoir plus à craindre pour sa vie, ayant été épargné jusqu'alors. Il se disait : « Assurément, l'amertume de la mort est passée. » Samuel lui dit : « De même que ton épée a privé des femmes de leurs enfants, de même entre les femmes ta mère sera privée de son fils. » Cette sentence de mort fut exécutée sur-le-champ <sup>3</sup>. Samuel et Saül se séparèrent alors, et chacun d'eux regagna sa résidence accoutumée; ils ne devaient plus se revoir. L'historien sacré nous a fait connaître la peine qu'avait éprouvée Samuel en apprenant la déchéance de Saül. En achevant le récit de ce triste épisode, il revient sur ce sentiment, qui fait honneur au saint vieillard : « Samuel pleurait donc Saül, parce que le Seigneur se repentait de l'avoir établi roi d'Israël <sup>4</sup>. »

#### IV. — David à la cour de Saül <sup>5</sup>.

Mais voici que l'aube d'une période nouvelle va se lever pour les Israélites. Tandis que Samuel demeurait absorbé par la douleur dont ces événements tragiques avaient rempli son âme délicate, le Seigneur lui dit : « Jusques à quand pleureras-tu Saül, puisque je l'ai rejeté pour qu'il ne règne plus sur Israël ? » Dieu ne blâmait pas ce sentiment de pitié; mais il va indiquer à son ministre un but plus digne de son activité, un rôle qui concernait les intérêts les plus sacrés de la théocratie : « Remplis ta corne <sup>6</sup> d'huile, et va; je t'enverrai chez Isaï le Bethléémite, car je me suis choisi un roi parmi ses fils. » Cet Isaï (*Ichaï* en hébreu) appartenait à la tribu de Juda, et il était le petit-fils de Booz et de Ruth <sup>7</sup>. La carrière publique de Samuel avait été parsemée de difficultés; la mission que Dieu lui confiait en ce moment était tout particulièrement périlleuse, à cause du caractère ombrageux du roi. « Comment irais-je ? objecta familièrement le prophète; Saül l'apprendra et il me fera mourir. » Le Seigneur le tranquillisa, en donnant à son voyage un but secondaire, qui n'aurait rien de secret, et derrière lequel se dissimulerait l'objet

1. I Rois, xv, 10-31.

2. Le texte hébreu le dit très clairement.

3. I Rois, xv, 32-33. — 4. I Rois, xv, 34-35. — 5. I Rois, xvi, 1-xx, 43.

6. Un petit récipient en corne.

7. Ruth, iv, 18-22.

principal de sa mission : « Tu prendras avec toi une génisse, et tu diras : « Je viens pour offrir un sacrifice au Seigneur; » tu inviteras Isaï au sacrifice, puis je te ferai connaître ce que tu devras faire, et tu oindras pour moi celui que je t'indiquerai <sup>1</sup>. »

Samuel alla donc à Bethléem, située à cinq heures de marche au sud de Rama. En le voyant, les anciens de la ville accoururent auprès de lui, tout alarmés, craignant sans doute quelque reproche du prophète vénéré. Mais il les rassura, les engagea à se purifier par les rites accoutumés (ablutions, lavage des vêtements, etc.), afin de pouvoir assister dignement au sacrifice du lendemain. Il se chargea lui-même de purifier Isaï et sa famille.

A l'issue du sacrifice, rentré chez Isaï, il lui demanda de lui présenter ses fils, qui étaient au nombre de huit. Quand l'aîné, Éliab, parut devant lui, frappé de sa belle prestance, Samuel supposa qu'il était en face du royal élu. Mais Dieu lui dit intérieurement : « N'aie pas égard à son apparence et à sa haute taille, car je l'ai écarté; il ne s'agit pas de ce que l'homme considère, car l'homme regarde ce qui frappe les yeux, mais le Seigneur regarde le cœur. » Abinadab, Chamma et quatre autres fils d'Isaï, dont nous n'avons pas les noms, passèrent successivement devant Samuel; mais, pour chacun d'eux, le Seigneur fit entendre au prophète qu'il ne l'avait pas choisi. Samuel demanda ensuite à Isaï : « Sont-ce là tous tes fils ? » Ayant appris qu'il en restait encore un, le plus jeune, occupé à paître les brebis, il voulut qu'on allât le chercher. On l'amena, et quand l'homme de Dieu le vit devant lui, « blond, avec de beaux yeux et une belle figure », le Seigneur lui dit : « Lève-toi, oins-le, car c'est lui. » L'élu était David, dont le nom signifie « bien-aimé ». Samuel l'oignit donc au nom du Seigneur, pour le consacrer roi; puis il repartit pour Rama. Ce fut son dernier acte officiel <sup>2</sup>. Le père de David paraît avoir assisté à la cérémonie de l'onction; mais le prophète dut s'assurer qu'il tiendrait la chose secrète. Du reste, il est moralement certain que les frères du futur roi ne connurent que plus tard la haute destinée qui l'attendait, car, d'après la suite du récit, nous le verrons traité par eux avec la même familiarité qu'auparavant. David lui-même n'oublia jamais que Dieu l'avait tiré « de derrière les brebis », pour l'élever sur le trône théocratique. Il fait plus d'une fois allusion à cette condescendance dans ses psaumes. Ces chants sacrés nous ont conservé de précieux détails sur sa vie et ses sentiments les plus intimes. Bien qu'il ne soit pas facile de discerner avec certitude tous ceux qu'il a lui-même composés aux différentes époques de sa vie, il est certain que beaucoup d'entre eux sont réellement son œuvre,

1. I Rois, xvi, 1-3. — 2. I Rois, xvi, 4-13.

et ils sont pour nous des documents intéressants<sup>1</sup>. Au sujet de David, l'historien Josèphe<sup>2</sup> nous a conservé le résumé des traditions juives; mais ses récits ne doivent être accueillis qu'avec quelque précaution. Nos sources très authentiques pour la vie de David consistent dans les chapitres xvi-xxxix du 1<sup>er</sup> livre des Rois, dans le second livre des Rois tout entier, dans le début du troisième (i, 1 — ii, 11) et dans les chapitres x-xxix du 1<sup>er</sup> livre des Paralipomènes. Aucun événement essentiel de l'histoire du peuple de Dieu durant cette glorieuse période ne nous échappera.

Après avoir raconté la scène dramatique de l'onction de David, l'auteur inspiré ajoute que l'« Esprit du Seigneur le saisit à partir de ce jour et dans la suite. » Puis, par un frappant contraste, il dit au sujet de Saül que « l'Esprit du Seigneur se retira d'avec lui, et qu'un mauvais esprit venu du Seigneur l'agitait. » Ce mauvais esprit n'était autre que le démon, auquel Dieu avait permis de prendre jusqu'à un certain point possession du roi rejeté, et qui produisait en lui de fréquents accès de mélancolie, dégénéralant parfois en fureur et en jalousie frénétique. Il y avait en cela autre chose qu'une maladie purement naturelle. La puissance de la musique pour calmer ces esprits troublés est un fait depuis longtemps connu. Après que Saül eut été depuis quelque temps en proie à son mal tout à la fois physique et moral, ses serviteurs lui proposèrent de chercher un musicien habile à jouer de la harpe, ce mélodieux instrument qui était très goûté des anciens, comme on le voit par les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie. Il accepta, et l'un de ses officiers lui recommanda précisément David, qui, non seulement remplissait la condition requise au point de vue musical, mais était de plus « un homme vaillant, un guerrier, parlant bien, d'une belle figure et sur lequel était le Seigneur. » L'éloge ne pouvait pas être plus complet. David possédait pleinement, en effet, l'organisation délicate d'un musicien et d'un poète. Saül le fit donc demander à son père. Isaï, fier de cet honneur, envoya son fils à la cour, sans oublier les présents d'usage : des pains, une outre de vin et un chevreau, le tout chargé sur un âne. La nature même de ces cadeaux atteste, comme autrefois celui que Saül avait offert à Samuel, la grande simplicité des mœurs israélites à cette époque. C'étaient les produits des champs, des vignes et des pâturages de Bethléem.

À peine David, qui était alors dans toute la fraîcheur de la jeunesse, eût-il été présenté au roi, qu'il lui plut extraordinairement. Aussi Saül fit-il dire à Isaï : « Laisse ton fils à mon service, car il a trouvé grâce à mes yeux. » Nous avons dit que Saül avait, au fond,

1. Nous aurons à revenir plus loin sur ce point.

2. *Ant.*, VI, viii-VII, xv.

un cœur affectueux, quoique malheureusement très mobile. Du jeune artiste il fit en même temps son écuyer, et quand une crise produite par le mauvais esprit s'emparait de lui, David prenait sa harpe, en faisait vibrer mélodieusement les cordes, en s'accompagnant peut-être de cet instrument pour chanter l'un ou l'autre des poèmes qu'il avait déjà composés. Sous cette suave influence, l'accès de mélan-

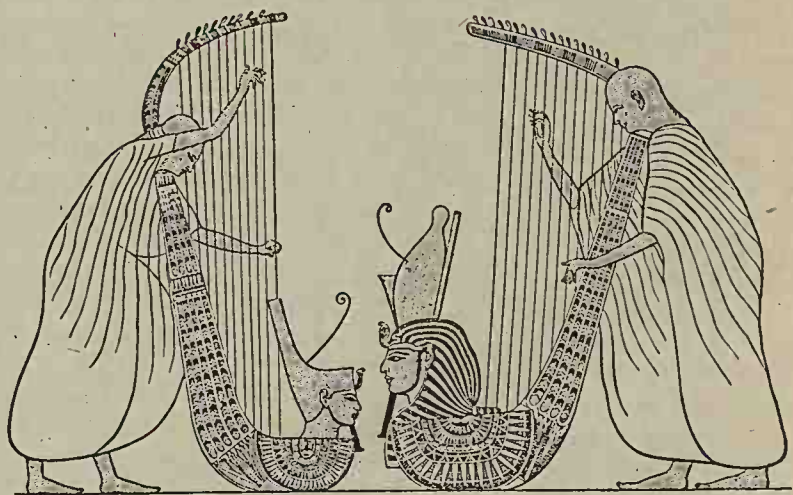


Fig. 123. — Harpistes égyptiens. (Tombeau de Ramsès III.)

colie ou la crise violente prenait fin. Comme l'a supposé saint Basile, l'effet produit était tout ensemble naturel et surnaturel <sup>1</sup>.

A partir de cette époque jusqu'à la mort de Saül, l'histoire de ces deux personnages sera inséparable; mais avec quelles terribles péripéties pour David, qui sera persécuté par le monarque devenu jaloux de lui, et aussi avec quelles souffrances morales pour le persécuté lui-même ! Parmi tant d'épisodes qui nous sont racontés, le premier, le plus célèbre et le plus glorieux pour David, fut la victoire remportée par le jeune héros sur le géant Goliath. Le narrateur écrivait un peu plus haut <sup>2</sup> que, « durant toute la vie de Saül, il y eut une guerre acharnée contre les Philistins. » Voici qu'en effet ces ennemis redoutables rassemblèrent tout à coup leurs troupes, pour envahir encore le territoire d'Israël. Le lieu du rendez-vous était Soco, ville de la tribu de Juda, aujourd'hui *Chouéikeh*, à trois heures et demie au sud-ouest de Jérusalem, sur la route de Gaza, non loin de Geth, qui était la plus orientale des villes philistines. De là, les assaillants allèrent camper entre la plaine maritime et les monts de Juda, à Ephés-

1, I Rois, xvi, 19-23. — 2, I Rois, xiv, 52,

Dammim, localité vraisemblablement représentée par les ruines actuelles de *Damoum*, à une heure et demie au nord-est de *Chouéikeh*. Saül et son armée s'avancèrent à leur rencontre et s'établirent dans la vallée du Térébinthe, c'est-à-dire, comme on l'admet généralement, dans le large ravin qui porte aujourd'hui le nom d'*es-Samt*. Les Philistins en occupaient le versant méridional; les Hébreux, le versant septentrional.

Un incident remarquable retarda la bataille, qui paraissait d'abord



Fig. 129. — Cavalier assyrien, recouvert d'une cuirasse et de cuissards.  
(Bas-relief de Ninive.)

imminente. On vit descendre soudain au milieu de la vallée un guerrier philistin, qui venait provoquer les Israélites à un combat singulier. Il se nommait Goliath et était originaire de Geth. C'était un véritable géant, sans doute un survivant de la race des Énakim, qui s'était précisément réfugiée autrefois à Geth<sup>1</sup>. Il avait la taille énorme de six coudées et demie; par conséquent de 3 mètres 81, la coudée équivalant à 0 m. 525<sup>2</sup>. Son armure correspondait à sa taille. Elle est décrite pièce par pièce, pour mieux mettre sa force en relief. Un casque d'airain protégeait sa tête. Sa cuirasse à écailles, ou plutôt le corselet, pareillement d'airain, semblable à ceux que représen-

1. Josué, xi, 21, 22.

2. Plinc, *Hist. nat.*, vii, 16, signale, au temps de l'empereur Auguste, plusieurs géants d'une stature encore plus élevée. Voir aussi Josèphe, *Antiq.*, XVIII, iv, 5.

tent les monuments égyptiens et assyriens, et qui recouvrait tout son buste, pesait 5 000 sicles ou 70 kilogrammes. Des jambards du même métal entouraient ses jambes. Une javeline d'airain était suspendue entre ses épaules, à la manière des temps anciens<sup>1</sup>. Le bois qui formait la tige de sa lance était comme l'ensouple<sup>2</sup> d'un tisserand. Le fer de cette même lance pesait 600 sicles, ou 8 kil. 520. Devant ce géant marchait son écuyer, qui portait un grand bouclier<sup>3</sup>.

Arrivé au fond du ravin, Goliath tint aux Hébreux, d'une voix retentissante, ce langage insolent : « Pourquoi êtes-vous sortis et vous êtes-vous rangés en bataille ? Ne suis-je pas un Philistin, et n'êtes-vous pas les serviteurs de Saül ? Choisissez parmi vous un homme qui descende contre moi. S'il réussit à me battre et à me frapper, nous vous serons assujettis ; mais, si j'ai le dessus et que je le tue, vous nous serez assujettis et vous serez nos esclaves. » Il disait encore, avec un redoublement d'orgueilleux mépris, sûr qu'il était de la victoire : « Je défie aujourd'hui toute l'armée d'Israël ; donnez-moi un homme, et nous nous battons ensemble. » Les provocations individuelles de ce genre plaisaient aux anciens, qui les regardaient comme un moyen d'éviter le carnage d'une bataille rangée<sup>4</sup>. Celle de Goliath glaça d'effroi les guerriers israélites. Aucun d'eux n'osait relever le gant, tant l'issue d'un pareil combat paraissait désastreuse pour celui qui aurait la hardiesse de l'entreprendre. « Saül et tout Israël entendirent ces paroles du Philistin ; et ils furent effrayés et saisis d'une grande crainte<sup>5</sup>. » Pendant quarante jours, matin et soir, Goliath se présenta ainsi aux Hébreux, sans obtenir aucun résultat, et des deux parts les armées demeurèrent immobiles.

Mais revenons à David, à la suite de l'historien sacré. Nous apprenons qu'avant le début de cette guerre, il avait quitté la cour, où il n'avait pas été installé d'une manière définitive, et était revenu reprendre, à Bethléem, ses humbles fonctions de berger. Trois de ses frères, les aînés, faisaient partie de l'armée de Saül, et son père, désireux d'avoir de leurs nouvelles, lui dit un jour : « Prends pour tes frères une mesure (un *éphah*, environ 38 l. 88) de blé grillé, et ces dix pains, et cours au camp vers tes frères ; porte aussi ces dix fromages au chef de mille<sup>6</sup>, et tu iras saluer tes frères, et tu prendras leurs

1. Homère, *Iliade*, II, 45.

2. On nomme ainsi le gros rouleau sur lequel les tisserands montent la chaîne du tissu qu'ils se préparent à fabriquer.

3. I Rois, XVII, 1-7.

4. Ce défi de Goliath rappelle en particulier le cas analogue des Horaces et des Curiaces, célèbre dans l'histoire romaine (Tite-Live, I, 24).

5. I Rois, XVIII, 8-11.

6. L'officier qui commandait le bataillon dont faisaient partie les trois fils d'Isaï,

gages. » Ces derniers mots signifient que David devait rapporter à son père quelques objets appartenant à ses frères, pour attester ainsi qu'ils étaient vivants et qu'il les avait vus. David partit donc de grand matin et arriva au camp israélite. Après avoir confié ses provisions au gardien des bagages, installés sans doute dans une enceinte fortifiée, il courut vers les rangs de l'armée, qui venait de prendre, comme chaque jour, sa position de combat, en poussant des cris de guerre. Il trouva ses frères et prit de leurs nouvelles. Tandis qu'ils conversaient entre eux, Goliath sortit du milieu des Philistins et vint réitérer, au fond du ravin, son audacieuse provocation. A sa vue, l'armée israélite se débanda et prit la fuite, épouvantée<sup>1</sup>.

Tout en fuyant, les guerriers d'Israël se disaient entre eux, comme pour remonter leur courage : « Voyez-vous cet homme qui s'avance contre nous ? Il vient pour défier Israël. Celui qui le tuera, le roi le comblera de richesses, et lui donnera sa fille, et exemptera de tout impôt la maison de son père. » David entendit ces réflexions, qui le frappèrent vivement; aussi voulut-il se les faire répéter. « Que fera-t-on à celui qui tuera ce Philistin et qui enlèvera l'opprobre de dessus Israël ? » demanda-t-il à ceux qui étaient auprès de lui. Il dit encore, indigné : « Quel est donc ce Philistin, cet incirconcis, pour insulter l'armée du Dieu vivant ? » Dans son ardeur surexcitée, voici qu'il songe à gagner la récompense promise, quelque inégales que puissent être les conditions de la lutte; mais on voit par ses dernières paroles qu'il était poussé avant tout par un sentiment de foi et de patriotisme. On lui répéta la promesse royale. Alors son frère aîné, Éliab, qui avait entendu la conversation, s'irrita contre lui et lui adressa cet injuste reproche : « Pourquoi es-tu venu ici, et à qui as-tu laissé ces quelques brebis dans le désert ? Je connais ton orgueil et la malice de ton cœur. C'est pour voir la bataille que tu es venu. » David répondit : « Qu'ai-je donc fait ? n'est-ce pas une simple parole ? » c'est-à-dire, une demande sans importance. Puis se détournant de son frère, il adressa encore la même question à ceux qui l'entouraient, et il en reçut la même réponse<sup>2</sup>.

L'attention générale fut bientôt attirée sur ce courageux et gracieux jeune homme, et on rapporta ses paroles à Saül, qui le fit venir en sa présence. Alors eut lieu une scène des plus intéressantes. David, qui avait mûri son projet, dit au roi :

« Que le cœur ne défaille à personne à cause de ce Philistin ! Ton serviteur ira et combattra contre lui. » Saül fit cette objection très naturelle : « Tu ne peux pas aller te battre contre ce Philistin, car tu es un enfant, et lui il est un homme de guerre depuis sa jeunesse. » Sans se

1. I Rois, xvii, 12-24. — 2. I Rois, xvii, 25-30.

laisser intimider, David répondit : « Lorsque ton serviteur faisait paître les brebis de son père, si le lion ou l'ours venait et emportait une brebis du troupeau, je courais après lui, je le frappais et je l'arrachais de sa gueule; et s'il se dressait contre moi, je le saisisssais par la gorge, je le frappais et le tuais. C'est ainsi que ton serviteur a tué même le lion, même l'ours; et ce Philistin, cet incirconcis, sera comme l'un d'eux, car il a insulté l'armée du Dieu vivant. Le Seigneur, qui m'a délivré du lion et de l'ours, me délivrera aussi de ce Philistin. »

Les lieux déserts où David faisait paître ses brebis lui avaient ainsi fourni l'occasion de manifester et de développer ses qualités viriles. Le lion habitait les fourrés qui entourent le Jourdain; l'ours



Fig. 130. — Berger défendant son troupeau contre un lion. (Bas-relief chaldéen.)

n'avait pas encore disparu des bois dont les collines de Juda, maintenant si dénudées, étaient couvertes çà et là. Les bergers israélites avaient donc à défendre leurs troupeaux contre ces carnassiers voraces. Plus tard, le prophète Amos, qui exerçait aussi les fonctions de pâtre en Palestine, pourra se vanter d'avoir arraché à la gueule du lion les membres déchirés de quelqu'une des brebis confiées à ses soins <sup>1</sup>.

Le courage héroïque de David, associé à un tel esprit de foi, impressionna fortement le roi, qui donna son consentement au projet si hardi, et se contenta de dire : « Va, et que le Seigneur soit avec toi ! » Saül crut cependant devoir armer le jeune combattant, pour qu'il n'y eût pas, sous ce rapport, une disproportion trop grande entre lui et son adversaire : celle de la taille et de la force physique n'était-elle pas déjà énorme ? On essaya donc de revêtir David de la panoplie

1. Amos, III, 12.



royale, c'est-à-dire, d'un casque, d'une cotte de mailles d'airain et d'un glaive. Muni de cet attirail, le jeune homme essaya de faire quelques pas et quelques gestes; mais il s'en trouva tellement embarrassé, qu'il s'en fit dépouiller aussitôt. Il préféra se contenter de sa houlette de berger, de sa fronde et de cinq pierres polies, qu'il choisit avec soin parmi celles qui abondaient dans le lit desséché du ravin, et qu'il plaça dans sa gibecière. Puis, sa fronde à la main<sup>1</sup>, il s'avança au-devant du Philistin. Celui-ci, voyant qu'un Israélite consentait enfin à relever son défi, descendit une fois de plus dans la vallée, à pas lents et majestueux, précédé de son écuyer. Quand il s'aperçut qu'il n'avait comme adversaire qu'« un jeune homme blond, de belle figure », muni de telles armes, il fut profondément blessé dans son orgueil, lança à David un regard furieux et s'écria : « Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi avec un bâton ? » Puis il le maudit par ses dieux<sup>2</sup>, et ajouta : « Viens à moi, et je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs. »

Mais la réponse de David ne se fit pas attendre :

Tu viens à moi avec l'épée, la lance et le javelot; et moi je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu des batailles d'Israël, que tu as insulté. Aujourd'hui le Seigneur te livrera entre mes mains et je te tuerai, et je te couperai la tête; aujourd'hui je donnerai les cadavres des Philistins aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre, et toute la terre saura qu'Israël a un Dieu; et toute cette multitude saura que ce n'est ni par l'épée ni par la lance que le Seigneur délivre, car la victoire dépend du Seigneur, et il vous a laissés entre nos mains.

Alors Goliath s'avança contre David, qui, de son côté, courut au-devant du géant, prit une pierre dans sa gibecière et la lança si vigoureusement et si habilement avec sa fronde, qu'elle alla s'enfoncer dans le front du Philistin. Goliath, frappé à mort, tomba le visage contre terre. Ainsi, comme le fait remarquer le narrateur, « David, avec une fronde et avec une pierre, l'emporta sur le Philistin; il le terrassa et le tua sans avoir d'épée à la main. Il courut, s'arrêta devant le Philistin, prit son épée qu'il tira du fourreau, le tua et lui coupa la tête. » Sa carrière publique ne pouvait pas être inaugurée d'une manière plus brillante<sup>3</sup>.

La défaite inattendue de leur champion produisit dans l'armée des Philistins une panique irrésistible. Ils prirent aussitôt la fuite. Les Hébreux s'élançèrent à leur poursuite, en poussant des cris, et les

1. I Rois, xvii, 31-40. De tout temps, la fronde a été l'arme favorite des bergers syriens.

2. On peut traduire aussi « par son Dieu », c'est-à-dire par le Dieu de David, en blasphémant le nom du Seigneur.

3. I Rois, xvii, 41-51.

reconduisirent jusqu'à Geth et aux portes d'Accaron. Beaucoup des fuyards tombèrent le long du chemin, percés de coups. Les guerriers israélites revinrent ensuite à Ephès-Dammim, pour piller le camp philistin abandonné. Il est dit de David qu'il porta la tête de Goliath à Jérusalem; mais ce détail doit avoir été consigné ici par anticipation, puisque cette ville n'était alors ni un centre politique, ni un centre religieux<sup>1</sup>.

En cet endroit du récit biblique, nous trouvons un incident qui crée un petit problème d'exégèse<sup>2</sup>. Lorsque Saül vit David marcher contre Goliath, il aurait demandé à Abner, général en chef de son armée : « De qui ce jeune homme est-il fils ? » Abner aurait répondu qu'il l'ignorait. Alors le roi l'aurait chargé de prendre des informations à ce sujet. L'écrivain sacré dit ensuite que, lorsque David revint victorieux de son duel, portant la tête de Goliath, Abner le présenta à Saül, qui demanda au vainqueur : « De qui es-tu le fils, jeune homme ? » Et David répondit : « Je suis le fils de ton serviteur Isaï, de Bethléem. » Plus haut, cependant, nous avons vu David introduit auprès du roi, gagnant son affection et devenant son écuyer. Ici, il arrive comme par hasard sur le théâtre de la guerre, et ne sait pas se servir d'une armure; de plus, ni Saül ni Abner ne semblent le connaître. N'y a-t-il pas une contradiction entre les deux récits ? Non, car le séjour de David à la cour royale n'avait pas été de longue durée, et il était revenu chez son père à Bethléem, quelque temps avant qu'éclatât la guerre contre les Philistins. On peut donc supposer que le trait « David devint écuyer du roi »<sup>3</sup> a été mentionné plus haut par anticipation, ou bien que ce titre aura été d'abord simplement honorifique pour le fils d'Isaï, le roi ayant sans doute plusieurs écuyers. Mais les deux questions posées par Saül à Abner, puis à David, « De qui ce jeune homme est-il fils ? De qui es-tu le fils ? » nous fournissent une solution meilleure encore. Elles ne concernaient pas la personne même de David, mais sa famille et son origine. Enfin, on peut dire aussi qu'en cet endroit l'auteur du livre des Rois n'a pas suivi l'ordre strictement chronologique dans l'arrangement des faits.

« L'amitié de Jonathas et de David, qui datait de la victoire de ce dernier sur Goliath, et la conduite si modeste et si naturelle du jeune héros sont des rayons de lumière dans l'histoire de Saül, qui va devenir de plus en plus sombre<sup>4</sup>. » C'est immédiatement après avoir raconté la défaite de Goliath et des Philistins, que l'auteur inspiré signale le début de cette amitié célèbre, et il le fait en un langage très énergique : « L'âme de Jonathas<sup>5</sup> fut liée à l'âme de David

1. I Rois, xvii, 52-54. — 2. I Rois, xvii, 55-58. — 3. I Rois, xvi, 21.

4. Edersheim, *Israel under Samuel, Saul and David, to the birth of Solomon*, p. 94.

5. En hébreu : *Yonathan*, « don du Seigneur ».

et Jonathas l'aima comme son âme, » c'est-à-dire, comme lui-même. C'est donc du fils du roi que vinrent les premières avances. L'amitié n'avait pas encore fait son apparition dans les saints Livres, et ce premier exemple qu'ils en citent égale, s'il ne les dépasse point, ce que les auteurs classiques nous ont transmis de plus exquis sur ce beau thème. Jonathas non seulement n'est pas jaloux du haut fait d'armes de David, mais admire plus que personne ce glorieux exploit



Fig. 131. — Égyptienne agitant un sistre. (Peinture de tombeau.)

et s'attache au vainqueur, de toute la tendresse de son âme. De quel puissant secours sera pour David cette affection, à laquelle correspond aussitôt la sienne ! A cette époque, Saül prit David avec lui d'une manière permanente, et les deux jeunes hommes, vivant constamment l'un auprès de l'autre, sentirent se resserrer chaque jour les liens de leur amitié réciproque. Ils contractèrent même ensemble un traité d'alliance fraternelle, dont Jonathas voulut donner à David un signe extérieur, en le contraignant d'accepter son manteau, sa cotte de mailles, ses armes principales — son épée, et l'arc qu'il savait si bien manier<sup>1</sup> — et sa ceinture. Saül mit alors sous les ordres du vainqueur de Goliath un corps de troupes, à la tête duquel il faisait, avec autant de succès que de sagesse, des expéditions de diffé-

1. II Rois, 1, 22.

rente nature. Toute sa conduite était empreinte de tant de grâce et de modestie, qu'il plaisait à tout le monde, en particulier aux officiers royaux, qui ne ressentaient aucun ombrage de sa promotion si rapide <sup>1</sup>.

Le roi, au contraire, ne sut pas résister à un sentiment d'envie peu honorable pour lui. Lorsque l'armée israélite revint triomphalement, après avoir battu les Philistins, les femmes sortirent de leurs maisons dans toutes les localités par lesquelles elle passait, et elles lui adressèrent leurs félicitations à la façon orientale, en chantant, en dansant, en s'accompagnant de tambourins et de sistres. Un refrain qu'elles ne se lassaient pas de répéter est parvenu jusqu'à nous. C'est un vers à deux membres, rimé dans le texte hébreu :

Saül a frappé ses mille,  
et David ses dix mille.

Bien que ce refrain contînt aussi l'éloge du roi, qu'il mentionnait en premier lieu, il attribuait à David — et c'était justice — une supériorité marquée. Saül en conçut un violent courroux. « On donne les dix mille à David, répétait-il avec colère, et à moi on ne donne que les mille. » A partir de cette époque, il crut voir en David le rival dont le prophète Samuel l'avait menacé, et « il le voyait d'un mauvais œil. » Quelles n'auraient pas été sa jalousie et sa haine, s'il avait su que l'onction royale lui avait été déjà conférée <sup>2</sup>?

Saül ne tarda pas à manifester ces tristes sentiments d'une manière qui faillit devenir fatale à celui qui en était innocemment l'objet. Étant tombé dans un état de violente surexcitation, produit par l'esprit mauvais qui s'était emparé de lui, comme il tenait dans sa main sa lance en guise de sceptre, il la brandit à deux reprises contre David, qui jouait de la harpe auprès de lui pour le calmer. Mais, par deux fois aussi, le jeune écuyer esquiva le coup, et la lance ne frappa que la muraille. Quand cet accès de fureur eut pris fin, Saül demeura sous l'impression d'une frayeur religieuse, en réfléchissant au crime affreux qu'il avait voulu commettre; car les sentiments les plus contradictoires se succédaient rapidement dans cette âme désemparée. C'est peut-être pour ne plus s'exposer à tuer David qu'il l'éloigna pour un temps, en lui confiant le commandement de mille soldats. Mais il ne réussit par là qu'à mettre dans un plus grand relief les qualités du vaillant chef, à le faire aimer davantage de tout le peuple, et à rendre ainsi sa propre haine encore plus cruelle <sup>3</sup>.

Résolu à se défaire de lui, mais ne pouvant se décider à lui donner la mort de sa propre main, il conçut l'infâme projet de l'exposer à de graves dangers, sous le prétexte trompeur de lui faire gagner la main

1. I Rois, xviii, 1-5. — 2. I Rois, xviii, 6-10. — 3. I Rois, xviii, 11-16.

de sa fille aînée, Mérob, comme si elle ne lui eût pas appartenu déjà en principe, puisqu'elle avait été promise officiellement au vainqueur de Goliath. Avant de célébrer le mariage, Saül réitéra d'abord à David sa promesse. « Seulement, continua-t-il, sois un héros courageux, et combats les guerres du Seigneur. » Ce qui revenait à exiger de lui une nouvelle preuve de bravoure, dans un combat avec les Philistins, ces ennemis acharnés du peuple de Dieu. Dans sa réponse, David donna un frappant exemple de sa sagesse et de sa discrétion. « Qui suis-je, dit-il au roi, et quelle est ma situation, et quelle est la famille de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi ? » Mais, changeant tout à coup de résolution, le roi fantasque maria Mérob à un Israélite nommé Hadriel. Il apprit ensuite que sa seconde fille, Micol, s'était éprise d'affection pour le fils d'Isaï, et il songea à tirer parti de cet attachement pour réaliser son projet perfide. Il dit donc à David : « Aujourd'hui pour la seconde fois tu peux devenir mon gendre. » Mais, comme le jeune homme manifestait une défiance très légitime, Saül donna l'ordre à ses courtisans de tout mettre en œuvre pour obtenir son consentement. A leurs avances, David répondit avec sa prudence accoutumée : « Est-ce peu de chose à vos yeux que de devenir le gendre du roi ? Pour moi, je suis un homme pauvre et de peu d'importance. » Il voulait dire que sa pauvreté personnelle ne lui permettait pas de payer au père de la princesse la somme et les présents requis en pareil cas par les usages orientaux. Saül, quand on lui eut rapporté cette parole, fit dire à David qu'il ne demanderait aucune dot pour sa fille et qu'il était tout disposé à la lui donner en mariage, à la seule condition de fournir la preuve qu'il aurait tué cent Philistins. La proposition fut acceptée; David se mit en campagne avec ses soldats, tua deux cents Philistins et rapporta au roi le double du gage demandé. Le mariage eut donc lieu, et Micol sut consoler David par la tendresse de son affection. Le roi, au contraire, comprenant plus que jamais que son gendre était pour lui un rival auquel tout réussissait à souhait, au dedans comme au dehors, dans ses relations avec le peuple comme dans ses combats avec les ennemis d'Israël, laissa de nouveau un libre cours à ses dispositions haineuses <sup>1</sup>.

Cette hostilité que Saül a essayé jusqu'ici de dissimuler en partie, va désormais éclater au grand jour et se transformer en une persécution ouverte. Le roi commença par exciter les officiers de sa cour, et même son fils Jonathas, à donner traîtreusement la mort à David. Dans cette circonstance délicate, Jonathas sut unir admirablement les devoirs d'un fils respectueux et ceux d'un ami fidèle. Pour engager David à se tenir sur ses gardes, il l'avertit des intentions homicides

de son père; puis il ne craignit pas de parler franchement à ce dernier en faveur de son ami :

Que le roi, lui dit-il, ne fasse pas de mal à David, car il ne t'en a pas fait; bien plus, il t'a rendu de grands services. Il a exposé sa vie et tué le Philistin, et le Seigneur a opéré (par lui) une grande délivrance pour tout Israël. Tu l'as vu, et tu t'en es réjoui. Pourquoi pécherais-tu contre le sang innocent, en faisant mourir David sans raison?

Saül se laissa momentanément convaincre et adoucir par ce langage, d'ailleurs si vrai. Il promit même, sous le sceau du serment,



Fig. 132. — Soldat assyrien armé d'une lance. (Monument de Ninive.)

qu'il ne ferait aucun mal à David. Celui-ci put donc reprendre auprès du roi ses fonctions accoutumées<sup>1</sup>. Mais cette résolution, peut-être sincère au premier moment, ne fut pas de longue durée. La guerre ayant recommencé avec les Philistins, et David s'y étant encore couvert de gloire, la jalousie reprit le dessus chez le roi, qui, dans une crise de fureur, essaya pour la troisième fois de transpercer de sa lance son gendre, occupé à jouer de la harpe auprès de lui. Alors David s'éloigna au plus vite et se réfugia dans sa propre maison. Mais sa femme si dévouée comprit qu'il n'y était pas en sûreté. Elle lui persuada que son salut ne pouvait être obtenu que par une prompte

1. I Rois, xix, 1-5.

fuite, et sachant que les portes de leur habitation étaient gardées par les soldats du roi, elle l'aïda à s'échapper par une fenêtre. Comme elle se doutait que Saül ne tarderait pas à envoyer des gens de sa garde pour assassiner David, elle eut recours à un habile stratagème, qui permettrait au fugitif de gagner du temps. Elle plaça dans son lit le *theraf*, c'est-à-dire l'idole ou dieu laïe dont il a été question autrefois dans l'histoire de Jacob<sup>1</sup>, et qu'elle gardait superstitieusement, sans doute à l'insu de son mari. C'était une statue grossière, qui avait la forme et parfois la taille d'un homme, comme dans le cas présent. Une peau de chèvre mise à la tête du lit, pour simuler la chevelure, et un manteau en guise de couverture, complétèrent le déguisement. Quand les émissaires du roi se présentèrent pour emmener David, Micol leur annonça qu'il était malade. Ils revinrent bientôt, sur cet ordre formel de Saül : « Apportez-le moi dans son lit, afin que je le fasse mourir. » Cette fois, ils pénétrèrent dans la chambre du prétendu malade et découvrirent la ruse. Heureusement, David était à l'abri d'un danger prochain, car il s'était réfugié à Rama, chez le prophète Samuel, à environ deux heures au nord de Gabaa<sup>2</sup>. Là, il était sûr de trouver de saints encouragements et de paternelles consolations. Non loin de Rama, dans un endroit qui portait le nom de Naïoth, « les Loges », était établie une de ces écoles de prophètes dont nous avons indiqué l'origine et le but. Le vénérable vieillard y conduisit David.

La nouvelle en parvint bientôt à Saül, dont la haine déçue devint plus irascible que jamais. Il ne craignit pas, malgré le respect qu'il devait à Samuel, d'envoyer à Naïoth des hommes de sa garde, chargés de se saisir de David et de le ramener à Gabaa. Lorsqu'ils arrivèrent, un groupe de prophètes, à la tête duquel était Samuel, se trouvait sous l'influence de l'esprit divin, telle que nous l'avons décrite plus haut. Ces envoyés furent eux-mêmes saisis par l'esprit de prophétie, comme Saül l'avait été autrefois, et, oubliant totalement l'objet de leur mission, ils se mirent à chanter à leur tour la louange de Dieu. Le roi, quand il apprit cet incident, aurait dû le regarder comme un avertissement du ciel, et renoncer à son projet homicide; mais, endurci dans le mal, il renvoya par deux fois ses gardes à Naïoth. Le même phénomène miraculeux s'étant reproduit pour eux, il alla en personne à Rama. A son tour, « il fut saisi de l'esprit du Seigneur et se mit à prophétiser », de sorte qu'on répéta le proverbe déjà employé précédemment : « Saül est-il donc aussi parmi les prophètes ? » Dans les circonstances actuelles, le prodige

1. Genèse, xxxv, 19. Voir la page 96 de ce volume.

2. I Rois, xix, 8-18. Le titre du psaume LVIII attribue sa composition à ce douloureux incident.

était encore plus frappant. Dieu recourut à ce moyen, pour montrer au roi combien sa conduite envers David était coupable, et pour sauver celui-ci du grave péril qui le menaçait <sup>1</sup>.

A partir de cette époque, l'existence de David fut plus péniblement agitée que jamais, et constamment en butte à la persécution de Saül, jusqu'à la mort tragique de ce dernier. Tant de souffrances achevaient de former son âme et de le préparer à son rôle futur. Il ne tarda pas à comprendre qu'il ne pouvait pas demeurer plus longtemps à Naïoth, puisqu'il n'y était plus en sûreté. Il revint donc secrètement à Gabaa, pour revoir Jonathas et s'entendre avec lui. Il y eut d'abord un échange émouvant de paroles entre les deux amis. « Qu'ai-je fait ? s'écria David, en laissant déborder l'amertume qui remplissait son âme; quel est mon tort et quelle est ma faute envers ton père, pour qu'il s'attaque à ma vie ? » Jonathas essaya de le rassurer. « A Dieu ne plaise ! tu ne mourras pas », lui répondit-il, car son cœur délicat croyait difficilement au mal. Il ajouta qu'il possédait toute la confiance de son père, qui, s'il avait eu l'intention de faire mourir David, l'en aurait certainement averti. L'argument était aisé à réfuter. « Ton père sait bien, reprit David, que j'ai trouvé grâce à tes yeux, et il s'est dit : « Il ne faut pas que Jonathas sache cela, de peur qu'il ne s'en afflige ; » « mais, par la vie du Seigneur et par ta vie, il n'y a qu'un pas entre moi et la mort. »

Jonathas demanda alors à son ami : « Que désires-tu ? Je le ferai. » David proposa l'expédient suivant, pour connaître la vraie disposition de Saül à son égard. Le lendemain, c'était la nouvelle lune et le premier jour du mois, que les Hébreux solennisaient par des sacrifices spéciaux <sup>2</sup>. En temps ordinaire, David aurait dû, ce jour-là, prendre sa place à côté du roi, pendant le repas où l'on consommait une partie de la chair des victimes. Il fut décidé qu'il demeurerait absent. Jonathas était chargé de l'excuser. Si Saül répondait : « C'est bien », cela signifierait qu'il avait renoncé à son dessein meurtrier. Mais s'il manifestait de la colère, c'est qu'il en voulait toujours à la vie de son gendre. Jonathas acquiesça pleinement au désir de David <sup>3</sup>.

Cette première partie de l'entretien s'était passée à l'intérieur de la ville. Les deux amis allèrent le continuer dans les champs, pour échapper aux regards et aux oreilles perfides. La scène va devenir encore plus impressionnante. Jonathas promet de nouveau solennellement à David de lui faire connaître les bons et les mauvais sentiments de son père à son égard. Puis, prévoyant la future destinée de son ami, il implora dans les termes les plus pathétiques son appui

1. I Rois, xix, 19-24.— 2. Nombres, x, 10; xxviii, 11-15, etc.— 3. I Rois, xx, 1-10.



pour sa propre personne et pour ses enfants : « Que le Seigneur soit avec toi ! et, si je vis, tu me traiteras avec la bonté du Seigneur ; mais si je meurs, tu ne cesseras jamais d'agir avec bonté envers ma famille. » Il fit jurer à David, par l'amour qu'il lui portait, qu'il en serait ainsi. Il fut ensuite convenu que, le surlendemain, David viendrait se cacher près de la pierre d'Ézel, située non loin du lieu où ils étaient alors. Jonathas y viendrait aussi, accompagné d'un jeune enfant. Dans le cas où il leur serait impossible d'échanger prudemment quelques paroles, Jonathas lancerait trois flèches dans la direction de la pierre, comme pour s'exercer. Lorsque l'enfant irait les ramasser, s'il lui disait : « Les flèches sont en deçà de toi, » ce serait un signe que David n'avait rien à craindre de la part du roi ; mais s'il disait : « Les flèches sont au delà de toi, » il n'avait qu'à fuir au plus vite, pour échapper à la colère de Saül<sup>1</sup>.

Le jour de la nouvelle lune, le roi remarqua l'absence de David, au moment du repas ; mais il ne fit aucune observation à ce sujet. Le lendemain, en constatant que sa place était encore vide, il s'irrita violemment contre Jonathas, auquel il reprocha son affection pour David. Il demanda ensuite qu'on lui ramenât son gendre, parce qu'il avait mérité la mort, Jonathas prit courageusement la défense de son ami, en disant : « Pourquoi mourrait-il ? qu'a-t-il fait ? » Mais, furieux jusqu'à la démence, Saül brandit sa lance contre son fils pour le frapper. Jonathas alla ensuite avertir David, de la manière convenue. Après que l'enfant eut été congédié, David sortit de sa cachette, et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent ensemble. David surtout ne pouvait plus retenir ses sanglots, car il se rendait compte que sa situation était vraiment désespérée du côté de la terre. Jonathas essaya encore de le consoler : « Va en paix, maintenant que nous nous sommes liés l'un et l'autre par un serment au nom du Seigneur, en disant : Que le Seigneur soit à jamais entre moi et toi, entre ma postérité et la tienne ! » Puis ils se séparèrent. Ils ne se reverront plus qu'une fois, en des circonstances encore plus douloureuses<sup>2</sup>.

#### V. — David fugitif à travers le désert de Juda<sup>3</sup>.

Durant cette triste période de sa vie, nous verrons David errer çà et là, pour se mettre à l'abri de la persécution de Saül ; en même temps, nous admirerons les soins touchants que la Providence prendra de lui, pour l'arracher à de grands périls.

En se séparant de Jonathas, il se rendit à Nob, bourgade située au sud de Gabaa et au nord de Jérusalem, non loin d'Anathoth.

1. I Rois, xx, 12-23.— 2. I Rois, xx, 24-43.— 3. I Rois, xxi, 1-xxvi, 25.

Son intention n'était pas d'y demeurer, car le roi l'y aurait facilement découvert; il ne s'y arrêta qu'en passant, pour se munir d'armes et de vivres. Le tabernacle y avait été installé, et par conséquent aussi le grand prêtre, avec un certain nombre de prêtres secondaires. Le pontife d'alors était Achimélech, qui ne put dissimuler son effroi, lorsque David demanda à lui parler. Personne n'ignorait à quel point la situation était tendue entre le roi et son gendre, et on craignait, non sans raison, de s'attirer la colère de Saül, en entrant en rapports avec celui qu'il traitait comme un dangereux ennemi. Quand le grand prêtre eut exprimé à David sa surprise de le voir voyager seul, sans l'escorte que réclamait son rang, le jeune fugitif alléguait une mission secrète et pressante du roi, tellement pressante qu'il avait dû partir sans armes et sans provisions. Les subterfuges de ce genre ne seront pas rares, à cette époque, sur les lèvres de David<sup>1</sup>. Il se les croyait permis pour sauver sa vie. Nous n'avons pas à les juger d'après les principes délicats de la moralité chrétienne.

David pria ensuite Achimélech de lui donner cinq pains. Le pontife n'en avait alors pas d'autres que les pains dits « de proposition », qui étaient placés sur une table devant l'arche, au nombre de douze, pour représenter les tribus d'Israël<sup>2</sup>. Les prêtres seuls avaient le droit de les consommer, après qu'ils avaient été remplacés, chaque samedi, par des pains frais. Néanmoins, le cas étant pressant, Achimélech consentit à en donner cinq à David<sup>3</sup>. Il lui remit aussi, sur sa demande, le glaive de Goliath, que David avait consacré au Seigneur après sa victoire, et qui avait été apporté à Nob. Dans une petite parenthèse qui prépare le récit d'un drame sanglant, l'écrivain sacré apprend au lecteur que l'Iduméen Doëg, chef des pasteurs de Saül, se trouvait alors à Nob, à l'intérieur du tabernacle, soit pour y accomplir un vœu, soit pour y subir quelque purification lévitique<sup>4</sup>.

Qu'allait devenir maintenant David ? Dans son angoisse, sentant qu'il n'était pas en sûreté sur le territoire israélite, il se décida à aller chercher un asile chez les Philistins. Il espérait n'être pas reconnu d'eux, et trouver momentanément un emploi à la cour d'Achis, roi de Geth<sup>5</sup>. Mais les officiers royaux l'eurent promptement reconnu,

1. I Rois, xxi, 8; xxvii, 5; xxix, 8, etc.

2. Exode, xxv, 23-30; Lévitique, xxiv, 5-9.

3. Voir dans les évangiles de S. Matthieu, xii, 3-4, et de S. Marc, ii, 25, le raisonnement que N.-S. Jésus-Christ emprunta à cet épisode, pour légitimer la conduite de ses apôtres, qu'on accusait d'avoir violé le repos du sabbat.

4. I Rois, xxi, 1-9.

5. Selon quelques auteurs, il se serait figuré que les Philistins l'accueilleraient avec enthousiasme, comme un ennemi avoué de Saül dont ils avaient eu beaucoup à souffrir. En tout cas, leur territoire était alors le plus facilement accessible à David dans sa fuite précipitée.



Fig. 133. — Entrée de la caverne d'Otollam, dans l'ouadi Khorçitoun. (D'après une photographie.)

car il avait joué constamment un des rôles les plus importants dans les guerres d'Israël contre leur propre peuple, et toujours on avait pu le voir aux premiers rangs des combattants. On le dénonça donc à Achis, en disant : « N'est-ce point là David, le roi du pays ? N'est-ce pas celui pour qui on chantait :

Saül a frappé ses mille,  
et David ses dix mille ? »

En entendant cette réflexion, David se crut perdu, car elle rappelait spécialement aux Philistins la victoire, si humiliante pour eux, qu'il avait remportée sur Goliath, leur fameux champion. Pour échapper à ce nouveau péril, il ne vit pas d'autre moyen que de « dissimuler sa raison », comme s'exprime le texte hébreu, c'est-à-dire, de se faire passer pour un fou. De tout temps, les aliénés ont inspiré aux Orientaux une crainte respectueuse, et David comptait sur cette impression pour sortir de l'impasse où il s'était jeté. « Il se heurtait contre les battants des portes, et laissait couler sa salive sur sa barbe. » Son stratagème réussit pleinement. « Vous voyez bien que cet homme est fou, dit Achis à ses serviteurs. Pourquoi me l'avez-vous amené ? Est-ce que je manque de fous, pour que vous m'ameniez celui-ci<sup>1</sup> ? » D'après les titres qui indiquent l'occasion d'un certain nombre de psaumes, deux de ces cantiques auraient été composés par David en souvenir de cet incident : le LV<sup>e</sup> (le LVI<sup>e</sup> dans le texte hébreu) décrit les sentiments que le poète éprouva au moment du péril ; le XXXIII<sup>e</sup> (en hébreu, le XXXIV<sup>e</sup>) manifeste sa reconnaissance envers son divin libérateur. Six autres psaumes, le VII<sup>e</sup>, le LI<sup>e</sup>, le LIII<sup>e</sup>, le LIV<sup>e</sup>, le LVIII<sup>e</sup> et le CXLII<sup>e</sup>, sont aussi datés de cette époque si pénible de la vie de David. Ils expriment tous le pieux sentiment de la confiance en Dieu, et l'injustice cruelle du persécuteur.

Remis en liberté, le fugitif quitta Geth au plus vite, et alla se cacher dans une caverne qui portait le nom d'Odollam (en hébreu, Adoullam), ancienne cité cananéenne près de laquelle elle se trouvait, sur le territoire de Juda. Eusèbe de Césarée et saint Jérôme, dans leur ouvrage de géographie palestinienne intitulé *Onomasticon*, placent cette ville au nord d'Eleuthéropolis ou *Beit-Djibrin*, de sorte qu'on l'a souvent identifiée au village actuel d'*Aad el-Miyeh*, qui possède de nombreuses grottes naturelles. D'autres palestinologues la rapprochent davantage de Bethléem, et assimilent la grotte d'Odollam à celle de *Khoréitoun*, située dans l'ouadi du même nom, au sud-est de Jérusalem. David fut bientôt rejoint dans sa cachette par ses frères et toute sa famille, qu'il avait trouvé le moyen d'avertir, et qui venaient à leur tour se mettre à l'abri de la colère de Saül ; car

1. I Rois, XXI, 10-15.

il n'était que trop conforme aux usages orientaux qu'une famille entière fût massacrée, après la faute réelle ou supposée d'un de ses membres. De plus, comme autrefois auprès de Jephthé, avant qu'il devint juge d'Israël<sup>1</sup>, des mécontents que la tyrannie de Saül avait multipliés, des débiteurs insolubles tracassés par de durs créanciers, des aventuriers de toute sorte — « des gens amers d'âme, » dit le texte hébreu — vinrent se grouper autour de lui, comme autour d'un chef habile, auquel ils étaient prêts à obéir. Ils se trouvèrent bientôt au nombre de quatre cents, puis de six cents. De cette petite armée sortiront quelques-uns des plus célèbres guerriers de David, de véritables héros<sup>2</sup>, qui illustrèrent son règne et l'aiderent puissamment à combattre les ennemis du peuple de Dieu. Mais il ne songea pas un instant à utiliser leur concours pour se mettre en rébellion contre Saül; avec eux, il profita de toutes les occasions pour lutter contre les Philistins, les Amalécites et les peuplades du voisinage, qui étaient en guerre avec les Hébreux.

Quelque temps après son installation à Odollam, David passa au pays de Moab, de l'autre côté de la mer Morte, et obtint du roi de cette contrée, pour son père et sa mère, l'autorisation de demeurer sur son territoire, jusqu'à ce que son avenir personnel fût moins incertain. Là, ils seraient encore plus en sûreté que sur le sol israélite. Il avait compté, pour cette demande, sur la bienveillance des compatriotes de Ruth, son arrière-grand'mère. Il avait peut-être songé à s'installer lui-même chez les Moabites, car il aurait été difficile à Saül de l'y atteindre; mais le prophète Gad, auquel Dieu confiera bientôt un rôle très important sous le règne de David, vint le trouver pour l'inviter — sans doute de la part de Samuel — à rentrer en Palestine; ce qu'il fit aussitôt<sup>3</sup>.

Le récit biblique nous ramène tout à coup à Saül, qui venait de recevoir, au sujet de celui qu'il regardait comme un dangereux rival, des renseignements attendus avec impatience. Nous le voyons « assis sous le tamarix, à Gabaa, sur la hauteur. » Il a sa lance à la main, et tous les officiers de sa cour se tiennent auprès de lui. C'était, a-t-on dit, « comme un petit parlement en plein air », auquel le roi donnait une certaine solennité, car le sujet qu'il voulait traiter avait pour lui une importance de premier ordre. S'adressant à ses courtisans, qui appartenaient tous, comme lui, à la tribu de Benjamin, il leur représenta, non sans habileté, que, si David arrivait au pouvoir, ce n'était certainement pas à eux, mais à des hommes choisis dans sa propre tribu, celle de Juda, qu'il accorderait des dignités et des situations avantageuses. Passant ensuite du sarcasme à la

1. Juges, XXI, 3. — 2. II Rois, XVIII, 18-39; I Paralipomènes, X, 10-47. — 3. I Rois, XXII, 1-5.

plainte amère et exagérée, il reprocha à ses auditeurs de ne pas le seconder contre son rival : « Pourquoi avez-vous tous conspiré contre moi, sans que personne m'ait averti de l'alliance de mon fils avec le fils d'Isaï ? Il n'y a pas un seul d'entre vous qui soit touché de mes malheurs, ou qui m'avertisse que mon fils a soulevé mon serviteur (David) contre moi, pour qu'il ne cesse pas de me tendre des pièges. » Il faisait ainsi un appel à leur loyal concours.

L'Édomite Doëg prit alors la parole, et déclara qu'étant à Nob, ainsi qu'il a été raconté plus haut, il avait vu David en conversation avec le grand-prêtre Achimélech; celui-ci avait consulté pour lui le Seigneur, et lui avait donné des pains et l'épée de Goliath<sup>1</sup>. Saül fit immédiatement venir à Gabaa le pontife et tous les prêtres qui se trouvaient auprès du tabernacle. Quand ils furent en sa présence, il accusa violemment Achimélech d'avoir conspiré contre lui, en prenant le parti de David. La réponse du grand-prêtre fut franche et courageuse. Après avoir fait en quelques mots un bel éloge de David, il se disculpa lui-même sans peine, en alléguant que, d'autres fois déjà, il avait consulté le Seigneur au sujet de David, sans qu'on lui en eût fait un crime; de plus, ignorant de quoi il s'agissait lorsque le fils d'Isaï était venu le trouver, il lui avait fourni ce qu'il lui demandait, sans songer à trahir le roi. Quand il eut fini de parler, Saül s'écria furieux : « Tu mourras, Achimélech, toi et toute la maison de ton père. » Puis il ordonna à ses gardes de le tuer sur place, avec tous les prêtres qui l'entouraient. Mais les gardes ayant refusé de tremper leurs mains dans le sang des ministres du sanctuaire, Saül confia au délateur lui-même, l'infâme Doëg, cette besogne sacrilège, dont il s'acquitta avec une barbarie révoltante, aidé sans doute par ses serviteurs. Ce fut un horrible massacre, car, après avoir fait égorger quatre-vingt-cinq prêtres à Gabaa, Saül « frappa encore du glaive, à Nob, ville sacerdotale, les hommes, les femmes, les enfants et les nourrissons, les bœufs, les ânes et les brebis. » La prophétie lancée autrefois contre la maison d'Héli trouva ainsi son accomplissement intégral. Seul, parmi tant de prêtres, un des fils d'Achimélech, nommé Abiathar, échappa au carnage et alla se réfugier auprès de David, qui, désolé d'avoir été l'occasion de son malheur, l'accueillit avec bonté, fit de lui son compagnon habituel dans la bonne et la mauvaise fortune, et le chargea d'exercer auprès de lui les fonctions pontificales<sup>2</sup>.

Nous l'avons dit, le Dieu d'Israël, bien loin de délaisser son élu dans l'infortune, le soutint et l'encouragea, en lui donnant des marques réitérées de sa protection toute paternelle. Peu de temps après le cruel massacre des prêtres, on vint annoncer à David que

1. I Rois, xxii, 6-10. — 2. I Rois, xxii, 11-23.

les Philistins étaient venus attaquer Cécila, et qu'ils pillaient les aires, dans lesquelles le blé avait été accumulé après la moisson. Cécila, aujourd'hui *Kila*, était une des villes de la plaine maritime qui avaient été attribuées par Josué à la tribu de Juda; elle dominait la partie inférieure de la vallée du Térébinthe. David consulta le Seigneur par l'intermédiaire d'Abiathar, et il en reçut cette réponse : « Va, tu battras les Philistins et tu délivreras Cécila. » Mais sa troupe, qui n'était pas sans appréhension du côté de Saül, parce qu'il pouvait tomber sur elle d'un moment à l'autre, sentit redoubler son effroi, quand elle apprit qu'on allait la conduire contre les Philistins, et elle ne cacha point à son chef cette impression de crainte. Dieu, consulté une seconde fois, fit la même réponse, et alors la petite armée, reprenant courage, s'élança contre l'ennemi, qu'elle battit et auquel elle enleva ses troupeaux. Cécila fut délivrée par là-même. C'était une ville fortifiée. Lorsque Saül sut que David s'y trouvait avec ses gens, il convoqua lui-même son armée, pour aller l'y assiéger, car il s'aveuglait au point de croire que c'était Dieu lui-même qui lui livrait son rival. Heureusement David fut averti à temps, par une nouvelle réponse du Seigneur, que, s'il restait à Cécila, les habitants ingrats le trahiraient. Il s'empressa donc de quitter la ville avec ses six cents hommes. Ils errèrent ensemble pendant quelque temps dans le désert de Juda, c'est-à-dire, dans le district sauvage, inhabité, qui s'étend à l'ouest de la mer Morte<sup>1</sup>. « Le pays se prêtait aux aventures; c'est un dédale de ravins profonds, communiquant par des passes étroites et par des sentiers suspendus en corniche au bord des précipices. Des routes isolées, abordables seulement par des crêtes rugueuses, y défient l'assaut; des grottes tortueuses y offrent un asile assuré à qui en connaît les détours<sup>2</sup>. »

David finit par s'arrêter « sur la montagne du désert de Ziph, » colline arrondie qui porte encore le nom de *Tell Ziph*. On la rencontre en allant d'Hébron à Carmel ou *Kourmoul*, à peu près à égale distance de ces deux localités, sur la limite occidentale du désert de Juda. Elle était alors couverte d'arbres, qui ont depuis longtemps disparu. C'était une situation assez forte; aussi paraît-elle avoir été, à cette époque, le séjour principal de David et de ses gens. Saül ne lui laissait guère de repos, car il le cherchait et le traquait de tous côtés, à travers ces lieux déserts; mais Dieu rendit ses recherches et sa haine impuissantes.

C'est au désert de Ziph que Jonathas, éludant la vigilance de son père, réussit à avoir une entrevue secrète, la dernière de toutes, avec celui qu'il aimait tant. Il vint, non seulement pour donner au

1. I Rois, xxiii, 1-13.

2. Maspero, *Histoire ancienne de l'Orient classique*, 3<sup>e</sup> éd., t. II, p. 746, 747.

cœur de David et au sien la consolation dont ils avaient tant besoin après leur cruelle séparation, mais aussi pour encourager son ami, en lui rappelant que le Dieu d'Israël était avec lui. Il lui parla avec une piété touchante, « fortifiant sa confiance en Dieu, » et aussi avec la délicatesse généreuse que nous avons déjà admirée en lui. « Ne crains pas, lui dit-il entre autres choses, car la main de Saül mon père ne t'atteindra pas. Tu régneras sur Israël, et moi, je serai le second après toi. » Comme on voudrait que ce désir affectueux se fût accompli ! Quel conseiller tout exquis Jonathas aurait été pour son « frère » David, après que celui-ci eut été élevé sur le trône ! Avant de se séparer, sans se douter que c'était pour toujours, les deux amis renouvelèrent encore leur contrat d'alliance <sup>1</sup>.

A cette joie intime succéda pour David une épreuve très dure. Les habitants de Ziph, auxquels sa présence et celle de ses nombreux compagnons n'avait pas pu demeurer longtemps secrète, le trahirent odieusement, en allant indiquer à Saül l'endroit exact où il s'était momentanément établi. « David, lui dirent-ils, n'est-il pas caché parmi nous dans les lieux forts, dans la forêt, sous la colline d'Ilakila, qui est au sud du désert ? Descends donc, ô roi, puisque c'est là le désir de ton cœur, et nous le livrerons entre tes mains. » Saül accepta avec reconnaissance la proposition des délateurs. Il partit avec sa garde, et il était sur le point de rejoindre David « au désert de Maon », autre région du désert de Juda, que domine aussi une colline arrondie, nommée aujourd'hui *Tell Mâïn*, lorsqu'un messager accourut précipitamment, pour l'avertir que les Philistins venaient de faire une nouvelle irruption sur le territoire israélite. Il dut donc interrompre sa poursuite, pour aller s'opposer à l'invasion. Jamais le fugitif n'avait couru un danger si imminent, car « Saül marchait d'un côté de la montagne, et David avec ses gens de l'autre côté de la montagne, ... et déjà Saül et ses gens entouraient David et ses gens, pour s'emparer d'eux. » Sans cette intervention de la Providence, ils auraient été pris comme dans un filet <sup>2</sup>.

Après le départ de son persécuteur, David quitta le désert de Maon, pour arriver, après six ou sept heures de marche, dans la direction du Nord-Est, à Engaddi (en hébreu *Aïn-Guédi*, la « fontaine du chamois »; actuellement *Aïn Djédi*), ville bâtie sur la rive occidentale de la mer Morte. Là, les rochers à pic s'écartent du bord des eaux et enserrent une plaine inclinée, arrosée et fertilisée par le ruisseau qui sort des roches de calcaire. Aujourd'hui encore, c'est une riche et délicieuse oasis au milieu de ce district sauvage, bien que les palmiers et les vignes chantés par le Cantique des cantiques, 1, 14, aient entièrement disparu. De là on découvre, au Nord, une partie de la vallée

1. I Rois, xxiii, 14-17. — 2. I Rois, xxiii, 19-28.



du Jourdain, et, à l'Est, la mer Morte dans presque toute son étendue, avec les monts de Moab qui lui servent de limite de ce côté. Au temps d'Abraham, Chodorlahomor avait passé par cette région avec ses troupes, lorsqu'il était venu piller la Palestine <sup>1</sup>.

Quand Saül eut refoulé les Philistins, ses espions vinrent lui annoncer que David s'était réfugié à Engaddi, et, reprenant sa poursuite interrompue à regret, il accourut avec trois mille hommes d'élite, pour essayer d'atteindre son gendre sur les rochers presque inaccessibles <sup>2</sup> qui entourent l'oasis. Des grottes nombreuses s'ouvrent parmi les rochers. Un jour, David et ses gens étaient entrés au fond de l'une d'elles, pour échapper aux regards de l'armée de Saül, qu'ils avaient aperçue à quelque distance. Et voici que le roi y pénétra seul, sans soupçonner aucun danger. Ces cavernes palestiniennes, lorsqu'elles ont quelque profondeur, « sont aussi noires que la nuit, et l'œil le plus perçant ne saurait voir ce qui se trouve à cinq pas dans la direction de l'intérieur; mais un homme qui est depuis longtemps dans la grotte, et qui regarde du côté de l'entrée, peut observer avec la plus grande netteté ce qui s'y passe. » David et ses compagnons voyaient donc, sans être vus. Si le fugitif l'avait voulu, il lui aurait été facile de se venger de celui qui le persécutait avec autant d'injustice que de haine. Ses gens ne manquèrent pas de le lui faire remarquer : « Voici le jour où le Seigneur te dit : Je livre ton ennemi entre tes mains; traite-le comme bon te semblera. » S'approchant doucement de Saül par derrière, il réussit à couper, sans qu'il s'en aperçût, un coin de son manteau, qu'il montra à ses hommes, en leur répondant : « Que le Seigneur me garde de commettre, contre mon maître et l'oïnt du Seigneur, cet excès de porter la main sur lui; car il est l'oïnt du Seigneur ! » Ils auraient voulu quand même se précipiter sur Saül et le tuer; David dut user de toute son autorité pour les en empêcher. Le texte sacré nous fait même remarquer que « le cœur lui battit, parce qu'il avait coupé le pan du manteau du roi. » Par cet acte, il s'était proposé de démontrer à Saül, d'une manière indéniable, qu'il avait eu sa vie entre ses mains; mais il craignait maintenant, tant son âme était délicate, d'avoir manqué au respect qu'il devait au roi <sup>3</sup>.

Après que Saül eut quitté la caverne et se fut éloigné à quelque distance, ne se doutant de rien, David en sortit lui-même et se mit à l'appeler : « Mon seigneur le roi ! »

Saül regarda derrière lui, continue le narrateur, et David inclina son visage contre terre et se prosterna. Puis David dit à Saül : « Pourquoi

1. Genèse, xiv, 7.

2. En hébreu : « Les rochers des boucs sauvages, » c'est-à-dire habités par ces animaux agiles.

3. I Rois, xxiv, 1-3.

écoutes-tu les paroles de ceux qui te disent : « David cherche l'occasion de te perdre ? » Tu vois maintenant de tes yeux que le Seigneur t'avait livré aujourd'hui entre mes mains dans la caverne. On m'excitait à te tuer; mais je t'ai épargné, car j'ai dit : Je ne porterai pas la main sur mon maître, car il est l'oint du Seigneur. Vois, mon père, vois dans ma main le pan de ton manteau... Sache donc et reconnais que je ne suis coupable ni de méchanceté ni d'injustice, et que je n'ai point péché contre toi. Mais toi, tu me dresses des embûches pour m'ôter la vie. Le Seigneur sera juge entre toi et moi; mais je ne porterai pas la main sur toi.

Ce petit discours apologétique est remarquable. David opposait à bon droit sa conduite à celle de Saül, qui, aveuglé par la jalousie et trompé par de vils calomnieurs, le traquait comme un criminel, et ne songeait qu'à lui donner la mort malgré son innocence. L'appel final au jugement de Dieu sert d'éloquente conclusion. Saül n'essaya pas de comprimer le mouvement d'émotion qu'avaient soulevé dans son âme la conduite généreuse et les paroles de son gendre. « Est-ce bien ta voix, David mon fils ? » s'écria-t-il, saisi par un remords tardif et en laissant couler ses larmes. « Tu es plus juste que moi, continua-t-il, car tu ne m'as fait que du bien, et je ne t'ai fait que du mal. Tu me montres aujourd'hui ta bonté à mon égard, puisque le Seigneur m'avait livré entre tes mains et que tu ne m'as pas tué. Que le Seigneur te récompense pour ce que tu as fait en ce jour ! » Il alla même jusqu'à adresser à David cette prière : « Je sais que tu régneras et que la royauté d'Israël sera entre tes mains. Jure-moi donc par le Seigneur que tu n'extermineras pas ma race après moi, et que tu ne retrancheras pas le nom de la maison de mon père. » David le jura; puis ils se séparèrent, et retournèrent, Saül à Gabaa et David à Engaddi<sup>1</sup>.

Une note très brève de l'écrivain sacré, insérée entre deux épisodes de l'histoire de Saül et de David, mentionne ici la mort de Samuel, et le deuil public que « tout Israël » lui consacra, comme autrefois à Moïse<sup>2</sup>. Bien qu'il dût être alors âgé d'environ quatre-vingts ans, et que son rôle actif eût cessé depuis longtemps, sa mort fut une perte immense pour le peuple de Dieu, surtout à cette époque, où l'on avait un si grand besoin de ses conseils. On l'enterra au lieu de sa résidence, à Rama. Avec lui disparaissait une des plus grandes figures de l'histoire israélite. Déjà nous avons admiré en lui le dernier des juges, le fondateur et le soutien de la royauté<sup>3</sup>, le prophète que Dieu avait daigné inspirer dès sa jeunesse, et le créateur probable des écoles

1. I Rois, xxiv, 9-23.

2. I Rois, xxv, 1. Cf. Deutéronome, xxxiv, 6.

3. C'est lui qui eut l'honneur de conférer l'onction sainte aux deux premiers rois de sa nation.

de prophètes<sup>1</sup>. Homme de foi, de piété, de conseil, de paix, de tradition, réformateur plein de zèle, tout imbu de l'esprit théocratique, ardent patriote, il avait exercé la plus heureuse influence sur son peuple, qui n'eut jamais à lui reprocher la moindre faute et le vénérât comme un saint. Dieu l'avait choisi, et particulièrement béni, pour guider Israël durant cette longue période de transition. Le livre de l'Écclésiastique, XLVI, 16-23, résume sa vie, en faisant de lui un bel éloge.

Le récit biblique consacre un long chapitre<sup>2</sup> à un incident spécial, des plus intéressants, qui concerne les relations que David eut, à cette époque, avec Nabal et Abigaïl. Nabal était un riche habitant de Maon, qui avait des propriétés dans la bourgade de Carmel, citée plusieurs fois déjà dans l'histoire de Josué, des Juges et de Saül. Sa dureté, son égoïsme égalaient ses richesses. Il possédait trois mille brebis et trois mille chèvres, et il était venu s'installer à Carmel, pour assister à la tonte des brebis. Il avait épousé Abigaïl, femme non moins remarquable par son bon sens que par sa beauté. David avait quitté sa retraite d'Engaddi, pour descendre dans le vaste et aride désert de Pharan, dont il a été question lors du séjour qu'y firent les Hébreux après avoir quitté le Sinaï<sup>3</sup>. Dans ce district lointain, il était plus à l'abri de l'hostilité de Saül; de plus, il pouvait rendre des services à ses compatriotes du sud de la Palestine, en protégeant leurs troupeaux contre les razzias des tribus du désert.

Ayant appris le motif spécial pour lequel Nabal était venu à Carmel, il lui envoya dix de ses hommes, chargés de lui adresser ce message :

Que la paix soit sur ta maison et sur ce qui t'appartient ! Et maintenant j'ai appris que tu as les tondeurs. Tes bergers ont été avec nous; nous ne leur avons fait aucun mal, et rien ne leur a été enlevé pendant qu'ils étaient à Carmel. Demande-le à tes serviteurs, et ils te le diront. Que ces jeunes gens<sup>4</sup> trouvent donc grâce à tes yeux, puisque nous venons dans un jour de joie ! Donne donc à tes serviteurs et à ton fils David tout ce que trouvera ta main<sup>5</sup>.

En Orient, la tonte des brebis a toujours été une occasion de réjouissance, et, de nos jours comme aux anciens temps, les propriétaires de grands troupeaux accueillent d'ordinaire avec bienveillance et générosité les demandes semblables à celles de David. Il était parfois difficile à celui-ci de ravitailler ses six cents hommes

1. S. Pierre, Actes, III, 24, le cite comme ouvrant la liste des prophètes israélites qui avaient annoncé « les jours du Messie ».

2. I Rois, xxv, 2-44. — 3. Nombres, x, 12,

4. Les envoyés de David,

5. I Rois, xxv, 6-8,

dans le désert. Il profita donc de cette occasion, comme le fait encore plus d'un scheik arabe, pour obtenir de Nabal, en échange des services rendus à ses pasteurs, et spécialement de la protection qui leur avait été accordée contre les rôdeurs du désert, des présents en nature ou en argent. Bien que David eût présenté sa requête en termes cordiaux et discrets, ses délégués reçurent la plus insolente et la plus dure des réponses. « Qu'est-ce que David, et qu'est-ce que le fils d'Isaï ? s'écria Nabal sur le ton de l'ironie grossière. Il y a aujourd'hui beaucoup de serviteurs qui s'échappent de la maison de leur maître <sup>1</sup>. Et je prendrais mon pain, mon eau et mon bétail que j'ai tué pour mes tondeurs, et je les donnerais à des gens que je ne connais pas ! » Ces paroles contenaient le plus sanglant des outrages pour David et toute sa troupe. Aussi, dès qu'elles lui eurent été rapportées, les regarda-t-il comme une provocation, qui méritait un châtement immédiat. Laisant donc deux cents hommes au lieu de sa résidence actuelle, il partit précipitamment avec les quatre cents autres, pour aller tirer vengeance de l'insulteur.

Heureusement Abigaïl fut avertie à temps par un des serviteurs de son mari, qui la mit au courant de la situation, tout en lui signalant les services rendus à Nabal par les hommes de David. Elle avait sous la main d'importantes provisions de vivres, préparées pour nourrir les tondeurs; elle en mit de côté une part vraiment princière, afin de calmer le jeune chef, en la lui offrant. Cette part consistait en deux cents pains, en deux outres de vin de grandes dimensions, en cinq moutons tout apprêtés, en cinq mesures de blé grillé dont chacune équivalait à treize litres, en cent gâteaux de raisins secs et deux cents de figues sèches. Le tout fut chargé sur des ânes, qu'Abigaïl fit conduire à David par des serviteurs fidèles. Mais elle crut prudent de ne pas informer son mari de ce qu'elle avait fait. Montée sur son âne, elle descendit elle-même au pied de la montagne sur laquelle était bâti le village de Carmel, et elle rencontra David et sa suite guerrière dans un défilé. Il venait précisément, toujours vibrant de colère, de s'engager sous le sceau du serment, en présence de toute sa troupe, à anéantir en ce jour même tout ce que possédait Nabal. Dès qu'elle l'aperçut, Abigaïl descendit de sa monture par un sentiment de respect, comme autrefois Rebecca devant Isaac <sup>2</sup>, et le salua par deux prostrations successives. Ensuite, demeurant prosternée à ses pieds, elle implora son pardon et sa miséricorde, dans un petit discours qui fait honneur à son intelligence, à sa sagesse et à son esprit de foi. Elle prit d'abord sur elle, délicatement, la faute de son mari et fit humblement appel à l'attention de David; puis elle

1. Allusion à la situation de David, qui avait quitté la cour,

2. Genèse, xxiv, 64.

développa deux arguments très bien adaptés à la situation : en premier lieu, Nabal n'était qu'un « insensé », comme l'indiquait son nom <sup>1</sup>, et l'on dédaigne les injures d'un fou; en second lieu (et ce fut le raisonnement principal), s'adressant à la conscience de David, Abigaï se donna implicitement comme envoyée de Dieu tout exprès pour l'empêcher de commettre un grand crime. Après lui avoir offert son présent, elle s'excusa de nouveau, comme si elle eût été seule coupable, et revint sur le second argument, pour le développer. Si David consent à pardonner, le Seigneur le bénira lui-même, lui fera « une maison stable », et le protégera contre ses ennemis. Sa conclusion fut des plus habiles :

Lorsque le Seigneur aura fait à mon seigneur tout le bien qu'il t'a prédit, et qu'il t'aura établi chef sur Israël, mon seigneur n'aura ni remords ni souffrances de cœur pour avoir répandu le sang inutilement, et pour s'être vengé lui-même.

David avait l'âme trop noble et trop généreuse, pour demeurer insensible à des hommages et à une prière si bien présentés. Avec sa piété accoutumée, il remercia d'abord son Dieu d'avoir amené Abigaïl au-devant de lui, pour l'empêcher de répandre le sang humain, dans un esprit de vengeance personnelle. Il la félicita ensuite elle-même de la sagesse qui avait dicté sa conduite; enfin il accepta ses présents, en l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre pour sa maison <sup>2</sup>.

Quand Abigaïl rentra chez elle, son mari « faisait comme un festin de roi », à l'occasion de la tonte de ses brebis, et il était complètement ivre. Elle attendit que son ivresse fût dissipée, le lendemain matin, pour lui raconter ce qui s'était passé. Alors, selon le langage énergique de l'écrivain sacré, « le cœur de Nabal reçut un coup mortel et devint comme la pierre; » ce qui revient à dire que Nabal fut frappé d'apoplexie, par suite d'un accès de violente colère, ou d'un mouvement de crainte rétrospective, à la pensée du danger qu'il avait couru. Il vécut encore quelques jours. Sa mort fut visiblement un châtement divin, mérité par son intempérance et ses autres vices. C'est ainsi que David l'interpréta, en disant : « Le Seigneur a fait retomber l'iniquité de Nabal sur sa tête <sup>3</sup>. » Quelque temps après, il envoyait des messagers auprès d'Abigaïl, pour lui demander sa main. Elle accepta aussitôt, car, suivant une remarque très juste, « la veuve d'un mari tel qu'avait été Nabal ne devait pas beaucoup vénérer sa mémoire. » De plus, il y avait, dans la nature chevaleresque de David, comme aussi dans ses espérances d'avenir, un attrait

1. Le mot hébreu *nabal* a, en effet, cette signification.

2. I Rois, xxv, 12-35. — 3. I Rois, xxv, 36-39.

auquel cette Juive n'essaya pas de résister. Fièrè et heureuse d'une telle demande, « elle se leva, se prosterna le visage contre terre, » comme si David eût été en sa présence, et répondit aux messagers, avec l'obséquiosité de gestes et de paroles coutumière en Orient : « Voici, ta servante sera une esclave pour laver les pieds des serviteurs de mon seigneur. » Elle s'offrait ainsi à lui pour lui rendre et aussi à ses gens, les plus humbles services. Accompagnée de cinq jeunes filles qui la servaient, elle suivit les envoyés de David et devint sa femme. Vers la même époque, le fils d'Isaï épousa aussi Achinoam, originaire de Jezraël, ville de Juda voisine de Carmel, et qu'il ne faut pas confondre avec la célèbre plaine du même nom. Comme s'il voulait expliquer cette double union, l'historien sacré fait observer ici que Saül, pour se venger de ce que son gendre avait échappé à ses poursuites, avait cruellement contraint sa fille Micol, mariée auparavant à David, d'épouser un Israélite nommé Phalti, qui résidait à Gallim, localité située entre Gabaa et Jérusalem<sup>1</sup>. Nous verrons David épouser plusieurs autres femmes. Bien que la polygamie fût tolérée par la loi mosaïque, on ne peut s'empêcher de regretter que ce prince, admirable à tant de titres, se soit conformé sur ce point à l'une des plus déplorables coutumes des cours orientales.

Non content de blesser sa propre fille et son gendre dans leurs sentiments les plus intimes, Saül, oubliant la promesse qu'il avait faite naguère à David sous l'influence d'une émotion passagère, entreprit contre lui une nouvelle expédition. Avec sa troupe, le jeune chef était remonté vers le Nord, au désert de Ziph, et ce fut encore une odieuse délation des habitants de ce district qui amena le roi dans ce territoire, à la tête des 3 000 hommes de sa garde. Dès que David en eut été averti, il lança des espions, chargés de lui apporter des nouvelles exactes sur la situation de la troupe ennemie. À leur retour, il partit en secret avec un certain nombre de ses gens, et arriva pendant la nuit auprès du camp de Saül. Il découvrit aisément la tente que le roi partageait avec Abner, son général en chef; puis il dit à son neveu Abisaï, frère de Joab, et à l'Héthéen Achimélech, qui faisaient partie de ce hardi coup de main : « Qui veut venir avec moi dans le camp de Saül ? » Abisaï s'offrit pour accompagner son oncle. Passant à travers les tentes des soldats endormis, ils pénétrèrent dans celle du roi, qu'ils trouvèrent aussi plongé dans un profond sommeil. Sa lance était plantée en terre, à son chevet; Abner et les soldats de garde dormaient autour de lui. A ce spectacle, Abisaï s'écria : « Dieu a livré aujourd'hui ton ennemi entre tes mains; laisse-moi le frapper de ma lance et le clouer à terre d'un seul coup. » Mais David s'y refusa héroïquement : « Non, répondit-il, ne le tue pas; car qui pour-

1. I Rois, xxv, 39-44.



Fig. 134. — Désert de Zifih. (D'après une photographie.)

rait porter impunément la main sur l'oint du Seigneur ? Seul le Seigneur a le droit de le frapper. » Il se contenta donc de prendre la lance et la cruche pleine d'eau qui étaient à la tête de Saül; puis il quitta la tente, sans que personne, dans le camp, se fût aperçu de sa présence et de celle d'Abisai. Dieu lui-même les avait protégés, comme le note expressément le narrateur.

Arrivé au sommet de la colline au pied de laquelle était dressé le camp, David s'arrêta et interpella Abner, en criant : « Ne répondras-tu pas, Abner ? » Celui-ci répondit : « Qui es-tu, toi qui pousses des cris vers le roi ? » David reprit : « N'es-tu pas un homme (vaillant) ? et quel est ton pareil en Israël ? Pourquoi donc n'as-tu pas gardé le roi, ton seigneur ? Car quelqu'un du peuple est venu pour tuer le roi, ton seigneur. Ce que tu as fait là n'est pas bien... Regarde maintenant où sont la lance et la cruche d'eau qui étaient à son chevet <sup>1</sup>. »

C'était toujours la pleine nuit. Saül, réveillé par le bruit, reconnut la voix de David, que les ténèbres l'empêchaient d'apercevoir. Sortant de sa tente, il lui dit : « Est-ce bien ta voix, mon fils David ? » Celui-ci répondit : « C'est ma voix, mon seigneur le roi. » Il reprocha ensuite respectueusement à Saül l'injustice de sa conduite, et le pressa de lui en indiquer le vrai motif : s'il le persécutait en vertu d'une inspiration divine, il se déclarait, lui David, prêt à offrir à Dieu un sacrifice d'expiation; si son hostilité avait pour cause d'odieuses calomnies, leurs auteurs seraient inévitablement maudits du ciel, car, en forçant David de s'exiler dans une contrée païenne ils l'exposaient au péril de l'idolâtrie. Dieu lui-même se fera donc le vengeur de son sang, si on lui arrache criminellement la vie <sup>2</sup>.

Comme précédemment, dans une circonstance qui a beaucoup d'analogie avec celle-ci <sup>3</sup>, Saül reconnut sa faute et fit de belles promesses : « J'ai péché, mon fils David; je ne te ferai plus de mal, puisque ma vie a été aujourd'hui précieuse à tes yeux. J'ai agi (envers toi) comme un insensé... » Mais David avait raison de n'avoir pas la moindre confiance en ces promesses, qui n'avaient de réalité qu'au moment où elles étaient formulées. Sans y faire cependant allusion, il pria le roi de lui envoyer un de ses serviteurs, auquel il remettrait la lance dont il s'était emparé pour attester qu'il était réellement entré dans la tente royale, et qu'ainsi il avait eu la vie de Saül en son pouvoir. Il se contenta de dire encore au roi, en faisant appel au jugement de Dieu : « Le Seigneur rendra à chacun selon sa justice et sa

1. I Rois, xxvi, 1-16. — 2. I Rois, xxvi, 17-20.

3. Voir I Rois, xxiii, 1-23. C'est bien à tort qu'on prétend, dans l'école néo-critique, que le second épisode ne serait qu'un duplicata du premier, par suite d'une erreur de rédaction. Les différences de temps, de lieux, de personnes, démontrent à elles seules qu'il s'agit vraiment de deux épisodes distincts.



fidélité; le Seigneur t'a livré aujourd'hui entre mes mains, et je n'ai pas voulu porter la main sur l'oint du Seigneur... » Après que Saül eut ajouté : « Sois béni, mon fils David; tu réussiras dans tes entreprises, » David s'éloigna, et le roi cessa pour le moment de le poursuivre. Ce fut leur dernière entrevue <sup>1</sup>.

Cette rencontre avec le roi, bien loin de rassurer le fugitif, lui inspira au contraire de nouvelles craintes. Il se disait en lui-même : « Je tomberai quelque jour entre les mains de Saül. » Il était difficile, en effet, que, par lui-même, il réussît toujours à échapper à un ennemi si puissant et si acharné contre lui. Il crut donc nécessaire d'aller demander, comme au premier temps de sa fuite, un abri temporaire aux Philistins. C'est encore au roi de Geth, Achis, qu'il adressa cette requête. Cette fois, il fut volontiers accueilli, avec les six cents hommes qui composaient sa petite armée; car le prince philistin comptait bien tirer un parti avantageux de leur présence. Ceux d'entre eux qui étaient mariés purent amener leur famille auprès d'eux.

C'est d'abord à Geth qu'ils furent installés. Mais David, désireux de jouir, avec ses soldats, d'une liberté qui lui manquait dans une ville où résidait un prince philistin, pria Achis de lui permettre de s'établir dans une autre localité de la région. Cette demande fut encore exaucée, et Achis lui permit de demeurer à Sicéleg, ville qui avait appartenu successivement à la tribu de Juda et à celle de Siméon <sup>2</sup>. Les Philistins s'en étaient ensuite emparés. Son emplacement exact est inconnu; mais on sait qu'elle était située dans le Négueb, non loin de Bersabée <sup>3</sup>. David y résida pendant un an et quatre mois. Cette période forma comme le début de sa royauté, car il jouissait d'une indépendance presque complète. Il gouvernait la ville et ses environs, grossissait son armée, s'exerçait à la guerre, envoyait des présents <sup>4</sup>: le tout à la façon d'un petit roi <sup>5</sup>. Ses guerres, ou plutôt ses expéditions militaires, consistaient à envahir et à ravager de temps à autre le territoire de ceux des ennemis d'Israël qui vivaient dans cette région. L'auteur inspiré cite nommément les habitants de Gessur, de Gerzi et les Amalécites. Évidemment, il vivait alors en paix avec les Philistins, qui lui avaient accordé une généreuse hospitalité. A l'égard des autres, il exécutait, durant de terribles razzias, l'anathème lancé autrefois contre eux par le Seigneur lui-même, massacrant la population, s'emparant des troupeaux sans nombre qui formaient la richesse principale de ces contrées comme ils la forment encore aujourd'hui, détruisant tout sur son passage. Ensuite, il revenait auprès d'Achis, pour lui apporter sa part du butin. Et quand le roi philistin lui demandait : « Contre qui as-tu fait cette

1. I Rois, xxvi, 21-25. — 2. Josué, xv, 30; xix, 5. — 3. Néhémie, xi, 28.  
— 4. I Rois, xxx, 26-31. — 5. I Rois, xxvii, 1-7.

fois tes incursions ? » toujours, dans sa réponse, il avait soin de mentionner le nom de quelque famille israélite, ou alliée à Israël, par exemple celle des Cinéens, feignant ainsi de prendre toujours le parti des Philistins. Il aurait craint, s'il avait dit la vérité, de perdre l'amitié de ces derniers. Achis, satisfait, se disait en lui-même : « Il se rend odieux à Israël son peuple, et il sera à jamais mon serviteur <sup>1</sup>. »

**VI. — Les Philistins envahissent la Palestine et infligent une grave défaite aux Hébreux. Mort de Saül et de Jonathas.**

Si le séjour de David chez les Philistins ne fut pas pour lui sans avantages, il vint un moment où il présenta de graves inconvénients. Ces ennemis infatigables des Hébreux se préparèrent tout à coup à envahir le pays d'Israël, non plus pour une simple razzia, mais pour une guerre proprement dite, qui, espéraient-ils, en mettrait la plus grande partie en leur pouvoir. Achis voulut alors faire payer à David l'hospitalité qu'il lui avait accordée. Il lui dit : « Tu sais que tu viendras avec moi à la guerre, toi et tes gens. » Il lui tint ce langage parce qu'il le croyait en lutte ouverte avec son peuple. David était bien décidé à ne pas tirer le glaive un seul instant contre ses frères d'Israël; mais, placé dans une situation délicate, de laquelle il lui était impossible de sortir par la violence, il se contenta de faire alors une réponse ambiguë, calquée sur la proposition d'Achis : « Tu verras bien ce que fera ton serviteur. » La Providence saura le tirer de son embarras, et de l'anxiété intime dans laquelle il dut être plongé. En attendant, Achis lui donna une marque de grande confiance, car il le nomma capitaine de sa propre garde <sup>2</sup>.

Cependant les Philistins réussirent à envahir non seulement la partie méridionale, mais toute une moitié du royaume de Saül, puisque le récit biblique nous les montre soudain établis à Sunem, aujourd'hui *Sulâm*, sur les dernières pentes du Petit Hermon, en face du mont Carmel, entre Nazareth et Djénin. Jamais encore, depuis l'onction de Saül, ils n'avaient remporté un tel succès. L'armée israélite, composée de tous les Hébreux capables de porter les armes et commandée par le roi en personne, avait dressé son camp plus à l'est, à Gelboé, actuellement *Djelbôn*, petit village bâti au sommet de la chaîne de montagnes du même nom qui ferme la plaine de Jezraël dans cette direction. La bataille va donc se livrer au cœur même de la Palestine cisjordanienne, dans cette vallée immense où les Philistins pourront lancer à leur aise et avec avantage leurs chars de

1. I Rois, xxvii, 8-12. — 2. I Rois, xxviii, 1, 2.

guerre et leur cavalerie. Hélas! les Hébreux n'y remporteront pas le même succès que Gédéon contre Madian<sup>1</sup>.

En constatant le grand nombre et la force des bataillons ennemis, Saül « fut saisi de crainte, et un violent tremblement s'empara de son cœur. » Il fit donc consulter le Seigneur pour savoir ce qu'il devait faire; mais il n'en reçut aucune réponse. Son effroi redoubla, quand il se vit ainsi abandonné du Dieu d'Israël. Dans son trouble, il se livra de plus en plus à l'esprit mauvais, et bien que naguère, dans un très louable élan de zèle, il eût fait disparaître du pays tous les sorciers et les devins qu'on avait pu découvrir, ne sachant plus désormais à qui s'adresser pour recevoir un conseil, il se proposa de recourir à eux, pour connaître d'avance l'issue de la prochaine bataille. Il dit donc secrètement à ses serviteurs les plus intimes : « Cherchez-moi une femme qui évoque les esprits<sup>2</sup>, et j'irai la trouver. » Ils lui répondirent qu'il y en avait une dans le voisinage, à Endor, aujourd'hui *Endour*, misérable hameau situé au nord-ouest du Petit Hermon, sur le versant opposé au camp des Philistins. Saül, qui ne voulait pas être reconnu, se déguisa, en se revêtant comme un Israélite ordinaire, prit avec lui deux de ses serviteurs et alla trouver la pytho-nisse pendant la nuit. Il lui dit, en l'abordant : « Découvre-moi l'avenir en invoquant un mort, et fais monter vers moi celui que je t'indiquerai. » La femme répondit : « Tu sais ce que Saül a fait; comment il a exterminé de tout le pays les magiciens et les devins; pourquoi donc me tends-tu un piège, afin de me faire mourir ? » Pour la rassurer, le roi lui jura au nom du Seigneur qu'il ne lui arriverait aucun mal. Alors elle lui demanda : « Qui veux-tu que je te fasse apparaître ? » « Fais-moi apparaître Samuel, » lui répondit-il. Dans son angoisse, il comptait sur l'intervention du saint prophète qui, il le reconnaissait tardivement, l'avait tant aimé, tout en se montrant parfois justement sévère à son égard; c'est pourquoi il désirait tant le voir pour se recommander à lui.

Quand la femme vit Samuel, continue le récit sacré, elle poussa un grand cri, et elle dit à Saül : « Pourquoi m'as-tu trompée ? Tu es Saül ». La sorcière venait de reconnaître le roi, grâce à l'état de claire vision dans lequel elle avait été plongée au moment de l'apparition. Saül lui dit : « Ne crains rien; mais que vois-tu ? » Ces derniers mots supposent que le roi n'avait rien aperçu. La pytho-nisse répondit : « Je vois un Dieu — c'est-à-dire, un être surnaturel, surhumain —

1. I Rois, xxviii, 3, 4.

2. Dans l'hébreu : « une femme possédant un 'ôb », c'est-à-dire, un esprit la rendant capable d'évoquer les morts. La Vulgate latine a traduit : « un esprit de python. » De là le nom de « pytho-nisse d'Endor, » donné à la femme que Saül alla consulter.

qui sort de terre. » Saül demanda encore : « A quoi ressemble-t-il ? » « C'est un vieillard qui apparaît, dit-elle, et il est couvert d'un manteau. » A cette simple description, le roi comprit que c'était Samuel, et, par respect, il inclina le visage contre terre et se prosterna. Tout en demeurant invisible à Saül, le prophète lui adressa la parole et lui dit : « Pourquoi m'as-tu troublé, en me faisant apparaître ? » Le roi s'excusa, en alléguant sa profonde détresse et l'abandon que Dieu avait fait de lui; puis il demanda au prophète ce qu'il devait faire. Samuel lui déclara alors nettement que sa prédiction d'autrefois était sur le point de s'accomplir : « Le Seigneur livrera aussi Israël avec toi aux mains des Philistins. Demain, toi et tes fils vous serez avec moi (au séjour des morts), et le Seigneur livrera le camp d'Israël aux mains des Philistins. » A ces mots, Saül tomba à terre sous l'impression de l'effroi, et aussi par suite de l'épuisement physique; car il n'avait pris aucune nourriture de tout le jour et de toute la nuit. La sorcière, touchée de compassion, s'approcha de lui et s'offrit pour lui préparer quelques aliments. Il refusa d'abord; mais, sur de nouvelles instances, il finit par accepter, mangea les mets promptement improvisés, reprit des forces et rejoignit son armée avant l'aube<sup>1</sup>.

Que devons-nous penser de cette apparition ? Le récit biblique tout entier en suppose la réalité. Le livre de l'Écclesiastique, XLVI, 23, la tradition juive<sup>2</sup> et la plupart des commentateurs catholiques anciens et récents, la regardent aussi comme un fait véritable<sup>3</sup>. Dans l'antiquité surtout, on l'attribuait au démon; mais on admet communément aujourd'hui qu'elle fut l'œuvre de Dieu lui-même, qui confia à Samuel la mission d'achever la prédiction terrible, dont il avait fait entendre autrefois les premières notes au roi désobéissant<sup>4</sup>.

Cependant, les deux armées, campées en face l'une de l'autre, n'avaient pas encore pris leurs positions définitives de combat, car l'historien sacré, poursuivant son récit, nous montre maintenant les Philistins établis à Aphec, ville de la tribu d'Issachar, et les Hébreux non loin de là, près de la source de Jezraël, vraisemblablement cette source d'*Aïn Djaloud* d'où Gédéon s'était élancé contre les Madianites<sup>5</sup>. Les princes philistins s'étaient avancés « avec leurs centaines et leurs milliers<sup>6</sup>. » David et ses six cents hommes fai-

1. I Rois, xxviii, 6-25.

2. Voir Josèphe, *Ant.*, VII, xiv, 2, 3.

3. Cependant plusieurs Pères ont cru que Saül avait été le jouet d'une imposture.

4. Voir I Rois, xv, 23-29. — 5. Juges, vii, 1-8.

6. Dans les armées d'alors, les compagnies, comme nous dirions aujourd'hui, étaient composées généralement de cent soldats, et les bataillons, de mille.

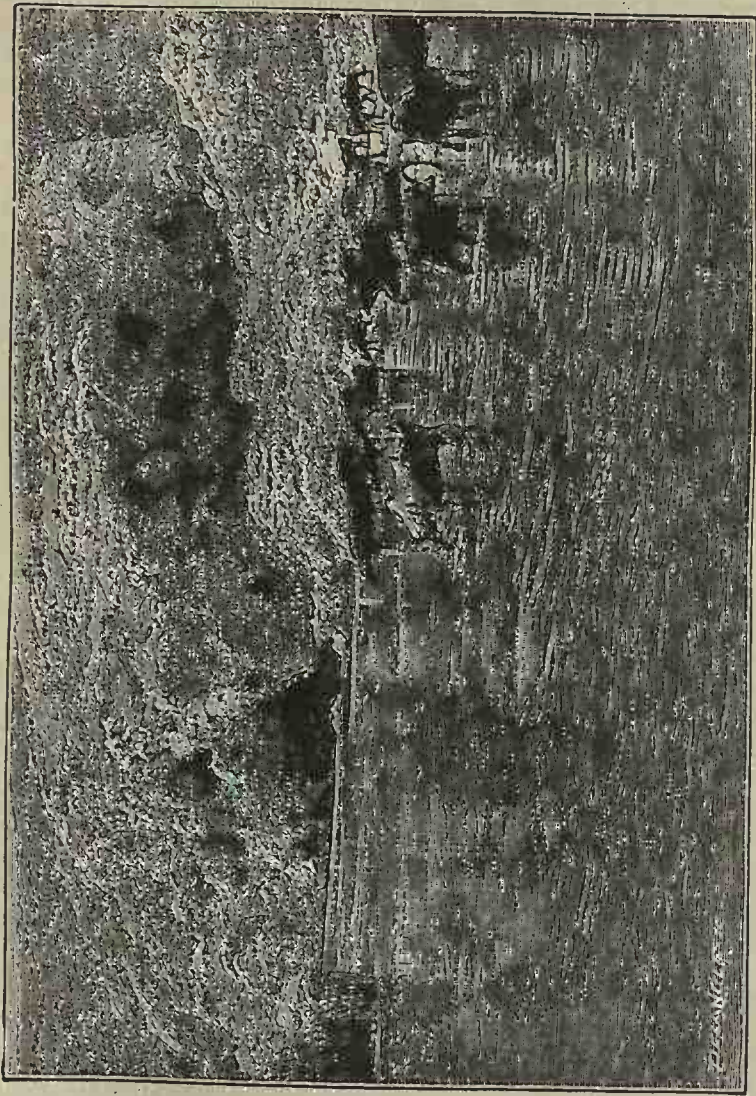


Fig. 135. — Fontaine d'Aln-Djaloud. (D'après une photographie.)

saient partie du corps commandé par Achis et placé à l'arrière-garde. Mais, cédant à un sentiment de défiance très légitime, les collègues du roi de Geth lui dirent : « Que font ici ces Hébreux ? » Achis prit chaudement, mais en vain, la défense de David, en se faisant garant de sa fidélité; les autres princes exigèrent son départ immédiat et celui de sa troupe. « Renvoie cet homme, s'écrièrent-ils en rappelant la victoire qu'il avait remportée sur Goliath, et qu'il retourne à l'endroit où tu l'as établi; qu'il ne demeure pas avec nous sur le champ de bataille, de crainte qu'il ne soit pour nous un ennemi au jour du combat. » Achis fut désolé de ce qui était à ses yeux une grande injustice; mais il dut évidemment se soumettre. En communiquant à David la décision des princes philistins, il lui exprima ses sincères regrets. Pour n'exciter aucun soupçon, le jeune héros fit semblant de regretter lui-même qu'on l'écartât ainsi à la veille du combat; mais il dut bénir Dieu au fond de son âme, d'être providentiellement arraché à la plus fausse et à la plus pénible des situations. Il va de soi qu'il aurait trouvé de lui-même quelque expédient pour ne pas combattre contre ses frères, ou plutôt qu'il se serait tourné contre les Philistins au cours de la bataille, ainsi qu'on le craignait.

Il partit donc d'Aphec de grand matin, pour retourner à Sicéleg, en retraversant toute la moitié méridionale de la Palestine. Il y arriva le troisième jour; mais dans quel état il trouva la ville! Les Amalécites avaient profité de son absence, pour se venger des razzias opérées naguère par lui à leurs dépens. Pénétrant par le Sud dans la cité dénuée de défenseurs, ils s'en étaient aisément emparés, l'avaient pillée et en avaient emmené les habitants prisonniers, mais sans en tuer un seul. La douleur de David et de ses hommes fut extrême, quand ils virent que leurs femmes, leurs enfants et leurs biens étaient tombés au pouvoir des Amalécites. « Ils élevèrent la voix et pleurèrent, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus la force de pleurer. » David courut alors un grand danger, car ses hommes, au premier moment de leur désespoir, oubliant qu'il n'avait pas été plus épargné que les autres dans ce qu'il avait de plus cher, et rejetant sur lui toute la responsabilité de leurs pertes, furent sur le point de le lapider. Mais, toujours plein de foi, il fit appel au Seigneur, et aussi à son énergie personnelle, pour sortir de ce mauvais pas.

Abiathar, qui avait succédé à son père Achimélech en qualité de grand prêtre, consulta Dieu, pour savoir s'il fallait poursuivre les Amalécites et si l'on avait quelque chance de les atteindre. « Poursuivies, répondit le Seigneur, car tu les atteindras et tu délivreras. » Ses soldats, que l'espoir de recouvrer bientôt leurs femmes, leurs enfants et leurs biens avait réussi à calmer, se mirent en marche sous ses ordres. Auprès du torrent de Besor, identique peut-être à l'ouadi *ech Cheria*, au sud de Gaza, il laissa deux cents de ses hommes, épuisés

par la longue marche qu'ils avaient faite depuis plusieurs jours, et aussi par le manque de provisions, puisqu'il leur avait été impossible de se ravitailler à Sicéleg. Il continua la poursuite avec les quatre cents autres <sup>1</sup>.

Non loin de l'endroit où la halte avait eu lieu, les gens de David avaient trouvé, inanimé dans les champs, un homme qu'ils lui apportèrent. On comprit qu'il se mourait d'inanition. Après qu'on lui eut donné à manger et à boire, il revint à lui et raconta qu'il était demeuré



Fig. 136. — Archers en fuite, montés sur un chameau.  
(Bas-relief de Ninive.)

trois jours et trois nuits sans nourriture. Il était un esclave égyptien, et son maître, l'un des Amalécites qui venaient de piller Sicéleg, l'avait abandonné cruellement pour s'en débarrasser, quand il avait vu qu'il ne pouvait plus marcher. David lui promit la vie sauve et la liberté, s'il consentait à servir de guide à lui et à sa troupe, pour rejoindre les pillards. Il accepta, car il connaissait la localité où ils avaient résolu de s'arrêter pour prendre quelque repos, après s'être suffisamment éloignés de Sicéleg avec leur prise, de manière à n'avoir rien à craindre. Quand la petite armée les atteignit, ils s'attendaient si peu à être attaqués, qu'ils n'avaient pas pris la moindre précaution pour se prémunir contre une surprise. Ils mangeaient, buvaient, dansaient, éparpillés à travers la campagne, pour fêter, dans une sécurité complète, la facile victoire qu'ils avaient remportée sur Sicéleg et sur d'autres villes appartenant aux Philistins ou à la tribu de Juda. David tomba sur eux à l'improviste, tandis qu'ils étaient

1. I Rois, xxx, 1-10.

en pleine orgie, et leur livra une bataille qui dura « depuis l'aurore jusqu'au soir du lendemain, » dit le texte sacré; ce qui prouve qu'ils surent se reprendre et opposer une vive résistance aux assaillants. Mais le triomphe de David fut si complet, que quatre cents jeunes Amalécites réussirent seuls à s'échapper, montés sur des chameaux<sup>1</sup>. Tout le butin enlevé à Sicéleg et ailleurs par ces pillards fut repris par les vainqueurs. A ceux-ci « il ne manqua rien : ni petit, ni grand, ni fils, ni fille, ni butin. » Leur joie était immense, d'avoir retrouvé sains et saufs les êtres si chers qu'ils croyaient perdus pour eux à tout jamais<sup>2</sup>.

Une contestation fut cependant sur le point de s'élever au sujet du partage des dépouilles conquises sur l'ennemi. Lorsque, en rebrousant chemin, la troupe victorieuse fut arrivée auprès du torrent de Besor, à l'endroit où l'on avait laissé au repos les hommes trop fatigués pour continuer la poursuite des Amalécites, un certain nombre de ceux qui avaient fait partie de l'expédition jusqu'au bout tinrent ce langage, tout empreint d'égoïsme : « Puisqu'ils ne sont pas venus avec nous, nous ne leur donnerons rien du butin que nous avons conquis, sinon à chacun sa femme et ses enfants; qu'ils les emmènent et qu'ils s'en aillent. » Mais David s'opposa sagement à l'exécution d'un tel projet. Après avoir rappelé que c'était à Dieu qu'ils devaient leur victoire, il déclara qu'il serait injuste de priver de leur part de butin ceux qui, sans qu'il y eût de leur faute, avaient été empêchés de prendre part au combat; d'ailleurs, n'avaient-ils pas rendu un grand service en gardant les bagages ? De retour à Sicéleg, David eut aussi la généreuse pensée d'envoyer une portion des dépouilles amalécites aux « anciens », c'est-à-dire aux chefs des villes du Négueb avec lesquels il avait été en relation pendant sa vie errante. « Voici pour vous, leur fit-il dire, une bénédiction (un présent) sur le butin enlevé aux ennemis du Seigneur. » Il voulait ainsi les remercier de l'appui qu'ils lui avaient prêté, et en même temps se les rendre favorables pour l'avenir<sup>3</sup>.

Mais les événements vont se précipiter et devenir douloureusement tragiques, tout en délivrant David de son plus puissant ennemi. Nous avons laissé Saül et l'armée israélite sur le versant des monts Gelboé, prêts à en venir aux mains avec les Philistins. « Le courage des Hébreux suppléait (jusqu'à un certain point) à la faiblesse de leur effectif et aux imperfections de leur armement. Mais Saül avait commis une imprudence, en se postant sur les coteaux de Gelboé,

1. La rapidité de ces animaux est proverbiale, et les Amalécites en possédaient des troupeaux considérables. Cf. Juges, vii, 12; I Rois, xv, 2.

2. I Rois, xxx, 11-20.

3. I Rois, xxx, 21-31.



dont les pentes douces, facilitaient les manœuvres des gros bataillons philistins<sup>1</sup>. »

Le récit, après avoir glissé rapidement sur la bataille, qui s'acheva par la complète défaite et la fuite des Hébreux, nous montre les vainqueurs s'acharnant à la poursuite de Saül et de ses fils. Trois de ces derniers, Jonathas, Abinadab et Melchisua, furent frappés à mort; puis « le combat pesa sur Saül, » que les archers ennemis blessèrent grièvement. Voyant qu'il allait tomber entre les mains des cruels Philistins, il ordonna à son écuyer de le percer de son épée. Mais ce serviteur, saisi d'une crainte respectueuse, refusa de donner la mort à son maître. Alors le roi se transperça lui-même de son glaive, et l'écuyer imita son exemple. Toute la garde royale avait péri dans le combat. Dès que ces tristes nouvelles parvinrent jusqu'à eux, les habitants des villes israélites situées sur la rive droite du Jourdain passèrent le fleuve, épouvantés, et se réfugièrent chez leurs compatriotes de la rive opposée; les Philistins s'établirent aussitôt à leur place<sup>2</sup>.

Le lendemain, les vainqueurs revinrent sur le champ de bataille, pour dépouiller les morts. Ils trouvèrent les cadavres de Saül et de ses fils étendus sur le mont Gelboé, à l'endroit où ils avaient reçu le coup de mort. Celui de Saül fut traité avec une barbarie atroce. On lui coupa la tête et on s'empara de ses armes. Celles-ci furent suspendues, en guise de trophées, « dans la maison des Astartés, » probablement à Accaron, tandis que la tête du roi était placée dans le temple de Dagon<sup>3</sup>. Les quatre cadavres furent attachés auprès de la porte de Bethsan<sup>4</sup>, la *Beïsan* actuelle, au pied du Gelboé. Des messagers allèrent au plus vite annoncer la victoire à travers tout le territoire philistin<sup>5</sup>. On la célébra solennellement dans les temples (1095 avant J.-C.).

Un acte héroïque des habitants de Jabès-Galaad permet au narrateur d'achever sa lugubre narration sur une note consolante. Le lecteur se souvient de la manière généreuse et glorieuse dont Saül les avait délivrés des mains barbares des Ammonites, au début de son règne. Quand ils eurent connaissance du traitement ignominieux qu'on venait d'infliger à son cadavre et à ceux de ses fils, les plus vaillants d'entre eux marchèrent toute une nuit, franchirent le Jourdain, arrivèrent à Bethsan, réussirent à s'emparer des corps si indignement outragés et les rapportèrent à Jabès, où ils les brûlèrent et donnèrent à leurs cendres une sépulture honorable. Ils jeûnèrent ensuite pendant sept jours, en signe de deuil<sup>6</sup>. L'incinération des

1. Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 719.

2. I Rois, xxxi, 1-7. — 3. I Paralip., x, 10. — 4. II Rois, xxi, 12. —

5. I Rois, xxxi, 8-10. — 6. I Rois, xxxi, 11-13.

cadavres était contraire à l'esprit de la loi mosaïque; mais c'est exceptionnellement qu'on y eut recours dans le cas présent, de crainte que les Philistins ne vinssent reprendre les corps, pour les profaner davantage. D'après le second livre des Rois, xxi, 12-14, David transféra plus tard les cendres de Saül et de Jonathas dans le tombeau de la famille de Cis, à Gabaa.

## CHAPITRE II

### LE RÈGNE DE DAVID

(1055-1015 avant J.-C.)

#### I. — David règne à Hébron <sup>1</sup>.

(1055-1047 avant J.-C.)

Ici commence le deuxième livre des Rois (le second livre de Samuel, d'après l'hébreu). Nous avons dit qu'en réalité il ne formait à l'origine qu'un seul et même écrit avec le I<sup>er</sup> livre. Le récit de l'histoire de David s'y continue sans la moindre interruption.

Ce prince venait d'achever sa campagne contre les Amalécites, et était rentré depuis deux jours à Sicéleg, lorsque se présenta à lui, le troisième jour, un jeune homme dont les vêtements étaient déchirés et la tête couverte de poussière, en signe de deuil. Il se prosterna respectueusement aux pieds de David et lui annonça en quelques mots la désastreuse nouvelle : « Le peuple s'est enfui du champ de bataille, et un grand nombre d'hommes sont tombés et ont péri; Saül aussi et Jonathas son fils ont péri. »

David lui demanda :

« Comment sais-tu que Saül et Jonathas son fils sont tombés » ? Il répondit : « Je me trouvais sur les monts Gelboé, et voici, Saül s'appuyait sur sa lance, et comme les chars et les cavaliers (ennemis) allaient l'atteindre, s'étant retourné, il m'aperçut et m'appela. Il me demanda : « Qui es-tu ? » Je lui répondis : Je suis un Amalécite. Il me dit : « Élançe-toi contre moi, et tue-moi; car je suis pris de vertige, bien que je sois encore plein de vie. » M'approchant donc de lui, je le tuai, car je savais qu'il ne survivrait pas à cette défaite. Puis j'enlevai le diadème qui était sur sa tête, et le bracelet qu'il avait au bras, et je les ai apportés ici à mon seigneur. »

On a lu plus haut le récit authentique de la mort de Saül. Celui-ci en diffère en partie, parce que plusieurs de ses détails étaient mensongers. L'Amalécite avait donc arrangé les faits à sa manière, pour les présenter sous le jour qui favoriserait le plus ses intentions merce-

1. II Rois, I, 1-iv,

naires. Quoique inventée sur divers points, sa narration ne manque pas d'une certaine vraisemblance. Elle était sincère en ce qui concernait la couronne et le bracelet de Saül, ornements trop connus de



Fig 137. — Roi d'Assyrie ayant deux bracelets à chaque bras.  
(Bas-relief ninivite.)

David pour qu'il fût possible de l'induire en erreur sur ce point. C'était évidemment dans l'espoir de plaire à celui que le bruit public désignait depuis longtemps comme le successeur de Saül, que cet homme avait franchi rapidement la distance considérable qui sépa-

rait les monts Gelboé de Sicéleg. Il ne s'était point trouvé par hasard sur le champ de bataille; il y était venu pour dépouiller les morts, et il avait été le premier à découvrir le corps du roi.

Divers incidents nous ont manifesté le dévouement fidèle de David à l'égard de Saül. Aussi, bien loin d'éprouver un sentiment de joie en apprenant qu'il était vengé de son persécuteur, il fut atterré par ces terribles nouvelles. Il déchira ses vêtements, et tous ceux qui étaient auprès de lui l'imitèrent. Tous, « ils furent dans le deuil; ils pleurèrent et jeûnèrent jusqu'au soir, à cause de Saül, de Jonathas son fils, du peuple du Seigneur et de la maison d'Israël, parce qu'ils étaient morts par le glaive<sup>1</sup>. » L'Amalécite méritait un châtiement sévère pour sa conduite envers Saül, telle qu'il l'avait lui-même décrite. David lui demanda : « Comment n'as-tu pas craint de porter la main sur l'oïnt du Seigneur et de lui donner la mort ? » Puis, appelant un de ses hommes, il lui dit : « Approche et tue-le. » Avant que cet ordre eût été exécuté, il ajouta : « Que ton sang retombe sur ta tête, car ta bouche a déposé contre toi, en disant : C'est moi qui ai tué l'oïnt du Seigneur<sup>2</sup>. »

David donna bientôt une autre preuve de la sincérité de son deuil. Il composa, sur la mort de Saül et de Jonathas, une admirable élogie, qui compte parmi ses plus beaux poèmes. Bien plus, pour perpétuer la mémoire de ces deux illustres morts, il voulut que tous les enfants de Juda apprissent par cœur ce chant, qu'il nomma « le chant de l'Arc, » parce qu'il y vante l'habileté de Jonathas en qualité d'archer. Les littérateurs sont d'accord avec les exégètes, pour louer la perfection de cette élogie, aussi bien au point de vue de la forme qu'à celui du fond : « C'est la plus pathétique des odes funèbres. » Nous la citons en entier<sup>3</sup> :

L'élite d'Israël a succombé sur les collines;  
hélas ! les héros sont tombés.  
Ne l'annoncez pas dans Geth,  
ne le publiez pas dans les rues d'Ascalon;  
de peur que les filles des Philistins ne se réjouissent,  
de peur que les filles des incirconcis ne jubilent.

Après ce court prélude, vient le corps du cantique :

Monts de Gelboé, qu'il n'y ait sur vous ni rosée ni pluie,  
ni champs qui produisent des prémices pour les offrandes<sup>4</sup>;  
car là a été jeté le bouclier des héros,  
le bouclier de Saül, que l'huile a cessé d'oindre<sup>5</sup>.

1. II Rois, 1, 1-12. — 2. II Rois, 1, 13-16. — 3. II Rois, 1, 17-27. —

4. Pour les sacrifices non sanglants.

5. Allusion probable à l'ancienne coutume de graisser les boucliers, pour faire glisser les flèches ennemies et les rendre inoffensives.

Devant le sang des blessés, devant la graisse des héros,  
l'arc de Jonathas n'a jamais reculé,  
et l'épée de Saül ne retournait pas à vide.  
Saül et Jonathas aimables et aimés pendant la vie,  
n'ont pas été séparés dans leur mort;  
ils étaient plus légers que les aigles et plus forts que les lions.  
Filles d'Israël, pleurez sur Saül,  
qui vous revêtait splendidement de pourpre,  
et qui mettait des ornements d'or sur vos habits.  
Hélas ! les héros sont tombés au milieu du combat,  
Jonathas a été tué sur tes collines<sup>1</sup>.  
Je suis dans la douleur à cause de toi, Jonathas mon frère.  
Tu faisais tout mon bonheur;  
ton amour pour moi l'emportait sur celui des femmes<sup>2</sup>.

Le poème s'achève par ce soupir amer, poussé deux fois déjà :

Hélas ! les héros sont tombés,  
et les armes de guerre ont péri.

Bien que, dans ce touchant poème, David ait uni et répété les noms de Saül et de Jonathas, il est aisé de voir de quel côté penchait surtout son cœur; mais Jonathas l'avait lui-même tant aimé !

C'est donc ainsi que disparut Saül, sous le coup manifeste du châtiement divin. Son règne, qui dura quarante ans, comme nous l'apprend saint Paul d'après la tradition juive<sup>3</sup>, se divise en deux parties très distinctes. La première, qui fut la plus courte, nous le montre, comme élu de Dieu et du peuple, parvenant au trône, non par usurpation ou par voie de conquête, mais par la volonté libre de tous les intéressés, et répondant aux vœux de Dieu sur sa personne; c'est la période glorieuse du début. La seconde partie<sup>4</sup> nous le fait voir infidèle à sa mission, désobéissant aux ordres de Dieu, rejeté par lui et se précipitant à sa ruine. Au moment où il pénétrait sur la scène historique, il devait être âgé d'environ quarante ans, car son fils aîné, Jonathas, était alors un vaillant guerrier<sup>5</sup>, et son plus jeune fils, Isboseth, avait ce même âge à l'époque du désastre de Gelboé.

Il y avait en lui de grandes qualités et de grands défauts. Homme d'énergie et de courage, ardent patriote, il sut défendre avec vigueur les intérêts de son peuple contre les dangereux ennemis qui l'entouraient. Ses qualités guerrières contribuèrent puissamment à refouler les Philistins, les Amalécites et les Ammonites, et à compléter ainsi l'œuvre des juges. Il n'était dénué ni de cœur ni de sensibilité, et il

1. Apostrophe qui s'adresse à la Palestine.

2. Il était plus tendre et plus fort que l'amour conjugal. La Vulgate ajoute ci : « Je t'aimais comme une mère aime son fils unique. »

3. Actes des apôtres, XIII, 21. — 4. I Rois, XV-XXXI. — 5. I Rois, XIII, 1, 2.

sut par instants en donner des marques à David lui-même; mais il était aussi facilement accessible à la haine qu'à l'affection, et cette haine, surtout quand elle était excitée par la jalousie, ne connaissait pas de bornes. De même, son énergie se transformait aisément en raideur et en entêtement brutal. Son caractère altier, violent, capricieux et irascible, incontrôlable, ne pouvait supporter la contradiction et l'opposition. Il ne manquait pas d'esprit religieux, bien que sa piété fût plus extérieure que profonde. Placé par le Dieu d'Israël dans les meilleures conditions pour remplir le grand rôle qu'il lui avait confié, après avoir donné d'excellentes espérances, il abandonna la droite ligne, cessa de suivre l'excellente direction que lui avait donnée le prophète Samuel et mérita sa triste déchéance.

A partir de la bataille de Gelboé et de la mort de Saül, le premier livre des Paralipomènes va s'associer, dans la Bible, au deuxième livre des Rois pour raconter l'histoire de David. Son titre, calqué sur celui que lui ont donné les traducteurs grecs (*Paralipomèna*) signifie, à la lettre : « choses laissées; » mais il n'est pas absolument exact, car il tendrait à nous faire regarder les deux livres des Paralipomènes<sup>1</sup> comme un simple supplément, destiné à combler les lacunes des deux premiers livres des Rois, tandis qu'il faut y chercher plus que cela. Le titre hébreu<sup>2</sup> désigne plutôt une sorte de journal ou d'annales, dans le sens le plus large de cette expression.

En voici le contenu général. Le I<sup>er</sup> livre s'ouvre par une rapide esquisse de l'histoire du peuple de Dieu, depuis Adam jusqu'à David, sous la forme de tables généalogiques très instructives, quoique plus d'une fois obscures (I Par., 1-ix). Après avoir raconté la mort de Saül par manière de transition (I Par., x), l'auteur — qui serait le célèbre Esdras (v<sup>e</sup> siècle avant J.-C.), d'après la tradition rabbinique et plusieurs commentateurs chrétiens — expose avec assez d'ampleur les événements du règne de David, entre son onction à Hébron et sa mort (I Par., xi-xxix). Le second livre est consacré à l'histoire de Salomon (II Par., 1-ix) et à celle des rois de Juda, jusqu'à la prise et à la ruine de Jérusalem par les Chaldéens (II Par., x-xxxvi, 21). Il s'achève brusquement, par la citation abrégée de l'édit de Cyrus qui mit fin à l'exil de Babylone (II Par., xxxvi, 22, 23). Dans l'ensemble, les Paralipomènes ne contiennent pas des récits entièrement nouveaux sur la longue période qui s'écoula entre David et la conquête de l'État israélite par les soldats de Nabuchodonosor. Parfois, ils reproduisent simplement les faits déjà racontés par les livres des Rois; mais il leur arrive aussi de n'en donner qu'une

1. Ils n'en formaient qu'un seul à l'origine, comme les deux premiers livres des Rois.

2. *Dibré hayyâmim*; littéralement, « choses des jours », faits quotidiens.

narration sommaire, ou bien, de les supprimer totalement, tandis qu'ailleurs ils ajoutent des traits ou même des épisodes qui seraient demeurés inconnus sans eux. Il faut cependant ajouter qu'ils négligent tout à fait l'histoire du royaume schismatique d'Israël, fondé par l'usurpateur Jéroboam, et qu'ils ne s'occupent que du royaume de Juda, gouverné par les successeurs de David.

Les deux livres forment donc une œuvre originale et indépendante, qui a pour but de grouper, en les condensant, les principaux événements de l'histoire de la maison royale de David, afin de les présenter aux Israélites, au moment où s'achevait la captivité de Babylone, comme une précieuse instruction, où serait indiquée d'avance la conduite religieuse et morale que devrait tenir désormais la nation théocratique, si éprouvée en punition de ses fautes. De là les nombreux détails relatifs à la construction et à l'ornementation du temple de Jérusalem, à l'organisation du culte et du service des lévites, car la religion était pour Israël le foyer de sa vie. De là le silence complet qui est gardé au sujet du royaume schismatique du Nord, ce royaume ayant pris dès sa fondation une attitude antithéocratique. De là, la part du lion faite à l'histoire de David, le roi selon le cœur de Dieu, et à celle de plusieurs autres bons rois, tels que Josaphat, Ézéchias et Josias. De là enfin les réflexions fréquentes par lesquelles l'historien souligne en quelques mots les événements, pour en tirer des conclusions morales, et pour montrer la main du Seigneur partout occupée soit à châtier les crimes, soit à récompenser les actes de vertu. Partout le narrateur s'appuie sur des documents assez nombreux, composés presque tous par des prophètes contemporains et signalés nommément par l'auteur des Paralipomènes<sup>1</sup>, mais qui ont disparu depuis longtemps. Nous avons, dans ce fait, une excellente garantie de sa valeur historique.

Après la mort de Saül, rien ne s'opposait à ce que David prît possession de la royauté sur tout Israël. Néanmoins, plusieurs années s'écouleront encore avant que son autorité soit reconnue par la nation entière. Son premier acte, inspiré par son vif esprit de foi, fut de consulter Dieu sur ce qu'il devait faire. « Irai-je dans quelque une des villes d'Israël ? » lui fit-il demander par le grand prêtre. Il était alors à Sicéleg, ville qui avait appartenu aux Philistins, et il comprenait que, les divines promesses relatives à son règne étant sur le point de s'accomplir, il convenait qu'il allât se fixer sur le sol israélite. Après avoir répondu affirmativement à sa question, le Seigneur lui désigna la ville d'Hébron comme résidence temporaire. A cette place forte se rattachaient d'importants souvenirs de l'histoire patriarcale et

1. I Par., xxvii, 24; xxix, 29; II Par., ix, 29; xii, 15; xiii, 22; xx, 34; xxiv, 27; xxvi, 22; xxxii, 32; xxxiii, 19.



de la conquête de Canaan; de plus David y avait déjà quelques amis dévoués<sup>1</sup>. Il y monta donc avec ses braves compagnons d'armes, qui s'installèrent aussi, avec leurs familles, dans la ville et les villages d'alentour<sup>2</sup>.

Les hommes de la tribu de Juda s'y réunirent alors en assemblée solennelle, pour procéder à l'élection royale de David. Elle eut lieu sans la moindre opposition, car le choix que Dieu avait fait de lui pour remplacer Saül était généralement connu dans sa tribu, et il était d'ailleurs aimé et estimé de tous, à cause de ses hauts faits d'armes et de ses rares qualités. Mais, pour le moment, les « hommes de Juda » ne purent le nommer que « roi de la maison de Juda », d'autant plus, le récit sacré va nous l'apprendre, qu'on lui suscita immédiatement un rival dans les autres tribus. Déjà David avait reçu l'onction royale à Bethléem, des mains du prophète Samuel; mais, comme elle avait été secrète, on la renouvela publiquement à Hébron, pour donner ainsi à sa royauté une inauguration officielle.

Le jeune roi s'empressa d'envoyer des messagers à Jabès-Galaad, pour féliciter et remercier les habitants de cette ville de leur généreuse conduite envers Saül. Il agissait ainsi par un sentiment très sincère de gratitude; en même temps, cette attention délicate ne manquait pas d'habileté, car elle était de nature à flatter les Jabésites et à les gagner à sa cause. Dans le message qu'il leur fit porter, il insinua qu'ils trouveraient leur avantage à reconnaître son autorité : « Que le Seigneur use envers vous de bonté et de fidélité ! Moi aussi, je vous ferai du bien, parce que vous avez agi de la sorte... Votre maître Saül est mort, et c'est moi que la maison de Juda a élu comme roi sur elle. » Laissez faire la Providence, dont il attendait patiemment les indications, il ne se livra alors à aucune autre démarche directe pour régner sur tout Israël<sup>3</sup>.

Il aurait eu d'ailleurs peu de chance de succès, car, en même temps qu'il recevait la couronne à Hébron, la grande masse de la nation se rangeait sous le sceptre d'Isboseth, le quatrième fils de Saül. Abner, proche parent de l'ancien roi et général en chef de ses armées, avait mis en œuvre toute son influence pour faire élire ce prince, et pour maintenir ainsi la dignité royale dans sa propre famille. Isboseth ne fut d'ailleurs, sur son trône fragile, qu'un simple instrument entre les mains de son oncle, qui le brisa quand il le jugea incapable de servir davantage ses projets ambitieux. En attendant, aussitôt après le désastre de Gelboé, pour mettre le prince en sûreté, Abner le conduisit de l'autre côté du Jourdain, à Mahanaïm, localité célèbre dans l'histoire de Jacob<sup>4</sup>, où s'étaient peut-être retirés aussi les

1. I Rois, xxx, 31. — 2. II Rois, II, 1-3. — 3. II Rois, II, 4-7. — 4. Genèse, xxxII, 2, 24-32.

débris de l'armée israélite. L'endroit était bien choisi, car il était assez éloigné du théâtre de la bataille, et protégé par le Jourdain et les montagnes. Sous la pression d'Abner, les districts de Galaad, de Jezraël, d'Éphraïm et de Benjamin, c'est-à-dire la plupart des tribus, sauf celle de Juda et peut-être aussi celle de Siméon, élurent Isboseth comme successeur de son père. Ce prince était alors âgé de quarante ans <sup>1</sup>.

Une rencontre entre les partisans des deux rois rivaux était inévitable. En effet, « Abner... et les hommes d'Isboseth, fils de Saül, sortirent de Mahanaïm pour marcher sur Gabaon. Joab... et les hommes de David se mirent aussi en marche. Ils se rencontrèrent près de l'étang de Gabaon, et ils s'arrêtèrent, les uns d'un côté de l'étang, les autres du côté opposé. » L'initiative de la lutte vint donc d'Abner, qui espérait avoir promptement raison des partisans de David, beaucoup moins nombreux que ceux d'Isboseth. Il a été dit précédemment que Gabaon est identique à *el Djib*, village bâti sur une colline au nord-ouest de Jérusalem. On y voit encore une belle fontaine, qui coule dans deux réservoirs, dont l'un, situé auprès de la source, est souterrain, tandis que l'autre, en plein air, mesure quarante pas de long sur quarante de large <sup>2</sup>.

Le combat était sur le point de s'engager entre les deux armées, lorsque Abner, désireux d'épargner le plus possible le sang israélite, proposa à Joab de s'en remettre aux chances d'un combat singulier, qui rappelle celui des Horaces et des Curiaces. La proposition fut acceptée. Douze jeunes guerriers furent choisis dans chacune des armées, et le combat s'engagea entre eux. Ils y apportèrent une telle fougue, qu'ils ne songèrent tous qu'à prendre l'offensive et oublièrent de se protéger contre les coups de la partie adverse : « chacun ayant saisi son adversaire par la tête, lui enfonça son épée dans le flanc, et ils tombèrent tous ensemble. » Cette épreuve partielle n'ayant abouti à aucun résultat, la bataille devint générale, et les troupes d'Abner furent battues et mises en fuite <sup>3</sup>.

Deux autres neveux de David, Abisaï et Asaël, avaient accompagné leur frère Joab dans cette expédition. Or, continue le récit biblique, qui expose cette autre scène dans les termes les plus dramatiques,

Asaël avait les pieds légers comme une gazelle de la campagne. Il se mit à la poursuite d'Abner, sans se détourner de lui pour aller à droite ou à gauche <sup>4</sup>. Abner regarda derrière lui et dit : « Est-ce toi, Asaël ? » Il répondit : « C'est moi. » Abner lui dit : « Va à droite ou à gauche ; attaque l'un de ces

1. II Rois, II, 8-11.

2. Voir la gravure de la page 297.

3. II Rois, II, 12-17.

4. Il voulait conquérir la gloire d'avoir tué le général en chef de l'armée ennemie.

jeunes hommes et prends ses dépouilles. » Mais Asaël ne voulut pas se détourner. Abner dit encore à Asaël : « Détourne-toi de moi, de peur que je ne te frappe et ne t'abatte à terre; comment ensuite regarderais-je en face Joab ton frère ? » Mais Asaël refusa de se détourner. Alors Abner le frappa dans l'aine avec l'extrémité inférieure de sa lance, et la lance sortit par derrière. Il tomba et mourut sur place. Et tous ceux qui arrivaient à l'endroit où Asaël était tombé, s'arrêtaient.

On comprend ce mouvement de sympathique regret, suscité par la mort tragique du jeune héros. En même temps, on admire la générosité d'Abner, qui fit tout ce qu'il pouvait pour épargner Asaël, et qui ne le frappa qu'afin de sauver sa propre vie. Encore évita-t-il de le blesser avec le fer de sa lance. Il n'employa, pour l'arrêter, que le pointe de la hampe; mais Asaël se jeta au-devant d'elle et en fut transpercé dans sa course éperdue.

Le soleil venait de disparaître à l'horizon, et l'armée triomphante de Joab continuait de poursuivre les vaincus. Ceux-ci arrivèrent, en fuyant, jusqu'à la citerne d'Amma, localité inconnue, mais située, d'après l'ensemble du récit, dans le désert de Gabaon. Là, ils s'arrêtèrent tout à coup sur une hauteur et s'organisèrent en phalange autour de leur général, prêts à recommencer la lutte. Mais, au paravant, Abner prit une nouvelle initiative, cette fois celle d'une transaction. Interpellant Joab, il lui dit : « L'épée dévorera-t-elle toujours ? Ne sais-tu pas qu'il y aura de l'amertume à la fin ? Jusques à quand tarderas-tu à dire au peuple de ne plus poursuivre ses frères ? » Accusé de se montrer dur envers ses compatriotes, Joab rejeta finement le reproche sur Abner lui-même, qui aurait pu, d'un mot, arrêter le massacre dès le matin. Puis, pour attester sa sincérité, il fit sonner de la trompette et ordonna à ses soldats de mettre fin au combat. Abner et son armée ayant ainsi recouvré la liberté de leurs mouvements, remontèrent pendant toute la nuit suivante l'*arabah*, c'est-à-dire la vallée du Jourdain, franchirent le fleuve et rentrèrent à Mahanaïm auprès d'Isboseth, qu'ils s'étaient donné pour roi. Durant la journée du combat, l'armée de Joab n'avait eu que dix-neuf tués, y compris Asaël et les douze premiers champions; Abner avait perdu trois cent soixante hommes. Joab fit à son frère Asaël de magnifiques funérailles. On emporta son corps à Bethléem, où on l'ensevelit dans la sépulture de sa famille. L'armée de David rentra ensuite à Hébron<sup>1</sup>.

Ici le narrateur s'arrête un instant, pour signaler la croissance de la famille de David, par contraste avec l'affaiblissement de celle de Saül. La force d'une famille, d'après les idées orientales, consiste tout d'abord dans le grand nombre des fils. Il en naquit six à David pen-

1. II Rois, II, 18-32.

dant son séjour à Hébron; mais de femmes différentes, car à Achinoam et à Abigail il avait ajouté Maaca, fille du roi de Gessur, Haggith, Abithal et Égla. Déjà nous avons dit que cette polygamie, quoique permise alors, était d'un fâcheux exemple. Du moins, elle fortifiait la situation de David, en lui procurant des alliances avec les principales familles du pays et des peuplades voisines. Trois de ses fils nommés en cet endroit — Amnon, son premier-né, qu'il eut d'Achinoam; le troisième, Absalom, né de Maaca; le quatrième, Adonias, né d'Haggith — acquerront plus tard une triste célébrité<sup>1</sup>.

Cependant la guerre, ou plutôt un état de guerre prolongé, tantôt plus tantôt moins intense, continuait d'exister entre les partisans d'Isboseth et ceux de David. C'est un incident assez étrange qui en amena la fin. Saül avait eu une femme de second rang, nommée Respha, qui lui avait donné plusieurs enfants, et qui sera mise plus tard directement en scène dans des circonstances tragiques<sup>2</sup>. Abner se l'appropriâ, et Isboseth, froissé dans son affection filiale, en fit à l'orgueilleux général d'amers reproches, qui l'exaspérèrent au dernier point. « Suis-je une tête de chien appartenant à Juda ? s'écria-t-il, hors de lui-même. J'ai usé de bienveillance envers la mémoire de Saül ton père, envers ses frères et ses amis, et je ne t'ai pas livré entre les mains de David, et aujourd'hui tu m'adresses des reproches à propos d'une femme ! Que Dieu traite Abner en toute rigueur, si je n'agis pas envers David selon ce que le Seigneur lui a juré, en disant que la royauté serait transférée de la maison de Saül dans la sienne, et qu'il établirait le trône de David sur Israël et sur Juda, depuis Dan jusqu'à Bersabée » c'est-à-dire, sur toute l'étendue de la Palestine. A cette grossière insulte, Isboseth n'osa pas répondre un seul mot, tant il redoutait Abner<sup>3</sup>.

Ce n'est pas en vain que le général avait proféré sa rude menace, car il s'empessa de l'exécuter. Du reste, il se rendait probablement compte qu'il lui serait impossible de maintenir plus longtemps Isboseth sur le trône, et qu'il lui serait avantageux à lui-même de gagner désormais les bonnes grâces de David, en favorisant sa cause. Il s'empessa donc d'envoyer des messagers au roi de Juda, pour entrer en pourparlers avec lui. Ils avaient mission de lui dire : « A qui appartient le pays ? Fais alliance avec moi, et ma main sera avec toi pour que tout Israël se tourne vers toi. » Cet abandon de son neveu, surtout pour le motif qui a été indiqué, était une vraie trahison de la part d'Abner et ne tourna pas à sa gloire, bien que Dieu se soit servi de lui pour accomplir sa promesse relative à David. Celui-ci lui fit répondre qu'il acceptait l'alliance proposée, mais qu'il y mettait comme condition préliminaire et absolue qu'on lui rendît immédiatement

1. II Rois, III, 1-5. — 2. II Rois, XXI, 8-11. — 3. II Rois, III, 6-11.

Micol, l'épouse de sa jeunesse, à laquelle il était demeuré très attaché et qui l'avait elle-même tendrement aimé. Pour sauver les apparences et ne pas ébruiter encore le projet d'Abner, il adressa officiellement la même demande à Isboseth, qui y accéda aussitôt, et fit prendre la princesse chez Phaltiel, cet Israélite auquel Saül l'avait donnée en mariage, après l'avoir enlevée à David. Phaltiel l'avait épousée de bonne foi et s'était vivement attaché à elle; il fut donc désolé de cette séparation et accompagna Micol en pleurant, jusqu'à Bahurim, village qui appartenait à la tribu de Benjamin, et qui était situé à une petite distance de Jérusalem, du côté de l'Est <sup>1</sup>. Cette restitution, qui eut une grande publicité, mit en relief aux yeux de tout le pays la puissance croissante de David.

Fidèle à sa promesse, Abner s'aboucha avec les principaux personnages d'Israël, qui avaient jusque-là soutenu Isboseth, et il les pressa de se déclarer en faveur de David, qu'il leur représenta comme étant l'élu de Dieu lui-même. Leur rappelant leur ancien désir, dont il avait entravé la réalisation, il leur dit entre autres choses : « Vous souhaitiez autrefois d'avoir David pour roi; établissez-le donc maintenant, car le Seigneur a dit de lui : « C'est par David mon serviteur que je délivrerai mon peuple de la main des Philistins et de la main de tous ses ennemis. » Abner savait qu'en gagnant les « anciens » d'Israël à la cause de David, il entraînerait aisément la masse du peuple à leur suite. Il tint le même langage aux Benjaminites, plus difficiles à convaincre, parce que Saül et Isboseth faisaient partie de leur tribu. Après avoir réussi dans ces démarches, il alla trouver David à Hébron, accompagné de vingt Israélites, qui appartenaient sans doute aux classes dirigeantes du royaume fragile d'Isboseth. Le fils d'Isaï leur fit un accueil bienveillant et donna un festin solennel en leur honneur. Abner, satisfait, lui dit avant de le quitter : « Je vais rassembler tout Israël vers mon seigneur le roi; ils feront alliance avec toi et tu régneras tout à fait selon ton désir <sup>2</sup>. »

Le plus regrettable des incidents vint assombrir ce succès si avantageux pour David. Lors de la visite d'Abner, Joab était absent d'Hébron, car il avait entrepris une expédition militaire contre des maraudeurs de l'extrême sud du pays. Quand il rentra, victorieux et avec un butin considérable, le général en chef de l'armée d'Isboseth venait de quitter Hébron. Promptement averti de ce qui s'était passé, Joab se rendit chez le roi et osa lui tenir ce langage : « Qu'as-tu fait ? Abner est venu auprès de toi; pourquoi l'as-tu renvoyé et laissé partir ?... C'est pour te tromper qu'il est venu, pour épier tes démarches et pour savoir tout ce que tu fais. » On ne dit pas quelle fut la réponse de David; mais c'est absolument en dehors de lui que fut

1. II Rois, III, 12-16. — 2. II Rois, III, 17-21.

conçu, combiné et exécuté le criminel attentat qui a terni à jamais la mémoire de Joab. Ce dernier n'avait point pardonné à Abner la mort de son frère Asaël, bien que l'illustre général n'eût tué qu'à regret et comme malgré lui ce malheureux jeune homme. Mais il est probable qu'au sentiment de vengeance que Joab dut alléguer pour justifier son indigne conduite, s'ajoutait la crainte d'avoir, dans la personne d'Abner, un rival capable d'exercer une influence prépondérante sur l'esprit du roi. Son crime n'en était que plus odieux.

A l'insu de David, il envoya à Abner, qui n'avait pas eu le temps



Fig. 138. — Scène de meurtre. (Monuments égyptiens.)

de s'éloigner beaucoup d'Hébron, des messagers pour le prier d'y revenir, comme si le roi avait encore quelque chose de pressant à lui dire. Ils le rejoignirent auprès de la citerne de Sira, aujourd'hui *Aïn-Sareh*, au nord d'Hébron. Quand il fut arrivé à la porte de la ville, Joab, qui l'y attendait, le tira à l'écart, comme s'il voulait lui parler en secret, le frappa d'un coup de poignard dans l'aîne et le tua<sup>1</sup>.

A la nouvelle de ce lâche assassinat, David, non moins désolé qu'irrité, en maudit l'auteur, sur lequel il appela les châtiments divins. Il ordonna ensuite un deuil public, et fit célébrer en l'honneur d'Abner des funérailles solennelles, auxquelles il assista personnellement, en donnant un libre cours à ses larmes et à son émotion. Tout le peuple pleura avec lui ce grand homme, et comprit que le roi n'avait pas eu la moindre part à l'horrible attentat. David aurait voulu châtier immédiatement le coupable; mais il comprit qu'il ne le pouvait pas dans les circonstances où il se trouvait alors. « Ne

1. II Rois, III, 22-27.

savez-vous pas, dit-il dans l'intimité à ses serviteurs, que c'est un chef, un grand homme, qui est tombé aujourd'hui en Israël ? Je suis encore faible, bien que j'aie reçu l'onction royale, et ces hommes, les fils de Sarvia<sup>1</sup>, sont trop puissants pour moi.» Il prouva ainsi, de toutes manières, qu'il réprouvait de toutes ses forces l'acte de Joab. Il composa même à la mémoire d'Abner une petite élégie d'une mâle beauté :

Abner devait-il mourir comme un misérable?

Tu n'avais ni les mains ni les pieds enchaînés ;

tu es mort comme on tombe devant les méchants<sup>2</sup>.

Un autre crime, non moins odieux, suivit de près celui de Joab. La mort d'Abner avait naturellement plongé Isboséth et ses partisans dans un découragement profond, car il avait été le principal soutien de la royauté du fils de Saül. L'abandon qu'il venait d'en faire lui-même, puis sa disparition, encouragèrent deux chefs de bande, originaires l'un et l'autre de Béroth, actuellement *el Bîreh*, ville de Benjamin située au nord de Jérusalem, à imiter sa conduite et à trahir aussi, mais d'une manière ignominieuse, la cause d'Isboséth, bien qu'ils se fussent mis à son service. Ils étaient frères et se nommaient Baana et Récab. Un jour, à l'heure de la plus grande chaleur, ils pénétrèrent dans la maison qu'habitait Isboséth. Ils savaient qu'ils le trouveraient endormi et sans défense, ses serviteurs devant faire comme lui la sieste, si habituelle en Orient aux époques chaudes de l'année. Pour détourner l'attention, au cas où on les aurait surpris, ils s'étaient munis de corbeilles ou de sacs, comme s'ils étaient venus chercher du blé. Ils entrèrent dans la chambre du roi, qu'ils trouvèrent étendu sur son lit, le frappèrent au ventre et le tuèrent. Puis ils coupèrent sa tête, qu'ils apportèrent à David, après avoir franchi les 65 kilomètres environ qui séparaient Mahanaïm d'Hébron. Comme l'Amalécite qui avait annoncé la mort de Saül en des circonstances analogues, ils espéraient procurer au roi une grande joie, en lui apprenant la disparition de son rival, et recevoir de lui une généreuse récompense. « Voici, lui dirent-ils, la tête d'Isboséth, fils de Saül, ton ennemi, qui en voulut à ta vie ; le Seigneur venge aujourd'hui le roi, mon seigneur, de Saül et de sa race. » David, justement indigné, releva le caractère honteux et lâche de leur crime, en disant : « Lorsque des méchants ont tué un homme innocent dans sa maison et sur son lit,... comment ne vengerais-je pas sa mort ? » Il prononça donc contre eux une sentence capitale, qui fut immédiatement exécutée. On coupa les pieds et les mains des deux assassins, et l'on suspendit leurs cada-

1. Sarvia était la sœur de David.

2. II Rois, III, 28-39.

vres au bord de l'étang d'Hébron<sup>1</sup>. David fit ensuite porter la tête d'Isboseth à Gabaa, et on la déposa dans la sépulture d'Abner<sup>2</sup>. Le narrateur intercale, dans le récit du meurtre de ce malheureux prince<sup>3</sup>, une note destinée à montrer qu'après sa mort la famille de Saül en ligne droite ne fut plus représentée que par un enfant infirme, âgé de douze ans. C'était un fils de Jonathas, nommé Miphiboseth. Il n'avait que cinq ans, lorsque était arrivée de Jezraël la nouvelle de la mort de son père et de son grand-père. Sa nourrice, folle d'effroi, le saisit alors et s'enfuit avec lui; mais, dans sa course précipitée, il tomba, et devint à jamais boiteux. Il sera plusieurs fois encore question de lui et de la bonté que David lui témoigna.

## II. — David règne à Jérusalem sur tout Israël<sup>4</sup>.

(1047-1015 avant J.-C.)

Voici donc que, grâce à la seule intervention de la Providence divine dont il avait patiemment attendu les ordres, et sans qu'aucun acte injuste ait terni sa propre gloire, le fils d'Isaï va régner maintenant sur la nation israélite tout entière, comme le Seigneur le lui avait promis. Le pays était las de l'état de division et de faiblesse dont il avait eu à souffrir depuis la mort de Saül. Aussi est-ce avec la plus grande satisfaction que les sujets d'Isboseth s'unirent tous pour reconnaître les droits de David. Au reste, nous en avons été témoins, même à l'époque où sa situation semblait presque désespérée, des hommes vaillants accouraient à lui de toutes les tribus d'Israël, même de celle de Benjamin dont Saül faisait partie, pour lui offrir leurs services, bien que la vie d'aventures à laquelle on était exposé auprès de lui fût rude et périlleuse. On ne pouvait pas lui donner une meilleure preuve d'estime et d'affection, qu'en venant se placer ainsi sous ses ordres. Le premier livre des Paralipomènes nous fournit à ce sujet des renseignements instructifs<sup>5</sup>.

Nous y apprenons qu'en différentes circonstances, il arriva ainsi à David des contingents importants. Le premier, fourni par les tribus de Benjamin et de Juda, le rejoignit à Sicéleg, à l'époque de la persécution de Saül. L'écrivain sacré nous fait remarquer, à propos des Benjaminites, qu'ils étaient de vaillants guerriers, habiles à manier l'arc et la fronde<sup>6</sup>. Le deuxième contingent vint à David de la

1. Cette ville possède encore aujourd'hui deux grands réservoirs d'eau, auxquels les archéologues attribuent une haute antiquité.

2. II Rois, iv, 1-3, 5-12. — 3. I Rois, iv, 4. — 4. II Rois, v, 1-19. — 5. I Par., xii, 1-22.

6. Celle-ci, aussi bien de la main gauche que de la main droite. Voir plus haut, Juges, xx, 16, où ce trait a été déjà signalé. Nous savons aussi par ailleurs



tribu de Gad, quand il était « dans les lieux forts de Juda ». Il était pareillement composé « de soldats exercés à la guerre, armés du bouclier et de la lance, semblables à des lions et aussi prompts que des gazelles sur les montagnes. » Pour rejoindre David, ces héros s'étaient échappés de l'armée de Saül, et n'avaient pas craint, d'abord de traverser le Jourdain au printemps, alors qu'il est grossi par les pluies et par la fonte des neiges de l'Hermon, puis de se frayer un chemin à

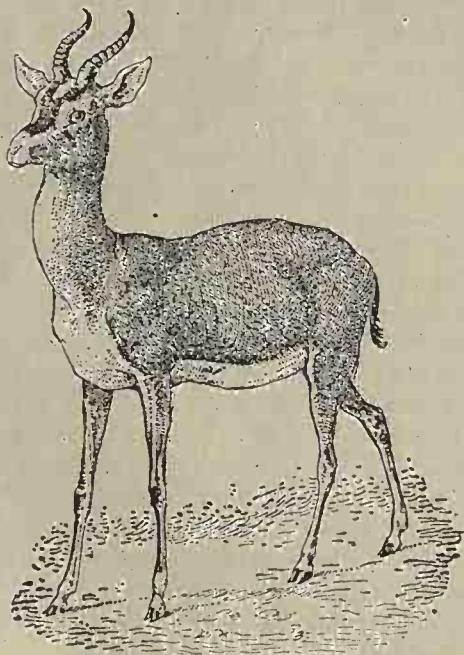


Fig. 139. — Gazelle du désert.

travers ceux qui voulaient les arrêter. Le troisième contingent vint, comme le premier, des tribus de Benjamin et de Juda, vers la même époque que le deuxième. Quand il se présenta, David voulut s'assurer des intentions des hommes qui le formaient, car quelques-uns d'entre eux pouvaient être des émissaires de Saül, par conséquent, des ennemis. Il leur adressa donc cette petite allocution :

« Si vous venez à moi dans un esprit de paix, pour me secourir, mon cœur s'unira à vous; mais si vous venez pour me tromper, à l'avantage de mes ennemis, alors que je ne suis coupable d'aucune violence, que le Dieu de nos pères le voie et fasse justice ! »

(I Par., VIII, 40 et II Par., XIV, 8) que la tribu de Benjamin possédait des archers très adroits.

Amasaï, qui les conduisait, fit en leur nom une émouvante réponse, que le narrateur dit avoir été inspirée par Dieu lui-même, et qui exprimait un dévouement à toute épreuve : « Paix, paix à toi et à tous ceux qui prennent ta défense, car ton Dieu te protège. » Le quatrième contingent, qui consistait seulement en quelques guerriers de la tribu de Manassé, vint s'associer à David quand il rentrait à Sicéleg, après avoir été renvoyé de Jezraël par les chefs philistins, à la veille de la bataille de Gelboé. Ils lui furent d'un grand secours, pour attaquer et châtier les pillards amalécites qui avaient saccagé Sicéleg pendant son absence, car « ils étaient tous des hommes vaillants, » et ils devinrent plus tard des chefs de son armée.

Si David trouva de si chauds partisans à l'époque la plus rude de ses malheurs et lorsque Saül gouvernait la nation, on conçoit avec quel enthousiasme tout Israël, las de divisions intestines qui menaçaient de devenir encore plus sanglantes, adhéra à lui quand il n'eut plus aucun rival. Dans un merveilleux élan d'affection et d'allégresse, les tribus qui avaient tout d'abord refusé de reconnaître ses droits au trône accoururent en masse à Hébron, de tous les coins de la Palestine, pour lui faire leur soumission de la façon la plus cordiale. « Voici, lui disait-on, nous sommes tes os et ta chair; autrefois déjà, quand Saül était notre roi, c'est toi qui conduisais Israël (au combat) et le ramenais. Le Seigneur t'a dit : « Tu seras le pasteur de mon peuple » Israël et tu en seras le chef. » Elles alléguaient ainsi les trois motifs qui les ramenaient à David : les liens du sang, puisqu'ils formaient avec lui une seule et même famille, la grande autorité qu'il avait exercée déjà sous le gouvernement de Saül, le choix de Dieu lui-même. Les chefs du peuple négocièrent avec David les conditions auxquelles les tribus dissidentes se ralliaient à lui; l'onction royale lui fut ensuite conférée pour la troisième fois <sup>1</sup>.

L'auteur des Paralipomènes <sup>2</sup> nous a conservé la liste très intéressante des « hommes équipés pour la guerre », c'est-à-dire, des Israélites capables de porter les armes, qui prirent part à cette réunion grandiose. Chaque tribu en avait fourni un nombre proportionné à ses moyens. De Juda, il en était venu 6 800; de Siméon, 7 100; de Lévi, 4 600 d'une part et 3 700 de l'autre, avec 22 chefs; de Benjamin, 3 000; d'Éphraïm, 20 800; de la demi-tribu occidentale de Manassé, 18 000; d'Issachar, 200 chefs avec les hommes placés sous leurs ordres; de Zabulon, 50 000; de Nephtali, 37 000 et 1 000 chefs; de Dan, 28 600; d'Aser, 40 000; des tribus transjordanienues (Gad Ruben et l'autre moitié de Manassé), 120 000. En tout, du moins d'après les chiffres indiqués, 339 600 hommes et 1 222 chefs.

Les cœurs battaient donc à l'unisson « pour établir David sur tout

1. II Rois, v, 1-3; I Par., xi, 1-3. — 2. I Par., xii, 23-40.

Israël. » La fête de l'élection dura trois jours. Les membres de la tribu de Juda, en particulier les habitants d'Hébron et des environs, en firent généreusement une partie des frais. Mais beaucoup des Israélites, venus des autres tribus pour rendre hommage à David, avaient chargé sur des bêtes de somme des provisions de toute espèce, qu'ils partagèrent ensuite avec leurs compatriotes. Ils avaient même amené des bœufs et des moutons, qui furent abattus et servirent de nourriture. Ces détails ont leur prix, pour manifester la parfaite union de sentiments qui animait alors toute la nation. L'historien sacré nous rappelle que David était dans la force de l'âge, car il avait trente-sept ans et demi. Il régna en tout quarante années, dont sept et demie à Hébron, sur la tribu de Juda, et trente-trois à Jérusalem, sur la nation entière<sup>1</sup>.

Heureux de cette soumission enthousiaste des tribus du Centre, du Nord et de l'Est, qui rendait sa situation parfaitement sûre à l'intérieur de la Palestine, et fier de se voir entouré d'une si brillante armée, David voulut inaugurer par une action d'éclat cette nouvelle période de sa royauté. Pour cela, il n'avait pas à chercher bien loin. Quoique la plus grande partie de Jérusalem fût tombée au pouvoir des Hébreux dès l'époque de Josué, les Jébuséens avaient continué d'en occuper la citadelle<sup>2</sup>. Ces descendants de Canaan, confiants dans la position réputée imprenable de leur forteresse, et ayant eu vent du dessein du roi israélite, osèrent lui faire porter ce message insolent : « Tu n'entreras pas ici, car les aveugles et les boiteux t'arrêteront. » L'ironie était des plus mordantes; mais il n'est pas nécessaire de la prendre à la lettre avec l'historien juif Josèphe<sup>3</sup>, comme si les Jébuséens avaient en réalité placé par dérision leurs boiteux et leurs aveugles sur les remparts, pour défier David et ses guerriers.

Cette citadelle convoitée par le roi portait le nom de Sion. Déjà nous avons eu l'occasion de dire que l'emplacement de cette colline célèbre a été de nos jours l'objet d'une ardente controverse. Il serait trop long d'exposer en détail les preuves alléguées en divers sens. Pendant longtemps nous n'avions pas cru devoir nous écarter de l'opinion traditionnelle, qui, depuis le iv<sup>e</sup> siècle, identifiait Sion avec la haute colline (elle a 877 mètres d'altitude) qui se dresse dans la partie sud-ouest de Jérusalem et qui en porte encore le nom. Mais une étude plus approfondie de la question nous a fait abandonner ce sentiment, et placer la Sion des Jébuséens à l'extrémité méridionale du mont Ophel. Les arguments qui démontrent que telle était sa vraie situation sont empruntés, les uns aux textes bibliques où il est parlé de Sion, les autres à la topographie. « Certains détails de la sainte Écri-

1. II Rois, v, 4, 5; II Par., xii, 38-40. — 2. Josué, xv, 63; Juges, i, 23. — 3. *Ant.*, VII, iii, 1.

ture ne semblent pas pouvoir laisser de doute. L'Ophel, prolongement régulier de la colline du Temple toujours appelée Sion; l'Ophel, seul point d'où l'on puisse monter de la ville ancienne au Temple, selon l'expression continue de la Bible; l'Ophel, percé, comme le dit le livre des Paralipomènes, de l'est à l'ouest, par le canal d'Ézéchiass, l'Ophel est bien le berceau de Jérusalem, le noyau de la ville de David et des rois de Juda. Mais on comprend sans peine que le nom primitif de Sion, appliqué à toute la Ville sainte, ait été donné aussi à la colline occidentale une fois qu'Hérode y eut bâti la ville neuve, et même que Sion n'ait plus désigné que ces nouveaux quartiers, lorsqu'il ne resta plus rien de l'antique cité de David (après la destruction totale de Jérusalem par les Romains), et surtout quand Sion fut devenu le nom mystique de la première de toutes les églises chrétiennes, le Cénacle... Quant à la toute petite ville primitive, si bien encerclée d'une ceinture de montagnes, selon l'expression des Psaumes, *Montes in circuitu ejus*, elle couvrait un monticule escarpé, limité à l'Orient par l'étroite et profonde gorge du Cédron, à l'Occident par le ravin, aujourd'hui aux trois quarts comblé... du Tyropéon. La ville, ainsi protégée, n'était accessible que du côté du Nord; mais là se dressait la citadelle, rasée plus tard par les Macchabées. Cette acropole s'élevait sur un rocher assez étroit, près de l'actuelle mosquée *el Aksa*. Elle était séparée du reste de la ville (la ville basse) par une vallée qui coupait la colline d'Ophel dans toute sa largeur, à peu près en face de la Fontaine de la Vierge. Cette vallée, taillée artificiellement en fossé infranchissable, a été relevée dans les fouilles anglaises, et elle explique admirablement la situation de l'imprenable Jébus et les travaux postérieurs de Salomon. C'était la faille de Mello <sup>1</sup>. »

L'occasion désirée par David ne pouvait pas être plus favorable pour donner l'assaut à l'antique forteresse. Le roi, relevant le défi des Jébuséens, se hâta de préparer l'attaque, et quand l'heure en fut arrivée, il dit à ses soldats, pour exciter leur émulation et pour leur indiquer l'endroit spécial sur lequel devraient porter leurs efforts : « Quiconque frappera les Jébuséens et atteindra le canal, et (frappera) ces aveugles et ces boiteux que hait l'âme de David... » La phrase

1. Nous avons emprunté cet excellent résumé à l'ouvrage intitulé *La Palestine, Guide historique et pratique*, par des professeurs de Notre-Dame de France à Jérusalem, 2<sup>e</sup> éd., p. 63, 64. Voir aussi Zanecchia, *La Palestine d'aujourd'hui, ses souvenirs, ses localités bibliques et historiques*, traduction française, t. 1, p. 235-244, et, pour des développements scientifiques, Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. II, 1896-1897, p. 254-294; l'article de Mgr Legendre, dans F. Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, t. V, col. 1788-1795; les PP. Vincent et Abel, *Jérusalem, Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, in-4<sup>o</sup>, t. 1, p. 142-196.

reste inachevée dans le texte hébreu du livre des Rois; mais il est aisé de la compléter, en ajoutant avec notre Vulgate latine : « celui-la sera récompensé. » Le passage parallèle des Paralipomènes supprime d'ailleurs l'obscurité : « Quiconque battra le premier les Jébuséens sera chef et prince. » C'est Joab, neveu de David, qui pénétra le premier dans la citadelle <sup>1</sup>, et qui « devint chef ». Comme il commandait depuis assez longtemps l'armée de David, cette expression peut signifier ici que cette haute dignité lui fut solennellement garantie, ou bien, que le roi lui conféra un titre nouveau, par exemple, celui de gouverneur de Jérusalem. David établit sa résidence royale dans la citadelle glorieusement conquise; c'est pourquoi au nom de Sion on ajouta celui de « cité de David ». Pour rendre la cité encore plus forte, il y ajouta des constructions importantes, surtout un nouveau mur qui en faisait le tour. En même temps, Joab réparait le reste de la ville proprement dite <sup>2</sup>. C'est ainsi que Jérusalem devint la capitale de l'État théocratique. Sa position centrale et la force naturelle de sa situation l'avaient prédestinée à ce grand rôle. En effet, elle était « à la croisée des routes qui mènent du désert sinaïtique en Syrie, de la Séphélah (la plaine maritime) au pays de Galaad, commandant le domaine presque entier d'Israël et le cercle d'ennemis qui l'enserrait. Du haut de son aire, David, adossé à Juda, pouvait fondre sur Moab, dont les montagnes fermaient son horizon par delà la mer Morte; il pouvait se précipiter par Béthoron sur la plaine maritime au moindre mouvement des Philistins, ou pousser droit en Galilée à travers le massif d'Éphraïm <sup>3</sup>. »

A partir de ce moment, Jérusalem fut vraiment comme le cœur de toute la Palestine. De nombreux passages de la Bible montrent à quel point les Israélites la croyaient chère à Dieu — et ils ne se trompaient pas en cela, car le Seigneur ne cessa pas de la combler de ses bénédictions — et aussi combien ils la chérissaient eux-mêmes <sup>4</sup>. David s'y construisit un palais. Pour que cet édifice fût plus digne de sa destination, Hiram, roi de Tyr, prit aimablement l'initiative d'envoyer à Jérusalem des tailleurs de pierre et des charpentiers, comme aussi des matériaux précieux, surtout des cèdres du Liban, qui, après avoir été descendus de la montagne, étaient transportés par mer jusqu'à

1. Par le *tsinnor*, dit le texte hébreu, par la conduite d'eau. C'est-à-dire, suivant une très heureuse conjecture basée sur les faits, par un passage couvert, établi « pour communiquer secrètement entre la localité campée au sommet d'Ophel et la fontaine de la Vierge. » Le P. Vincent, *Jérusalem*, t. I, p. 156. Voir aussi la page 149.

2. II Rois, v, 6-9; I Par., xi, 4-9.

3. Maspero, *op. cit.*, t. II, p. 727.

4. L.-Cl. Fillion, *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, t. I, p. 115, 116.

Joppé, le port actuel de Jaffa <sup>1</sup>, et de là sur le chantier. Les Hébreux étaient alors dépourvus d'ouvriers habiles, car il avait été impossible d'en former pendant leurs guerres et leurs troubles perpétuels; de plus, ils avaient vécu jusqu'alors dans une grande simplicité. Tyr, au contraire, était déjà renommée pour le talent de ses artisans multiples et pour la richesse de ses monuments.

Par deux fois, à quelques lignes seulement d'intervalle, le narrateur biblique attire notre attention sur ce fait, que « David devint de plus en plus grand, » et que « le Seigneur des armées était avec lui <sup>2</sup>. » Le monarque lui-même ne manquait pas de faire remonter jusqu'à Dieu l'origine de sa puissance et de ses succès multiples. D'autre part, il ne s'accommoda que trop bien, une fois de plus, à la coutume des rois orientaux, d'agrandir leur famille à mesure que s'accroît leur prospérité. Aux femmes qui ont été mentionnées plus haut, il en associa d'autres, de premier et de second rang, dont il eut, à Jérusalem, durant les années suivantes, onze fils et des filles dont le nombre n'est pas indiqué. Dans la liste des fils, nous ne trouvons, comme personnages connus, que Nathan et Salomon, nés à une époque plus tardive <sup>3</sup>.

Le récit sacré nous ramène aux Philistins, qui éprouvèrent un effroi très légitime, quand ils apprirent que tout Israël s'était groupé sous le sceptre de leur principal ennemi. Mais leur intrépidité s'allia aussitôt à leur crainte, pour prendre une vigoureuse offensive, car ils espéraient étouffer dans son germe la royauté de David. De leur plaine basse, ils montèrent dans la direction de Jérusalem et réussirent à pénétrer jusqu'à la vallée de Raphaïm, située au sud de la capitale israélite, et simplement séparée de la vallée d'Hinnom par une arête de collines. David et sa troupe étaient descendus au devant d'eux, et l'on se demande comment les deux armées ne s'étaient pas rencontrées. Les Philistins avaient peut-être réussi à éviter David par quelque habile manœuvre, ou en s'enfonçant dans une vallée latérale. La situation était grave pour les Hébreux, car l'ennemi séculaire avait réuni toutes ses forces, pour frapper un grand coup. Aussi David paraît-il avoir été inquiet, indécis. Mais Dieu était là, pour conseiller et secourir son pieux serviteur. Consulté en son nom, il répondit : « Va, car je livrerai les Philistins entre tes mains. » David les battit, en effet, à l'endroit qui reçut, en souvenir de la victoire, le nom hébreu de *Baal-Peratsim*, c'est-à-dire, « maître des dispersions ». En proposant ce nom, le roi s'était écrié : « Le Seigneur a dispersé mes ennemis devant moi, comme des eaux qui se dispersent. » La défaite des Philistins fut si complète et leur fuite si rapide, qu'ils laissèrent

1. II Rois, v, 11-17; I Par., xiv, 1, 2. — 2. II Rois, v, 10-12. — 3. II Rois, v, 12-16.

sur le champ de bataille leurs idoles tutélaires, qu'ils avaient apportées avec eux. David les fit recueillir et les brûla. Mais les vaincus revinrent à la charge, par le même chemin. Le Seigneur, consulté de nouveau, répondit cette fois à David qu'il ne devait pas attaquer les Philistins de front, mais tourner leur armée par derrière, de manière à les envelopper. Cette manœuvre, dont Dieu donna lui-même le signal par un bruit de pas dans le feuillage des mûriers, réussit à souhait et les Philistins furent repoussés depuis Guéba, aujourd'hui *Djéba*, jusqu'à Géser, actuellement *Tell Djézer*, ville des Cananéens, donnée aux Éphraïmites après la conquête. Ces victoires portèrent au loin la renommée de David, et « le Seigneur le rendit redoutable à tous les peuples » d'alentour <sup>1</sup>.

Après avoir restauré l'unité politique du peuple de Dieu, consolidé cette unité par l'établissement d'une nouvelle capitale et battu les ennemis d'Israël une fois de plus, de manière à les rendre pour quelque temps inoffensifs, David, dont l'âme était si profondément religieuse, comprit que le culte divin devait être aussi l'objet de ses soins pressés. A part de courtes périodes, ce culte avait eu beaucoup à souffrir depuis le début de la conquête de Canaan, tant la vie de la nation avait été agitée. Environ soixante-dix ans s'étaient écoulés depuis qu'on avait eu la fâcheuse idée de porter l'arche sur le champ de bataille d'Ébénézer. Après que les Philistins l'eurent rendue malgré eux, elle avait été déposée à Cariathiarim, chez Abinadab, tandis que le tabernacle était transféré de Silo à Nob, puis à Gabaon. David songea donc à la ramener à Jérusalem, qui deviendrait ainsi le centre religieux d'Israël, en même temps que son centre politique. Mais il voulut donner à cette translation le caractère d'une solennité vraiment nationale. C'est pourquoi il tint d'abord conseil, « avec les chefs de milliers, de centaines, avec tous les princes, » c'est-à-dire, avec les principaux personnages de la nation, pour avoir leur avis à ce sujet, non sans regretter qu'on ne se fût pas occupé de l'arche depuis tant d'années. La proposition fut acceptée à l'unanimité, car « la chose parut raisonnable à tout le peuple. » David fit donc appel à la nation elle-même, qui se fit représenter par trente mille délégués, venus de toutes les régions de la Palestine.

Cette foule rejoignit le roi à Cariathiarim, d'où elle partit, en formant une procession majestueuse, pour revenir à Jérusalem. L'arche s'avancait en tête, placée sur un char neuf, auquel étaient attelés deux bœufs que conduisaient les deux fils d'Abinadab, Oza et Abio. David marchait derrière elle, suivi des représentants du peuple, et au son de nombreux instruments de musique : « harpes, luths,

1. II Rois, v, 17-25; I Par., xiv, 8-17.

tambourins, sistres<sup>1</sup> et cymbales. » On avait déjà franchi une certaine distance, lorsque, auprès de l'aire de Nacon, localité dont on ignore l'emplacement, les bœufs glissèrent et firent pencher l'arche. Oza étendit alors la main pour la retenir. C'était une faute, du moins une faute involontaire, car un ordre exprès du Seigneur interdisait sous peine de mort aux laïques de toucher l'arche; seuls les prêtres en avaient le droit<sup>2</sup>. Notons encore que, d'après les règlements du Sinaï, l'arche n'aurait pas dû être placée sur un char, mais portée par les lévites, et traitée ainsi avec le plus profond respect. En effet, elle figurait la présence divine au milieu d'Israël, qui ne possédait rien de plus saint, de plus précieux. David avait oublié ces détails. Des



Fig. 140. — Procession des musiciens de Suze.

fautes graves avaient donc été commises. Dieu manifesta son mécontentement, en infligeant à Oza une punition qui nous paraît sévère, mais qui s'explique par l'importance qui s'attachait aux moindres cérémonies du culte. A peine le fils d'Abinadab avait-il touché l'arche, qu'il tomba raide mort<sup>3</sup>.

David fut atterré et découragé par cet accident. Craignant d'autres marques de la colère divine s'il conduisait l'arche jusqu'à Sion, il renonça pour le moment à son dessein primitif, et confia la garde du meuble sacré à Obédédom, lévite de la famille de Coré, qui habitait en cet endroit, peu éloigné de Jérusalem, car la procession qui vint plus tard reprendre l'arche pour l'introduire dans la capitale (II Rois, vi, 12) ne paraît pas avoir exigé un temps considérable. La présence de l'arche devint bientôt une source de bénédictions de tout genre pour

1. Le sistre, d'origine égyptienne, consistait en anneaux de métal passés dans des baguettes également de métal; le tout est muni d'un manche et produit un bruit strident quand on l'agite.

2. Nombres, iv, 5, 15.

3. II Rois, vii, 1-7; I Par., xiii, 1-13. Nous avons lu plus haut, I Rois, vi, 19, le récit d'un châtement plus grave encore, qui atteignit les habitants de Bethsamès pour une faute analogue.



la maison qui en avait été la gardienne. David l'apprit, et ses craintes disparurent devant ce fait consolant. Mais, avant de reprendre le cours de la cérémonie si tristement interrompue, il fit des préparatifs grandioses, en ayant soin de se conformer pleinement aux prescriptions liturgiques<sup>1</sup>. « L'arche de Dieu, disait-il, ne doit être portée que par les lévites, car le Seigneur les a choisis pour porter l'arche de Dieu et en faire le service. » Il rassembla donc à Jérusalem un grand nombre de prêtres et de lévites, à chacun desquels fut assignée une fonction spéciale pour la cérémonie de la translation. Ils furent chargés aussi des chants et de la musique instrumentale qui devaient retentir pendant toute la durée de la procession. Quand tout fut prêt, le roi convoqua une seconde fois la nation entière, et elle fut dignement représentée à la fête. Il y avait trois mois que l'arche était chez Obédédom.

Enfin le cortège put se remettre en marche. Après que les lévites qui portaient l'arche eurent fait six pas, on immola un bœuf et un veau gras. Ensuite, aucun incident fâcheux n'ayant fait craindre que Dieu n'agrât pas volontiers l'hommage qu'on désirait lui rendre, on offrit un sacrifice d'action de grâces, composé de sept taureaux et de sept béliers. Comme précédemment, David suivit l'arche, revêtu, non de ses ornements royaux, mais d'une simple tunique de lin<sup>2</sup>, comme s'il eût appartenu lui-même, ce jour-là, à la famille sacerdotale. Pour donner une satisfaction plus complète à ses sentiments de foi, de piété, de sainte allégresse, « il dansait de toutes ses forces, » c'est-à-dire, exécutait les mouvements rythmés, cadencés, dont se compose la danse religieuse des Orientaux. Au moment où l'arche pénétrait dans Sion, Micol, la première femme de David, regardait passer la procession, d'une des fenêtres du palais. Quand elle vit que son mari dansait ainsi derrière l'arche, « elle le méprisa dans son cœur, » note le texte sacré. Nous avons dit que Saül, son père, sans être précisément irréligieux, était loin de briller par sa piété. Sa fille Micol — jusqu'à trois fois, dans le court espace de quelques lignes, elle reçoit ici le nom significatif de « fille de Saül » — ne lui ressemblait que trop sous ce rapport. Elle avait aimé le jeune héros David, l'avait rejoint volontiers lorsqu'il était devenu le roi de tout Israël; mais elle était incapable de comprendre et de goûter une démonstration religieuse de ce genre, qui lui semblait humiliante pour un roi.

L'arche fut déposée dans un tabernacle neuf, que David avait fait construire tout exprès, évidemment d'après les indications et les mesures tracées par Dieu lui-même à Moïse, à propos de l'ancien tabernacle, laissé à Gabaon. Le roi bénit ensuite les assistants au nom

1. Le 1<sup>er</sup> livre des Paralipomènes, xv, contient d'intéressants détails à ce sujet.

2. *L'éphod* des simples prêtres.

du Seigneur. Il n'oublia pas leurs besoins matériels, car il fit distribuer à chacun d'eux un pain, un morceau de viande et un gâteau de raisin. Les mœurs de l'époque n'avaient pas permis à divers membres de la famille royale, spécialement aux femmes, de suivre la procession et de recevoir la bénédiction donnée au peuple. Lorsque David rentra chez lui pour les bénir aussi, Micol lui fit un étrange accueil. Accourant au-devant de lui, elle laissa un libre cours aux sentiments de dédain qui s'étaient formés dans son âme orgueilleuse, et elle lui tint ce langage amer, profondément blessant : « Quelle gloire aujourd'hui pour le roi d'Israël, de s'être découvert<sup>1</sup> aux yeux des servantes de ses serviteurs, comme se découvrirait un homme de rien ! » David lui fit cette noble et fière réponse : « Oui, j'ai dansé devant le Seigneur, qui m'a choisi de préférence à ton père et à toute sa maison, pour m'établir chef sur le peuple du Seigneur, sur Israël; je veux paraître plus vil encore que je n'ai paru et m'abaisser à mes propres yeux, et ainsi je serai en honneur auprès des servantes dont tu parles. » La réponse était parfaite, et le narrateur fait remarquer que Micol fut privée de la joie de devenir mère; ce qui était la plus pénible des afflictions pour une femme d'Israël. En citant ce fait, il le regardait certainement comme une punition de la conduite irréligieuse de la fille de Saül<sup>2</sup>.

On peut dire que cette fête de la translation de l'arche inaugura une nouvelle période religieuse chez le peuple de Dieu, et communiqua un élan nouveau de piété à beaucoup de ses membres. Aussi est-ce en toute vérité que l'auteur des Paralipomènes note expressément qu'« en ce jour, David chargea pour la première fois le lévite Asaph et ses frères de célébrer les louanges du Seigneur<sup>3</sup>. » Le roi-poète complétait ainsi les sacrifices sanglants, en y ajoutant « le sacrifice des lèvres » et du cœur, le culte supérieur de la louange, qui plaît singulièrement à Dieu, et qui idéalisait davantage la religion du Sinaï. Parmi ces chants de louange, parvenus en si grand nombre jusqu'à nous<sup>4</sup>, et qui, après avoir fait partie de la liturgie du temple, puis de la synagogue, ont passé dans celle de l'Église, il en est plusieurs qui peuvent se rapporter à l'imposante solennité de la translation de l'arche, entre autres les psaumes xiv (hébr., xv), lxxvii (hébr. lxxviii); du moins on admet généralement que le psaume xxiii<sup>e</sup> (hébr., xxiv<sup>e</sup>), d'un si bel entrain, a été composé tout exprès par David à cette même occasion. En voici la traduction littérale.

1. C'est-à-dire, d'avoir remplacé ses ornements royaux par une simple tunique de lin.

2. II Rois, vi, 8-25; I Par., xv, 1-xvi, 3.

3. I Par., xvi, 7.

4. Nous les étudierons brièvement plus loin dans leur ensemble.

Le prélude relève la souveraine puissance du Dieu qui vient d'établir sa résidence à Sion :

Au Seigneur la terre et tout ce qu'elle renferme,  
le monde et ceux qui l'habitent ;  
car il l'a fondée sur les eaux,  
et il l'a établie sur les fleuves <sup>1</sup>.

Le poète signale ensuite les qualités requises pour qu'on puisse s'approcher d'un Dieu si grand :

Qui montera sur la montagne du Seigneur <sup>2</sup>,  
et qui se tiendra dans son lieu saint ?  
Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur ;  
celui qui n'élève pas son âme vers la vanité <sup>3</sup>,  
et qui ne fait pas au prochain des promesses trompeuses.

Avantages qu'on trouve à s'approcher de Dieu dans ces conditions :

Il recevra la bénédiction du Seigneur,  
la miséricorde du Dieu de son salut.  
Tel est le partage de la génération qui l'invoque,  
de ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob.

La suite du psaume, d'un admirable lyrisme, décrit l'entrée majestueuse de l'arche dans la cité de David. Deux sommations sont adressées coup sur coup aux portes de la citadelle, pour qu'elles ouvrent un passage au « roi de gloire », qui n'est autre que le Dieu d'Israël :

Portes, élevez vos têtes ;  
élevez-vous, portes éternelles <sup>4</sup>,  
et le roi de gloire entrera.

Quel est ce roi de gloire ?  
C'est le Seigneur fort et puissant,  
le Seigneur puissant dans les combats.

Portes, élevez vos têtes ;  
élevez-vous portes éternelles,  
et le roi de gloire entrera.

Quel est ce roi de gloire ?  
Le Seigneur des armées est lui-même ce roi de gloire.

Le premier livre des Paralipomènes cite ici tout au long <sup>5</sup> un autre cantique d'une grande beauté, que David aura peut-être aussi com-

1. Pour un observateur superficiel, la terre semble émerger des flots de l'océan et s'appuyer sur eux.

2. La colline de Sion.

3. Les idoles ou les vains objets de la terre.

4. C'est-à-dire, très anciennes.

5. I Par., xvi, 8-36.

posé à cette même occasion. Mais de nombreux commentateurs le regardent plutôt comme un agrégat formé par le saint roi, au moyen d'emprunts qu'il aurait faits à divers psaumes écrits par lui antérieurement<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, les huit strophes du poème en question s'adaptent fort bien au fait historique.

Avant de passer à un autre sujet, l'auteur des Paralipomènes rappelle que l'ancien tabernacle était demeuré à Gabaon, où le service du culte continua de s'exercer régulièrement pendant un certain temps, sous la direction de Sadoc, le grand-prêtre établi par Saül après l'horrible massacre de Nob, et que David n'avait pas jugé à propos de destituer. C'est à Abiathar, fils d'Achimélech et ami intime de David, qu'avait été dévolu le rôle de pontife de Sion. Les deux grands-prêtres avaient auprès d'eux, pour les assister, de nombreux prêtres et lévites. Parmi les lévites les plus célèbres, on cite Héman et Idithûn, attachés au tabernacle de Gabaon; Asaph et ses frères, attachés à celui de Jérusalem; tous habiles musiciens<sup>2</sup>. D'ailleurs, nous aurons à revenir plus loin sur l'organisation du culte, et sur celle des prêtres et des lévites, par David. On s'arrête volontiers sur cette période de la vie et du règne du saint roi, car c'est la plus belle de toutes. Depuis plusieurs années, il a merveilleusement réussi dans toutes ses entreprises, et, comme le dit ici même la narration biblique, « Dieu lui a donné du repos, et l'a délivré de tous les ennemis qui l'entouraient » au dedans et au dehors<sup>3</sup>.

C'est après la translation de l'arche à Sion, alors que David était au faite de sa puissance et de sa gloire, qu'il conçut le très louable projet de construire un temple proprement dit, en l'honneur du Dieu d'Israël. Quand il eut mûri pendant quelque temps ce dessein dans son cœur, il le communiqua au prophète Nathan, l'un de ses amis, et conseillers, qui possédait toute sa confiance. « Voici, lui dit-il, en établissant un frappant contraste dont il se trouvait humilié, j'habite dans une maison de cèdre, et l'arche de Dieu habite au milieu d'une tente. » En effet, entre le riche palais que les ouvriers du roi Hiram avaient bâti à David, et le tabernacle recouvert de peaux comme une tente ordinaire, qui servait de résidence au Seigneur, la différence était grande, et l'esprit religieux du roi en était offusqué. Nathan ne pouvait qu'applaudir à ce généreux sentiment; aussi répondit-il sans hésiter : « Va, fais tout ce que tu as dans ton cœur, car le Seigneur est avec toi<sup>4</sup>. »

En encourageant ainsi le roi, le prophète avait donné son avis

1. Comparer I Par., xvi, 8-22 et Ps., civ, 1-15; I Par., xvi, 23-33 et Ps., xcvi; I Par., xvi, 34-36 et Ps., cv, 47, 48.

2. I Par., xvi, 39-42. Cf. xvi, 5, 33. — 3. II Rois, vii, 1. — 4. II Rois, vii, 1-3; I Par., xvii, 1, 2.

personnel. Mais, la nuit suivante, Dieu, se révélant à lui, le chargea de porter à David un message qui renferme l'un des oracles messianiques les plus importants de l'Ancien Testament. Tout d'abord, sans s'opposer directement au projet royal, le Seigneur annonçait que l'exécution en serait réservée à un fils de David. Depuis plusieurs siècles, le Dieu d'Israël s'était contenté d'un tabernacle comme centre du culte qui lui était rendu par son peuple; il pouvait donc se passer encore actuellement d'un temple. Pour consoler David de ce refus, la suite du message lui rappelait les bienfaits insignes que le Seigneur avait répandus à profusion sur lui. La consolidation du royaume théocratique entre ses mains n'était pas la moindre de ces faveurs. Voilà pour le passé; parlant ensuite de l'avenir et s'élevant à des hauteurs sublimes, l'oracle continuait en ces termes : « Le Seigneur t'annonce qu'il te fera une maison. Lorsque tes jours seront achevés et que tu seras couché (dans le tombeau) avec tes pères, je placerai (sur ton trône) ta postérité après toi, celui qui sera sorti de tes entrailles, et j'affermirai son règne. C'est lui qui bâtira une maison à mon nom, et j'établirai à jamais le trône de son royaume. Je serai pour lui un père, et il sera pour moi un fils. S'il fait du mal, je le châtierai avec la verge des hommes et avec les coups des enfants des hommes<sup>1</sup>; mais je ne retirerai pas de lui ma faveur, comme je l'ai retirée de Saül... Ta maison et ton règne seront à jamais assurés. et ton trône sera affermi pour toujours<sup>2</sup>. »

David avait eu la pieuse inspiration de bâtir une maison pour son Dieu; mais voici que le Seigneur veut être le premier à lui en construire une. Et quelle maison ! quel édifice moral d'une beauté sans rivale et d'une éternelle durée, puisqu'il consistera en une postérité glorieuse, qui régnera à jamais sur le trône d'Israël et qui n'aura pas de fin, puisque le Messie, fils de David et Fils de Dieu, en sera le dernier rejeton.

Le texte même de l'oracle proclame que telle est son interprétation authentique. D'autres prophéties, révélées plus tard et qui se rattachent visiblement à lui, le démontrent aussi avec une netteté parfaite; en particulier le psaume LXXXVIII, 20-38<sup>3</sup>, qui le développe magnifiquement. L'ancienne tradition juive et la tradition chrétienne sont unanimes sur ce point. Les idées se suivent dans l'ordre suivant : David aura un fils qui construira le temple; les relations de ce fils et de ses descendants avec Dieu seront des plus intimes; le

1. C'est-à-dire, non pas avec la rigueur d'un juge, mais à la façon d'un père, qui ne punit son fils que pour le rendre meilleur.

2. II Rois, VII, 4-16; I Par., XVII, 4-15.

3. Ps. LXXXIX dans la Bible hébraïque. Voir aussi le ps. CIX (hébreu CX), 1; Isaïe, LV, 8; S. Luc, I, 31-33; Actes, I, 30 et XIII, 34; Ép. aux Hébreux, I, 5, etc.

trône de David jouira d'une durée perpétuelle. Bien que le Messie, N.-S. Jésus-Christ, soit le héros principal de cette prédiction, il est manifeste que tous les détails ne s'appliquaient pas directement à lui, puisque, étant doué de toutes les perfections, il ne pouvait pas déplaire à Dieu, ni l'offenser. Dans son ensemble, l'oracle concerne donc tout à la fois, d'une part la postérité de David et spécialement Salomon, d'autre part, et dans un sens supérieur, le Messie. C'est donc à tort que les Juifs contemporains, se séparant en cela de leurs ancêtres, et les rationalistes avec eux, prétendent que tout, dans cette prophétie, s'est réalisé dans la personne de Salomon. Car, ce qui est dit en particulier, avec tant d'insistance, de la durée sans fin promise au trône de David, ne saurait convenir à un roi purement humain, et n'a trouvé son accomplissement qu'en Jésus-Christ, roi éternel des siècles<sup>1</sup>. Cette belle prédiction marque donc un notable progrès dans l'histoire de la révélation messianique. Un nouveau cercle concentrique s'y ajoute aux précédents : le Rédempteur n'appartiendra pas seulement à la race de la femme (Genèse, III, 15), à la race de Sem (Genèse, IX, 26), à la postérité d'Abraham (Genèse, XII, 3, etc.), à la tribu de Juda (Genèse, XLIX, 10); sa famille même est maintenant déterminée, celle de David, et de plus, il sera roi comme David, mais éternellement.

Lorsque Nathan eut achevé son message, le roi, profondément ému, alla aussitôt dans le sanctuaire érigé naguère par ses soins non loin de son palais, et il y témoigna sa gratitude au Seigneur, dans un langage digne de la circonstance. A l'action de grâces et à l'humble confession de son indignité, il associa la prière proprement dite, conjurant le Dieu d'Israël d'accomplir intégralement ses magnifiques promesses<sup>2</sup>. Il suffira de citer le passage suivant, qui atteste que David avait parfaitement saisi la pensée principale de l'oracle :

Maintenant, Seigneur Dieu, accomplis à jamais la parole que tu as prononcée sur ton serviteur et sur sa maison, et agis selon ta parole,... et que la maison de ton serviteur David soit affermie devant toi... Toi-même, Seigneur des armées, roi d'Israël, tu t'es révélé à ton serviteur, en disant : « Je te fonderai une maison... » Maintenant, Seigneur,... tu es Dieu, et tes paroles sont vérité... Veuille donc bénir la maison de ton serviteur, afin qu'elle subsiste à jamais devant toi...

A la suite de cette prophétie, l'auteur du livre des Rois et celui des Paralipomènes<sup>3</sup> tracent un rapide sommaire des guerres heureuses

1. Pour une plus ample explication de l'oracle, voir les grands commentaires.

2. II Rois, VII, 17-29; I Par., XVII, 16, 17.

3. II Rois, VIII, 1-14; I Par., XVIII, 1-13.

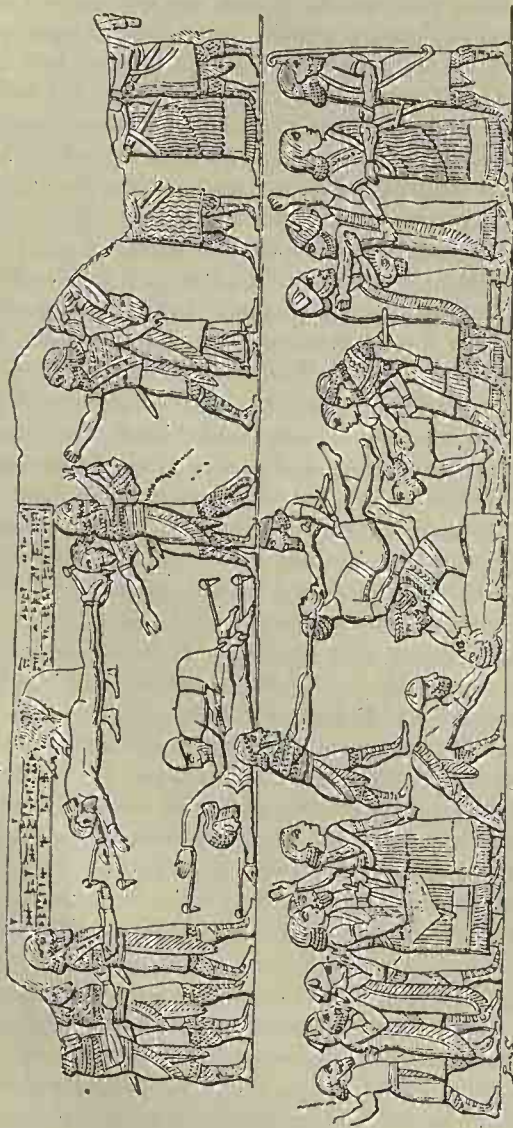


Fig. 141. — Supplices infligés par les Assyriens aux prisonniers de guerre. (Bas-relief de Ninive.)

par lesquelles la puissance de David prit encore un nouvel essor. Ils signalent en premier lieu la soumission totale des Philistins et une grave défaite des Moabites. Aux premiers le roi enleva Geth, l'une de leurs villes principales, et tout son territoire. Les seconds s'étaient vraisemblablement rendus coupables de quelque grave offense à l'égard de la nation théocratique, car on tira d'eux une terrible vengeance. Beaucoup d'entre eux avaient été faits prisonniers dans la guerre engagée contre eux. Ils durent s'étendre à terre, par rangées qui furent mesurées au cordeau : le sort désigna celles de ces rangées qui seraient épargnées ; on massacra les autres d'après toute la rigueur des mœurs de ce temps. Nous passons sous silence d'autres détails qui trouveront mieux leur place un peu plus loin.

La guerre que David eut à soutenir contre les Ammonites — mais plus tard, on ne dit pas à quelle époque — fut la plus sérieuse de tout son règne. Aussi les deux historiens en racontent-ils les différentes phases avec assez d'ampleur<sup>1</sup>. Elle le porta au faite de sa gloire ; malheureusement, elle fut aussi pour lui l'occasion de deux grands crimes qui lui attirèrent, de Dieu et des hommes, beaucoup de souffrances et d'humiliations. Les Ammonites la suscitérent eux-mêmes par une grossière insulte, au caractère tout oriental. Leur roi, Naas, qui avait peut-être pour père le prince du même nom que Saül avait autrefois battu à Jabès-Galaad<sup>2</sup>, venait de mourir. Il avait témoigné de la bienveillance à David, nous ignorons à quelle occasion et de quelle manière, et le roi d'Israël, dont l'âme délicate ne savait pas oublier un bienfait, crut devoir envoyer des ambassadeurs à Hanoûn, fils et successeur du monarque défunt, pour lui exprimer sa condoléance. Quand les délégués israélites arrivèrent à Rabbath-Ammon, capitale des Ammonites, les princes qui formaient le conseil de Hanoûn, jaloux de David et de sa puissance, persuadèrent à leur maître qu'ils avaient été envoyés, non pour honorer la mémoire de son père et pour le consoler de sa mort, mais en qualité d'espions secrets, pour reconnaître et explorer la ville, afin de pouvoir s'en emparer plus facilement. Crédule à l'excès, Hanoûn répondit à la prévenante démarche de David par deux lâches affronts. Sur son ordre, on saisit les ambassadeurs et on leur rasa la moitié de la barbe, en la coupant sur une de leurs joues et en la laissant intacte sur l'autre ; ce qui était le comble du déshonneur pour un Oriental. Pour compléter l'outrage, on coupa ignominieusement leurs vêtements à la hauteur des reins, de manière à dénuder la partie inférieure du corps, et on les congédia dans cet état de profonde humiliation. Quand David l'apprit, désireux avant tout d'éviter à ses représentants la honte de rentrer à Jérusalem dans un pareil état, il leur fit dire de rester,

1. II Rois, x-xi ; I Par., xix. — 2. I Rois, xi, 1-11.



jusqu'à ce que leur barbe eût suffisamment repoussé, à Jéricho, qui était sur le route de Rabbat-Ammon à Jérusalem; puis il se prépara à venger l'odieuse insulte <sup>1</sup>.

Les chefs ammonites semblent ne s'être pas d'abord rendu compte de la gravité de leur conduite. Mais bientôt, lorsqu'ils connurent les préparatifs de David, ils comprirent qu'ils avaient été d'insolents provocateurs et qu'ils devaient s'attendre à de terribles représailles. Ils prirent donc, de leur côté, les mesures nécessaires pour résister à la prochaine attaque des Hébreux. En cela ils agirent avec promptitude et énergie. Ils sentaient que, livrés à eux-mêmes, ils seraient incapables de soutenir la lutte contre l'armée israélite, aguerrie par tant de combats victorieux. En toute hâte et à grands frais, ils réussirent donc à former, avec les peuples voisins, hostiles comme eux à David et aux Hébreux, une confédération puissante, de manière à entourer la frontière orientale du royaume israélite comme d'un réseau de fer. C'est ainsi qu'ils enrôlèrent 20 000 hommes chez les Syriens des deux royaumes de Rohob et de Soba, situés, le premier au sud d'Émath, l'*Hamah* actuelle, entre l'Oronte et l'Euphrate, avec *Beth-Rebob* pour capitale; le second, probablement au nord-est de Damas, et gouverné alors par Adarézer. Un autre royaume syrien, plus petit encore, celui de Maaca, dont le territoire était au nord de l'Hermon, ne put leur fournir que 1 000 guerriers. Le contingent de Tob, province transjordanienne qui s'étendait entre la Syrie Damascène et les Ammonites, fut de 12 000 soldats. Ces 33 000 auxiliaires étaient accompagnés de 700 chars de guerre et de nombreux cavaliers. Les Ammonites, qui, pour se procurer ces alliés, avaient dépensé 1 000 talents d'argent, somme qu'on a évaluée à environ 8 500 000 francs de notre monnaie, ou même davantage, trouvèrent dans leur propre pays des troupes non moins considérables <sup>2</sup>.

David leur opposa « toute son armée », et il la plaça sous le commandement de Joab, qui avait fait depuis si longtemps ses preuves comme généralissime. Le plan des confédérés fut habilement conçu. L'armée ammonite se rangea en bataille devant Rabba, place forte de premier ordre; celle des Syriens, à quatre heures de là dans la direction du Sud-Ouest, sur le plateau de Médaba, qui convenait fort bien pour la manœuvre de troupes considérables accompagnées de cavaliers et de chars de guerre. Cette mesure stratégique de l'ennemi contraignit Joab de scinder son armée, car elle était menacée d'être prise entre les Ammonites et les Syriens, comme entre l'enclume et le marteau. Sans se laisser déconcerter par le péril, il partagea donc ses troupes en deux corps, dont l'un, formé des meilleurs soldats, demeura sous ses ordres, tandis qu'il confiait l'autre à son frère,

1. II Rois, x, 1-5; I Par., xix, 1-5. — 2. II Rois, x, 6; I Par., xix, 6-7.

Abisaï. Celui-ci devait attaquer les Ammonites; Joab se réservait de faire face aux Syriens. Avant que la bataille s'engageât, il adressa à son frère une petite allocution pleine de vigueur guerrière, d'ardent patriotisme et d'esprit religieux :

Si les Syriens sont plus forts que moi, tu viendras à mon secours; et si les fils d'Ammon sont plus forts que toi, j'irai te secourir. Sois ferme, et montrons du courage, pour notre peuple et pour les villes de notre Dieu, et que le Seigneur fasse ce qui lui plaira <sup>1</sup> !

A peine Joab avait-il lancé ses vaillantes troupes contre les mercenaires syriens, que ceux-ci, en vrais mercenaires, prirent la fuite, tant le choc des Hébreux, qui se battaient pour Dieu et leur patrie, avait été violent. Cette prompte débandade fut contagieuse, comme il arrive souvent, car les Ammonites, pris de terreur à leur tour, tournèrent aussi le dos devant l'armée d'Abisaï, et rentrèrent en désordre dans leur capitale, pour s'y réfugier. Après cette facile victoire, Joab revint à Jérusalem, jugeant sa présence inutile pour le moment; la saison était sans doute trop avancée pour qu'il lui fût possible de mettre le siège devant Rabbath-Ammon <sup>2</sup>. Néanmoins les Syriens, que leur fuite précipitée, dès le début de la première phase de la lutte, avait empêchés d'éprouver des pertes sensibles, revinrent bientôt à la charge, dans l'espoir de prendre leur revanche. Rentré dans ses États, Adarézér, leur roi, réorganisa son armée et la compléta au moyen de troupes recrutées au delà de l'Euphrate. Mais, au lieu d'en prendre lui-même cette fois le commandement direct, il la plaça sous les ordres de Chobac, un de ses généraux. Elle était arrivée à Hélam, localité qui n'est mentionnée qu'en ce passage de la Bible et dont on ignore l'emplacement exact <sup>3</sup>, lorsque David, averti de son approche, s'avança rapidement contre elle, à la tête de « tout Israël, » et lui infligea une complète déroute. De nouveau, les Syriens prirent une fuite désordonnée, en laissant sur le terrain (I Par., xix, 18) 7 000 cavaliers ou conducteurs de chars et 40 000 fantassins. Chobac lui-même fut au nombre des morts <sup>4</sup>.

Le vainqueur se tourna ensuite contre les Syriens de Damas, qui étaient accourus au secours d'Adarézér. Il les battit aussi, leur tua 22 000 hommes, plaça des garnisons sur divers points de leur territoire et leur imposa un humiliant tribut. Dans ces divers combats, les Hébreux s'étaient emparés d'un butin considérable, en particulier de boucliers d'or qui avaient appartenu aux officiers d'Adarézér, et d'une énorme quantité d'airain, que Salomon utilisa plus tard

1. II Rois, x, 6-12; I Par., xix, 6-13. — 2. II Rois, x, 13, 14; I Par., xix, 14, 15,

3. D'après I Par., xviii, 3, elle était située dans le voisinage de l'Euphrate.

4. I Par., xix, 16-19.

pour fabriquer « la mer d'airain, les colonnes et les instruments d'airain » du temple construit par lui. Un résultat plus appréciable encore consista dans la soumission des peuplades turbulentes de l'est de la Palestine, qui menaçaient fréquemment la paix du peuple de Dieu. Le roi d'Émath, Thoü, avait été constamment en guerre avec Adarézer. Après la défaite de son ennemi, il envoya son fils auprès de David, avec de riches présents, pour le féliciter et pour implorer son alliance<sup>1</sup>. D'anciens rivaux d'Israël, les Édomites, qui s'étaient soulevés de concert avec les Ammonites, étaient encore à réduire. Ils s'étaient avancés, au nombre de 18 000, jusqu'à « la vallée du Sel », c'est-à-dire, jusqu'à la pointe méridionale de la mer Morte. David envoya contre eux une armée commandée par son neveu Abisaï, qui les battit et les rendit tributaires<sup>2</sup>. A la suite de tous ces brillants faits d'armes, nos deux documents ne manquent pas d'en attribuer la gloire à leur auteur principal, en disant que « le Seigneur protégeait David partout où il allait. » En même temps, ils donnent l'un et l'autre la liste des principaux officiers du roi. A leur tête nous voyons Joab, l'illustre généralissime; puis Josaphat, qui notait par écrit, en qualité de chancelier, les grands événements du règne; Siraïa, secrétaire d'État; Bénaïah, commandant de la garde royale<sup>3</sup>. Les fils du roi remplissaient les fonctions de conseillers; d'où nous devons conclure que plusieurs d'entre eux étaient tout au moins des jeunes gens, et que la Bible a passé sous silence des faits nombreux du règne de David.

Est-ce à cette époque, ou quelques années plus tôt, lorsqu'il inaugura sa royauté sur tout Israël, que le roi-poète composa le psaume c (hébr., c), *Misericordiam et judicium cantabo...*, dans lequel il expose tout un programme de gouvernement, conforme aux idées théocratiques? On ne saurait le dire avec certitude. Ce programme se ramène à une union intime du monarque avec Dieu et à une grande sainteté personnelle, à la formation d'une cour et de ministres parfaits, à une lutte infatigable contre le mal et les méchants. Ce poème a cela de particulier, que ses membres de vers sont coupés par une césure harmonieuse :

Ta bonté et ta justice,  
je les chanterai devant toi, Seigneur,  
Je m'appliquerai à la voie de la perfection.  
Quand viendras-tu à moi ?

1. II Rois, viii, 3-12; x, 15-19; I Par., xviii, 3-11; xix, 16-19. Les présents en question furent aussi mis en réserve pour le futur temple, avec le butin conquis dans les guerres précédentes.

2. II Rois, viii, 13-14; I Par., xvii, 12-13.

3. II Rois, viii, 15-18; I Par., xviii, 14-17.

Je marcherai dans l'intégrité de mon cœur,  
au milieu de ma maison,  
Je ne mettrai devant mes yeux  
rien de mauvais.  
Je hais la conduite des prévaricateurs;  
elle ne s'attachera pas à moi.  
Le cœur pervers s'écartera de moi;  
je ne le connaîtrai pas.  
Celui qui calomnie en secret son prochain,  
je le poursuivrai.  
Celui qui a le regard superbe et le cœur hautain,  
je ne le supporterai pas.  
Mes yeux se porteront sur les hommes fidèles du pays  
pour qu'ils demeurent auprès de moi.  
Celui qui marchera dans une voie intègre  
sera mon serviteur.  
Il n'habitera pas dans ma maison,  
celui qui se livre à la fraude.  
Celui qui profère des mensonges  
ne subsistera pas devant mes yeux.  
Chaque matin j'anéantirai  
tous les méchants du pays,  
afin d'extirper de la ville du Seigneur  
tous ceux qui commettent l'iniquité.

Ces victoires réitérées de David et leurs résultats inespérés n'ont pas manqué d'attirer l'attention des historiens et des exégètes, qui, de leur cause surnaturelle marquée par la Bible, c'est-à-dire, la protection toute-puissante du Dieu d'Israël, ont rapproché leur cause naturelle, indiquée par les anciens monuments. « Si les explorateurs modernes ne nous ont rien révélé sur David, du moins l'assyriologie a-t-elle confirmé indirectement ce que la sainte Écriture nous raconte de l'étendue de ses conquêtes, en nous signalant vers cette époque, comme une éclipse de la redoutable puissance qui avait son siège sur les bords du Tigre. La décadence de l'Assyrie nous explique comment put s'établir l'empire de David et de Salomon. Quand on considérait autrefois quelle était la puissance des rois de Ninive, on était surpris que David ait pu s'emparer de toute la Syrie et porter ses armes jusqu'à l'Euphrate, sans rencontrer sur ses pas les maîtres de l'Asie antérieure; mais les monuments indigènes nous apprennent aujourd'hui que ces derniers s'étaient éclipsés alors pour un temps de la scène de l'histoire. » D'autre part, « pendant que la domination de Ninive, momentanément anéantie, permettait à David d'étendre ses conquêtes au Nord et à l'Est, les divisions intestines et les guerres civiles qui désolaient l'Égypte le mettaient en sûreté contre toute attaque venant des bords du Nil. La Providence avait ainsi disposé

toutes choses pour montrer à son peuple combien il était fidèle à tenir les promesses qu'il avait faites à ses pères... Jamais la puissance d'Israël ne fut plus grande. Il est vrai qu'elle ne fut qu'éphémère, et ne dura pas plus longtemps que le règne de celui qui l'avait fondée et de son successeur immédiat, parce que les Hébreux ne surent pas mériter la continuation de la protection divine<sup>1</sup>. »

L'auteur des Paralipomènes mentionne brièvement, à la suite de la prise de Rabbath-Ammon, mais sans aucune indication chronologique, quatre expéditions victorieuses de David contre les Philistins. Le II<sup>e</sup> livre des Rois contient aussi ce rapide sommaire; mais il lui donne une place plus tardive dans son récit<sup>2</sup>. L'ordre suivi par les Paralipomènes nous semble préférable. Ce n'est d'ailleurs, de part et d'autre, qu'une simple énumération, qui signale cependant quelques traits de bravoure individuelle. C'est ainsi que, durant la première expédition, David, qui n'avait rien perdu de sa première vaillance et qui payait vaillamment de sa personne sur les champs de bataille, s'étant trouvé épuisé au cours d'un combat, un Philistin, de taille gigantesque, s'élança sur lui pour le tuer. Mais Abisaï vint promptement au secours de son oncle et frappa à mort le Philistin. Les amis du roi lui dirent alors, poussés par un sentiment délicat : « Tu ne sortiras plus avec nous, pour combattre; et tu n'éteindras pas la lumière d'Israël. » Figure expressive, pour marquer que la mort du roi, surtout pendant une guerre, aurait plongé son peuple dans de profondes ténèbres morales. A propos de la quatrième expédition, il est question d'un autre géant philistin, originaire de Geth, qui avait six doigts à chaque main et à chaque pied, — phénomène constaté par divers historiens<sup>3</sup>, — et qui défia insolemment les Hébreux, comme autrefois Goliath. Un autre neveu de David lutta contre lui et le tua.

Un épisode tout pacifique, qui contraste avec les récits belliqueux qui ont passé sous nos yeux, fait revivre doucement pour nous la mémoire de Jonathas. Elle était demeurée très vivante aussi dans le cœur de David, au milieu de ses conquêtes et de sa gloire. C'est pourquoi il prit des informations au sujet de la famille de Saül et de son ami tant aimé, car il voulait « user de la bonté de Dieu », d'une bienveillance insigne, envers les descendants de l'ancienne famille royale. Il fit donc venir Siba, qui avait été autrefois l'un des serviteurs de la maison de Saül, et il apprit de lui qu'il n'en restait plus qu'un descendant légitime, Miphiboseth, fils de Jonathas, perclus des deux

1. F. Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, 6<sup>e</sup> éd., t. III, p. 246, 247, 251. Cf. Maspero. *op. cit.*, t. II, p. 733.

2. II Rois, XXI, 1-14; I Par., XX, 4-8.

3. Entre autres par Plin l'Ancien, *Hist. nat.*, II, 43.

pieds depuis l'accident qui lui était survenu après la défaite de Gélboé<sup>1</sup>. Il demeurait alors à Lodabar, localité voisine de Mahanaïm, à l'est du Jourdain, chez un riche Israélite qui l'avait recueilli. Il devait être alors âgé d'au moins vingt ans, puisqu'il avait un fils encore enfant, nommé Mica. Quinze années et même davantage s'étaient écoulées depuis la mort de son père, et nous savons qu'alors il n'en avait que cinq.

David ayant exprimé le désir d'avoir une entrevue personnelle avec Miphiboseth, on conduisit celui-ci de Lodabar à Jérusalem. Quand il fut présenté au roi, il se prosterna respectueusement à ses pieds. Ainsi mandé à l'improviste, le fils de Jonathas craignait d'être regardé comme un dangeureux rival et d'être mis à mort sans pitié. Mais David le rassura doucement : « Ne crains pas, car je veux te faire du bien, à cause de Jonathas ton père. Je te rendrai toutes les terres de Saül ton aïeul, et tu mangeras à ma table. » Ces deux promesses parlaient plus haut qu'un long discours. David chargea ensuite Siba d'administrer les biens dont il venait de disposer en faveur de Miphiboseth. Quoique ce prince dût être désormais le commensal habituel du roi, il avait besoin de ressources pour l'entretien de sa famille. L'esprit s'arrête volontiers sur cet épisode, qui clôt dignement la première période du règne de David<sup>2</sup>.

### III. — Le grand crime de David et ses suites funestes<sup>3</sup>.

Arrivé au faite de sa gloire, David va faire une chute énorme, qui attirera sur lui, comme juste châtiment, des chagrins et des humiliations de tout genre, presque jusqu'à la fin de sa vie. Rien ne sera dissimulé par le récit biblique, qui, dans cette triste circonstance comme partout ailleurs, ne cherche pas à jeter un voile sur les torts et les faiblesses de ses plus grands héros.

La guerre occasionnée par l'outrage des Ammonites était loin d'avoir pris fin. Leurs auxiliaires avaient été écrasés par les armées israélites; mais ils n'avaient reçu que très imparfaitement eux-mêmes la punition qu'ils méritaient. C'est pourquoi, vers le début de l'année qui suivit celle où avaient eu lieu les expéditions militaires racontées plus haut, au retour du printemps<sup>4</sup>, David, tout en restant lui-même à Jérusalem, envoya Joab, à la tête d'une puissante armée, pour tirer une vengeance exemplaire des orgueilleux fils d'Ammon. Cette campagne était regardée comme très sérieuse, puisque l'arche accompagna exceptionnellement les troupes royales.

1. II Rois, iv, 4. — 2. II Rois, ix, 1-13. — 3. II Rois, xi, 1-xx, 26.

4. Dans l'hébreu : « à l'époque où les rois se mettent en campagne. » Aux temps anciens, les hostilités cessaient habituellement pendant l'hiver.

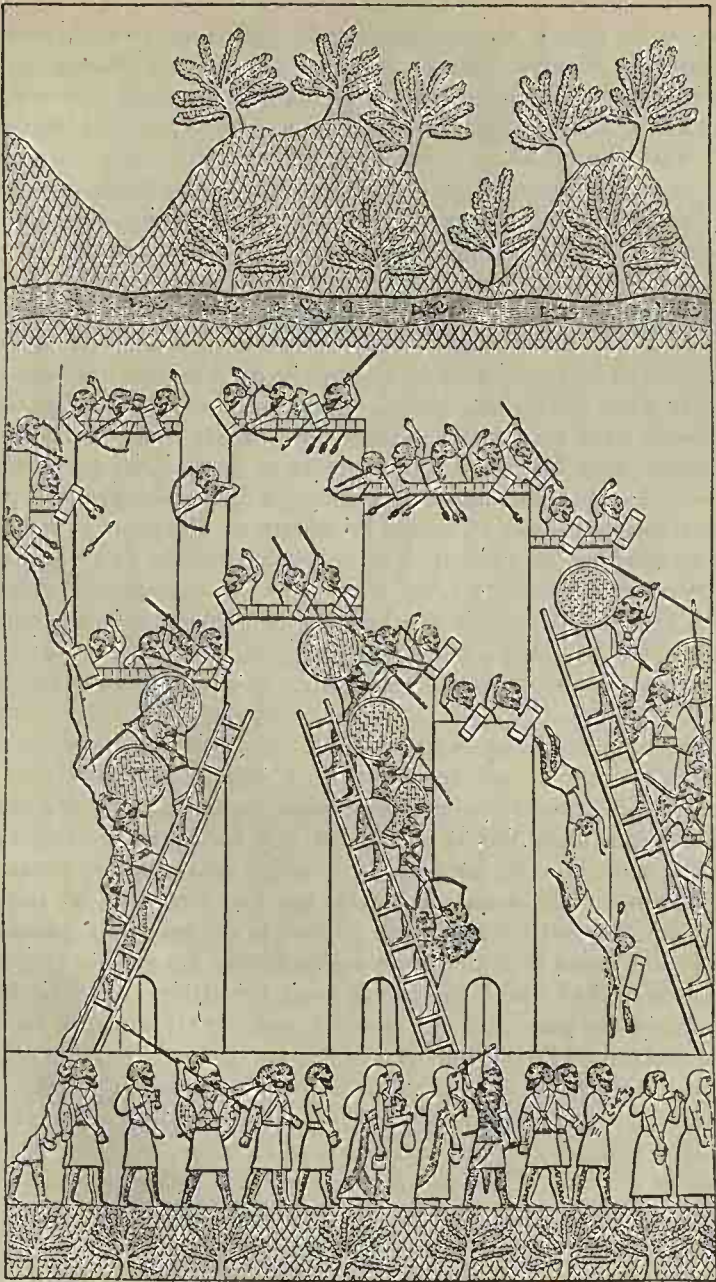


Fig. 142. — Les Assyriens attaquent une ville fortifiée. (Bas-relief de Ninive.)  
En bas, convoi de prisonniers emmenés en exil.

Une fois de plus le succès couronna la vaillance des Hébreux. Ils réussirent à saccager tout le territoire ennemi, et, finalement, ils vinrent mettre le siège devant Rabba, la capitale ennemie, la « Grande », selon la signification de son nom hébreu<sup>1</sup>. C'était, en effet, une ville importante, bâtie sur une branche du fleuve Jaboc, dans une situation très forte, comme l'indiquent encore ses ruines considérables<sup>2</sup>. Joab ne pouvait manquer de la réduire; cela fait, les Ammonites seraient complètement soumis et humiliés.

C'est alors que David, ébloui par tant de succès, devenu peu à peu monarque absolu, doué d'un tempérament ardent que la passion entraînait facilement vers les plaisirs sensuels, commit un premier crime, qui en amena bientôt un second. Le premier consista dans son adultère avec Bethsabée, femme d'Urie, l'un des héros d'Israël<sup>3</sup>; le second, dans la manière indigne dont, après avoir fait venir à Jérusalem, dans l'espoir de mieux cacher sa faute, Urie, qui combattait sous les murs de Rabba, il le renvoya à l'armée, porteur, pour le généralissime, d'une lettre qui lui ordonnait d'exposer ce malheureux au plus fort du combat et de ne pas le secourir, « afin qu'il soit frappé et qu'il meure. » C'est à ce point de dégradation qu'était tombé David ! Il y avait une bassesse et une cruauté sans nom à faire transmettre un pareil message par celui qui, après avoir été si grièvement offensé, était condamné à en être prochainement la victime<sup>4</sup>.

Joab, le meurtrier d'Abner, avait la conscience large, et les rois orientaux n'ont été que trop assurés, à toutes les époques et en pareil cas, de la connivence de leurs premiers ministres. Les Ammonites assiégés dans Rabba ayant fait une sortie, un détachement israélite, dont Urie faisait partie, fut dirigé contre eux et réussit à les repousser. Mais comme, entraînés par leur bravoure, les soldats qui le composaient s'étaient trop approchés des remparts, plusieurs d'entre eux furent frappés à mort par les flèches des archers ennemis. Du moins, le but désiré par David avait été atteint, car Urie était au nombre des tués. Joab fit aussitôt porter cette nouvelle au roi. Irrité d'abord de l'échec partiel subi par ses troupes, David se calma dès que le messager eut ajouté qu'Urie était parmi les morts<sup>5</sup>. La passion, qui avait pris promptement des proportions effrayantes, étouffait maintenant les sentiments d'honneur dans cette âme jusque-là si noble. C'est pourquoi, après que Bethsabée eut porté pendant quelque temps — la période habituelle était d'une semaine<sup>6</sup>

1. II Rois, II, 1; I Par., XX, 1.

2. Voir Tristram, *The land of Israel*, p. 549-550.

3. II Rois, XXIII, 39. — 4. II Rois, XI, 2-15. — 5. II Rois, XI, 16-25. —

6. Ecclésiastique, XXII, 19.



— le deuil hypocrite de son mari, David la fit venir dans son palais, l'épousa officiellement et eut d'elle un fils. Mais, ajoute gravement l'auteur inspiré, « ce que David avait fait déplut au Seigneur<sup>1</sup>. » Transition de mauvais augure, qui prépare le récit des châtimens divins.

Une année environ s'était écoulée depuis le premier crime de David, et pourtant sa conscience, quoique si coupable, était demeurée endormie. Mais Dieu saura la réveiller; ce qui sera d'ailleurs une autre grâce de choix. Dans ce but, il envoya auprès de lui le prophète Nathan, qui lui avait communiqué naguère un si glorieux oracle. Quelle différence, cette fois, dans le langage du messenger divin ! Tout d'abord, il se présenta au roi comme s'il venait le consulter sur un cas de justice, qui se serait récemment produit dans le royaume. En réalité, il sut mettre admirablement en relief, au moyen d'une parabole aussi frappante que simple, l'énormité des péchés de David et de son égoïsme criminel.

Il y avait dans une ville, lui dit-il, deux hommes, dont l'un était riche et l'autre pauvre. Le riche avait des bœufs et des brebis en grand nombre. Le pauvre n'avait rien, sinon une petite brebis qu'il avait achetée. Il la nourrissait, et elle grandissait chez lui avec ses enfants; elle mangeait de son pain, buvait dans sa coupe, dormait sur son sein, et il la regardait comme sa fille. Un voyageur arriva chez l'homme riche, et le riche ne voulut pas toucher à ses brebis et à ses bœufs, pour préparer un repas au voyageur qui était venu chez lui; mais il a pris la brebis du pauvre et il l'a apprêtée pour son hôte<sup>2</sup>.

David, qui ne comprit pas d'abord l'allusion, entra dans une violente colère, et, interrompant le prophète, il prononça aussitôt la sentence du riche imaginaire. « Par la vie du Seigneur, s'écria-t-il, l'homme qui a fait cela mérite la mort, et il rendra quatre brebis pour avoir agi de la sorte<sup>3</sup>. » Mais l'homme de Dieu, faisant alors l'application directe de la parabole, dit au roi, d'un ton grave et menaçant : « Tu es cet homme ! » Parole justement admirée, qui dut tomber sur le coupable comme un coup de massue. Le prophète en fit ensuite pour ainsi dire le commentaire, en relevant, d'un côté, les principaux bienfaits accordés à David par le Seigneur, de l'autre côté, l'ingratitude du prince; enfin il prononça au nom de Dieu une sentence sévère, qui n'était que trop méritée. Nous citerons presque en entier cette éloquente allocution :

Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : « Je t'ai sacré roi d'Israël, et je t'ai délivré de la main de Saül; je t'ai mis en possession de la maison de ton

1. II Rois, xi, 26-27. — 2. II Rois, xii, 1-4.

3. Le quadruple de la valeur des objets volés : tel était le tarif de la réparation exigée par la loi mosaïque (Exode, xx, 1; Lévitique, xix, 8).

maître,... et je t'ai donné la maison d'Israël et de Juda, Si cela paraît peu de chose, je suis prêt à y ajouter. Pourquoi donc as-tu méprisé la parole du Seigneur, en faisant ce qui est mal à mes yeux ? Tu as frappé du glaive Urie l'héthéen; tu as pris sa femme..., et lui, tu l'as tué par l'épée des fils d'Ammon. »

Le châtement sera donc double, comme le crime. Sa première partie correspondra au meurtre; la seconde, à l'adultère :

C'est pourquoi l'épée ne s'éloignera jamais de ta maison, parce que tu m'as méprisé et que tu as pris la femme d'Urie... Ainsi parle le Seigneur : Je ferai sortir de ta maison le malheur contre toi. Je prendrai tes femmes sous tes yeux, et je les donnerai à un autre,... à la face de ce soleil. Car tu as agi en secret, et moi, je ferai cela à la vue de tout Israël et à la face du soleil<sup>1</sup>.

Nous verrons cette double sentence se réaliser promptement et littéralement. David avait écouté en silence le discours du prophète, dont chaque mot trouvait un violent écho dans son âme. Profondément humilié, brisé jusqu'au plus intime de son être, il n'essaya point de pallier ou d'excuser son crime. « J'ai péché contre le Seigneur, » se contenta-t-il de dire. Parole digne de celle de Nathan : « Tu es cet homme ! » Si ce seul mot put alors s'échapper de ses lèvres, il sut ensuite le développer merveilleusement dans le psaume *Miserere*<sup>2</sup>, dont on a dit très justement que c'est le plus émouvant des actes de contrition. D'autres chants du Psautier, en particulier les psaumes VI, XXXI (hébreu, XXXII), XXXVI (hébreu, XXXVII), sont aussi rattachés par la plupart des commentateurs à cette même occasion générale.

Dieu, dans son infinie miséricorde, eut égard à ce repentir sincère, et mitigea la sentence. « Le Seigneur a pardonné ton péché, reprit Nathan, tu ne mourras pas; mais, parce que tu as fait blasphémer les ennemis du Seigneur,... le fils qui t'est né mourra. » Malgré le pardon divin, si prompt et si généreux, une punition immédiate, en rapport avec la faute commise, était nécessaire pour mettre fin au blasphème des impies, qui accusaient le Seigneur de tolérer injustement de pareils crimes, dont l'opinion publique s'était depuis longtemps emparée. L'enfant que David avait eu de Bethsabée fut donc frappé d'une maladie grave, et son état ne tarda pas à être désespéré. Le roi, désolé, multiplia les prières pour obtenir de Dieu la guérison du petit malade, et à ses prières il associa des jeûnes pour les rendre plus puissantes. « Qui sait, se disait-il, si le Seigneur n'aura pas pitié de moi et si l'enfant ne vivra pas ? » Mais, sur ce point, Dieu refusa de se laisser fléchir, pour donner aux deux grands coupables et à tout

1. II Rois, XII, 5-11.

2. Ps. I (hébreu, LI). Le titre le dit expressément : « Psaume de David, lorsque le prophète Nathan vint à lui... »

le peuple une leçon qui était si nécessaire. L'enfant mourut donc, et David, dont l'esprit de foi était redevenu très vivant, alla au tabernacle, où il se prosterna humblement, en adhérant de toutes ses forces à la volonté divine. Il fut consolé, lorsque, un an plus tard, Bethsabée, qui était maintenant sa femme légitime, lui donna un autre fils, qui reçut le nom de Salomon, c'est-à-dire « Pacifique », et que Nathan surnomma *Yedidiah*, « Bien-aimé du Seigneur ». Cet enfant devait être un jour l'un des rois les plus illustres d'Israël et l'aïeul du Messie <sup>1</sup>.

Nous avons laissé l'armée israélite sous les murs de Rabbath-Ammon, dont le siège durait depuis près de deux ans. Un jour, cependant, Joab fit annoncer à David qu'il venait de s'emparer de la ville proprement dite, et il le pria de venir en personne pour attaquer et conquérir la citadelle, qui se dressait sur un monticule voisin de la cité. « Viens la prendre, lui fit-il dire, de peur que, si c'est moi qui la prends, la gloire ne m'en soit attribuée. » Ce trait, qui s'est renouvelé pour Alexandre le Grand <sup>2</sup>, fait honneur au généralissime. David monta donc à Rabba, avec le reste de son armée, et s'empara de la citadelle après quelques combats. Le butin fut immense. Comme pièce principale, le récit biblique cite le diadème du roi des Ammonites, qui pesait un talent, c'est-à-dire, 42 kilogr. 533 gr. d'or. Pendant quelques instants, on soutint cette énorme couronne au-dessus de la tête de David, pour lui en faire prendre possession. Elle était garnie de pierres précieuses. Les habitants furent traités avec toute la sévérité — on pourrait dire, avec toute la barbarie — des mœurs de l'époque. Ils furent placés, les uns sous des scies, les autres sous des traîneaux et des herses de fer; d'autres furent brûlés dans des fours à briques. Les autres villes ammonites subirent un traitement analogue. David voulait mater ainsi cette nation orgueilleuse, brutale, et probablement lui rendre, en vertu de la loi du talion, ce qu'elle fit elle-même plus d'une fois aux Israélites <sup>3</sup>. Il rentra ensuite à Jérusalem, en laissant de nouvelles garnisons dans le pays conquis <sup>4</sup>.

Tout en accordant à David un pardon miséricordieux, à cause de la sincérité de son repentir, Dieu lui avait déclaré qu'il en subirait les conséquences. De fait, celles-ci vont se manifester dans toute la suite de son histoire, par une succession presque ininterrompue de troubles et de malheurs soit domestiques, soit publics. Et ces maux de divers genres, graves en eux-mêmes, le deviendront davantage encore, parce que David n'aura plus son énergie d'autrefois pour

1. II Rois, xii, 12-25.

2. Quinte-Curce, vi, 6.

3. I Rois, xi, 1, 2; Amos, i, 13. — 4. II Rois, xii, 26-31, I Par., xx, -3.

les supporter ou pour les écarter. Il a été dit plus haut qu'il avait eu d'Achinoam un fils nommé Amnon, et de Maaca, fille du roi de Gessur, un fils et une fille, Absalom et Thamar. L'infâme conduite d'Amnon à l'égard de sa demi-sœur Thamar, qu'il déshonora dans les circonstances les plus odieuses, ouvrit la longue série des calamités qui tombèrent l'une après l'autre sur David. Les Septante font remarquer, dans une glose qui correspond probablement à la réalité historique, que le roi laissa impuni ce crime affreux, bien que la loi mosaïque le réprovoât hautement. Amnon était le premier-né de ses enfants, et c'est peut-être pour ce motif qu'il usa envers lui d'une partialité peu honorable. A la nouvelle de l'attentat, il était entré dans une violente colère, mais il n'avait infligé aucun châtement au coupable. A défaut de son père, Absalom résolut, dès le premier instant, de venger l'honneur de sa sœur traitée si indignement. Du reste, dans les contrées où règne la polygamie, c'est aux frères qu'incombe, autant et souvent plus qu'au père, le devoir de protéger leurs sœurs. Absalom accueillit donc affectueusement Thamar chez lui, pour la consoler. Seulement, il dut attendre une occasion favorable, qui lui permit d'exécuter plus sûrement son projet de vengeance<sup>1</sup>.

Deux années se passèrent ainsi, et personne, pas même le coupable, ne songeait plus au crime et à la possibilité d'un châtement tardif — personne, si ce n'est Absalom<sup>2</sup> — lorsque l'occasion si impatiemment attendue se présenta. Déjà il a été dit que la tonte des brebis était alors accompagnée, dans les régions bibliques, de réjouissances et de festins. Absalom avait précisément, à une petite distance de Jérusalem, une propriété où allait être célébrée une fête de ce genre, et il invita son père à y assister avec toute la cour. David déclina l'invitation, en alléguant aimablement qu'il ne voulait pas être à charge à son fils. Absalom, qui avait prévu ce refus, obtint du moins qu'il fût permis à Amnon et aux autres fils de David d'être ses hôtes. On devine aisément la suite des faits : le complot formé par Absalom avec ses serviteurs, la fête, le joyeux repas, le meurtre d'Amnon, la fuite précipitée des princes royaux, le bruit qui se répandit à Jérusalem, avant leur arrivée, qu'ils avaient tous partagé le sort de leur frère aîné, la désolation de David et de toute la cour. Absalom s'était mis immédiatement à l'abri de la colère de son père, en se retirant chez le roi de Gessur, son aïeul maternel; il demeura là pendant trois ans<sup>3</sup>.

1. II Rois, XIII, 1-22.

2. Une soif de vengeance qui, bien loin de diminuer avec le temps, grandit au contraire chaque jour, jusqu'à ce qu'elle puisse s'assouvir, est bien dans les mœurs orientales.

3. II Rois, XIII, 23-39. Nous avons abrégé à regret le récit biblique, qui est admirablement dramatique dans tout le chapitre XIII<sup>e</sup>.

En adoucissant la douleur de David, le temps calma aussi peu à peu son indignation contre le meurtrier. Joab, qui était l'un des principaux personnages de la cour, s'aperçut que « le cœur du roi était porté » vers son fils, dont il commençait à regretter l'absence, et il prit habilement les devants pour obtenir son retour. Il connaissait le caractère ardent d'Absalom, et il craignait peut-être qu'il ne comît d'autres écarts, si on le laissait se morfondre plus longtemps à l'étranger. Sa conduite avait été grièvement coupable; mais elle n'était pas dénuée de circonstances atténuantes, vu l'acte ignominieux d'Amnon et l'indifférence apparente du roi. Il est possible aussi que le peuple, dont Absalom saura bientôt gagner à un si haut point les faveurs, ait manifesté quelque mécontentement de voir soumis à un long exil le prince qui semblait être l'héritier du trône après la mort de David. Joab comprit toutefois qu'en agissant directement, il s'exposait à un refus; c'est pourquoi il s'entendit avec une femme dont il connaissait la sagesse, et qui habitait à Thécué, bourgade située à deux heures au sud de Bethléem. Elle sut jouer à merveille le rôle qu'il lui avait confié. Grâce à la simplicité de ces temps; qui rendait, en Orient surtout, les rois facilement accessibles à leurs sujets, elle se présenta devant David, couverte de vêtements de deuil, et elle lui dit, après s'être prosternée devant lui :

O roi, sauve-moi !... Je suis une femme veuve... Ta servante avait deux fils, et ils se sont querellés dans les champs, et il n'y avait personne pour les séparer. L'un d'eux a frappé l'autre et l'a tué. Et maintenant, toute la famille s'est levée contre ta servante, en disant : Livre le meurtrier de son frère, afin que nous le fassions mourir pour la vie de son frère qu'il a tué... Ainsi, ils veulent éteindre l'étincelle qui me reste, pour ne laisser à mon mari ni nom ni survivant sur la face de la terre.

David rassura aimablement la suppliante, si cruellement traitée, d'après son récit, par une famille sans pitié qui voulait s'approprier l'héritage de son mari. Il alla même jusqu'à lui promettre, sous le sceau du serment, de protéger le meurtrier, qui avait agi sans préméditation<sup>1</sup>. La femme, allant alors droit au fait et parlant sans figure, essaya de démontrer au roi, par un petit discours très ingénieux, qu'il devait accorder à Absalom un généreux pardon, comme il l'avait accordé au meurtrier fictif de la parabole. La vie humaine est si courte, qu'il ne devait pas hésiter à adopter au plus tôt cette conduite miséricordieuse, qui, du reste, est celle de Dieu même. La suppliante s'excusa ensuite, en disant qu'elle avait parlé dans l'intérêt de la nation entière. En effet, Absalom semblant être désormais l'héritier présomptif du trône, la continuation de son exil ne ressem-

1. II Rois, xiv, 1-11.

blerait-elle pas à une injure faite à ses futurs sujets ? Elle termina en traitant le roi d' « Ange de Dieu », prêt à écouter les supplices de tout genre et à les apprécier avec impartialité <sup>1</sup>.

David comprit alors ce qu'on désirait obtenir de lui, et il devina que la femme de Thécué avait servi d'intermédiaire à Joab, pour implorer la grâce d'Absalom. Elle avoua franchement qu'il en était ainsi. Joab reçut donc de David l'ordre de rappeler l'exilé. Celui-ci revint à Jérusalem; mais il lui fut interdit de paraître en présence du roi <sup>2</sup>. Cette restriction, quoique très légitime, va devenir l'occasion de grands malheurs, en excitant le mécontentement, sourd d'abord, puis de plus en plus violent, de l'orgueilleux Absalom.

Avant de passer à la triste histoire de sa révolte, le narrateur insère quelques détails rapides, relatifs à sa personne et à sa famille <sup>3</sup>. Il vante d'abord en termes emphatiques sa beauté extraordinaire, qui ne contribua pas peu à lui gagner la sympathie du peuple. Sous ce rapport, dit-il, « il n'y avait pas dans Israël un homme aussi remarquable qu'Absalom;... depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait en lui aucun défaut. » Un de ses principaux agréments est signalé à part : sa magnifique chevelure, dont il était extrêmement fier et qu'il se complaisait à porter intacte. Il avait eu trois fils, qui moururent en bas âge <sup>4</sup>, et il lui restait une fille, à laquelle il avait donné le nom de Thamar, en souvenir de sa malheureuse sœur.

Après deux années passées à Jérusalem « sans voir la face du roi, » impatienté de subir pendant si longtemps ce demi-bannissement dont il n'entrevoyait pas la fin et qui lui paraissait injurieux, il fit demander par deux fois à Joab de venir le trouver. Il voulait l'envoyer chez le roi, et obtenir par son intermédiaire une entière rentrée en grâce. Joab refusa d'abord de se déranger, croyant sans doute en avoir déjà fait assez pour ce prince audacieux. Mais il fut obligé de céder, quand Absalom eut fait mettre le feu à un champ d'orge, que le général possédait aux environs de Jérusalem. Joab porta donc au roi le message de son fils, qui demandait à être traité ou en innocent ou en coupable. David céda aussi, et Absalom revint à la cour prendre la place due à son rang. Malheureusement, il était trop tard et la réconciliation ne fut qu'apparente de la part du prince. Le récit biblique place sous nos yeux une esquisse remarquable des procédés auxquels ce fils ingrat, redevenu libre, recourut pour préparer, puis pour mettre à exécution les projets de rébellion qu'il avait conçus au temps de sa disgrâce. Il s'efforça d'abord de se rendre populaire, en usant de tous les moyens dont il pouvait disposer. Déjà bien vu

1. II Rois, xiv, 12-17. — 2. II Rois, xiv, 18-24. — 3. II Rois, xiv, 25-27.  
— 4. D'après II Rois, xviii, 18.

des foules, à cause de sa beauté, de son courage, de son dévouement à sa sœur, et aussi à cause du pénible exil qui lui avait été imposé, il réussit à les impressionner davantage encore, en déployant une magnificence presque royale. Quelle impression ne produisait-il pas, quand il apparaissait dans les rues de Jérusalem, assis sur un char d'apparat, que traînaient des chevaux de race, et devant lequel



Fig. 143. — Coureurs devant le char d'un pharaon d'Égypte.  
(Peinture de tombeau.)

couraient cinquante Israélites, suivant une mode chère aux grands personnages de l'Orient !

A cette ostentation princière, Absalom savait unir les basses cajoleries d'un tribun en quête de popularité. Mais citons le texte sacré, qu'aucune autre description ne saurait égaler :

Il se levait de bon matin et se tenait près de la porte (du palais), et toutes les fois qu'un homme ayant une affaire litigieuse se rendait auprès du roi, pour demander justice au roi, Absalom l'appelait et disait : « De quelle ville es-tu ? » Quand il avait répondu : « Je suis de telle tribu d'Israël », Absalom disait : « Vois, ta cause est bonne et juste ; mais il n'y a personne qui ait reçu du roi l'ordre de t'écouter. » Et il ajoutait : « Qui m'établira juge dans ce pays ? Quiconque aurait une affaire litigieuse et un procès viendrait à moi, et je le jugerais selon la justice. » Et lorsque quelqu'un s'approchait pour se prosterner devant lui, il lui tendait la main, le saisissait et l'embrassait. Il agissait ainsi à l'égard de tous ceux d'Israël qui venaient auprès

du roi pour demander justice, et il gagnait<sup>1</sup> le cœur des hommes d'Israël<sup>2</sup>.

Combien de temps durèrent ces intrigues. On ne saurait le dire exactement<sup>3</sup>. On s'étonne à bon droit de la faiblesse du roi, qui, au lieu de mettre fin à ces manœuvres dont la portée n'était que trop évidente, les favorisait au contraire par son imprudente inertie. Quand Absalom crut avoir suffisamment mûri et préparé son plan, s'enhardissant de plus en plus, il en commença la réalisation. Déjà il avait groupé, mais en secret, un certain nombre de partisans résolus. Toutefois, ce n'est pas à Jérusalem qu'il songeait à lever l'étendard de la révolte; car c'eût été aller au-devant d'un échec certain. Il demanda donc à son père l'autorisation d'aller accomplir à Hébron un vœu qu'il avait fait autrefois, disait-il, pour obtenir son pardon. Cette ville, très importante alors et pas trop éloignée de Jérusalem, avait été la capitale de David aux premiers temps de sa royauté<sup>4</sup>, et Absalom y était né<sup>5</sup>. En cas d'insuccès, il pouvait, de là, se réfugier facilement une seconde fois à Gessur. Dès qu'il eut obtenu la permission désirée, il quitta Jérusalem. En même temps, il dépêcha à travers toutes les tribus d'Israël des émissaires dévoués, chargés de transmettre discrètement ce mot d'ordre : « Aussitôt que vous entendrez le son de la trompette, vous direz : Absalom règne à Hébron ! » En quelques heures, ce signal pouvait retentir à travers toute la Palestine et la mettre en ébullition, en révolte ouverte contre David.

Absalom avait réussi, en faisant valoir l'autorisation du roi, à emmener avec lui à Hébron deux cents habitants de Jérusalem, qui étaient pour la plupart des personnages d'un certain rang, mais dont le plus grand nombre ne l'avait sans doute suivi que dans la pensée d'assister à une cérémonie religieuse. Il espérait gagner plusieurs d'entre eux à sa cause; il compromettrait ainsi les autres ou les garderait comme otages. Sa meilleure conquête, dont il avait lieu d'être fier, fut celle d'Achitophel, un des conseillers et des amis personnels de son père, mentionné à part comme le plus solide appui de la révolte, traître odieux et type complet de Judas Iscariote<sup>6</sup>. C'est de Gilo, sa résidence habituelle, située dans les montagnes de Juda, non loin d'Hébron, qu'il vint rejoindre Absalom. Il devait être

1. A la lettre dans le texte hébreu : « il volait ».

2. II Rois, xv, 1-6.

3. Quarante ans d'après le texte original, suivi par la Vulgate; mais c'est là une erreur manifeste. Peut-être faut-il lire « quatre ans », avec l'historien Josèphe et plusieurs traductions anciennes.

4. II Rois, II, 3-4. — 5. II Rois, III, 2. — 6. Psaume XL, 10; Évang. selon S. Jean, XIII, 18.



depuis quelque temps déjà rallié au complot, qui aurait certainement réussi d'après toutes les prévisions humaines, si ses conseils avaient été suivis jusqu'au bout. Quand tout fut prêt, Absalom leva ouvertement le masque, et s'avança contre Jérusalem, accompagné de ses adhérents, qui formaient une troupe considérable <sup>1</sup>.

Que va faire David, surpris en des circonstances si tragiques ? Il n'est pas possible qu'il ait absolument ignoré la gravité du complot tramé contre lui d'assez longue date. Mais Dieu avait permis qu'il s'en désintéressât, et qu'il ne prît aucune mesure sérieuse pour se défendre : c'était là une partie du châtement annoncé. Cependant le roi fut bien obligé de croire au péril, quand soudain il fut informé que « le cœur de tout Israël s'était tourné vers Absalom. » Alors il n'hésita plus. A cette heure du péril, il retrouva toute l'énergie de ses meilleurs jours. Assurément, il parut dur à un cœur vaillant comme le sien de prendre précipitamment la fuite, à l'approche des troupes de son fils. Toutefois, il fut très sage de sa part de se rendre compte que, pris ainsi au dépourvu, abandonné par un grand nombre de ses sujets, il n'avait pas une armée suffisante pour tenir tête avantageusement aux rebelles. Les événements justifèrent sa conduite. En fuyant, il gagna du temps; après les premiers jours de trouble, ses amis reprirent confiance et l'armée royale se réorganisa, de manière à être sûre de la victoire; enfin, Jérusalem, qu'on ne pouvait défendre utilement, évita les horreurs d'un siège.

La Bible trace un récit détaillé, dramatique, de la fuite rapide du monarque <sup>2</sup>. D'autre part, David lui-même a décrit, dans les psaumes LIV (hébreu, LV), LXII<sup>3</sup> (hébreu LXIII), LX (hébreu, LXI) et XL (hébreu, XLI), les sentiments de vive douleur qu'il éprouva, quand il vit ses sujets, et en particulier son ami Achitophel, se dresser contre lui. Du moins, tout nous le montre, malgré sa profonde détresse, sous un très beau jour et tout à fait à la hauteur de la situation : décidé, courageux, humblement soumis à la volonté divine.

Nous citerons ici le psaume III, dont tous les détails sont en parfaite harmonie avec ces jours de si grandes angoisses. Il est intitulé : « Psaume de David, lorsqu'il fuyait devant Absalom son fils. »

Une première strophe met en relief la détresse présente : rien à espérer du côté de la terre :

Seigneur, comme mes oppresseurs se sont multipliés !

Une multitude se lève contre moi.

Beaucoup disent à mon sujet :

Il n'y a pas de salut pour lui dans son Dieu.

1. II Rois, xv, 7-12. — 2. II Rois, xv, 16-xvi, 14.

3. Le psaume LXII paraît avoir été composé aux premiers temps de la révolte; le ps. III, d'après son titre, à l'heure de la fuite; le ps. LX probablement après que le roi et ses troupes eurent franchi le Jourdain.

Les deux strophes suivantes expriment un sentiment de vive confiance en Dieu :

Mais vous, Seigneur, vous êtes mon bouclier autour de moi;  
vous êtes ma gloire et vous relevez ma tête.  
De ma voix, j'ai crié vers le Seigneur,  
et il m'a exaucé de sa montagne sainte<sup>1</sup>.  
Je me suis couché, et je me suis endormi,  
et je me suis levé, parce que le Seigneur est mon soutien;  
je ne crains pas les myriades d'hommes campés contre moi.

La quatrième strophe demande instamment à Dieu une complète délivrance :

Levez-vous, Seigneur; sauvez-moi, mon Dieu !  
Vous avez frappé la joue de tous mes ennemis,  
vous avez brisé les dents des pécheurs.  
Au Seigneur appartient le salut;  
et que votre bénédiction soit sur votre peuple!

En quittant Jérusalem, le roi crut devoir laisser dans son palais, pour le garder, quelques-unes de ses femmes de second rang. Il avait le droit de supposer que, préservées par leur dignité, elles ne seraient exposées à aucune grave insulte. Il donna lui-même le signal du départ. La longue et lugubre procession s'ébranla. En têtes'avançaient les serviteurs et les officiers de la cour; la famille royale venait ensuite. David était entouré de sa garde accoutumée, composée en grande partie d'étrangers. Une marque spéciale de dévouement, à laquelle il dut être sensible, lui fut donnée par Éthaï, originaire de la ville philistine de Geth, qui, après avoir quitté récemment sa patrie pour se mettre à son service, voulut partager son exil. Comme David insistait délicatement pour qu'il demeurât à Jérusalem, Éthaï lui fit cette belle réponse : « Par la vie du Seigneur et par la vie de mon seigneur le roi, en quelque lieu que soit mon seigneur le roi pour y mourir ou pour y vivre, là aussi sera ton serviteur. » Et il s'associa au cortège.

On approchait du Cédron, ravin profond, habituellement à sec, qui sépare Jérusalem du mont des Oliviers, et qu'il faut traverser quand on se dirige vers Jéricho et le désert, comme le faisait alors le roi. Là se trouvait une foule énorme de spectateurs, qui pleuraient et sanglotaient. Quand on eut franchi le Cédron, on fit une halte, et les lévites, que conduisait Sadoc, l'un des deux grands-prêtres, déposèrent l'arche, en attendant que l'autre pontife, Abiathar, fût sorti de la ville avec le reste des fugitifs. Tout le corps sacerdotal et lévitique aurait désiré aussi accompagner David dans son exil.

1. La colline de Sion, sur laquelle David avait transporté l'arche d'alliance.

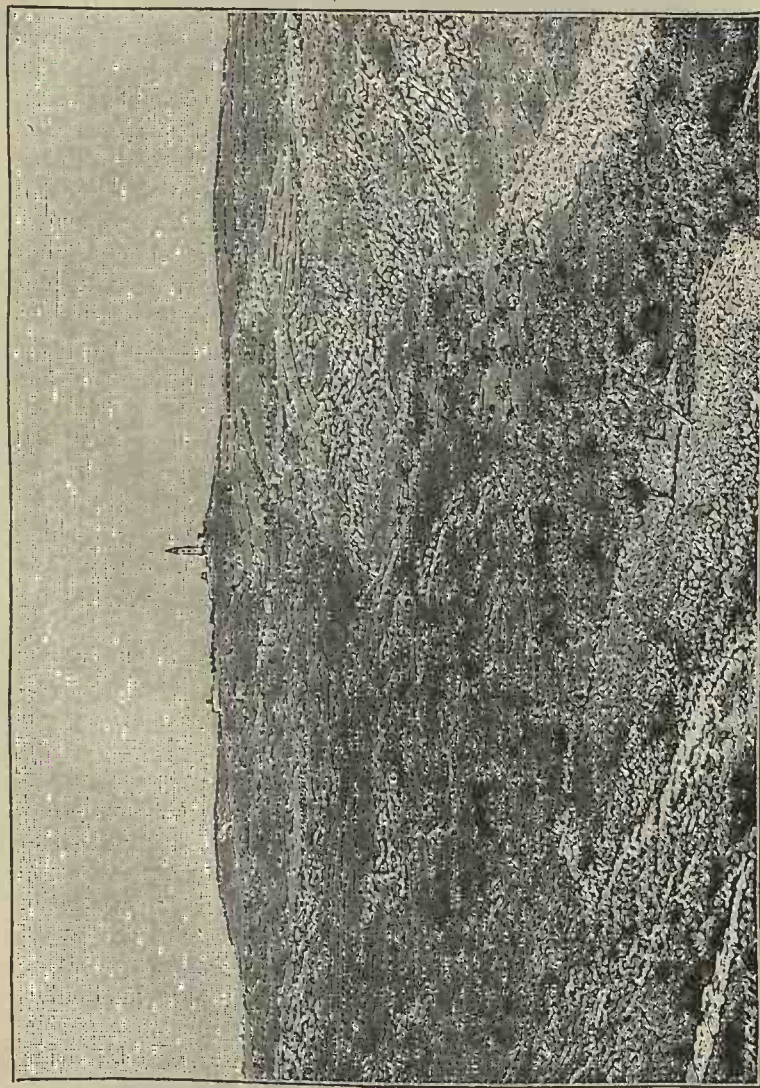


Fig. 144. — Le mont des Oliviers, vu du Sud-Ouest. (D'après une photographie.)

Mais il n'y consentit pas; car il répugnait à sa piété de faire partager son humiliation à l'arche, ce trône visible du Dieu d'Israël. Il fit d'ailleurs comprendre aux deux pontifes qu'ils lui seraient beaucoup plus utiles en restant à Jérusalem, et en le tenant au courant des faits et gestes d'Absalom.

Le récit du départ devient de plus en plus pathétique. « David gravissait le mont des Oliviers. Il montait en pleurant et la tête couverte, et il marchait nu-pieds<sup>1</sup>, et tous ceux qui étaient avec lui avaient la tête couverte et montaient en pleurant. » C'est alors qu'on vint annoncer à David la trahison d'Achitophel. Ce dernier coup ne fut pas le moins cruel, soit à cause de la noire ingratitude dont il était la preuve, soit en vue de l'avantage que l'adhésion du traître conférait au parti de la révolte, tant Achitophel était renommé pour sa sagesse. A cette nouvelle, David se contenta d'exhaler sa douleur dans un cri jeté vers le ciel : « Seigneur, réduisez à néant les conseils d'Achitophel ! ». Comme il arrivait au sommet de la colline, il fut rejoint par Chusaï, personnage d'origine cananéenne, dont le Seigneur devait précisément se servir pour confondre les conseils du traître. La prière du roi recevait ainsi un commencement immédiat d'exécution. Chusaï s'offrit, lui aussi, pour accompagner le roi; mais David lui représenta, comme à Sadoc et à Abiathar, qu'il lui rendrait de plus grands services en ne quittant pas Jérusalem. Là il essaierait de gagner la confiance d'Absalom et d'obtenir une place parmi ses conseillers; ce qui lui permettrait peut-être d'opposer son influence à celle d'Achitophel.

L'Israélite Siba, que David avait établi naguère intendant des biens de Miphiboseth, fils de Jonathas, se présenta à son tour. En homme pratique — ou plutôt en homme rusé, car il avait déjà ses vues malsaines, qu'il va lui-même nous révéler — il avait amené avec lui deux ânes chargés de provisions, qu'il pria le roi d'accepter. David lui ayant demandé ce qu'était devenu Miphiboseth, Siba osa le calomnier odieusement, en l'accusant d'être demeuré à Jérusalem, dans l'espoir qu'on le rétablirait sur le trône de Saül. On est surpris et peiné de voir la facilité avec laquelle le roi crut à une accusation si évidemment fautive; plus peiné encore de l'entendre dire au vil calomniateur : « Tout ce qui appartient à Miphiboseth est à toi. » Mais nous allons assister à un autre épisode, beaucoup plus douloureux. Le roi venait de dépasser Bahurim, village ou hameau situé au sommet du mont des Oliviers, lorsque survint un autre Israélite, nommé Séméï, qui se mit à proférer contre David toute sorte d'injures et de malédictions. Il appartenait à la famille de Saül : ce qui explique la violence de sa haine, de ses paroles et de ses actes.

1. Deux signes de deuil.

Il jetait des pierres contre David et contre tous les serviteurs du roi... Il disait, en le maudissant : « Va-t'en, va-t'en, homme de sang, homme de rien. Le Seigneur fait retomber sur toi tout le sang de la maison de Saül, dont tu as occupé le trône, et le Seigneur a livré le royaume aux mains d'Absalom ton fils, et tu es malheureux comme tu le mérites, car tu es un homme de sang. »

Abisaï, neveu de David et frère de Joab, indigné de cette grossière conduite, pria David de lui permettre d'aller couper la tête de ce « chien mort ». Mais le roi lui fit cette admirable réponse, qui nous le montre soumis de toute son âme aux châtimens divins, même en ce qu'ils avaient de plus humiliant pour sa légitime fierté :

S'il maudit, c'est que le Seigneur lui a dit : « Maudis David ». Qui donc lui dira : Pourquoi agis-tu ainsi ?... Voici que mon fils... en veut à ma vie ; à plus forte raison ce Benjaminite. Laisse-le maudire, car le Seigneur le lui a dit. Peut-être le Seigneur regarde-t-il mon affliction, et me rendra-t-il du bien, en échange des malédictions que je reçois aujourd'hui.

Au delà de Bahurim, sur le versant oriental de la colline, le roi et sa suite firent une nouvelle halte, pour prendre un peu de repos. Il était heureux que David eût quitté sa capitale en toute hâte, car à peine s'en était-il éloigné, que son fils et l'armée rebelle y entraient et en prenaient possession. Chusaï fut des premiers à saluer Absalom. Pour mieux cacher son jeu, il le fit avec une chaleur affectée, en lui disant que, puisque tout Israël l'avait placé sur le trône, il lui obéirait comme il l'avait fait auparavant à son père. Ce compliment eut un plein succès, car Absalom donna immédiatement à Chusaï le titre de conseiller royal. Cependant Achitophel, mettant à profit la confiance absolue qu'avait en lui le prince rebelle, le pressa d'accomplir un acte d'une gravité extraordinaire, qui achèverait de démontrer à l'ensemble du peuple que David était désormais renversé sans ressource, et que la toute-puissance royale appartenait entièrement à son fils. Il s'agissait de prendre publiquement possession du gynécée royal, en partie laissé à Jérusalem. C'est ce que fit Absalom, réalisant par cette conduite révoltante, doublement indigne de la part d'un fils, une partie du châtimement prédit par le prophète Nathan <sup>1</sup>.

Selon la remarque de l'historien sacré, « les conseils donnés alors par Achitophel étaient regardés comme des oracles de Dieu ; il en était ainsi de tous ses conseils, soit pour David, soit pour Absalom. » Ce traître, doué d'une si grande sagesse, avait compris que, pour achever l'entreprise si heureusement commencée, il importait de porter des coups prompts et décisifs. Absalom était, il est vrai, à

1. II Rois, XII, 11, 12.

la tête de troupes considérables, mais qui manquaient d'organisation et de discipline. L'armée de David, quoique alors beaucoup moindre, se composait de vétérans à toute épreuve, qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort et que commandaient des chefs aussi courageux qu'habiles. Si les contingents groupés sous la bannière de la rébellion éprouvaient une défaite, il était moralement certain qu'ils fléchiraient et se débanderaient aussitôt. Au contraire, leur enthousiasme ne connaîtrait pas de bornes, et la cause d'Absalom était totalement gagnée, s'ils remportaient bientôt un premier succès sur le champ de bataille. Voilà pourquoi Achitophel voulait agir au plus vite, briser la résistance des troupes de David et éviter une guerre prolongée. Il proposa donc à l'usurpateur de former une petite armée d'élite, composée de douze mille hommes, qui se mettrait immédiatement à la poursuite de David, tomberait sur lui à l'improviste et le vaincrait certainement. Après qu'on se serait emparé et débarrassé de lui, ses partisans se rallieraient d'eux-mêmes à Absalom, qui régnerait alors en paix.

Le conseil était excellent, et tout porte à croire que, s'il avait été suivi, c'en était fait de David et de son règne. Mais Dieu veillait sur son élu, qu'il sauva en faisant échouer totalement le plan d'Achitophel, par l'intermédiaire de Chusaï. Ce plan avait été aussitôt adopté par Absalom et par ses conseillers. Mais le prince rebelle, qui avait été sensible à la démarche et aux compliments de Chusaï, dont la réputation de sagesse était très grande aussi, voulut qu'on le fit venir, et il lui demanda son avis. Mis au courant de la décision recommandée par Achitophel, le vieillard ne craignit pas de la contrecarrer ouvertement. « Le conseil donné par Achitophel ne me paraît pas bon cette fois, » répondit-il d'abord. Ensuite, dans un petit discours très habile, il fit valoir deux arguments principaux : en premier lieu, le danger qu'il y aurait à attaquer dès à présent David, ce général expérimenté, accoutumé aux ruses de guerre, qui se tenait évidemment sur ses gardes pour éviter d'être surpris, et qui se défendrait avec une bravoure invincible; en second lieu, l'avantage qu'il y aurait à attendre que l'armée d'Absalom fût devenue encore plus forte, car alors elle pourrait attaquer celle de David avec des chances certaines de victoire. Cet avis, qui était en tout point le contre-pied de celui d'Achitophel, prévalut, et c'est ainsi que David fut sauvé. Le récit biblique ne manque pas d'ajouter que les choses se passèrent ainsi, parce que « le Seigneur avait résolu de réduire à néant le conseil d'Achitophel, afin d'amener le malheur sur Absalom <sup>1</sup>. »

Chusaï s'empressa de transmettre cette bonne nouvelle aux grands prêtres Sadoc et Abiathar. Il importait que David en fût informé au

1. II Rois, xvii, 1-14.

plus tôt, pour agir en conséquence. Sans doute, la décision prise lui était tout à fait favorable; mais on pouvait craindre qu'Absalom, ardent et mobile, ne changeât d'avis, pour revenir au sentiment d'Achitophel. Il fallait donc que le roi fugitif se mît promptement à l'abri d'un coup de main. Il avait été convenu que Jonathas, fils d'Abiathar, et Achimaas, fils de Sadoc, porteraient sans retard à David les nouvelles qui pourraient intéresser sa situation<sup>1</sup>. Ils s'étaient donc cachés auprès de la fontaine de Rogel, qui ne diffère probablement pas du *Déir Éyoub* (Puits de Job) actuel, situé à l'angle sud-est des remparts de Jérusalem, à la rencontre des vallées d'Hinnom et du Cédron. On leur communiqua, par une servante fidèle, dont la présence auprès d'une fontaine n'avait rien d'anormal, le message qu'ils devaient porter au roi. Ils partirent aussitôt; mais ils étaient activement surveillés, leur dévouement à la cause de David étant bien connu. Aussi furent-ils aperçus et dénoncés par un des espions qu'Absalom avait fait placer tout autour de la ville. Heureusement ils surent qu'on les avait vus, et, en marchant à toute vitesse, ils réussirent, avant qu'on les eût atteints, à gagner Bahurim, au sommet du mont des Oliviers. Un Israélite dévoué à David avait là son habitation. Ils se cachèrent dans son puits alors à sec, et, pour mieux les dissimuler, sa femme étendit sur l'orifice du puits une couverture dans laquelle elle mit du grain pilé, comme pour le faire sécher. Les gens qu'Absalom avait lancés à la poursuite des deux jeunes prêtres arrivèrent à leur tour, et demandèrent si on les avait vus. La femme répondit affirmativement, mais indiqua aux émissaires une fausse direction, comme s'ils venaient de la prendre. Achimaas et Jonathas purent donc reprendre leur course rapide, et avertir le roi, qui passa le Jourdain avec sa suite et toute son armée<sup>2</sup>.

Achitophel avait compris que le rejet de son conseil équivalait pour Absalom et ses partisans à un échec certain. Froissé dans son orgueil, et sachant qu'une mort honteuse l'attendait infailliblement après la victoire de celui qu'il avait si indignement trahi, il rentra chez lui à Gilo et se pendit<sup>3</sup>. Jusque dans ce trait final il est un type complet du traître Judas. Cependant la révolte d'Absalom suivit son cours naturel et aboutit bientôt à une guerre civile, dont l'issue devait être fatale aux rebelles. David, avec ses troupes, avait remonté la vallée du Jourdain, le long de la rive orientale. Il s'arrêta à Mahanaïm, localité mentionnée plusieurs fois déjà dans cette histoire et qui paraît avoir été située auprès du Jaboc. Il reçut un respectueux et affectueux accueil des habitants, qui lui offrirent les provisions dont il avait un si grand besoin. Là il fut rejoint par des adhérents de marque, entre autres par Sobi, venu de Rabbath-Ammon; par

1. II Rois, xv, 36. — 2. II Rois, xvii, 15-22. — 3. II Rois, xvii, 23.

Machir, qui avait donné autrefois une généreuse hospitalité au fils de Jonathas, et par Barzillai, qui sera plus loin le héros d'un intéressant épisode.

Absalom, de son côté, n'était pas demeuré inactif. Revenant sur sa résolution, il avait mis à la tête de son armée Amasa, son cousin germain et celui de Joab; puis il avait franchi le Jourdain, pour aller offrir la bataille aux partisans de son père, dont le nombre s'était considérablement accru<sup>1</sup>. L'armée royale était divisée en trois corps, dont chacun était placé sous les ordres d'un chef sûr et vaillant. Joab commandait le premier; son frère Abisai, le deuxième; Éthai, le troisième. Le roi voulait marcher lui-même au combat en avant de ses troupes; mais elles s'y opposèrent, par un sentiment délicat qui ne fait pas moins honneur à leur affection qu'à leur intelligence. « Tu ne sortiras pas (avec nous), lui dirent ses soldats; car, si nous prenons la fuite, cela ne tirera pas à conséquence, et quand même la moitié d'entre nous succomberait, on n'y fera pas attention; mais toi, tu es comme dix mille d'entre nous. Il vaut donc mieux que tu restes dans la ville, afin de pouvoir venir à notre secours. » David se rendit à la force de ce raisonnement, et, pour donner à ses défenseurs une marque de son affection, il se tint à la porte de la ville, tandis que l'armée défilait par groupes de cent et de mille. Le narrateur signale ici un ordre pressant que le roi avait donné à ses trois généraux : « Pour l'amour de moi, (agissez) doucement avec le jeune Absalom. » De nombreux soldats entendirent cette parole<sup>2</sup>. La bataille est racontée en quelques lignes seulement<sup>3</sup>. Elle eut lieu en grande partie dans la forêt de Galaad, et se transforma presque aussitôt en déroute pour les masses indisciplinées des rebelles, incapables de résister au choc des bataillons d'élite qui combattaient pour David. Elles laissèrent un grand nombre de leurs soldats sur le champ de bataille, et elles en perdirent davantage encore pendant leur fuite à travers la forêt.

Le récit sacré insiste, au contraire, sur la mort tragique d'Absalom, qui fut d'ailleurs l'événement le plus important de cette chaude journée. Tandis que le prince révolté, monté sur sa mule, s'enfonçait sous bois pour échapper aux guerriers ennemis qui le pressaient, il fut saisi entre les branches entrelacées d'un grand térébinthe, et il lui fut impossible de se dégager<sup>4</sup>, de sorte qu'il demeura suspendu en l'air, sa mule ayant continué sa course rapide. Un soldat de l'armée de David le vit dans cet état, et s'empressa d'aller avertir Joab, qui lui reprocha de n'avoir pas transpercé Absalom avec

1. II Rois, xvii, 24-26. — 2. II Rois, xviii, 1-5. — 3. II Rois, xviii, 6-8.

4. D'après l'historien Josèphe, c'est par sa grande chevelure qu'il avait été arrêté dans les branches de l'arbre.



sa lance. Pour s'excuser, le soldat rappela à son chef l'ordre donné naguère par le roi en faveur de son fils. Joab prit alors trois javelots, et les lança sur le malheureux prince, qui palpita quelques instants, jusqu'à ce que dix écuyers du général lui eussent donné le coup de grâce<sup>1</sup>. Joab, qui connaissait la faiblesse du monarque, craignait qu'il ne pardonnât trop facilement à Absalom sa rébellion criminelle;

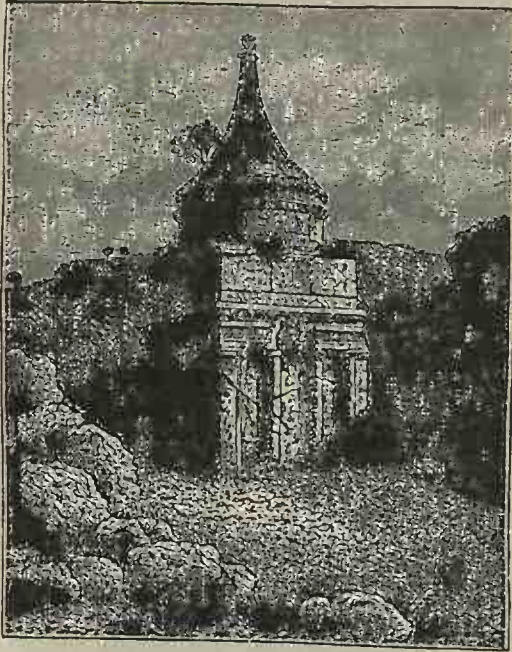


Fig. 145. — Le tombeau dit d'Absalom dans la vallée du Cédron, à Jérusalem.

ce qui aurait encouragé d'autres mouvements révolutionnaires. C'est pour cela qu'il crut prudemment agir, en faisant disparaître l'auteur de tant de maux. D'autre part, comme dans une circonstance précédente, tout à son honneur<sup>2</sup>, il sut épargner le sang du peuple, en ordonnant de sonner de la trompette pour mettre fin au combat, ou plutôt au carnage. Les funérailles d'Absalom furent des plus sommaires. On jeta son cadavre dans une grande fosse, creusée au milieu de la forêt; puis on amoncela des pierres sur cette tombe improvisée<sup>3</sup>. Le contraste ne pouvait être plus grand entre cette sépulture et celle qu'Absalom s'était lui-même préparée de son vivant, en

1. II Rois, xviii, 9-15. — 2. II Rois, ii, 28. — 3. II Rois, xviii, 16-18.

se faisant construire un mausolée magnifique « dans la vallée du roi », identique peut-être à celle du Cédron. Là on voit encore un splendide tombeau, en partie taillé dans le roc, et qui porte le nom populaire de Tombeau d'Absalom; mais l'authenticité de ce monument est plus que douteuse, bien que sa partie inférieure soit très ancienne.

Cependant il fallait faire parvenir à David les nouvelles qu'il attendait si anxieusement. Le prêtre Achimaas, qui lui en avait porté naguère une si mauvaise, celle du hardi projet d'Achitophel, désirait être, cette fois, le messager de la victoire. Mais Joab ne voulut pas, d'abord, exposer son jeune ami à la disgrâce qui atteindrait infailliblement celui qui annoncerait au roi la mort de son fils. Il confia donc le double message à un certain Chusi, qui était d'origine étrangère. Cependant, Achimaas ayant insisté, car il avait son dessein secret, le généralissime lui permit ensuite de partir aussi, et il se dirigea rapidement vers Mahanaïm. David, pour recevoir plus promptement des nouvelles du combat, était assis à la porte de la ville. Un guetteur, posté au-dessus de l'édifice, aperçut un homme qui s'approchait en courant. C'était Achimaas, car il avait dépassé l'autre messenger, en prenant un chemin plus court. « Tout va bien, » cria-t-il à David, en arrivant, hors d'haleine. Après s'être prosterné devant le roi, il ajouta : « Béni soit le Seigneur ton Dieu, qui a livré ceux qui levaient les mains contre le roi mon seigneur. » David lui demanda : « Le jeune Absalom est-il en bonne santé ? » Dans cette question pressante, on sent passer toute l'étendue de l'amour paternel, même pour ce fils ingrat. Le roi semblait oublier tout le reste. Dans sa réponse, Achimaas sut habilement dissimuler la désolante nouvelle. « J'ai aperçu un grand tumulte, dit-il, au moment où Joab a envoyé ton serviteur, mais j'ignore ce que c'était. » Chusi accourut alors et annonça aussi la victoire. Mais, quand David l'eut pareillement interrogé au sujet d'Absalom, il répondit : « Que les ennemis du roi mon seigneur, et tous ceux qui se lèvent contre toi pour te faire du mal, soient traités comme l'a été ce jeune homme ! » C'était dire clairement, bien qu'en termes indirects, qu'Absalom avait péri dans la bataille. A ces mots, David laissa éclater toute sa douleur. « Saisi d'émotion, il monta dans la chambre qui était au-dessus de la porte et pleura. Il disait en marchant : « Mon fils Absalom ! mon fils, mon fils Absalom ! Que ne suis-je mort à ta place ! Absalom, mon fils, mon fils ! » Nulle autre description ne saurait égaler celle que contiennent ces lignes pathétiques du narrateur.

A Mahanaïm, ce jour-là, rien n'indiquait qu'on venait de remporter une éclatante victoire. En effet, le bruit s'était promptement répandu que le roi était inconsolable de la mort d'Absalom, et l'armée, respectant son deuil, « entra furtivement... dans la ville ». Ces

mots du texte hébreu signifient qu'au lieu de faire une entrée triomphale et joyeuse dans Mahanaïm, les vainqueurs y pénétrèrent silencieusement et par petits groupes, plutôt à la manière de vaincus, désireux de cacher leur honte. On vint annoncer à Joab dans quel état de désolation se trouvait David, et il fit acte de sagesse en avertissant son oncle de ce qu'il y aurait d'impolitique pour lui à s'abandonner trop à sa douleur, et à paraître ne savoir aucun gré de leur dévouement à ceux qui venaient de lui rendre son trône au péril de leur vie. Un tel deuil pour un fils ingrat et rebelle était certainement démesuré, et capable de froisser ces braves soldats. Mais Joab, tout en manifestant ainsi sa loyauté, employa des paroles un peu dures, en conformité avec son âpre caractère. Néanmoins David comprit l'opportunité du conseil, sortit de la chambre où il s'était retiré et revint s'asseoir auprès de la porte de la ville, de sorte qu'une partie des troupes put défiler devant lui <sup>1</sup>.

Un heureux mouvement de réaction ne tarda pas à se produire en faveur du roi, dans le pays tout entier. En s'abordant, ceux de ses sujets qui l'avaient momentanément abandonné se rappelaient les uns aux autres les bienfaits qu'ils avaient reçus de lui durant tout son règne. Ils ajoutaient qu'Absalom ayant disparu, il était désormais inutile, ou plutôt très nuisible, de maintenir leur schisme. Il fallait donc qu'on s'entendît au plus tôt pour ramener à Jérusalem le roi légitime. De son côté, David ne demeura pas inactif et sut profiter de cet heureux revirement. Il demanda aux deux grands prêtres, Sadoc et Abiathar, d'user de toute leur influence auprès des notables de la tribu de Juda, pour obtenir d'eux des mesures capables de hâter son retour dans la capitale. Il chargea même, très habilement, les deux pontifes de s'adresser en son nom à Amasa, qui avait été le général en chef de l'armée d'Absalom, et de lui promettre les hautes fonctions que Joab remplissait alors. C'est que, depuis l'assassinat d'Abner, David nourrissait un sourd mécontentement contre son neveu, dont les amers reproches venaient encore de le blesser, et il songeait à lui enlever son titre de généralissime; mais Joab saura bientôt déjouer ce plan avec sa rudesse accoutumée.

Le roi réussit à gagner le cœur de tous les hommes de Juda, dont les délégués allèrent lui dire à Mahanaïm : « Reviens, avec tous tes serviteurs. » Il se mit donc en route et arriva au bord du Jourdain. De cette même tribu de Juda, on vint en grand nombre à sa rencontre jusqu'à Galgala, et un bac fut préparé pour qu'il pût passer commodément le fleuve, avec toute sa suite <sup>2</sup>. L'écrivain sacré avait mentionné les principaux incidents du départ précipité de David; il signale avec la même exactitude les épisodes les plus remarquables de son

1. II Rois, XIX, 1-8. — 2. II Rois, XIX, 9-15.

retour. Séméi, qui avait injurié et maudit si grossièrement David, tremblait maintenant pour sa vie; aussi fût-il des premiers à aller le saluer à Galgala, dans l'espoir d'obtenir son pardon. Pour mieux manifester ses regrets, il amena au roi mille Benjaminites, qu'il avait décidés à venir lui rendre hommage : ce qui ne dut pas déplaire à David, la tribu de Benjamin lui ayant été toujours plus ou moins hostile, en souvenir de Saül. Se prosternant aux pieds du monarque, il implora humblement sa pitié, en reconnaissant ses propres torts. Alors Abisaï, frère de Joab, qui aurait voulu quelque temps auparavant décapiter le vil insulteur, s'interposa de nouveau pour empêcher



Fig. 146. — Bateaux sur les monuments assyriens. (Porte de Balawat.)

le roi de pardonner. Mais David lui répondit noblement : « Est-ce le jour de faire mourir un Israélite? Et puis-je ignorer que je redeviens aujourd'hui roi d'Israël? » Il comprenait qu'à cette heure de la réconciliation universelle, il ne convenait pas de condamner à mort un de ses sujets, quelque coupable qu'eût été sa conduite. Il promit donc à Séméi qu'il aurait la vie sauve<sup>1</sup>.

Siba, qui avait naguère trompé si indignement le roi au sujet de Miphiboseth, qu'il lui avait présenté sous les traits d'un rival, vint pareillement le saluer à Galgala. Il ne doutait pas que David, mis au courant de tout ce qui s'était passé à Jérusalem depuis sa fuite, ne connût son odieux mensonge, et il sentait qu'il avait besoin, lui aussi, d'un généreux pardon. Le monarque, qui venait de se montrer si indulgent à l'égard de Séméi, beaucoup plus coupable, ne pouvait pas traiter Siba avec moins de bonté. Ce qu'on ne comprend pas et dont on éprouve même un sentiment de peine, c'est la conduite de David envers Miphiboseth. Celui-ci, qui avait tenu à venir aussi au-

1. II Rois, XIX, 15-23.

devant du roi, son bienfaiteur, pour le féliciter, n'en reçut qu'un accueil très froid. « Pourquoi, lui fut-il demandé, n'es-tu pas venu avec moi (lors de mon départ) ? » Le pauvre infirme eut beau rétablir la vérité des faits, dans le plus humble des langages, et protester contre la calomnie de son intendant; David lui répondit : « Pourquoi tant de paroles? Je l'ai déclaré: toi et Siba, vous partagerez les biens. » Ici encore, nous avons la preuve de la transformation qui s'était produite dans l'âme de David, à son désavantage. Vraisemblablement, il craignait d'offenser et de s'aliéner Siba et sa famille, au moment où il avait tant besoin de s'attacher tous ses sujets <sup>1</sup>.

Le roi va nous apparaître sous un meilleur jour dans la touchante scène d'adieux qui est ensuite racontée <sup>2</sup>. Elle eut pour héros principal un vénérable personnage du pays de Galaad, nommé Barzillai, vieillard âgé de quatre-vingt ans, l'un de ceux qui avaient apporté à David, lorsqu'il arrivait à Mahanaïm dans un si triste état, d'abondantes provisions pour lui-même et pour ses troupes. Le monarque, désireux de lui témoigner sa reconnaissance, lui proposa de l'emmenner à Jérusalem, et de faire de lui son commensal habituel. Dans une réponse pleine de sens, Barzillai fit valoir qu'à son âge il n'était plus fait pour les plaisirs de la cour; le mieux désormais pour lui était de rester dans sa maison et d'y mourir, pour être enterré dans le tombeau de son père et de sa mère. Cependant, pour ne point paraître insensible à l'offre amicale du roi, il recommanda à sa bienveillance son fils Chamaas, que David emmena en effet avec lui, et qu'il désigna plus tard à Salomon comme étant très digne de ses bienfaits <sup>3</sup>.

Malgré ces marques plus ou moins sincères de sympathie, le roi était loin d'avoir surmonté toutes les difficultés. La première qu'il eut encore à subir consista dans un sérieux désaccord qui éclata, tandis qu'il était encore à Galgala, entre ses partisans de la tribu de Juda et ceux des autres tribus, précisément à propos de la restauration de sa royauté. Les citoyens de Juda s'étaient empressés de rappeler David et d'aller à sa rencontre, et mille Benjaminites les avaient suivis; mais ils n'avaient pas averti à temps les tribus du Nord, qui cependant avaient été des premières à se concerter pour ramener à Jérusalem le monarque exilé. Ce retard avait été cause qu'un nombre relativement moins considérable de ces « hommes d'Israël », comme les appelle le narrateur, était venu au-devant du roi à Galgala, bien qu'ils représentassent la plus grande partie de la nation. Ils furent froissés de ce manque d'égards et ils s'en plainquirent ouvertement au roi. « Pourquoi, lui demandèrent-ils, les hommes de

1. II Rois, xix, 24-30. — 2. II Rois, xix, 31-40. — 3. III Rois, ii, 7.

Juda ont-ils enlevé <sup>1</sup> le roi et lui ont-ils fait passer le Jourdain, ainsi qu'à sa maison et à toute sa suite ? » Les hommes de Juda se chargèrent eux-mêmes de répondre à cette question. Mais le langage qu'ils employèrent, quoique exact au fond, était peu conciliant dans la forme; ce qui était très fâcheux dans la circonstance présente. Le roi, dirent-ils, leur tenait de plus près, puisqu'il appartenait à leur tribu; mais ils n'avaient reçu du monarque aucun privilège spécial. Les autres tribus n'avaient donc pas à les jalouser et à s'irriter. Les représentants de celles-ci répliquèrent, avec plus de raideur encore : « Le roi nous appartient dix fois autant qu'à vous <sup>2</sup>, et David même plus qu'à vous. Pourquoi nous avez-vous méprisés ? N'avons-nous pas été les premiers à proposer de rappeler le roi ? » Les hommes de Juda parlèrent alors avec un redoublement de violence, de sorte que la discussion s'envenima de plus en plus. Les choses en étant là, la présence d'un homme intrigant et hardi pouvait suffire pour faire dégénérer la querelle en guerre civile <sup>3</sup> :

Cet intrigant se rencontra à Galgala, dans la personne d'un certain Chéba, de la tribu de Benjamin, qui aspirait évidemment à rendre à cette tribu, dans sa propre personne, le sceptre et la couronne qu'elle avait possédés au temps de Saül, et si vite perdus. Il sonna de la trompette, et leva l'étendard de la révolte, en criant : « Point de part pour nous avec David ! pas d'héritage pour nous avec le fils d'Isaï ! Chacun à sa tente, Israël ! » Ces derniers mots signifiaient : Rentrez chez vous, hommes d'Israël, et séparez-vous ouvertement de David. Chéba ne réussit que trop bien à grouper autour de lui les tribus qu'on avait eu le grand tort de mécontenter. Seule, celle de Juda demeura fidèle à son roi. Il était nécessaire d'agir avec promptitude et énergie, si l'on voulait étouffer la rébellion dans son germe. C'est à cela que s'appliqua David, dès qu'il fut rentré à Jérusalem. Mais il accomplit une très fâcheuse démarche, en confiant à Amasa la tâche délicate de former l'armée qui devait s'avancer contre Chéba; il lui donna même le commandement de cette armée. Amasa avait dirigé naguère les troupes d'Absalom; et il était naturel qu'on se défiât de lui; aussi ne réussit-il pas à rassembler, dans le court intervalle de temps qu'on lui avait désigné, les contingents nécessaires pour une action immédiate. Alors David, sans attendre son retour, s'adressa à Abisaï, frère de Joab, qui entra aussitôt en campagne avec la garde royale et tous les vaillants hommes de Juda,

1. Métaphore énergique. Les hommes de Juda s'étaient pour ainsi dire approprié le roi, aux dépens des autres tribus.

2. Puisqu'ils parlaient au nom de dix tribus. Les deux autres étaient celles de Juda et de Lévi.

3. I Rois, XIX, 40-43.

car ils étaient venus se ranger sous le drapeau du roi. Joab feignit d'abord de se prêter à cet arrangement, et à se placer, du moins en apparence, sous les ordres de son frère; mais il nourrissait un terrible projet de vengeance, qu'il était prêt à exécuter dès qu'il en trouverait l'occasion<sup>1</sup>.

Cette occasion se présenta bientôt d'elle-même. Les troupes commandées par Abisaï, remontant vers le Nord, étaient arrivées auprès de Gabaon, l'*el-Djib* moderne, quand Amasa, qui rentrait à Jérusalem, les rencontra. Il y eut alors, naturellement, une entrevue entre les trois généraux. Joab, écrit le narrateur, « était ceint, par-dessus les vêtements dont il était couvert, d'une épée attachée à ses reins dans le fourreau, et elle sortit (du fourreau) et tomba. » La suite des faits montre que cette chute de l'épée ne fut nullement due au hasard. Au même instant, Joab, à la manière des Orientaux, saisit de sa main droite la barbe d'Amasa, comme s'il voulait embrasser son collègue. « Salut, mon frère ! » lui dit-il. Puis, de sa main gauche, il lui enfonça dans le ventre l'épée qu'il avait ramassée rapidement. La mort fut instantanée, comme pour Abner, que Joab avait tué en traître, de la même manière. L'armée continua sa marche en avant. Pour empêcher les soldats de s'arrêter, on avait poussé le cadavre d'Amasa dans un champ qui avoisinait la route, après avoir jeté un vêtement sur lui<sup>2</sup>.

En réalité, c'est Joab qui dirigea la suite de l'expédition. Après avoir refoulé de plus en plus Chéba et ses adhérents vers le Nord, il les contraignit de s'enfermer dans Abéla, place forte située au-dessus du lac Mérom (aujourd'hui *Abil*). Il en commença le siège, et ses soldats sapaient vivement les remparts pour les renverser, quand une habitante de la ville demanda à lui parler. Elle lui dit, du haut de la muraille, qu'Abéla était « une des villes pacifiques et fidèles d'Israël, » et qu'on ne comprenait pas qu'il voulût la ruiner et la détruire. Joab répondit qu'il n'avait aucun mauvais dessein contre la ville elle-même, et qu'il ne l'avait attaquée que parce qu'elle servait de refuge à Chéba, aventurier qui s'était révolté contre le roi; on n'avait qu'à lui livrer ce rebelle, et il se retirerait aussitôt avec son armée. La femme promit au général que la tête de Chéba lui serait prochainement lancée du haut du rempart. Elle s'adressa ensuite à ses concitoyens et réussit à les convaincre que, pour faire cesser les maux du siège, il suffirait de mettre à mort celui qui était la cause de tant d'ennuis et de périls. On l'écouta, et Joab, fidèle à sa promesse, reprit avec ses troupes le chemin de Jérusalem, dès qu'on eût jeté du haut des remparts la tête de Chéba. L'armée dissidente, privée de son chef, se

1. II Rois, xx, 1-7.

2. II Rois, xx, 8-13.

débanda aussitôt, chacun de ceux qui la composaient rentrant dans ses foyers<sup>1</sup>.

La seconde partie de la vie politique de David s'achève, comme la première<sup>2</sup>, par la liste de ses principaux officiers. Il existe quelques différences entre ces deux listes; mais elles s'expliquent par la diversité des dates. Joab était encore à la tête de l'armée, en quelque sorte malgré le roi, que les événements avaient contraint de lui laisser cette haute dignité. Banaïa commandait la garde royale; Adoram était préposé aux impôts; Josaphat était archiviste; Chéya, secrétaire; Sadoc et Abiathar, grands-prêtres; Ira, ministre d'État<sup>3</sup>.

#### IV — Les dernières années du règne de David.

Tout ce que racontent nos deux documents dans leurs derniers chapitres<sup>4</sup> peut être regardé comme un appendice, dans lequel l'ordre chronologique ne semble pas avoir été suivi; de sorte qu'il est difficile de donner aux faits leur véritable place. En combinant les divers récits, nous pouvons les grouper sous les titres suivants : 1<sup>o</sup> la famine qui éprouva la Palestine pendant trois ans; 2<sup>o</sup> la peste dont Dieu se servit pour punir le mouvement d'orgueil qui avait excité David à opérer le dénombrement de ses sujets; 3<sup>o</sup> les préparatifs de la construction du temple; 4<sup>o</sup> les principaux héros de l'armée royale; 5<sup>o</sup> le psame de louange par lequel David voulut témoigner à Dieu sa reconnaissance pour tous ses bienfaits; puis son dernier poème religieux.

I. La famine. — L'auteur du II<sup>e</sup> livre des Rois est seul à esquisser le récit de ce fléau; dû sans doute à une sécheresse extr. ordinaire, et qui affligea la Palestine pendant trois ans<sup>5</sup>. Sans en indiquer la date autrement que par la vague formule « aux jours de David », il en signale assez longuement la cause, que David connut par une révélation divine. Aux premiers temps de la conquête des régions occidentales de Canaan<sup>6</sup>, les habitants de Gabaon, Cananéens d'origine<sup>7</sup>, avaient réussi, par ruse, à échapper à la sentence de mort portée par Dieu lui-même contre ceux de leur race. Josué et les représentants du peuple, qu'ils avaient induits en erreur, leur avaient promis la vie sauve; puis, quand ils connurent la vérité au sujet de leur origine, ils crurent devoir maintenir leur promesse, scellée par un serment solennel. Mais Saül, dans un mouvement de faux zèle, était

1. II Rois, xx, 14-22. — 2. Voir II Rois, viii, 16-18. — 3. II Rois, xx, 23-26.

— 4. II Rois, xxi-xxiv; I Paralip., xxi-xxvii. — 5. II Rois, xxi, 1-14. — 6. Cf. Jos., ix, 1-27.

7. Ici, ils sont appelés Amorrhéens dans un sens large. En réalité ils étaient Hévécens (Jos., ix, 7; xi, 19).



revenu de sa propre autorité sur la parole donnée, et avait essayé d'extirper ce reste des races autrefois maudites. Sur le massacre opéré par ses ordres, et qui n'est que trop en harmonie avec son caractère farouche, nous n'avons pas d'autre détail que ce qui nous en est dit brièvement ici : La famine est arrivée « à cause de Saül et de sa maison de sang, parce qu'il a fait mourir les Gabaonites. » Il avait donc eu gravement tort, en les traitant ainsi. Or, d'après la loi mosaïque, un meurtre qui n'avait pas été expié profanait la Terre sainte et provoquait la colère divine contre ses auteurs<sup>1</sup>. Le sang humain, versé injustement, était censé crier vers le ciel pour réclamer d'être vengé, jusqu'à ce que celui du meurtrier, répandu à son tour, l'eût rendu silencieux.

C'est pour ce motif que David, après avoir été averti par le Seigneur, demanda aux Gabaonites quelle compensation ils exigeaient pour le meurtre de leurs compatriotes. D'avance ils refusèrent toute compensation pécuniaire, mode par lequel les homicides étaient et sont encore fréquemment réparés en Orient; ils demandèrent la stricte application du texte de la loi. De plus, ils eurent soin de déclarer que des victimes quelconques, prises au hasard, ne les satisferaient pas; le sang même du coupable devait couler. « Puisque cet homme (Saül) nous a violemment opprimés, conclurent-ils, et qu'il avait l'intention de nous détruire, pour nous faire disparaître de tout le territoire d'Israël, qu'on nous donne sept de ses fils, pour que nous les pendions... à Gabaa<sup>2</sup>. » Dans cette demande, il est facile de reconnaître, même après tant d'années passées au milieu des Hébreux par les Gabaonites, un reste de la cruauté qui caractérisait les races cananéennes. David dut frémir devant cette exigence inhumaine; mais il ne lui fut pas possible de n'en pas tenir compte, puisque le Seigneur lui-même exigeait un châtement, comme il le montrait en prolongeant la famine. Le roi fit donc livrer aux Gabaonites, quoique à contre-cœur, les cinq fils de Mérob, fille aînée de Saül, et les deux fils que Saül lui-même avait eus d'une femme de second rang, nommée Respha. L'écrivain sacré fait remarquer que David épargna Miphiboseth, fils de Jonathas, en vertu de l'alliance intime qu'il avait contractée devant Dieu avec son ami.

Les Gabaonites immolèrent sans pitié les sept malheureuses victimes; puis ils pendirent leurs cadavres en plein air, pour les abandonner aux bêtes sauvages. Cette privation de sépulture rendait à leurs yeux la vengeance plus complète. Mais leur excès de cruauté donna lieu à une admirable manifestation d'amour maternel. C'est aux premiers jours de la moisson d'orge, par conséquent, d'après

1. Nombres, xxxv, 33, 34; Deutéronome, xxi, 7-9.

2. Au pays même de Saül.

les coutumes agricoles de la Palestine, vers le milieu ou la fin d'avril<sup>1</sup>, que les fils et les petits-fils de Saül avaient été mis à mort. A partir de cette époque jusqu'au début de la saison des pluies, c'est-à-dire en octobre, Respha demeura héroïquement jour et nuit auprès des corps, assise sur un sac qu'elle avait étendu sur le rocher, pour empêcher les oiseaux de proie et les bêtes fauves de les dévorer. Lorsque David eut connaissance de cet acte de généreux dévouement, vivement ému, il fit détacher les cadavres, desséchés par le soleil brûlant de l'Orient; puis il mit à profit cette occasion douloureuse pour donner, en même temps qu'à eux, une sépulture honorable à Saül et à Jonathas<sup>2</sup>, dans le tombeau de leur famille, à Gabaa. A la suite de cette terrible expiation, « Dieu fut apaisé à l'égard du pays et la famine cessa. »

II. Le dénombrement des Israélites et la peste. — Un autre châtiment divin éclata contre Israël, aux dernières années du règne de David, cette fois à l'occasion d'une faute du roi lui-même. Nos deux documents<sup>3</sup> nous en ont conservé le récit détaillé, en se complétant mutuellement. Une fois de plus, les saints Livres affirmeront ici la solidarité qui règne entre les peuples et leurs gouvernements.

La pensée vint à David, à la suite de ses nombreuses victoires — pensée suggérée par Satan, comme le dit expressément l'auteur des Paralipomènes; mais avec la permission de Dieu, ajoute celui du II<sup>e</sup> livre des Rois — de faire le recensement de son peuple, c'est-à-dire, des hommes âgés de vingt ans et au-dessus, capables de porter les armes. Ce projet n'était pas mauvais en soi. Toutefois, le motif pour lequel le monarque l'avait conçu était très imparfait, car il n'était autre qu'un sentiment d'orgueil, la vaine satisfaction de faire parade, à ses propres yeux et en face des nations voisines, de la puissance de ses armes. Rien n'était moins théocratique que ce mouvement de vaine gloire et d'ambition, attendu que la grandeur d'Israël ne devait consister que dans son union avec le Seigneur, son vrai roi, son tout-puissant protecteur, et non dans la force des armes et dans les conquêtes. Joab lui-même l'avait compris; aussi, quand David lui communiqua son dessein, dont il devait surveiller l'exécution en sa qualité de généralissime, lui fit-il cette observation très sage : « Que le Seigneur ton Dieu multiplie ce peuple au centuple, et que les yeux du roi mon seigneur le voient ! Mais pourquoi mon seigneur le roi veut-il faire cela ? » Transformer pour ainsi dire la Palestine en un immense camp retranché ne convenait ni à Dieu ni aux hom-

1. Exode, ix, 31, 32; Ruth, i, 32.

2. Leurs restes avaient été autrefois enterrés à Jabès-Galaad.

3. II Rois, xxiv, 1-25; I Paralip., xxi, 1-27.

mes, ces derniers ne devant, en effet, s'y prêter qu'avec répugnance, puisque les charges en retomberaient sur eux.

David persista quand même dans son projet et le dénombrement commença, sous la direction des chefs de l'armée. Les opérations eurent lieu d'abord dans la Palestine transjordanienne, du Sud au Nord; puis dans la Palestine cisjordanienne, du Nord au Sud. Elles durèrent neuf mois vingt jours, et Joab, en rentrant à Jérusalem, put remettre au roi le rôle du recensement en chiffres ronds : il y avait dans Israël, 800 000 hommes de guerre tirant l'épée, et 500 000 dans Juda <sup>1</sup>. Israël représente ici, comme en d'autres passages, toutes les tribus distinctes de celle de Juda, et aussi, d'après une note spéciale des Paralipomènes, de celles de Benjamin et de Lévi. Ces chiffres supposent une grande densité de la population dans la Terre sainte d'alors — environ 5 ou 6 millions d'habitants — mais ils s'harmonisent fort bien avec la fertilité dont jouissait alors la contrée.

David, qui n'avait pas compris tout d'abord sa faute, la reconnut tout à coup et la confessa humblement à Dieu. « J'ai commis un grand péché en faisant cela, s'écria-t-il; maintenant, Seigneur, daigne pardonner l'impiété de ton serviteur, car j'ai agi tout à fait en insensé. » Mais ces regrets trop tardifs ne suffirent point pour arrêter le châtement. C'est pourquoi, le lendemain matin, Dieu envoya à David le prophète Gad <sup>2</sup>, pour lui offrir le choix entre trois grands fléaux, qui séviraient sur toute la nation : trois années de famine <sup>3</sup>, trois mois d'une guerre désastreuse, trois jours de peste. David répondit, dans un sentiment de foi très vive : « Je suis dans une grande angoisse; mais tombons plutôt entre les mains du Seigneur, car il est plein de miséricorde, et que je ne tombe pas entre les mains des hommes. » Parler ainsi, c'était choisir la peste, qui mettait David et son peuple directement entre les mains de Dieu lui-même. La peste éclata donc aussitôt, et, bien que le Seigneur, dans sa bonté, en ait abrégé la durée, ses résultats furent terribles, puisqu'elle fit 70.000 victimes parmi les Israélites. Heureusement, selon le langage de l'écrivain sacré, « comme l'ange (l'ange qui servait alors de ministre aux vengeances du ciel) étendait sa main sur Jérusalem, pour la ravager, le Seigneur eut compassion de tant de maux, et il dit à l'ange qui fai-

1. Dans le texte parallèle des Paralipomènes, nous lisons 1 100 000 hommes pour Israël, et 470 000 pour Juda. D'un côté ou de l'autre, ces variantes proviennent d'erreurs des copistes.

2. Il n'a pas été question de lui dans le récit biblique, depuis l'époque lointaine où David fuyait la persécution de Saül (I Rois, xxii, 5).

3. II Rois, xxiv, 13, nous lisons : sept années. On préfère communément le chiffre des Paralipomènes, que favorise l'analogie des autres données : trois ans, trois mois, trois jours.

sait mourir le peuple : « C'est assez ; retire maintenant ta main. » Une note du narrateur nous apprend que cet ange se tenait alors auprès de l'aire d'Areuna, Jébuséen d'origine, domicilié dans la citadelle de Sion, dès avant la conquête que David en avait faite. Ce détail a son importance, puisque, d'après un passage ultérieur des Paralipomènes (II, III, 1), l'aire en question était située sur le mont Moria, autrefois témoin du généreux sacrifice d'Abraham, et que le temple de Salomon sera bientôt construit sur son emplacement.

Quand David, couvert d'un grossier vêtement en signe de deuil, aperçut, entre le ciel et la terre, l'ange qui brandissait son glaive dont la pointe était tournée contre Jérusalem, il se prosterna humblement avec les notables de la ville qui l'accompagnaient, et il adressa au Dieu d'Israël cette pressante supplication : « J'ai péché, c'est moi qui suis coupable ; mais ces brebis <sup>1</sup>, qu'ont-elles fait ? Que ta main soit donc sur moi et sur la maison de mon père ! » Dieu daigna lui manifester immédiatement que sa prière était exaucée. En effet, le prophète Gad fut envoyé de nouveau auprès du roi, mais, cette fois, pour annoncer la cessation prochaine du fléau. « Monte, lui dit-il sur l'ordre de l'ange, et érige un autel au Seigneur dans l'aire du Jébuséen Areuna. » Le roi alla donc aussitôt trouver cet homme, alors occupé à battre du blé avec ses fils, et il lui acheta son aire, ainsi que le traîneau à triturer dont il se servait, et les deux bœufs attelés au traîneau. Il y érigea ensuite un autel sur lequel il fit immoler des victimes, en attendant que ce lieu devînt un sanctuaire permanent <sup>2</sup>.

III. Préparatifs de David, en vue de la construction du temple et de la réorganisation du culte sacré. — « Ici sera la maison de Dieu, et ici sera l'autel des holocaustes pour Israël <sup>3</sup>. » En prononçant ces mots, David indiquait qu'il avait choisi définitivement, d'après la révélation divine, l'aire d'Areuna, pour que son fils et successeur Salomon y construisît un temple digne du Dieu d'Israël. Dès lors, il se mit à l'œuvre, avec un zèle infatigable, afin de faciliter la tâche de son fils, en préparant ce qu'exigeaient, d'une part la splendeur de l'édifice matériel, d'autre part la dignité du culte qui devait y être célébré chaque jour. La description que l'auteur des Paralipomènes <sup>4</sup> nous a laissée de ces préparatifs rend un perpétuel témoignage au saint empressement du roi.

David disait : « Mon fils Salomon est encore jeune <sup>5</sup> et délicat, et la maison qui sera bâtie au Seigneur doit s'élever à un haut degré de renommée et de gloire dans toutes les contrées ; je veux donc faire

1. Métaphore qui désigne le peuple.

2. II Rois, xxiv, 16-25 ; I Par., xx, 18-30. — 3. II Par., xxii, 1. —

4. I Par., xxii-xxvii. — 5. Il paraît avoir été âgé alors d'environ vingt ans.

pour lui les préparatifs <sup>1</sup>. » Son premier soin fut de se renseigner au sujet des étrangers qui résidaient dans son royaume. Ils étaient nombreux, car Salomon pourra en employer plus tard 150 000 pour ses constructions <sup>2</sup>. Il est à croire que la plupart d'entre eux étaient des restes de l'ancienne population cananéenne, qui avaient été épargnés à différents titres, et qui étaient tenus d'exécuter à l'occasion certaines corvées. Salomon les emploiera précisément à extraire des carrières, à tailler et à polir une partie des pierres destinées à la construction du temple <sup>3</sup>. David accumula aussi une quantité considérable de matériaux : en particulier du fer et de l'airain, du bois de cèdre que les Sidoniens et les Tyriens lui amenaient du Liban, etc.<sup>4</sup>.

Le roi donna ensuite à Salomon la mission officielle de construire



Fig. 147. — Tailleurs de pierres égyptiens. (Peinture de tombeau.)

ce saint et glorieux édifice, et il s'efforça de stimuler sa piété, pour qu'il fit de cette œuvre l'acte principal de son règne. Les recommandations qu'il lui adressa en ce sens <sup>5</sup> sont remarquables par leur esprit d'humilité, de religion, d'obéissance à la volonté de Dieu. Il lui rappela d'abord qu'il avait vivement désiré lui-même consacrer les derniers temps de sa vie à ce travail, mais que le Seigneur avait préféré ne pas le lui confier, à cause du sang qui avait coulé à flots pendant les guerres si nombreuses qu'il avait dû livrer. David cita ensuite à son fils le choix formel que le Seigneur avait fait de lui pour bâtir le temple. Après cet exorde, vint l'exhortation proprement dite, qui ne concerne pas seulement l'édifice sacré, mais qui contient aussi d'excellents conseils pour la conduite du jeune prince, en sa qualité de roi d'Israël :

Et maintenant, mon fils — telle fut sa conclusion — que le Seigneur soit avec toi, pour que tu prospères et que tu bâtisses une maison au Seigneur ton Dieu, comme il l'a déclaré à ton sujet ! Que le Seigneur daigne te donner de la sagesse et de l'intelligence, et te faire régner sur Israël, en gardant la

1. I Par., xxii, 5. — 2. III Rois, v, 15; II Par., ii, 17. — 3. I Rois., ix, 20-21; II Par., viii, 7, 8. — 4. I Par., xxii, 1-5. — 5. I Par., xxii, 6-16.

loi du Seigneur ton Dieu ! C'est alors que tu prospéreras, si tu observes la loi et les préceptes que le Seigneur ton Dieu a prescrits à Moïse pour Israël.

Cela dit, David exposa en détail à Salomon, afin de lui donner un autre genre d'encouragement, les divers préparatifs qu'il avait déjà faits pour lui faciliter sa noble tâche. Il avait réussi à entasser des quantités relativement énormes de métaux d'or, d'argent, d'airain et de fer. La valeur de l'or ainsi accumulé était de 100 000 talents ; celle de l'argent, d'un million de talents : sommes qui équivaudraient, en notre monnaie, à 13 508 000 000 et à 8 500 000 883 francs. Somme extraordinaire, assurément, surtout pour cette époque, et nous verrons David y ajouter plus tard, de son trésor personnel, d'autres dons considérables<sup>1</sup>. Mais une telle profusion de richesses entre ses mains, durant la dernière période de sa vie, n'est nullement impossible. Sans parler des sources multiples de ses revenus annuels, dont nous dirons un mot plus bas<sup>2</sup>, ses nombreuses conquêtes avaient fait tomber entre ses mains les trésors des rois et des peuples vaincus, et l'Orient a toujours été renommé pour ses richesses en or, en argent, en pierres précieuses, en métaux divers<sup>3</sup>.

David termina son allocution à son fils par ces mots : « Lève-toi et agis, et que le Seigneur soit avec toi ! » Il ordonna ensuite à tous les chefs d'Israël de prêter leur concours à Salomon pour cette sainte entreprise, par laquelle ils honorerait leur Dieu et lui témoigneraient leur reconnaissance pour ses insignes bienfaits<sup>4</sup>.

Le zèle du monarque alla bien au delà de ces préparatifs matériels et de ces exhortations éloquentes. Son âme pieuse, profondément dévouée au Dieu d'Israël, ne s'intéressait pas moins au culte proprement dit, à sa parfaite exécution, à sa splendeur extérieure, de telle sorte que le Seigneur fût honoré dignement, et la nation entière édifiée. Ce fut là sa dernière œuvre, après que le couronnement anticipé de Salomon lui eut donné plus de temps pour s'y appliquer. Avant tout, il importait de connaître le nombre exact des ministres sacrés, prêtres et lévites. David en ordonna donc le recensement, qui marqua d'abord le chiffre de 38 000 lévites, âgés de vingt ans et au-dessus<sup>5</sup>. Divisés ensuite en vingt-quatre classes, dont chacune portait le nom d'un petit-fils d'Aaron, ils furent répartis en plusieurs catégories,

1. I Par., xxix, 4. — 2. Voir I Par., xxvii, 29-31.

3. La ville d'Athènes put livrer à elle seule à Cyrus 340 000 talents d'or et 500 000 talents d'argent. Le talent d'or valait 131 850 francs ; le talent d'argent, 8 500 francs.

4. I Par., xxii, 17-19.

5. I Par., xxiii, 1-3. Primitivement, les lévites demeuraient en fonctions à partir de leur trentième année jusqu'à cinquante ans (Nombr., iv, 3, 23). David crut devoir modifier ce règlement, le service du temple exigeant un plus grand nombre de ministres.

d'après les fonctions différentes qui leur étaient confiées. Vingt-quatre mille d'entre eux furent destinés au service général du sanctuaire, que l'auteur des Paralipomènes, xxiii, 28-32, décrit en ces termes :

Placés sous les ordres des fils d'Araon (c'est-à-dire des prêtres), ils devaient prendre soin des parvis et des chambres, de la purification de toutes les choses saintes, des travaux qui concernaient le service de la maison de Dieu, des pains de proposition, de la fleur de farine pour les sacrifices, des gâteaux sans levain... Ils devaient se présenter chaque matin et chaque soir afin de louer et de célébrer le Seigneur, et offrir continuellement devant le Seigneur tous les holocaustes<sup>1</sup>.

Six mille autres lévites furent mis à part, pour remplir le rôle délicat de magistrats et de juges, auquel les adaptait leur connaissance approfondie de la loi mosaïque. Quatre mille devaient remplir les fonctions de portiers dans le temple. Enfin, les quatre derniers mille furent chargés de la musique sacrée, vocale et instrumentale<sup>2</sup>. Le I<sup>er</sup> livre des Paralipomènes consacre tout un chapitre, le xxv<sup>e</sup>, à des détails intéressants, quoique arides à première vue, sur cette catégorie des lévites chantres et musiciens, dont les trois chefs étaient Asaph, Héman et Idithûn ou Éthân, mentionnés plus d'une fois dans les titres des psaumes. Le chapitre xxvi<sup>e</sup> développe ce qui concerne les portiers du temple et leur rôle. Un certain nombre de lévites étaient préposés à la garde des trésors sacrés. Les prêtres, qui appartenaient tous à la famille d'Aaron, furent aussi organisés par David en vingt-quatre classes, dont les fonctions étaient identiquement les mêmes, et qui exerçaient leur ministère dans le temple pendant une semaine, à tour de rôle<sup>3</sup>. Ces détails relatifs à l'organisation du culte sacré par David sont donnés, pour la plupart, sous la forme de listes nominales qu'il est inutile de reproduire ici. Mais ils sont très significatifs, pour démontrer quel vif attrait l'auteur de cette belle organisation ressentait envers le Dieu d'Israël et envers son culte.

IV. Le précieux document qui résume si bien les efforts du religieux monarque pour embellir le culte divin, dit aussi quelques mots de l'organisation militaire et administrative du royaume d'Israël sous David. Ce ne sont là encore que des notes très brèves, et il suffit pour notre but de les résumer en quelques lignes. Cette autre énumération mentionne d'abord<sup>4</sup> les douze corps de l'armée royale et leurs chefs. Chacun de ces corps était composé de 24.000 hommes,

1. C'étaient les prêtres qui offraient les victimes, en plaçant leurs membres sur l'autel; mais les lévites les immolaient et les préparaient.

2. I Par., xxiii, 4, 5. — 3. I Par., xxiv, 1-31. — 4. I Par., xxvii, 1-15.

et leur ensemble formait une armée permanente de 288 000 soldats. L'auteur des Paralipomènes donne ensuite la liste des chefs des douze tribus<sup>1</sup>, et celle des administrateurs des domaines royaux<sup>2</sup> : trésors renfermés dans le palais du roi et en divers autres lieux, métaux précieux, mobilier, champs, étoffes et fourrures, vignes, provisions de différentes natures, oliveraies, plantations de sycomorés et d'autres arbres, troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres, d'ânes et de chameaux, etc. Le tout était dispersé en divers endroits de la Palestine, et constituait une fortune considérable. Ce passage, malgré sa brièveté, nous montre, en effet, que David était devenu peu à peu immensément riche, ainsi qu'il a été déjà dit plus haut. Sa part de butin après ses guerres toujours heureuses, les présents et les tributs que lui apportaient les rois amis ou associés, ses droits royaux sur son peuple, avaient été autant de sources de sa richesse toujours grandissante.

Nous pouvons mentionner ici la liste des trente-sept « héros de David » placée, d'une part, au II<sup>e</sup> livre des Rois, xxiii, 8-39, parmi les notices relatives aux derniers actes du monarque, d'autre part, au I<sup>er</sup> livre des Paralipomènes, xi, 10-41, à la suite de la prise de Sion<sup>3</sup>. Ces vaillants guerriers, qui rendirent de si grands services à David et dont il fut justement fier, sont répartis en trois catégories. La première ne signale que trois d'entre eux et leur attribue ce brillant fait d'armes. C'était au temps de la moisson, à l'époque où David, persécuté par Saül, allait et venait aux environs de la caverne d'Adollam, qui lui servait de refuge. Un jour, comme il éprouvait une soif ardente, il s'écria : « Oh ! qui me fera boire de l'eau du puits qui est auprès de la porte de Bethléem ! » D'après la tradition locale, ce puits est situé à environ 600 mètres au nord de la ville. L'eau en est agréablement fraîche. David le savait par la longue expérience de son enfance et de sa jeunesse. Mais les Philistins avaient alors à Bethléem un de ces postes militaires établis par eux sur divers points de la Palestine méridionale. A peine les trois héros en question eurent-ils entendu leur chef exprimer ce désir, qu'ils s'élancèrent dans la direction de Bethléem, traversèrent le camp ennemi, remplirent un vase de l'eau du puits et l'apportèrent à David. Mais sa grandeur d'âme fut à la hauteur de celle de ces héros. Il répandit à terre, comme une libation faite au Seigneur, cette eau qu'il avait tant désirée, et il s'écria : « Dieu me garde de faire cela ! Pourrais-je boire le sang de ces hommes qui sont allés (là bas) au péril de leur vie ? »

La deuxième classe ne se composa que de deux héros. Nous y relè-

1. I Par., xxvii, 16-24. — 2. I Par., xxvii, 25-31.

3. Cette place semble prématurée, bien que plusieurs des épisodes racontés soient antérieurs au règne de David.



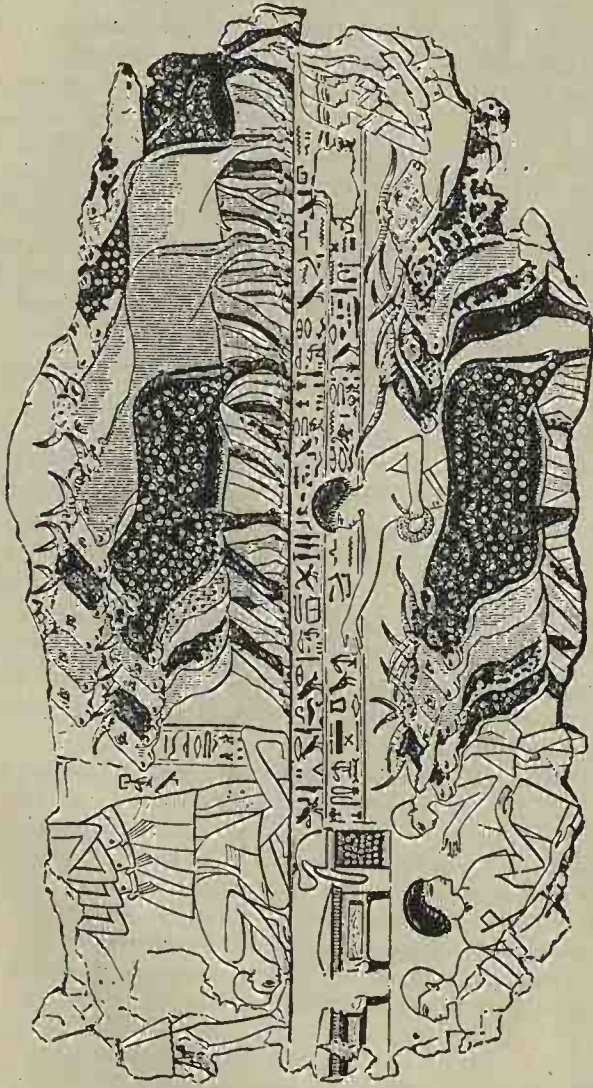


Fig. 148. — Pasteurs égyptiens rendant compte de l'état de leurs troupeaux de bœufs. (Bas-relief du Musée de Berlin.)

Dans le registre supérieur, les bergers rendent hommage à leur maître. L'un d'eux est prosterné à ses pieds.  
Dans le registre inférieur, à gauche, un scribe tient les tablettes sur lesquelles il va inscrire les comptes que viennent lui rendre les bergers.

verons deux exploits accomplis par Banaïa, qui devint plus tard chef de la garde royale<sup>1</sup>. Il ne craignit pas d'affronter, muni d'un simple bâton, un Égyptien d'aspect formidable, qui était armé d'une lance. Il lui arracha cette arme des mains et s'en servit pour le tuer. Une autre fois, apercevant un lion qui avait pénétré dans une caverne en un jour de neige, il l'y suivit et le tua. La troisième catégorie n'est qu'une simple nomenclature des noms de trente-deux héros.

V. Le cantique d'action de grâces et les dernières paroles de David. — En tête du psaume xvii<sup>e</sup> (hébreu, xviii<sup>e</sup>), *Diligam te, Domine, fortitudo mea*, nous lisons ce titre caractéristique : « De David, serviteur du Seigneur, qui adressa au Seigneur les paroles de ce cantique, au jour où le Seigneur le délivra de tous ses ennemis et de la maison de Saül. » Or, l'auteur du II<sup>e</sup> livre des Rois insère précisément, dans son récit des dernières années de David<sup>2</sup>, ce même cantique, que le roi-poète composa comme un « Alleluia » grandiose, comme une action de grâces enthousiaste, pour remercier le Seigneur des bienfaits sans nombre dont il l'avait comblé, et surtout des soins paternels qu'il avait pris de lui, pour le délivrer de ses ennemis du dedans et du dehors. Jetant un regard en arrière, il contemple dans sa vie si remplie de périls, la main divine toujours active pour le protéger à chacun de ses pas, et son cœur déborde d'une joyeuse gratitude. La forme du poème n'est pas moins remarquable que le fond. Son élan très vif, ses splendides images, ses descriptions brillantes, font de lui une œuvre littéraire de tout temps admirée. C'est un monument digne des grandes choses qu'il expose. En outre, il nous permet de lire jusqu'au fond de l'âme de l'auteur<sup>3</sup>. Le ton joyeux et alerte du cantique correspond fort bien aux sentiments qui agitaient l'âme du chanteur sacré, au souvenir des bienfaits divins, de ses propres périls et de ses délivrances multiples.

Le cantique s'ouvre par un brillant prélude, qui le résume tout entier :

Je t'aime, Seigneur, ô ma force !

Le Seigneur est mon rocher, ma forteresse, mon libérateur  
mon Dieu, mon rocher où je trouve un abri,  
mon bouclier, la force qui me sauve, ma haute retraite.

J'invoque le Seigneur, objet de ma louange,  
et je suis délivré de mes ennemis<sup>4</sup>.

1. Voir II Rois, viii, 18 et xx, 23.

2. II Rois, xxii, 1-51.

3. Il existe un certain nombre de variantes entre les deux rédactions du cantique. Les unes sont attribuables aux copistes; les autres peuvent être des retouches dues à David lui-même.

4. Ps. xvii, 2-4; II Rois, xxii, 2-4.

Une première partie nous montre David délivré de ses ennemis du dedans, tels que Saül et ses partisans, Absalom, etc. Elle décrit d'abord, au moyen d'images expressives, l'extrême danger que le serviteur de Dieu avait couru :

Les liens de la mort m'entouraient  
et les torrents de la destruction m'épouvantaient.  
Les liens du sépulcre m'enveloppaient,  
les filets de la mort étaient tombés sur moi.  
Dans ma détresse j'ai invoqué le Seigneur,  
j'ai crié vers mon Dieu.  
De son palais il a entendu ma voix,  
et mon cri est arrivé à ses oreilles<sup>1</sup>.

Suit un tableau dramatique, de haute poésie, où nous voyons le Seigneur descendre du ciel au milieu d'un violent orage<sup>2</sup>, pour secourir et sauver David :

La terre fut ébranlée et trembla,  
les fondements de la terre chancelèrent;  
ils furent ébranlés parce que Dieu était courroucé  
La fumée montait de ses narines;  
un feu ardent sortait de sa bouche,  
il en jaillissait des charbons embrasés.  
Il abaissa les cieux et il descendit;  
une nuée épaisse était sous ses pieds.  
Monté sur un chérubin, il volait;  
il planait sur les ailes du vent.  
Il a fait des ténèbres sa retraite, sa tente autour de lui;  
c'étaient des eaux obscures et de sombres nuées.  
De la splendeur qui l'entourait, des nuées s'élançaient,  
répandant de la grêle et des charbons de feu.  
Le Seigneur a tonné dans les cieux;  
le Très-Haut a fait entendre sa voix,  
répandant de la grêle et des charbons de feu.  
Il a envoyé ses flèches et dispersé ses ennemis,  
il a lancé la foudre et il les a mis en déroute.  
Le lit des eaux apparut alors,  
les fondements de la terre furent découverts,  
à ta menace, Seigneur,  
au souffle bruyant de tes narines.  
D'en haut il a étendu sa main et m'a sauvé,  
il m'a retiré des grandes eaux.  
Il m'a délivré de mon puissant adversaire,  
de mes ennemis qui étaient plus forts que moi.

1. Ps. xvii, 5-7; II Rois, xxii, 5-7.

2. Tel est l'accompagnement habituel des théophanies, c'est-à-dire, des apparitions divines, dans les saints Livres.

Ils m'avaient surpris au jour de ma détresse;  
mais le Seigneur a été mon appui.  
Il m'a mis au large,  
il m'a sauvé parce qu'il m'aime <sup>1</sup>.

Dans une deuxième partie, le poète recherche les raisons de cette protection paternelle. Le ton devient plus calme : c'est celui de la grave réflexion :

Le Seigneur m'a traité selon ma justice,  
il m'a rétribué selon la pureté de mes mains.  
Car j'ai gardé les voies du Seigneur,  
et je n'ai rien fait qui m'éloignât de mon Dieu.  
Tous ses préceptes ont été devant moi,  
et je n'ai pas rejeté loin de moi ses lois.  
J'ai été sans tache envers lui,  
et je me suis tenu en garde contre mes iniquités.  
Aussi le Seigneur m'a-t-il rendu selon ma justice,  
selon la pureté de mes mains à ses yeux.  
Avec celui qui est pieux tu te montres pieux,  
avec l'homme droit tu agis selon la droiture.  
Avec celui qui est pur tu te montres pur,  
et avec le pervers tu te montres pervers.  
Tu sauves le peuple qu'on opprime,  
et tu humilies les yeux hautains.  
C'est toi qui illumines mon flambeau;  
Seigneur mon Dieu, éclaire mes ténèbres.  
Avec toi je m'élançai contre la troupe en armes,  
avec mon Dieu je franchis la muraille.  
Les voies de Dieu sont parfaites,  
la parole de Dieu est épurée;  
Il est un bouclier pour tous ceux qui se confient en lui <sup>2</sup>.

Dans la troisième partie, à laquelle les derniers vers de la seconde servent de transition, David est délivré, par Dieu et par sa propre vaillance, de ses ennemis extérieurs. Elle est vibrante de lyrisme :

Car qui est Dieu, si ce n'est le Seigneur?  
et qui est un rocher, si ce n'est notre Dieu,  
ce Dieu qui me ceint de force,  
et qui rend ma voie parfaite?  
Il rend mes pieds agiles comme ceux des biches,  
et il me place sur mes lieux élevés.  
Il exerce ma main au combat,  
et mes bras tendent l'arc d'airain.  
Tu m'as donné le bouclier de ton salut;  
ta droite m'a sauvé et ta bonté m'a fait grand.

1. Ps. xvii, 8-20; II Rois, xxii, 8-20. — 2. Ps. xvii, 21-31; II Rois, xxii, 21-31.

Tu élargis le chemin sous mes pas,  
et mes pieds ne chancellent point.  
Je poursuis mes ennemis, je les atteins,  
je ne reviens pas que je les aie anéantis.  
Je les brise et ils ne peuvent se relever,  
ils tombent sous mes pieds.  
Tu me ceins de force pour le combat,  
tu tournes le dos à mes ennemis devant moi,  
et j'exterminerai ceux qui me haïssent.  
Ils crient et personne ne les sauve;  
ils crient au Seigneur et il ne leur répond pas.  
Je les broie comme la poussière qu'emporte le vent,  
je les foule comme la boue des rues.  
Tu m'as délivré des dissensions du peuple;  
tu m'as mis à la tête des nations.  
Un peuple que je ne connaissais pas m'est assujetti,  
ils m'obéissent au premier ordre.  
Les fils de l'étranger me flattent,  
les fils de l'étranger sont en défaillance,  
ils sortent de leurs forteresses en tremblant.

Vive le Seigneur et béni soit mon Rocher !  
que le Dieu de mon salut soit exalté,  
le Dieu qui est mon vengeur,  
qui m'assujettit les peuples,  
qui me délivre de mes ennemis !  
Tu m'élèves au-dessus de mes adversaires,  
tu me sauves de l'homme de violence.  
C'est pourquoi je te louerai, Seigneur, parmi les nations,  
et je chanterai à la gloire de ton nom.  
Il procure de grandes délivrances à son roi,  
il fait miséricorde à son oint  
à David, et à sa postérité, à jamais <sup>1</sup>.

La dernière ligne, qui est un fidèle écho du célèbre oracle de Nathan <sup>2</sup>, nous conduit jusqu'à N.-S. Jésus-Christ, le vrai rejeton éternel de David, en qui seul s'est réalisée la promesse d'un trône sans fin. C'est pareillement au Messie que se rapporte l'autre poème du roi-prophète, cité aussi à la fin du II<sup>e</sup> livre des Rois. Il porte ce titre : « Voici les dernières paroles de David <sup>3</sup>, » parce que le monarque le composa peu de temps avant sa mort. Revenant une fois de plus sur la très douce promesse à laquelle le psaume xvii se contente de faire une allusion rapide, David, sentant sa fin prochaine, exprime à Dieu sa confiance absolue que le divin oracle s'accomplira un jour.

1. Ps. xvii, 32-51; II Rois, xxii, 32-51.— 2. II Rois, vii, 12-16. — 3. II Rois, xxiii, 1-7.

D'avance, il voit le libérateur tant de fois promis, son petit-fils selon la chair, régnant à jamais sur le monde comme le plus parfait des rois <sup>1</sup>.

Tout d'abord, un majestueux prélude <sup>2</sup>:

Oracle de David, fils d'Isaï,  
oracle de l'homme haut placé,  
de l'oïnt du Dieu de Jacob,  
de l'aimable chantre d'Israël.

Ce chantre n'est autre que le poète lui-même, dont les psaumes nombreux — nous le dirons bientôt — méritent pleinement cet éloge qu'il s'adresse spontanément, en toute candeur. Nous entrons ensuite au cœur de l'oracle :

L'esprit du Seigneur a parlé par moi,  
et sa parole a été sur ma langue.

Le Dieu d'Israël a parlé;  
le Rocher d'Israël m'a dit <sup>3</sup> :

Celui qui domine sur les hommes avec justice,  
celui qui domine dans la crainte de Dieu,  
est comme la lumière du matin quand le soleil brille;  
comme un matin sans nuage <sup>4</sup>.

Ses rayons, après la pluie,  
font sortir l'herbe de la terre.

N'en est-il pas ainsi de ma maison devant Dieu,  
puisque'il a conclu avec moi une alliance éternelle,  
en tous points bien réglée et inébranlable ?

Tout mon salut et tous mes désirs, ne les fait-il pas germer ?  
Mais les impies sont tous comme des épines qu'on rejette;  
on ne les prend pas avec les mains.

Pour les toucher, on s'arme de fer ou du bois de la lance,  
et on les consume sur place avec le feu.

Quoique si court, ce poème éclaire vraiment d'une vive lumière le caractère du règne futur du Messie.

1. Jésus-Christ attestera un jour l'entière légitimité de cette allégation (S. Matthieu, xxii, 40).

2. II Rois, xviii, 1-7.

3. La grande concision du langage donne à première vue quelque apparence d'obscurité à ce poème sacré; mais la pensée de l'auteur y est en réalité aussi lumineuse qu'énergique.

4. Allusion à la dignité royale de l'auteur.

## TABLE DES GRAVURES

---

1. Le dieu égyptien Knoum façonnant le premier homme sur le tour à potier .....	25
2. L'arbre sacré assyro-chaldéen .....	29
3. Cylindre assyro-chaldéen représentant la tentation de nos premiers parents .....	32
4. Sacrifice d'un chevreau en l'honneur de la déesse Istar .....	35
5. L'arche de Noé. Essai de reconstitution .....	41
6. Le mont Ararat.....	43
7. Tour à étages de Khorsabad .....	50
8. Etat actuel des ruines de Birs-Nimroud.....	51
9. Ur en Chaldée.....	54
10. Monument mégalithique de Palestine.....	59
11. Types héthéens .....	61
12. Le pharaon Snefrou aux mines du Sinai .....	63
13. Émigrants asiatiques arrivant en Égypte .....	67
14. Troupeau de bœufs, d'ânes, de brebis et de chèvres .....	68
15. Prisonniers de guerre emmenés en captivité .....	72
16. Tentes d'Arabes nomades.....	75
17. Une mère faisant boire son fils à une outre.....	79
18. Anneaux d'or et d'argent servant de monnaie dans l'antique Égypte.	83
19. Femme orientale portant le <i>nézem</i> .....	85
20. Le Haram-el-Khalil, à Hébron .....	87
21. Égyptiens occupés à faire cuire des lentilles.....	89
22. Égyptien chassant avec l'arc.....	91
23. Beïtîn, l'ancienne Béthel .....	95
24. Un <i>theraph</i> archaïque.....	96
25. Tombeau de Rachel .....	99
26. Lieux de gerbes, en Égypte .....	103
27. <i>Tell Dothân</i> , l'ancienne Dothân .....	105
28. Échanson égyptien présentant à son maître une coupe pleine .....	108
29. Boulangers et pâtisseries égyptiens .....	109
30. <i>Triticum compositum</i> .....	110
31. Investiture d'un haut fonctionnaire égyptien par la remise du collier.	111

32. Inondation du Nil.....	115
33. Grenier à blé dans l'ancienne Égypte .....	116
34. Char de voyage. Bas-relief assyrien .....	119
35. Pasteur nain .....	120
36. Grands personnages égyptiens munis d'un bâton.....	121
37. Emmaillotement de la momie.....	123
38. La déesse <i>Bast</i> , à tête de chatte.....	128
39. La déesse <i>Hiqit</i> , à tête de grenouille.....	128
40. Buste de Ramsès II.....	130
41. Captifs égyptiens fabriquant des briques.....	133
42. Arrosage au <i>chadouf</i> .....	134
43. Récolte du papyrus en Égypte.....	136
44. Acacia seyal (Rameau fleuri et fruits).....	141
45. Buste de Ménéphthah.....	146
46. Supplice de la bastonnade en Égypte .....	148
47. Charmeur de serpents sur un vase égyptien en bronze.....	149
48. Charmeur de serpents au Caire.....	150
49. <i>Ædipoda migratoria</i> en plein vol.....	155
50. Façade et porte d'une ancienne maison égyptienne .....	156
51. Égyptien s'appuyant sur un bâton.....	158
52. Carte de la sortie d'Égypte .....	163
53. Femmes chantant et dansant au son du tambourin.....	165
54. Carte de l'Arabie Pétrée.....	168
55. Vue de l'ouadi Gharandel.....	170
56. Chaudières dans lesquelles on fait cuire des viandes .....	171
57. Prêtre égyptien priant les mains étendues.....	174
58. Massif du Sinaï, la plaine d'er-Rahab.....	177
59. Le Tabernacle.....	185
60. L'arche d'alliance.....	186
61. L'autel d'or ou de l'encensement.....	187
62. Le chandelier à sept branches .....	187
63. La table des pains de proposition.....	187
64. L'autel des holocaustes.....	188
65. Le grand prêtre en costume d'apparat.....	186
66. L'éphod et le pectoral du grand prêtre.....	191
67. Bœufs triturant le blé sur l'aire.....	194
68. Hammourabi reçoit le code des mains du dieu Chamach.....	197
69. Le bœuf Apis.....	201
70. Prostration devant une divinité égyptienne.....	204
71. Onction sacrée.....	207
72. Un prêtre égyptien offre des oignons en sacrifice.....	217
73. Le désert du Cadès.....	221
74. Raisin de Palestine.....	224
75. Massif du mont Hor.....	233
76. Le céraste ou serpent à cornes.....	235
77. Ruines de Médaba, sur le plateau de Moab.....	239
78. Personnage monté sur un âne et accompagné de serviteurs.....	243
79. Sacrifice d'un taureau dans l'ancienne Assyrie .....	245
80. Pasteurs de brebis.....	252
81. Étui contenant un manuscrit du Pentateuque samaritain .....	256
82. Cascade du <i>Nahr Hasbani</i> .....	269
83. Les terrasses du Jourdain.....	271
84. Tête d'Amorrhéen .....	276
85. Tablette d'argile trouvée à Tell-el-Amarna.....	278



86. Récolte du lin en Égypte.....	284
87. Espions héthéens battus de verges .....	285
88. Fabrication de couteaux de silex en Égypte.....	289
89. Détails de la broderie d'un vêtement d'Assurbanipal.....	293
90. <i>El-Djib</i> , sur l'emplacement de Gabaon.....	297
91. Béthoron-le-Bas.....	301
92. Ennemi vaincu et foulé aux pieds .....	303
93. Ruines du temple de Pan à Baniâs .....	307
94. Ennemis empalés par les Assyriens.....	310
95. Prisonnier de guerre écorché vif.....	311
96. Ruines de Silo .....	315
97. Cylindre chaldéen représentant une cérémonie religieuse.....	320
98. Champ de Jacob et tombeau de Joseph près de Sichem .....	322
99. Anc d'Orient.....	327
100. Cercle de rochers à l'est de Béthel.....	333
101. <i>Tel-el-Khadi</i> , sur l'emplacement de Laïs-Dan .....	339
102. Frondeurs assyriens.....	341
103. Vue de Bethléem.....	345
104. Scène de moisson dans l'ancienne Égypte.....	348
105. Phéniciens apportant le tribut en Égypte.....	353
106. Char de guerre égyptien attelé et monté .....	356
107. Le Thabor.....	359
108. Corbeilles égyptiennes.....	367
109. Cruches anciennes trouvées en Palestine.....	370
110. Moulin à bras des pays orientaux.....	379
111. Es-Salt .....	381
112. Phénicienne jouant du tambourin.....	385
113. Mâchoire d'âne.....	395
114. Gaza.....	399
115. Renthis.....	403
116. Roi d'Égypte assis sur un siège d'apparat.....	405
117. Prêtres égyptiens portant un meuble sacré.....	412
118. Le <i>Neby Samouil</i> , site probable de Maspha.....	413
119. Dagon sur une monnaie d'Ascalon.....	416
120. Le Dagon assyrien.....	417
121. Chars philistins traînés par des bœufs.....	419
122. Égyptienne pétrissant du pain.....	426
123. Troupeau d'ânes en Égypte.....	428
124. Onction d'un roi d'Égypte par les dieux .....	431
125. Prisonniers de guerre auxquels on crève les yeux.....	435
126. <i>Moukmas</i> , l'ancienne Machmas.....	439
127. Aïalon, aujourd'hui <i>Yalo</i> .....	445
128. Harpistes égyptiens.....	452
129. Cavalier assyrien recouvert d'une cuirasse et de cuissards.....	453
130. Berger défendant son troupeau contre un lion.....	456
131. Égyptienne agitant un sistre .....	459
132. Soldat assyrien armé d'une lance .....	462
133. Entrée de la caverne d'Odollam .....	467
134. Désert de Ziph.....	479
135. Fontaine d'Aïn Djaloud .....	485
136. Archers en fuite, montés sur un chameau .....	487
137. Roi d'Assyrie, ayant deux bracelets à chaque bras .....	492
138. Scène de meurtre.....	502
139. Gazelle du désert.....	505

140. Procession des musiciens de Suze.....	512
141. Supplices infligés en Assyrie à des captifs de guerre.....	519
142. Les Assyriens assiègent une place forte.....	527
143. Coureurs devant le char d'un roi d'Égypte.....	535
144. Le mont des Oliviers .....	539
145. Le tombeau dit d'Absalom .....	545
146. Bateaux, sur des monuments assyriens.....	548
147. Tailleurs de pierres égyptiens.....	557
148. Pasteurs égyptiens rendant compte de l'état de leurs troupeaux de bœufs.....	561

---

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME PREMIER

---

INTRODUCTION.....	5
-------------------	---

### PREMIÈRE PÉRIODE, PRÉLIMINAIRE

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'À LA VOCATION  
D'ABRAHAM

#### CHAPITRE PREMIER

*Les origines du monde et de l'humanité.* 17

I. — La cosmogonie mosaïque .....	19
II. — L'état d'innocence de nos premiers parents .....	28

#### CHAPITRE II

*La chute et ses funestes conséquences.*

I. — Les trois coupables et la triple sentence.....	31
II. — Caïn et Abel .....	34
III. — Les patriarches d'avant le déluge .....	37

#### CHAPITRE III

*Le déluge et la dispersion des peuples,*

I. — Histoire du déluge .....	40
II. — La table ethnographique, la tour de Babel et la dispersion des peuples .....	46

## DEUXIÈME PÉRIODE

DE LA VOCATION D'ABRAHAM A LA PRISE DE JÉRUSALEM  
PAR LES CHALDÉENS

### LIVRE PREMIER

DE LA VOCATION D'ABRAHAM A LA NAISSANCE DE MOÏSE

#### CHAPITRE PREMIER

##### *L'histoire d'Abraham*

I. — Première période de la vie d'Abraham .....	55
II. — Deuxième période .....	73
III. — Troisième période .....	76
IV. — Quatrième période .....	80

#### CHAPITRE II

##### *L'histoire d'Isaac.*

I. — Ésaü et Jacob.....	88
II. — Jacob reçoit subrepticement la bénédiction d'Isaac ....	91
III. — Jacob en Mésopotamie.....	93

#### CHAPITRE III

##### *L'histoire de Jacob.*

I. — Joseph vendu par ses frères .....	102
II. — Joseph vice-roi d'Égypte .....	106
III. — Les frères et la famille de Joseph en Égypte. ....	117
IV. — La bénédiction prophétique de Jacob; sa mort et celle de Joseph .....	121

### LIVRE DEUXIÈME

DE LA NAISSANCE DE MOÏSE A LA FIN DU SÉJOUR DES HÉBREUX  
AUPRÈS DU SINAI

#### CHAPITRE PREMIER

##### *Les Hébreux persécutés par les Égyptiens.*

I. — La famille de Jacob devient, en Égypte, un peuple nombreux et puissant .....	125
II. — Le pharaon persécuteur.....	129

#### CHAPITRE II

##### *La vocation de Moïse.*

I. — Sa naissance, sa préservation merveilleuse, son éducation..	136
II. — Moïse au pays de Madian; Dieu lui confie la mission de délivrer les Hébreux .....	138

CHAPITRE III

*Moyens par lesquels le Seigneur prépara la délivrance de son peuple.*

I. — Vaines tentatives de Moïse et d'Aaron pour faire autoriser le départ des Hébreux. ....	145
II. — Les neuf premières plaies d'Égypte .....	148
III. — Institution de la Pâque; la dixième plaie .....	157

CHAPITRE IV

*La sortie d'Égypte.*

I. — Le début du voyage et le passage de la mer Rouge ...	161
II. — Itinéraire des Hébreux entre la mer Rouge et le Sinaï.	167

CHAPITRE V

*L'alliance théocratique du Sinaï.*

I. — Arrivée des Hébreux au pied du Sinaï; préparatifs de l'Alliance.....	176
II. — Les conditions de l'Alliance .....	178
III. — Inauguration solennelle de l'Alliance.....	182
IV. — Idée d'ensemble de la théocratie et de la législation du Sinaï.	183

CHAPITRE VI

*L'alliance honteusement violée par les Hébreux est miséricordieusement rétablie par le Seigneur.*

I. — La violation de l'Alliance .....	200
II. — Dieu consent à rétablir l'Alliance .....	203
III. — Derniers événements du séjour des Hébreux auprès du Sinaï	205

LIVRE TROISIÈME

PÉRÉGRINATIONS DES ISRAÉLITES A TRAVERS LE DÉSERT DE PHARAN  
ET DÉBUT DE LA CONQUÊTE DE CANAAN  
JUSQU'À LA MORT DE MOÏSE

CHAPITRE PREMIER

*Marches et contre marches dans le désert.*

I. — On se prépare à quitter le Sinaï.....	211
II. — Du Sinaï à Cadès-Barné.....	215
III. — Le séjour à Cadès.....	223
IV. — Les trente-huit années de pérégrinations dans le désert de Pharan .....	226

CHAPITRE II

*Conquête de la Palestine orientale.*

I. — Derniers incidents du séjour d'Israël au désert de Pharan..	231
II. — De Cadès aux steppes de Moab.....	232
III. — Les Hébreux dans les steppes de Moab; le prophète Balaam.	240
IV. — Divers actes et ordonnances relatifs à la prochaine prise de possession de la Terre promise .....	249

CHAPITRE III

*Les recommandations suprêmes et la mort de Moïse.*

I. — Ses discours, son cantique et ses prophéties du Deutéronome.....	254
II. — La très douce mort de Moïse.....	260

LIVRE QUATRIÈME

DEPUIS LA MORT DE MOÏSE JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DE LA ROYAUTÉ

CHAPITRE PREMIER

*Les Hébreux font la conquête de la Palestine occidentale.*

I. — Le pays de Canaan et ses habitants d'alors .....	265
II. — Le passage du Jourdain; prise de Jéricho et d'Aï.....	282
III. — Consécration de la Palestine au Seigneur et renouvellement de l'Alliance auprès de Sichem. ....	294
IV. — Ligue des Cananéens du sud de la Palestine contre les Hébreux; leur défaite totale .....	296
V. — Ligue des Cananéens du nord contre les Hébreux; ils sont défaits à leur tour .....	305
VI. — Le pays conquis est partagé entre les tribus d'Israël.....	310
VII. — Les dernières paroles et les derniers actes de Josué....	319

CHAPITRE II

*Les Hébreux durant la période des Juges.*

I. — Coup d'œil général sur cette époque .....	324
II. — Quelques faits préliminaires.....	331
III. — Les Danites à la recherche d'un nouveau territoire; horrible incident qui faillit anéantir la tribu de Benjamin..	335
IV. — L'histoire de Ruth la Moabite .....	344
V. — Les trois premiers juges : Othoniel, Aod et Samgar ...	351
VI. — Débora et Barac .....	355
VII. — Gédéon, vainqueur des Madianites .....	365
VIII. — L'usurpateur Abimélech; Thola et Jaïr, juges d'Israël....	375
IX. — Jephté, Abésan, Ahialon et Abdon .....	380
X. — Les exploits de Samson .....	389

CHAPITRE III

*Période de transition : Héli et Samuel.*

I.	— Le grand prêtre Héli; les débuts de Samuel.....	401
II.	— La judicature de Samuel .....	415

LIVRE CINQUIÈME

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA ROYAUTÉ JUSQU'AU SCHISME  
DES DIX TRIBUS

CHAPITRE PREMIER

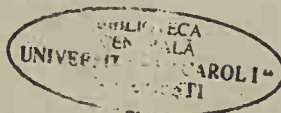
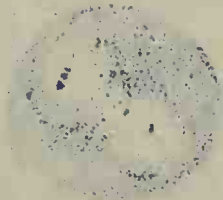
*Le règne de Saül.*

I.	— Occasion de l'établissement de la royauté chez les Hébreux	423
II.	— Saül est élu roi d'Israël. ....	427
III.	— Guerres de Saül contre les Philistins et les Amalécites; sa réprobation .....	438
IV.	— David à la cour de Saül .....	449
V.	— David fugitif à travers le désert de Juda. ....	465
VI.	— Les Philistins envahissent la Palestine et infligent une grande défaite aux Hébreux. Mort de Saül et de Jonathas.	482

CHAPITRE II

*Le règne de David.*

I.	— David règne à Hébron .....	491
II.	— David règne sur tout Israël, à Jérusalem. ....	504
III.	— Le grand crime de David et ses suites funestes .....	526
IV.	— Les dernières années du règne de David.....	552



VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2007

